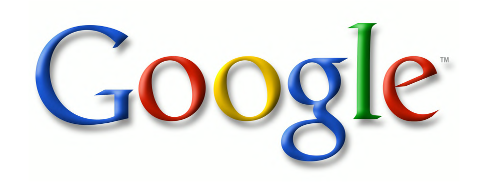




NKD
Brachi

NKD

Brachet



MORCEAUX CHOISIS

DES GRANDS ÉCRIVAINS

FRANÇAIS

DU XVIe SIÈCLE

ACCOMPAGNÉS

D'UNE GRAMMAIRE ET D'UN DICTIONNAIRE DE LA LANGUE DU XVIe SIÈCLE

PAR

AUGUSTE BRACHET

Lauréat de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions

Membre de la Société de Linguistique

SIXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1881

AVERTISSEMENT DE LA SIXIÈME ÉDITION

Quand le livre de M. Brachet parut en 1874, il était destiné à la classe de Rhétorique pour laquelle le Conseil supérieur de l'Instruction publique avait prescrit l'étude des Grands Écrivains du seizième siècle. Le programme officiel laissait alors dans l'ombre toute la période comprise entre le neuvième et le seizième siècles. Cette lacune vient d'être comblée par le programme de 1880. Le nouveau plan d'études prescrit pour la classe de Seconde l'étude de différents textes du douzième et du treizième siècles, et pour la classe de Troisième, des *Morceaux Choisis* des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles. Au point de vue de l'étude des transformations et de l'histoire de la langue française, la grammaire de la langue du seizième siècle, placée en tête du présent volume destiné désormais aux classes de Seconde et de Troisième, rendra aux élèves les meilleurs services.

Cette grammaire, plutôt pratique que philologique, a pour but de mettre le lecteur en possession des règles et

des particularités de l'idiome de la Renaissance, en indiquant brièvement les changements d'orthographe et de syntaxe que la langue a subis depuis son origine. Il en est de même des notions sur l'*orthographe*, la *prononciation* et la *versification* placées à la suite de la grammaire.

Le *lexique* qui termine le volume comprend, outre la traduction des mots difficiles ou hors d'usage, la liste de tous les mots du texte qui donnent lieu à quelque remarque orthographique ou grammaticale, avec renvoi aux paragraphes correspondants de l'introduction.

Un *commentaire* placé à la suite du Recueil donne, avec les notions essentielles sur la vie et les œuvres de chaque écrivain, l'explication des principales difficultés d'histoire littéraire (1).

(1) Pour rendre l'usage du *commentaire* plus commode et pour épargner toute recherche inutile, on a placé dans le texte de cette nouvelle édition, à la suite de chacun des mots expliqués, un astérisque qui renvoie aux pages 249-281 du *commentaire*.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Le Conseil supérieur de l'Instruction publique a prescrit, pour l'année 1874-1875, l'étude des grands écrivains du seizième siècle dans les classes de rhétorique. Nous ne pouvons que nous féliciter de ce premier pas fait dans l'étude de nos origines nationales, et souhaiter que cette réforme soit complétée l'an prochain par l'étude de notre littérature du neuvième au quinzième siècle. S'il est bon que nous restions par le goût les héritiers des Grecs et des Romains, il est aussi nécessaire, pour tout esprit déjà familier avec notre littérature classique, d'étudier l'histoire de notre développement intellectuel, non comme on l'a fait jusqu'ici, en passant sans transition du siècle de Constantin à celui de Louis XIV, mais en abordant dans leur succession naturelle toutes les manifestations de notre génie national. A un autre point de vue, cette étude de nos premiers siècles littéraires peut avoir, dans les circonstances présentes, une portée plus haute, que M. Bréal a déjà indiquée en termes excellents : « On traite généralement dans « les écoles les cinq ou six siècles qui ont précédé « Malherbe comme une période préparatoire néces-

« saire à la lente éclosion du grand siècle. Mais outre « qu'on mutile singulièrement notre histoire litté- « raire, en la subordonnant ainsi au court espace de « temps qui va de la fin du seizième siècle jusqu'à « nos jours, ce n'est peut-être pas une vue sur la- « quelle, avec de jeunes gens, il convienne de beau- « coup insister, que cette image déjà lointaine d'un « instant de perfection dont nous nous écartons de « plus en plus. La vieillesse d'une nation dépend en « partie de l'opinion qu'elle se fait de son âge : il « n'est rien qui double le poids du temps comme de « toujours regretter ses belles années. On peut étu- « dier et admirer les chefs-d'œuvre du dix-septième « siècle sans y faire converger toute notre histoire. « En étendant nos regards sur l'ensemble de la litté- « rature française, sur ses alternatives d'originalité « et d'imitation, d'affaissement passager et de subit « relèvement, nous éloignerons les idées de jeunesse, « de maturité et de décadence qui ne conviennent « jamais qu'imparfaitement à un peuple[1]. »

Nous sera-t-il permis de regretter qu'on n'ait point suivi dans le programme l'ordre chronologique, et qu'on ait pris le seizième siècle comme point de départ au lieu de descendre le cours naturel de chacun des siècles du moyen âge? En subordonnant complétement à l'antiquité notre génie national, la Renaissance, au lieu d'être une transformation, n'a été, comme il arrive trop souvent en France, qu'une révolution qui appelait à son tour une réaction d'égale

1. M. BRÉAL, *Quelques mots sur l'instruction publique*, p. 236.

intensité. De là entre le seizième siècle et les âges précédents une scission tellement profonde, qu'au simple point de vue de l'histoire littéraire, on peut à la rigueur étudier les écrivains de la Renaissance, en faisant abstraction des œuvres antérieures[1]. Il n'en est pas de même au point de vue de l'histoire de la langue. La langue de la Renaissance n'est que le dernier terme d'une série, et a sa raison d'être dans un état antérieur de nôtre idiome, dont elle est la résultante. Comment expliquer, par exemple, que les six cas du latin soient réduits à un seul dans la langue du seizième siècle, si l'on ignore que l'ancien français avait déjà réduit ces six cas à deux, l'un qui marquait le sujet, l'autre le régime? Entre l'état synthétique du latin et l'état analytique de l'idiome de Montaigne, il y a un état intermédiaire qui est l'idiome demi-synthétique de l'ancienne France. La langue du seizième siècle séparée de l'ancien français est un arbre sans ses racines : en l'absence de ce cours d'histoire de notre langue (que nous posséderons un jour, il faut l'espérer, dans nos lycées), il était difficile de combler, sans intermédiaire, le vide qui existe entre le latin et la langue des écrivains de ce Recueil. Cette considération a déterminé la nature et la forme de notre introduction. La *grammaire de la langue du seizième siècle*, que j'ai placée en tête de ce livre, est bien plutôt pratique que philologique : elle ne se propose point d'autre but que de mettre le lecteur en

1. Encore Marot, Saint-Gelais, Despériers et les écrivains du même groupe relèvent-ils bien plutôt du quinzième siècle que de la Renaissance *proprement dite*.

possession des règles et des particularités de l'idiome de la Renaissance. Il en est de même des notions sur l'*orthographe*, la *prononciation* et la *versification*, que j'ai placées à la suite de la grammaire.

Le *lexique* qui termine le volume comprend, outre la traduction des mots difficiles ou hors d'usage, la liste de tous les mots du texte qui donnent lieu à quelque remarque orthographique ou grammaticale, avec renvoi aux paragraphes correspondants de l'introduction. Ce système m'a paru plus simple que celui des notes explicatives au bas des pages : cette dernière méthode, quoique fort usitée dans nos éditions scolaires, est remplie d'inconvénients dont le moindre est de donner des explications absolument isolées les unes des autres, et de répéter sans cesse, chaque fois que le même mot se représente, des détails que le manque d'espace empêche de donner une seule fois avec un détail suffisant.

Un *commentaire* placé à la suite du Recueil donne, avec les notions essentielles sur la vie et les œuvres de chaque écrivain, l'explication des principales difficultés d'histoire littéraire.

12 septembre 1874.

Pour rendre l'usage du *commentaire* plus commode et pour épargner toute recherche inutile, j'ai placé, dans le texte de cette nouvelle édition, à la suite de chacun des mots expliqués, un astérisque qui renvoie aux pages 249-281 du *commentaire*.

Juillet 1875.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

LIVRE I.

GRAMMAIRE DE LA LANGUE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

LIVRE II.

DE L'ORTHOGRAPHE ET DE LA PRONONCIATION AU SEIZIÈME SIÈCLE.

MORCEAUX CHOISIS.

PREMIÈRE PARTIE.

POÉSIE.

SECONDE PARTIE.

PROSE.

LIVRE I

GRAMMAIRE

DE LA LANGUE DU XVI[E] SIÈCLE

LISTE DES ABRÉVIATIONS.

Am.	Amyot (Jacques).	Hosp.	Hospital (Michel de l').
Aub.	Aubigné (Agrippa d').	Jod.	Jodelle (Étienne).
Baïf	Baïf (Antoine de).	Lanoue	La Noue (François de).
Bart.	Bartas (du).	Marg.	Marguerite de Navarre
Bellay	Bellay (Joachim du).	Marot	Marot (Clément).
Belleau	Belleau (Rémy).	Mén.	Ménippée (Satire).
Bèze	Bèze (Théodore de).	Mont.	Montaigne (Michel de).
Boét.	Boétie (La).	Montl.	Montluc (Blaise de).
Brant.	Brantôme (Pierre de).	Mornay	Mornay (Duplessis).
Calv.	Calvin (Jean).	Pasq.	Pasquier (Étienne).
Cayet	Cayet (Palma).	Pass.	Passerat (Jean).
Charr.	Charron.	Rab.	Rabelais (François).
Despér.	Despériers (Bonaventure)	Régn.	Régnier (Mathurin).
Desp.	Desportes (Philippe).	Rons.	Ronsard (Pierre de).
Garn.	Garnier (Robert).	Sales	Sales (saint François de).
Gelais	Gelais (Mellin de Saint-).	Serres	Serres (Olivier de).
Gring.	Gringoire (Pierre).	Vauq.	Vauquelin de la Fresnaye.
Henr.	Henri IV.		

AVERTISSEMENT.

Toutes les citations de l'*Introduction* étant tirées du présent recueil, les chiffres qui suivent chaque nom d'auteur renvoient aux pages correspondantes des *Morceaux choisis.*

CHAPITRE I.

SUBSTANTIF.

SECTION I. GENRE.

§ 1. Un certain nombre de noms aujourd'hui masculins étaient encore féminins au seizième siècle : *honneur* et *amour* observaient strictement la règle qui a transformé en féminins français les masculins latins en *or* (*vapor*, *dolor*, *terror*, — *la* vapeur, *la* douleur, etc.), et étaient féminins aux deux nombres ; *gent* était toujours féminin, au pluriel comme au singulier; *mélange* venant de *mêler* était féminin (comme l'est *louange* venant de *louer*) ; *mi*nuit avait conservé le genre du substantif (*la* mi*nuit*), etc....

La tendre amour qu'il portoit à sa miserable patrie.

MONT. 214.

De même : *violente amour* (Henri IV, 245).

Le comte de Horn en *sa comté*.

BRANT. 199.

Ceste vilaine traficque qui se couvre sous l'honorable tiltre de justice, engendreroit certainement à *toutes gents de bien* une singuliere affection envers luy.

MONT. 214.

Les truyes (*saulve l'honneur* de toute la compaignie) ne sont nourries que de fleurs d'orangiers.

RAB. 125.

Si compensa et contrepesa si sagement *la meslange* de ses adventures presentes avec les prosperitez passees.

AMYOT, 173.

La Royne-mere, peu apres la minuict du samedi passee.

BÈZE, 131

Ariamenes estant dessus *une grosse navire.*

AMYOT, 160.

Et, dessus *une coche*, en belles tresses blondes,
Par le peuple, en honneur déesse vous iriez.

RONSARD, 21.

On trouve d'autre part *coche* masculin dans *Brantôme*, 197.

§ 2. A l'inverse, on trouve au seizième siècle, avec le genre masculin, plusieurs substantifs que le féminin réclame aujourd'hui, les uns comme *erreur* auquel les latinistes avaient rendu le genre du latin, les autres comme *fourmi* parce que le primitif est un type *formicus*, non le féminin *formica*, etc....

(Un chat) blanc comme *un ermine.*

DU BELLAY, 53.

Venus pour maintenir *aucun erreur.*

BÈZE, 136.

Portants le corps *d'un fourmi mort.*

MONT. 219.

L'homme est son *saint image.*

DU BARTAS, 84.

Ils cherissent mesmes *cet occasion.*

D'AUB. 237.

Et m'excusez si, pour *le mien affaire*,
Je ne suis point vers vous allé parler.

MAROT, 12.

Le plus *bel œuvre* que nature
Feit onc en matière de chats.

BELLAY, 53.

L'ombre au matin nous voyons ainsi croistre,
Sur le midy *plus petit* apparoistre.

BELLAY, 49.

§ 3. Quelques mots masculins, qui ont aujourd'hui une forme distincte pour le féminin, sont au seizième siècle employés pour les deux genres :

. . . . La cigale,
Douce prophete de l'esté.

BELLEAU, 61.

Section II. Nombre.

§ 4. Plusieurs expressions que nous n'employons aujourd'hui qu'au singulier ont le pluriel, et réciproquement; on trouve *les prochains* pour *le prochain*, *prendre le devant* pour *les devants*, etc....

> Si gaigna *le devant* et se jetta dedans une eglise.
> Amyot, 167.

> Soys serviable à tous *tes prochains*.
> Rab. 123.

De même *les prochains* dans saint François de Sales, 248 ; *mettre* aux *attaches*, pour *mettre à l'attache* (Belleau, 58).

Section III. Formation des substantifs.

§ 5. Certains préfixes manquent à des noms qui les possèdent aujourd'hui : on trouve, par exemple, *route* pour *déroute*, *éjouissance* pour *r*éjouissance, *estroit* pour *d*étroit (voy. pour plus de détails § 84).

> La plus expresse marque de la sagesse, c'est une *esjouissance* constante
> Mont. 212.

> Vous passerez par l'*estroict* de Sibylle.
> Rab. 129.

> Il chargea si à propos, qu'il mit en *route* toute nostre armée.
> Brant. 195.

§ 6. A l'inverse, nous avons délaissé certains composés du seizième siècle, tels que *sous-faveurs*, pour faveurs secondaires, etc... :

> Les faveurs ou *soufaveurs* que l'on a avec les tyrans.
> Boét. 192.

§ 7. Dans la formation par les suffixes, nous rencontrons de même des dérivés disparus aujourd'hui, soit

comme forme, *bergerot* (petit berger), *musequin* (petit museau, dérivé du vieux fr. *muse*, museau, avec le suffixe diminutif *quin*, que nous retrouvons dans *mannequin*, *bouquin*), etc..., soit comme sens (*filet* pour petit fil) :

Icy, deux *bergerots* sur l'émaillé rivage
Font à qui mieux courra pour le pris d'une cage.
BARTAS, 82.

Le sort vous a tranché le *filet* de vos jours.
BAÏF, 65.

Armant d'un petit poil folet
Son *musequin* damoiselet.
BELLAY, 54.

. . . . Le *satyreau*
Qui les pourchasse à la course.
RONS. 25.

§ 8. On trouve un nombre plus considérable qu'aujourd'hui d'adjectifs pris au sens absolu et faisant fonction de substantifs : *l'efficace* (pour *l'efficacité*), qui est encore dans Bossuet, *le chaud*, *le clair*, *le subit*, pour la chaleur, la clarté, la soudaineté :

Exauce-moi du ciel, seul fort, bon, sage et beau,
Qui donne au jour *le clair*, et *le chaut* à la flamme.
AUB. 89.

La vertu, propriété, *efficace* et nature des alimens.
RAB. 119.

Les circonstances menues piquent et touchent plus vifvement que le gros de la chose, et *le subit* mesme.
CHARR. 229.

§ 9. On trouve en outre des substantifs verbaux[1] que nous n'avons point conservés, comme *le plonge* de *plonger*, *le réclame* de *réclamer*, etc....

Comme un nageur venant du profond de son *plonge*,
Tous sortent de la mort comme l'on sort d'un songe.
AUB. 91.

1. C'est-à-dire des substantifs tirés de l'infinitif du verbe en supprimant la terminaison, comme *appel*, *repli*, *galop*, etc.... tirés de *appeler*, *replier*, *galoper*, etc....

ı premier *réclame* qu'il oyt de sa vraie mère, il quitte la perdrix ›nneuse.

S. François de Sales, 247.

10. Le présent de l'infinitif fournit (comme en fran- moderne) un grand nombre de substantifs (*le philo-her*, *l'imaginer*, *le vivre*, *le partir*, *le mourir*, *lc mir*, *le médire*, *le départir*, *le chanter*, *le broncher*, *ɜire*, *le vouloir* pour : la philosophie, l'imagination, ie, etc....

tous instans representons-la à nostre imagination, au *broncher* cheval, à la cheute d'une tuille....

Mont. 206.

Je t'ay laissé dire tout ce que tu as voulu, et tant que tu as voulu, jamais dire mot. » Voilà pas un *taire* parlier et bien intelli-e ?

Mont. 222.

Et si le *chanter* m'agrée.

Baïf, 64.

ıand ce vint au *departir*, cela faisoit d'un costé pitié à veoir.

Amyot, 157.

Il heurtoit de telle sorte
Que *mon dormir* s'en alla.

Rons. 27.

Ils rampent bassement, foibles d'inventions,
Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions,
Froids *à l'imaginer*. . . . .

Régn. 99.

Or cela n'est que jeu dont je ne fay que rire
Et voudrois que ce fust le plus de ton *mesdire*.

Rons. 43.

Et qui pis est, ce mal, qui m'afflige *au mourir*,
S'obstine aux recipez et ne se veut guarir.

Régn. 103.

Puisqu'au *partir*, rongé de soin et d'ire,
A ce bel œil l'adieu je n'ay sceu dire.

Rons. 20.

Mais, n'en déplaise aux vieux, ni leur *philosopher*,
Ni tant de beaux écrits qu'on lit dans leurs écoles,
Pour s'affranchir l'esprit, ne sont que des paroles.

Régn 108.

Mais la mort n'est pas loin; cette mort est suivie
D'*un vivre* sans mourir, fin d'une fausse vie.

AUB. 89.

Toutefois aujourd'hui cette orgueilleuse Rome,
Sans bien, sans liberté, ploye au *vouloir* d'un homme.

GARN. 72.

§ 11. Le participe présent, qui nous a fourni nombre de substantifs (un *tranchant*, le *séant*, un *servant*, un *vivant*, etc....), était très-employé pour cet usage :

La seule lyre douce
L'ennuy des cœurs repousse,
Et va l'esprit flatant
De l'*escoutant*.

RONS. 33.

SECTION IV. SYNTAXE.

§ 12. L'ellipse du substantif répété est admise devant un adjectif ou devant un complément : *une langue plus belle que* la française :

Portes, un *neu* autre que *le* vulgaire
A pu coupler nos esprits alliez.

BAÏF, 64.

S'ils ont *cœur* de lyons, vous leur ferez venir *de* moutons.

MONTL. 148.

§ 13. Le rapport de l'objet possédé au possesseur, que nous rendons par la préposition *de*, s'exprime souvent, au seizième siècle, par la préposition *à :*

Qu'il me fist donner de l'*argent au roy* pour faire de la vaisselle d'argent.

MONTLUC.

Le vieux français disait de même *la maison* à *Gautier*, *le cheval* à *Guillaume*, et nous disons encore *la barque* à *Caron*, *le denier* à *Dieu*, *la vache* à *Colas;* Molière a employé *au* pour *du :*

La peste de ta chute, *empoisonneur au diable*.

vers, qui, dans bien des éditions, est faussement ponctué : *empoisonneur, au diable.*

CHAPITRE II.

ARTICLE.

§ 14. Le seizième siècle n'avait conservé de l'ancienne déclinaison française de l'article (outre les formes venues jusqu'à nous) que *ès* pour *dans les*, et ce pluriel (qui résulte de la contraction de *en les*, comme *des* provient de *de les*), était encore fort employé :

Ès montagnes on a la veuë longue.
SERRES, 224

Le temps n'estoyt tant idoine ne commodes *es* lettres.
RAB. 122.

La dignité ha esté rendue *es* lettres.
RAB. 122.

Et jurant en leurs proses *ès* mots et sentences de Ciceron.
BELLAY, 182.

Des zéphyrs
Qui sous le vent de leur æle
Dressent encor, *ès* forests,
Des doux rets.
BELLEAU, 59.

§ 15. Au lieu de mettre comme aujourd'hui *de* devant un substantif pris dans un sens partitif, le seizième siècle mettait *des*, disant : *ils ont fait œuvre* des *bons citoyens*, *ils ont vu* des *beaux jardins*, etc....

De malheur aussi quittasmes-nous nos vieux mots de fortification pour emprunter *des* nouveaux Italiens.
PASQUIER, 187.

§ 16. La suppression de l'article est un fait grammatical trop connu pour qu'il soit nécessaire d'y insister :

Maillart sembloit l'homme que **mort va** prendre.
MAROT, 8.

§ 17. Quand deux substantifs appartiennent au même verbe, soit comme sujets, soit comme compléments, l'article ne se répète pas devant le second, alors même qu'ils diffèrent de genre et de nombre :

Le père et *mère* de Platon.
MONTAIGNE.

Répudia du repos *la mollesse* et *misère*.
BAÏF, 66.

Elle est indigne de *la grâce* et *faveur* des Muses.
MONT. 210.

La famille et *suite* de l'amiral aucunement armez.
BÈZE, 137.

Ceux qui faisoyent *l'effort* et *violence*.
BÈZE, 137.

CHAPITRE III.

ADJECTIF.

SECTION I. GENRE.

§ 18. Les adjectifs qui n'avaient en latin qu'une seule forme pour le masculin et le féminin (*grandis*, *fortis*), n'en avaient à l'origine qu'une seule en français pour les deux genres : on disait au moyen âge *une grand femme*, *une plaine vert* (viridis), *une* âme *mortel* (mortalis), etc.... Plus tard, la force de l'analogie étendit à ces adjectifs la marque du féminin, et on dit *grande* comme on disait *bonne*. L'ancienne forme étymologique persista cependant à côté de la nouvelle, et depuis le quatorzième siècle jusqu'à la fin du seizième, on trouve parallèlement *grande* et *grand* pour le féminin ;

Les soudards sont à grant peine assouvis.
GRING.

Il leur a monstré par espreuve une *grand'* prévoyance pour les garder, *grand'* hardiesse pour les defendre.

BOÉT. 189.

Les fleuves sont seichez, la *grand* mer se desrobe.

AUB. 91

Pendant que la bataille estoit en telz termes, on dit qu'il s'apparut en l'air une *grande* flamme.

AMYOT, 161.

Après que l'assemblée fut entrée bien avant dedans la *grande* sale, tous les députés prirent place.

MÉN. 242.

L'apostrophe que nous plaçons dans *grand'mère*, *grand'messe*, etc..., est due aux grammairiens du seizième siècle qui prenaient *grand* pour une abréviation de *grande*, et qui voulurent ainsi marquer par ce signe la suppression d'un *e* qui n'avait, en réalité, jamais existé.

§ 19. Les adjectifs que nous employons aujourd'hui comme prépositions, et auxquels nous imposons l'invariabilité, n'étaient point encore infléchis au seizième siècle :

Les truyes en leur gesine (*saulve* l'honneur de toute la compaignie.)

RAB. 125.

SECTION II. DEGRÉS DE COMPARAISON.

§ 20. Pour le superlatif, outre l'adverbe *très*, on employait encore les deux adverbes *moult* (multum) et *prou*, qui avaient l'un et l'autre le sens de beaucoup :

Tout cela marchoit en *moult* belle ordonnance.

MÉN. 241.

Les pauvres Parisiens en ont dans leurs bottes bien avant, et sera *prou* difficile de les desbourber.

SAT. MÉN. 239.

§ 21. Le seizième siècle donnait souvent à plus et à

moins un sens absolu et les employait à former des superlatifs :

Elle m'envoya deux des gentilshommes *plus apparens*.
MARG. DE VALOIS.

Il assembla une troupe de *plus légers* Gaulois et qui avoient accoustumé de gravir les montagnes.
AMYOT.

De sorte que ce fut, à ce que l'on dit, l'ordonnance qui *plus* fascha les riches, entre toutes celles que lors establit Lycurgus, et pour laquelle ilz crierent et se courroucerent *plus* contre luy.
AMYOT, 167.

Ils maudissent ton nom quand tu leur es *plus* doux;
Quand tu nous meurtrirois, si te benirons-nous.
AUBIGNÉ, 93.

Cet emploi de *plus*, *moins*, pour le plus, le moins, se retrouve encore dans Bossuet et dans La Bruyère :

Ses soldats étoient ceux de ses concitoyens que l'Égypte exerçoit avec *plus* de soin.
BOSSUET.

C'est le succès que l'on doit *moins* se promettre.
LA BRUYÈRE.

§ 22. *Trop* est employé avec les adverbes de comparaison :

Vostre bel œil, à parler par raison,
Me veit *trop mieulx* qu'à l'heure que me veistes.
MAROT, 9.

J'ai voulu dire ce mot pour ce que la curiosité humaine admire *trop plus* les choses rares et difficiles à trouver.
DU BELLAY, 183.

§ 23. L'adverbe *très*, dans l'écriture, s'accole ordinairement à l'adjectif qu'il détermine, pour former un mot composé :

Le mot qu'Aristote avait *trèsfamilier*.
MONT. 216.

Trèsheureuse et longue vie.
MONT. 214.

La *trèspropre* définition d'Aristote.

MONT. 216.

L'opinion *tresresolüe*.

MONT. 214.

Leur manger est si *tressalle* et si ort.

GRING. 4.

Les choses qui paroissent *tressemblables*.

BELLAY, 182

SECTION III. FORMATION DES ADJECTIFS.

§ 24. Le seizième siècle formait, à l'imitation des adjectifs grecs, des composés (soit à l'aide d'un verbe et d'un nom, *fend-guéret*, *porte-vaisseaux*, — soit à l'aide d'un adjectif et d'un participe, *doux-fleurant*) :

(Cigale), ô fille *terre-née*,
Aime-chanson. . . . .

BELLEAU, 61.

Ore un pin *baise-nue*, ore un chesne abattu.

BARTAS, 82.

Soient tes yeux *clair-voians* à leurs pechez extresmes.

AUB. 94.

Des routes ombrageuses, gazonnées et *doux-fleurantes*.

MONT. 212.

Icy, deux bœufs suans, de leur cols harassez,
Le coutre *fend-gueret* traînent à pas forcez.

BARTAS, 83.

Il void ore comment la mer *porte-vaisseaux*
Pour hommage reçoit de tous fleuves les eaux.

BARTAS 83.

§ 25. Des adjectifs composés à l'aide des préfixes, et que la langue moderne n'a point conservés, nous citerons ceux qu'offre le recueil :

Las ! celuy que vous aimez tant
Est détenu par maladie
Qui rend son peuple *malcontent*.

MARG. 6.

Au bien public, aux choses d'importance
Cherchant par peine un *perdurable* nom.
RONS. 28.

Quand vous serez *suraagés*, les aultres seront jeunes.
MORNAY, 232.

§ 26. De même que le français forme des substantifs dits verbaux, en retranchant la finale de l'infinitif, il forme aussi, mais plus rarement, des adjectifs par le même procédé : de *gonfler*, il tire *gonfle* (avoir le ventre gonfle); le seizième siècle nous offre de même *délivre* de *délivrer :*

Mais il n'a pleu aux dieux me permettre de suyvre
Ma jeune liberté, ny faire que depuis
Je vesquisse aussi franc de travaux et d'ennuis,
Comme d'ambition j'estois franc et *delivre*.
BELLAY, 50.

§ 27. Les suffixes diminutifs (*et*, *el*-et, *ot*, etc.) ont servi à tirer des adjectifs simples un grand nombre de dérivés (*doux*, dou*celet*, *joli*, joli*et*, *verd*, verd*elet*, etc.) créés à l'imitation des diminutifs italiens, fort à la mode à la cour des Valois :

Le gentil rossignolet
Doucelet.
BELLEAU, 60.

Là rencontra ung escolier tout *joliet* qui venoit par icelluy chemin.
RAB. 128.

. . . L'une et l'autre corne
Sortent du front *nouvelet*.
RONS. 25.

. . . . Un beau poulain farouche,
Qui n'a masché le frein dedans la bouche,
Va, *seulet*, écarté.
RONS. 22.

Pour ce, en ce pré *verdelet*. . . .
RONS. 25.

SECTION IV. ADJECTIFS NUMÉRAUX.

§ 28. Le français adopta à l'origine les adjectifs ordinaux latins : de *primus* (premier), *secundus* (deuxième), *tertius* (troisième), *quartus* (quatrième), *quintus* (cinquième), etc., il tira *prime* ou *premier*, *second*, *tiers*, *quart*, *quint*, etc. On disait au onzième siècle : *le tiers homme*, *la quarte lieue*, pour : le troisième homme, la quatrième lieue, etc. — Plus tard, notre langue adopta un autre système : au lieu d'employer des adjectifs ordinaux empruntés au latin, elle en tira de son propre fonds en ajoutant *ième* aux adjectifs cardinaux ; d'où le système actuel (*deux*ième, *trois*ième, *quatr*ième, etc.) qui supplanta l'ancien vers la fin du moyen âge, sauf pour *premier* et pour *second* (qui a persisté parallèlement à *deuxième*). — Quant à *prime*, *tiers*, *quart*, *quint*, etc., ils ont disparu et ne subsistent aujourd'hui que dans quelques rares locutions ; *le* tiers *état*, *le* tiers *parti*, *Charles*-Quint, *de* prime *abord*, *de* prime *saut*, c'est-à-dire le *troisième* état, le *troisième* parti, Charles *cinq*, de *premier* abord, de *premier* saut. La Fontaine a dit encore *quart* (Un *quart* voleur survint) pour un *quatrième*, et nous disons de même : l'indiscrétion d'*un tiers* (pour *un troisième*) Le seizième siècle employait indifféremment les deux formes :

> As-tu point veu voler en la *prime* saison
> L'avette qui de fleurs enrichit sa maison?
>
> RONS. 46.

(Leur souhaitant) bonne adventure et rencontre de quelque baleine, laquelle au *tiers* jour subsequent les rendist sains et saulves en quelques pays de satin.

RAB. 127.

Bellay, dans sa traduction des *quart* et sixiesme livres de Virgile.

PASQ. 186.

Mais on trouve déjà *quatrième* à côté de quart :

Le *quatriesme* de juin ils marcherent dans la ville en bataille.
BRANT. 197.

§ 29. Le seizième siècle employait encore *mil* au lieu de *mille* pour signifier un seul millier.

Mille ne vient pas du latin *mille* qui a donné *mil* (comme *ille* a donné *il*), mais du pluriel *millia*. De même qu'en latin *mille* s'emploie pour *un seul millier* d'objets, et *millia* pour plusieurs milliers, le vieux français disait *mil* hommes et deux *mille* chevaux; cette distinction de *mil* comme singulier et de *mille* comme pluriel s'est plus tard éteinte en français, non sans laisser de trace dans les expressions où l'on n'indique qu'un seul *millier*, telles que *mil* huit cent soixante, etc.

Quelqu'un, après *mil* ans, de mes vers estonné,
Voudra dedans mon Loir comme en Permesse boire.
RONS. 22.

§ 30. Le seizième siècle comptait encore par *vingtaine;* ce mode de numération, que les Romains ne connaissaient pas, nous vient des Gaulois.

Les peuples celtiques (comme on voit encore par les patois de l'Écosse et du pays de Galles) comptaient par *vingt*, disant par exemple *dix et vingt* pour 30; *onze et vingt* pour 31; *deux vingts* pour 40, etc. Lorsque les Gaulois, après la conquête romaine, furent contraints d'abandonner ce système pour adopter la numération décimale des Latins, ils ne perdirent que difficilement l'habitude du système vicésimal : les peuples pas plus que les individus n'abandonnent aisément la manière de compter à laquelle ils sont habitués, et les personnes qui parlent le plus facilement une langue étrangère sont presque toujours obligées de recourir à leur langue maternelle lorsqu'elles veulent faire un compte de mémoire. C'est ce qui explique comment le système gaulois, de compter par

vingtaine, persistait encore au moyen âge, où nos pères l'employaient pour exprimer un nombre pair de dizaines (120, 140, 160), etc., disant par exemple *trois vingts* pour 60, *quatre vingts* pour 80, *six-vingts* pour 120, *sept-vingts* pour 140, c'est-à-dire *trois fois* vingt, *quatre fois* vingt, etc. Quelques traces de ce vieil usage ont persisté jusqu'à nous (sans parler de *quatre-vingts*) : ainsi, l'hôpital fondé par saint Louis pour recueillir 300 aveugles se nomme encore aujourd'hui les *Quinze-vingts* (quinze fois vingt, ou trois cents); Bossuet et Voltaire ont employé *six-vingts ans* pour 120 ans.

Il y pouvoit avoir six ou sept *vingts* gentilshommes.
MONTL. 141.

Après lesquels suyvoyent six *vingts* bœufs gras et refais.
AMYOT, 171.

CHAPITRE IV.

PRONOM.

SECTION I. PRONOMS PERSONNELS.

§ 31. Tandis que la langue moderne réserve les pronoms *me*, *te*, *se* pour marquer le régime soit direct, soit indirect, placé avant le verbe, et les pronoms *moi*, *toi*, *soi* pour le régime placé après, le seizième siècle plaçait *moi*, *toi*, *soi* avant le verbe :

Allez *moy* dire que les cornes d'aultres animaulx plus grands ayent vertu telle.
RAB. 125.

Tous les aultres moutons, crians et bellans commencearent *soy* jecter et saulter en mer.
RAB. 126.

En pleine nuict, devant *que soy* retirer, alloient veoir la face du ciel.
RAB. 120.

§ 32. *Soi* n'était point réservé comme aujourd'hui aux noms indéterminés et s'employait très-régulièrement avec un nom déterminé de personne :

Mon esprit n'a jetté ceste crainte arriere de *soy*.
AMYOT, 174.

Xerxes avoit autour de *soy* plusieurs secretaires.
AMYOT, 160.

Par combien d'exemples nous attire elle à la consideration de *soy*.
CALV. 114.

On trouve encore quelques traces de cet usage dans les écrivains du dix-septième siècle :

Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage
Qu'en recueillant chez *soi* ce dévot personnage.
MOLIÈRE, *Tart.* I, 1.

Qu'il fasse autant pour *soi* comme je fais pour lui.
CORNEILLE, *Pol.* III, 3.

§ 33. Pour la suppression si fréquente au seizième siècle du pronom personnel servant de sujet, voy. § 118.

SECTION II. PRONOMS POSSESSIFS.

§ 34. Au moyen âge *mien*, *tien*, *sien* étaient à la fois adjectifs possessifs et pronoms : on pouvait donc les placer entre l'article et le nom de l'objet possédé : on disait indifféremment *mon* frère ou le *mien* frère, *ton* vassal ou le *tien* vassal. Cet usage (qui a persisté en français dans quelques expressions telles que : une *sienne* tante, ou *mien* cousin), était encore en vigueur au seizième siècle :

Vous qui estes Robin Mouton, serez en ceste couppe de balance, le *mien* mouton Robin sera en l'aultre.
RAB. 124.

Aretus de cinq talens qu'il avoit en ses biens, il en donna les deux et demy en mariage à une *sienne* fille unique.
MONT. 217.

§ 35. On disait de même avec les pronoms démonstratifs : Cette *sienne* éloquence (Montaigne) :

L'eau, la terre, l'air et le feu, et autres membres de ce *mien* bastiment....

MONT. 208.

Parfois il nous repasse en la memoire en combien de sortes cette *nostre* allegresse est en butte à la mort.

MONT. 206.

Cettuy *vostre* estre, que vous jouyssez, est egalement party à la mort et à la vie.

MONT. 207.

§ 36. L'ancien français, qui réservait rigoureusement *mon* pour le masculin et *ma* pour le féminin, traitait *ma*, *ta*, *sa* (devant un nom commençant par une voyelle) comme nous traitons *la*, c'est-à-dire qu'il élidait l'*a* et disait *m'âme*, *t'épée*, *s'amie* (pour m*a*-*â*me, t*a*-*é*pée, etc.), comme nous disons *l'âme*, *l'épée*, *l'amie* (pour l*a*-*â*me, l*a*-*é*pée, l*a*-*a*mie). C'est vers le quatorzième siècle que cet usage de l'élision fut remplacé par l'usage moderne, qui substitua *ma*, *ta*, *sa* à *mon*, *ton*, *son*. — Une trace du vieil usage persiste encore dans l'expression *m'amour*, pour *ma amour :* « Allez, *m'amour*, et dites à votre notaire.... » (Molière, *Malade imaginaire*), et dans *m'amie* (pour *ma amie*), qui s'est plus tard corrompu en *ma mie*, d'où *ta mie*, *sa mie*, etc., mais le seizième siècle employait parallèlement les deux formes :

Ta mort sera pour *m'amour* terminée.

RONS. 19.

. . . . . . le chalumeau
Qu'il pertuisa du roseau
Formé du corps de *s'amie*.

RONS. 38.

§ 37. Avec un nom collectif au singulier, le seizième siècle employait d'ordinaire le pronom *leur :*

La première *embuscade* commença, au commandement de *leur* capitaine, à prendre la *fuite*.

AMYOT.

Ils donnerent temps et loisir à la *tourbe* qui s'en fouit de se retirer à *leur* aise en lieu de seureté.

AMYOT, 165.

§ 38. Quand le pronom possessif se rapporte à deux substantifs, on ne le répète pas devant le second (même quand les subtantifs diffèrent par le nombre et par le genre) :

Le roy, *son frere et mere*, et les princes ont bien
Pouvoir de commander à mon luth Cynthien.

RONS. 45.

Ce beau chef d'œuvre du monde en *sa longueur* et *largeur*.

CALVIN, 114.

SECTION III. PRONOMS DÉMONSTRATIFS.

§ 39. *Ce* est ordinairement employé pour *cela* :

Le juge estant sur *ce* suspens
Déclara bon le mariage.

GELAIS, 16.

Pour mieulx *ce* faire, l'introduisoit ès compaignies des gens sçavans.

RAB. 118.

Quand *ce* vint au departir, que toute la ville d'Athenes fut montée en mer, cela faisoit pitié à veoir.

AMYOT, 157.

§ 40. *Ce* joue fort souvent au seizième siècle un rôle purement explétif :

A sçavoir que nostre service *ce* aujourdhuy soit receu de Vostre Majesté pour aggreable.

BÈZE, 135.

Pauvre sot, *ce* me dit-il,
Tu te penses bien subtil !

RONS. 38.

Si tost que piqué se vit,
Ah ! je suis perdu, *ce* dit.

RONS. 35.

J'ay la chemise mouillée,
Qui me trempe jusqu'aux oz,
Ce disoit, car sur le doz
Toute nuict j'ay eu la pluie.

RONS. 27.

Il y en peult avoir aussi qui presument qu'encores que ne soyons du tout ennemis de la paix, *ce* neantmoins nous la demandons avec des conditions si aspres, que nous ne sommes nullement recevables.

BÈZE, 135.

§ 41. Les autres pronoms démonstratifs étaient *icel* et *icest.*

§ 42. Le latin *eccìste* (celui-ci) donna le vieux français *icist* puis *icest* qui s'est plus tard abrégé en *cest* (dont le régime était *cestuy*). A partir du quinzième siècle on joignit à ce pronom les adverbes *ci* et *là* (*cestuy-ci*, *cestuy-là*), mais cette addition était, à bon droit, blâmée en 1550 par le grammairien Meigret[1] comme inutile puisque *cestuy* signifie déjà *celui-ci :*

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme *cestuy là* qui conquist la Toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son aage !

BELLAY, 49.

Cestuy Lyon, plus fort qu'un vieulx verrat.

MAROT, 9.

Ici *cestuy* de la sage nature
Les faits divers remasche en y pensant,
Et *cestuy-là*, par la linéature
Des mains, predit le malheur menaçant.

RONS. 29.

(Je tire) des livres les sentences qui me plaisent pour les transporter en *cettuy-ci.*

MONT. 209.

Cette-cy (l'amitié) n'a point d'aultre idée que d'elle mesme et ne se peult rapporter qu'à soy.

MONT. 215.

1. *Trété de la gramère francèze*, p. 52.

Et fault que *cestuy-là*, qui sçait que l'on lui ment impunément, dise grand merci.

CHARR. 229.

§ 43. De même que le latin *ecce-hic* donna *ici*, le pronom masculin *eccille* (celui-là) donna le vieux français *icel*, — le féminin *eccilla* donna *icelle* (comme *illa* a donné *elle*), — le pluriel *eccillos* donna *iceux* (comme *illos* donna *eux*, et cap*illos* chev*eux*). — *Icel*, qui avait pour régime *icel*ui (formé comme *autr*ui de *autre*), disparut au seizième siècle. De même que *ici* se réduit à *ci*, — i*celle*, i*celui*, i*ceux* se réduisent à *celle*, *celui*, *ceux*. La forme *icelle* a persisté néanmoins dans quelques formules de procédure. (*De ma cause et des faits renfermés en* icelle, dit Racine dans les *Plaideurs*.)

Toy, qui desires l'accroissement de ta langue et veux exceller en *icelle*.

BELLAY, 182.

(Notre armée) ira ruer sus ce Grandgousier : par *ycelle* sera de prime abordee desconfist.

RAB. 129.

Au devant d'*yceluy* marchoient quatre compagnies d'arquebusiers espagnols.

BRANT. 197.

Je laisse à part ce que particulierement la nécessité en apprend soudain à ceux qui en ont besoing : et les alphabets des doigts, et grammaires en gestes : et les sciences qui ne s'expriment que par *iceux*.

MONT. 222.

§ 44. Pour *celui-ci*, *celui-là*, voy. la remarque du § 42.

§ 45. Il faut noter également l'emploi du simple *celui* avec un relatif séparé (emploi que nous n'admettons guère aujourd'hui qu'avec les pronoms composés *celui-ci*, *celui-là*) :

Celuy n'est pas heureux *qu'*on monstre par la rue,
Que le peuple cognoist, que le peuple salue.

RONS. 47.

Ilz eurent tous si grande honte, qu'il n'y eut *celuy* d'eulx *qui* ozast ouvrir la bouche pour parler contre luy.

AMYOT, 167.

§ 46. De même que les pronoms possessifs jouent dans certains cas le rôle d'adjectifs, *icel* et *icest* sont régulièrement employés comme adjectifs démonstratifs :

Cettuy vostre estre, que vous jouyssez.

MONT. 207.

Mesme *icelle puissance* nous doit conduire à reputer son eternité.

CALV. 114.

erxes avoit gaigné *celle entrée* de la Grece.

AMYOT, 156.

Ainsi gaignerent *celle* tant renommée et glorieuse *victoire*.

AMYOT, 161.

On appelle encore *celle mer* qui regarde le septentrion, la mer Adriatique.

AMYOT, 162.

Il supplia ung sçavant médecin de *celuy temps*.

RAB. 118.

Iceux propos tenus, faisoient souvent apporter les livres susdicts à table.

RAB. 119.

Et sera nommé *cestuy destroict* la mer Picrocholine.

RAB. 129.

SECTION IV. PRONOMS RELATIFS.

§ 47. *Qui* est ordinairement mis pour *ce qui :*

Nous nommons maintenant l'armet, *habillement de teste, qui* est une vraye sottie de dire par trois paroles ce qu'une seule nous donnoit.

PASQ. 186.

Mais la plus forte vanité de toutes, est ce soin pénible de qui se fera icy, après *qu'en serons partis*.

CHARR. 221.

§ 48. Il remplace fréquemment le sujet du verbe, que ce sujet soit un pronom démonstratif comme dans :

. . . . . . Ces fleurs épanies ;
Qui ne les eust à ce vespre cueillies,
Cheutes à terre elles fussent demain.

RONS. 23.

Ou que le sujet soit un pronom personnel, comme dans cet exemple de d'Aubigné où *qui* est pour *moi qui :*

Comment pourrai-je faire une paix avec toi,
Qui ne puis seulement faire treve aux offenses ?

AUB. 89.

§ 49. *Qui* est souvent élidé devant une voyelle :

Et qui voulez-vous, gouverneurs et capitaines, *qu*'ose dire qu'il a peur, vous voyans resolus en ceste sorte.

MONTL. 149.

§ 50. On trouve *que* à la place de *qui* : « Les advocas *que* sont ici. » (Rabelais.)

Il n'y avoit spectateur de si bon cœur, *que* ne pallist et ne pleurast d'une si triste pompe funebre.

BRANT. 197.

§ 51. De même que *qui* est employé pour *ce qui*, *que* l'est pour *ce que :*

Les bourgeois leur demandoient *que* c'estoit.

CAYET, 178.

Cet emploi de *que* a laissé quelques traces dans les écrivains du dix-septième siècle :

Le roi ne sait *que* c'est d'honorer à demi.

CORNEILLE, *Horace*, IV, 2

et Racine dans les *Plaideurs* (II, 7) :

Je ne sais *qu*'est devenu son fils.

Enfin, *que* remplace *dans lequel, où,* dans un certain nombre de cas :

Qui voudroit dire que la langue grecque et la romaine eussent tou-

jours esté en l'excellence qu'on les a veues du temps d'Homère et de Demosthene, de Virgile et de Ciceron.

BELLAY, 180.

§ 52. L'usage de *quoi* est aujourd'hui beaucoup plus restreint qu'il ne l'était au seizième siècle : notre ancienne langue employait *quoi* à la place de *cela*, — et elle disait de même *pourquoi* pour *à cause de cela*, *pour cela*, c'est *pourquoi :*

Quoy voyant Themistocles, estant fort marri que les Grecs s'escartassent ainsi les uns des autres.

AMYOT, 159.

Beaucoup de parties égarées par le long cours des siècles ne se peuvent trouver d'aulcun. *Par quoy* venant à réédifier ceste fabrique, vous serez bien loin de luy restituer sa première grandeur.

BELLAY, 183.

§ 53. De même l'ancienne langue employait *de quoi* pour *dont :*

Le renard, *de quoy* se servent les habitants de la Thrace.

MONT. 218.

En l'amitié *de quoy* je parle, elles se meslent et confondent l'une et l'aultre.

MONT. 214.

A la mode *de quoy* nous sommes instruicts, il n'est pas merveille, si ny les escoliers, ny les maistres n'en deviennent pas plus habiles.

MONT. 209.

§ 54. On le trouve même au sens de *parce que* (littéral. *de ce que*) :

Trajan estoit censuré par ses confidents, *de quoi* il rendoit, à leur advis, la majesté impériale trop accostable.

ST FRANÇOIS DE SALES, 247.

§ 55. *Dont* est employé tantôt pour *ce dont*, tantôt pour *à cause de quoi :*

Voilà, mon cher Morel (*dont* je rougis de honte),
Tout le bien qu'en trois ans à Rome j'ay appris.

BELLAY, 50.

Le comte d'Aremberg avoit esté tué à une deffaicte par le comte

Louis de Nassau, ***dont*** le mesme jour que le comte d'Egmont fut executé, sa femme estoit venüe à Bruxelles pour consoler Madame la comtesse d'Aremberg sur la mort de son mary.

BRANT. 200.

§ 56. *Lequel*, *laquelle*, etc., est ordinairement mis à la place de *qui :*

Parquoy combien que son essence (de Dieu) nous soit occulte : neantmoins ses vertuz, ***lesquelles*** apparoissent assiduellement devant noz yeux, le demonstrent tel, qu'il nous est expedient de le cognoistre pour nostre salut.

CALV. 113.

§ 57. *Auquel* est parfois remplacé par *onquel* (de même que l'article *au* est remplacé par la forme assourdie *on :* « L'on le tenoit *on* berceau, » dit Rabelais). — Au pluriel, on trouve à côté de *auxquels* la forme *esquels* composée de *ès* (dans les; sur ce mot, voy. § 14) et de *quels :*

Fuy les compaignies des genz ***esquelz*** tu ne veulz point ressembler.

RAB. 123

J'ameine mes moutons d'ung pays ***onquel*** les pourceaulx ne mangent que myrobalans.

RAB. 125.

Ils ont dompté Luxembourg, Lorraine, Champaigne, Savoye, jusques à Lyon : ***onquel*** lieu ont trouvé vos guarnisons.

RAB. 130.

SECTION V. PRONOMS INDÉFINIS.

§ 58. *Tel* employé sans l'article indéfini, joue le rôle du pronom démonstratif *cet :* la vue de *telle* prairie, pour *la vue de cette prairie.* Employé comme adjectif indéfini, il a le sens de pareil, semblable : *il fit bâtir plusieurs* telles *maisons.*

Le capitaine de Salines ayant dit, avec toute reverence espagnole,

au comte d'Egmont qu'il le faisoit prisonnier de par le roy, ce fut luy qui fut fort estonné, et dit au capitaine *tels* mots.

BRANT. 196.

Les paysans ayant faict plusieurs *telles* fosses en la montagne, ils ne peurent néanmoins prendre la louve.

AMYOT, 175.

Ce qui feit depuis croire le rapport de *telle* vision fut une fièvre continue qui dura quatorze jours.

AUB. 234.

Je n'ay aultre thrésor en ce monde que te veoir une foys en ma vie absolu et parfaict et *tel* te laisser après ma mort.

RAB. 121.

§ 59. *Aucun*. Ce mot, qui s'écrivait au treizième siècle *alcun*, et *alqun* au douzième, est un composé de *alques*, comme *chacun* est un composé de *chaque*, et *quelqu'un* de *quelque*. — *Aliquis* donna en vieux français *alque :* aliqui venerunt, *alque vinrent*, disait notre ancienne langue. — *Alque* est donc l'équivalent de *quelque*, et *alqun* (alqu'un) l'équivalent de *quelqu'un*. L'histoire et l'étymologie d'*aucun* montrent que ce mot a un sens essentiellement affirmatif : *Avez-vous entendu* aucun *discours qui vous fît croire? Allez au bord de la mer attendre les vaisseaux, et si vous en voyez* aucuns, *revenez me le dire*. Phèdre était si succinct qu'*aucuns* l'en ont blâmé (la Fontaine, *Fables*, VI, 1). — *Aucun* devient négatif quand il est accompagné de *ne :* J'en attendais trois, *aucun* ne vint. — Mais il ne faut pas perdre de vue qu'en lui-même et de sa nature *aucun* est positif et signifie *quelqu'un*, et le seizième siècle l'employait toujours au premier sens.

Le plus ou moins de durée en nostre vie, si nous la comparons à l'éternité, ou encore à la durée des montaignes, des rivieres, des arbres et d'*aucuns* animaux, est ridicule.

MONT. 207.

Dieu n'a pas voulu forclorre à *aucuns* l'entrée de la felicité.

CALV. 132.

Il fonda quelques cas practiques concernans l'estat humain, lesquels ils estendoient *aulcunes* fois jusques deux ou trois heures.

RAB. 119.

J'ay remarqué plusieurs belles paroles anciennes, dont les *aucunes* sont du tout perdûes.

PASQ. 185.

§ 59 *bis*. *Même*, que nous plaçons aujourd'hui après le substantif (*c'est la bonté* même) pour marquer le plus haut degré et pour ainsi dire la personnification de l'idée exprimée par le substantif, se mettait, dans ce sens, avant le substantif : *Ils estoient povres comme la* mesme *povreté* (Pasquier).

Les ambitieux admirateurs des langues grecque et latine, qui ne pensent, et fussent-ils la *mesme* Pithô, deesse de persuasion, pouvoir rien dire de bon, si n'estoit en langage estranger.

BELLAY, 181.

Levons les yeux vers le ciel, ou bien pour nostre honneur, ou pour l'amour de la *mesme* vertu, à Dieu tout-puissant.

BOÉT. 194.

Ils ne l'ont cultivée à suffisance, ains comme une plante sauvage, en celuy *mesme* desert, où elle avoit commencé à naître.

BELLAY, 180.

Eux respondoient qu'ils estoient assurez, s'ils n'avoient recours à la defense, qu'on les traiteroit de la *mesme* façon de plusieurs autres de la religion.

LA NOUE, 202.

Et ce tour est encore fréquent au dix-septième siècle. Corneille et Molière en présentent plus d'un exemple :

Ce que vous m'ordonnez est la *même justice*. *Ment.*

Sais-tu que ce vieillard fut *la même vertu?*
La vaillance et l'honneur de son temps, le sais-tu ? *Cid*

Et *la même équité* m'ordonna la douceur. *Ib.*

Avoir ainsi traité
Et la *même innocence* et la *même bonté*. *Sgan.*

§ 60. Avec *la plupart* employé comme sujet, le verbe prenait toujours le singulier (*la plupart* cria....). — Cette

locution conservait encore au seizième siècle son sens étymologique, et s'employait au sens partitif :

Ce décret ayant esté authorité par le peuple, la *pluspart transporta* ses peres et meres vieux en la ville de Troezene.

AMYOT, 157

Le roi approuva la *pluspart de cet* avis.

AUB. 238.

Nos pedans vont pillotans la science dans les livres. Est-ce pas faire de mesme, ce que je fay en *la plus part de cette* composition ?

MONT. 209.

§ 61. *Un* est d'ordinaire employé au sens de *quelqu'un :*

. . . . . . J'entr'ouy le bruit
D'un qui frapoit à ma porte.

RONS. 27.

§ 62. *Un* est fréquemment sous-entendu : on trouve *seul* pour *un seul*, *autre* pour *un autre*, etc... :

Puis m'ont monstré ung parchemin escript,
Où il n'avoit *seul* mot de Jesu Christ.

MAROT, 11

§ 63. *Certain*, que nous plaçons (au sens d'assuré) après le substantif (*un malheur* certain), avait ce sens au seizième siècle quand il précédait le substantif :

. . . . Parmy les esprits bien heureux, ouissant
D'un plaisir immortel, louē Dieu tou puissant :
Et s'ébatant, la sus, d'une *certaine vie*,
Au vivre d'icy bas ne porte pas envie.

BAÏF, 65.

Il y a une persuasion enracinee au cueur de plusieurs par un *certain* malheur et par l'iniquité des temps, que nous sommes gens turbulents.

BÈZE, 135.

§ 64. *Chacun* était à la fois adjectif et pronom, et, comme adjectif, se plaçait immédiatement avant le nom :

De *chacun* costé on ne pourroit amener que cent gentils-hommes avec armes et lances.

LA NOUE, 201

Themistocles se servit pour presage celeste de l'occasion du dragon de Minerve, qui ne comparut point, comme il avoit accoustumé, au temple, et trouvoient les prebstres les oblations que l'on luy portoit par *chascun* jour toutes entieres.

AMYOT, 157.

CHAPITRE V.

VERBE.

SECTION I. CONJUGAISON.

§ 65. Conformément à l'étymologie, nos verbes n'avaient pas de *s* à la première personne du singulier, parce que cette personne n'avait jamais de *s* en latin; on disait à l'origine de la langue j'*aime* (amo), je *croi* (credo), *je ren* (reddo). Plus tard, on assimila la première personne à la seconde (dont *s* était la lettre caractéristique) et on eut je *crois*, je *lis*, etc...; mais le seizième siècle respectait dans bien des cas la règle de l'ancien français et disait encore :

J'*appren* (Rons. 47), *pren* (Rons. 21), *préten* (Calv. 116), *croy* (Régn. 103), *doy* (Pass. 79), *dy* (Rons. 45), *envoioy* (Marot, 12), *escry* (Régn. 103), *oy* (Desp. 87), *reçoy* (Jod. 70), *sen* (Régn. 103), *tien* (Jod. 70), *vay* (Régn. 104), *voy* (Pass. 79), *vy* (Marot, 14; Rons. 36).

§ 66. A l'origine de notre langue, le français distinguait les voyelles latines brèves, quand elles sont *accentuées* (comme *ĕ* par exemple dans *vĕnio*, *tĕneo*), — des mêmes voyelles quand elles sont inaccentuées (comme *ĕ* dans *vĕnire tĕnére*), — par le procédé suivant : il transformait ordinairement la voyelle accentuée en une *diphthongue* (*e* latin par exemple devenait *ie*), d'où : je

viens (vĕnio), je tiens (tĕneo), tandis qu'il gardait cet *e* intact quand la voyelle n'était pas accentuée, d'où venir (vĕnire), tenir (tĕnere), etc.... Cette manière de distinguer la voyelle accentuée des voyelles non accentuées était très-commode pour séparer les différentes formes de la conjugaison : de même qu'il disait je viens et venir, je tiens et tenir, le français disait je pl*eu*re (de plóro) et pl*o*rer (de plorárc), je tr*eu*ve (tróbo*) et tr*ou*ver (tr*o*báre*), je dem*eu*re (demóro) et dem*ou*rer (dem*o*ráre*). A mesure que s'affaiblit le sentiment de la langue latine, et qu'on perdit de vue la raison d'être de ces différences, le peuple sentit le besoin de réduire ces deux formes à une seule, ce qu'il fit tout à fait au hasard, en prenant pour modèle tantôt l'indicatif (d'où pl*eu*rer, dem*eu*rer, refaits sur je pl*eu*re, je dem*eu*re), tantôt l'infinitif (d'où je tr*ou*ve refait sur tr*ou*ver). On rencontre encore au seizième siècle quelques-unes des formes anciennes : *je tr*euve est dans Montaigne (248), — *de*mou*rer* dans Marot, 14, — *dem*ou*rant*, *dem*ou*rèrent* dans Amyot, 157, 162.

§ 67. On trouve encore au parfait les formes *ei* pour *i* : *veistes* (vîtes), *feistes* (fîtes), etc..., qui avaient trois syllabes au moyen âge (venant de *vidistis*, *fecistis*) ; ces formes qu'on prononçait à l'origine *véïstes*, *féïstes*, ne comptaient déjà plus que pour deux syllabes au seizième siècle, comme aujourd'hui :

> Et aux escritz dont lecture vous *feistes*,
> Vostre bel œil, à parler par raison,
> Me veit trop mieulx qu'à l'heure que me *veistes*.
>
> MAROT, 9.

§ 68. A la 3e personne du pluriel du passé défini, on trouve quelques formes en *arent* (au lieu de *èrent*) : *conquest*arent (Rabelais, 130), *arriv*arent (Id. ib.), qui sont *dues à une influence* dialectale. (Cet *arent* est un

débris de l'ancienne conjugaison du dialecte bourguignon qui disait au parfait *donn*arent, *trouv*arent, etc....)

§ 69. A cette même personne, les verbes *venir*, *tenir*, *soutenir*, etc..., ont conservé le *d* intercalaire du moyen âge : on trouve *prindrent* (Montluc, 152), *soustindrent* (Amyot, 160), *vindrent* (Marot, 11, — Amyot, 172), pour pri*r*ent, soutin*r*ent, vin*r*ent. Cette intercalation d'un *d* euphonique est aussi régulière dans *vin*d*rent* venant de *ven*e*runt*, que dans cen*d*re de *cinerem*, pon*d*re de *pon*e*re*, gen*d*re de *gen*e*r*, ten*d*re de *ten*e*r*, moin*d*re de *min*o*r*, engendrer de *ingen*e*rare*, ven*d*redi de *Veneris dies*, Port-Ven*d*res de *Portus Veneris*....

§ 70. A l'imparfait du subjonctif de la 1[re] conjugaison, on trouve au seizième siècle les deux premières personnes du pluriel fléchies en *i* au lieu de *a*. On disait non *aimassions*, *trouvassiez*, mais *aimissions*, *trouvissiez* :

Robert Estienne, dans son *Traité* de la *Grammaire françoyse* (1557), conjugue ainsi ce temps : *aimasse*, *aimasses*, *aimast*, *aimissions*, *aimissiez*, *aimassent*, et Jean Pillot, dans sa *Grammaire*, dit de même : « A la « première et à la seconde personne du pluriel dites *ai*- « *missions*, *aimissiez; louissions*, *louissiez*, etc., et non « *aimassions*, *aimassiez*, etc. J'ay quelquefois trouvé « dans mes lectures, ajoute-t-il, *estimassiez*, *aimassiez* « et autres semblables, et c'est ainsi que les Poitevins, « entr'autres, écrivent et prononcent toujours. »

§ 71. Le *r* final dans les infinitifs de la première conjugaison était encore sonore comme on le voit par les rimes : les poëtes du seizième siècle faisaient rimer *clair*, *hiver*, *mer*, *cher*, avec les infinitifs *aimer*, *trouver*, *estimer*, *chercher*, etc... :

Si je ne puis au printemps *arriver*
Je suis taillé de mourir en *yver*,

Et en danger, si en yver je meurs,
De ne veoir pas les premiers raisins meurs.

MAROT, 14.

Hélas, vray Dieu! que peult on *estimer*,
Sinon que c'est une tres grande *mer*.

GRING 4.

. . . . Ce mois
Qui prend le surnom de celle
Qui, de l'escumeuse *mer*,
Veit *germer*
Sa naissance maternelle.

BELLEAU, 60.

Les oyseaux estourdis, les entendans *hurler*,
Quittèrent aussi tost les campagnes de *l'ær*.

BELLEAU, 57.

Que dans l'air les oyseaux, les poissons en la *mer*,
Se pleignent doucement du mal qui vient d'*aymer*.

RÉGN. 104.

Le ciel est serein et *cler*,
La nef jusqu'aux Indes passe;
Un bon vent la fait *voler*.

BAÏF, 64

Et au dix-septième siècle, on trouve encore dans Molière :

Dont ces deux combattans s'efforçoient d'*arracher*
Le peu que sur leurs os les ans laissent de *chair*.

Et dans Racine :

Sur les pas d'un banni craignez-vous de *marcher*?
— Hélas, qu'un tel exil, Seigneur, me seroit *cher*'

§ 72. Pour le détail des formes de la conjugaison, voy. dans le *Lexique* le tableau des différents temps des verbes *cheoir*, *cognoistre*, *croistre*, *debvoir*, *donner*, *garder*, *prendre*, *ouïr*, etc....

§ 73. Sous l'influence de la langue italienne, très à la mode à la cour des Valois, quelques écrivains ont dit je

suis esté (pour j'ai été), à l'imitation du *sono stato* des Italiens :

Il y a si long-temps *que je suis esté* en vostre degré.

MONTL. 148.

SECTION II. FORMATION DES VERBES.

§ 74. Les préfixes accolé au verbe n'ont fort souvent, au seizième siècle, qu'un sens explétif ou surabondant : *en*graver *en* une pierre, *s'en* en*suivre* pour *s'en*suivre, etc.... Nous trouvons dans le présent Recueil, *encourir* pour *courir* .

Ah! je suis perdu, ce dit;
Et, *s'en-courant* vers sa mere,
Lui monstra sa playe amere.

RONS. 35.

Engeler pour geler :

Endurant fin, soif, chault, froit, et la pouldre,
La pluye et neige aussi, cruelle fouldre,
Les membres matz et les corps *engelez*.

GRING. 5.

Engraver pour graver :

Car comme ainsi soit que de nature Dieu soit incompréhensible et caché à l'intelligence humaine : il a *engravé* en chacune de ses œuvres certains signes de sa majesté.

CALVIN, 113.

Enguarder pour garder (signif. *empêcher*) :

Panurge, tenant ung aviron en main, non pour aider aux moutonniers, mais pour les *enguarder* de grimper sus la nauf et evader le naufraige.

RAB. 127.

Ensuivre pour suivre :

Mais aux jours *ensuivans* ils commencèrent à consulter entr'eulx des moyens de faire la guerre.

AMYOT, 170.

Les guerres de Troyes et de Grèce, de Sylla et Marius, d'où sont *ensuivies* celles de César, Pompée, Auguste et Antoine.

CHARR. 229.

Ce fut un second coup à la France si fort dangereux, que si le tiers s'en fust *ensuivy*, elle étoit troussée.

BRANT. 195.

Envieillir pour vieillir :

Ceux qui l'ont eüe en garde (la langue françoise), et ne l'ont cultivée à suffisance, sans jamais la tailler ny defendre des ronces et espines qui luy faisoyent ombre, l'ont laissée *envieillir* et mourir.

BELLAY, 181.

§ 75. Le préfixe *en* était séparable quand il avait le sens adverbial (s'*en*fuir, *fuir* de là, du lat. *indè*), et inséparable quand il était préposition (*en*graver, *graver* dans, — du lat. *in*). On disait dans le premier cas : *il voulait* s'en*fuir* ou *il* s'en voulait *fuir*, comme nous disons *il* s'en *voulait* aller :

Sicinnus envoya secrettement devers le roy de Perse luy donner à entendre que Themistocles l'advertissoit de bonne heure, que les Grecs *s'en vouloient fouir.*

AMYOT, 159.

Les Barbares s'amusans à faire bonne chere donnerent temps et loisir à la tourbe qui *s'en fouit* hors la ville.

AMYOT, 165.

§ 76. On trouve de même *échanger en*, pour *changer en :*

De *tenit* et *venit*, lesquels on *eschangea* en *tiensit* et *viensit*, nous avons fait *vint* et *vint.*

PASQ. 185.

§ 77. Le préfixe *re* a perdu le plus souvent son sens propre, pour ne garder qu'un sens purement explétif (De même que nous disons *ra*baisser le mérite de quelqu'un, pour *abaisser*, etc....) :

Il est bon qu'il le face (son disciple) trotter devant luy pour juger de son train : et jusques à quel point il se doibt *ravaller*, pour s'accommoder à sa force.

MONT. 210.

§ 78. A l'inverse, le seizième siècle conservait à l'état simple un *nombre considérable* de verbes que nous avons

depuis revêtus de préfixes, tandis que les verbes simples ont aujourd'hui un sens tout différent de celui qu'ils possédaient autrefois. C'est ainsi qu'on disait *coupler* pour *accoupler* :

> L'autre met dextrement les tigres aux attaches,
> Tizonnez sur la peau, les *couple* deux à deux.
>
> BELLEAU, 58.

> Portes, un neu autre que le vulgaire
> A pu *coupler* nos esprits alliez.
>
> BAÏF, 64.

Porter pour apporter :

> Les princes n'ont point d'yeux pour voir ces grand'merveilles...
> Leurs mains ne servent plus qu'à nous persecuter;
> Ils ont tout pour Satan, et rien pour te *porter*.
>
> AUB. 93.

Seoir pour asseoir :

> Ne partiront jamais du throsne où tu te *sieds*
> Et la Mort et l'Enfer qui dorment à tes pieds.
>
> AUB. 95.

> Tes ennemis et nous sommes egaux en vice,
> Si, juge, tu te *sieds* en ton lict de justice.
>
> AUB. 92.

§ 79. De même avec le préfixe *com* (lat. cum), se *porter* pour se *com*porter :

> Alexandre apprit les lettres et la langue romaine, servit de scribe aux magistrats de Rome, et *se porta* fort sagement en cest office.
>
> AMYOT, 175.

§ 80. Au lieu de *en*lever, le seizième siècle disait *lever* :

> Son corps fut incontinent *levé* et couvert de drap noir.
>
> BRANT. 199.

Si on ne dit plus *lever le corps*, on a conservé cependant le substantif participial (*la* levée *du corps*).

§ 81. Il employait de même *tenir* au sens de *maintenir*, *sou*tenir :

> *Gryllus* argue tres sagement en Plutarque quand il *tient* que si la

religion estoit ostée de la vie des hommes, ils n'auroyent nulle excellence par dessus les bestes brutes.

CALV. 113.

§ 82. *Suivre* est employé sans le suffixe (*pour*, lat. pro) au sens de *pour*suivre :

Pour Dieu, mes compagnons, ne laissez au bon du coup ceste entreprinse. *Suivez* sur cet étonnement.

MONTL. 146.

§ 83. De même *munir* au sens de *pré*munir :

Les bestes brutes sentent venir l'orage et cherchent des cachettes; ne trouvons pas maulvais si les hommes, le prévoyant, se *munissent* à l'encontre.

HOSP. 154.

§ 84. Le suffixe *re*, qui de tous les suffixes est celui qui a pris le plus fréquemment en français moderne un sens explétif, sans aucune idée de réduplication, manque dans la plupart des cas à la langue du seizième siècle, qui dit *épandre* pour *ré*pandre, *marquer* pour *re*marquer, *mercier* pour *re*mercier, etc.... L'absence de suffixe se fait même sentir dans des cas où la présence de *re* est indispensable au sens : Rabelais emploie *bâtir* pour *re*bâtir, *connaître* pour *re*connaître, etc....

Les principaux verbes de ce genre sont : *Abattre* pour *r*abattre :

Les visieres estant *abatues*, et la prompte fureur ayant bandé les yeux.

LA NOUE, 202.

Accourcir pour *r*accourcir :

. . . . Lui, réveillé, avec la pleine tasse
Des jours d'esté la longueur *accourcit*.

RONS. 28.

Assurer pour *r*assurer :

Or y a-t-il plusieurs occasions qui nous feroyent perdre tout cou-

rage, n'estoit que d'autre costé plusieurs choses nous fortifient et *asseurent*.

BÈZE, 135.

Le comte de Horn du commencement ne se put bien *asseurer* et se resoudre, et se despita outre mesure.

BRANT. 108.

Bâtir pour *re*bâtir :

Je, dist-il, feray doncques *bastir* le temple de Salomon.

RAB. 129

Connaître pour *re*connaître :

J'entray ainsi en la grand salle, et leur ostay mon chappeau. Je ne fus *cogneu* de personne de prime abordée, ains penserent tous que je fusse quelque gentil-homme que monsieur de Strossi eust envoyé dans la ville.

MONTL. 152.

Je me lavay fort le visage de vin grec, jusques à ce qu'il eust prins un peu de couleur rouge, puis me regarday au miroir. Je vous jure que je ne me *cognoissois* pas moy-mesme.

MONTL. 152.

Épandre pour *r*épandre :

La mémoire du temps passé,
Que j'ai follement dépensé,
Épand du fiel dans mes ulcères.

RÉGN. 106.

Pour accomplir mon vœu, je vois trois fois *espandre*
Trois gouttes de ce laict dessus la seiche cendre,
Et tout autant de vin.

JOD. 70.

Écurer pour *r*écurer :

Leur manger est si tressalle et si ort,
Mis en vaisseaulx que jamais on n'*escure*,
Tant qu'à grant peine en ont les bestes cure.

GRING. 4.

Jeter pour *re*jeter (d'où le dér. *jeton* pour *rejeton*) :

Use de chastiement, non de punition;
Esmonde mes *jettons*, laisse la branche tendre.

AUB. 90.

Luire pour *re*luire :

En son œuvre n'oit rien, rien ne void, rien ne sent,
Qui ne presche son los, où ne *luise* sa face.

BARTAS, 84.

Ainsi, selon nos yeux, le soleil est *luisant*.

RÉGN. 101.

Marquer pour *re*marquer :

Ici du coin de l'œil *marque* le pied d'un chesne.

RONS. 40.

Mercier pour *re*mercier :

Et, en ostant son bonnet de la teste,
A *mercyé* mille fois la grand beste.

MAROT, 10.

Naître pour *re*naître :

La terre ouvre son sein; du ventre des tombeaux
Naissent des enterrez les visages nouveaux.

AUB. 90.

Paître pour *re*paître :

Il ne se *paist* d'une espérance vaine.

DESP. 86.

Nous prenons plaisir à nous piper nous-mêmes à escient, nous *aistre* de fausseté et de rien.

CHARR. 228.

Partir pour *ré*partir :

Cettuy vostre estre que vous jouyssez est egalement *party* à la iort et à la vie.

MONT. 207.

Sembler pour *res*sembler :

Mais tout cela marchoit en moult belle ordonnance, et *sembloyent* :s anciens crancquiniers de France.

MÉN. 241.

Sentir pour *res*sentir :

Si n'en y a-t'il à la fin pas un qui ne se *sente* sinon du principal butin u moins de la recherche.

BOÉT. 193.

Sérêner pour *ras*sérêner :

Serénez votre visage, usez de l'esprit et du courage que Dieu vous a donné.

AUB. 237.

Sonner pour *ré*sonner :

Nous avons faict ouïr au tombeau nos prières,
Faict *sonner* aux tombeaux le nom de Dieu le fort.

AUB. 93.

Tenir pour *re*tenir :

Il contemple le cours des bruyantes rivières;
Ce qui lui fait alors un tel désir venir
De sommeiller un peu, qu'il ne s'en peut *tenir*.

VAUQ. 76.

Tirer pour *re*tirer :

Dieu paroist : le nuage entre luy et nos yeux
S'est *tiré* à l'escart, il s'est armé de feux.

AUB. 91.

Aquoy faire y reculez-vous, si vous ne pouvez *tirer* arriere?

MONT. 208.

Tourner pour *re*tourner :

A la fin tout pensif, de toutes parts cherchant
Lequel il coupera, *tourne* le fer trenchant
Sur le pied d'un ormeau et par terre le rue.

RONS. 40.

Mais, las! mon sort est bien *tourné*,
Mon âge en un rien s'est borné.

RÉGN. 106.

Trousser pour *re*trousser :

Devant eux marchoyent trois moynetons et novices, leurs robes *troussées*.

MÉN. 241.

Les jeunes escoliers, prestres et moynes avoient sur le *troussis* de leurs chapeaux chacun une croix blanche.

CAYET, 179.

Je veux qu'amour d'un petit brin
Ou de lin, ou de cheneviere,
Trousse au flanc sa robe legere,
Et my-nud me verse du vin.

RONS. 26.

Vêtir pour *re*vêtir :

O dieux que veritable est la philosophie,
Qui dit que toute chose à la fin perira,
Et qu'en changeant de forme une autre *vestira?*

RONS. 40.

§ 85. Le préfixe *sup* (lat. sub) manque dans *poser* ‹ ur *sup*poser :

Je vous en croy si je vous ay mesfaict.
Encor, *posé* le cas que l'eusse faict,
Au pis aller n'escherroit qu'une amende.

MAROT, 12.

Porter pour *sup*porter :

Anne de Limur, sa belle-mère (d'Agrippa d'Aub.), *portoit* impa- emment et la despence et la nourriture qu'on y employoit.

AUB. 234.

§ 86. On trouve de même *passer* pour *sur*passer, *endu* pour *sus*pendu :

Il hait son nom; il veut, voluptueux,
Passer les grands en habits somptueux.

VAUQ. 74.

Incontinent que bon luy semble (à Dieu) rendre à l'air sa ser‹ ›ité ute paisible, soustenir tellement la mer *pendue* en l'air qu'e‹ ›e ne ıisse faire nuisance à la terre.

CALV. 114.

SECTION III. EMPLOI DES VERBES.

§ 87. Un grand nombre de verbes, soit actifs, soit ›utres, employés aujourd'hui sous la forme pronomi- ıle, existaient encore au seizième siècle à l'état sim- e; on disait, par exemple, *affaiblir* pour *s'*affai- ir :

Les prieres de ces honnestes femmes me tirerent de l'extremité et ıgueur où j'estois, j'entends du corps : car quant à l'esprit et ıtendement, je ne le sentis jamais *affoiblir*

MONTL. 151.

Nous congedions, menaçons, prions, deffions, *despittons*, festoyons, complaignons, *desconfortons*, estonnons, *escrions*....

MONT. 222.

De même *escrimer* pour *s'*escrimer :

A coup de patte il *escrimoit*.

BELLAY, 55.

Je cherche compagnie ou je joue à la prime,
Je voltige ou je saute, ou je lutte ou j'*escrime*.

RONS. 45.

Faire voir pour *se* faire voir :

Alors s'avançoit et *faisoit* voir monsieur le lieutenant, et devant luy deux massiers fourrez d'hermine.

MÉN. 242.

Fourvoyer pour *se* fourvoyer :

Trop pleine de ce dieu, la brigade chancelle,
Fourvoyant, çà et là, de piez et de cervelle.

BELLEAU, 57.

Le chemin de la mort est un chemin tout droit,
Si certain à tenir que ceux qui ne voyent goutte
Sans *fourvoyer* d'un pas n'en faillent point la route.

RONS. 42.

Mêler pour *se* mêler :

Celles qui n'ont point de voix ne laissent pas d'avoir pratique et communication mutuelle.... et nous *meslons* à cette cause sottement d'en opiner.

MONT. 219.

Montrer pour *se* montrer :

Je vous pry que, si je meurs, vous et le conseiller de Nort vous *monstriez* amis de ma femme.

MONTL. 142.

Repaître pour *se* repaître :

Arbres de Jupiter, germes Dodonéens,
Qui premiers aux humains donnastes à *repaistre*.

RONS. 40.

Reposer pour *se* reposer :

N'est ce mieulx que des maintenant nous *reposons*, sans nous mettre en ces hasars, car le voyaige est long et perilleux.

RAB. 131.

nouveler pour *se* renouveler :

Comme on void tous les ans les feuilles s'en aller,
Au bois naistre et mourir, et puis *renouveler :*
Ainsi le vieulx langage et les vieulx mots périssent.

VAUQ. 74.

ıer pour *se* ruer :

ıe partie de vostre armée ira *ruer* sus ce Grandgousier et ses

RAB. 129.

sser pour *se* passer :

›ource que toutes ces choses sont *passées* par devant moy, j'en ırler sans mentir.

MONTL. 148.

rminer pour *se* terminer :

C'est une lourde et longue maladie
De trois bons mois, qui m'a toute estourdie
La povre teste, et ne veut *terminer.*

MAROT, 14.

38. A l'inverse, on donnait la forme pronominale à erbes qui ne l'ont plus aujourd'hui; on disait au me siècle *sourir* pour *se* sourir :

Alors Venus se *sou-rit,*
Et en le baisant le prit,
Puis sa main lui a soufflée
Pour guarir sa plaie enflée.

RONS. 35.

ntrant mon chappeau à la main, *je me sousriois* vers l'un et vers

MONTL. 152.

19. Au seizième siècle, un grand nombre de verbes, es aujourd'hui, étaient alors employés comme s actifs. On disait *apprendre quelqu'un* pour *ap dre* à *quelqu'un :*

— A quelle fin es-tu de ces ailes pourveue ?
— J'*apprends* l'homme à voller au-dessus de la nue.

VAUQ. 78.

Tout mon art je recordois
A cet enfant pour l'*apprendre.*

RONS. 38.

Conseiller quelqu'un de :

Monsieur de Guyse respondit fort froidement à la royne qu'il n'estoit point cause de l'esmotion du peuple, et que ses amys ne *le conseilleroient* pour le présent d'aller au Louvre.

CAYET, 179.

Messieurs du conseil remonstrèrent lors au roy quelques exemples de la furie des peuples, lesquelles il vaut mieux esviter qu'attendre : le *conseillant* de se retirer à Paris.

CAYET, 179.

Entrer un lieu :

Eux considéroient l'estat du ciel, et quels signes *entroit* le soleil, aussi la lune.

RAB. 119.

Se dépouiller quelque chose :

Le comte d'Egmont se *despoüilla* son manteau et sa juppe, et se remit à genoux.

BRANT. 199.

Jouir quelque chose :

Cettuy vostre estre *que* vous *jouyssez*, est egalement party à la mort et à la vie.

MONT. 207.

Ce soleil, cette lune, ces estoiles, cette disposition, c'est celle mesme que vos ayeuls ont *jouye.*

MONT. 207.

Ressembler quelqu'un :

Nous *semblons* proprement celuy qui ayant besoin de feu, en iroit querir chez son voisin.

MONT. 209.

Survivre quelqu'un :

Misérable Estat et misérable roy, *que* ses propres, ou citoyens ou subjects, au lieu de mourir pour lui, veullent *survivre.*

MORNAY, 231.

User une grâce :

Sa Majesté courtoisement de benignité leur *useroit* telle grâce puisqu'ils estoient innocents des fautes de leurs pères.

BRANT. 198.

SECTION IV. SYNTAXE DU VERBE.

§ 90. Un grand nombre de verbes n'avaient point, au eizième siècle, le même régime qu'aujourd'hui : on disait orcé *de* famine pour forcé *par* la famine ; — *invoquer* Dieu à *prières* (pour *avec*) ; — *exhorter* quelqu'un *de* penser, etc.... — Voici la liste des cas où l'emploi des prépositions s'écarte de l'usage moderne :

A mis pour *avec :*

On avoit *invoqué à* prieres publiques l'aide des Æacides avant la bataille.

AMYOT, 161.

Xerces le *receut à* grande joye.

AMYOT, 159.

Alors je les priai de ne me voir plus et *se retirer* tous *à* lui.

MONTL. 146.

Fermans le poing, complottans, *se touchans à* la main.

AUB. 236.

§ 91. *A* est également employé pour *dans :*

Ceux qui avoient quelque asseurance de leurs esprits *escrivoient au vulgaire* de la cour de leurs maistres.

PASQ. 184.

Ne *soyez* jamais tant *soubdain à* vos entreprinses.

RAB. 129.

§ 92. *A* remplace *de* dans :

Eux-mesmes braquoient et pointoient, encore qu'ils eussent d'aussi bons canonniers que j'en *veis à* ma vie.

MONTL. 140.

§ 93. *A* est mis pour *par* : *commencer* à *une chose :*

Ainsi je reste pauvre, et le trop d'abondance
D'un si riche sujet m'engarde de penser
De toutes *à laquelle* il me faut *commencer*....

RONS. 41

§ 94. *A* est mis pour *en :*

Plusieurs trouppeaulx de bestes sont paissans
A seureté. . . . .

GRING. 3.

§ 95. *A* remplace *pour* dans les locutions suivantes

Themistocle *attendit* à renger ses vaisseaux en bataille jusques à ce que l'heure fut venue.

AMYOT, 160.

Cyrus s'enquerant à luy s'il le vouldroit *eschanger à* un royaume

MONT. 218.

La vieille langue de Saliens *s'eschangea au* Latin des douze tables.

PASQ. 184.

Aquoy faire y reculez-vous, si vous ne pouvez tirer arriere?

MONT. 208.

Au joug nous *sommes nés*, et n'a jamais été
Homme qu'on ait vu vivre en pleine liberté.

RÉGN. 108.

Ung jeune page avoit la charge des marrochons, pioches, bêches et aultres instrumens *requis à* bien arborizer.

RAB. 120.

§ 96. *A* est employé pour *selon :*

La place nous semble assez forte par les remparts *faicts à* votre invention.

RAB. 129.

Capituler, c'est desmesler la justice *au* droict d'un chascung.

HOSP. 154.

§ 97. *A* est mis pour *sur* dans :

Nostre intelligence n'avoit point à perdre de temps; et n'avoit à se *regler au* patron des amitiez molles.

MONT. 215.

Mais moy, qui ne me *reigle aux* jugemens des hommes;
Qui dedans et dehors cognoy ce que nous sommes.

RÉGN. 105.

§ 98. *A* est employé pour *vers* :

Levons les yeux *à* Dieu tout-puissant.

BOÉT. 194

Allons nous, dist Picrochole, *rendre à* eulx le plus toust, car je veulx estre aussi empereur de Trebizonde.

RAB. 130.

§ 99. On trouve *contre* employé pour *avec* dans *contester* contre quelqu'un :

La royne mère *contesta contre* messieurs du conseil.

CAYET, 179.

§ 100. *En* est mis pour *à* : on trouve par exemple *émouvoir en*, pour exciter à, pousser à :

L'homme est *esmeu en* admiration de Dieu.

CALV. 114.

§ 101. *De* pour *à* : exhorter *de* faire, se plaire *de*, etc... :

Quel malheur est celui-là de servir un hommeau, non pas qui puisse par force commander aux hommes, mais tout *empesché de* servir vilement à la moindre femmelette.

BOÉT. 189.

Les catholiques qui imaginoient que ceux de la religion fussent perdus, les *exhortoient de* penser à eux.

LA NOUE, 202.

Ouy, j'escry rarement, et me *plais de* le faire.

RÉGN. 103.

N'estimez que nous *pretendions de* ruyner ce que nous savons estre éternel.

BÈZE, 136.

Resolvez-vous tous *de* combattre et sortir d'icy.

MONTL. 148.

§ 102. *De* pour *contre* :

Si deux trois, quatre ne *se defendent d'un*, cela est estrange, mais touteffois possible.

BOÉT. 190.

§ 103. *De* est plus fréquemment employé au sens de *par :* un chien laissé *de* son maître, une ville forcée *de* famine, etc... :

.... Ma muse imparfaite eut en honneur la tienne :
Et que si j'eus l'esprit *d'ignorance abattu*,
Je l'eus au moins si bon que j'aimai ta vertu.

RÉGN. 98.

Qui eust jamais pensé qu'un duc de Bretaigne deust estre *estouffé de* la presse.

MONT. 205.

Je soustins le siege neuf ou dix mois : et puis je capitulé *forcé de famine*.

MONTL. 149.

Le chien de Xantippus ne pouvant supporter le regret d'estre *laissé de* son maistre, se jetta dedans la mer après luy.

AMYOT, 158.

Je ne suis pas *poulsé de* quelque hastiveté trop grande.

CALV. 117.

Ceux qui entreprennent *d'une* mesme leçon *regenter* plusieurs esprits de si diverses formes en rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelques fruicts.

MONT. 210.

D'autres parties égarées par le long cours des siècles ne se peuvent *trouver* d'aulcun.

BELLAY, 183.

§ 104. On trouve *de* au sens de *sur*, dans la locution *faire appui* des *hommes*, pour *s'appuyer sur*, etc... :

Qu'est-ce doncques de celuy
Qui *des* hommes fait *appuy?*

BÈZE, 68.

§ 105. *Pour* au sens de *comme :*

Sire, nous souhaitons que nostre service ce aujourd'huy soit receu de vostre Majesté *pour* aggreable.

BÈZE, 135.

Le comte d'Egmont escrivit une lettre au roy d'Espagne, le suppliant tres-humblement d'avoir *pour* recommandée sa pauvre et desolée femme.

BRANT. 198.

§ 106. *Pour* au sens de *par* (obéir *pour* crainte) :

Ne voulans pas nous soubmettre au joug de servitude *pour* crainte de perdre des choses qui n'ont point d'ame ny de vie.

AMYOT, 158.

§ 107. *Que* remplace *de* avec l'infinitif : *être empêché qu'il ne voie*, pour *être* empêché *de* voir :

Toustefois nul n'est *empesché* par l'ignorance d'icelles *qu'il* ne *voye* beaucoup d'artifice aux œuvres de Dieu.

CALV. 114.

§ 108. *Sous* est mis pour *à* :

Afin qu'ils ne puissent *durer* que *soubs* l'ombre du tyran.

BOÉT. 192.

§ 109. *Sus* remplace d'ordinaire la forme moderne *sur* :

Une partie de vostre armée ira ruer *sus* ce Grandgousier.

RAB. 129.

§ 110. A côté de cet emploi des prépositions, il faut noter diverses locutions formées à l'aide du verbe *être* et disparues aujourd'hui.

§ 111. *Être à dire* est ordinairement employé pour *manquer* :

Cet exemple est bien plein, si une condition en *estoit à dire*, qui est la multitude d'amis.

MONT. 217.

§ 112. *Il n'est que de* pour *le tout est de :*

Les pieds sauvent la personne.
Il *n'est que* de bien courir.

PASS. 83.

§ 113. *Être pour* a le sens d'être propre à, disposé à :

Mais pour ce que vous marchiez si laschement que ce n'*estoit* pas *pour* vous advancier fort.

CALV. 116.

Sienne *n'estoit* pas *pour* resister contre l'artillerie.

MONTL. 149.

Ils ne sont *pour* vous *venir* attaquer dans vostre fort.

MONTL. 148.

§ 114. *Il n'est pas que* pour *ce n'est pas que* :

Il *n'est pas que* n'ayons mis sous pieds des paroles, qui estoient de quelque honneur.

PASQ. 187.

§ 115. *Pâlir* pour faire pâlir, *éclater* pour faire éclater

Non pour un jeu nos cœurs furent liez,
Non pour un or qui *palist* le vulgaire.

BAÏF, 64.

Les compagnons du bourlet *esclatent* leurs lamentations.

AUB. 236.

Qui le palais, de langue mise en vente,
Fait *esclater* devant un président,
Et qui, piqué d'avarice suivante,
Franchit la mer de l'Inde à l'occident.

RONS. 28.

§ 116. *Faire* sert d'ordinaire à remplacer un verbe qu'il faudrait répéter, et prend alors la signification de ce verbe: On retrouve encore ce gallicisme au dix-huitième siècle (*Charles XII voulait* braver *les saisons comme il* faisait *ses ennemis*. Voltaire) :

Tu regrettes ta femelle,
Hélas! aussi *fais*-je moi.

PASS. 79.

Ils disent librement que leur expérience
A raffiné les vers, fantastiques d'humeur,
Ainsi que les Gascons ont *fait* le point d'honneur.

RÉGN. 99.

Mes compaignons et amis, je ne porte pas tant de regret de mon malheur pour le mal que je souffre, que je *fais* pour voir les affaires du roy décousues.

MONTL. 145.

117. Après l'adverbe *où*, le verbe est fréquemment ·imé pour la rapidité du discours :

Où ces divins esprits, hautains et relevés,
Qui des eaux d'Hélicon ont les sens abreuvés.

RÉGN. 100.

O débile raison ! où est ores ta bride ?
Où ce flambeau qui sert aux personnes de guide ?

RÉGN. 102.

SECTION V. SYNTAXE DU SUJET.

18. La suppression du sujet, qui est fréquente au me siècle, s'exerce indifféremment sur toutes les nnes des deux nombres :

Suppression de *je :*

Et moy, chétif, qui ne suis roy, ne rien,
L'ay esprouvé. . . . . MAROT, 13.

Si vous *diray* comment je fuz surpris,
Et me desplaist qu'il faut que je le dye.

MAROT, 11

De *tu :*

Secouru m'as fort lionneusement,
Or secouru *seras* rateusement.

MAROT, 10.

De *il :*

semble bien qu'il est quelque grand orateur en françois.

RAB. 128.

.rge les preschoyt éloquentement, comme si *feust* ung petit livier Maillard.

RAB. 127.

donc mieulx son œuvre commencer, *supplia* ung sçavant n de celuy temps à ce qu'il considérast si possible *estoit* ·e Gargantua en meilleure voie.

RAB. 118.

De *elle :*

La pauvre beste, aux signes que je voi,
Dit qu'à grand' peine *ira* jusqu'à Narbonne.

MAROT, 8

5° De *nous* :

Et des amours desquelles nous parlons,
Quand *serons* morts, n'en sera plus nouvelle.
RONS. 23.

6° De *vous* :

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, devidant et filant,
Direz, chantant mes vers, et vous esmerveillant,
Ronsard me celebroit du temps que j'estois belle.
RONS. 22.

7° De *ils* :

Pour ce qu'estant subjetz à tant d'especes de maux *menent* une vie labourieuse et miserable.

CALV. 113.

Si vous supply, Sire, mander par lettre
Qu'en liberté vos gens me vueillent mettre.
Et si j'en sors, j'espère qu'à grand peine
N'y reverront, si on ne m'y rameine.
MAROT, 12.

§ 119. La suppression du neutre *il*, dans les verbes impersonnels, est de règle :

Tant *y a* que si vous ne fermez les yeulx à ce que vous laissez, vous ne serez jamais preste à chercher Jesus-Christ.

CALV. 117.

Es membres plus inférieurs de ces animaulx divins, ce sont les piedz, *y a* ung os, c'est le talon....

RAB. 125.

Je confesseray qu'au camp, *y avoit* de plus hardis hommes que moy.

MONTL. 141.

Roy des François, plein de toutes bontez,
Quinze jours *a*, je les ay bien comptez.
MAROT, 11.

Puis m'ont monstré ung parchemin escript,
Où il *n'avoit* seul mot de Jesu Christ.
MAROT, 11.

Bien est vray que ceux qui sont instruitz es disciplines liberales,

ont ayde special pour entrer à contempler les secretz de la sapience divine.

CALV. 114.

§ 120. Le subjonctif subit plus que tout autre mode la suppression du pronom sujet :

La se sont trouvez seize cens elephans, lesquels avez prins a une chasse, lors que *entrastes* en Lybie.

RAB. 130.

Bois, bien que *perdiez* tous les ans
En hyver vos cheveux mouvans.

RONS. 33

§ 121. Quand, au subjonctif, le sujet ne peut être supprimé, c'est alors la conjonction qui disparaît :

Aussi qu'enfin vous debviez le payement reserver ; l'argent vous *demourast* en bourse.

RAB. 127.

J'ai esté contrainct d'apprendre les lettres grecques, lesquelles je n'avoys contemnees comme Caton, mais je *n'avoys* eu le loisir de comprendre en mon jeune eage.

RAB. 122.

La douce manne *tombe*
A jamais sur sa tombe.

RONS. 32.

Voilà comme je vy ; si ta vie est meilleure,
Je n'en suis envieux, et *soit* à la bonne heure.

RONS. 45.

Cela vous *soit* un exemple certain
Que vos beautez bien qu'elles soient fleuries,
En peu de temps seront toutes flaitries.

RONS. 23.

SECTION VI. SYNTAXE DU RÉGIME.

§ 122. Quand le régime précède le verbe, cette inversion amène d'ordinaire la suppression du sujet :

Vanter te *peux*, quelque bas que tu sois,
D'avoir chanté le premier des François
L'antique honneur du peuple à longue robbe.

BELLAY, 52.

Ains tout son temps *consommoit* en lettres et honneste sçavoir.
RAB. 118.

La foule estoyt a qui premier y saulteroyt apres leur compaignon *possible n'estoyt* les en guarder.
RAB. 126.

. . . . J'ai une haquenée
D'assez bon poil, mais vieille comme moi :
A tout le moins, longtemps *a* qu'elle est née.
MAROT, 8.

Impossible *est* si détestable en veoir
Qu'est servitude aux gens d'armes qui suyvent.
GRING. 5.

Nous avons adopté des dictions latines, dol, fraude, circonvention *vray* qu'encores le commun peuple use du mot *barat*.
PASQ. 185.

§ 123. La suppression du pronom *ce* est fréquente; *qu'est à dire* pour *qu'est-ce à dire,* — *si n'est* pour *si ce n'est :*

Nous esperons obtenir que nostre venue apporte une fin à ce qui nous a semblé tousjours plus grief que la mort mesme : *sçavoir est* aux troubles survenus en ce royaume pour le faict de la religion.
BÈZE, 135.

Ces ambitieux admirateurs des langues grecque et latine ne penseroyent pouvoir rien dire de bon *si n'estoit* en langage estranger.
BELLAY, 181.

Qu'est-à-dire? dist Pantagruel à ung de ses gens.
RAB. 128.

. . . . S'ilz ont aucun repos,
N'est sans avoir le harnois sur le dos.
GRING. 5.

§ 124. La suppression du sujet est presque de règle quand la proposition est négative :

La fortune n'a point accoustumé de gratifier si liberalement aux hommes, ny leur octroyer choses si grandes, sans qu'il y ait, *ne sçay* quoy d'envie meslé parmy.
AMYOT, 174.

C'en est fait, et faut qu'à ceste heure,
Navré jusques au cœur, je meure,
Si secouru *ne* suis de toy.
BELLEAU, 61.

Un charlatan disoit en plein marché
Qu'il monstreroit le diable à tout le monde;
Si, *n'y eut* nul, tant fust il empesché,
Qui ne courust pour voir l'esprit immonde.

GELAIS, 16.

Et des amours desquelles nous parlons,
Quand serons morts, *n'en sera* plus nouvelle,
Pour ce aimez-moy ce pendant qu'estes belle.

RONS. 23.

SECTION VI. SYNTAXE DU RÉGIME

§ 125. La préposition *de* entre deux verbes est ordinairement supprimée pour la rapidité du discours : *je vous prie donner*, *je suis contraint voyager*, etc... :

Panurge devotement le pryoit *luy vouloyr* de grace vendre ung de ses moutons.

RAB. 124.

Voulentiers me delecte à lire les *Moraulx* de Plutarque, attendant l'heure qu'il plaira à Dieu me *commander yssir* de ceste terre.

RAB. 122.

Puis que l'on est *contrainct sur* la mer voyager.

RONS. 42.

Gergonner contre le maistre celeste, auquel il nous convient tous *donner* audience.

CALV. 116

Le cas feut subit, je n'eus *loisir* le considerer

RAB. 126.

Supplia maistre Théodore à ce qu'il considérast si *possible* estoit remettre Gargantua en meilleure voie.

RAB. 118.

Je vous *pry* vous *tenir* près de lui, car il est vieulx.

MONTL. 146.

Ils *seront contraincts* mener la danse en la condamnation que Dieu fera.

CALV. 116.

§ 126. Au lieu de construire, comme la langue moderne, le verbe de la *proposition* conjonctive avec que

(Dieu dit *que* la charité *est* le premier devoir de l'homme), le seizième siècle supprimait la conjonction et calquait la construction latine en mettant le verbe de la proposition subordonnée à l'infinitif (Dieu dit la charité *être* le premier devoir de l'homme). D'où les constructions suivantes :

Il a enseigné le souverain bien de l'ame *estre* la similitude de Dieu.

CALV. 113.

Je ne veois pourtant qu'on doive estimer une langue plus excellente que l'aultre, seulement *pour estre* plus difficile.

BELLAY, 183.

Les anciens ont ordonné le bastiment champestre à demi montagne au midi, estimant telle assiette la plus salubre *par estre* couverte de la bise.

SERRES, 224.

Ils ont jugé tout licite pour pourveoir à leurs attentes, et la *nécessité estre* la plus juste de toutes les loys.

HOSP. 153.

Vous sçavez estre du mouton le naturel *tousjours suyvre* le premier.

RAB. 126.

CHAPITRE VI.

PARTICIPE.

SECTION I. PARTICIPE PRÉSENT.

§ 127. Le participe présent était toujours variable dans notre ancienne langue et se déclinait comme un adjectif : le seizième siècle conserva sur ce point l'usage de l'ancien français : *les nymphes* foulantes *l'herbe*, *une bête* marchante *avec prudence*, etc... :

Au long des lieux où il falloit necessairement que les ennemis abordassent, Themistocles engrava en grandes lettres sur des pierres des paroles *addressantes* aux Ioniens, leur remonstrant qu'ilz se devoient tourner devers eulx.

AMYOT, 15?.

Mais bien à nos compagnes
Fit voir les Sœurs compagnes
Foulantes l'herbe aux sons
De ses chansons.

RONS. 32.

. . . . . nos nymphes,
Fuyantes le satyreau
Qui les pourchasse à la course.

RONS. 25.

Tu montas sur un char que deux lynces farouches
Trainoient d'un col felon, *maschantes* en leurs bouches
Un frein d'or escumeux. . . . . . .

RONS. 41.

Tel fut le sommaire de la harangue genereuse et *procedante* d'une vraye magnanimité que prononça Aemylius.

AMYOT, 174.

Les Gaulois estoient de la nation celtique, lesquelz n'estant pas leur païs suffisans pour nourrir leur multitude, en estoient sortis.

AMYOT, 161.

Panurge ayant choisi ung grand mouton, l'emportoit criant et bellant, *voyans* tous les aultres et ensemblement *bellans* et *reguardans*.

RAB. 126.

§ 128. Le seizième siècle emploie le participe présent comme ablatif absolu.

Je ne sçay s'il y a homme si parfaict qui, se voyant réduict à tel poinct, ne l'embrassast vifvement, *estant de soy* une loy inviolable de nature.

HOSP. 153.

§ 129. L'inversion du participe présent est fréquente :

Il emportoit ung grand mouton, *voyans* tous les aultres.

RAB. 126.

Et le plaisir que prendroys *ce voyant* seroit petit considerant que la moindre partie de moy, qui est le corps, demeureroit.

RAB. 121.

Section II. Participe passé.

§ 130. Dans notre vieille langue le participe avec *avoir* variait au gré de l'écrivain, même quand le complément suivait : *il a achetée une ferme* ou *il a acheté une ferme* (dans le premier cas *achetée* s'accorde avec *ferme*, dans le second *acheté* s'accorde avec un complément sous-entendu, *cela :* il a acheté *cela, une ferme*); on disait plus volontiers d'ailleurs, avec inversion, *il a une* ferme *achetée :*

> Sur mes deux bras ilz ont la main *posée*
> Et m'ont mené ainsi qu'une espousée.
>
> Marot, 12.

A partir du seizième siècle, l'usage de l'invariabilité (quand le régime suit) commence à apparaître : quelques grammairiens (Palsgrave en 1530, Ramus, les Estienne) formulent déjà sur ce point des règles que le dix-septième siècle a fini par adopter en les modifiant. On trouve encore, au temps de Louis XIV, quelques traces de l'ancien accord du participe : « *il m'a, droit dans ma chambre, une boîte* jetée, » dit Molière dans *l'École des maris*, et Corneille, dans *les Horaces* (V, 8) : « *le seul amour de Rome a sa main* animée. »

CHAPITRE VII.

MOTS INVARIABLES.

§ 131. On sait que les adverbes de manière se forment à l'aide d'un adjectif féminin auquel on joint la terminaison *ment*, du latin *mente* : *bonne* ment (*bonâ mente* d'une bonne manière, bonnement), sauf pour les ad-

jectifs terminés en *ent*, *ant*, qui font leurs adverbes en *emment*, *amment* : prud*ent*, prud*emment*, — oblige*ant*, oblige*amment*. Nous avons déjà dit que les adjectifs qui avaient, chez les Romains, une terminaison pour le masculin et une pour le féminin (*bonus*, *bona*), en avaient aussi en français une pour chaque genre (*bon*, *bonne*); ceux qui avaient en latin une seule terminaison pour les deux genres, n'en avaient aussi qu'une en français : ainsi *grandis*, *legalis*, *prudens*, *regalis*, *viridis*, *fortis*, *abundans*, etc., donnèrent en français les adjectifs *grand*, *loyal*, *prudent*, *royal*, *vert*, *fort*, *abondant*, etc., qui étaient de genre invariable dans notre ancienne langue. Il en résulte dans le cas particulier qui nous occupe, que les adverbes formés avec les adjectifs de la première catégorie (tels que *bon*, *bonne*), eurent toujours l'*e* féminin au radical : bonn*e*-ment, chèr*e*-ment, dévot*e*-ment, et que les adverbes formés avec les adjectifs de la deuxième catégorie (tels que *grand*, *loyal*, *abondant*, etc., n'eurent *jamais* d'*e* au radical : au onzième siècle, on disait conformément à l'étymologie *loyal-ment*, *grand-ment*, *fort-ment*, *abondant-ment*, etc. Le quatorzième siècle ne comprenant plus l'origine de cette distinction, et ne voyant plus pourquoi dans certains adverbes l'adjectif était au féminin, tandis qu'il restait (apparemment) au masculin dans d'autres, écrivit *loyal* e *ment*, *vilement*, *grand* e *ment*, etc. Les adverbes tels que *prudemment*, *obligeamment*, (formés de *prudentment*, *obligeantment* par une assimilation postérieure de *ntm* en *mm*), sont un reste de l'ancien usage, que le seizième siècle ignorait; tandis que les formes *prudentement*, *éloquentement*, etc..., ont été refaites sur les nouveaux féminins *prudente*, *éloquente*.

Là attendans récitoient clairement et *éloquentement* quelques sentences retenues de la leçon.

RAB. 119

Ce faict, issoient hors, et jouoient à la balle, à la paulme, *galantement* s'exerçans le corps.

RAB. 119.

Tu te plains d'autre part que ma vie est fautive,
En delices, en jeux, en vices excessive?
Tu mens *meschantement*; si tu m'avois suivy
Deux mois, tu sçaurois bien en quel estat je vy.

RONS. 44.

§ 132. Le seizième siècle employait plus fréquemment que la langue moderne les adjectifs comme adverbes :

Cher pour chèrement :

Si nostre ame n'en va un meilleur bransle, j'aimerois *aussi cher* que mon escolier eust passé le temps à jouer à la paume.

MONT. 210.

Haut pour hautement :

Le lendemain au poinct du jour le roi Xerxes s'asseit en un lieu *hault elevé*, dont il voyoit la flotte de ses vaisseaux.

AMYOT, 160.

Premier pour premièrement :

Adieu, vieille forest, le jouet de Zephyre,
Où *premier* j'accorday les langues de ma lyre,
Où *premier* j'entendi les fleches resonner
D'Apollon, qui me vint tout le cœur estonner.

RONS. 40.

Et sçavez vous, Syre, comment je paye?
(Nul ne le sçait, si *premier* ne l'essaye.)

MAROT, 15.

Depuis qu'ils sont condamnés des médecins, ils les enterrent; ils enterrent, *premier que* mourir, ceulx qui sont cause de leur mort.

MORNAY, 232.

§ 133. A la différence de la langue moderne, le seizième siècle admettait la variabilité des adjectifs employés comme adverbes :

Fascheuse suffisance qu'une suffisance *pure* livresque!

MONT.

Aemylius dit au peuple romain : « Que des choses *pures* humaines, il n'en avoit jamais craint pas une.

AMYOT, 173.

§ 134. La locution négative *ne... pas*, *ne... point*, laisse tomber tantôt le premier membre de la négation.

Puis que l'on est contraint sur la mer voyager,
Est-ce pas le meilleur, après maint grand danger,
Retourner en sa terre, et revoir son rivage?

RONS. 42.

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avoit desclose
Sa robe de pourpre au soleil
A point perdu, cette vesprée,
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.

RONS. 24.

Quel prince sera touché,
Le tirant parmy la France?
Sera-ce pas notre roy.

RONS. 24.

Tantôt le second :

Il *n'a soucy* d'une chose incertaine,
Il *ne se paist* d'une espérance vaine,
Nulle faveur ne le va décevant.

DESP. 86.

Voulez-vous vous espouvanter pour moi? *Ne vous bougez*, ni n'abandonnez point le combat.

MONTL. 143.

Alors je les priay de ne me voir plus, afin de n'*empirer* ma fièvre.

MONTL. 146.

Courtiser un banquier, donner bonne espérance,
Ne suivre en son parler la liberté de France,
Et pour respondre un mot, un quart d'heure y songer.

BELLAY, 50.

Les oiseaux peints vous disent en leurs chants :
Retirez-vous, *ne touchez* à ces champs.

PASS. 81.

A Mars n'est point ceste terre sacrée,
Ains à Phœbus, qui souvent se recrée.
N'y gastez rien : et *ne* vous y *jouez*.

PASS. 81.

Un chemin si nouveau *n'estonna* sa jeunesse,
Le pouvoir lui faillit, mais non la hardiesse.

DESP. 85

Dans la locution *ne.... rien.... sinon*, le seizi
siècle supprimait ordinairement l'adverbe *rien* :

Qu'ils raclent mon nom de leurs papiers en ceste matière, d'au
que je *ne* preten *sinon* que Dieu soit escouté et obei, et non pa
gouverner les consciences à mon appetit.

CALV. 116.

Je *ne* suis à tes yeux, *sinon*
Q'un fétu sans force et sans nom.

RÉGN. 106.

Je faux : la tombe de Marullo ?
De luy sa tombe *n'a sinon*
Les vaines lettres de son nom.

RONS. 47.

§ 135. Pour la liste détaillée des particules et des
férentes locutions adverbiales, prépositives, conjon
ves, etc., cf. l'ordre alphabétique du Lexique.

LIVRE II

DE L'ORTHOGRAPHE, DE LA PRONONCIATION

ET DE LA VERSIFICATION AU SEIZIÈME SIÈCLE

DE L'ORTHOGRAPHE ET DE LA PRONONCIATION AU SEIZIÈME SIÈCLE.

---

§ 136. Il n'existe, en théorie, que deux systèmes d'orthographe : le premier qui figure exactement la prononciation ou orthographe *phonétique;* le second qui s'attache plutôt à rappeler l'origine du mot et est dit orthographe *étymologique.* L'orthographe phonétique, exacte peinture de la voix, n'admet que des lettres vivantes et prononcées : elle écrira *filantropie*, *orfelin*, *filosofie*, comme nous écrivons *faisan* (de *phasianus*), *fantaisie* (φαντασία), *fantôme* (de *phantasma*). A côté de ces lettres actives, l'orthographe étymologique admet, au contraire, des lettres mortes, qui rappellent aux yeux l'étymologie, mais qui ne jouent aucun rôle dans la prononciation : telle est par exemple la consonne *p* dans *exempt* (de *exemptus*), *baptiser* (de *baptizare*) : dans ce système on écrira *phaisan*, *phantaisie*, *phantosme; sujet*, venant de *subjectum*, sera orthographié *subject*, etc....

Au point de vue de la pure logique, le système phonétique est la seule orthographe rationnelle ; l'orthographe étymologique manque en effet de base, puisqu'elle ne s'appuie que sur l'orthographe d'une langue antérieure, et que d'autre part elle suppose arbitrairement que les étymologies sur lesquelles elle se fonde pour imposer aux mots telle ou telle lettre parasite sont indiscutables. D'ailleurs, l'orthographe d'une langue, comme la langue elle-même, n'est point faite pour quelques

lettrés, mais pour l'ensemble de la nation : le *f* de *faisan* n'empêchera pas plus l'helléniste de reconnaître dans cette forme le grec φασιανός que le *ph* de *philosophie* n'aidera les illettrés à retrouver l'origine du mot.

§ 137. De ces deux systèmes orthographiques, le moyen âge, à l'origine, adopta le premier,— la langue de la Renaissance adopta le second, — et notre orthographe actuelle est le résultat d'un compromis très-arbitraire entre les deux. Le moyen âge chercha d'abord à modeler l'orthographe sur la prononciation : au douzième siècle on écrivait comme aujourd'hui *neveu* (de *nepotem*), *recevoir* (*recipere*), *ensevelir* (*insepelire*) ; le seizième siècle, pour rapprocher ces mots de leurs originaux latins, écrivit *nepveu*, *recepvoir*, *ensepvelir*, sans se douter que le *p* latin existait déjà dans tous ces mots sous la forme du *v* ; de même les formes du douzième siècle *devoir* (*debere*), *fièvre* (*febrim*), *février* (*februarium*) sont devenues au seizième siècle *debvoir*, *fiebvre*, *febvrier*. Le moyen âge, changeant le *ct* latin en *it*, écrivait *lait* (*lactem*), *fait* (*factum*), *trait* (*tractum*), *nuit* (*noctem*) ; le seizième siècle refait ces mots en *laict*, *traict*, *faict*, *nuict*. Cette recherche d'orthographe érudite, qui avait commencé dès le quatorzième siècle avec les clercs et les premiers traducteurs des livres de l'antiquité, s'accrut d'une manière démesurée sous la Renaissance, par l'influence que prennent alors les imprimeurs érudits : Robert et Henri Estienne surchargent les éditions sorties de leurs presses d'une foule de lettres parasites empruntées à l'orthographe des langues anciennes. Cette invasion de lettres muettes jette un tel trouble dans l'orthographe, qu'une réaction en sens inverse ne tarde point à se produire. Meigret, et l'illustre Ramus, qu'approuvent Ronsard, Du Bellay et toute l'école nouvelle, tentent contre les Estienne et l'école des *étymologistes* de ramener l'orthographe au pur système phonétique. Cette

tentative échoue, et l'orthographe étymologique persiste, en s'allégeant quelque peu jusqu'à la fin du dix-septième siècle. Malgré les efforts de Corneille et de Bossuet, l'Académie conserva presque intact ce système orthographique, dans la première édition de son *Dictionnaire* (1694); elle proscrivit même l'usage des accents et ne jugea point à propos d'adopter l'orthographe de Richelet, qui écrivait *tête* pour *teste*, *épée* pour *espée*, etc.... Dans la préface du Dictionnaire, l'Académie justifie sa méthode en ces termes :

« L'Académie s'est attachée à l'ancienne orthographe « receüe parmi tous les gens de lettres, parce qu'elle ayde « à faire connoistre l'origine des mots. C'est pourquoy « elle a creu ne devoir pas authoriser le retranchement que « des particuliers, et principalement les imprimeurs, ont « fait de quelques lettres à la place desquelles ils ont in- « troduit certaines figures qu'ils ont inventées parce que « ce retranchement oste tous les vestiges de l'analogie « et des rapports qui sont entre les mots qui viennent du « latin ou de quelque autre langue. Ainsi, elle a écrit « les mots *corps*, *temps* avec un *p* et les mots *teste*, « *honneste* avec un *s*, pour faire voir qu'ils viennent du « latin *tempus*, *corpus*, *testa*, *honestus*....

« Il en estoit de mesme dans la langue latine où l'on « escrivoit souvent des lettres qui ne se prononçoient « point. Car, comme la peinture qui représente les corps « ne peut pas peindre le mouvement des corps, de mesme « l'écriture qui peint à sa manière le corps de la parole « ne scauroit peindre entièrement la prononciation, qui « est le mouvement de la parole. L'Académie seroit donc « entrée dans un détail très-long et très-inutile, si elle « avoit voulu s'engager en faveur des estrangers à donner « des règles de la prononciation.

« Cependant l'Académie n'a pas négligé de marquer « la prononciation de certains mots lors qu'elle est trop

« esloignée de la manière dont ils sont escrits et l'*s* en « fournit plusieurs exemples; c'est une des lettres qui « varient le plus dans la prononciation lors qu'elle pre- « cede une autre consone, parceque tantost elle se pro- « nonce fortement, comme dans les mots *peste*, *veste*, « *funeste*, tantost elle ne sert qu'à allonger la pronon- « ciation de la syllabe, comme dans *teste*, *tempeste;* quel- « quefois elle ne produit aucun effet dans la pronon- « ciation, comme en ces mots, *espée*, *esternuer;* c'est « pourquoy on a eu soin d'avertir le lecteur quand elle « doit estre prononcée. »

Ce fut seulement en 1740, dans sa troisième édition, que l'Académie remplaça par l'accent l'*s* étymologique; elle écrivit alors *tête*, *épée*, *apôtre;* elle supprima de même le *d* muet de *advocat*, *adventure*, etc., qu'elle avait jusque-là conservé. Mais elle n'osa point aller jusqu'au changement de *oi* en *ai* que Voltaire proposait, et jusqu'en 1835, elle écrit *connaissois*, *il étoit*, *il marchoit;* ce fut seulement dans sa sixième édition que l'Académie sanctionna la réforme voltairienne.

§ 138. Notre orthographe contient, malgré ces utiles réformes, plus d'un reste de la manie érudite du seizième siècle: le moyen âge écrivait *autre* (alter), *paume* (palma), *pous* (pulsus); le seizième siècle *aultre*, *paulme*, *pouls;* nous avons repris *paume* et *autre*, mais nous avons gardé *pouls;* le moyen âge disait *o*ser (*au*sare), *o*reille (*au*ricula), p*o*vre (p*au*per) t*o*reau (t*au*rellum*),— ache*t*er (acca*p*tare*), ba*t*iser (ba*p*tizare), dérou*t*e (deru*p*-*t*a), escri*t* (scri*p*tus); le seizième siècle *au*ser, *au*reille, p*au*vre, t*au*reau, et de même acha*p*ter, ba*p*tiser, dérou*pt*e, escri*pt*. L'orthographe moderne a repris *o*ser, mais non p*o*vre; *o*reille, mais non t*o*reau; ache*t*er, mais non ba*t*iser. Les lettres doubles qui infestent notre vocabulaire sont encore l'héritage du seizième siècle; nous écrivons arbitrairement et sans aucune raison ni d'éty-

mologie, ni de prononciation : aba*t*is et aba*tt*oir, — cha*r*retier et cha*r*iot, cou*r*eur et cou*rr*ier, — conso*nn*ance et disso*n*ance, timo*n*ier et cano*nn*ier, canto*n*al et canto*n*nier, félo*n*ie et baro*nn*ie, patro*n*al et patro*nn*er, to*nn*ant et déto*n*ation, — a*g*randir et a*gg*raver, a*pl*anir et a*p*p*l*audir, a*pp*auvrir et a*p*ercevoir, — démaillo*t*er et emmaillo*tt*er [1].

Cette orthographe dite étymologique, qui ne représente pas la prononciation, devient même tout à fait arbitraire quand elle repose, comme cela est arrivé plus d'une fois au seizième siècle, sur une étymologie erronée. De même que *peser* vient de *pensare*, le latin *pensum* (au sens de poids) donna le vieux français *pois*, comme *mensis* a donné *mois*, *tensa* toise. Le seizième siècle, qui tirait *pois* de *pondus*, voulut conformer l'orthographe du mot à cette fausse étymologie et écrivit *poids*, dont nous avons hérité et qui sous cette forme a perdu, en apparence, toute parenté avec *peser*.

Il est à souhaiter que, dans la septième édition qu'elle prépare du Dictionnaire de l'usage, l'Académie, qui a déjà fait en 1835 tant d'utiles réformes dans notre orthographe, persiste dans cette voie en supprimant la plupart des doubles lettres et en bannissant bon nombre de ces prétendus signes étymologiques.

M. Didot a soumis à l'Académie un plan de réforme orthographique dont on ne peut qu'approuver, avec Sainte-Beuve, la modération. Dans ce système, fondé sur des corrections de détail, l'éminent imprimeur, sans tomber dans le ridicule du système phonétique absolu, et sans proposer une écriture strictement figurative de

1. Le moyen âge écrivait *nacion*, *porcion* (dans Oresme). Au lieu de garder cette orthographe qui nous permettait de conserver au *t* un son unique, les latinistes rétablirent dans tous ces mots le *ti* latin : de là les inconséquences de prononciation telles que les *éditions* et *nous éditions*, les *portions* et *nous apportions*, et les *inspections* et *nous inspections*, etc.

la prononciation, est arrivé à débarrasser, dans la mesure du bon goût, l'orthographe actuelle de ses plus choquantes inconséquences.

Nous n'exposerons de l'orthographe du seizième siècle que les différences qu'elle présente avec l'orthographe moderne. C'est un procédé peu scientifique, mais on ne pouvait comparer la langue du seizième siècle au latin qu'à la condition de passer par l'intermédiaire naturel du vieux français : ce qui, pour le moment, nous est interdit par le programme officiel qui fait précéder, provisoirement, l'étude du moyen âge par celle du seizième siècle.

CHAPITRE I.

VOYELLES.

A

§ 139. On trouve *a* nasal pour *e* dans *ageancer* (Serres, 225), *ancore* (Boét., 190), *vanger* (Iod., 69), *vant* (Belleau, 85).

E

§ 140. Lorsque, par la chute d'une consonne placée entre deux voyelles, ces voyelles sont mises en présence, elles se prononcent d'abord séparément, puis la première est ordinairement absorbée par la seconde; ainsi *vi*(d)*ere* a donné *vé-oir*, puis *voir; ca*(d)*ere*, *chéoir*, puis *choir*. Dans quelques mots, comme *se*(d)*ere*, *seoir*, *asseoir*, la voyelle *e* a disparu de la prononciation, mais elle a persisté comme lettre muette dans l'écriture. Au seizième siècle, on trouve de même *veoir*, *eage*, *cheoir*, qui se

prononçaient déjà *voir*, *âge* comme aujourd'hui : les vers suivants suffisent à le prouver :

Las! las! ses beautez laissé *cheoir*.
RONS. 24.

Ains que me *veoir* en lisant mes escritz.
MAROT, 9.

Impossible est si détestable en *veoir*.
GRING. 5.

On rencontre cet *e* parasite dans *cheoir* (Rons., 24), *cage* (Rab., 122), *pourveoir* (Hosp., 153), *seoir* (Aub., 235), *veoid* (Mont., 213), *veoir* (Marot, 9; Gring., 5), *veoïs* (Belley, 183), *veoys* (Rab., 126).

§ 141. *E* pour *a* nasal dans *bendes* (Amyot, 172), *empoulées* (Rons., 45), *mengé* (Marot, 9), *reng* (Mont., 216), *respendent* (Rons., 33), *trenchant* (Aub., 92).

§ 142. *E* correspond à l'*ai* du français moderne dans *engresser* (Amyot, 166), *espesseur* (Mont., 218), *espessit* (Mont., 223), *esselle* (Marot, 13), *feste* (Serres, 226), *fresche* (Henr., 244), *gressant* (Mont., 205), *gresse* (Rab., 124), *lesse* (Mont., 221).

I

§ 143. *I* répond à notre *e* moderne dans *cerimonieuses* (Mont., 203), *littrez* (Rab., 123) pour *lettrés*.

§ 144. A la place de notre *y*, on trouve *i* dans *païs* (Amyot, 156), *roiale* (Aub., 238), *roiaume* (Aub., 237), *thin* (Bartas, 84), etc.... Sur cette orthographe avec *y*, voy. § 146.

O

§ 145. L'*o*, qui s'est adouci en *ou* dans le français moderne, reste encore intact dans *coronnes* (Amyot, 172), *crope* (Rons., 43), *joyr* (Bèze, 135), *oiront* (Calv., 115), *oit* (Bartas, 84), *oy* (Pass., 79), *oyt* (Gring., 5), *trope* (Rons., 40, 43).

Y

§ 146. La lettre *i* servait à la fois à exprimer la voyelle *i* et la consonne *j* (on écrivait *iamais*, *iour*, *iournée*). Pour atténuer les inconvénients de ce double emploi, on employa, pour rendre le son de la voyelle *i*, la lettre *y*; d'où *ayeuls* (Pasq., 188), *ayt* (Mont., 204), *fouyr* (Gring., 4), *fustaye* (Rab., 124), *hay* (Amyot, 172), *icy* (Rons., 29), *midy* (Mont., 221), *ouy* (Bèze, 137), *party* (Cayet, 178), *prye* (Mornay, 232), *suyvant* (Cayet, 178), etc....

§ 147. Ce fut seulement en 1562 que Ramus, dans sa *Gramère*, établit la distinction de l'*i* et du *j* (comme il établit aussi celle de *u* et *v*), et cette consonne a longtemps porté, pour ce motif, le nom de *lettre ramiste*. Les imprimeurs français n'acceptèrent point cette simplification de l'orthographe, et il fallut un siècle pour qu'elle nous revînt par les Elzevier et les imprimeurs hollandais, auxquels Corneille l'emprunta à son tour comme un moyen commode pour éviter la confusion des deux sons. Dans l'édition qu'il publia en 1664 de ses œuvres dramatiques (*Théâtre de P. Corneille, reveu et corrigé par l'autheur*, Rouen, 1664, 2 vol. in-fol.), Corneille s'exprime ainsi dans l'*Advis au lecteur :*

« Vous trouuerez quelque chose d'estrange aux innoua-
« tions en l'ortographe que j'ay hazardées icy, et ie
« veux bien vous en rendre raison. L'usage de nostre
« langue est à present si espandu par toute l'Europe,
« principalement vers le Nord, qu'on y voit peu d'estats
« où elle soit connüe; c'est ce qui m'a fait croire qu'il ne
« seroit pas mal à propos d'en faciliter la pronon-
« ciation aux estrangers, qui s'y trouuent souuent em-
« barrassez par les diuers sons qu'elle donne quelquefois
« aux mesmes lettres. Les Hollandois m'ont frayé le

« chemin et donné ouuerture à y mettre distinction par « de differents caractères, que jusqu'icy nos imprimeurs « ont employé indifféremment. Ils ont séparé les *i* et *u* « consones d'auec les *i* et les *u* voyelles, en se seruant « tousiours de l'*j* et de l'*v* pour les premières, et lais- « sant l'*i* et l'*u* pour les autres, qui jusqu'à ces derniers « temps auoient esté confondus.... »

CHAPITRE II.

DIPHTHONGUES.

AI

§ 148. L'ancien français disait *ele* de *ala;* plus tard, cet *e* est transformé en *ai* que le seizième siècle écrit tantôt comme nous par *ai* (*ai*le), tantôt par *ae*, *oe*: *aele* (Belleau, 59), *œlle* (Belleau, 61), *œr* (Belleau, 57).

§ 149. Les mots en *age*, *agne* se prononçaient, selon le témoignage du grammairien Palsgrave (1530), en *aige*, *aigne :* « Tous les mots qui dans l'écriture se terminent « en *age*, doivent dans le discours faire entendre un *i* « entre l'*a* et le *g*, comme si au lieu de *a* il y avait la « diphthongue *ai.* » (Palsgrave, *Éclaircissement*, p. 8.) Cette règle nous permet de comprendre la possibilité des rimes suivantes :

Tout ce qu'apporte la *campagne*,
Tout ce qu'apporte la *montaigne*,
Est de ton propre. . . . .

BELLEAU, 61.

Il se plaist aux chevaux, aux chiens, à la *campagne ;*
Facile au vice, il hait les vieux et les *desdaigne*.

RÉGN. 97.

On voit les bourgs, les villes et *villaiges*
Edifier, et restaurer *maisnages*.

GRING. 3.

Et amenez bledz et vins par *oultraiges*;
Sont foudroyez l es bourgz et les *villaiges*.

GRING. 4.

De là aussi les formes telles que : *accompaigné* (Aub., 236), *aigneau* (Bartas, 82), *compaignie* (Mont., 215), *compaignon* (Mont., 216), *couraige* (Rab., 123), *declaire* (Calv., 114), *encouraiger* (Rab., 121), *equippaige* (Rab., 129), *gaignant* (Régn., 97), *gaigné* (Mont., 212), *gaignée* (Rons., 39), *gaigner* (Mont., 221), *hespaigne* (Rab., 129), *imaige* (Rab., 121), *montaignes* (Mont., 207), *naufraige* (Rab., 127), *potaige* (Rab., 128), *regaigner* (Rons., 42), *saige* (Rab., 123).

§ 150. *Ai* répond à notre *e* ouvert et plus rarement à notre *e* fermé dans *aiglantin* (Belleau, 59), *aisseuïls* (Pass., 81), *alaigresse* (Mont., 203), *confrairie* (Mont., 217), *flaitries* (Rons., 23), *naiz* (Calv., 113).

AU

§ 151. Le son *au* (que les Romains prononçaient *aou*) se réduisit de bonne heure à *o* dans le latin populaire : Festus nous apprend que les paysans romains prononçaient *o*ricula, *o*rata pour *au*ricula, *au*rata ; et le français transformant *au* en *o*, à l'origine, dit chose de c*au*sa, *o*r de *au*rum, cl*o*s de cl*au*sus, etc., et de même p*o*vre de p*au*per, t*o*reau de t*au*rellum, etc. ; plus tard les latinistes rétablirent *au* dans tous ces mots et écrivirent : *aureille* (Rons., 24), *ausent* (Aub., 237), *auseront-ils* (Aub., 237), à côté desquels on trouve encore : *povrement* (Vauq., 78), *povres* (Gring., 3). Cette lutt eentre les deux formes *au* et *o* amena une orthographe mixte *ao* qui prétendait donner satisfaction à la fois à l'orthographe et à la prononciation :

appaovrir (Calv., 117), *paovres* (Rab., 124), *paovreté* (Rab., 126) ; dans tous ces mots *a* est nécessairement muet.

EI

§ 152. *Ei* correspond à l'*ai* moderne dans *pleigne* (Boét., 191), *pleignent* (Régn., 104), *preigne* (Calv., 117) ; à notre *e* ouvert dans *ameine* (Rab., 125), *meine* (Boét., 192), *reigle* (Bèze, 136), *reiglée* (Mont., 223), *seiche* (Jod., 70), *seicher* (Rons., 27).

EU

§ 153. Le groupe *eu*, soit qu'il provînt de l'adoucissement de *o* comme dans m*eu*re de mora, f*eu*r de forum, m*eu* de motus (aujourd'hui *mûre*, *fur*, *mû*), — soit qu'il résultât du groupement de deux voyelles mises en présence par la chute d'une consonne (*se*[*c*]*urus* donne *séur*, puis *seur* et *sûr*), était déjà prononcé *u* au seizième siècle, mais l'orthographe hésitait entre l'ancienne forme et la nouvelle; on trouve dans Ronsard *cogneu* à côté de *cognu* (voy. p. 30 du Recueil, où *cogneu* rime avec *venu*) ; *incognu* est dans Du Bellay (p. 56) à côté d'*incogneu*, et cette inconséquence persiste dans l'orthographe moderne : nous écrivons par *u* tous les participes que le seizième siècle écrivait encore en *eu* (pourv*eu*, rec*eu*, voul*eu*, ten*eu*) ; mais le participe du verbe *être*, que nous prononçons *u*, a gardé la vieille orthographe, et nous écrivons de même *gageure* tout en prononçant *gajure*. On trouve *u* pour le participe *eu* dans Baïf :

> Qui de sa main l'ayant *uë*
> Pour souvenance d'amour,
> Ne la perdra point de *vuë*....
>
> BAÏF, 63.

Notre recueil contient d'autres exemples qui peuvent

nous servir à fixer, par les rimes, la prononciation de la diphthongue *eu* :

Dire et nombrer les peines et ennuitz
Qu'incessamment folz gens d'armes *endurent*
En camps et ost, où jamais ne s'*asseurent*.
GRING. 4.

Car aussi tost que tu as *beu*
Dessus les arbrisseaux un *peu*.
BELLEAU, 60.

L'un avec sa couleur *bleue*
Nous veult esblouyr la *veue*.
BÈZE, 67.

Ainsi ce grand Ouvrier, dont la gloire *fameuse*
J'esbauche du pinceau de ma grossière *muse*.
BARTAS, 83.

. . . . . Maschantes en leurs bouches
Un frein d'or escumeux; leur regard estoit *feu*,
Pareil aux yeux de ceux qui de nuict ont trop *beu*.
RONS. 41.

May vantera ses *fraischeurs*,
Ses fruicts *meurs*.
BELLEAU, 60.

Et en danger, si en yver je *meurs*,
De ne veoir pas les premiers raisins *meurs*.
MAROT, 14.

— A quelle fin es-tu de ces ailes *pourveue ?*
— J'apprends l'homme à voller au-dessus de la *nue*.
VAUQ. 78.

Courtisans, qui jettez vos desdaigneuses *veües*
Sur ce chien delaissé, mort de faim par les *rues*,
Attendez ce loyer de la fidélité.
AUB. 90.

§ 154. On retrouve cette diphthongue dans les exemples suivants : *accreuë* (Mén., 240), *alleures* (Mont., 211), *asseurance* (Aub., 91), *asseure* (Cayet, 179), *asseûré* (Montl., 148), *asseureement* (Amyot, 160), *asseurent* (Gring., 4), *asseuroient* (Cayet, 178), *asseurons* (Mont., 222), *beu* (Rons., 41), *beus* (Montl., 152), *cheut*

(Desp., 85), *cheute* (Desp., 85), *conceu* (Bèze, 136), *conceurent* (Amyot, 160), *creu* (Calv., 115), *creut* (Bellay, 51), *egratigneure* (Mont., 205), *esleut* (Amyot, 164), *esmeu* (Bèze, 134), *feus* (Rab., 127), *feusse* (Mont., 216), *feust* (Mont, 215), *foureures* (Montl., 151), *imposteure* (Hosp., 154), *incogneu* (Calv., 113), *incongneu* (Rab., 123), *leu* (Pasq., 187), *peu* (Marot, 11), *peurent* (Amyot, 164), *peust* (Brant., 199), *peut* (Amyot, 174), *piqueure* (Mont., 206), *pleu* (Rons., 29), *pleust* (Bèze, 136), *plieure* (Mont., 204), *pourveu* (Rab., 129), *pourveues* (Gring., 3), *pourveu que* (Mont., 204), *receues* (Rab., 123), *receurent* (Amyot, 157), *receus* (Cayet, 179), *receut* (Mont., 205), *recreus* (Boét., 190), (*repeu* (Mont., 207), *résideu* (Mornay, 232), *rompeu* (Mornay, 232), *sceu* (Bèze, 138), *sceus* (Marot, 12), *sceusse* (Bellay, 50), *seur* (Rons., 45), *seure* (Marot, 15), *seurement* (Henr., 244), *scureté* (Aub., 89), *seurs* (Mont., 218), *teneu* (Mornay, 233), *veu* (Bellay, 54), *veue* (Charr., 228), *veuë* (Serres, 224), *veus* (Mont., 215), *vouleu* (Mont., 221).

IE

§ 155. *Ie* correspond à notre *e* moderne dans *brief* (Amyot, 159), *brieve* (Bèze, 137), *chierement* (Rab., 125), *estrangieres* (Mont., 214), *legier* (Belleau, 58), *legiere* (Mont., 214), *orangiers* (Rab., 125), soit qu'il provienne, comme dans *brief* (brĕvis), du changement habituel de *ĕ* latin en *ie* (comme dans pĕdem p*ie*d, lĕporem l*iè*vre, fĕrus f*ie*r), soit qu'il résulte, comme dans *orangier*, du changement de *e* en français en *ie* après *ch*, *g* et quelques autres consonnes, changement que notre ancienne langue pratiquait régulièrement (vach*ie*r, porch*ie*r, dang*ie*r, etc.).

§ 156. *Ie*, qui est pour nous disyllabique lorsqu'il est précédé de deux consonnes dont la seconde est un l (san-

gli-er, peupli-er) ou un *r* (baudri-er, meurtri-er), n'était dans le même cas qu'un simple monosyllabe pour les poëtes du seizième siècle :

La hure d'un *sanglier* aux defenses *meurtrières*.
BELLEAU, 58.

Accusent tes *meurtriers* et leur disent injures.
RONS. 40.

Sacrilege *meurtrier*, si on pend un voleur.
RONS. 39.

D'un trait *meurtrier* empourpré de son sang.
RONS. 20.

Cette bande *meurtrière* à boire nous convie[1].
AUB. 93.

Ainsi ce grand *Ouvrier* dont la gloire est fameuse.
BARTAS, 83.

Puis qu'aux *ouvriers* les plus industrieux.
BELLAY, 52.

Comme un *sanglier* qui se soûille en sa bauge.
PASS. 81.

Si la terre estoit mienne, avec moy vous *tiendriez*.
RONS. 21.

Si l'on veut conserver la mesure de ces vers, il faut prononcer *boucler*, *sangler*, *meurtrer*, ce qui était d'ailleurs l'exacte prononciation du seizième siècle : Ronsard écrit même *bouclair* pour *bouclier*, et *sangler* pour *sanglier* :

Là l'Ithaquois chargé du grand *bouclair*,
ne fut sien, brillant comme un *esclair*.
(RONS. III, 40.)

Et le *sangler* sans qu'on le peust toucher.
(Id. III, 157.)

Corneille, dans le *Cid*, fit *meurtrier* de trois syllabes :

Il est juste, grand roi, qu'un *meurtrier* périsse,

1. Mais le même poëte a *meurtriers* en trois syllabes :

Des dents les *meurtriers*. D'où vient donc qu'il endure.
AUB. 90.

et l'Académie, dans ses *Observations*, lui reproche d'avoir abandonné l'ancienne prononciation : « Ce mot de *meur-* « *trier* qu'il répète souvent le faisant de trois syllabes « n'est que de deux. »

On trouve encore *ie* monosyllabique dans La Fontaine :

Cependant un *sanglier*, monstre énorme et superbe.

Et dans Molière :

Que les *ouvriers* qui sont après son édifice.

OI

§ 157. On retrouve cette forme dans *allayent* (Belleau, 57), *apparoistre* (Bellay, 49), *cognoissance* (Calv., 113), *cognoist* (Régn., 110), *connoissez* (Aub., 237), *croignoit* (Régn., 109), *effroyez* (Amyot, 166), *effroyoit* (Aub., 90), *estoit* (Aub., 235), *foible* (Cayet, 179), *foys* (Mont., 216), *françois* (Rons., 21), *paroist* (Aub., 91), *plaisoit* (Aub., 235), *pourmenoyt* (Rab., 128), *reconnoissables* (Aub., 235), *sçavoit* (Marot, 9), *voioient* (Aub., 235), *vois* (Jod., 70), qui ont aujourd'hui *ai*. Cet *oi* était, au commencement du seizième siècle, prononcé *oé*, *oué*, comme on le voit par l'orthographe *coëffé* (Charr., 228), *mirouer* (Rab., 121).

§ 158. *Oi*, qui provient en français de deux sources différentes, l'*ē* et l'*ĭ* latins (lēgem l*oi*, rēgem r*oi*, — fĭdem f*oi*, pĭlum poil), a d'abord été *ei* (au onzième siècle, l*ei*, r*ei*, f*ei*, l*ei*), qui s'est postérieurement développé en *oi*, que l'on prononçait à Paris, au seizième siècle, *oé*, *oué*, dans les hautes classes, — *oa* dans le peuple. De là au seizième siècle des rimes comme *pécher*esse avec *par*oisse (prononcé *parouesse*), *demois*elle avec *estoile* (prononcé *estou*elle). Cette prononciation en *oué* dura jusqu'à la Révolution. A la cour de Louis XIV, on prononçait *un ouézeau*, *la foué*, *la loué*. Boileau fait encore rimer *Fran-*

çois et *lois* (c'est-à-dire *Françoués* et *loués*), et La Fayette, qui avait conservé les traditions de l'ancienne cour, prononçait encore, en 1830, le *roi* le *roué*. La prononciation en *oua*, qui était propre au bas peuple de Paris, prit le dessus à la Révolution, par l'influence des clubs et des réunions populaires.

En Normandie, la prononciation *ei* de l'ancien français, au lieu de se développer en *oi*, s'assourdit en *è*, et ce son *è* nous revint par le dialecte normand, d'où la prononciation de *e* pour *oi* dans les imparfaits (*alloit*, *venoit*, etc.), prononciation qu'au dix-huitième siècle Voltaire (après Nicolas Bérain et plusieurs autres) exprima par l'orthographe *ai*, réservant avec raison l'orthographe *oi* pour les mots comme *loi*, *foi*, dans lesquels la diphthongue a conservé sa prononciation propre.

§ 159. *Oi* répond aux formes modernes en *è*, *ei* dans *envoira* (Rons., 25), *poitrir* (Rons., 28), *revoiray* (Bellay, 49), *roines* (Desp., 86), *royne* (Hosp., 155), *tonnoirres* (Calv., 114), *voyrez* (Rab., 124), *voyrons* (Rab., 129).

OU

§ 160. *Ou* répond à notre *o* moderne dans *arrouser* (Desp., 87), *coursaires* (Boét., 193), *coustau* (Serres, 225), *coustelettes* (Rab. 126), *decolourez* (Amyot, 172), *fourmages* (Serres, 225), *fourment* (Régn., 104), *fouyer* (Mont., 213), *mouelle* (Rons., 21), *ouyant* (Rab., 130), *pourmenans* (Rab., 119), *pourmener* (Rons., 44), *propous* (Rab., 130), *prouffícter* (Rab., 121), *proufit* (Boét., 193), *proufitent* (Boét., 192), *rousoyantes* (Rons., 20), *tantoust* (Rab., 130), *voulentiers* (Rab., 129), *vouIunté* (Amyot, 163), mots que le français moderne a gardés sous la forme de l'*o* pur, sans accepter l'affaiblissement en *ou*.

UE

§ 161. Nous ne pouvons indiquer ici comment l'ŏ latin devient *eu* en français (nŏvem, n*euf*), en passant par les intermédiaires *ue*, *oe*, *eu* : d'abord n*ue*f que l'on trouve au onzième siècle, plus tard n*oe*f, enfin n*euf*. Quelques mots, comme *cueillir*, *accueillir*, n'ont pas subi la transformation complète de *o* en *eu* et se sont arrêtés à l'étage *ue* : c'est dans le même cas que se trouvent au seizième siècle les mots *cueur* (Gring., 4), *dueil* (Bellay, 54), *fueille* (Rons., 20), *vueil* (Gring., 4), *vueille* (Bèze, 135).

CHAPITRE III.

CONSONNES.

L

§ 162. *L* latin appuyé sur une consonne s'était changé en *u* à partir du douzième siècle : *saltare*, *ultra*, *alter*, après avoir donné *salter*, *oltre*, *altre*, devinrent *sauter*, *outre*, *autre*. Plus tard les savants, pour rapprocher ces mots des formes latines originaires, intercalent un *l* et disent : *saulter*, *oultre*, *aultre*, sans se douter que cet *l* latin était déjà représenté par *u* dans les mots français. Naturellement cette lettre ajoutée était muette. On la retrouve dans *assault* (Marot, 14), *aulcun* (Mont., 216), *aulmones* (Gring., 3), *aulsquels* (Mornay, 233), *aultre* (Charr., 227), *aultruy* (Gring., 5), *aulx* (Mornay, 231), *beaulx* (Gring., 4), *ceulx* (Calv., 116), *chault* (Gring., 5), *cruaulté* (Hosp., 155), *fauldra* (Rab., 122), *fault* (Gring., 4), *herault* (Amyot, 163), *maulvais* (Hosp., 154), *maulx*

(Mornay, 232), *oultraiges* (Gring., 4), *oultrance* (Gring., 4), *oultre* (Rab., 129), *oultrepassent* (Hosp., 154), *pouldre* (Gring., 5), *pouls* (Mont., 218), *poulsé* (Calv., 117), *poulserent* (Amyot, 164), *sault* (Marot, 14), *saulter* (Rab., 126), *soul* (Marot, 13), *souldan* (Rab., 129), *souldars* (Rab., 127), *vauldrait* (Calv., 116), *vault* (Gring., 3), *vaultrer* (Sales, 248), *veult* (Gring., 4), *veulx* (Marot, 9), *vieulx* (Gring., 3), *voulsissent* (Marot, 12). Cette mauvaise orthographe disparut à la fin du dix-septième siècle, mais elle a laissé une trace dans *pouls* (de *pulsus*), qui devrait être *pous*, comme *aultre* est devenu *autre*.

§ 163. De même *l* qui devient *r* en français après *t* dans *épistre* (epistola), *titre* (titulum), etc..., réapparaît comme lettre muette : on trouve *tiltre* dans la plupart des écrivains du seizième siècle. (Voy. p. 244, etc.)

§ 164. Cette intercalation de *l* a même eu lieu pour des mots qui en latin ne possédaient point cette lettre : ainsi de *peut* (potest) on a fait *peult* dont le *l* n'est aucunement justifié par l'étymologie. *Peult* a sans doute été refait à l'imitation de *veult*, au moyen âge *veut* (vult). L'orthographe *peult* est fréquente : voy. dans ce recueil, *Gringoire*, 4, — *Montaigne*, 214, 215, etc.

§ 165. *L* simple a été redoublé de même par imitation du latin : le vieux français *estoile* (latin *stella*) a été refait en *estoille;* et par analogie on a changé *l* en *ll* dans *fidèle*, *parole*, etc., mots pour lesquels ce changement n'avait aucune raison d'être : *challant* (Rab., 126), *escolle* (Rég., 110), *estoilles* (Rons., 45), *fidelles* (Desp., 87), *palle* (Rons., 43), *parolle* (Aub., 234), *roullans* (Belleau, 58), *vallet* (Marot, 13), *veullent* (Mornay, 232), *voller* (Vauq., 78).

§ 166. A l'inverse, des mots qui ont aujourd'hui *ll* se trouvent encore au seizième siècle avec le *l* simple qu'ils

possédaient au moyen âge : *malle*, *salle*, par exemple, sont : *male* (Pass., 80), *sale* (Amyot, 168).

M

§ 167. *M* latin appuyé sur une consonne s'était changé en *n* à l'origine du français : so*n*ge (so*m*nium), ra*n*çon (rede*m*ptionem), co*n*ter (co*m*putare). On trouve au seizième siècle cet *n* remplacé par *m* dans *compte* (Marot, 13), *compte* (Despér., 133), *compte* (Amyot, 158). *Computare* (qui du sens de compter passa dans la basse latinité à celui d'énumérer, puis de faire un récit) donna le vieux français *conter* qui signifiait au onzième siècle compter et raconter. Plus tard les latinistes refont le mot en *compter* pour le rapprocher de *computare*. Les deux formes *compter* et *conter* sont alors employées concurremment avec le même sens (voy. au *Lexique* des exemples de *conter* au sens de *compter*, et de *compter* au sens de *raconter*). Le dix-septième siècle garda par exception les deux formes, mais en attribuant à chacune d'elles un sens différent.

N

§ 168. A la fin des mots, les groupes latins *gn* et *ng* perdent le *g*; à l'origine de la langue *gn* final devint *n* : *loin* (lon*g*e), *bénin* (beni*gn*us), *malin* (mali*gn*us), et de même *poing*, *seing*, *étang* étaient en vieux français *poin* (pu*gn*us), *sein* (si*gn*um), *estan* (sta*gn*um). Vers le quinzième siècle, les latinistes rétablirent dans l'orthographe ce *g* disparu, et cette lettre morte reparut d'abord dans les mots qui l'avaient en latin (tels que *desseing*), puis cette orthographe fut étendue à tous les mots terminés par *n* simple, et finit par être prise pour un simple signe destiné à exprimer le *n* nasal (d'où l'ortho-

graphe bizarre : *ung* pour *un*); on retrouve ce *g* dans : *aulcung* (Mornay, 233), *besoing* (Rab., 130), *chascung* (Mornay, 231), *coing* (Rab., 131), *desdaing* (Hosp., 153), *desseings* (Mornay, 231), *loing* (Mont., 203), *moings* (Régn., 105), *tesmoing* (Marot, 11), *ung* (Gring., 4).

Cette orthographe disparut au dix-septième siècle, mais elle a persisté dans *seing*, *poing*, *coing* (dans lesquels le *g* est resté muet).

§ 169. A l'inverse, le seizième siècle place *n* devant *gn* (beso*n*gne), c'est-à-dire devant *n* mouillé : *besongne* (Aub., 236), *besongner* (Gring., 3), *congnoissance* (Rab., 123), *congnoistroyt* (Rab., 124), *congnoys* (Rab., 126), *guaingnoyent* (Rab., 127), *recongnoissance* (Rab., 127), *recongnoistre* (Boét., 188), *songneusement* (Amyot, 174), *trongne* (Bellay, 55), *yvrongne* (Marot, 13).

§ 170. Le *m* latin qui devient *n* en français à la fin des mots (rie*n* = *rem*, o*n* = *homo*, so*n* = *suum*), se retrouve encore sous cette forme dans *fin* (Gring., 5), *thin* (Rons., 46; Mont., 211), pour *faim* et *thym*.

§ 171. Sur *n* dans *conte* (Baïf, 65), *conter* (Aub., 92), *ranpante* (Bellay, 181), voy. § 167.

§ 172. *Ns*, qui se réduit à *s* dans le vieux français : *pris*, *mois*, *toise*, *mesure* (de *prensus*, *mensis*, *tensa*, *mensura*), a été rétabli dans *pris* et dans ses composés : *apprins* (Henr., 244), *entreprins* (Montl., 147), *entreprinse* (Bèze, 136), *prins* (Mont., 213), *prinse* (Montl., 150), *print* (Rab., 128), *surprins* (Mont., 221).

R

§ 173. Sur la sonorité de *r* final dans les infinitifs en *er*, voy. § 71.

D

§ 174. *D*, qui disparaît à l'origine devant une consonne, a*v*enir (a*dv*enire), a*v*ertir (a*dv*ertere), a*v*al (a*dv*allem), etc., fut rétabli vers le quinzième siècle dans : a*dj* ourne (Calv., 115), *advancier* (Calv., 117), *adventure* (Desp., 85), *advenente* (Rab., 126), *advenir* (Brant., 198), *adventure* (Rab., 131), *adventuriers* (Rab., 122), *adverti* (Marot, 13), *adverty* (Cayet, 177), *advis* (Calv., 113), *advise* (Régn., 109), *adviser* (Boét., 193), *advocas* (Calv., 116), *desad voüe* (Boét., 190).

Cette orthographe disparut à la fin du dix-septième siècle, mais elle a persisté dans le mot *advenir*.

§ 175. *D*, à la fin des mots, disparaît en français : *nu* (nudus), *degré* (de-gradus), *cru* (crudus), et de même en vieux français *pié* (pedem); plus tard, pour rappeler le *d* latin, on écrivit *crud*, *nud*, *pied*, mais ce *d* n'était qu'une lettre muette. Le seizième siècle écrivit tantôt avec l'orthographe latine *crud* (Mén., 241), tantôt avec l'orthographe française *neu* (Baïf, 64), *ny* (Rons., 36), *pié* (Belleau, 58), mots qui ont aujourd'hui repris l'orthographe latine (*nœud*, *nid*, *pied*), mais dans lesquels *d* est resté muet.

S

§ 176. La prononciation de *s* latin appuyé sur une consonne (fe*s*ta, be*s*tia) persista sans doute en français (*beste*, *feste*) jusqu'à la fin du douzième siècle, mais en

s'affaiblissant chaque jour, puisqu'on trouve dès le treizième siècle, dans Rutebœuf, *dame* rimant avec *blasme* (blâme), *mettre* rimant avec *estre* (être)[1]. La perte de cet *s* ne demeura pas sans compensation : elle détermina l'allongement de la voyelle précédente (que l'orthographe moderne indique (depuis le dix-huitième siècle) par l'accent circonflexe (*âne*, *bête*), mais qui était marqué jusqu'au dix-septième siècle par la simple persistance de *s* dans l'écriture; chacun savait au temps de Louis XIV, que *s* était muet dans *asne*, *beste*, etc., et en même temps que cette lettre indiquait que la voyelle précédente devait être prononcée longue. Ainsi s'explique l'orthographe du seizième siècle :

Adjouster (Mont., 204), *affusté* (Bartas, 82), *arreste* (Rons., 39), *asne* (Mont., 204), *basty* (Marot, 15), *beste* (Marot, 8), *bestial* (Rons., 25), *bien-tost* (Cayet, 178), *brusler* (Gring., 4), *cest* (Charr., 227), *ceste* (Régn., 110), *chasteaulx* (Gring., 4), *chesne* (Cayet, 178), *cisterne* (Serres, 225), *cognoist* (Mont., 203), *costés* (Aub., 92), *coustaux* (Amyot, 164), *cousté* (Rab., 127), *coustoyant* (Rab., 129), *desconfist* (Rab., 129), *descouvert* (Gring., 5), *desdaigne* (Rab., 128), *desdisoit* (Calv., 115), *desfont* (Aub., 89), *desja* (Rons., 22), *deslie* (Rons., 42), *desmesler* (Hosp., 154), *deust* (Mont., 205), *esbas* (Régn., 97),

1. On trouve, au seizième siècle, *profane* rimant avec *asne*, *presche* avec *crèche*, *aisle* avec *belle* :

> Mais, Rapin, à leur goût si les vieux sont *profanes*,
> Si Virgile, le Tasse et Ronsard sont des *asnes*.
>
> RÉGNIER, 103.

> Nous faisons des rochers les lieux où l'on te *presche*,
> Un temple de l'estable, un autel de la *crèche*.
>
> AUBIGNÉ, 93.

> Couvrant de ses noires *aisles*
> Et laides choses et *belles*.
>
> BÈZE, 67.

eschanger (Henr., 243), *esclarcir* (Bèze, 136), *esclorront* (Rons., 36), *esconduisons* (Mont., 222), *escorcher* (Rab., 128), *escrie* (Aub., 91), *escritz* (Marot, 9), *escumeux* (Rons., 41), *eslevé* (Calv., 114), *esmeus* (Desp., 86), *esmeut* (Régn., 97), *espaisse* (Rons., 46), *esparpille* (Rons., 45), *espars* (Rons., 25), *espieu* (Belleau, 57), *espine* (Aub., 92), *esteint* (Aub., 94), *estonné* (Régn., 110), *estouffé* (Mont., 205), *estourneaus* (Pass., 81), *estrange* (Aub., 92), *estre* (Gring., 4), *estrenner* (Marot, 15), *estroicte* (Marot, 10), *eust* (Mont., 215), *fascheux* (Rons., 42), *feistes* (Marot, 9), *festu* (Charr., 230), *feust* (Mont., 215), *flascons* (Montl., 152), *fraischeur* (Desp., 86), *fresne* (Rons., 40), *gaste-raisin* (Belleau, 57), *gist* (Mont., 208), *giste* (Mont., 220), *goust* (Mont., 203), *isles* (Rab., 129), *laschement* (Calv., 116), *lasches* (Calv., 116), *maisnages* (Gring., 3), *maistre* (Mont., 219), *mastin* (Rons., 39), *mesdit* (Amyot, 167), *meslez* (Rons., 41), *mesnager* (Mont., 214; Régn., 97), *mist* (Marot, 10), *monstrans* (Cayet, 178), *monstre* (Rons., 47), *monstroit* (Régn., 109), *naistre* (Bellay, 53), *oste* (Aub., 94), *ostée* (Calv., 113), *ostons* (Aub., 92), *paroistre* (Brant., 199), *plaist* (Régn., 97), *posteau* (Marot, 10), *prester* (Marot, 9), *relasche* (Mont., 223), *remonstroit* (Amyot, 156), *rosmarin* (Bartas, 84), *souspire* (Marot, 14), *soustiennent* (Bartas, 83), *taist* (Aub., 89), *tasté* (Amyot, 168), *teste* (Bèze, 138), *tost* (Gring., 5), *tousjours* (Rons., 22), *tousjourz* (Pasq., 184), *toust* (Rab., 126), *vistes* (Mont., 205).

Dans la première édition de son *Dictionnaire* (1694), l'Académie écrit encore par *s* les mots que nous écrivons aujourd'hui avec un accent circonflexe, et elle blâme expressément, comme nous l'avons vu, l'emploi de ce signe orthographique que Richelet avait adopté dès 1680 dans son Dictionnaire.

§ 177. Dès qu'on se fut habitué à regarder dans

beaucoup de cas l'*s* muet comme un simple signe d'allongement[1], on l'introduisit dans une foule de mots où sa présence n'était point justifiée par l'étymologie : on écrivit alors *pasle* (de *pallidus*) pour *pâle*, *gresle* (de *gracilis*) pour *grêle*, *chaisne* (de *catena*) pour *chaîne*, *vousloir* pour *vouloir* (du bas-latin *volere*), etc. C'est ainsi qu'on trouvera dans ce recueil : *aisle* (Bèze, 67), *beniste* (Calv., 116), *blesme* (Vauq., 78), *bransle* (Mont., 210), *bransloit*(Belleau, 58), *brustal* (Gring., 4), *chaisne* (Rons., 42), *chestifve* (Mont., 212), *cousteau* (Marot, 10), *deschaisne* (Aub., 94), *esgueille* (Amyot, 171), *eslite* (Rab., 131), *esmonde* (Aub., 90), *gauschiere* (Rab., 126), *gresle* (Bellay, 54; Rons., 32), *pasle* (Montl., 148), *pasles* (Aub., 92), *tascher* (Aub., 88), *throsne* (Aub., 91, 94), *traistres* (Aub., 90), *trosne* (Aub., 236), *voist* (Bellay, 53), *vousloir* (Rons., 31).

§ 178. On trouve *s* pour *ç* dans : *sep* (Rons., 41), *simier* (Belleau, 57), et à l'inverse *s* pour le *c* doux moderne dans *garson* (Rons., 38), *persé* (Rons., 39), *tansons* (Mont., 222).

§ 179. *SS* correspond à notre *c* doux dans : *entrelasses* (Amyot, 171), *faisseaux* (Cayet, 179), *menasse* (Mont., 206), *menassé* (Mont., 205), *menassoit* (Bellay, 51), *nourrisse* (Mont., 208).

§ 180. *S* final, aujourd'hui remplacé par *x*, se retrouve dans : *aus* (Boét., 192), *beaus* (Boét., 188), *chois* (Aub. 234), *pris* (Rab., 125), *vois* (Rons., 39).

1. Cette habitude est blâmée par le grammairien Th. de Bèze (1583), qui constate que *s* muet a pour fonction de rendre la syllabe longue, ce qui est un abus (ajoute-t-il), car les lettres n'ont pas été inventées pour marquer la quantité (*idque non parvo abusu, quum literæ non sint inventæ ut pronuntiationis quantitatem significent*, BEZA, Tractatus, p. 71.)

C

§ 181. Le changement de *c* en *ch* (*ch*ercher de *c*ircare) n'a pas encore eu lieu dans *cerche* (Calv., 115), *cercher* (Calv., 114).

§ 182. Le *ch* latin a été reproduit dans *cholere* (Amyot, 167), *chordes* (Rab., 125), *escholes* (Mont., 214). On retrouve dans *capuchins* (Satire Ménip., 241) la prononciation du *c* italien (*capucino*).

§ 183. *C* doux répond à notre *ss* dans : *blecea* (Amyot, 166), *face* (Régn., 94, 129), *facent* (Mont., 209), et à *s* dur dans *bource* (Marot, 13), *cerfouettes* (Rab., 120), *cye* (Marot, 10), *cyre* (Rab., 129).

§ 184. *C* se redouble dans : *mocque* (Mont , 207), *placquer* (Mont., 211).

§ 185. *Ct* latin devint *it* à l'origine de la langue (fa*it*, tra*it*, la*it*, la*it*ue de fa*ct*um, tra*ct*um, la*ct*em, la*ct*uca) ; plus tard les latinistes, ignorant que le *c* latin était déjà représenté par *i* dans tous ces mots, le rétablirent presque partout, et on eut alors *bienfaicts* (Mont., 216), *conduicte* (Mont., 215), *conjoinctes* (Mont., 219), *construictes* (Gring., 4), *destroict* (Rab., 129), *dict* (Mont., 214), *droict* (Gelais, 16), *édicts* (Mén., 240), *effect* (Mont., 210), *embonpoinct* (Mornay, 231), *empreincte* (Bèze, 136), *endroict* (Mont., 216), *esteincte* (Bèze, 135), *extraict* (Rab., 124), *faict* (Mont., 204), *fruict* (Mont., 214), *gect* (Amyot, 160), *gecter* (Marot, 10), *huict* (Aub., 234), *huictaine* (Mont., 205), *instruicts* (Rab., 118), *jecter* (Calv., 116), *joincte* (Serres, 226), *laict* (Rons., 19), *laicterie* (Serres, 226), *lict* (Mont., 220), *minuict* (Aub., 236), *nuict* (Rons., 23), *object* (Mont., 204), *parfaicte* (Mont., 216), *parfaictement* (Mont., 215), *poictrine* (Aub., 91), *poinct*

(Mén., 241), *poincte* (Boét., 190), *poincts* (Bèze, 134), *pourtraict* (Bartas, 82), *produict* (Mont., 204), *project* (Mont., 204), *reduictes* (Mornay, 231), *rejectent* (Calv., 116), *sainct* (Marot, 13), *satisfaict* (Mont., 213), *toict* (Mont., 205), *traict* (Mont., 204), *traicta* (Aub., 234), *traictable* (Bèze, 136), *traictent* (Mont., 222), mots dans lesquels le *c* était muet.

§ 186. Après avoir rétabli le *c* dans des mots qui l'avaient en latin, on l'introduisit faussement devant le *t* dans des cas où sa présence était contredite par l'étymologie. On trouve ainsi *craincte* (Aub. 92) pour *crainte* (*craindre* dérive de *tremere*).

§ 187. L'abus de l'orthographe étymologique amena les latinistes à commettre une erreur assez plaisante. *Savoir* (qui vient de *sapere*) était tiré par eux du verbe *scire* : pour conformer le mot à cette découverte étymologique, ils lui ajoutèrent un *c* et écrivirent *sçachent* (Baïf, 65), *sçavant* (Bartas, 83), *sçavoir* (Rons., 29), *sceu* (Henr., 244), *sçeust* (Marot, 10), d'où par analogie ils écrivirent avec un *c* *sceau* pour *seau* (de *sigillum*), et cette orthographe a persisté. Cependant on trouve encore *sellée* dans Brant. 198, et non *scellée*.

Q

§ 188. On retrouve *qu* pour *c* dur : 1° au commencement des mots dans *quarquois* (Amyot, 171), *quarrees* (Serres, 226), *quesse* (Pasq., 186), *quoye* (Calv., 114), pour carquois, caisse, coi ; 2° au milieu des mots : dans *branquar* (Belleau, 58), *esquadron* (Boét., 190), *esquarcelle* (Rab., 125), *vesquimes* (Mont., 221), *vesquissent* (Bèze, 138), pour *vécumes, vécussent ;* 3° à la fin des mots : dans *donque* (Rons., 39), *tronq* (Rons., 39). Ce *q* était muet, comme on le voit par ces vers

Et le dos moyennement *long*,
Vrai sourian s'il en fut *onq*.

BELLAY, 54.

G

189. Le son du *g* dur est exprimé par *gu* dans *uans* (Rab., 122), *desguainoit* (Bellay, 54), *guaige*).., 124), *guaigna* (Rab., 125), *guard* (Rab., 129), *rder* (Rab., 129), *guarir* (Régr , 103), *guarniso*).., 129).

190. *Gn* latin au milieu des mots laissa tomber le *g* rigine du français ; le vieux français disait co*n*oistre noscere), assé*n*er (assi*gn*are, dessi*n*er (desi*gn*are) .Les iistes rétablirent le *g*, d'où *cogneurent* (Amyot, 163), *ieus* (Mont., 215), *cognois* (Rons., 35), *cognoisse* ie., 44), *congnoist* (Henr., 243), *recogneues* (Mornay, , *recogneussent* (Pasq., 184), *recognoistre* (Rons., 40), *iard* (Rab., 128), mots dans lesquels le *g* était muet

H

191. Le son latin *h* s'éteignit en français dès l'ori- : aussi le vieux français écrivit-il, en laissant tom- l'*h*, *avoir* (habere), *ome* (hominem), *ostel* (hospitale), Les latinistes le rétablirent et l'on eut *havoir*, *ha* rot, 9), etc. De cette orthographe nous avons con- é *h*omme, *h*ôtel, etc.

192. On appliqua même cet *h* a des mots qui ne l'a- nt point en latin: *habondance* (Gring., 3), *hostages* sp., 154), etc.

193. Par contre, on retrouve quelques traces de l'u- du vieux français dans *irondelles* (Aub., 88), *yver* if, 63).

§ 194. Le *th* a été faussement rétabli dans *autheur* (Cayet, 177), *autheurs* (Aub., 237), *authorise* (Pasq., 188 ; Aub., 237), *authorité* (Mont., 201).

P

§ 195. *Pt* latin, qui se réduit à *t* dans le vieux français *escrit* (scrip*t*us), *acheter* (acca*pt*are), *conter* (comp*t*are), a été réintégré par les savants sous sa forme originaire dans : *achapteur* (Rab., 124), *achapts* (Mont., 211), *achepter* (Amyot, 169), *compta* (Amyot, 160), *compte* (Marot, 11), *comptez* (Pasq., 185), *escript* (Mont., 214), *nopces* (Mont., 216), mots dans lesquels le *p* était muet.

§ 196. *P* latin entre deux voyelles devient *v* en français : ne*v*eu (ne*p*otem), rece*v*oir (reci*p*ere), sa*v*on (sa*p*onem). Les latinistes rétablirent le *p* dans tous ces mots, à côté du *v*, et ils écrivirent : *nepveu* (Aub., 235), *receoips* (Rab., 123), *recepvoir* (Hosp., 154).

§ 197. *P* est redoublé pour l'orthographe dans *apperceu* (Mont., 220), *chappeau* (Brant., 199), *juppe* (Brant., 199), *trouppeaulx* (Gring., 5) ; mais dans tous ces mots, *pp* est prononcé comme un *p* simple.

B

§ 198. *B* latin, appuyé sur une consonne, disparaît en français : ainsi *bj*, *bm*, *br*, *bs*, *bt*, *bv*, se réduisent en français à *j*, *m*, *r*, *s*, *t*, *v* : *subjectus*, *submissus*, *subridere*, *dub'tare*, donnent *sujet*, *soumis*, *sourire*, *douter*, etc.... Dans tous ces groupes, les latinistes rétablissent la lettre disparue et ils écrivent *soubdain* (Gring., 5), *assubjectis* (Mont., 211), *subjections* (Gring., 5), *subjects* (Henr., 245), *subjet* (Marot, 14), *obmis* (Montl., 149), *soubris* (Marot, 10), *dessoubs* (Mén., 241), *soubs* (Vauq.,

74), *soubsmettons* (Mont., 222), *soubstenir* (Mornay, 232), *presbtres* (Amyot, 165), *debteur* (Marot, 15), *doibt* (Mont., 222), *doubte* (Mont., 217), *doubté* (Hosp., 153), *soubvenir* (Rab., 121).

§ 199. *B* latin, — qui entre deux voyelles est toujours devenu *v* en français: de*v*oir (de*b*ere), a*v*oir (ha*b*ere), — est rétabli par les latinistes devant ce même *v* qui déjà le représente : *debvoir* (Mornay, 231), *debvoirs* (Mont., 216), *debvrez* (Marot, 15), *doibvent* (Mont., 203), *febvrier* (Mont., 204), *fiebvres* (Mont., 212).

§ 200. *B* est redoublé dans *abbas* (Aub., 93), *abbreuve* (Rons., 24).

§ 201. Les mots terminés au masculin par *f* et qui par suite font toujours *ve* au féminin (naï*f*, naï*ve*), reprennent le *f* du masculin dans la terminaison féminine : vi*f*, vi*fve*, veu*f*, veu*fve*, d'où *griefve* (Baïf, 66), *naïfveté* (Pasq., 186), *neufve* (Gayet, 178), *veufvage* (Rons., 23), *veufves* (Charr.. 228), *vifve* (Hosp., 153).

Cet *f* devant une consonne était muet au seizième siècle, comme le montrent ces vers de Baïf :

> Toujours, injuste Mort, les meilleurs tu *ravis*,...
> Trois bons princes tu mets hors du conte des *vifs*.
>
> Baïf, 65.

§ 202. *F* est redoublé dans *deffaire* (Mont., 205), *deffendent* (Boét., 191), *deffiance* (Cayet, 177), *eschaffaut* (Brant., 196), *proffit* (Bellay, 182), *touteffois* (Boét., 190); mais dans tous ces mots il est prononcé comme *f* simple.

FIN DE L'INTRODUCTION

MORCEAUX CHOISIS

PREMIÈRE PARTIE

POÉSIE

I

PIERRE GRINGOIRE

1475?—1544?

(Voyez Notice, page 249)

LA PAIX ET LA GUERRE.

Quant on voit Paix, peuple gros et menu
Soubstient que c'est nouveau printemps venu;
Vignes et chants qui leur labeur perdoyent
Sont cultivez, et les jardins verdoyent.
Plusieurs trouppeaulx de bestes sont paissans
A seureté; pasteurs riches, puissans.
On voit les bourgs, les villes et villaiges
Edifier, et restaurer maisnages,
Lieux ruinés refaitz et reparez,
Et plusieurs biens augmentez et parez.
On voit aussi multiplier richesse,
Entretenir tout plaisir et lyesse.

Les loix ont force, et justice a vigueur,
Le bien public florit; et sans rigueur*,
Religion est dévote et fervente.
Équité vault, humanité est gente.
On voit les ars, mecaniques mestiers,
Remettre en bruit, et besongner ouvriers.
Povres qui ont disettes et souffrance
Reçoivent lors d'aulmones habondance.

Les anciens et vieulx tiennent propos
Du temps passé, buvans vin à pleins potz.
On voit en bruit sciences et disciplines,
Et jeunes gens instruitz en loix divines,
Filles on voit pourveues par honneur

De bons maris; mères alors ont cueur
Délibéré faire leur délivrance.
Mais quant Guerre est mise sus par oultrance,
Hélas, vray Dieu! que peult on estimer,
Sinon que c'est une tres grande mer
Qui de tous maulx débordant nous inonde,
En submergeant toutes choses du monde?

Les souldars sont à grant peine assouvis;
Les beaulx trouppeaulx de bestes sont ravis,
Et amenez bledz et vins par oultraiges;
Sont foudroyez les bourgz; et les villaiges
Où povres gens se sont habituez
On voit brusler, et laboureurs tuez.
Belles citez par si long temps construictes,
En ung instant sont de tous pointz destruictes
Par grant bruine, et tourbillon brustal.
. . . .

Combien fault il de venues, d'allées
Pour reparer navires et gallées!
Dessus la mer est requis de veiller*,
Les tours, chasteaulx et villes rabiller;
Aux champs convient, par facons différentes,
Pourvoir souvent, et accoultrer les tentes....
Coffres, bahus on met aux aventures;
Assembler fault les palis et clostures;
Vuider fossez, trenchées; et miner,
Fouyr sous terre, en danger cheminer;
Faire le guet, nuit et jour estre fermes,
S'exerciter, sans cesser, en faitz d'armes,
Si on ne veult son bon bruyt rabaisser.

Le grant peril et crainte vueil laisser*;
Car il n'est rien en guerre, tant soit moindre*,
Qui ne soit fort à redouter et craindre.
Quel est celluy qui pourroit jours et nuitz
Dire et nombrer les peines et ennuitz
Qu'incessamment folz gens d'armes endurent,
En camps et ost, où jamais ne s'asseurent?
Car craincte y est; quand on y veille ou dort.
Leur manger est si tressalle et si ort,
Mis en vaisseaulx que jamais on n'escure,
Tant qu'à grant peine en ont les bestes cure.
Le plus souvent, tentes et pavillons
Sont traversez par les estourbillons

Des vents tresfroitz; et encor, sans remide
Couchent souvent dessus la terre humide
A descouvert; s'ilz ont aucun repos,
N'est sans avoir le harnois sur le dos,
Endurant fin, soif, chault, froit et la pouldre,
La pluye et neige, aussi, cruelle fouldre,
Les membres matz et les corps engelez,
Aucunesfoys pendus et flagellez
Par gouverneurs ou par leurs capitaines,
Ou lieutenants; brief sur toutes les peines,
Subjections qu'hommes sachent avoir,
Impossible est si détestable en veoir
Qu'est servitude aux gens d'armes qui suyvent
Le train de guerre, et l'ung à l'autre estrivent.
Car aussi tost qu'à l'arme on oyt sonner
Ou qu'on fait signe aulcun assault donner,
On est contraint que soubdain on s'expose
A souffrir mort; ou fault qu'on se dispose
Tuer aultry, voire cruellement,
Ou que l'on soit tresmiserablement.

II

MARGUERITE DE NAVARRE

1492—1549.

(Voyez Notice, page 249)

CHANSON SPIRITUELLE

PENSÉES DE LA REINE DE NAVARRE, ÉTANT DANS SA LITIÈRE, DURANT LA MALADIE DU ROI.

O Dieu, qui les vostres aimez,
J'adresse à vous seul ma complainte;
Vous, qui les amis estimez,
Voyez l'amour que j'ay sans feinte,
Où par votre loi suys contrainte,
Et par nature, et par raison.
J'appelle chaque Sainct et Saincte
Pour se joindre à mon oraison.

Las! celuy que vous aimez tant
Est détenu par maladie,
Qui rend son peuple* malcontent
Et moi envers vous si hardie
Que j'obtiendray, quoi que l'on die,
Pour luy très-parfaite santé.
De vous seul ce bien je mendie
Pour rendre chacun contenté.

Le désir du bien que j'attends
Me donne de travail matière*.
Une heure me dure cent ans,
Et me semble que ma litière
Ne bouge ou retourne en arrière,
Tant j'ay de m'avancer désir!
O! qu'elle est longue la carrière
Où à la fin gist mon plaisir!

Je regarde de tous costés
Pour voyr s'il n'arrive personne;
Priant sans cesser, n'en doutez,
Dieu, que santé à mon Roy donne;
Quand nul ne voi, l'œil j'abandonne
A pleurer, puis sur le papier
Un peu de ma douleur j'ordonne.
Voilà mon douloureux mestier.

O! qu'il sera le bienvenu,
Celuy qui, frappant à ma porte,
Dira : « Le Roy est revenu
En sa santé très-bonne et forte ! »
Alors sa sœur, plus mal que morte,
Courra bayser le messager
Qui telles nouvelles apporte,
Que son frère est hors de danger.

III

CLÉMENT MAROT

1495-1544.

(Voyez Notice, page 250)

ÉPIGRAMME AU ROI DE NAVARRE.

Mon second roy, j'ai une haquenée
D'assez bon poil, mais vieille comme moy :
A tout le moins, long temps a qu'elle est née,
Dont elle est foible, et son maistre en esmoy.
La pauvre beste, aux signes que je voi,
Dit qu'à grand' peine ira jusqu'à Narbonne.
Si vous voulez en donner une bonne,
Savez comment Marot l'acceptera,
D'aussi bon cœur comme la sienne il donne
Au fin premier qui la demandera.

SAMBLANÇAY.

Lorsque Maillart*, juge d'enfer, menoit
A Montfaucon Samblaçay l'âme rendre,
A vostre avis lequel des deux tenoit
Meilleur maintien? Pour vous le faire entendre,
Maillart sembloit l'homme que mort va prendre;
Et Samblaçay fut si ferme vieillard,
Que l'on croyoit, pour vrai, qu'il menoit pendre
A Montfaucon le lieutenant Maillart.

A LA REINE DE NAVARRE

SUR UN DIZAIN QU'ELLE AVAIT ENVOYÉ AU POËTE.

Mes créanciers, qui de dixains n'ont cure,
Ont lu le vostre, et sur ce leur ai dit :
« Sire Michel, sire Bonaventure,
La sœur du roi a pour moi fait ce dit. »
Lors eux, croyant que je fusse en crédit,
M'ont appelé Monsieur à cri et cor,
Et m'a valu vostre écrit autant qu'or ;
Car promis ont non-seulement d'attendre,
Mais d'en prester, foi de marchand, encor;
Et j'ai promis, foi de Clément, d'en prendre.

A UNE DAME QUI AVAIT DÉSIRÉ LE VOIR.

Ains que me veoir, en lisant mes escritz,
Elle m'ayma, puis voulut veoir ma face :
Si, m'ha veu noir et par la barbe gris ;
Mais pour cela ne suis moins en sa grâce.
O gentil cueur, nymphe de bonne race,
Raison avez ; car ce corps ja grison,
Ce n'est pas moy, ce n'est que ma prison,
Et aux escritz dont lecture vous feistes,
Vostre bel œil, à parler par raison,
Me veit trop mieulx qu'à l'heure que me veistes.

FABLE DU LION ET DU RAT.

Mais je te veulx dire une belle fable,
C'est assavoir du Lyon et du Rat.

Cestuy Lyon, plus fort qu'un vieulx verrat,
Veit une fois que le Rat ne sçavoit
Sortir d'ung lieu, pour autant qu'il avoit
Mengé le lard et la chair toute crue ;
Mais ce Lyon, qui jamais ne fut grue,
Trouva moyen et manière et matière,
D'ongles et dents de rompre la ratière,

Dont maistre Rat eschappe vistement;
Puis mist à terre ung genoul gentement,
Et, en ostant son bonnet de la teste,
A mercyé mille foys la grand beste,
Jurant le dieu des souriz et des rats
Qu'il luy rendroit. Maintenant tu verras
Le bon du compte. Il advint d'aventure
Que le Lyon, pour chercher sa pasture,
Saillit dehors sa caverne et son siege;
Dont, par malheur, se trouva pris au piege
Et fut lié contre un ferme posteau.

Adonc le Rat, sans serpe ni cousteau,
Il arriva joyeulx et esbaudy,
Et du Lyon, pour vray, ne s'est gaudy,
Mais despita chatz, chates et chatons,
Et prisa fort ratz, rates et ratons,
Dont il avoit trouvé temps favorable
Pour secourir le Lyon secourable;
Auquel a dit: — « Tais toy, Lyon lié,
« Par moy seras maintenant deslié;
« Tu le vaulx bien, car le cueur joly as;
« Bien y parut quand tu me deslias.
« Secouru m'as fort lionneusement,
« Ors secouru seras rateusement. »

Lors le Lyon ses deux grands yeux vertit
Et vers le Rat les tourna ung petit,
En luy disant: — « O pauvre vermynière,
« Tu n'as sur toy instrument ne manière,
« Tu n'as cousteau, serpe ni serpillon
« Qui sçeust coupper corde ne cordillon
« Pour me gecter de ceste estroicte voye.
« Va te cacher que le chat ne te voye!

— « Sire Lyon, dit le fils de Souris,
« De ton propos certes je me soubris;
« J'ay des cousteaux assez, ne te soucie,
« De bel os blanc plus tranchant qu'une cye;
« Leur gaîne c'est ma gencive et ma bouche.
« Bien coupperont la corde qui te touche
« De si très-près; car j'y mettray bon ordre. »

Lors sire Rat va commencer à mordre
Ce gros lien. Vray est qu'il y songea
Assez long temps, mais il le vous rongea
Souvent, et tant qu'à la parfin tout rompt;
Et le Lyon de s'en aller fut prompt.

Disant en soy : Nul plaisir, en effect,
Ne se perdt point, quelque part où soit faict.

Voylà le compte en termes rimassez;
Il est bien long, mais il est vieil assez,
Tesmoing Esope, et plus d'ung million*

Or vien me veoir, pour faire le Lyon,
Et je mettray peine, sens et estude
D'estre le Rat, exempt d'ingratitude;
J'entends, si Dieu te donne autant d'affaire
Qu'au grant Lyon, ce qu'il ne vueille faire.

RECOURS EN GRACE.

IL ÉCRIT AU ROI POUR SA DÉLIVRANCE.

Roy des François, plein de toutes bontez,
Quinze jours a, je les ay bien comptez,
Et dez demain seront justement seize,
Que je fuz faict confrère au diocèse
De Sainct Marry en l'eglise Sainct Pris*.
Si vous diray comment je fuz surpris,
Et me desplaist qu'il faut que je le dye.

Trois grans pendars vindrent à l'estourdie
En ce palais me dire en desarroy :
— Nous vous faisons prisonnier par le Roy.
Incontinent qui fut bien estonné?
Ce fut Marot, plus que s'il eust tonné.
Puis m'ont monstré ung parchemin escript,
Où il n'avoit seul mot de Jesu Christ;
Il ne parloit tout que de playdoirie
De conseilliers et d'emprisonnerie.

— Vous souvient-il, ce me dirent ils lors,
Que vous estiez l'aultre jour là dehors
Qu'on récourut ung certain prisonnier
Entre vos mains? Et moy de le nyer;
Car, soyez seur, si j'eusse dict ouy,
Que le plus sourd d'entre eulx m'eust bien ouy;
Et d'aultre part j'eusse publicquement
Esté menteur; car pourquoy et comment
Eussé je peu un aultre recourir,
Quand je n'ay sceu moymesmes secourir?

Pour faire court, je ne sceus tant prescher
Que ces paillards me voulsissent lascher.
Sur mes deux bras ilz ont la main posée
Et m'ont mené ainsi qu'une espousée,
Non pas ainsi, mais plus roide ung petit.
Et toutesfois j'ay plus grand appetit
De pardonner à leur folle fureur
Qu'à celle là de mon beau procureur;
Que male mort les deux jambes luy casse!
Il a bien prins de moy une becasse,
Une perdrix et ung levrault aussi,
Et toutefoys je suis encore icy.
Encor je croy, si je envoioy plus,
Qu'il le prendroit; car ilz ont tant de glus
Dedans leurs mains, ces faiseurs de pipée,
Que toute chose, où touchent, est grippée!

Mais pour venir au point de ma sortie,
Tant doulcement j'ay chanté ma partie
Que nous avons bien accordé ensemble;
Si que n'ay plus affaire, ce me semble,
Sinon à vous. La partie est bien forte;
Mais le droit poinct où je me reconforte,
Vous n'entendez*procès non plus que moy;
Ne plaidons point, ce n'est que tout esmoy.
Je vous en croy si je vous ay mesfaict.
Encor, posé le cas que l'eusse faict,
Au pis aller n'escherroit qu'une amende.
Prenez le cas que là je vous demande,
Je prends le cas que vous me là donnez,
Et si plaideurs furent onc estonnez
Mieux que ceulx cy, je veux qu'on me délivre
Et que soubdain en ma place on les livre.

Si vous supply, Sire, mander par lettre
Qu'en liberté vos gens me vueillent mettr
Et si j'en sors, j'espère qu'à grand peine
M'y reverront, si on ne m'y rameine.

Treshumblement requerant vostre grace
De pardonner à ma trop grand audace
D'avoir emprins ce sot escript vous faire;
Et m'excusez si, pour le mien affaire,
Je ne suis point vers vous allé parler:
Je n'ay pas eu le loysir d'y aller.

REQUÊTE AU ROI POUR AVOIR ESTÉ DESROBÉ

On dit bien vray, la mauvaise fortune
Ne vient jamais qu'elle n'en apporte une,
Ou deux ou trois avecques elle, Sire;
Vostre cœur noble en sçauroit bien que dire,
Et moy, chétif, qui ne suis roy, ne rien,
L'ay esprouvé; et vous compteray bien,
Si vous voulez, comment vint la besongne.

J'avois un jour ung vallet de Gascongne,
Gourmant, yvrongne et asseuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphemateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde;
Au demeurant le meilleur fils du monde.

. . . .

Ce venerable hillot fut adverti
De quelque argent que m'aviez desparti
Et que ma bource avoit grosse apostume.
Si se leva plustost que de coustume,
Et me va prendre en tapinois icelle;
Puis la vous mit tresbien sous son esselle,
Argent et tout (cela se doit entendre),
Et ne croy point que ce fust pour la rendre;
Car oncques puis n'en ay ouy parler.

Bref, le villain ne s'en voulut aller
Pour si petit, mais encor il me happe
Saye et bonnet, chausses, pourpoint et cappe:
De mes habits, en effect, il pilla
Tous les plus beaux, et puis s'en habilla
Si justement qu'à le veoir ainsi estre,
Vous l'eussiez prins, en plain jour, pour son maistre.
Finablement, de ma chambre il s'en va
Droit à l'estable où deux chevaux trouva;
Laisse le pire, et sur le meilleur monte,
Pique, et s'en va. Pour abreger le compte,
Soyez certain qu'au partir dudit lieu
N'oublia rien, fors à me dire: à Dieu.

Ainsi s'en va, chatouilleux de la gorge*,
Le dict vallet, monté comme un sainct George*,
Et vous laissa monsieur dormir son saoul
Qui au resveil n'eut sceu finer d'ung soul*.
Ce monsieur là, Syre, c'estoit moymesme,
Qui, sans mentir, fus au matin bien blésme

Quant je me vy sans honneste vesture,
Et fort fasché de perdre ma monture.
Mais de l'argent que vous m'aviez donné
Je ne fus point de le perdre estonné;
Car vostre argent, tresdebonnaire Prince,
Sans point de faulte, est subjet à la pince.

Bien tost, après ceste fortune là,
Un autre pire encores se mesla
De m'assaillir, et chascun jour m'assault,
Me menaçant de me donner le sault,
Et de ce sault m'envoyer à l'envers
Rithmer sous terre, et y faire des vers.
C'est une lourde et longue maladie
De trois bons mois, qui m'a toute estourdie
La povre teste, et ne veut terminer.
Ains me contraint d'apprendre à cheminer
Tant affoibli m'a d'estrange manière.
Et si m'a fait la cuisse heronnière.

Que diray plus? Au misérable corps
Dont je vous parle, il n'est demouré, fors
Le povre esprit qui lamente et souspire,
Et en pleurant tasche à vous faire rire.
Et pour autant, Syre, que suis à vous,
De trois jours l'un viennent taster mon poux
Messieurs Braillon, Le Coq, Akaquia,
Pour me garder d'aller jusqu'à quia.
Tout consulté, ont remis au printemps
Ma guerison; mais, à ce que j'entens,
Si je ne puis au printemps arriver
Je suis taillé de mourir en yver,
Et en danger, si en yver je meurs,
De ne veoir pas les premiers raisins meurs.

Voilà comment, depuis neuf mois en ça,
Je suis traicté. Or, ce que me laissa
Mon larronneau, long temps a, l'ai vendu,
Et en sirops et julez despendu.
Ce neant moins, ce que je vous en mande
N'est pour vous faire ou requeste, ou demande.
Je ne veux point tant de gens ressembler
Qui n'ont soucy autre que d'assembler.
Tant qu'ils vivront, ils demanderont, eulx;
Mais je commence à devenir honteux,
Et ne veux plus à vos dons m'arreste ,

Je ne dy pas, si voulez rien prester,
Que ne le prenne : il n'est point de presteur,
S'il veult prester, qui ne fasse un debteur.
Et sçavez vous, Syre, comment je paye?
(Nul ne le sçayt, si premier ne l'essaye*);
Vous me debvrez, si je puis, de retour,
Et vous feray encores un bon tour :
A celle fin qu'il n'y ayt faute nulle,
Je vous feray une belle cédulle
A vous payer — sans usure, il s'entend —
Quand on verra tout le monde content.
Ou si voulez, à payer ce sera
Quant vostre los et renom cessera.

Et si sentez que sois foible des reins
Pour vous payer, les deux princes Lorrains
Me plegeront. Je les pense si fermes
Qu'ilz ne fauldront pour moy à l'un des termes*
Je sçay assez que vous n'ayez pas peur
Que je m'enfuye ou que je sois trompeur;
Mais il fait bon asseurer ce qu'on preste.
Bref, vostre paye, ainsi que je l'arreste,
Est aussi seure, advenant mon trespas,
Comme advenant que je ne meure pas.

Advisez donc si vous avez desir
De rien prester, vous me ferez plaisir;
Car, puis ung peu, j'ay basty à Clement*,
Là où j'ay fait un grand desboursement;
Et à Marot*, qui est ung peu plus loin.
Tout tombera, qui n'en aura le soin.

Voilà le poinct principal de ma lettre,
Vous sçavez tout, il n'y fault plus rien mettre:
Rien mettre, las! certes, et si feray,
Et, ce faisant, mon stile j'enfleray,
Disant : O Roy, amoureux des neuf Muses,
Roy, en qui sont leurs sciences infuses,
Roy, plus que Mars, d'honneur environné,
Roy, le plus roy qui fut onc couronné,
Dieu, Tout Puissant, te doint, pour t'estrenner
Les quatre coins du monde gouverner,
Tout pour le bien de la ronde machine,
Et pour autant que sur tous en es digne.

IV

MELLIN DE SAINT-GELAIS

1491—1558.

(Voyez Notice, pages 251-252)

LE CHARLATAN.

Un charlatan disoit en plein marché
Qu'il monstreroit le diable à tout le monde ;
Si, n'y eut nul, tant fust il empesché,
Qui ne courust pour voir l'esprit immonde.
Lors une bourse assez large et profonde
Il leur desploie, et leur dit : Gens de bien,
Ouvrez vos yeux, voyez, y a t il rien ?
— Non, dit quelqu'un des plus près regardans.
— Et, c'est, dit-il, le diable, oyez-vous bien,
Ouvrir sa bourse et ne voir rien dedans.

LES TROIS SOURDS.

Un sourd fit un sourd assigner
Devant un sourd dans un village,
Puis s'en vint son droict entonner ;
La demande estoit d'un fromage :
L'aultre respond du labourage ;
Le juge estant sur ce suspens*
Déclara bon le mariage
Et les renvoya sans despens.

LE VIEILLARD DE VÉRONE*.

O bienheureux qui a passé son âge
Dedans le clos de son propre héritage,
Et n'a de vue éloigné*sa maison,
En jeunes ans et en vieille saison;
Qui, d'un bâton et d'un bras secouru,
Va par les champs où jeune il a couru,
Les siècles longs pas à pas racontant,
Du toit champêtre où il est habitant!

Nul accident d'inconstante fortune
Ne lui montra sa fureur importune,
Ni n'a été par peines et dangers
Sa soif éteindre aux fleuves étrangers.

Il n'a senti, suivant le fait des armes,
La froide peur des assaulx et alarmes,
Ni marchandant a expérimenté
D'être en la mer des ondes tourmenté,
Et de procès n'ouït oncques le bruit
Qui empeschât de son aise le fruit;
Mais tout rural et inexercité,
A peine a vu la prochaine cité,
Se contentant loin de mur et de tour,
De voir à plein le beau ciel tout autour.

S'il faut nombrer quelque temps, le bon homme
Ne compte point par les consuls de Rome,
Mais seulement connoit les ans passés,
Aux fruits qu'il a d'an à autre amassés.
Quand son jardin verd et fleuri devient,
Il connoit bien que le printemps revient,
Et aux fruits mûrs l'automne il certifie :

Voilà son art et sa philosophie.
Il voit lever et coucher le soleil
Au même lieu de son somme et réveil
Et est le dos du rustique séjour
Son zodiaque où mesure le jour.

Tel chêne est lors au champ grand et superbe
Qu'il lui souvient avoir vu estre en herbe,
Et les forests a vu plantes menues,
Qui, quant et lui*, sont vieilles devenues.

Non plus connoît sa voisine Véronne
Qu'il fait Memphis que le Nil environne :
Et tant lui est le prochain lac de Garde
Que la mer Rouge ; et d'y aller n'a garde.

Ce néanmoins le temps et ses efforts
N'ont affoibli ses membres sains et forts,
Et ses neveux voyent en l'âge tiers
De leur ayeul les bras durs et entiers.

Un autre donc aille voir Hibérie,
Ou plus s'il veut, car je tiens et parie
Que ce vieillard, qui ne veut qu'on le voie,
Plus de vie a qu'un autre et plus de joie.

A UN POËTE.

Tu te plains, amy, grandement
Qu'en mes vers j'ay loué Clément,
Et que je n'ay rien dit de toy :
Comment veulx-tu que je m'amuse
A louer ny toy, ny ta muse ?
Tu le fais cent foys mieulx que moy.

V

PIERRE DE RONSARD

1524-1585.

(Voyez Notice, page 254)

LA MORT D'UN ENFANT.

Comme on voit sur la branche au mois de mai la rose
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'aube, de ses pleurs au point du jour l'arrose

La grâce dans sa feuille et l'amour se repose,
Embaumant les jardins et les arbres d'odeur;
Mais battue ou de pluie, ou d'excessive ardeur,
Languissante elle meurt feuille à feuille desclose.

Ainsi dans ta première et jeune nouveauté,
Quand la terre et le ciel honoroient ta beauté,
La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes.

Pour obsèques reçois mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de laict, ce panier plein de fleurs,
Afin que vif et mort ton corps ne soit que roses.

PRÉDICTION DE CASSANDRE.

« Avant le temps tes tempes fleuriront,
De peu de jours ta fin sera bornée
Avant ton soir se clorra ta journée,
Trahis d'espoir tes pensers periront.

« Sans me flechir tes escrits flétriront,
En ton desastre ira ma destinée,
Ta mort sera pour m'amour terminée,
De tes souspirs tes neveux se riront;

« Tu seras fait du vulgaire la fable,
Tu bastiras sur l'incertain du sable,
Et vainement tu peindras dans les cieux. »

Ainsi disoit la nymphe qui m'affolle,
Lors que le ciel, témoin de sa parolle,
D'un dextre éclair fut presage à mes yeux.

Comme un chevreuil*,quand le printemps détruit
Du froid hyver la poignante gelée,
Pour mieux brouter la fueille emmiellée,
Hors de son bois avec l'aube s'enfuit;

Et seul, et seur, loin des chiens et du bruit,
Or' sur un mont, or' dans une valée,
Or' près d'une onde à l'escart recelée,
Libre, folâtre où son pied le conduit;

De rets ne d'arc sa liberté n'a crainte,
Sinon alors que sa vie est atteinte
D'un trait meurtrier empourpré de son sang;

Ainsi j'allois, sans espoir de dommage,
Le jour qu'un œil, sur l'avril de mon âge,
Tira d'un coup mille traits dans mon flanc.

Ciel, air et vents, plaine et monts descouvers,
Tertres fourchus et forests verdoyantes,
Rivages tors*,et sources ondoyantes,
Taillis rasez, et vous, bocages vers;

Antres moussus à demy-front ouvers,
Prez, boutons, fleurs et herbes rousoyantes,
Coteaux vineux et plages blondoyantes,
Gastine, Loir, et vous, mes tristes vers,

Puis qu'au partir, rongé de soin et d'ire,
A ce bel œil l'adieu je n'ay sceu dire,
Qui près et loin me detient en esmoy,

Je vous supply, ciel, air, vents, monts et plaines,
Taillis, forests, rivages et fontaines,
Antres, prez, fleurs, dites-le luy pour moy.

Que n'ay-je, Dame, en escrivant, la grace
Divine autant que j'ay la volonté ?
Par mes escrits tu serois surmonté,
Vieil enchanteur des vieux rochers de Thrace.

Plus haut encor que Pindare et qu'Horace,
J'appenderois à ta divinité
Un livre enflé de telle gravité
Que du Bellay luy quitteroit la place.

Si vive encor, Laure par l'univers
Ne fuit volant dessus les thusques* vers,
Que notre siecle heureusement estime,

Comme ton nom, honneur des vers françois,
Victorieux des peuples et des rois,
S'en-voleroit sur l'aile de ma ryme.

Si j'estois Jupiter, Sinope, vous seriez
Mon espouse Junon ; si j'estois roy des ondes,
Vous seriez ma Tethys, royne des eaux profondes,
Et pour vostre maison l'Océan vous auriez.

Si la terre estoit mienne, avec moy vous tiendriez
L'empire de la terre aux mammelles fecondes,
Et, dessus une coche, en belles tresses blondes,
Par le peuple, en honneur déesse vous iriez.

Mais je ne suis pas dieu et si ne le puis estre* :
Le ciel pour vous servir seulement m'a fait naistre,
De vous seule je pren mon sort aventureux.

Vous estes tout mon bien, mon mal et ma fortune ;
S'il vous plaist de m'aimer je deviendray Neptune,
Tout Jupiter, tout roy, tout riche et tout heureux.

CHANSON.

Quand j'estois libre, ains que l'amour cruelle
Ne fut éprise encore en ma mouelle,
Je vivois bien heureux ;
Comme à l'envy, les plus accortes filles
Se travailloient, par leurs flames gentilles,
De me rendre amoureux !

Mais tout ainsi qu'un beau poulain farouche*,
Qui n'a masché le frein dedans la bouche,
Va seulet écarté,
N'ayant soucy sinon d'un pied superbe
A mille bonds fouler les fleurs et l'herbe,
Vivant en liberté....

J'avois escrite au plus haut de la face,
Avec la honte, une agréable audace
Pleine d'un franc desir;
Avec le pied marchois ma fantaisie
De çà de là, sans peur ne jalousie,
Seigneur de mon plaisir.

Cesse tes pleurs, mon livre : il n'est pas ordonné
Du destin que, moy vif, tu reçoives la gloire;
Avant que passé j'aye outre la rive noire,
L'honneur que l'on te doit ne te sera donné.
Quelqu'un, après mil ans, de mes vers estonné,
Voudra dedans mon Loir comme en Permesse boire,
Et, voyant mon pays, à peine voudra croire
Que d'un si petit champ tel poëte soit né*.
Pren, mon livre, pren cœur : la vertu precieuse
De l'homme, quand il vit, est toujours odieuse.
Après qu'il est absent, chacun le pense un dieu.
La rancueur nuit tousjours à ceux qui sont en vie;
Sur les vertus d'un mort elle n'a plus de lieu,
Et la postérité rend l'honneur sans envie.

---

*Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, devidant et filant,
Direz, chantant mes vers, et vous esmerveillant :
Ronsard me celebroit du temps que j'estois belle.
Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Desja sous le labeur à demy sommeillant,
Qui, au bruit de Ronsard, ne s'aille réveillant,
Benissant vostre nom de louange immortelle.
Je seray sous la terre, et, fantosme sans os,
Par les ombres myrteux je prendray mon repos;
Vous, serez au fouyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier desdain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain;
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Genevres herissez, et vous, houx espineux,
L'un hoste des deserts, et l'autre d'un bocage;
Lierre, le tapis d'un bel antre sauvage,
Sources qui bouillonnez d'un surgeon sabloneux;
Pigeons, qui vous baisez d'un baiser gracieux,
Tourtres qui lamentez d'un eternel veufvage,
Rossignols ramagers qui d'un plaisant langage
Nuict et jour rechantez vos versets amoureux;
Vous, à la gorge rouge, estrangere arondelle,
Si vous voyez aller ma nymphe en ce printemps
Pour cueillir des bouquets par ceste herbe nouvelle,
Dites-luy pour néant que sa grâce j'attens,
Et que, pour ne souffrir le mal que j'ay pour elle,
J'ay mieux aimé mourir que languir si longtemps.

Je vous envoye un bouquet que ma main
Vient de trier de ces fleurs épanies ;
Qui ne les eust à ce vespre cueillies,
Cheutes à terre elles fussent demain.
Cela vous soit un exemple certain
Que vos beautez bien qu'elles soient fleuries,
En peu de temps seront toutes flaitries,
Et, comme fleurs, periront tout soudain.
Le temps s'en va, le temps s'en va, ma dame ;
Las! le temps non, mais nous nous en-allons,
Et tost serons estendus sous la lame.
Et des amours desquelles nous parlons,
Quand serons morts, n'en sera plus nouvelle.
Pour ce aimez-moy ce pendant qu'estes belle.

A HENRI II*.

Comme un qui prend une coupe,
Seul honneur de son trésor,
Et de rang verse à la troupe
Du vin qui rit dedans l'or :

Ainsi, versant la rosée
Dont ma langue est arrousée
Sur la race des Valois.
En son doux nectar j'abbreuve
Le plus grand roy qui se treuve
Soit en armes ou en lois.

Heureux l'honneur que j'embrasse,
Heureux qui se peut vanter
De voir la thebaine grace
Qui sa vertu veut chanter.
Je vien pour chanter la tienne
Sur la corde dorienne,
Et pour estre desormais
Celui qui de tes victoires
Ne souffrira que les gloires
En l'oubly tombent jamais.

De ce beau trait decoché,
Dy, Muse mon esperance,
Quel prince sera touché,
Le tirant parmy la France ?
Sera-ce pas notre Roy,
De qui la divine aureille
Boira la douce merveille
Qui n'obéit qu'à ma loy ?...

A CASSANDRE.

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait desclose
Sa robe de pourpre au soleil
A point perdu cette vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.
Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las ! las ! ses beautez laissé cheoir !
O vrayment marastre Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !
Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne

En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :
Comme à ceste fleur, la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

A LA FONTAINE BELLERIE*.

O fontaine Bellerie!
Belle déesse cherie
De nos nymphes, quand ton eau
Les cache au fond de ta source,
Fuyantes le satyreau
Qui les pourchasse à la course
Jusqu'au bord de ton ruisseau,
Tu es la nymphe eternelle
De ma terre paternelle.
Pour ce, en ce pré verdelet,
Voy ton poëte qui t'orne
D'un petit chevreau de lait,
A qui l'une et l'autre corne
Sortent du front nouvelet.
Tousjours l'esté je repose
Près ton onde, où je compose,
Caché sous tes saules vers,
Je ne sçay quoy qui ta gloire
Envoira par l'univers,
Commandant à la memoire
Que tu vives par mes vers.
L'ardeur de la canicule
Jamais tes rives ne brule,
Tellement qu'en toutes pars
Ton ombre est espaisse et drue
Aux pasteurs venans des parcs,
Aux bœufs las de la charrue
Et au bestial espars.
Io, tu seras sans cesse
Des fontaines la princesse,
Moy celebrant le conduit
Du rocher percé qui darde
Avec un enroué bruit
L'eau de ta source jazarde,
Qui trepillante se suit.

A LA FOREST DE GASTINE

Couché sous tes ombrages vers,
  Gastine, je te chante
Autant que les Grecs, par leurs vers
  La forest d'Erymanthe :
Car, malin, celer je ne puis
  A la race future
De combien obligé je suis
  A ta belle verdure.
Toy qui, sous l'abry de tes bois,
  Ravy d'esprit m'amuses;
Toy qui fais qu'à toutes les fois
  Me respondent les Muses;
Toy par qui de l'importun soin
  Tout franc je me délivre,
Lorsqu'en toy je me pers bien loin,
  Parlant avec un livre,
Tes bocages soient tousjours pleins
  D'amoureuses brigades
De Satyres et de Sylvains,
  La crainte des Naiades!
En toy habite desormais
  Des Muses le college,
Et ton bois ne sente jamais
  La flamme sacrilege!

---

*Pour boire, dessus l'herbe tendre
Je veux sous un laurier m'estendre,
Et veux qu'Amour d'un petit brin
Ou de lin, ou de cheneviere,
Trousse au flanc sa robe legere,
Et my-nud me verse du vin.
  L'incertaine vie de l'homme
De jour en jour se roule comme
Aux rives se roulent les flots,
Et, après notre heure derniere,
Rien de nous ne reste en la biere
Que je ne sçay quels petits os.
  Je ne veux, selon la coustume,
Que d'encens ma tombe on parfume,

Ny qu'on y verse des odeurs;
Mais, tandis que je suis en vie,
J'ay de me parfumer envie
Et de me couronner de fleurs.

L'AMOUR MOUILLÉ*.

AU SIEUR ROBERTET.

Il estoit minuict, et l'Ourse
De son char tournoit la course
Entre les mains du Bouvier,
Quand le somme vint lier
D'une chaine sommeillere
Mes yeux clos sous la paupiere.
Ja, je dormois en mon lit,
Lorsque j'entr'ouy le bruit
D'un qui frapoit à ma porte,
Et heurtoit de telle sorte
Que mon dormir s'en alla.
Je demanday : « Qu'est-ce là
Qui fait à mon huis sa plainte?
— Je suis enfant, n'aye crainte, »
Ce me dit-il. Et adonc
Je lui desserre le gond
De ma porte verrouillée.
« J'ay la chemise mouillée,
Qui me trempe jusqu'aux oz,
Ce disoit, car sur le doz
Toute nuict j'ay eu la pluie;
Et pour ce je te supplie
De me conduire à ton feu
Pour m'aller seicher un peu. »
Lors je prins sa main humide,
Et par pitié je le guide
En ma chambre, et le fis seoir
Au feu qui restoit du soir;
Puis, allumant des chandelles,
Je vy qu'il portoit des ailes,
Dans la main un arc turquois,
Et sous l'aisselle un carquois.
Adonc en mon cœur je pense
Qu'il avoit grande puissance,

Et qu'il falloit m'apprester
Pour le faire banqueter.
Ce pendant il me regarde
D'un œil, de l'autre il prend garde
Si son arc estoit seché ;
Puis, me voyant empesché
A luy faire bonne chere,
Me tire une fleche amere
Droict en l'œil, et qui de là
Plus bas au cœur devala,
Et m'y fit telle ouverture
Qu'herbe, drogue ny murmure*,
N'y serviroient plus de rien.

A CHARLES DE PISSELEU.

D'où vient cela, Pisseleu, que les hommes
De leur nature aiment le changement,
Et qu'on ne void en ce monde où nous sommes
Un seul qui n'ait un divers jugement?
L'un, esloigné des foudres de la guerre*,
Veut par les champs son âge consumer
A bien poitrir les mottes de sa terre
Pour de Cerès les presens y semer;
L'autre au contraire, ardant, aime les armes,
Et ne sauroit en un lieu sejourner
Sans bravement attaquer les allarmes,
Bien que jamais ne pense retourner.
Qui le palais, de langue mise en vente,
Fait esclater devant un président,
Et qui, piqué d'avarice suivante,
Franchit la mer de l'Inde à l'occident.
L'un de l'amour adore l'inconstance ;
L'autre, plus sain, ne met l'esprit sinon
Au bien public, aux choses d'importance,
Cherchant par peine un perdurable nom.
L'un suit la cour et les faveurs ensemble,
Si que sa teste au ciel semble toucher;
L'autre les fuit et est mort, ce luy semble,
S'il void le roy de son toict approcher.
Le pelerin à l'ombre se delasse,
Ou d'un sommeil le travail adoucit,
Ou, réveillé, avec la pleine tasse
Des jours d'esté la longueur accourcit.

Qui devant l'aube accourt triste à la porte
Du conseiller, et là, faisant maint tour,
Le sac au poing, attend que Monsieur sorte
Pour luy donner humblement le bon-jour.
Icy cestuy de la sage nature
Les faits divers remasche en y pensant,
Et cestuy-là, par la linéature
Des mains, predit le malheur menaçant.
L'un, allumant ses vains fourneaux, se fonde
Dessus la pierre incertaine, et combien
Que l'invoqué Mercure ne responde,
Soufle en deux mois le meilleur de son bien.
L'un grave en bronze, et dans le marbre à force
Veut le labeur de nature imiter;
Des corps errans l'astrologue s'efforce
Oser par art le chemin limiter.
Mais tels estats inconstants de la vie
Ne m'ont point pleu, et me suis tellement
Esloigné d'eux que je n'eus onc envie
D'abaisser l'œil pour les voir seulement.
L'honneur sans plus du verd laurier m'agrée* ;
Par luy je hay le vulgaire odieux.
Voilà pourquoy Euterpe la sacrée
M'a de mortel fait compagnon des dieux.
La belle m'aime et par ses bois m'amuse,
Elle me suit, et, quand je veux sonner,
De m'accorder ses flutes ne refuse,
Ne de m'apprendre à bien les entonner;
Car elle m'a de l'eau de ses fontaines
Pour prestre bien baptisé de sa main,
Me faisant part du haut honneur d'Athènes
Et du sçavoir de l'antique Romain.

A ODET DE COLLIGNY*.

Mais d'où vient cela, mon Odet?
Si de fortune par la rue
Quelque courtisan je salue
Ou de la voix, ou du bonnet,
Ou d'un clin d'œil tant seulement,
De la teste, ou d'un autre geste,
Soudain par serment il proteste
Qu'il est à mon commandement.

Soit qu'il me treuve chez le roy,
Soit qu'il en sorte ou qu'il y vienne,
Il met sa main dedans la mienne,
Et jure qu'il est tout à moy....
Mais quand un affaire de soin
Me presse à luy faire requeste,
Tout soudain il tourne la teste,
Et me delaisse à mon besoin;
Et si je veux ou l'aborder
Ou l'accoster en quelque sorte,
Mon courtisan passe une porte,
Et ne daigne me regarder;
Et plus je ne luy suis cognu,
Ny mes vers ny ma poësie,
Non plus qu'un estranger d'Asie
Ou quelqu'un d'Afrique venu.
Mais vous, mon support gracieux,
Mon appuy, mon prelat que j'aime,
Mille fois plus ny que moi-mesme,
Ny que mon cœur, ny que mes yeux,
Vous ne me faictes pas ainsi:
Car si quelque affaire me presse,
Librement à vous je m'addresse,
Qui de mon fait avez souci.
Vous avez soin de mon honneur,
Et voulez que mon bien prospere,
M'aimant tout ainsi qu'un doux pere,
Et non comme un rude seigneur,
Sans me promettre ces grands monts
Ni ces grands'mers d'or ondoyantes;
Car telles bourdes impudantes
Sont indignes des Chastillons.
La raison, Prelat, je l'entens,
C'est que vous estes veritable,
Et non courtisan variable,
Qui sert aux faveurs et au temps*.

DE L'ÉLECTION DE SON SÉPULCHRE.

Antres, et vous fontaines,
De ces roches hautaines
Qui tombez contre bas*
D'un glissant pas;

Et vous forests, et ondes
Par ces prez vagabondes,
Et vous rives et bois,
Oyez ma vois.

Quand le ciel et mon heure
Jugeront que je meure,
Ravi du beau séjour
Du commun jour,

Je defens qu'on ne rompe
Le marbre pour la pompe
De vousloir mon tombeau
Bastir plus beau....

Mais bien je veux qu'un arbre
M'ombrage au lieu d'un marbre,
Arbre qui soit couvert
Tousjours de verd*.

De moy puisse la terre
Engendrer un lierre
M'embrassant en maint tour
Tout à l'entour;

Et la vigne tortisse
Mon sepulchre embellisse,
Faisant de toutes pars
Un ombre espars.

Là viendront chaque année
A ma feste ordonnée,
Avecques leurs troupeaux
Les pastoureaux;

Puis, ayant fait l'office
De leur beau sacrifice,
Parlans à l'isle ainsi
Diront ceci :

« Que tu es renommée
D'estre tombeau nommée
D'un de qui l'univers
Chante les vers,

« Et qui oncque en sa vie
Ne fut brulé d'envie,
Mendiant les honneurs
Des grands seigneurs,

« Ny n'enseigna l'usage
De l'amoureux breuvage,
Ny l'art des anciens
Magiciens,

« Mais bien à nos campagnes
Fit voir les Sœurs compagnes
Foulantes l'herbe aux sons
De ses chansons,

« Car il fit à sa lyre
Si bons accords eslire
Qu'il orna de ses chants
Nous et nos champs!

« La douce manne tombe
A jamais sur sa tombe,
Et l'humeur que produit
En may la nuit!

« Tout à l'entour l'emmure
L'herbe et l'eau qui murmure,
L'un tousjours verdoyant,
L'autre ondoyant!

« Et nous, ayans memoire
Du renom de sa gloire,
Lui ferons, comme à Pan,
Honneur chaque an. »

Ainsi dira la troupe,
Versant de mainte coupe
Le sang d'un agnelet
Avec du lait,

Dessus moy, qui à l'heure
Seray par la demeure
Où les heureux esprits
Ont leur pourpris.

La gresle ne la nége
N'ont tels lieux pour leur siege
Ne la foudre oncques là
Ne devala.

Mais bien constante y dure
L'immortelle verdure
Et constant en tout temps
Le beau printemps.

Et Zephire y alaine
Les myrtes et la plaine
Qui porte les couleurs
De mille fleurs.

Le soin qui sollicite
Les rois ne les incite
Le monde ruiner
Pour dominer,

Ains comme freres vivent,
Et, morts, encore suivent
Les mestiers qu'ils avoient
Quand ils vivoient.

Là, là, j'oirray d'Alcée
La lyre courroucée,
Et Sappho, qui sur tous
Sonne plus doux.

Combien ceux qui entendent
Les odes qu'ils respendent
Se doivent réjouir
De les ouïr!...

La seule lyre douce
L'ennuy des cœurs repousse,
Et va l'esprit flatant
De l'escoutant.

Quand je suis vingt ou trente mois
Sans retourner en Vendomois,
Plein de pensées vagabondes
Plein d'un remors et d'un souci,
Aux rochers je me plains ainsi,
Aux bois, aux antres et aux ondes :
Rochers, bien que soyez âgez
De trois mil ans, vous ne changez
Jamais ny d'estat ny de forme;
Mais tousjours ma jeunesse fuit,
Et la vieillesse qui me suit
De jeune en vieillard me transforme.
Bois, bien que perdiez tous les ans
En hyver vos cheveux mouvans,

L'an d'après qui se renouvelle
Renouvelle aussi vostre chef;
Mais le mien ne peut de rechef
Ravoir sa perruque nouvelle.
Antres, je me suis veu chez vous
Avoir jadis verds les genous,
Le corps habile et la main bonne;
Mais ores j'ay le corps plus dur,
Et les genoux, que n'est le mur
Qui froidement vous environne.
Ondes, sans fin vous promenez,
Et vous menez et ramenez
Vos flots d'un cours qui ne sejourne;
Et moy, sans faire long sejour,
Je m'en vais de nuict et de jour*,
Au lieu d'où plus on ne retourne....

Ma douce jouvence est passée,
Ma premiere force est cassée,
J'ay la dent noire et le chef blanc;
Mes nerfs sont dissous, et mes veines*,
Tant j'ay le corps froid, ne sont pleines
Que d'une eau rousse en lieu de sang.
. . . .
. . . .
Adieu, je sens venir ma fin;
Nul passetemps de ma jeunesse
Ne m'accompagne en la vieillesse,
Que le feu, le lict et le vin.
J'ay la teste toute estourdie
De trop d'ans et de maladie;
De tous costez le soin me mord,
Et soit que j'aille ou que je tarde,
Tousjours après moy je regarde
Si je verray venir la mort,
Qui doit, ce me semble, à toute heure
Me mener là bas, où demeure
Je ne sçay quel Pluton, qui tient
Ouvert à tous venans un antre,
Où bien facilement on entre,
Mais d'où jamais on ne revient.

---

*Le petit enfant Amour
Cueilloit des fleurs à l'entour
D'une ruche, où les avettes
Font leurs petites logettes.
Comme il les alloit cueillant,
Une avette sommeillant
Dans le fond d'une fleurette,
Lui piqua la main tendrette.
Si tost que piqué se vit,
Ah! je suis perdu, ce dit;
Et, s'en-courant vers sa mere,
Lui monstra sa playe amere :
« Ma mere, voyez ma main,
Ce disoit Amour tout plein
De pleurs, voyez quelle enflure
M'a fait une esgratignure! »
Alors Venus se sou-rit,
Et en le baisant le prit,
Puis sa main luy a soufflée
Pour guarir sa plaie enflée.
« Qui t'a, dy-moy, faux garçon,
Blessé de telle façon?
Sont-ce mes Graces riantes,
De leurs aiguilles poignantes?
— Nenny, c'est un serpenteau,
Qui vole au printemps nouveau
Avecques deux ailerettes
Çà et là sur les fleurettes.
— Ah! vrayment je le cognois,
Dit Venus; les villageois
De la montagne d'Hymette
Le surnomment Melissette*.
« Si doncques un animal
Si petit fait tant de mal,
Quand son halesne espoinçonne
La main de quelque personne,
« Combien fais-tu de douleurs
Au prix de luy, dans les cœurs
De ceux contre qui tu jettes
Tes homicides sagettes? »

Bel aubespin verdissant,
Fleurissant,
Le long de ce beau rivage,
Tu es vestu jusqu'au bas
Des longs bras
D'une lambrunche sauvage.

Deux camps drillants de fourmis
Se sont mis
En garnison sous ta souche;
Et dans ton tronc mi-mangé
Arrangé
Les avettes ont leur couche.

Le gentil rossignolet,
Nouvelet,
Avecques sa bien-aimée,
Pour ses amours alleger
Vient loger
Tous les ans en ta ramée.

Sur ta cyme il fait son ny,
Bien garny
De laine et de fine soye,
Où ses petits esclorront,
Qui seront
De mes mains la douce proye.

Or vy, gentil aubespin,
Vy sans fin,
Vy sans que jamais tonnerre
Ou la coignée, ou les vents,
Ou les temps
Te puissent ruer par terre.

Nous ne tenons en nostre main
Le temps futur du lendemain ;
La vie n'a point d'asseurance,
Et, pendant que nous desirons
La faveur des roys, nous mourons
Au milieu de notre esperance.

L'homme, après son dernier trespas,
Plus ne boit ne mange là bas,
Et, sa grange, qu'il a laissée
Pleine de blé devant sa fin,
Et sa cave pleine de vin,
Ne luy viennent plus en pensée.
Hé ! quel gain apporte l'esmoy?
Va, Corydon, appreste-moy
Un lict de roses espanchées.
Il me plaist, pour me défascher,
A la renverse me coucher
Entre les pots et les jonchées.
Fay-moy venir Daurat icy;
Fais-y venir Jodelle aussi,
Et toute la musine troupe.
Depuis le soir jusqu'au matin
Je veux leur donner un festin
Et cent fois leur pendre la coupe.
Verse donc et reverse encor
Dedans ceste grand' coupe d'or :
Je vay boire à Henry Estienne,
Qui des enfers nous a rendu
Du vieil Anacréon perdu
La douce lyre téïenne.
A toi, gentil Anacréon,
Doit son plaisir le biberon;
Et Bacchus te doit ses bouteilles,
Amour son compagnon te doit*,
Venus et Silene, qui boit
L'esté dessous l'ombre des treilles.

La belle Venus un jour*
M'amena son fils Amour;
En l'amenant me vint dire :
« Escoute, mon cher Ronsard,
Enseigne à mon enfant l'art
De bien jouer de la lyre. »
Incontinent je le pris,
Et soigneux je luy appris
Comme Mercure eut la peine
De premier la façonner
Et de premier en sonner
Dessus le mont de Cyllene;

Comme Minerve inventa
Le haut-bois qu'elle jetta
Dedans l'eau toute marrie ;
Comme Pan le chalumeau
Qu'il pertuisa du roseau
Formé du corps de s'amie.
Ainsi, pauvre que j'estois,
Tout mon art je recordois
A cet enfant pour l'apprendre ;
Mais luy, comme un faux garson,
Se moquoit de ma chanson,
Et ne la vouloit entendre.
« Pauvre sot, ce me dit-il,
Tu te penses bien subtil !
Mais tu as la teste fole
D'oser t'egaler à moy,
Qui jeune en sçay plus que toy,
Ni que ceux de ton escole. »
Et alors il me sou-rit,
Et en me flattant m'apprit
Tous les œuvres de sa mère,
. . . .

Il me dit tous ses attraits,
Tous ses jeux, et de quels traits
Il blesse les fantaisies
Et des hommes et des dieux,
Tous ses tourments gracieux,
Et toutes ses jalousies.
Et me les disant, alors
J'oubliay tous les accors
De ma lyre desdaignée,
Pour retenir en leur lieu
L'autre chanson que ce dieu
M'avoit par cœur enseignée.

A SA MUSE*.

Plus dur que fer j'ai fini mon ouvrage,
Que l'an, dispos à demener les pas,
Que l'eau, le vent ou le brulant orage
L'injuriant, ne ru'ront* point à bas.

Quand ce viendra que le dernier trespas
M'assoupira d'un somme dur, à l'heure
Sous le tombeau tout Ronsard n'ira pas,
Restant de luy la part qui est meilleure.
  Tousjours, tousjours, sans que jamais je meure,
Je voleray tout vif par l'univers,
Eternisant les champs où je demeure,
De mes lauriers fatalement couvers,
Pour avoir joint les deux harpeurs* divers
Au doux babil de ma lyre d'yvoire,
Que j'ay rendus Vendomois par mes vers.
  Sus donque, Muse, emporte au ciel la gloire
Que j'ay gaignée, annonçant la victoire
Dont à bon droit je me voy jouissant,
Et de son fils consacre la memoire,
Serrant son front d'un laurier verdissant.

CONTRE LES BUCHERONS

DE LA FOREST DE GASTINE.

. . . .
  Escoute, bucheron, arreste un peu le bras;
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas;
Ne vois-tu pas le sang lequel degoute à force
Des nymphes qui vivoient dessous la dure escorce ?
Sacrilege meurdrier, si on pend un voleur
Pour piller un butin de bien peu de valeur,
Combien de feux, de fers, de morts et de détresses
Merites-tu, meschant, pour tuer nos déesses ?
  Forest, haute maison des oiseaux bocagers !
Plus le cerf solitaire et les chevreuls legers
Ne paistront sous ton ombre, et ta verte criniere
Plus du soleil d'esté ne rompra la lumiere.
  Plus l'amoureux pasteur sur un tronq adossé,
Enflant son flageolet à quatre trous persé,
Son mastin à ses pieds, à son flanc la houlette,
Ne dira plus le nom de sa belle Janette;
Tout deviendra muet, Echo sera sans vois;
Tu deviendras campagne, et, en lieu de tes bois,
Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
Tu sentiras le soc, le coutre et la charrue;

Tu perdras le silence, et haletans d'effroy
Ny Satyres ny Pans ne viendront plus chez toy.
Adieu, vieille forest, le jouet de Zephyre,
Où premier j'accorday les langues de ma lyre,
Où premier j'entendi les fleches resonner
D'Apollon, qui me vint tout le cœur estonner;
Où premier, admirant ma belle Calliope,
Je devins amoureux de sa neuvaine trope,
Quand sa main sur le front cent roses me jetta,
Et de son propre laict Euterpe m'allaita.
Adieu, vieille forest, adieu testes sacrées,
De tableaux et de fleurs autrefois honorées,
Maintenant le desdain des passans alterez,
Qui, bruslez en l'esté des rayons etherez,
Sans plus trouver le frais de tes douces verdures,
Accusent tes meurtriers et leur disent injures.
Adieu, chesnes, couronne aux vaillants citoyens;
Arbres de Jupiter, germes Dodonéens,
Qui premiers aux humains donnates à repaistre;
Peuples vrayment ingrats, qui n'ont sceu recognoistre
Les biens receus de vous, peuples vrayment grossiers
De massacrer ainsi leurs peres nourriciers.
Que l'homme est malheureux qui au monde se fie!
O dieux, que veritable est la philosophie,
Qui dit que toute chose à la fin perira,
Et qu'en changeant de forme une autre vestira!
De Tempé la valée un jour sera montagne,
Et la cyme d'Athos une large campagne;
Neptune quelquefois de blé sera couvert:
La matiere demeure et la forme se perd.

HYMNE DE HENRI II.

. . . .

Le bucheron qui serre en sa main la coignée,
Entré dedans un bois pour faire sa journée,
Ne sçait où commencer : ici le tronc d'un pin
Se présente à l'ouvrier, là celuy d'un sapin;
Ici du coin de l'œil marque le pied d'un chesne,
Là celuy d'un fouteau, ici celuy d'un fresne.
A la fin tout pensif, de toutes parts cherchant
Lequel il coupera, tourne le fer trenchant

Sur le pied d'un ormeau et par terre le rue
Pour en faire une nef ou faire une charrue.
Ainsi tenant ès main le luth bien apresté,
Entré dans ton palais, devant ta Majesté,
Je doute, tout pensif, quelle vertu premiere
De mille que tu as sera mise en lumiere :
Tes vertus, tes grandeurs, ta justice et ta foy,
Ta bonté, ta pitié d'un coup s'offrent à moy,
Ta vaillance au combat, au conseil ta prudence ;
Ainsi je reste pauvre, et le trop d'abondance
D'un si riche sujet m'engarde de penser
De toutes à laquelle il me faut commencer....

HYMNE DE BACCHUS.

. . . .

Tu montas sur un char que deux lynces farouches
Trainoient d'un col felon, maschantes en leurs bouches
Un frein d'or escumeux ; leur regard estoit feu,
Pareil aux yeux de ceux qui de nuict ont trop beu ;
Un manteau tyrien s'écouloit sur tes hanches,
Un chapelet de lis meslez de roses franches
Et de fueilles de vigne et de lierre espars,
Voltigeant, ombrageoit ton chef de toutes pars.
Devant ton char pompeux marchoient l'Ire et la Crainte,
Les peu sobres Propos et la Colere teinte
D'un vermillon flambant, le Vice et la Vertu,
Le Somme et le Discord d'un corselet vestu.
Son asne talonnoit le bon vieillard Silene*
Portant le van mystiq sur une lance pleine
De pampre, et publioit d'une tremblante voix
De son jeune enfançon les festes et les loix.
A son cri sauteloient le troupeau des Menades*,
Des Pans et des Sylvains, des Lenes, des Thyades,
Et menans un grand bruit de cors et de tabours,
Faisoient trembler d'effroy les villes et les bourgs
Par où le char passoit. Leurs tresses secouées
A l'abandon du vent erroient entre-nouées
De longs serpens privez et leur main brandissoit
Un dard qu'un sep de vigne à l'entour tapissoit.
Que tu prenois, Bacchus, en ton cœur de liesse
De voir sauter de nuit une hurlante presse,

Qui couverte de peaux sous les antres balloient,
Quand les trois ans passez tes festes appelloient?
Et quel plaisir de voir les vierges Lydiennes,
Ou celles de Phrygie ou les Méoniennes
Par les prez Asians* carollant à l'entour
Du bord méandrien contre-imiter son tour?
Elles en ton honneur d'une boucle azurée
Graffoient sur les genoux leur cotte figurée,
Et trepignant en rond, ainsi que petits fans,
En ballant sauteloient....

LA MORT.

Ainsi qu'un prisonnier, qui jour et nuict endure
Les manicles aux mains, aux pieds la chaisne dure,
Se doit bien réjouir à l'heure qu'il se voit
Délivré de prison; ainsi l'homme se doit
Réjouir grandement, quand la Mort luy deslie
Le lien qui serroit sa miserable vie....
Puis que l'on est contraint sur la mer voyager,
Est-ce pas le meilleur, après maint grand danger,
Retourner en sa terre, et revoir son rivage?
Puis qu'on est résolu d'accomplir un voyage,
Est-ce pas le meilleur de bien tost mettre à fin,
Pour regaigner l'hostel, la longueur du chemin?
De ce chemin mondain qui est dur et penible,
Espineux, raboteux, et fascheux au possible,
Maintenant large et long, et maintenant estroit,
Où celuy de la Mort est un chemin tout droit,
Si certain à tenir que ceux qui ne voyent goutte
Sans fourvoyer d'un pas n'en faillent point la route?...
Je te salue, heureuse et profitable Mort,
Des extremes douleurs medecin et confort!
Quand mon heure viendra, déesse, je te prie,
Ne me laisse long temps languir en maladie,
Tourmenté dans un lict; mais, puis qu'il faut mourir,
Donne-moy que soudain je te puisse encourir,
Ou pour l'honneur de Dieu ou pour servir mon prince,
Navré, poitrine ouverte, au bord de ma province* !

RESPONSE DE PIERRE DE RONSARD

K INJURES ET CALOMNIES DE JE NE SÇAY QUELS PREDICANTEREA
ET MINISTREAUX DE GENÈVE*.

. . . .
Je jure du grand Dieu l'immense déité
Que je diray le vray sans fard ny sans injure;
Car d'estre injurieux ce n'est pas ma nature.
Je te laisse ce droit duquel tu as vescu,
Et veux quant à ce point de toy estre vaincu.
Tu dis qu'une sourdesse a mon aureille close ?
Tu te moques de moy et me viens blasonner
Pour un pauvre accident que Dieu me veut donner.
Nouvel evangeliste, insensé, plein d'outrage,
Vray enfant de Satan, dy-moi en quel passage
Tu trouves qu'un chrestien (s'il n'est bien enragé)
Se doive comme toy moquer d'un affligé ?...
Tu dis que je suis vieil ? Encore n'aye-je atteint
Trente et sept ans passez, et mon corps ne se plaint
D'ans ny de maladie, et en toutes les sortes
Mes nerfs sont bien tendus, et mes veines bien fortes;
Et si j'ay le teint palle et le cheveu grison
Mes membres toutefois ne sont hors de saison.
Or cela n'est que jeu dont je ne fay que rire
Et voudrois que ce fust le plus de ton mesdire.
Tu dis, en vomissant dessur moy ta malice,
Que j'ay fait d'un grand bouc à Bacchus sacrifice* ?
Tu mens impudemment: cinquante gens de bien
Qui estoient au banquet diront qu'il n'en est rien.
Muses, qui habitez de Parnasse la crope,
Filles de Jupiter, qui allez neuf en trope,
Venez et repoussez par vos belles chansons
L'injure faite à vous et à vos nourrissons.
Jodelle ayant gaigné par une voix hardie
L'honneur que l'homme grec donne à la tragedie,
Pour avoir, en haussant le bas stile françois,
Contenté doctement les oreilles des rois;
La brigade qui lors au ciel levoit la teste
(Quand le temps permettoit une licence honneste)
Honorant son esprit gaillard et bien appris,
Luy fit present d'un bouc, des tragiques le prix.
Ja la nappe estoit mise et la table garnie
Se bordoit d'une saincte et docte compagnie,

Quand deux ou trois ensemble en riant ont poussé
Le pere du troupeau à long poil herissé.
Il venoit à grands pas, ayant la barbe peinte ;
D'un chapelet de fleurs la teste il avoit ceinte,
Le bouquet sur l'oreille, et bien fier se sentoit
De quoy telle jeunesse ainsy le présentoit ;
Puis il fut rejetté pour chose mesprisée
Après qu'il eut servy d'une longue risée,
Et non sacrifié comme tu dis, menteur,
De telle fausse bourde impudent inventeur.
Tu te plains d'autre part que ma vie est fautive,
En delices, en jeux, en vices excessive ?
Tu mens meschantement ; si tu m'avois suivy
Deux mois, tu sçaurois bien en quel estat je vy.
Or je veux que ma vie en escrit apparoisse
Afin que pour menteur un chacun te cognoisse.
M'éveillant au matin, devant que faire rien,
J'invoque l'Eternel, le pere de tout bien,
Le priant humblement de me donner sa grace,
Et que le jour naissant sans l'offenser se passe ;
Qu'il chasse toute secte et toute erreur de moy.
Qu'il me vueille garder en ma premiere foy,
Sans entreprendre rien qui blesse ma province,
Très-humble observateur des loix et de mon prince
Après je sors du lict, et quand je suis vestu
Je me range à l'estude et apprens la vertu,
Composant et lisant, suivant ma destinée,
Qui s'est dès mon enfance aux Muses enclinée.
Quatre ou cinq heures seul je m'arreste enfermé ;
Puis sentant mon esprit de trop lire assomé,
J'abandonne le livre et m'en vais à l'eglise.
Au retour pour plaisir une heure je devise ;
De là je viens disner, faisant sobre repas,
Je rends graces à Dieu ; au reste je m'esbas.
Car si l'après-disnée est plaisante et sereine,
Je m'en vais pourmener, tantost parmy la plaine,
Tantost en un village, et tantost en un bois,
Et tantost par les lieux solitaires et cois.
J'aime fort les jardins qui sentent le sauvage ;
J'aime le flot de l'eau qui gazouille au rivage.
Là, devisant sur l'herbe avec un mien amy,
Je me suis par les fleurs bien souvent endormy
A l'ombrage d'un saule; ou, lisant dans un livre,
J'ay cherché le moyen de me faire revivre;
Tout pur d'ambition et des soucis cuisans,
Miserables bourreaux d'un tas de mesdisans,

Qui font (comme ravis) les prophetes en France,
Pippans les grands seigneurs d'une belle apparence.
  Mais quand le ciel est triste et tout noir d'espesseur,
Et qu'il ne fait aux champs ny plaisant ny bien seur,
Je cherche compagnie ou je joue à la prime,
Je voltige ou je saute ou je lutte ou j'escrime,
Je dy le mot pour rire et à la verité
Je ne loge chez moy trop de severité.

. . . .

. . . .

J'ayme le bal, la danse et les masques aussi,
La musique et le luth, ennemis du soucy.
  Puis quand la nuict brunette a rangé les estoilles,
Encourtinant le ciel et la terre de voiles,
Sans soucy je me couche : et là, levant les yeux
Et la bouche et le cœur vers la voûte des cieux,
Je fais mon oraison, priant la bonté haute
De vouloir pardonner doucement à ma faute.
Au reste je ne suis ny mutin ny meschant,
Qui fay croire ma loy par le glaive trenchant.
Voilà comme je vy ; si ta vie est meilleure,
Je n'en suis envieux, et soit à la bonne heure...
  Tu dis que j'ay gagé ma Muse pour flatter ?
Nul prince ny seigneur ne se sçauroit vanter
(Dont je suis bien marry) de m'avoir donné gage
Je sers à qui je veux, j'ay libre le courage.
Le roy, son frere et mere, et les princes ont bien
Pouvoir de commander à mõn luth Cynthien.
Des autres je ne suis ny valet ny esclave,
Et s'ils sont grands seigneurs, j'ay l'esprit haut et brave.
  Tu dis que j'ay vescu maintenant escolier,
Maintenant courtisan et maintenant guerrier,
Et que plusieurs mestiers ont esbatu ma vie ?
Tu dis vray, predicant ; mais je n'euz oncq' envie
De me faire ministre ou comme toy, cafard,
Vendre au peuple ignorant mes songes et mon fard.
J'aimerois mieux ramer sur les ondes salées,
Ou avoir du labeur les deux mains empoulées,
Ainsi qu'un vigneron par les champs incogneu,
Qu'estre d'un gentil-homme un pippeur devenu.
  Tu te mocques, aussy, de quoy ma poësie
Ne suit l'art miserable, ains va par fantaisie,
Et de quoy ma fureur sans ordre se suivant
Esparpille ses vers comme fueilles au vent ;
Ou comme au mois d'esté, quand l'aire bien feconde
Sent battre de Cerès la chevelure blonde,

Et le vanneur my-nud, ayant beaucoup secoux
Le blé, de-çà, de-là, dessus les deux genoux,
Le tourne et le revire, et d'une plume espaisse
Separe les bourriers du sein de la déesse;
Puis du dos et des bras efforcés par ahan
Fait sauter le froment bien haut dessus le van.
Lors les bourriers volans, comme poudre menue,
Sans ordre çà et là se perdent en la nue,
Et font sur le vanneur meint tour et meint retour;
L'aire est blanche de poudre et les granges d'autour.
Voilà comme tu dis que ma Muse sans bride
S'esgare respandue où la fureur la guide.
Si tu avois les yeux aussi prompts et ouverts
A desrober mon art qu'à desrober mes vers,
Tu dirois que ma Muse est pleine d'artifice,
Et ma brusque vertu ne te seroit un vice.
En l'art de poësie, un art il ne faut pas
Tel qu'ont les predicans, qui suivent pas à pas
Leur sermon sceu par cœur, ou tel qu'il faut en prose,
Où tousjours l'orateur suit le fil d'une chose.
Les poëtes gaillars ont artifice à part;
Ils ont un art caché, qui ne semble pas art
Aux versificateurs, d'autant qu'il se promeine
D'une libre contrainte où la Muse le meine.
As-tu point veu voler en la prime saison
L'avette qui de fleurs enrichit sa maison?
Tantost le beau narcisse et tantost elle embrasse
Le vermeil hyacinthe, et sans suivre une trasse
Erre de pré en pré, de jardin en jardin,
Portant un doux fardeau de melisse ou de thin.
Ainsi le bon esprit que la Muse espoinçonne,
Porté de la fureur, sur Parnasse moissonne
Les fleurs de toutes parts, errant de tous costez.
En ce poinct par les champs de Rome estoient portez
Le damoiseau Tibulle et celuy qui fit dire
Les chansons des Gregeois à sa romaine lyre.
Tels ne furent jamais les versificateurs,
Des Muses avortons, ny tous ces imposteurs,
Dont l'ardente fureur d'Apollon n'a saisie
L'ame d'une gentille et docte frenaisie.
Tel bien ne se promet aux hommes vicieux,
Mais aux hommes bien-nez qui sont aimez des cieux....
Tu dis qu'auparavant j'estois fort renommé
Et qu'ores je ne suis de personne estimé.
Penses-tu que ta secte embrasse tout le monde?
Penses-tu que le ciel, l'air, et la terre et l'onde

Se faschent contre moy pour te voir en courrous?
Tu te trompes beaucoup : Dieu est pere de tous!
Je n'ay que trop d'honneur ; certes je voudrois estre
Sans bruit et sans secours, comme un pasteur champestre,
Ou comme un laboureur qui de bœufs accouplez
Repoitrit ses guerets pour y semer les blez.
Celuy n'est pas heureux qu'on monstre par la rue,
Que le peuple cognoist, que le peuple salue;
Mais heureux est celuy que la gloire n'époint,
Qui ne cognoist personne et qu'on ne cognoit point....

ÉPITAPHE DE MARULLE.

Dites bas de bonnes paroles,
Muses, et avec mes chansons
Accordez foiblement les sons
De vos luths et de vos violes.
Voicy de Marulle la tombe;
Priez qu'à tout jamais du ciel
La douce manne et le doux miel
Et la douce rosée y tombe.
Je faux : la tombe de Marulle?
De luy sa tombe n'a sinon
Les vaines lettres de son nom;
Il vit là bas avec Tibulle.
Dessus les rives Elysées,
Et, sous l'ombre des myrtes vers,
Au bruit des eaux chante ses vers
Entre les ames bien prisées....
Chere ame, pour les belles choses
Que j'appren en lisant tes vers,
Pren pour present ces lauriers vers,
Ces beaux lis et ces belles roses.
Tousjours legere soit la terre
A tes os, et sur ce tombeau
Qui enserre un esprit si beau
Tousjours grimpe le verd lierre!

VI

JOACHIM DU BELLAY

1524—1560.

(Voyez Notice, page 256)

SONNETS.

Si nostre vie est moins qu'une journée
En l'Éternel, si l'an, qui fait le tour,
Chasse nos jours sans espoir de retour,
Si perissable est toute chose née;

Que songes-tu, mon ame emprisonnée?
Pourquoy te plaist l'obscur de nostre jour,
Si, pour voler en un plus cher sejour,
Tu as au dos l'aile bien empennée?

Là est le bien que tout esprit desire,
Là le repos où tout le monde aspire,
Là est l'amour, là le plaisir encore :

Là, ô mon ame, au plus haut ciel guidée,
Tu y pourras recognoistre l'idée
De la beauté qu'en ce monde j'adore.

Comme souvent des prochaines fougères
Le feu s'attache aux buyssons, et souvent,
Jusques aux bleds, par la fureur du vent,
Pousse le cours de ses flammes legères;

Et comme encor ces flammes passagères
Par tout le bois traînent, en se suyvant,
Le feu qu'au pied d'un chesne auparavant
Avoyent laissé les peu cautes bergères;

Ainsi l'amour d'un tel commencement
Prend bien souvent un grand accroissement:
Il vaut donc mieux ma plume icy contraindre

Que d'imiter un homme sans raison,
Qui, se jouant de sa propre maison,
Y met un feu qui ne se peut esteindre.

Voyez, amants, comment ce petit dieu
Traicte nos cœurs. Sur la fleur de mon aage,
Amour tout seul regnoit en mon courage,
Et n'y avoit la raison point de lieu.

Puis, quand cest aage, augmentant peu à peu,
Vint sur cè poinct où l'homme est le plus sage,
D'autant qu'en moy croissoient sens et usage,
D'autant aussi décroissoit ce doux feu.

Ores, mes ans tandans sur la vieillesse
(Voyez comment la raison nous delaisse),
Plus que jamais je sens ce feu d'Amour.

L'ombre au matin nous voyons ainsi croistre;
Sur le midy plus petit apparoistre,
Puis s'augmenter devers la fin du jour.

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy là qui conquist la Toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son aage!

Quand revoiray-je, hélas! de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Revoiray-je le clos de ma pauvre maison
Qui m'est une province, et beaucoup d'avantage?

Plus me plaist le sejour qu'ont basty mes ayeux,
Que des palais romains le front audacieux :
Plus que le marbre dur, me plaist l'ardoise fine

Plus mon Loyre gaulois, que le Tybre latin,
Plus mon petit Lyré, que le mont Palatin
Et plus que l'air marin, la douceur angevine.

C'estoit ores, c'estoit qu'à moy je devois vivre,
Sans vouloir estre plus que cela que je suis,
Et qu'heureux je devois de ce peu que je puis,
Vivre content du bien de la plume et du livre.

Mais il n'a pleu aux dieux me permettre de suyvre
Ma jeune liberté, ny faire que depuis
Je vesquisse aussi franc de travaux et d'ennuis,
Comme d'ambition j'estois franc et delivre.

Il ne leur a pas pleu qu'en ma vieille saison
Je sceusse quel bien c'est de vivre en sa maison
De vivre entre les siens, sans crainte et sans envie.

Il leur a pleu, helas! qu'à ce bord estranger
Je veisse ma franchise en prison se changer,
Et la fleur de mes ans en l'hyver de ma vie.

Flatter un créditeur, pour son terme allonger,
Courtiser un banquier, donner bonne espérance,
Ne suivre en son parler la liberté de France
Et pour respondre un mot, un quart d'heure y songer :

Ne gaster sa santé par trop boire et manger,
Ne faire sans propos une folle despence,
Ne dire à tous venans tout cela que l'on pense,
Et d'un maigre discours gouverner l'étranger.

Cognoistre les humeurs, cognoistre qui demand .
Et d'autant que l'on a la liberté plus grande,
D'autant plus se garder que l'on ne soit repris :

Vivre avecques chascun, de chascun faire compte
Voilà, mon cher Morel (dont je rougis de honte),
Tout le bien qu'en trois ans à Rome j'ay appris.

Comme le champ semé en verdure foisonne,
De verdure se hausse en tuyau verdissant,
Du tuyau se herisse en espic florissant,
L'espic jaunit en grain, que le chaud assaisonne;

Et comme en la saison le rustique moissonne
Les ondoyans cheveux du sillon blondissant,
Les met d'ordre en javelle, et du blé jaunissant,
Sur le champ dépouillé, mille gerbes façonne ;

Ainsi, de peu à peu, creut l'Empire romain,
Tant qu'il fut despouillé par la barbare main
Qui ne laissa de luy que ces marques antiques

Que chacun va pillant : comme on voit le gleneur,
Cheminant pas à pas, recueillir les reliques
De ce qui va tombant après le moissonneur.

Comme on passe en esté le torrent, sans danger,
Qui souloit en hyver estre roy de la plaine,
Et ravir par les champs, d'une fuite hautaine,
L'espoir du laboureur et l'espoir du berger ;

Comme on voit les couards animaux outrager
Le courageux lyon gisant dessus l'arène,
Ensanglanter leurs dents, et, d'une audace vaine,
Provoquer l'ennemy qui ne se peut venger ;

Et comme devant Troye on vit des Grecs encor
Braver les moins vaillans autour du corps d'Hector
Ainsi ceux qui jadis souloyent, à teste basse,

Du triomphe romain la gloire accompagner,
Sur ces poudreux tombeaux exercent leur audace,
Et osent les vaincus les vainqueurs dédaigner.

Toy, qui de Rome, emerveillé, contemples
L'antique orgueil qui menassoit les cieux,
Ces vieux palais, ces monts audacieux,
Ces murs, ces arcs, ces thermes et ces temples,

Juge, en voyant ces ruynes si amples,
Ce qu'a rongé le temps injurieux,
Puis qu'aux ouvriers les plus industrieux
Ces vieux fragmens encor servent d'exemples.

Regarde après, comme, de jour en jour,
Rome, fouillant son antique séjour,
Se rebatist de tant d'œuvres divines:

Tu jugeras, que le Demon romain
S'efforce encor, d'une fatale main,
Ressusciter ces poudreuses ruynes.

Esperez-vous que la postérité
Doyve, mes vers, pour tout jamais vous lire?
Esperez-vous que l'œuvre d'une lyre
Puisse acquerir telle immortalité?

Si sous le ciel fust*quelque eternité,
Les monuments que je vous ay fait dire,
Non en papier, mais en marbre et porphyre,
Eussent gardé leur vive antiquité.

Ne laisse pas toutefois de sonner,
Luth, qu'Apollon m'a bien daigné donner,
Car, si le temps ta gloire ne desrobe,

Vanter te peux, quelque bas que tu sois,
D'avoir chanté, le premier des François,
L'antique honneur du peuple à longue robbe*.

EUX RUSTIQUES D'UN VANNEUR DE BLED AUX VENTS.

A vous, trouppe legère,
Qui d'aile passagère
Par le monde volez,
Et d'un siflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doucement esbranlez,

J'offre ces violettes,
Ces lis et ces fleurettes,
Et ces roses icy,
Ces merveillettes roses,
Tout freschement écloses,
Et ces œillets aussi.

De vostre douce haleine
Evantez ceste plaine,
Evantez ce sejour :
Ce pendant que j'ahanne
A mon blé que je vanne
A la chaleur du jour.

ÉPITAPHE D'UN CHAT.

Maintenant le vivre me fasche :
Et à fin, Magny, que tu sçaches
Pourquoy je suis tant esperdu,
Ce n'est pas pour avoir perdu
Mes anneaux, mon argent, ma bourse,
Et pourquoy est-ce donques ? pource
Que j'ay perdu, depuis trois jours,
Mon bien, mon plaisir, mes amours ;
Et quoy ! ô souvenance gréve !
A peu que le cœur ne me creve
Quand j'en parle ou quand j'en escrits :
C'est Belaud, mon petit chat gris,
Belaud, qui fut, par aventure,
Le plus bel œuvre que nature
Feit onc en matière de chats :
C'estoit Belaud la mort aux rats,
Belaud, dont la beauté fut telle
Qu'elle est digne d'estre immortelle.
Donques Belaud, premièrement,
Ne fut pas gris entièrement,
Ny tel qu'en France on le voit naistre,
Mais tel qu'à Rome on les voit estre,
Couvert d'un poil gris argentin,
Ras et poly comme satin
Couché par ondes sur l'eschine,
Et blanc dessus comme un ermine :

Petit museau, petites dents,
Yeux qui n'estoyent point trop ardents,
Mais desquels la prunelle perse
Imitoit la couleur diverse
Qu'on voit en cest arc pluvieux
Qui se courbe au travers des cieux :
La teste à la taille pareille ;
Le col grasset, courte l'oreille,
Et dessous un nez ebenin
Un petit mufle lyonnin,
Autour duquel estoit plantée
Une barbelette argentée,
Armant d'un petit poil folet
Son musequin damoiselet.
Jambe gresle, petite patte
Plus qu'une moufle delicate,
Sinon alors qu'il desguainoit
Cela dont il esgratignoit :
La gorge douillette et mignonne,
La quëue longue à la guenonne,
Mouchetée diversement
D'un naturel bigarrement :
Le flanc haussé, le ventre large,
Bien retroussé dessous sa charge,
Et le dos moyennement long,
Vray Sourian, s'il en fut onq'.
Tel fut Belaud, la gente beste,
Qui, des pieds jusques à la teste,
De telle beauté fut pourveu,
Que son pareil on n'a point veu,
O quel malheur ! ô quelle perte,
Qui ne peut estre recouverte !
O quel deuil mon ame en reçoit !
Vrayment la mort, bien qu'elle soit
Plus fière qu'un ours, l'inhumaine,
Si de voir elle eust prit la peine
Un tel chat, son cœur endurcy
En eust eu, ce croy-je, mercy :
Et maintenant ma triste vie
Ne hayrait de vivre l'envie.
Mais la cruelle n'avait pas
Gousté les follastres esbas
De mon Belaud, ny la soùplesse
De sa gaillarde gentillesse,
Soit qu'il sautast, soit qu'il gratast,
Soit qu'il tournast, ou voltigeast

D'un tour de chat, ou soit encores
Qu'il print un rat, et or' et ores
Le relaschant pour quelque temps
S'en donnast mille passetemps;
  Soit que d'une façon gaillarde,
Avec sa patte fretillarde,
Il se frotast le musequin;
Ou soit que ce petit coquin,
Privé, sautelast sur ma couche,
Ou soit qu'il ravist de ma bouche
La viande sans m'outrager,
Alors qu'il me voyoit manger;
Soit qu'il feist en diverses guises
Mile autres telles mignardises.
  Mon Dieu, quel passetemps c'estoit
Quand ce Belaud virevoltoit,
Follastre, autour d'une pelotte !
Quel plaisir quand sa teste sotte,
Suyvant sa queuë en mille tours,
D'une rouë imitoit le cours !
Ou quand, assis sur le derrière,
Il s'en faisoit une jartière,
Et, monstrant l'estomac velu
De panne blanche crespelu,
Sembloit, tant sa trongne estoit bonne,
Quelque docteur de la Sorbonne !
Ou quand alors on l'animoit,
A coup de patte il escrimoit,
Et puis appaisoit sa cholère
Tout soudain qu'on luy faisoit chère*.
. . . .
. . . .

  Belaud n'estoit point malplaisant,
Belaud n'estoit point mal-faisant,
Et ne feit onc plus grand dommage
Que de manger un vieux frommage,
Une linotte et un pinson
Qui le faschoyent de leur chanson.
« Mais quoy ! Magny, nous mesmes hommes,
« Parfaits de tous points nous ne sommes. »

  Belaud n'estoit point de ces chats
Qui nuict et jour vont au pourchas,
N'ayant soucy que de leur panse :
Il ne faisoit si grand' despense,

Mais estoit sobre à son repas
Et ne mangeoit que par compas.

. . . .

Belaud estoit mon cher mignon,
Belaud estoit mon compagnon,
A la chambre, au lict, à la table.
Belaud estoit plus accointable
Que n'est un petit chien friand,
Et de nuict n'alloit point criand
Comme ces gros marcoux terribles,
En longs myaulements horribles.
Que pleust à Dieu, petit Belon,
Que j'eusse l'esprit assez bon,
De pouvoir en quelque beau style
Blasonner ta grâce gentile,
D'un vers aussi mignard que toy :
Belaud, je te promets ma foy,
Que tu vivrois, tant que sur terre
Les chats aux rats feront la guerre.

REGRETS.

Ce pendant que Magny* suyt son grand Avanson,
Panjas son cardinal, et moy le mien encore,
Et que l'espoir flatteur, qui nos beaulx ans dévore,
Appaste nos désirs d'un friand hameçon,

Tu courtises les roys, et d'un plus heureux son
Chantant l'heur de Henry, qui son siècle décore,
Tu t'honores toy mesme, et celui qui honore
L'honneur que tu luy fais par ta docte chanson,

Las! et nous ce pendant nous consumons nostre âge
Sur le bord incognu d'un estrange rivage
Où le malheur nous faict ces tristes vers chanter;

Comme on voit quelquefois, quand la mort les appelle,
Arrangés flanc à flanc parmy l'herbe nouvelle
Bien loing sur un estang troys cygnes lamenter.

VII

RÉMY BELLEAU

1528—1577.

(Voyez Notice, page 257)

FRAGMENTS

DU POËME INTITULÉ : *les Amours et nouveaux eschanges des pierres précieuses, Vertus et Propriétés d'icelles.*

. . . .
C'estoit au mesme jour que les folles Menades
Et le troupeau sacré des errantes Thyades
Alloyent criant, hurlant, dodinant et crollant,
Leur visage masqué, de serpens tout grouillant,
Le javelot au poing, entouré de lierre,
Bouffonnant, bondissant, et trepignant la terre,
Sans ordre, pesle-mesle, au son du tabourin,
Sous le bruit esclattant des cornes à bouquin.
Trop pleine de ce dieu, la brigade chancelle,
Fourvoyant çà et là, de piez et de cervelle,
De rage epoinçonnée, errante par les bois.
La terre gemissoit de leurs confus abois,
La lumière des yeux se bouchoit retenuë
Sous la brune espaisseur d'une poudreuse nuë,
Les oyseaux estourdis, les entendans hurler,
Quittèrent aussi tost les campagnes de l'ær.

L'une portoit en main une lance estoffée
De lierre ondoyant, où pendoyent, pour trofée,
Les despouilles d'un bouc : l'autre, pleine du dieu
Qui la pousse en fureur, sur le fer d'un espieu,
Secouoit embroché, victime de la feste,
D'un porc gaste-raisin, le simier et la teste :

L'autre portoit d'un fan tavelé sur la peau
Les cornichons pointus, comme un croissant nouveau·
L'autre, sur une fourche à deux pointes guerrieres,
La hure d'un sanglier, aux defenses meurtrieres:
De figues et de fleurs, l'autre, avec le coffin*,
Bransloit au ventre creux un vase plein de vin.
. . . .
. . . .

D'un pié prompt et legier, ces folles Bassarides*
Environnent le char ; l'une se pend aux brides
Des onces mouchettez d'estoiles sur le dos,
Onces à l'œil subtil, au pié souple et dispos,
Au muffle herissé de deux longues moustaches;
L'autre met dextrement les tigres aux attaches,
Tizonnez sur la peau, les couple deux à deux;
Ils ronflent de colere, et vont roullans les yeux:
Un fin drap d'or frisé, semé des perles fines,
Les couvre jusqu'au flanc ; les houpes à crespines
Flottent sur le genou; plus humbles devenus*,
On agence leur queuë en tortillons menus.

D'or fin est le branquar, d'or la jante et la rouë,
Et d'ivoire indien est la pouppe et la prouë:
. . . .

Le dieu monte en son char; les tigres vont d'avant,
Qui, sans piquer, voloyent plus legers que le vant,
Sous leurs piés ergottez d'une griffe meurdriere
Faisoyent voler menu la bruyante poussiere,
D'un muffle entrefendu remaschant, polissant
L'or fin, entre leurs dens, d'écume blanchissant:
Jointes à ses costez, ces folastres Evantes
Le suivoyent au galop, hurlantes et courantes.

AVRIL.

Avril, l'honneur et des bois
Et des mois:
Avril, la douce esperance
Des fruicts qui, sous le coton
Du bouton,
Nourrissent leur jeune enfance;

Avril, l'honneur des prez verds,
Jaunes, pers,
Qui, d'une humeur bigarrée,
Emaillent de mille fleurs
De couleurs,
Leur parure diaprée ;

Avril, l'honneur des soupirs
Des Zephyrs,
Qui, sous le vent de leur æle
Dressent encor, ès forests,
Des doux rets,
Pour ravir Flore la belle ;

Avril, c'est ta douce main
Qui, du sein
De la nature, desserre
Une moisson de senteurs
Et de fleurs,
Embasmant l'air et la terre ;

Avril, la grace et le ris
De Cypris,
Le flair et la douce haleine ;
Avril, le parfum des dieux,
Qui, des cieux,
Sentent l'odeur de la plaine ;

C'est toy, courtois et gentil,
Qui d'exil
Retires ces passageres,
Ces arondelles qui vont,
Et qui sont
Du printemps les messageres.

L'aubespine et l'aiglantin,
Et le thym,
L'œillet, le lis, et les roses
En ceste belle saison,
A foison,
Monstrent leurs robes écloses

Le gentil rossignolet,
Doucelet,
Decoupe dessous l'ombrage,

Mille fredons babillars
Fretillars,
Au doux chant de son ramage.

C'est à ton heureux retour
Que l'amour
Souffle, à doucettes haleines
Un feu croupi et couvert
Que l'hyver
Receloit dedans nos veines.

Tu vois, en ce temps nouveau,
L'essaim beau
De ces pillardes avettes
Volleter de fleur en fleur,
Pour l'odeur
Qu'ils mussent en leurs cuissettes.

May vantera ses fraischeurs,
Ses fruicts meurs,
Et sa feconde rosée,
La manne et le sucre doux,
Le miel roux,
Dont sa grace est arrosée.

Mais moy, je donne ma voix
A ce mois
Qui prend le surnom de celle
Qui *, de l'escumeuse mer.
Veit germer
Sa naissance maternelle.

LA CIGALE.

Ha, que nous t'estimons heureuse,
Gentille cigale amoureuse!
Car aussi tost que tu as beu
Dessus les arbrisseaux un peu
De la rosée, aussi contente
Qu'est une princesse puissante,
Tu fais de ta doucette voix
Tressaillir les monts et les bois.

Tout ce qu'apporte la campagne,
Tout ce qu'apporte la montaigne,
Est de ton propre; au laboureur
Tu plais sur tout: car son labeur
N'offenses*, ny portes dommage
N'à luy, ny à son labourage.
Tout homme estime ta bonté,
Douce prophete de l'esté!

La muse t'aime, et t'aime aussi
Apollon, qui t'a fait ainsi
Doucement chanter; la vieillesse,
Comme nous, jamais ne te blesse.

O sage, ô fille terre-née,
Aime-chanson, passionnée
Qui ne fus onc* d'affection,
Franche de toute passion,
Sans estre de sang ny de chair,
Presque semblable à Jupiter.

AMOUR PIQUÉ D'UNE MOUCHE A MIEL*

Amour ne voyoit pas, enclose
Entre les replis de la rose,
Une mouche à miel qui soudain
En l'un de ses doigs le vint poindre;
Le mignon commence à se plaindre,
Voyant enfler sa blanche main.

Aussitost à Vénus la belle,
Fuyant, il vole à tire d'œlle:
« Mere, dist-il, c'est fait de moy,
C'en est fait, et faut qu'à ceste heure,
Navré jusques au cœur, je meure,
Si secouru ne suis de toy.

« Navré je suis, en ceste sorte,
D'un petit serpenteau qui porte
Deux ailerons dessus le dos,
Aux champs une abeille on l'appelle:
Voyez donc ma playe cruelle,
Las! il m'a piqué jusqu'à l'os.

— Mignon (dist Venus), si la pointe
D'une mouche à miel cette atteinte
Droit au cœur (comme tu dis) fait,
Combien sont navrez davantage
Ceux qui sont espoints de ta rage,
Et qui sont blessez de ton trait? »

VIII

ANTOINE DE BAÏF

1532—1592.

(Voyez Notice, page 258)

DU PRINTEMPS.

La froidure paresseuse
De l'yver a fait son temps;
Voicy la saison joyeuse
Du délicieux printems.

La terre est d'herbes ornée,
L'herbe de fleuretes l'est;
La feuillure retournée,
Fait ombre dans la forest.

De grand matin la pucelle
Va devancer la chaleur,
Pour de la rose nouvelle
Cueillir l'odorante fleur.

Pour avoir meilleure grace,
Soit qu'elle en pare son sein,
Soit que présent elle en fasse
A son amy, de sa main;

Qui de sa main l'ayant uë
Pour souvenance d'amour,
Ne la perdra point de vuë,
La baisant cent fois le jour.

Mais oyez dans le bocage
Le flageolet du berger,
Qui agace le ramage
Du rossignol bocager

Voyez l'onde clere et pure
Se cresper dans les ruisseaux;
Dedans, voyez la verdure
De ces voisins arbrisseaux.

La mer est calme et bonasse;
Le ciel est serein et cler,
La nef jusqu'aux Indes passe;
Un bon vent la fait voler.

Les menageres avetes
Font çà et là un doux fruit,
Voletant par les fleuretes
Pour cueillir ce qui leur duit.

En leur ruche elles amassent
Des meilleures fleurs la fleur,
C'est afin qu'elles en fassent
Du miel la douce liqueur.

Tout resonne des voix nettes
De toutes races d'oyseaux,
Par les chams des alouetes,
Des cygnes dessus les eaux.

Aux maisons, les arondelles,
Les rossignols, dans les boys,
En gayes chansons nouvelles
Exercent leurs belles voix.

Doncques la douleur et l'aise
De l'amour je chanteray,
Comme sa flame ou mauvaise,
Ou bonne, je sentiray.

Et si le chanter m'agrée,
N'est-ce pas avec raison,
Puis qu'ainsi tout se recrée
Avec la gaye saison?

A PHILIPPE DES PORTES.

Portes, un neu autre que le vulgaire
A pu coupler nos esprits alliez :
Non pour un jeu nos cœurs furent liez,
Non pour un or qui palist le vulgaire

Ce qui nous feit l'un à l'autre tant plaire,
Furent les dons aux Muses dediez :
Dons qui, sacrez, des sots non enviez,
Ne souffriront nostre amitié se taire.

Or, sçachent donc les âges nous suivans,
Quelle amitié nous etreignit vivans
Pour embrasser une douce concorde

Moy, je louay ton style gracieux :
Toy, le mien rude. En cœurs non vicieux,
Mesme candeur, plus que tout, nous acorde.

ÉPITAPHE DE RÉMY BELLEAU.

Tousjours, injuste Mort, les meilleurs tu ravis,
Et laisses les méchants impunis sur la terre :
Trois frères en trois ans, trois foudres de la guerre,
Trois bons princes, tu mets hors du conte des vifs :

Vivans mieux que jamais, de tous biens assouvis
Ils sont montez là haut : et le tombeau n'enserre
Rien d'eux que le mortel, sous l'oubly de la pierre :
Au ciel, son vray sourgeon, l'immortel est remis.

Le sort vous a tranché le filet de vos jours :
Ainsi, precipitez dedans la fosse noire,
Patrocle, Achille, Hector n'achevèrent leur cours,

Mais sont recompensez d'immortelle memoire.
Princes, pour reparer vos ans qui furent cours,
Vostre Belleau vous donne une éternelle gloire.

ÉPITAPHE D'UN ENFANT.

Icy gist d'un enfant la despouille mortelle.
Au ciel, pour n'en bouger, vola son âme belle,
Qui, parmy les esprits bien heureux, jouissant
D'un plaisir immortel, louë Dieu tout puissant :
Et s'ébatant, la sus, d'une certaine vie,
Au vivre d'icy bas ne porte pas envie,

Au vivre que vivons, douteux du lendemain,
Sous les iniques loix où naist le genre humain.
O belle ame! tu es en ce temps de misere
Gayement revolée au sein de Dieu ton Pere,
Laissant ton pere icy! Là, tu plains son malheur
Qui de regret de toy porte griefve douleur,
Qu'il temoigne de pleurs, arrosant l'escriture
Dont il a fait graver ta triste sepulture.
Repose, ô doux enfant : et ce qui t'est ousté
De tes ans soit aux ans de ton père adjousté

SUR LA MORT DE BRISSAC.

Brissac, le vaillant fils d'un sage et vaillant père,
Pouvoit bien, casanant, du labeur paternel
Cueillir l'aise et le fruit; mais n'aimant rien de tel,
Répudia du repos la mollesse et misère.

En tenant de vertu le sentier non vulgaire,
Brave, se couronna d'un laurier éternel,
Qui se vend pour la mort, quand, jeune colonel,
Ouvroit aux vieux soldats le chemin de bien faire;

Quand devant Musidan, Musidan l'exécré,
Après mille hasards encourus à son gré,
Gagna si beau loyer, et perdit sa jeunesse.

Pleurons notre dommage, et louons son bonheur;
Car jeune, en bien mourant, seul il a plus d'honneur
Que mille bien vaillants qui sont morts en vieillesse.

IX

THÉODORE DE BÈZE

1519—1605.

(Voyez Notice, page 258)

CANTIQUE.

Quoy que soit cest univers
Tant spatieux et divers,
Il n'y a rien qui soit ferme,
Rien n'y a qui n'ait son terme.

Le grand soleil reluisant
Va son flambeau conduisant
Autant comme le jour dure :
Puis revient la nuict obscure,
Couvrant de ses noires aisles
Et laides choses et belles.

Les grans astres flamboyans
Çà et là vont tournoyans,
Peignans leurs divers visages
Et de beau temps et d'orages.

Si deux jours on met ensemble
L'un à l'autre ne ressemble :
L'un passe légèrement,
L'autre dure longuement :
L'un est sur nous envyeux*,
De la lumière des cieulx ;
L'un avec sa couleur bleue
Nous veult esblouyr la veue ;
L'un veult le monde brûler,
L'autre essaye à le geler.

Ore la terre fleurie
Estend sa tapisserie:
Ores d'un vent la froydure
Change en blancheur sa verdure.

Par quoy celuy qui se fonde
En rien que soit en ce monde,
Soit en haut ou soit en bas,
Je dy que sage n'est pas.
Qu'est-ce doncques de celuy*,
Qui des hommes fait appuy?

X

ÉTIENNE JODELLE

1532—1573.

(Voyez Notice, page 259)

AUX CENDRES DE CLAUDE COLET.

Il me faut contenter, pour mon devoir te rendre,
De tesmoigner tout bas à ta muette cendre,
Bien que ce soit en vain,
Que ceste horrible Sœur qui a tranché ta vie
Ne trancha point alors l'amitié qui me lie,
Où rien ne peut sa main.

Que les fardez amis, dont l'amitié chancelle
Sous le vouloir du sort, evitent un Jodelle
Obstiné pour vanger
Toute amitié rompue, amoindrie, et volage,
Autant qu'il est amy des bons amis que l'age
Ne peut jamais changer.

Sois moy donc un tesmoin, ô toy tumbe poudreuse,
Sois moy donc un tesmoin, ô toy fosse cendreuse,
Qui t'anoblis des os
Desja pourris en toy, sois tesmoin que j'arrache*,
Maugré*l'injuste mort, ce beau nom, qui se cache
Dedans ta poudre enclos

Vous qui m'accompagnez, ô trois fois trois Pucelles,
Qu'on donne à ce beau nom des ailes immortelles,
Pour voler de ce lieu
Jusqu'à l'autel que tient vostre mère Memoire,
Qui, regaignant sans fin sur la mort la victoire,
D'un homme fait un dieu.

Pour accomplir mon vœu, je vois trois fois espandre
Trois gouttes de ce laict dessus la seiche cendre,
Et tout autant de vin,
Tien, reçoy le cyprés, l'amaranthe et la rose,
O cendre bien heureuse, et mollement repose
Icy jusqu'à la fin.

IMPRÉCATIONS DE DIDON.

J'espère bien enfin (si les bons dieux, au moins,
Ne peuvent être ensemble et vengeurs et témoins*)
Qu'avec mille sanglots tu verras le supplice
Que le juste destin garde à ton injustice....
Comme si de Megère on m'avoit fait la sœur*
J'engraverai ton tort dans ton parjure cœur;
Car quand tu m'auras fait croistre des morts le nombre,
Partout, devant tes yeux se roidira mon ombre.
Tu me tourmentes, mais, en l'effroyable trouble
Où sans fin tu seras, tu me rendras au double
Le loyer de mes maux. La peine est bien plus grande
En un remords sans fin : telle je la demande;
Et si les dieux du ciel ne m'en faisoyent raison,
J'esmouvrois, j'esmouvrois l'infernale maison.
Mon deuil n'a point de fin. Une mort inhumaine
Peut vaincre mon amour, non pas vaincre ma haine.

(Tragédie de Didon.)

XI

ROBERT GARNIER

. 1545—1601.

(Voyez Notice, page 260)

(Voyez Notice, page 260)

LE CHANT DE L'EXIL.

Disons adieu, mes compagnes,
A nos chétives campagnes,
Où le Jourdain doux-coulant
Va sur le sable ondelant.

Adieu terre plantureuse,
Naguère si populeuse,
Terre promise du ciel,
Toute ondoyante de miel.

Adieu Siloé, fontaine
Dont la douce eau se promène
Dans le canal de Cédron
Serpentant à l'environ.

Adieu costeaux et vallées.
Adieu rives désolées,
Adieu verdureux Hébron,
Vieil territoire d'Efron,
Et vous naguère édifice,
Le plus rare en artifice
Et en ornements divers,
Que fust temple en l'univers

CÉSAR VICTORIEUX.

Grands dieux qui, sans mourir, livrez tout au trépas,
Qui, sans jamais changer, changez tout ici-bas,
Vous avez élevé jusques au ciel qui tonne
La romaine grandeur, par l'effort de Bellonne,
Maistrisant les humains d'une horrible fierté,
Captivant l'univers, veuf de sa liberté!
Toutefois aujourd'hui cette orgueilleuse Rome,
Sans bien, sans liberté, ploye au vouloir d'un homme;
Son empire est à moi, sa vie est en mes mains;
Je commande, monarque, au monde et aux Romains,
Je fais tout, je peux tout, je lance ma parole,
Comme un foudre bruyant, de l'un à l'autre pôle,
Soit où Phébus attelle au matin ses chevaux,
Où la nuit les reçoit, recrus de leurs travaux,
Où les flammes du ciel bruslent les Garamantes*.
Où souffle l'aquilon* ses froidures poignantes;
Tout reconnoist César, tout frémit à sa voix,
Et son nom seulement épouvante les rois.

(*Tragédie de Marc-Antoine.*)

XII

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE

1536—1606.

(Voyez Notice, page 260)

FRAGMENT

DE L'*Art poétique français.*

Jeunes, prenez courage et que ce mont terrible
Qui, du premier abord, vous semble inaccessible,
Ne vous estonne point. Jeunesse, il faut oser,
Qui veut au haut du mur son enseigne poser.
A haute voix desja, la Neuvaine cohorte
Vous gaigne, vous appelle et vous ouvre la porte,
Vous montre une guirlande, un verdoyant lien,
Dont ceint les doctes fronts le chantre Delien,
Et, par un cri de joye, anime vos courages
A vous ancrer au port en depit des orages :
Elle repand desja des paniers pleins d'œillets,
Des roses, des boutons, rouges, blancs, vermeillets,
Remplissant l'air de musc, de fleurettes menues,
Et d'un parfum suave enfanté dans les nues :
Ces belles fleurs du ciel vos beaux chefs toucheront,
Et sous vos pieds encor la terre emoucheront.
Dans le ciel obscurci de ces fleurs espandues,
Sont les divines voix des Muses entendues :
Voyez comme d'odeurs un nuage epaissi,
De manne, d'ambroisie, et de nectar aussi,
Fait pleuvoir dessus vous une odeur embaumée,
Qui d'un feu tout divin rend vostre ame enflamée.
. . . .

(*IIIᵉ Livre.*)

LES MOTS NOUVEAUX.

On a toujours permis, toujours permis sera
Faire naistre un beau mot, qui représentera
Une chose à propos, pourveu que sans contrainte
Au coin du temps présent la marque y soit emprainte,
Comme on void tous les ans les feuilles s'en aller,
Au bois naistre et mourir, et puis renouveler :
Ainsi le vieulx langage et les vieulx mots périssent,
Et comme jeunes gens les nouveaux refleurissent.

Tout ce que nous ferons est sujet à la mort:
Ce qui fut terre ferme à cette heure est un port,
Œuvre haute et royalle : et maintenant la Seine
Pour enceindre la ville abandonne la plaine,
Comme ore en mainte part Loire a changé son cours,
Et sans plus nuire aux bleds, des prés est le secours.
Ainsi périront donc toutes choses mortelles;
Aussi sera l'honneur des paroles plus belles :
Car si l'usage veut, plusieurs mots reviendront
Après un long exil, et les autres perdront
Leur honneur et leur prix, sortant hors de l'usage
Soubs le plaisir duquel se règle tout langage.

LE FAT.

Le sieur d'Auly, qui fut fait chevalier
Avant que d'être à grand peine écuyer,
Brillant ne voit que le monde qui brille,
Et s'oubliant dédaigne sa famille.
Il hait son nom; il veut, voluptueux,
Passer les grands en habits somptueux;
Il ne dit rien qu'en mots de seigneurie,
Et son *étable* il appelle écurie.
Il veut avoir un friand cuisinier,
Maître d'hôtel, dépensier, aumônier;
Et quand on veut lui faire un grand service,
Il faut nommer sa dépense l'office.
Il veut avoir des chiens et des oiseaux,
Et veut bâtir sur des dessins nouveaux;

Tous ses chevaux ne sont que de manége,
Et tous les jours ses rentes il abrége.
Car sur le dos il porte son moulin,
Teint d'écarlate aux eaux de Gobelin*.
Tantôt il vend la grande métairie,
Et puis demain l'horloge ou la prairie,
Comme un limas en la belle saison
Portant sur lui son fardeau, sa maison.
De mises*plus il a que de recettes,
Et ses habits bardés de vieilles dettes.
Ce qu'en long temps son père et ses ayeux
Avoient acquis d'un labeur soucieux,
A pleines mains à l'abandon il jette,
Non peu à peu, la vie étant sujette
A tant de maux; trop jeune, il n'apperçoit
Qu'on vit souvent bien plus qu'on ne pensoit.

LA VIE CHAMPÊTRE.

Bien heureux est celui qui, très-loin du vulgaire,
Vit en quelque rivage éloigné, solitaire,
Hors des grandes cités, sans bruit et sans procès,
Et qui content du sien ne fait aucun excès;
Qui voit de son château, de sa maison plaisante,
Un haut bois, une prée, un parc qui le contente;
Qui joyeux fuit le chaud aux ombrages divers;
Qui tempère le froid des rigoureux hivers
Par un feu continu; qui tient bien ordonnée
En vivres sa maison tout du long de l'année!
Les pensers ennuyeux ne lui rident la peau,
Ne lui changent le poil ni troublent le cerveau;
Mais n'espérant plus rien et craignant peu de chose,
Son seul contentement pour but il se propose.
Il rit de la fortune, et de cet or trompeur
Que l'avare en un coin dépose plein de peur.
Il prend son passe-temps de voir, dedans les villes,
Tant d'hommes convoiteux, tant de troupes serviles.
Courre aux biens, aux profits, aux états, aux honneurs
Pour faire, après, parti*des grands et des seigneurs.
. . . .
Il ne voit près de lui l'horreur des grand's armées,
N'entend point la rumeur des troupes affamées,

Qui mangent la substance au pauvre villageois,
Et rançonnent la ferme ou les biens du bourgeois.

Le jour, il ne craint rien, et dans sa maison belle,
On ne pose la nuit garde ni sentinelle :
Il n'est point désireux de hausser son renom
Plus haut qu'entre les siens avoir toujours bon nom.
Entre les bas vallons son humble renommée
Sans autre ambition se tient close et fermée.
Ni devant, ni derrière il n'a de gens au guet;
Il marche en tous endroits, sans craindre aucun aguet,
Il est sobre et joyeux, sans prendre nourriture
Que des biens qu'en ses champs apporte la nature.
. . . .

Ores seulet il va de campagne en campagne,
Ores de bois en bois, de vallon en montagne,
Prenant mille plaisirs jusqu'à ce que la nuit,
Ou bien le temps mauvais le mène en son réduit;
Et mille beaux pensers qui lui font compagnie
Sont cause qu'ainsi seul jamais il ne s'ennuie.
Et puis se reposant dessous l'ombrage épais
D'un grand hêtre touffu, pour prendre un peu le frais,
Il oit dans les forêts des vents le doux murmure,
Qui semble caqueter avecques la verdure.
Il oit le gazouillis de ces mille ruisseaux
Dont les Naïades font parler les claires eaux;
Il oit mille oisillons qui sans cesse jargonnent,
Et les gais rossignols qui par-dessus fredonnent;
Il oit un escadron, un essaim bourdonnant
D'abeilles qui là vont un grand bruit démenant;
Il oit sourdre à bouillons les sources fontainières;
Il contemple le cours des bruyantes rivières;
Ce qui lui fait alors un tel désir venir
De sommeiller un peu, qu'il ne s'en peut tenir.

Un autre jour après, il fait planter la vigne,
Un autre, fossoyer les beaux parcs à la ligne;
Et, suivant la saison, comme le temps est beau,
Il fait planter le frêne, il fait planter l'ormeau :
Les pommiers, les poiriers par belles rangelées
Montrent de toutes parts distances égalées*.
. . . .
Puis, lorsque le soleil allume les chaleurs,
Il fait cueillir les fruits après les belles fleurs;
La prune de Damas et noire et violette,
La bonne perdrigon, la cerise rougette,

Le bon mirecoton, l'abricot savoureux,
Le pompon, le melon, le sucrin amoureux :
Recevant le loyer de sa peine agréable,
Qui plus qu'un grand trésor lui semble profitable.

Mais alors que l'automne a fané la verdeur
Du feuillage et des prés par une forte ardeur,
Avecques ses raisins il fait cueillir ses pommes,
La poire que Pomone aussi départ aux hommes.
Oh! qu'il est en son cœur content et satisfait,
Quand il tient un beau fruit du fruitier qu'il a fait!
Quand il tient une grappe en sa vigne choisie,
Dont la couleur combat avec la cramoisie!

Jamais il ne se fâche; il est paisible et doux,
Si quelque mouton gras ne lui mangent les loups :
En dépit il leur fait la chasse et la huée;
Un grand peuple il assemble, une louve est tuée;
On en porte la hure après par les hameaux,
On reçoit les présens des riches pastoureaux.

Il ne craint jamais faire en la mer de naufrage,
Il se rit de celui qui risque à son dommage.
Cette infidelle roue*, où chacun à son tour,
Tantôt haut, tantôt bas, va tournant à l'entour,
Ne le tourmente point; pour n'être point haussée,
Pourtant on ne voit point sa fortune abaissée.

Au soir, à son retour, il conte à la maison
Au prix de quelle peine il eut sa venaison,
Qu'il met lors sur la table, prenant sa douce gloire
A montrer le beau fruit de sa belle victoire.
Sa femme l'accolant l'admire et le chérit,
Tous les siens en ont joie, et le ciel même en rit.

O qu'il a d'aise à voir revenir pêle-mêle
Les vaches, les taureaux, et le troupeau qui bêle,
Les aumailles marcher lentement pas à pas,
Et puis d'autre côté galoper le haras;
A voir les bœufs ayant achevé leur journée,
Ramener sa charrue à l'envers retournée;
Et dans sa basse-cour grand nombre de ses gens,
Chacun diversement s'employer diligens,
D'ailleurs force artisans, qui rendent témoignage
Qu'une riche abondance existe en ce ménage.

ÉPIGRAMME.

— Quelle es-tu, dis-le moy, si povrement vestue?
— Je suis Religion, fille de Dieu connue.
— Pourquoi l'habit as-tu d'une si povre laine?
— Pour ce que je méprise une richesse vaine.
— Quel livre portes-tu? — Les lois de Dieu mon Père,
Où de ses Testaments est compris le mystère.
— Pourquoy l'estomac nu? — Découvrir la poitrine
Convient à moy qui veut une blanche doctrine.
— Pourquoi sur cette Croix t'appuys-tu charitable?
— La Croix m'est un repos qui m'est fort agréable.
— A quelle fin es-tu de ces ailes pourveue?
— J'apprends l'homme à voller au-dessus de la nue.
— Pourquoy si rayonnante es-tu de belles flames?
— Les ténèbres je chasse au loin des saintes âmes.
— Pourquoy ce mors de bride? — Afin que, par contrain
J'arreste la fureur de l'âme en douce crainte.
— Et pourquoy sous tes pieds foules-tu la mort blesme?
— A raison que je suis la mort de la Mort mesme.

XIII

JEAN PASSERAT

1534—1602.

(Voyez Notice, page 261)

J'AI PERDU MA TOURTERELLE.

J'ai perdu ma tourterelle ;
Est-ce point celle que j'oy?
Je veux aller après elle.

Tu regrettes ta femelle,
Hélas ! aussi fais-je moi.
J'ai perdu ma tourterelle.

Si ton amour est fidelle,
Aussi est ferme ma foy ;
Je veux aller après elle.

Ta plainte se renouvelle,
Toujours plaindre je me doy;
J'ai perdu ma tourterelle.

En ne voyant plus la belle,
Plus rien de beau je ne voy ;
Je veux aller après elle.

Mort, que tant de fois j'appelle
Prends ce qui se donne à toy !
J'ai perdu ma tourterelle;
Je veux aller après elle.

LA JOURNÉE DE SENLIS*.

A chacun nature donne
Des pieds pour le secourir :
Les pieds sauvent la personne;
Il n'est que de bien courir.

Ce vaillant prince d'Aumale,
Pour avoir fort bien couru,
Quoy qu'il ait perdu sa male,
N'a pas la mort encouru.

Ceux qui estoyent à sa suitte
Ne s'y endormirent point,
Sauvants par heureuse fuitte
Le moule de leur pourpoinct.

Quant ouverte est la barrière,
De peur de blasme encourir,
Ne demeurez point derrière :
Il n'est que de bien courir.

Courir vaut un diadesme,
Les coureurs sont gens de bien.
Tremont et Balagny mesme,
Et Congy le sçavent bien.

Bien courir n'est pas un vice,
On court pour gagner le prix :
C'est un honneste exercice :
Bon coureur n'est jamais pris.

Qui bien court, est homme habile,
Et a Dieu pour son confort ;
Mais Chamois et Menneville
Ne coururent assez fort.

Souvent celuy qui demeure
Est cause de son meschef :
Celui qui fuit de bonne heure,
Peut combattre de rechef.

Il vaut mieux des pieds combattre
En fendant l'air et le vent,
Que se faire occire ou battre
Pour n'avoir pris le devant.

Qui a de l'honneur envie,
Ne doit pourtant en mourir :
Où il y va de la vie,
Il n'est que de bien courir.

SAUVEGARDE POUR LA MAISON DE BAIGNOLET

CONTRE LES REISTRES.

Empistolés au visage noirci,
Diables du Rhin, n'approchez point d'ici :
C'est le sejour des filles de Memoire.
Je vous conjure en lisant le grimoire,
De par Bacchus, dont suivez les guidons,
Qu'alliez ailleurs combatre les pardons*.
Volez ailleurs, messieurs les heretiques :
Ici n'y a ni chappes ni reliques.
Les oiseaux peints vous disent en leurs chants :
Retirez-vous, ne touchez à ces champs :
A Mars n'est point ceste terre sacrée,
Ains à Phœbus, qui souvent se récrée.
N'y gastez rien : et ne vous y jouez :
Tous vos chevaus deviendroient encloüés*.
Vos chariots, sans aisseüils et sans roües,
Demeureroient versés parmy les boües.
Encore un coup, sans espoir de retour,
Vous trouveriez le roi à Montcontour* :
Ou maudiriez vostre folle entreprise,
Rassiegeants Metz gardé du duc de Guyse :
Et en fuyant, batus et désarmés,
Boiriez de l'eau, que si peu vous aimez.
Gardez-vous donc d'entrer en ceste terre :
Ainsi jamais ne vous faille la guerre
Ainsi jamais ne laissiez en repos
Le porc sallé, les verres, et les pots :
Vaincueurs de soif, et vaincus de sommeil,
Ensevelis en vin blanc et vermeil,
Sales et nuds, vautrés dedans quelque auge,
Comme un sanglier qui se soüille en sa bauge !
Brief, tous souhaits vous puissent advenir,
Fors seulement d'en France revenir
Qui n'a besoin, ô estourneaux estranges,
De vostre main à faire ses vendanges.

XIV

DU BARTAS

1544—1590.

(Voyez Notice, page 261)

LE SEPTIÈME JOUR DE LA PREMIÈRE SEPMAINE.

Le peintre qui, tirant un divers paysage,
A mis en œuvre l'art, la nature et l'usage,
Et qui, d'un las pinceau, sur son docte pourtraict
A pour s'eterniser donné le dernier trait:
Oublie ses travaux, rit d'aise en son courage,
Et tient tousjours ses yeux collez sur son ouvrage.
Il regarde tantost par un pré sauteler
Un aigneau, qui, tousjours muet, semble besler.
Il contemple tantost les arbres d'un bocage,
Ore le ventre creux d'une grotte sauvage,
Ore un petit sentier, ore un chemin batu,
Ore un pin baise-nue, ore un chesne abatu.
Icy, par le pendant d'une roche couverte
D'un tapis damassé, moitié de mousse verte,
Moitié de verd lierre, un argenté ruisseau
A flots entrecoupez precipite son eau:
Et qui courant apres or' sus, or' sous la terre
Humecte, divisé, les quarreaux d'un parterre.
Icy, l'arquebusier, de derrière un buis vert,
Affusté, vise droit contre un chesne couvert
De bisets passagers. Le roüet se desbande,
L'amorce vole en haut d'une vistesse grande:
Un plomb environné de fumée et de feu,
Come un foudre esclatant, court par le bois touffu.
Icy, deux bergerots sur l'émaillé rivage
Font à qui mieux courra pour le pris d'une cage;

Un nuage poudreux s'esmeut dessous leurs pas,
Ils marchent et de teste, et de pieds, et de bras:
Ils fondent tout en eau : une suyvante presse
Semble rendre en criant plus viste leur vistesse.
Icy, deux bœufs suans, de leur cols harassez,
Le coutre fend-gueret traînent à pas forcez.
  Icy, la pastourelle à travers une plaine,
A l'ombre, d'un pas lent son gras troupeau rameine.
Cheminant, elle file, et à voir sa façon,
On diroit qu'elle entonne une douce chanson.
  Un fleuve coule icy, là naist une fontaine;
Icy s'éleve un mont, là s'abaisse une plaine;
Icy fume un chasteau, là fume une cité;
Et là flotte une nef sur Neptune irrité.
  Bref, l'art si vivement exprime la nature
Que le peintre se perd en sa propre peinture:
N'en pouvant tirer l'œil, d'autant qu'où plus avant
Il contemple son œuvre, il se void plus sçavant.
Ainsi ce grand Ouvrier, dont la gloire fameuse
J'esbauche du pinceau de ma grossière Muse,
Ayant ces jours passez, d'un soin non soucieux,
D'un labeur sans labeur, d'un travail gracieux,
Parfait de ce grand Tout l'infiny paysage,
Se repose ce jour, s'admire en son ouvrage,
Et son œil qui n'a point pour un temps autre objet,
Reçoit l'esperé fruit d'un si brave projet.
Si le begayement de ma froide eloquence
Peut parler des projets d'une si haute essence,
Il void ore comment la mer porte-vaisseaux
Pour hommage reçoit de tous fleuves les eaux.
Il void que d'autre part le Ciel ses ondes hume,
Sans que le tribut l'enfle, ou le feu le consume.
Il void de ses bourgeois les fecondes amours :
De ses flus et reflus il contemple le cours,
Sur qui le front cornu de l'estoile voisine,
D'un aspect inconstant, et nuict et jour domine.
Il œillade tantost les champs passementez
Du cours entortillé des fleuves argentez.
  Or il prend son plaisir à voir que quatre frères*
Soustiennent l'Univers par leurs efforts contraires:
Et comme l'un par temps en l'autre se dissout,
Tant que de leur debat naist la paix de ce Tout;
Il s'egaye tantost à contempler la course
Des cieux glissant autour de la Croix et de l'Ourse,
Et comme sans repos, or' sus, or' sous les eaux,
Par chemins tout divers ils guident leurs flambeaux.

POÉSIE.

Or il prend ses esbats à voir comme la flamme,
Qui cerne ce grand Tout, rien de ce Tout n'enflamme;
Comme le corps glissant des non solides airs
Peut porter tant d'oiseaux, de glaçons et de mers;
Comme l'eau, qui tousjours demande la descente,
Entre la terre et l'air se peut tenir en pente;
Comme l'autre element se maintient ocieux,
Sans dans l'eau s'enfondrer, ou sans se joindre aux cieux
Or' son nez, à longs traits odore une grand'plaine,
Où commence à flairer l'encens, la marjolaine,
La canelle, l'œillet, le nard, le rosmarin,
Le serpolet, la rose, et le baume, et le thin.
Son oreille or' se plaist de la mignarde noise
Que le peuple volant par les forests desgoise :
Car, bien que chaque oiseau, guidé d'un art sans art,
Dans les bois verdoyans tienne son chant à part,
Si n'ont-ils toutefois tous ensemble pour verbe
Que du Roy de ce Tout la loüange superbe.
Et bref, l'oreille, l'œil, le nez du Tout-Puissant,
En son œuvre n'oit rien, rien ne void, rien ne sent,
Qui ne presche son los, où ne luise sa face,
Qui n'espande partout les odeurs de sa grace.
Mais, plus que tous encor, les humaines beautez
Tiennent du Tout-Puissant tous les sens arrestez :
L'homme est sa volupté, l'homme est son saint image,
Et pour l'amour de l'homme il aime son ouvrage.
. . . .

XV

PHILIPPE DESPORTES

1546—1606.

(Voyez Notice, page 261)

SONNET.

Icare cheut icy, le jeune audacieux
Qui pour voler au ciel eut assez de courage :
Icy tomba son corps degarny de plumage,
Laissant tous braves cœurs de sa cheute envieux.

O bien heureux travail d'un esprit glorieux,
Qui tire un si grand gain d'un si petit dommage !
O bien heureux malheur plein de tant d'avantage
Qu'il rende le vaincu des ans victorieux !

Un chemin si nouveau n'estonna sa jeunesse,
Le pouvoir lui faillit, mais non la hardiesse :
Il eut, pour le brûler, des astres le plus beau.

Il mourut poursuivant une haute advanture,
Le ciel fut son desir, la mer sa sepulture :
Est-il plus beau dessein, ou plus riche tombeau ?

CHANSON.

O bien heureux qui peut passer sa vie
Entre les siens, franc de haine et d'envie,
Parmy les champs, les forests et les bois,
Loin du tumulte et du bruit populaire ;
Et qui ne vend sa liberté pour plaire
Aux passions des princes et des rois !

Il n'a soucy d'une chose incertaine,
Il ne se paist d'une espérance vaine,
Nulle faveur ne le va decevant;
De cent fureurs il n'a l'ame embrasée,
Et ne maudit sa jeunesse abusée,
Quand il ne trouve à la fin que du vent.

Il ne fremist quand la mer courroucée
Enfle ses flots, contrairement poussée
Des vens esmeus soufflans horriblement:
Et quand la nuict à son aise il sommeille,
Une trompette en sursaut ne l'esveille
Pour l'envoyer du lict au monument.

L'ambition son courage n'attise,
D'un fard trompeur son ame il ne desguise,
Il ne se plaist à violer sa foy;
Des grands seigneurs l'oreille il n'importune,
Mais en vivant content de sa fortune,
Il est sa cour, sa faveur, et son roy.

Je vous rens grace, ô deitez sacrées
Des monts, des eaux, des forests et des prées,
Qui me privez de pensers soucieux,
Et qui rendez ma volonté contente,
Chassant bien loin la misérable attente,
Et les désirs des cœurs ambitieux!

Dedans mes champs ma pensée est enclose.
Si mon corps dort mon esprit se repose,
Un soin cruel ne le va devorant:
Au plus matin, la fraischeur me soulage,
S'il fait trop chaud, je me mets à l'ombrage,
Et s'il fait froid, je m'eschauffe en courant.

Si je ne loge en ces maisons dorées,
Au front superbe, aux voûtes peinturées
D'azur, d'esmail et de mille couleurs,
Mon œil se paist des tresors de la plaine
Riche d'œillets, de lis, de marjolaine,
Et du beau teint des printanieres fleurs.

Dans les palais enflez de vaine pompe,
L'ambition, la faveur qui nous trompe,
Et les soucis logent communement:
Dedans nos champs se retirent les fées,
Roines des bois à tresses decoiffées,
Les jeux, l'amour et le contentement.

Ainsi vivant, rien n'est qui ne m'agrée.
J'oy des oiseaux la musique sacrée,
Quand, au matin, ils bénissent les cieux;
Et le doux son des bruyantes fontaines
Qui vont, coulant de ses roches hautaines,
Pour arrouser nos prez delicieux.

Douces brebis, mes fidelles compagnes,
Hayes, buissons, forests, prez et montagnes,
Soyez témoins de mon contentement :
Et vous, ô dieux! faites, je vous supplie,
Que, cependant que durera ma vie,
Je ne connoisse un autre changement.

XVI

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

1550—1630.

(Voyez Notice, page 262)

L'HYVER.

Mes volages humeurs, plus sterilles que belles,
S'en vont; et je leur dis : Vous sentez, irondelles,
S'esloigner la chaleur et le froid arriver.
Allez nicher ailleurs, pour ne tascher, impures,
Ma couche de babil et ma table d'ordures ;
Laissez dormir en paix la nuict de mon hyver.

D'un seul poinct le soleil n'esloigne l'hemisphere;
Il jette moins d'ardeur, mais autant de lumiere.
Je change sans regrets, lorsque je me repens
Des frivoles amours et de leur artifice.
J'ayme l'hyver qui vient purger mon cœur de vice,
Comme de peste l'air, la terre de serpens.

Mon chef blanchit dessous les neiges entassées,
Le soleil, qui reluit, les eschauffe, glacées,
Mais ne les peut dissoudre, au plus court de ses mois.
Fondez, neiges ; venez dessus mon cœur descendre,
Qu'encores il ne puisse allumer de ma cendre
Du brazier, comme il fit des flammes autrefois.

Mais quoi ! serai-je esteint devant ma vie esteinte* ?
Ne luira plus sur moi la flamme vive et sainte,
Le zèle flamboyant de la sainte maison ?
Je fais aux saints autels holocaustes des restes*,
De glace aux feux impurs, et de naphte aux celestes :
Clair et sacré flambeau, non funebre tison !

Voici moins de plaisirs, mais voici moins de peines.
Le rossignol se taist, se taisent les Sereines :
Nous ne voyons cueillir ni les fruits ni les fleurs ;
L'esperance n'est plus bien souvent tromperesse;
L'hyver jouit de tout. Bienheureuse vieillesse
La saison de l'usage, et non plus des labeurs!

Mais la mort n'est pas loin ; cette mort est suivie
D'un vivre sans mourir, fin d'une fausse vie :
Vie de nostre vie, et mort de nostre mort.
Qui hait la seureté, pour aimer le naufrage?
Qui a jamais esté si friant de voyage,
Que la longueur en soit plus douce que le port?

(Petites Œuvres meslées.)

PRIÈRE ET CONFESSION.

. . . .

Si je me desguisois, tes clairs yeux sont en moi,
Ces yeux qui peuvent tout et desfont toutes ruses,
Qui pourroit s'excuser, accusé par son Roi?
Je m'accuserai donc, afin que tu m'excuses.

. . . .

Père plein de douceur, comme aussi juste Roi,
Qui de Grâce et de Loi tiens en main les balances,
Comment pourrai-je faire une paix avec toi,
Qui ne puis seulement faire treve aux offenses*?

. . . .

Je suis comme aux enfers par mes faits vicieux;
Je suis noir et sanglant par mes péchés; si ai-je*
Les ailes de la foi pour revoler aux cieux,
Et l'eau de Siloé* me blanchit comme neige.
Exauce-moi du ciel, seul fort, bon, sage, et beau,
Qui donne au jour le clair et le chaut à la flamme,
L'estre à tout ce qui est, au soleil son flambeau,
Moteur du grant mobile*; et ame de toute ame.
Tu le feras, mon Dieu, mon espoir est certain,
Puisque tu l'as donné pour arre et pour avance*,
Et ta main bienfaisante est cette seule main
Qui parfait sans faillir l'œuvre qu'elle commence.
Ne desploye sur moi ce grand vent consumant
Tout ce qui lui résiste, et ce qu'il veut atteindre:

Mais pour donner la vie au lumignon fumant,
Souffle pour allumer, et non pas pour esteindre.

. . . .

Tu m'arroses du ciel, ingrat qui*ne produis
Qu'amers chardons au lieu de douces medecines.
Pren ta gaule, Seigneur, pour abatre ces fruicts,
Et non pas la coignée à couper les racines.
Use de chastiment, non de punition;
Esmonde mes jettons, laisse la branche tendre,
Ainsi que pour chasser de l'air l'infection,
Mettant le feu partout, on ne met rien en cendre.

SONNET

Sire, vostre *Citron**qui couchoit autrefois
Sur vostre lit sacré, couche ores sur la dure,
C'est ce fidèle chien qui apprit de nature
A faire des amis et des traistres le choix.
C'est luy qui les brigands effroyoit de sa voix,
Des dents, les meurtriers. D'où vient donc qu'il endure
La faim, le froid, les coups, les desdains et l'injure,
Paiement coustumier du service des rois?
Sa fierté, sa beauté, sa jeunesse agreable,
Le fit cherir de vous, mais il fut redoutable
A vos lasches ennemis par sa dextérité*.
Courtisans, qui jettez vos desdaigneuses veües*
Sur ce chien delaissé, mort de faim par les rues,
Attendez ce loyer de la fidélité.

(*Petites Œuvres meslées.*)

LE JUGEMENT DERNIER.

. . . .

Mais quoy! c'est trop chanté, il faut tourner les yeux,
Esblouys de rayons, dans le chemin des cieux.
C'est fait; Dieu vient regner; de toute prophetie
Se void la periode à ce poinct*accomplie.
La terre ouvre son sein; du ventre des tombeaux
Naissent des enterrez les visages nouveaux:

Du pré, du bois, du champ, presque de toutes places,
Sortent les corps nouveaux et les nouvelles faces.
Icy les fondemens des chasteaux rehaussez
Par les ressuscitans promptement sont percez ;
Icy un arbre sent des bras de sa racine
Grouiller un chef vivant, sortir une poictrine;
Là l'eau trouble bouillonne, et puis, s'esparpillant,
Sent en soy des cheveux et un chef s'esveillant.
Comme un nageur venant du profond de son plonge,
Tous sortent de la mort comme l'on sort d'un songe.
. . . .
Voicy le fils de l'homme et du grand Dieu le fils,
Le voicy arrivé à son terme prefix.
Des-jà l'air retentit et la trompette sonne,
Le bon prend asseurance et le meschant s'estonne;
Les vivans sont saisis d'un feu de mouvement,
Ils sentent mort et vie en un prompt changement;
En une periode ils sentent leurs extrêmes,
Ils ne se trouvent plus eux-mesmes comme eux-mesmes :
Une autre volonté et un autre sçavoir
Leur arrache des yeux le plaisir de se voir;
Le ciel ravit leurs yeux ; des yeux premiers l'usage
N'eust peu du nouveau ciel porter le beau visage.
L'autre ciel, l'autre terre ont cependant fui*;
Tout ce qui fut mortel se perd esvanoui.
Les fleuves sont sechez, la grand mer se desrobe ;
Il falloit que la terre allast changer de robe.
Montagnes, vous sentez douleurs d'enfantemens ;
Vous fuyez comme agneaux, ô simples eslemens !
Cachez-vous, changez-vous; rien mortel ne supporte
La voix de l'Eternel, sa voix puissante et forte.
Dieu paroist : le nuage entre luy et nos yeux
S'est tiré à l'escart, il s'est armé de feux ;
Le ciel neuf retentit du son de ses louanges ;
L'air n'est plus que rayons, tant il est semé d'anges.
Tout l'air n'est qu'un soleil ; le soleil radieux
N'est qu'une noire nuict au regard de ses yeux*;
Car il brusle le feu, au soleil il esclaire,
Le centre n'a plus d'ombre et ne fuit sa lumière.

Un grand ange s'escrie à toutes nations :
« Venez respondre icy de toutes actions !
L'Eternel veut juger. » Toutes ames venues
Font leurs siéges en rond en la voûte des nues,
Et là les cherubins ont au milieu planté
Un throsne rayonnant de saincte majesté :

Il n'en sort que merveille et qu'ardente lumière.
Le soleil n'est pas faict d'une estoffe si claire;
L'amas de tous vivans en attend justement
La desolation ou le contentement.
Les bons du Sainct-Esprit sentent le tesmoignage,
L'aise leur saute au cœur et s'espand au visage:
Car, s'ils doivent beaucoup, Dieu leur en a faict don:
Ils sont vestus de blanc et lavez de pardon.
O tribus de Juda! vous estes à la dextre,
Edom, Moab, Agar, tremblent à la senestre;
Les tyrans, abattus, pasles et criminels,
Changent leurs vains honneurs aux tourmens eternels.
Ils n'ont plus dans le front la furieuse audace;
Ils souffrent en tremblant l'imperieuse face,
Face qu'ils ont frappée, et remarquent assez
Le chef, les membres saincts qu'ils avoient transpercez
Ils le virent lié, le voicy les mains hautes;
Ces sevères sourcils viennent conter leurs fautes.
L'innocence a changé sa craincte en majestés,
Son roseau en acier trenchant des deux costés,
Sa croix au tribunal de presence divine.
Le Ciel l'a couronné, mais ce n'est plus d'espine:
Ores viennent trembler à cet acte dernier
Les condamneurs aux pieds du juste prisonnier.
Voicy le grand heraut d'une estrange nouvelle,
Le messager de mort, mais de mort eternelle.

Faisons paix avec Dieu pour la faire avec nous;
Soions doux à nous-mesm', et le ciel sera doux;
Ne tyrannisons point d'envie nostre vie,
Lors nul n'exercera dessus nous tyrannie;
Ostons les vains soucis; nostre dernier souci
Soit de parler à Dieu en nous plaignant ainsi:
« Tu vois, juste vengeur, les fleaux de ton Église,
Qui, par eux mise en cendre et en masure mise,
A, contre tout espoir, son esperance en toy,
Pour son retranchement, le rempart de la foy.
« Tes ennemis et nous sommes egaux en vice,
Si, juge, tu te sieds en ton lict de justice;
Tu fais pourtant un choix d'enfans ou d'ennemis,
Et ce choix est celuy que ta grace y a mis.

« Si tu leur fais des biens, ils s'enflent en blasphèmes;
Si tu nous fais du mal, il nous vient de nous-mêmes;
Ils maudissent ton nom quand tu leur es plus doux;
Quand tu nous meurtrirois, si te benirons-nous.
« Cette bande meurtrière à boire nous convie.
Le vin de ton courroux boiront-ils pour la lie?
Ces verges qui sur nous s'esgayent, comm' au jeu,
Sales de nostre sang, vont-elles pas au feu?
« Chastie en ta douceur, punis en ta furie
L'escapade aux aigneaux, des loups la boucherie;
Distingue pour les deux (comme tu l'as promis)
La verge à tes enfans, la barre aux ennemis.
« Veux-tu longtemps laisser en cette terre ronde
Regner ton ennemi? N'es-tu seigneur* du monde,
Toy, Seigneur, qui abbas, qui blesses, qui gueris,
Qui donnes vie et mort, qui tue et qui nourris?
« Les princes n'ont point d'yeux pour voir ces grand'merveilles
Quand tu voudras tonner, n'auront-ils point d'oreilles?
Leurs mains ne servent plus qu'à nous persecuter;
Ils ont tout pour Satan, et rien pour te porter*.
« Sion ne reçoit d'eux que refus et rudesses :
Mais Babel les rançonne et pille leurs richesses;
Tels sont les monts cornus, qui (avaricieux)
Monstrent l'or aux enfers et les neiges aux cieux.
« Les temples du payen, du Turc, de l'idolastre,
Haussent dedans le ciel et le marbre et l'albastre,
Et Dieu seul, au désert pauvrement hébergé,
A basti tout le monde et n'y est pas logé!
« Les moineaux ont leurs nids, leurs nids les hirondelles;
On dresse quelque fuye aux simples colombelles,
Tout est mis à l'abri par le soin des mortels,
Et Dieu, seul immortel, n'a logis ni autels.
« Tu as tout l'univers, où ta gloire on contemple,
Pour marchepied la terre et le ciel pour un temple;
Où te chassera l'homme, ô Dieu victorieux?
Tu possèdes le ciel et les cieux des haults cieux!
« Nous faisons des rochers les lieux où l'on te presche
Un temple de l'estable, un autel de la creche;
Eux, du temple* une estable aux asnes arrogants,
De la saincte maison la caverne aux brigands.
« Les premiers des chrestiens prioient aux cimetières;
Nous avons faict ouïr au tombeau nos prières,
Faict sonner aux tombeaux le nom de Dieu le fort,
Et annoncé la vie au logis de la mort.
« Tu peux faire conter ta louange à la pierre;
Mais n'as-tu pas tousjours ton marchepied en terre?

Ne veux-tu plus avoir d'autres temples sacrez
Qu'un blanchissant amas d'os de morts massacrez?
« Les morts te loueront-ils? Tes faicts grands et terri
Sortiront-ils du creux de ces bouches horribles?
N'aurons-nous entre nous que visages terreux,
Murmurant ta louange aux secrets de nos creux*?
« En ces lieux caverneux tes chères assemblées,
Des ombres de la mort incessamment troublées,
Ne feront-elles plus resonner tes saincts lieux
Et ton renom voller des terres dans les cieux?
« Quoi! serons-nous muets, serons-nous sans oreilles,
Sans mouvoir, sans chanter, sans ouïr tes merveilles?
As-tu esteint en nous ton sanctuaire? Non,
De nos temples vivans*sortira ton renom.
« Tel est en cet estat le tableau de l'eglise;
Elle a les fers aux pieds, sur les gehennes assise,
A sa gorge la corde et le fer inhumain,
Un pseaume dans la bouche et un luth en la main.
« Tu aimes de ses mains la parfaicte harmonie :
Nostre luth chantera le principe de vie;
Nos doigts ne sont point doigts que pour trouver tes soı
Nos voix ne sont point voix qu'à tes sainctes chansons.
« Mets à couvert ces voix que les pluies enrouent;
Deschaisne donc ces doigts, que sur ton luth ils jouent
Tire nos yeux ternis des cachots ennuyeux,
Et nous montre le ciel pour y tourner les yeux.
« Soient tes yeux adoucis à guérir nos misères,
Ton oreille propice ouverte à nos prières,
Ton sein desboutonné*à loger nos soupirs
Et ta main liberale à nos justes desirs.
« Que ceux qui ont fermé les yeux à nos misères,
Que ceux qui n'ont point eu d'oreille à nos prières,
De cœur pour secourir, mais bien pour tourmenter,
Point de main pour donner, mais bien pour nous oster,
« Trouvent tes yeux fermez à juger leurs misères;
Ton oreille soit sourde en oyant leurs prières;
Ton sein ferré*soit clos aux pitiez, aux pardons;
Ta main sèche sterile aux bienfaicts et aux dons.
« Soient tes yeux clair-voians à leurs pechez extresmc
Soit ton oreille ouverte à leurs cris de blasphemes,
Ton sein desboutonné pour s'enfler de courroux,
Et ta main diligente à redoubler tes coups.
« Ils ont pour un spectacle et pour jeu le martyre;
Le meschant rit plus haut que le bon n'y souspire;
Nos cris mortels*n'y font qu'incommoder leurs ris,
Leurs ris de qui l'esclat oste l'air à nos cris.

« Ils crachent vers la lune, et les voûtes celestes
N'ont-elles plus de foudre et de feux et de pestes ?
Ne partiront jamais du throsne où tu te sieds
Et la Mort et l'Enfer qui dorment à tes pieds.
« Lève ton bras de fer, haste tes pieds de laine ;
Venge ta patience en l'aigreur de la peine* :
Frappe du ciel Babel. . . . .
. . . .

XVII

MATHURIN RÉGNIER

1573—1613.

(Voyez Notice, page 264)

UN PÉDANT.

Ainsi ce personnage en magnifique arroy,
Marchant pedetentim s'en vint jusques à moy,
Qui sentis à son nez, à ses lèvres décloses,
Qu'il fleuroit bien plus fort, mais non pas mieux que rose
Il me parle latin, il allègue, il discourt,
Il reforme à son pied* les humeurs de la Court :
Qu'il a* pour enseigner une belle manière,
Qu'en son globe* il a veu la matière première ;
Qu'Épicure est yvrongne, Hypocrate un bourreau,
Que Bartolle et Jason ignorent le barreau ;
Que Virgile est passable, encor' qu'en quelques pages
Il meritast au Louvre estre chiflé* des pages ;
Que Pline est inegal, Terence un peu joly ;
Mais surtout il estime un langage poly.

Ainsi sur chasque autheur il trouve de quoy mordre :
L'un n'a point de raison, et l'autre n'a point d'ordre ;
L'autre avorte avant temps des œuvres qu'il conçoit.
Or il vous prend Macrobe* et lui donne le foit.
Ciceron, il s'en taist, d'autant que l'on le crie
Le pain quotidien de la pedanterie.
Quant à son jugement*, il est plus que parfait,
Et l'immortalité n'ayme que ce qu'il fait.
Par hazard, disputant, si quelqu'un luy replique
Et qu'il soit à quia* : « Vous estes heretique,
Ou pour le moins fauteur*, ou vous ne sçavez point
Ce qu'en mon manuscrit j'ay noté sur ce point. »

LES AGES DE LA VIE.

Chasque âge a ses façons, et change de nature
De sept ans en sept ans nostre temperature.
Selon que le soleil se loge en ses maisons,
Se tournent nos humeurs ainsi que nos saisons.
Toute chose en vivant avecq' l'âge s'altère.
Le desbauché se rid des sermons de son père,
Et dans vingt et cinq ans venant à se changer,
Retenu, vigilant, soigneux et mesnager,
De ces mesmes discours ses fils il admonneste,
Qui ne font que s'en rire et qu'en hocher la teste.
Chasque âge a ses humeurs, son goust et ses plaisirs,
Et comme nostre poil blanchissent nos desirs.

Nature ne peut pas l'âge en l'âge confondre*;
L'enfant qui sait desjà demander et respondre,
Qui marque asseurément la terre de ses pas,
Avecques ses pareils se plaist en ses esbas :
Il fuit, il vient, il parle, il pleure, il saute d'aise;
Sans raison, d'heure en heure, il s'esmeut et s'apaise.

Croissant l'âge en avant*, sans soin de gouverneur,
Relevé, courageux et cupide d'honneur,
Il se plaist aux chevaux, aux chiens, à la campagne;
Facile au vice, il hait les vieux et les desdaigne :
Rude à qui le reprend, paresseux à son bien,
Prodigue, despensier, il ne conserve rien;
Hautain, audacieux, conseiller* de soy mesme,
Et d'un cœur obstiné se heurte à ce qu'il ayme.

L'âge au soin se tournant, homme fait, il acquiert
Des biens et des amis, si le temps le requiert;
Il masque ses discours comme sur un théâtre;
Subtil, ambitieux, l'honneur il idolâtre :
Son esprit avisé previent le repentir*,
Et se garde d'un lieu difficile à sortir.

Maints fâcheux accidens surprennent sa vieillesse;
Soit qu'avecq' du soucy gaignant de la richesse,
Il s'en deffend l'usage et craint de s'en servir,
Que tant plus il en a, moins s'en peut assouvir;
Ou soit qu'avecq' froideur il face toute chose,
Imbecile, douteux, qui voudroit et qui n'ose,
Dilayant, qui tousjours a l'œil sur l'avenir;
De léger il n'espère, et croit au souvenir;

Il parle de son temps; difficile et sevère,
Censurant la jeunesse, use des droicts de père;
Il corrige, il reprend, hargneux en ses façons,
Et veut que tous ses mots soient autant de leçons.

A M. RAPIN*.

Rapin, le favori d'Apollon et des Muses,
Pendant qu'en leur métier jour et nuit tu t'amuse
Et que d'un vers nombreux, non encore chanté*,
Tu te fais un chemin à l'immortalité,
Moi, qui n'ai ni l'esprit ni l'haleine assez forte
Pour te suivre de près et te servir d'escorte,
Je me contenterai, sans me précipiter,
D'admirer ton labeur, ne pouvant l'imiter;
Et, pour me satisfaire* au désir qui me reste,
De rendre cet hommage à chacun manifeste.
Par ces vers j'en prends acte, afin que l'avenir
De moi, par ta vertu, se puisse souvenir;
Et que cette mémoire* à jamais s'entretienne,
Que ma muse imparfaite eut en honneur la tienne;
Et que si j'eus l'esprit d'ignorance abattu,
Je l'eus au moins si bon, que j'aimai ta vertu:
Contraire à ces rêveurs* dont la muse insolente,
Censurant les plus vieux, arrogamment se vante
De réformer les vers, non les tiens seulement,
Mais veulent déterrer les Grecs du monument,
Les Latins, les Hébreux, et toute l'antiquaille,
Et leur dire à leur nez qu'ils n'ont rien fait qui vaille.
Ronsard en son métier n'étoit qu'un apprentif,
Il avoit le cerveau fantastique et rétif:
Desportes n'est pas net; Du Bellay trop facile:
Belleau ne parle pas comme on parle à la ville;
Il a des mots hargneux, bouffis et relevés,
Qui du peuple aujourd'hui ne sont pas approuvés.
Comment! il nous faut donc, pour faire une œuvre grande
Qui de la calomnie et du temps se défende,
Qui trouve quelque place entre les bons auteurs,
Parler comme à Saint-Jean* parlent les crocheteurs?

Encore je le veux*, pourvu qu'ils puissent faire
Que ce beau savoir entre en l'esprit du vulgaire,

Et quand les crocheteurs seront poetes fameux,
Alors, sans me fâcher, je parlerai comme eux.
Pensent-ils, des plus vieux offensant la mémoire,
Par le mépris d'autrui s'acquérir de la gloire;
Et, pour quelque vieux mot étrange, ou de travers,
Prouver qu'ils ont raison de censurer leurs vers!
(Alors qu'une œuvre brille et d'art et de science,
La verve quelquefois s'égaye en la licence.)
Il semble, en leurs discours hautains et généreux,
Que le cheval volant* n'ait volé que pour eux;
Que Phœbus à leur ton accorde sa vielle;
Que la mouche du Grec* leurs lèvres emmielle;
Qu'ils ont, seuls, ici-bas, trouvé la pie au nid,
Et que des hauts esprits le leur est le zénith;
Que, seuls, des grands secrets ils ont la connoissance;
Et disent librement que leur expérience
A raffiné les vers, fantastiques d'humeur,
Ainsi que les Gascons ont fait le point d'honneur;
Qu'eux tous seuls du bien-dire ont trouvé la méthode,
Et que rien n'est parfait s'il n'est fait à leur mode.
Cependant leur savoir ne s'étend seulement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphthongue
Épier si des vers la rime est brève ou longue,
Ou bien si la voyelle, à l'autre s'unissant,
Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant;
Et laissent sur le vert le noble de l'ouvrage.
Nul aiguillon divin n'élève leur courage;
Ils rampent bassement, foibles d'inventions,
Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions,
Froids à l'imaginer : car s'ils font quelque chose,
C'est proser de la rime, et rimer de la prose,
Que l'art lime et relime, et polit de façon
Qu'elle rend à l'oreille un agréable son;
Et voyant qu'un beau feu leur cervelle n'embrase,
Ils attifent leurs mots, enjolivent leur phrase,
Affectent leur discours tout si relevé d'art*,
Et peignent leurs défauts de couleur et de fard.
Aussi je les compare à ces femmes jolies
Qui par les affiquets se rendent embellies,
Qui, gentes en habits, et sades en façons,
Parmy leur point coupé* tendent leurs hameçons;
Dont l'œil rit mollement avec afféterie,
Et de qui le parler n'est rien que flatterie;
De rubans piolés s'agencent proprement,
Et toute leur beauté ne gît qu'en l'ornement;

Leur visage reluit de céruse et de peautre;
Propres en leur coiffure, un poil ne passe l'autre.
Où*ces divins esprits, hautains et relevés,
Qui des eaux d'Hélicon ont les sens abreuvés;
De verve et de fureur leur ouvrage étincelle,
De leurs vers tout divins la grâce est naturelle,
Et sont, comme l'on voit la parfaite beauté,
Qui, contente de soi, laisse la nouveauté
Que l'art trouve au Palais*,ou dans le blanc d'Espagne.
Rien que le naturel sa grâce n'accompagne :
Son front, lavé d'eau claire, éclate d'un beau teint;
De roses et de lis la nature la peint;
Et, laissant là Mercure*et toutes ses malices,
Les nonchalances sont ses plus grands artifices.
Or, Rapin, quant à moi, je n'ai point tant d'esprit.
Je vais le grand chemin que mon oncle m'apprit,
Laissant là ces docteurs, que les Muses instruisent
En des arts tout nouveaux : et s'ils font, comme ils disent,
De ses fautes un livre aussi gros que le sien,
Telles je les croirai, quand ils auront du bien,
Et que leur belle Muse, à mordre si cuisante*,
Leur don'ra, comme à lui, dix mille écus de rente,
De l'honneur, de l'estime; et quand, par l'univers,
Sur le luth de David*on chantera leurs vers;
Qu'ils auront joint l'utile avec le délectable,
Et qu'ils sauront rimer une aussi bonne table....
. . . .

Ainsi suis-je d'avis comme*ce bon lourdaud :
S'ils ont l'esprit si bon, et l'intellect si haut,
Le jugement si clair, qu'ils fassent un ouvrage
Riche d'inventions, de sens et de langage,
Que nous puissions draper comme ils font nos écrits,
Et voir, comme l'on dit, s'ils sont si bien appris :
Qu'ils montrent de leur eau, qu'ils entrent en carrière.
Leur âge défaudra*plus tôt que la matière.
Nous sommes en un siècle où le prince est si grand,
Que tout le monde entier à peine le comprend*.
Qu'ils fassent, par leurs vers, rougir chacun de honte :
Et comme de valeur*notre prince surmonte
Hercule, Ænée, Achil', qu'ils ôtent les lauriers
Aux vieux*,comme le roi l'a fait aux vieux guerriers.
Qu'ils composent une œuvre; on verra si leur livre
Après mille et mille ans, sera digne de vivre,
Surmontant par vertu l'envie et le destin,
Comme celui d'Homère et du chantre latin.

Mais, Rapin, mon ami, c'est la vieille querelle :
L'homme le plus parfait a manque*de cervelle;
Et de ce grand défaut vient l'imbécillité
Qui rend l'homme hautain, insolent, effronté;
Et, selon le sujet qu'à l'œil il se propose,
Suivant son appétit, il juge toute chose.
Aussi, selon nos yeux, le soleil est luisant.
Moi-même, en ce discours qui fais le suffisant*.
Je me connois frappé*,sans le pouvoir comprendre,
Et de mon ver-coquin je ne me puis défendre.
Sans juger, nous jugeons; étant notre raison
Là-haut dedans la tête, où, selon la saison
Qui règne en notre humeur, les brouillards nous embrouillent
Et de lièvres cornus le cerveau nous barbouillent.
Philosophes rêveurs, discourez hautement;
Sans bouger de la terre, allez au firmament :
Faites que tout le ciel branle à votre cadence;
Et pesez vos discours même dans sa balance;
Connoissez les humeurs qu'il verse dessus nous,
Ce qui se fait dessus, ce qui se fait dessous;
Portez une lanterne aux cachots de nature;
Sachez qui donne aux fleurs cette aimable peinture;
Quelle main sur la terre en broie la couleur,
Leurs secrètes vertus, leurs degrés de chaleur;
Voyez germer à l'œil les semences du monde;
Allez mettre couver les poissons dedans l'onde;
Déchiffrez les secrets de nature et des cieux :
Votre raison vous trompe, aussi bien que vos yeux.
Or, ignorant de tout, de tout je me veux rire;
Faire de mon humeur moi-même une satire :
N'estimer rien de vrai, qu'au goût il ne soit tel;
Vivre; et, comme chrétien, adorer l'Immortel
Où gît le seul repos, qui chasse l'ignorance :
Ce qu'on voit hors de lui n'est que sotte apparence.
. . . .

On doit rendre, suivant et le temps et le lieu,
Ce qu'on doit à César, et ce qu'on doit à Dieu.
Et quant aux appétits de la sottise humaine,
Comme un homme sans goût*,je les aime sans peine :
Aussi bien, rien n'est bon que par affection;
Nous jugeons, nous voyons, selon la passion.
Le soldat aujourd'hui ne rêve que la guerre;
En paix le laboureur veut cultiver sa terre;
L'avare n'a plaisir qu'en ses doubles ducats.
L'amant juge sa dame un chef-d'œuvre ici-bas,

Encore qu'elle n'ait sur soi rien qui soit d'elle,
Que le rouge et le blanc, par art, la fassent belle,
Qu'elle ente en son palais ses dents tous les matins,
Qu'elle doive sa taille au bois de ses patins;
Que son poil, dès le soir frisé dans la boutique,
Comme un casque, au matin, sur sa tête s'applique;
Qu'elle ait, comme un piquier, le corselet au dos;
Qu'à grand'peine sa peau puisse couvrir ses os.
. . . .
Son esprit ulcéré juge, en sa passion,
Que son teint fait la nique à la perfection.

Le soldat, tout ainsi, pour la guerre soupire;
Jour et nuit il y pense, et toujours la désire;
Il ne rêve la nuit que carnage et que sang:
La pique dans le poing, et l'estoc sur le flanc,
Il pense mettre à chef* quelque belle entreprise;
Que* forçant un château, tout est de bonne prise;
Il se plaît aux trésors qu'il cuide ravager,
Et que l'honneur lui rie au milieu du danger.
L'avare, d'autre part, n'aime que la richesse;
C'est son roi, sa faveur, sa cour et sa maîtresse;
Nul objet ne lui plaît, sinon l'or et l'argent;
Et tant plus il en a, plus il est indigent.
Le paysan d'autre soin se sent l'ame embrasée.
Ainsi l'humanité, sottement abusée
Court à ses appétits qui l'aveuglent si bien,
Qu'encor qu'elle ait des yeux, si ne voit-elle rien.
Nul choix hors de son goût ne règle son envie,
Mais s'aheurte, où, sans plus, quelque appas la convie.
Selon son appétit le monde se repaît,
Qui fait qu'on trouve bon seulement ce qui plaît.
O débile raison! où est ores ta bride?
Où ce flambeau qui sert aux personnes de guide?
Contre la passion trop foible est ton secours,
Et souvent, courtisane, après elle tu cours;
Et, savourant l'appas qui ton ame ensorcelle,
Tu ne vis qu'à son goût, et ne vois que par elle.
De là vient qu'un chacun, mêmes en son défaut,
Pense avoir de l'esprit autant qu'il lui en faut.
Aussi rien n'est parti si bien par la nature
Que le sens; car chacun en a sa fourniture.
Mais pour nous, moins hardis à croire à nos raisons,
Qui réglons nos esprits par les comparaisons
D'une chose avec l'autre, épluchons de la vie
L'action qui doit être ou blâmée ou suivie;

Qui criblons le discours, au choix se variant,
D'avec la fausseté la vérité triant
(Tant que l'homme le peut); qui formons nos ouvrages
Aux moules si parfaits de ces grands personnages
Qui, depuis deux mille ans, ont acquis le crédit
Qu'en vers rien n'est parfait que ce qu'ils en ont dit;
Devons-nous aujourd'hui, pour une erreur nouvelle
Que ces clercs dévoyés forment en leur cervelle,
Laisser légèrement la vieille opinion,
Et, suivant leur avis, croire à leur passion?
  Pour moi, les huguenots pourroient faire miracles,
Ressusciter les morts, rendre de vrais oracles,
Que je ne pourrois pas croire à leur vérité.
En toute opinion je fuis la nouveauté.
Aussi doit-on plutôt imiter nos vieux pères,
Que suivre des nouveaux les nouvelles chimères.
De même, en l'art divin de la Muse, doit-on
Moins croire à leur esprit qu'à l'esprit de Platon.
  Mais, Rapin, à leur goût si les vieux sont profanes,
Si Virgile, le Tasse et Ronsard sont des asnes,
Sans perdre en ces discours le temps que nous perdons,
Allons, comme eux, aux champs, et mangeons des chardons.

SUR LUI-MÊME.

Ouy, j'escry rarement, et me plais de le faire;
Non pas que la paresse en moy soit ordinaire,
Mais si tost que je prens la plume à ce dessein,
Je croy prendre en galère une rame en la main;
Je sen, au second vers que la Muse me dicte,
Que contre sa fureur ma raison se despite.

Or, si par fois j'escry suivant mon ascendant*,
Je vous jure, encor est-ce à mon corps deffendant.
L'astre qui de naissance à la Muse me lie
Me fait rompre la teste après ceste folie,
Que je recongnois bien; mais pourtant, malgré moy,
Il faut que mon humeur fasse joug à sa loy;
Que je demande en moi ce que je me desnie,
De mon âme et du Ciel estrange tyrannie!
Et qui pis est, ce mal, qui m'afflige au mourir,
S'obstine aux *recipez* et ne se veut guarir:

Plus on drogue ce mal, et tant plus il s'empire;
Il n'est point d'elebore assez en Anticire;
Revesche à mes raisons, il se rend plus mutin,
Et ma philosophie y perd tout son latin.
Or, pour estre incurable, il n'est pas nécessaire,
Patient en mon mal, que je m'y doive plaire;
Au contraire, il m'en fasche et m'en desplais si fort,
Que durant mon accez je voudrois estre mort:

Encor si le transport dont mon ame est saisie
Avoit quelque respect durant ma frenaisie;
Qu'il se reglast selon les lieux moins importans,
Ou qu'il fist choix des jours, des hommes ou du temps,
Et que, lors que l'hyver me renferme en la chambre,
Aux jours les plus glacez de l'engourdy novembre,
Apollon m'obsedast, j'aurois en mon malheur
Quelque contentement à flater ma douleur.

Mais aux jours les plus beaux de la saison nouvelle,
Que Zephire en ses rets surprend Flore la belle;
Que dans l'air les oyseaux, les poissons en la mer,
Se pleignent doucement du mal qui vient d'aymer;
Ou bien lors que Cérès de fourment se couronne,
Ou que Bacchus souspire, amoureux de Pomone:
Ou lors que le saffran, la dernière des fleurs,
Dore le scorpion de ses belles couleurs,
C'est alors que la verve insolemment m'outrage,
Que la raison forcée obeyt à la rage,
Et que, sans nul respect des hommes ou du lieu,
Il faut que j'obéisse aux fureurs de ce dieu:
Comme en ces derniers jours, les plus beaux de l'année,
Que Cibelle est par-tout de fruicts environnée,
Que le paysant recueille, emplissant à milliers
Greniers, granges, chartis, et caves et celiers,
Et que Junon, riant d'une douce influance,
Rend son œil favorable aux champs qu'on ensemence.

. . . .

Comme un hiboux qui fuit la lumière et le jour,
Je me lève, et m'en vay dans le plus creux séjour
Que Royaumont* recelle en ses forests secrettes,
Des renards et des loups les ombreuses retraittes;
Et là, malgré mes dents, rongeant et ravassant,
Polissant les nouveaux, les vieux rapetassant,
Je fay des vers qu'encor qu'Apollon les advoue,
Dedans la Cour, peut-estre, on leur fera la moue;
Ou s'ils sont, à leur gré, bien faits et bien polis,
J'auray pour recompense: « Ils sont vrayment jolis. »

Mais moy, qui ne me reigle aux jugemens des hommes;
Qui dedans et dehors cognoy ce que nous sommes;
Comme*, le plus souvent, ceux qui sçavent le moings
Sont temerairement et juges et tesmoings,
Pour blasme ou pour louange ou pour froide parole
Je ne fay de leger banqueroute à l'escole
Du bonhomme Empedocle, où son discours m'apprend
Qu'en ce monde il n'est rien d'admirable et de grand
Que l'esprit desdaignant une chose bien grande,
Et qui, Roy de soy-mesme, à soy-mesme commande.

STANCES.

Quand sur moi je jette les yeux,
A trente ans me voyant tout vieux,
Mon cœur de frayeur diminue:
Étant vieilli dans un moment,
Je ne puis dire seulement
Que ma jeunesse est devenue.

Du berceau courant au cercueil,
Le jour se dérobe à mon œil,
Mes sens troublés s'évanouissent.
Les hommes sont comme des fleurs,
Qui naissent et vivent en pleurs,
Et d'heure en heure se fanissent.

Leur âge, à l'instant écoulé,
Comme un trait qui s'est envolé,
Ne laisse après soi nulle marque;
Et leur nom, si fameux ici,
Sitôt qu'ils sont morts, meurt aussi,
Du pauvre autant que du monarque.

Naguères, verd, sain et puissant,
Comme un aubépin florissant,
Mon printemps étoit délectable.
Les plaisirs logeoient en mon sein:
Et lors étoit tout mon dessein
De bonne vie et de la table.

Mais, las! mon sort est bien tourné,
Mon âge en un rien s'est borné;
Foible languit mon espérance....
. . . .

La douleur aux traits vénéneux,
Comme d'un habit épineux,
Me ceint d'une horrible torture.
Mes beaux jours sont changés en nuits:
Et mon cœur, tout flétri d'ennuis,
N'attend plus que la sépulture.

Enivré de cent maux divers,
Je chancelle, et vais de travers.
Tant mon âme en regorge pleine:
J'en ai l'esprit tout hébété,
Et si peu qui m'en est resté,
Encor me fait-il de la peine*.

La mémoire du temps passé,
Que j'ai follement dépensé,
Épand du fiel en mes ulcères:
Si peu que j'ai de jugement
Semble animer mon sentiment
Me rendant plus vif aux misères.

Ha! pitoyable souvenir!
Enfin, que dois-je devenir?
Où se réduira ma constance?
Étant jà défailli de cœur,
Qui me don'ra de la vigueur
Pour durer en la pénitence?

Qu'est-ce de moi? foible est ma main;
Mon courage, hélas! est humain;
Je ne suis de fer ni de pierre.
En mes maux montre-toi plus doux,
Seigneur; aux traits de ton courroux,
Je suis plus fragile que verre.

Je ne suis à tes yeux, sinon
Qu'un fétu sans force et sans nom,
Qu'un hibou qui n'ose paraître,
Qu'un fantôme ici-bas errant,
Qu'une orde écume de torrent,
Qui semble fondre avant que naître;

Où toi*, tu peux faire trembler
L'univers, et désassembler
Du firmament le riche ouvrage
Tarir les flots audacieux,
Ou, les élevant jusqu'aux cieux,
Faire de la terre un naufrage.

Le soleil fléchit devant toi :
De toi les astres prennent loi;
Tout fait joug dessous ta parole :
Et cependant tu vas dardant
Dessus moi ton courroux ardent,
Qui ne suis qu'un bourrier qui vole.

Mais quoi ! si je suis imparfait,
Pour me défaire m'as-tu fait ?
Ne sois aux pécheurs si sévère.
Je suis homme, et toi Dieu clément !
Sois donc plus doux au châtiment,
Et punis les tiens comme père.

J'ai l'œil scellé d'un sceau de fer;
Et déjà les portes d'enfer
Semblent s'entr'ouvrir pour me prendre;
Mais encore, par ta bonté,
Si tu m'as ôté la santé,
O Seigneur ! tu me la peux rendre.

Le tronc de branches dévêtu,
Par une secrète vertu
Se rendant fertile en sa perte,
De rejetons espère un jour
Ombrager les lieux d'alentour,
Reprenant sa perruque verte.

Où l'homme* en la fosse couché,
Après que la mort l'a touché,
Le cœur est mort comme l'écorce :
Encor l'eau reverdit le bois :
Mais l'homme étant mort une fois,
Les pleurs, pour lui, n'ont plus de force.

LES SERVITUDES DE LA VIE.

A M. LE MARQUIS DE GŒUVRES.

Marquis, que dois-je faire, en cette incertitude ?
Dois-je, las de courir, me remettre à l'étude,
Lire Homère, Aristote, et, disciple nouveau,
Glaner ce que les Grecs ont de riche et de beau,
Reste de ces moissons que Ronsard et Desportes
Ont remporté du champ sur leurs épaules fortes,
Qu'ils ont, comme leur propre*, en leur grange entassé,
Égalant leurs honneurs aux honneurs du passé ?
Ou si, continuant à courtiser mon maître,
Je me dois jusqu'au bout d'espérance repaître ?
Nous vivons à tâtons; et, dans ce monde-ci,
Souvent avec travail on poursuit du souci ;
Car les dieux, courroucés contre la race humaine,
Ont mis avec les biens la sueur et la peine.
Le monde est un brelan où tout est confondu :
Tel pense avoir gagné qui souvent a perdu,
Ainsi qu'en une banque où par hasard on tire;
Et qui voudroit choisir souvent prendroit le pire.
Tout dépend du destin, qui, sans avoir égard,
Les faveurs et les biens en ce monde départ.

Mais, puisqu'il est ainsi que le sort nous emporte,
Qui voudroit se bander contre une loi si forte ?
Suivons donc sa conduite en cet aveuglement :
Qui pèche avec le ciel pèche honorablement;
Car penser s'affranchir, c'est une rêverie;
La liberté par songe en la terre est chérie :
Rien n'est libre, en ce monde, et chaque homme dépend,
Comtes, princes, sultans, de quelque autre plus grand.
Tous les hommes vivants sont ici-bas esclaves ;
Mais, suivant ce qu'ils sont, ils diffèrent d'entraves;
Les uns les portent d'or, et les autres de fer ;
Mais, n'en déplaise aux vieux, ni leur philosopher,
Ni tant de beaux écrits qu'on lit dans leurs écoles,
Pour s'affranchir l'esprit, ne sont que des paroles.
Au joug nous sommes nés, et n'a jamais été
Homme qu'on ait vu vivre en pleine liberté.

En vain, me retirant enclos en une étude,
Penserois-je laisser le joug de servitude ;

Étant serf du désir d'apprendre et de savoir,
Je ne ferai sinon que changer de devoir;
C'est l'arrêt de nature; et personne, en ce monde,
Nè sauroit contrôler sa sagesse profonde.
Puis, que peut-il servir aux mortels ici-bas,
Marquis, d'être savants ou de ne l'être pas?
Si la science pauvre, affreuse et méprisée,
Sert au peuple de fable, aux plus grands de risée
Si les gens de latin des sots sont dénigrés.
Et si l'on est docteur sans prendre des degrés?
Pourvu qu'on soit morguant, qu'on bride sa moustache,
Qu'on frise ses cheveux, qu'on porte un grand panache,
Qu'on parle baragouin, et qu'on suive le vent,
En ce temps d'aujourd'hui, l'on n'est que trop savant.

Du siècle les mignons, fils de la boule blanche*,
Ils tiennent à leur gré la fortune en leur manche;
En crédit élevés, ils disposent de tout,
Et n'entreprennent rien qu'ils n'en viennent à bout.
Mais quoi! me diras-tu, il t'en faut autant faire;
Qui ose a peu souvent la fortune contraire.
Importune le Louvre, et de jour et de nuit;
Perds, pour t'assujettir, et la table et le lit;
Sois entrant, effronté, et sans cesse importune:
En ce temps, l'impudence élève la fortune.

Il est vrai; mais pourtant je ne suis point d'avis
De dégager mes jours pour les rendre asservis,
Et sous un nouvel astre aller, nouveau pilote,
Conduire en autre mer mon navire qui flotte.

FABLE.

Jadis un loup, dit-on, que la faim espoinçonne,
Sortant hors de son fort, rencontre une lionne,
Rugissante à l'abord, et qui monstroit aux dents
L'insatiable faim qu'elle avoit au-dedans.
Furieuse, elle approche; et le loup qui l'advise
D'un langage flatteur luy parle et la courtise:
Car ce fut de tout temps que, ployant sous l'effort,
Le petit cede au grand, et le foible au plus fort.

Luy, dis-je, qui craignoit que, faute d'autre proye,
La beste l'attaquast, ses ruses il employe.

Mais enfin le hasard si bien le secourut
Qu'un mulet gros et gras à leurs yeux apparut.
Ils cheminent dispos, croyant la table preste,
Et s'approchent tous deux assez près de la beste.
Le loup, qui la cognoist, malin et deffiant,
Luy regardant aux pieds, luy parloit en riant :
« D'où es-tu? qui es-tu? quelle est ta nourriture,
Ta race, ta maison, ton maistre, ta nature? »
Le mulet, estonné de ce nouveau discours,
De peur ingénieux, aux ruses eut recours;
Et, comme les Normands, sans luy respondre : « Voire!
Compere, ce dit-il, je n'ay point de mémoire;
Et comme sans esprit ma grand mere me vit :
Sans m'en dire autre chose, au pied me l'escrivit. »

Lors il leve la jambe au jaret ramassée,
Et d'un œil innocent il couvroit sa pensée,
Se tenant suspendu sur les pieds en avant.
Le loup qui l'apperçoit se leve de devant,
S'excusant de ne lire avecq' ceste parolle,
Que les loups de son temps n'alloient point à l'escolle;
Quand la chaude lionne, à qui l'ardente faim
Alloit précipitant la rage et le dessein,
S'approche, plus sçavante, en volonté de lire.
Le mulet prend le temps, et du grand coup qu'il tire
Luy enfonce la teste, et d'une autre façon,
Qu'elle ne sçavoit point, luy apprit sa leçon.

SECONDE PARTIE

PROSE

I

JEAN CALVIN

1509—1564.

(Voyez Notice, page 266)

DE LA COGNOISSANCE DE DIEU.

Or donc si nous sommes tous naiz a ceste condition de cognoistre Dieu : et la cognoissance d'iceluy est vaine et infructueuse sinon qu'elle vienne jusques à ce poinct là : il est manifeste que tous ceux qui n'adressent point à ce but toutes les cogitations et actions de leur vie declinent et deffaillent de l'ordre de leur creation. Ce qui n'a mesme esté incogneu des philosophes : car autre chose n'a entendu dire Platon quand par plusieurs fois il a enseigné le souverain bien de l'ame estre la similitude de Dieu : quand estant parvenue à la vraye contemplation d'iceluy, est en luy du tout transformée. Parquoy Grylus aussi argue tres sagement en Plutarque, quand il tient que si la religion estoit ostée de la vie des hommes, non seulement ils n'auroyent nulle excellence par dessus les bestes brutes ; mais en plusieurs manieres seroyent beaucoup plus miserables. Pource qu'estant subjetz à tant d'especes de maux menent une vie labourieuse, et sans repoz. Il conclud donc qu'il n'y a que la seule cognoissance de Dieu qui les rende superieurs : par laquelle ilz peuvent aspirer à l'immortalité.

Veu que Dieu a voulu que la fin principale de la vie bien-heureuse fust situee en la cognoissance de son nom : afin qu'il ne semble point advis qu'il veuille forclorre à aucuns l'entrée à felicité, il se manifeste à tous clairement. Car comme ainsi soit que de nature il soit incompréhensible et caché à l'intelligence humaine : il a engravé en chacune de ses œuvres certains signes de sa majesté : par lesquelz il se donne à cognoistre à nous selon nostre petite capacité. Je dy signes si notoires et evidens, que toute escuse d'ignorance est ostée aux plus aveugles, et aux plus rudes du monde. Parquoy combien que son essence nous soit occulte : neantmoins ses vertuz, lesquelles apparois-

sent assiduellement devant noz yeux, le demonstrent tel, qu'il nous est expedient de le cognoistre pour nostre salut. Premierement de quelque costé qu'on tourne les yeux, il n'y a nulle si petite portion du monde, en laquelle ne reluyse pour le moins quelque estincelle de sa gloire. Singulierement on ne peut d'un regard contempler ce beau chef d'œuvre du monde universel en sa longueur et largeur qu'on ne soit, par maniere de dire, tout esblouy d'abondance infinie de lumiere.

Il y a infiniz argumens, tant au ciel qu'en la terre, qui testifient sa merveilleuse sapience : non pas tant seulement ceux qui sont difficiles à comprendre, et à l'intelligence desquelz on ne peut parvenir que par le moyen d'Astrologie, Medecine et Phisique : mais ceux qui sont evidens au regard des plus simples idiotz : tellement que les yeux ne se peuvent ouvrir, qu'ils ne soyent contraintz d'en estre tesmoingz. Bien est vray que ceux qui sont instruitz es disciplines liberales, ou qui en ont gousté quelque chose, ont ayde special pour entrer plus profondement à contempler les secretz de la sapience divine : toutesfois nul n'est empesché par l'ignorance d'icelles, qu'il ne voye beaucoup d'artifice aux œuvres de Dieu, dont il soit esmeu en admiration de l'ouvrier. Comme par maniere d'exemple, il faut bien avoir art et industrie singuliere a cercher les mouvemens des astres, ordonner les circules, mesurer la distance, noter la propriété d'un chacun (par laquelle consideration, comme la providence de Dieu le monstre plus clairement : aussi il est convenable que le cœur soit eslevé plus hautement à recognoistre sa gloire) neantmoins veu que ceux qui n'ont d'autre ayde que des yeux, ne peuvent ignorer l'excellence de l'artifice divin, laquelle se donne facilement en la varieté des estoiles tant infinie et bien ordonnée : il est certain qu'il n'y a nul auquel Dieu ne declaire assez suffisamment sa sapience. Pareillement d'appercevoir en la composition du corps humain une telle conjonction, proportion, beauté et usage que Galien y demonstre, n'est pas de petite subtilité. Toutesfois si ne laisse pas le corps humain d'avoir à la veuë de tout le monde une composition tant ingenieuse, que pour icelle l'ouvrier merite d'estre jugé admirable. Davantage la puissance de Dieu par combien d'exemples nous attire elle à la consideration de soy? car autrement ne se peut-il faire : si ce n'est que nous ignorions quelle vertu c'est de soustenir ceste grandeur infinie du ciel et de la terre par sa seule parolle : de faire à son commandement maintenant trembler le ciel de tonnoirres, brusler ce que bon luy semble de foudre, enflamber l'air d'esclairs, estonner le monde par diverses especes de tempestes : incontinent que bon luy semble, luy rendre sa serenité toute paisible, soustenir tellement la mer pendue en l'air, qu'elle ne puisse faire nuisance à la terre, combien que par sa hautesse elle la menace de la destruire, et maintenant l'esmouvoir horriblement par grande impetuosité des ventz, incontinent appaiser ses vagues, et la rendre quoye. Mesme icelle

puissance nous doit conduire à reputer son eternité, veu qu'il faut que celuy, dont toutes choses prennent leur origine, soit eternel et ait son commencement de soy mesmes. Outre-plus si on cerche la cause, par laquelle il a esté induit tant à creer une fois toutes choses, qu'à les conserver apres leur creation : on trouvera qu'il n'a autre cause que sa bonté, laquelle quand elle seroit seule, nous devroit amplement suffire à nous atraire à son amour, veu qu'il n'y a nulle creature, comme le prophete enseigne, sur laquelle ne soit espandue sa misericorde.

UN MARTYR.

Un jeune homme, qui a icy habité avec nous, estant pris en la ville de Tournay, fut condamné à avoir la teste tranchée s'il se desdisoit, et à estre bruslé tout vif s'il persistoit en son propos. Quand on luy demanda ce qu'il vouloit faire, il répondit simplement : Celui qui me fera la grâce de mourir patiemment pour son nom, me fera bien la grâce d'endurer le feu. Nous devons prendre ceste sentence, non pas comme d'un homme mortel, mais comme du Saint-Esprit, pour nous asseurer que Dieu n'est pas moins puissant à nous fortifier, et rendre victorieux contre les tourmens, qu'à nous faire prendre une plus doulce mort en gré. Et ainsi, que les fidèles apprennent d'eslever la teste hault à ceste couronne d'immortalité et gloire à laquelle Dieu les convie, afin qu'il ne leur fasse point mal de quitter la vie présente pour un tel loyer; et pour estre asseurez de ce bien inestimable qu'ils ayent tousjours devant les yeux cette conformité qu'ils ont avec nostre Seigneur Jesus pour contempler la vie au milieu de la mort, comme luy par l'opprobre de la croix est parvenu à la résurection glorieuse en laquelle gist toute nostre félicité, joye et triomphe.

CONTRE LES MOQUEURS.

Il ne me chault des mocqueurs qui disent que nous en parlons bien à nostre aise, et ce n'est point à moy qu'ils s'attachent, d'autant qu'il n'y a rien icy de mon creu, comme on le croit. Autant en dis-je de tous les philosophes qui en prononcent leur sentence sans savoir comment : car puisqu'ils ne veulent escouter Dieu lequel parle à eulx pour les enseigner, je les adjourne devant son siege judicial, là où ils oiront sa sentence, contre laquelle il ne sera plus question de re-

plicquer. Puisqu'ils ne daignent maintenant l'ouïr comme maistre, ils le sentiront alors leur juge en despit de leurs dents. Les plus habiles et les plus rusez se trouveront icy trompez en leur compte. Qu'ils soient stylez tant qu'ils voudront à renverser ou obscurcir le droict: leurs chapperons fourrez auxquels ils se mirent, et en s'y mirant s'aveuglent, ne leur donneront point la cause gaignée. Je dis ceci, pour ce que messieurs les conseilliers, juges et advocas, non seulement entreprennent de plaider contre Dieu, pour avoir privilege de se mocquer de luy : mais en rejectant toute l'Escripture Saincte, desgorgent leurs blasphesmes, comme des arrests souverains. Et tels marmousets seront si orgueilleux, qu'après qu'ils auront dict ce mot, ils ne pourront souffrir que raison ne verité ait lieu. Si est-ce qu'en passant, je leur annonce qu'il vauldroit beaucoup mieux qu'ils pensassent quelle horrible vengeance est apprestée à tous ceulx qui convertissent la verité en mensonge. Que les docteurs de chambre et de table ne prennent point icy un degré trop hault pour eulx, c'est de gergonner contre le Maistre celeste, auquel il nous convient tous donner audience. Les beaulx titres ne feront yci rien pour exempter personne, sinon que messieurs les abbés, prieurs, doyens et archediacres seront contraincts mener la danse en la condamnation que Dieu fera. Si messieurs les courtisans ont accoustumé de contenter les hommes par leur eau beniste, qu'ils n'attendent pas de faire le semblable à Dieu. Que tous gaudisseurs se deportent de donner leurs coups de bec, jecter leurs brocars accoustumez, s'ils ne veulent sentir la main forte de Celuy à la parolle duquel ils devroyent trembler. C'est un abus trop lourd de se faire accroire qu'en me prenant à partie, ils n'auront plus Dieu pour juge. Qu'ils raclent mon nom de leurs papiers en ceste matière, d'autant que je ne preten sinon que Dieu soit escouté et obei, et non pas de gouverner les consciences à mon appetit, ne de leur imposer necessité ou loy.— Quant aux autres qui ne rejectent point la parolle de Dieu en telle fierté, et cependant toutesfois sont si infirmes et lasches, qu'on ne les peut faire bouger, je les exhorte qu'ils pensent un peu mieulx à eulx, pour ne se plus flatter comme ils ont faict.

NE PAS DIFFÉRER DE S'ABANDONNER A DIEU.

A MADAME DE CANY.

Madame, j'espere qu'à ce coup Dieu vous aura touchée à bon escient, pour vous faire sortir de la captivité où vous avez langui trop longtemps. Non pas que je ne pense que par cy-devant l'effection y a esté bonne, mais pour ce que vous marchiez si laschement

que ce n'estoit pas pour vous advancier fort. Si Dieu vous a donné quelques coups d'esperon, il ne vous en fault esbaïr. Car si Loth, qui avoit bon desir de sortir de ce gouffre de Sodome, a eu besoin que l'ange, l'empoignant par le bras, le tirast quasi par force, plus est requis que ce bon Dieu aide à nostre paresse et froidure, et puisque maintenant vous estes au bout pour eschapper, soiez soigneuse de faire valoir ceste occasion. Je le dis pour ce qu'il semble que vous pretendiez faire encores quelques circuits, ce que je ne trouve nullement bon. Car vous n'avez que trop délayé jusques icy, et il y a danger que Dieu ne renverse vostre compte. Si vous attendez d'avoir issue en tous vos affaires, jamais vous n'en viendrez à la fin. Et aussi Dieu veult que nous quittions, pour l'amour de luy, non seulement quelque portion, mais nostre vie propre. Par quoy estimez qu'il vous espargne tant et plus en vous donnant pour vous nourrir le reste de vostre vie, et contentez-vous de cela. Tant y a que si vous ne fermez les yeulx à ce que vous laissez, ne regrettant point ce qui vous tient empestrée, que vous ne serez jamais preste à chercher Jesus-Christ. Il y a encores un poinct que Dieu nous veult apprendre de nous fier en sa providence. Ainsy voiant qu'il n'est pas possible de mettre ordre à tout, remettez entre ses mains ce qui vous pourroit longuement retarder. Je ne vous donne pas ce conseil pource que je preigne plaisir à vous appaourir, et je ne suis pas poulsé de quelque hastiveté trop grande. Parquoy je vous prie au nom de Dieu de coupper broche à toutes les entreprises qui vous recullent. Au reste quant, apres vous estre resolue, vous prendrez courage, je me tiens asseuré qu'en moins d'un mois vous viendrez à bout de ce que vous ne pensez faire en demy an. Mais il faut prendre le frain aux dens.

II

FRANÇOIS RABELAIS

1483—1553.

(Voyez Notice, page 267)

L'ÉDUCATION DE GARGANTUA.

COMMENT GARGANTUA FUT INSTITUÉ PAR PONOCRATES EN TELLE DISCIPLINE, QU'IL NE PERDOIT HEURE DU JOUR.

Quand Ponocrates cogneut la vicieuse manière de vivre de Gargantua, délibéra aultrement l'instituer es lettres: mais pour les premiers jours le toléra, considérant que nature n'endure mutations soubdaines sans grande violence. Pour donc mieulx son œuvre commencer, supplia ung sçavant médecin de celuy temps, nommé maistre Théodore, à ce qu'il considérast si possible estoit remettre Gargantua en meilleure voie. Lequel le purgea canoniquement avec elébore d'Anticyre, comme faisoit Timothée, et par ce médicament luy nettoya toute l'altération et perverse habitude du cerveau. Par ce moyen aussi Ponocrates luy fit oublier tout ce qu'il avoit appris soubs ses antiques précepteurs, comme faisoit Timothée à ses disciples, qui avoient esté instruicts soubs aultres musiciens. Pour mieulx ce faire, l'introduisoit ès compagnies des gens sçavans, qui la estoient, à l'émulation desquelz luy creust l'esprit et le désir d'estudier aultrement, et se faire valoir.

Après, en tel train d'estude le mit qu'il ne perdoit heure quelconque du jour : ains tout son temps consommoit en lettres et honneste sçavoir. S'esveilloit donc Gargantua environ quatre heures du matin. Cependant, qu'on le frottoit, lui estoit leue quelque pagine de la divine Escriture haultement et clairement, avec prononciation compétente à la matière, et à ce estoit commis un jeune page nommé Anagnostes*. Selon le propos et argument de ceste leçon, souventes fois s'adonnoit à révérer, adorer, prier et supplier le bon Dieu : duquel la lecture montroit la majesté et jugemens merveilleux.... Son pré-

ır répétoit ce qu'avoit esté leu, lui exposant les poincts plus rs et difficiles. Eux, retournant, considéroient l'estat du ciel, si ɔit comme l'avoient noté au soir précédent : et quels signes ene soleil, aussi la lune pour icelle journée. Ce faict, estoit habillé, é, testonné, accoustré et parfumé, durant lequel temps on luy ɔit les leçons du jour d'avant. Luy-mesme les disoit par cœur, ɔnda quelques cas practiques concernans l'estat humain, lesquels endoient aulcunes fois jusques deux ou trois heures, mais ordinent cessoient lorsqu'il estoit du tout habillé. Puis par trois s heures luy estoit faicte lecture. Ce faict, issoient hors, touconférans des propos de la lecture, et se déportoient en Braque*, prés, et jouoient à la balle, à la paulme, à la pile trigone, ement s'exerçans les corps comme ils avoient les âmes aupat exercé. Tout leur jeu n'estoit qu'en liberté : car ils laissoient la quand leur plaisoit, et cessoient ordinairement lorsque suoient r le corps ou estoient autrement las. Adonc estoient très-bien és et frottés, changeoient de chemise, et doulcement se pourɪs alloient voir si le disner estoit prest. Là attendans récitoient ment et éloquentement quelques sentences retenues de la leçon. ıdant monsieur l'appétit venoit, et par bonne opportunité s'asɪnt à table. Au commencement du repas estoit leue quelque hisplaisante des anciennes prouesses jusques à ce qu'il eust pris in. Lors (si bon sembloit) on continuoit la lecture, ou comment à deviser joyeusement ensemble, parlans, pour les premiers de la vertu, propriété, efficace et nature de tout ce que leur servi à table : du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, ɪns, fruictz, herbes, racines, et de l'apprest d'icelles. Ce que t, apprit en peu de temps tous les passages à ce compétens en , Athénée, Dioscorides, Julius Pollux, Galien, Porphyre, Oppian, e, Héliodore, Aristoteles, Élian et aultres. Iceux propos tenus, ɪnt souvent, pour plus estre asseurés, apporter les livres susà table. Et si bien et entièrement retint en sa mémoire les s dictes, que pour lors n'estoit médecin qui en sceust à la moitié omme il faisoit. Après, devisoient des leçons leues au matin, et hevans leur repas par quelque confection de cotoniat, s'écuroient ɪnts avec un trou de lentisce, se lavoient les mains et les yeux lle eau fraische, et rendoient grâces à Dieu par quelques beaulx ɪues faicts à la louange de la munificence et bénignité divine. ct, on apportoit des cartes, non pour jouer, mais pour y apprenɪille petites gentillesses et inventions nouvelles, lesquelles toutes nt de arithmetique. En ce moyen entra en affection d'icelle ɪe numérale, et tous les jours après disner et souper y passoit ı aussi plaisantement qu'il soûloit es dés, ou es cartes. A tant d'icelle et théorique et practique, si bien, que Tonstal l'Anglais* ı avoit amplement escrit, confessa que vrayement, en compaı *de luy, il n'y entendoit* que le haut allemand.

Et non-seulement d'icelle, mais des aultres sciences mathématiques, comme géométrie, astronomie et musique. Car attendans la concoction et digestion de son past, ils faisoient mille joyeux instrumens et figures géométriques, et de même pratiquoient les canons astronomiques. Après s'esbaudissoient à chanter musicalement à quatre et cinq parties, ou sur un thème, à plaisir de gorge. Au regard des instrumens de musique, il apprit à jouer du luth, de l'épinette, de la harpe, de la flutte d'Alemant et à neuf trous, de la viole et de la sacqueboutte.

Ceste heure ainsi employée, la digestion parachevée, se remettoit à son estude principale par trois heures ou davantage, tant à répéter la lecture matutinale, qu'à poursuivre le livre entrepris, que aussi à écrire, bien traire et former les antiques et romaines lettres. Ce faict, issoient hors leur hoste, avec un jeune gentilhomme de Touraine nommé l'Escuyer Gymnaste, lequel luy monstroit l'art de chevalerie....

Le temps ainsi employé, luy frotté, nettoyé et rafraischy d'habillemens, tout doulcement retournoient, et, passans par quelques prés ou aultres lieux herbus, visitoient les arbres et plantes, les conférans avec les livres des anciens qui en ont escrit, comme Théophraste, Dioscorides, Marinus, Pline, Nicander, Macer et Galien, et en emportoient leurs pleines mains au logis; desquelles avoit la charge ung jeune page nommé Rhizotome*, ensemble des marrochons, des pioches, cerfouettes, bêches, tranches et aultres instrumens requis à bien arborizer. Eux arrivés au logis, cependant qu'on apprestoit le souper, répétoient quelques passages de ce qui avoit esté leu, et s'asseyoient à table. Notez ici que son disner estoit sobre et frugal; car tant seulement mangeoit pour réfréner les abois de l'estomac; mais le souper estoit copieux et large. Car tant en prenoit que lui estoit de besoin à se entretenir et nourrir. Ce qui est la vraie diète* prescrite par l'art de bonne et seure médecine, quoyque un tas de badauds, médecins herselés en l'officine des sophistes, conseillent le contraire. Durant iceluy repas estoit continuée la leçon du disner tant que bon sembloit : le reste estoit consommé en bons propos tous lettrés et utiles. Après grâces rendeues s'adonnoient à chanter musicalement : à jouer d'instrumens harmonieux, ou de ces petits passe-temps qu'on faict es cartes, es dés et gobelets : et là demeuroient faisans grand chère, s'esbaudissans aulcunes fois jusques à l'heure de dormir, quelquefois alloient visiter les compagnies des gens lettrés, ou de gens qui eussent veu pays estranges.

En pleine nuict, devant que soy retirer, alloient au lieu de leur logis le plus découvert veoir la face du ciel : et là notoient les comètes, si aucuines* estoient, les figures, situations, aspects, oppositions et conjonctions des astres.

Puis avec son précepteur récapituloit briévement, à la mode des Pythagoriques, tout ce qu'il avoit leu, veu, faict et entendu au décours de toute la journée.

Si prioient Dieu le créateur en l'adorant, et ratifiant leur foy envers luy, et le glorifiant de sa bonté immense; en luy rendant grâces de tout le temps passé, se recommandoient à sa divine clémence pour tout l'avenir. Ce faict, entroient en leur repos.

LETTRE DE GARGANTUA A SON FILS PANTAGRUEL.

Non doncques sans juste et équitable cause je rends graces a Dieu, mon conservateur, de ce qu'il m'ha donné pouvoir veoir mon antiquité chenue refleurir en ta jeunesse. Car, quand, par le plaisir de luy qui tout régit et modere, mon ame laissera ceste habitation humaine, je ne me reputeray totalement mourir, ains passer d'ung lieu en aultre, attendu que en toy et par toy je demoure en mon imaige, visible en ce monde, vivant, voyant, et conversant entre gens d'honneur et mes amys, comme je souloys. Parquoy, ainsi comme en toi demoure l'imaige de mon corps, si pareillement ne reluisoyent les meurs de l'âme, l'on ne te jugeoit estre garde et thresor de l'immortalité de nostre nom, et le plaisir que prendroys ce voyant seroit petit considerant que la moindre partie de moy, qui est le corps, demoureroit; et la meilleure, qui est l'ame, et par laquelle demoure nostre nom en benediction entre les hommes, seroit degenerante et abastardye. Ce que je ne dy par deffiance que j'aye de ta vertu, laquelle m'ha esté ja par cy devant esprouvée, mais pour plus fort te encouraiger a proufficter de bien en mieulx. Et ce que présentement t'escripz, n'est tant a fin qu'en ce train vertueux tu vives, que de ainsi vivre et avoir vescu tu te réjouisses, et te rafraischisses en couraige pareil pour l'advenir. A laquelle entreprinse parfaire et consommer, il te peult assez soubvenir comment je n'ay rien espargné : mais ainsi t'y ay je secouru comme si je n'eusse aultre thrésor en ce monde que te veoir une foys en ma vie absolu et parfaict, tant en vertus, honnesteté, et preud hommie, comme en tout sçavoir liberal et honneste, et tel te laisser après ma mort, comme ung mirouer représentant la personne de moy ton père, et sinon tant excellent, et tel de faict comme je te souhaitte, certes bien tel en desir.

Mais encores que mon feu père de bonne mémoire eust adonné tout son estude a ce que je prouffictasse en toute perfection et sçavoir politique, et que mon labeur correspondist tresbien, voyre encore oultrepassast son desir, toutesfoys, comme tu peulx bien entendre, le temps n'estoyt tant idoine ne commode es lettres comme est de present, et n'avoys copie de telz precepteurs comme tu has eu. Le temps estoyt encores tenebreux, et sentant l'infélicité et calamité des Gothz,

qui avoyent mis a destruction toute bonne literature. Mais, par la bonté divine, la lumière et dignité ha esté de mon eage rendue es lettres, et y voy tel amendement que, de present, a difficulté seroy je receu en la premiere classe des petitz grimaulx, qui en mon eage virile estoys (non à tort) reputé le plus sçavant dudict siecle.

Ce que je ne dy par jactance vaine, encores que je le puisse louablement faire en t'escripvant, comme tu as l'authorité de Marc Tulle en son livre de Vieillesse, et la sentence de Plutarche au livre intitulé, « Comment on se peut louer sans envie, » mais pour te donner affection de plus hault tendre.

Maintenant toutes disciplines sont restituees, les langues instaurees, grecque, sans laquelle c'est honte qu'une personne se die sçavant; hebraicque, chaldaicque, latine. Les impressions tant elegantes et correctes en usance, qui ont esté inventees de mon eage par inspiration divine, comme, a contrefil, l'artillerie, par suggestion diabolicque. Tout le monde est plein de gens sçavans, de precepteurs tresdoctes, de librairies tresamples, et m'est advis que, ny au temps de Platon, ny de Ciceron, ny de Papinian, n'estoyt telle commodité d'estude qu'on y veoit maintenant. Et ne se fauldra plus doresnavant trouver en place ny en compaignie, qui ne sera bien expoly en l'officine de Minerve. Je voy les briguans, les bourreaulx, les adventuriers, les palefreniers de maintenant plus doctes que les docteurs et prescheurs de mon temps.

Que diray je? Les femmes et filles ont aspiré à ceste louange et manne celeste de bonne doctrine. Tant y ha qu'en l'eage ou je suis, j'ai esté contrainct d'apprendre les lettres grecques, lesquelles je n'avoys contemnees comme Caton, mais je n'avoys*eu le loisir de comprendre en mon jeune eage. Et vouluntiers me delecte a lire les Moraulx de Plutarque, les beaux dialogues de Platon, les Monumens de Pausanias, et Anticquitez de Atheneus, attendant l'heure qu'il plaira a Dieu mon createur m'appeler et commander yssir de ceste terre.

Parquoy, mon filz, je t'admoneste que employes ta jeunesse a bien prouffiter en estude et en vertus. Tu es a Paris, tu as ton precepteur Epistemon, dont l'ung par vives et vocables instructions, l'aultre par louables exemples, te peult endoctriner. J'entendz et veulx que tu apprennes les langues parfaictement. Premierement la grecque, comme le veult Quinctilien; secondement la latine; et puis l'hebraicque pour les sainctes lettres, et la chaldaicque et arabicque pareillement: et que tu formes ton style quant a la grecque, a l'imitation de Platon; quant a la latine, de Ciceron : qu'il n'y ait hystoire que tu ne tiennes en memoire presente, a quoy t'aydera la cosmographie de ceulx qui en ont escript. Des arts liberaulx, geometrie, arithmeticque et musicque, je t'en donnay quelque goust quand tu estois petit en l'eage de cinq a six ans; poursuys le reste, et d'astronomie saches en tous les canons. Laisse moy l'astrologie divinatrice,

et l'art de Lullius*, comme abuz et vanitez. Du droict civil, je veulx que tu sçaiches par cueur les beaulx textes, et me les conferes avecques philosophie.

Et quant à la congnoissance des faictz de nature, je veulx que tu t'y addonnes curieusement, qu'il n'y ait mer, rivière, ny fontaine dont tu ne congnoisses les poissons : tous les oyseaux de l'aer, tous les arbres, arbustes, et frutices des foretz, toutes les herbes de la terre, tous les métaux cachez au ventre des abysmes, les pierreries de tout orient et midi, rien ne te soit incongneu.

Puis soigneusement revisite les livres des medicins grecz, arabes. et latins sans contemner les thalmudistes et caballistes : et, par fréquentes anatomies, acquiers toy parfaicte congnoissance de l'aultre monde, qui est l'homme. Et par quelques heures du jour commence a visiter les sainctes lettres. Premierement en grec, le Nouveau Testament, et Epistres des Apostres : et puys, en hébrieu, le Vieulx Testament. Somme*, que je voye ung abysme de science : car doresnavant que tu deviens homme et te fays grand, il te faudra yssir de ceste tranquillité et repous d'estude, et apprendre la chevalerie et les armes, pour deffendre ma maison, et nos amys secourir en tous leurs affaires, contre les assaultz des malfaisans. Et veulx que, de brief, tu essayes combien tu as prouffiсté, ce que tu ne pourras mieulx faire que tenant conclusions en tout sçavoir, publiquement envers tous et contre tous : et hantant les gens littrez qui sont tant a Paris comme ailleurs.

Mais, parce que, selon le saige Salomon, sapience n'entre point en ame malivole, et science sans conscience n'est que ruyne de l'ame, il te convient servir, aymer, et craindre Dieu, et en luy mettre toutes tes pensees et tout ton espoir ; et par foy formee de charité, estre a lui adjoinct, en sorte que jamais n'en soys desemparé par peché. Aye suspectz les abus du monde. Ne metz ton cueur a vanité : car ceste vie est transitoire : mais la parolle de Dieu demoure eternellement. Soys serviable a tous tes prochains, et les ayme comme toy mesme. Revere tes precepteurs, fuy les compaignies des genz esquelz tu ne veulz point ressembler, et les graces que Dieu t'ha donnees, icelles ne receoips en vain. Et quant tu congnoistras que auras tout le sçavoir de par dela acquis, retourne vers moy, affin que je te voye, et donne ma bénédiction davant que mourir.

Mon filz, la paix et grace de Nostre Seigneur soit
avecques toy, amen.

Ces lettres receues et veues, Pantagruel print nouveau couraige, et fut enflambé a prouffiсter plus que jamais, en sorte que le voyant estudier et prouffiсter, eussiez dict que tel estoyt son esperit entre les livres, comme est le feu parmy les brandes, tant il l'avoyt infatiguable et strident.

LES MOUTONS DE PANURGE.

PANURGE MARCHANDE AVECQUES DINDENAULT UNG DE SES MOUTONS.

Panurge dist secretement a Epistemon et a frere Jean : Retirez vous icy ung peu a l'escart, et joyeusement passez temps à ce que voyrez. Il y aura bien beau jeu, si la chorde ne rompt. Puys s'adressa au marchant, et derechief beut a luy plein hanap de bon vin lanternois*. Le marchant le pleigea guaillard, en toute courtoysie et honnesteté. Cela faict, Panurge devotement le prioyt luy vouloyr de grace vendre ung de ses moutons. Le marchant luy respondit: « Helas, helas, mon amy, nostre voisin, comment vous sçavez bien trupher des paovres gens! Vrayement vous estes un gentil chalant. O le vaillant achapteur de moutons! Vray Dieu, vous portez le minois non mie d'un achapteur de moutons, mais bien d'ung coupeur de bourses. Par Sainct Nicholas, qu'il feroyt bon porter bourse pleine aupres de vous! Han, han, qui ne vous congnoistroyt, vous feriez bien des vostres. — Patience, dist Panurge. Mais a propous, de grace speciale, vendez moy ung de vos moutons. Combien? — Comment, respondit le marchant, l'entendez vous, nostre amy, mon voisin? Ce sont moutons a la grande laine*. Jason y print la toison d'or. L'ordre de la maison de Bourguoigne* en feut extraict. Moutons de levant, moutons de haulte fustaye, moutons de haulte graisse. — Soit, dist Panurge : mais de grace vendez m'en ung, et pour cause; bien et promptement vous payant en monnoye de ponant, de tailliz, de basse gresse*. Combien? — Nostre voisin, mon amy, respondit le marchant, escoutez ça ung peu de l'aultre oreille. — PAN. A vostre commandement. LE MARCH. Vous allez en Lanternois? PAN. Voyre. LE MARCH. Veoir le monde? PAN. Voyre. LE MARCH. Joyeusement? PAN. Voyre. LE MARCH. Vous avez, ce croy je, nom Robin Mouton? PAN. Il vous plaist a dire. LE MARCH. Sans vous fascher. PAN. Je l'entendz ainsi. LE MARCH. Vous estes, ce croy je, le joyeulx du roy? PAN. Voyre. LE MARCH. Fourchez la. Ha, ha, vous allez veoir le monde, vous estes le joyeulx du roy, vous avez nom Robin Mouton; voyez ce mouton la, il ha nom Robin comme vous, Robin, Robin, Robin, bes, bes, bes, bes. O la belle voix! PAN. Bien belle et harmonieuse. LE MARCH. Voicy ung pact qui sera entre vous et moy, nostre voysin et amy. Vous qui estes Robin Mouton, serez en ceste couppe de balance, le mien mouton Robin sera en l'aultre : je guaige ung cent de huytres de Buch que en poids, en valleur, en estimation, il vous emportera et hault et court : en pareille forme que serez quelque jour suspendu et pendu.

— Patience, dist Panurge. Mais vous feriez beaucoup pour moy et pour vostre posterité si me le vouliez vendre, ou quelque aultre du *bas cueur**. Je vous en prie, cyre monsieur. — Nostre amy, respondit

le marchant, mon voysin, de la toyson de ces moutons seront faictz les fins draps de Rouen ; les louschets*des balles de Lincestre, au pris d'elle, ne sont que bourre. De la peau seront faictz les beaulx marroquins, lesquelz on vendra pour marroquins Turquins, ou de Montelimart, ou de Hespaigne pour le pire. Des boyaulx, on fera chordes de violons et herpes, lesquelz tant chierement on vendra comme si feussent chordes de Munican ou Aquilleie. Que pensez-vous ? — S'il vous plaist, dist Panurge, m'en vendez ung, j'en seray bien fort tenu au courrail de vostre huys. Voyez cy argent content. Combien ? Ce disoit monstrant son esquarcelle pleine de nouveaulx Henricus*.

CONTINUATION DU MARCHÉ ENTRE PANURGE ET DINDENAULT.

— Mon amy, respondit le marchant, nostre voysin, ce n'est viande que pour roys et princes. La chair en est tant delicate, tant savoureuse et tant friande que c'est basme. Je les ameine d'ung pays onquel les pourceaulx (Dieu soit avecques nous) ne mangent que myrobalans. Les truyes en leur gesine (saulve l'honneur de toute la compaignie) ne sont nourries que de fleurs d'orangiers. — Mais, dist Panurge, vendez m'en ung, et je vous le payeray en roy, foy de pieton*. Combien ? — Nostre amy, respondit le marchant, mon voysin, ce sont moutons extraictz de la propre race de celluy qui porta Phrixus et Hellé*par la mer dite Hellesponte. — Cancre, dist Panurge, vous estes *clericus vel addiscens*. — *Ita* sont choulx, respondit le marchant, *vere* ce sont pourreaux. Mais rr. rrr. rrrr. Ho Robin rr. rrrr. Vous n'entendez ce languaige. Nostre amy, mon voysin, considerez ung peu les merveilles de nature consistans en ces animaulx que voyez, voyre en ung membre que estimeriez inutille. Prenez moy ces cornes la, et les concassez ung peu avecques ung pillon de fer, ou avecques ung landier, ce m'est tout ung. Puys les enterrez en veue du soleil la part que vouldrez et souvent les arrousez. En peu de moys vous en voyrez naistre les meilleurs asperges du monde. Je n'en daigneroys excepter ceulx de Ravenne. Allez moy dire que les cornes d'aultres animaulx plus grands ayent vertu telle, et propriété tant mirificque. — Patience, respondit Panurge. — Je ne sçay, dist le marchant, si vous estes clerc. J'ay veu prou de clercz, je dys grandz clercz. Ouy dea. A propous, si vous estiez clerc, vous sçauriez que es membres plus inférieurs de ces animaulx divins, ce sont les piedz, y ha ung os, c'est le talon, l'astragale, si vous voulez, duquel non d'aultre animal du monde, fors de l'asne indian et des dorcades de Lybie, l'on jouoit anticquement au royal jeu des tales, auquel l'empereur Octavian Auguste ung soir guaigna plus de 50,000 escuz. Vous aultres n'avez guarde d'en guaigner autant. — Patience, respondit Panurge. Mais expedions. — Et quand, dist le marchant, vous auray je, nostre

amy, mon voysin, dignement loué les membres internes, les espaules, les esclanges, les gigotz, le hault cousté, la poictrine, le foye, la ratelle, les trippes, la guogue*, la vessie, dont on joue a la balle? Les coustelettes, dont on faict en Pygmion* les beaulx petits arcs pour tirer des noyaulx de cerises contre les grues? La teste, dont avecques un peu de soulphre on faict une mirificque decoction pour faire viander les chiens.

— Hé! hé! dist le patron de la nauf au marchant, c'est trop icy barguigné. Vendz luy, si tu veulx : si tu ne veulx, ne l'amuse plus. — Je le veulx, respondit le marchant, pour l'amour de vous. Mais il en payera troys livres tournoys de la piece en choisissant. — C'est beaucoup, dist Panurge. En nos pays j'en auroys bien cinq, voyre six, pour telle somme de deniers. Advisez que ne soit trop. Vous n'estes le premier de ma congnoissance qui, trop toust voulant riche devenir et parvenir, est a l'envers tumbé en paovreté, voyre quelquefois s'est rompu le col. — Par le digne voeu de Charrous*, dist le marchant, le moindre de ces moutons vault quatre foys plus que le meilleur de ceulx que jadis les Coraxiens* en Tuditanie, contree de Hespaigne, vendoyent ung talent d'or la piece. Et que penses tu, o sot a la grande paye, que valoit ung talent d'or? — Benoist monsieur, dist Panurge, vous vous eschauffez en vostre harnoys, a ce que je veoys et congnoys bien. Tenez, voyez la vostre argent. » Panurge ayant payé le marchant, choisit de tout le troupeau ung beau et grand mouton, et l'emportoit criant et bellant, voyans tous les aultres et ensemblement bellans et reguardans quelle part on menoit leur compaignon. Ce pendent le marchant disoit a ses moutonniers : « O qu'il a bien sceu choisir, le challant! Il s'y entend, le paillard! Vrayement, le bon vrayement, je le reservoys pour le seigneur de Candale, comme bien congnoissant son naturel. Car, de sa nature, il est tout joyeux et esbaudy quand il tient une espaule de mouton en main bien seante et advenente, comme une raquette gauschiere, et, avecques ung cousteau bien tranchant, Dieu sçait comment il s'en escrime. »

COMMENT PANURGE FAIT EN MER NOYER LE MARCHAND ET SES MOUTONS.

Soubdain, je ne sçay comment, le cas feut subit, je n'eus loisir le considerer. Panurge, sans aultre chose dire, jecte en pleine mer son mouton criant et bellant. Tous les aultres moutons, crians et bellans en pareille intonation, commencearent soy jecter et saulter en mer apres a la file. La foulle estoyt a qui premier y saulteroyt apres leur compaignon. Possible n'estoyt les en guarder. Comme vous sçavez estre du mouton le naturel tousjours suyvre le premier, quelque part qu'il aille. Aussi le dict Aristoteles, *lib. IX de Histor. anim.*, estre le plus sot et inepte animant du monde. Le marchant, tout effrayé de

ce que devant ses yeulx perir voyoit et noyer ses moutons, s'efforceoyt les empescher et retenir de tout son povoir. Mais c'estoit en vain. Tous à la file saultoyent dedans la mer et perissoyent. Finalement, il en print ung grand et fort par la toison sus le tillac de la nauf, cuydant ainsi le retenir, et saulver le reste aussi consequemment. Le mouton feut si puissant qu'il emporta en mer avec soy le marchant, et feut noye, en pareille forme que les moutons de Polyphemus le borgne cyclope emportarent hors la caverne Ulysses et ses compaignons. Autant en feirent les aultres bergiers et moutonniers, les prenans ungs par les cornes, aultres par les jambes, aultres par la toison. Lesquelz tous feurent pareillement en mer portez et noyez miserablement.

Panurge, a cousté du fougon, tenant ung aviron en main, non pour aider aux moutonniers, mais pour les enguarder de grimper sus la nauf et evader le naufraige, les preschoyt éloquentement, comme si feust ung petit frere Olivier Maillard, ou un second frere Jean Bourgeois*, leur remonstrant par lieux de rhetoricque les miseres de ce monde, le bien et l'heur de l'aultre vie, affermant plus heureux estre les trespassez que les vivans en ceste vallee de misere, et a ung chascun d'eulx promettant eriger ung beau cenotaphe et sepulchre honoraire au plus hault du mont Cenis, a son retour de Lanternois : leur optant* ce neantmoins, en cas que vivre entre les humains ne leur faschast, et noyer ainsi ne leur vint a propous, bonne adventure et rencontre de quelque baleine, laquelle au tiers jours subsequent les rendist sains et saulves en quelques pays de satin, a l'exemple de Jonas. La nauf vuidee du marchant et des moutons : « Reste il icy, dist Panurge, ulle* ame moutonniere? Ou sont ceulx de Thibault l'Aignelet*? et ceulx de Regnauld Belin, qui dorment quand les aultres paissent? Je n'y sçay rien. C'est ung tour de vieille guerre. Que t'en semble, frere Jean? —Tout bien de vous, respondit frere Jean. Je n'ay rien trouvé maulvais, sinon qu'il me semble qu'ainsi comme jadis on souloit en guerre, au jour de bataille ou assault, promettre aux souldars double paye pour celluy jour; s'ilz guaingnoyent la bataille, l'on avoit prou de quoy payer; s'ilz la perdoyent, c'eust esté honte la demander, comme feirent les fuyards Gruyers* après la bataille de Serizolles; aussi qu'enfin vous debviez le payement reserver. L'argent vous demourast en bourse. —Vertus dieu, dist Panurge, j'ai eu du passetemps pour plus de cinquante mille francs. Retirons nous, le vent est propice. Frere Jean, escoute icy. Jamais homme ne me feit plaisir sans recompense, ou recongnoissance pour le moins. Je ne suis point ingrat et ne le feus, ne seray. Jamais homme ne me feit desplaisir sans repentance, ou en ce monde ou en l'aultre. Je ne suis point fat jusques la.

AVENTURE D'UN ESCOLIER LIMOUSIN.

Quelque jour, je ne sçay quand, Pantagruel se pourmenoyt apres soupper avec ses compaignons, par la porte dont l'on va à Paris; là rencontra ung escolier tout joliet, qui venoit par icelluy chemin, et apres qu'ilz se furent saluez, luy demanda : « Mon amy, dond viens-tu à ceste heure? » L'escolier luy respondit : « *De l'alme, inclyte et celebre academie que l'on vocite Lutece.* — Qu'est-à-dire? dist Pantagruel à ung de ses gens. — C'est, respondit-il, de Paris. — Tu viens donc de Paris, dist-il, et à quoy passez-vous le temps, vous aultres messieurs estudians audist Paris? » Respondit l'escolier : « *Nous transfretons la Sequane au dilicule et crepuscule; nous deambulons par les compites et quadrivies de l'urbe, nous despumons la verbocination latiale.... Nous cauponisons es tabernes meritoires de la Pomme de Pin, du Castel, de la Magdaleine et de la Mulle.... et si, par forte fortune, y a rarité ou penurie de pecune en nos marsupies, et soient exhaustes de metal ferruginé, pour l'escot nous dimittons nos codices et vestes oppignérées, prestolant les tabellaires à venir des penates et lares patriotiques.* » A quoi Pantagruel dist : « Quel diable delangage est cecy! Par Dieu, tu es quelque heretique. — *Seignor no,* dist l'escolier, *car je revere les olympicoles. Je venere latrialement le supernel astripotens. Je dilige et redame mes proximes. Je serve les prescrits decalogiques; et selon la facultatule de mes vires n'en discede la late unguicule.* » La patience de Pantagruel commence à se lasser. » Qu'est-ce que veult dire ce fol? s'escrie-t-il, je croy qu'il nous forge icy quelque languaige diabolique, et qu'il nous charme comme enchanteur. » A quoy dist un de ses gens : « Seigneur, sans nulle doubte, ce gallant veult contrefaire la langue des Parisiens; mais ne fait que escorcher le latin, et cuide ainsi pindariser; et luy semble bien qu'il est quelque grand orateur en françois, parce qu'il desdaigne l'usance commun de parler. » A quoy dist Pantagruel : « Est-il vray? » L'escolier respondit : « *Segnor Missayre, mon genie n'est point apte nate à ce que dist ce flagitiose nebulon, pour escorier la cuticule de nostre vernacule gallique : mais viceversement je gnave, opere, et par veles et rames je me enite de le locupleter de la redundance latinicome.* — Pardieu, dist Pantagruel, je vous apprendray à parler.... Tu es Limosin pour tout potaige, et tu veulx icy contrefaire le Parisien. Or viens ça que je te donne un tour de peigne. » Lors le print à la gorge, luy disant : « Tu escorches le latin; par saint Jean, je te feray escorcher le regnard, car je t'escorcheray tout vif.

PLAN DE CAMPAGNE DE PICROCHOLE.

Lors comparurent devant Picrochole* le duc de Menuail, et comte Spadassin, et luy dirent : « Syre, aujourd'hui nous vous rendons le plus heureux, plus chevalereux prince qui oncques feut depuis la mort de Alexandre Macedo. — Couvrez, couvrez-vous, dist Picrochole. — Grand mercy, dirent-ilz, syre, nous sommes à notre debvoir. Le moyen est tel : Vous laisserez icy quelque capitaine en guarnison, avec petite bande de gens, pour guarder la place, laquelle nous semble assez forte, tant par nature, que par les remparts faictz à vostre invention. Vostre armee partirez en deux, comme trop mieulx l'entendez. L'une partie ira ruer sus ce Grandgousier et ses gens. Par ycelle sera de prime abordee facillement desconfist. La recouvrerez argent a tas. Car le villain en ha du content. Villain, disons-nous, parce que un noble prince n'ha jamais un sou. Thesaurizer est faict de villain.

« L'autre partie ce pendent tirera vers Onys, Saintonge, Angomoys, et Guascoigne : ensemble Perigort, Medoc, et Eslanes*. Sans resistence prendront villes, chasteaulx, et forteresses. A Bayonne, à Sainct Jean de Luc, et Fontarabie, saisirez toutes les naufz, et coustoyant vers Gualice et Portugal, pillerez tous les lieux maritimes, jusques a Ulisbonne, ou aurez renfort de tout equippaige requis a un conquerent. Par le corbieu, Hespaigne se rendra, car ce ne sont que madourrez. Vous passerez par l'estroict de Sibylle* et la erigerez deux colonnes plus magnificques que celles de Hercules a perpetuelle memoire de vostre nom. Et sera nommé cestuy destroict la mer Picrocholine.

« Passee la mer Picrocholine, voicy Barberousse* qui se rend vostre esclave. — Je, dist Picrochole, le prendray a mercy. — Voire, dirent-ilz, pourveu qu'il se face baptiser. Et oppugnerez les royaulmes de Tunis, de Hippes, Argiere, Bone, Corone*, hardiment toute Barbarie. Passant oultre, retiendrez en vostre main Majorque, Minorque, Sardaigne, Corsicque, et aultres isles de la mer Ligusticque et Baleare.

« Prinse Italie, voila Naples, Calabre, Apoulle et Sicile toutes a sac, et Malthe avec. — Je iroys (dist Picrochole) voulentiers a Lorette. — Rien, rien, dirent-ilz, ce sera au retour. De la prendrons Candie, Cypre, Rhodes et les isles Cyclades, et donnerons sus la Moree. Nous la tenons. Dieu guard Hierusalem, car le souldan n'est pas comparable a vostre puissance. — Je, dist-il, feray doncques bastir le temple de Salomon! — Non, dirent-ilz, encores; attendez un peu. Ne soyez jamais tant soubdain a vos entreprinses.

« Sçavez-vous que disoyt Octavian Auguste? *Festina lente.* Il vous convient premierement avoir l'Asie minor, Carie, Lycie, Pamphile, Cilicie, Lydie, Phrygie, Mysie, Betune, Charazie, Satalie, Samagerie, Castamerra, Luga, Savasta jusques a Euphrates. — Voyrons nous, dist Picrochole, Babylone, et le mont Sinaï? — Il n'est, dirent-ilz, ja besoing

pour ceste heure. N'est-ce pas assez tracassé de avoir transfreté la mer Hircane, chevaulché les deu Armenies, et les troys Arabies? — Par ma foy, dist-il, nous sommes affollez. Ha paovres gens! — Quoy? dirent-ilz.— Que boyrons-nous par ces deserts? Car Julian Auguste et tout son oust y moururent de soif, comme l'on dict. — Nous, dirent-ilz, avons ja donné ordre a tout. Par la mer Syriace, vous avez neuf mille quatorze grandes naufz charges des meilleurs vins du monde : elles arrivarent à Japhes. La se sont trouvez vingt et deux cens mille chameaulx et seize cens elephans, lesquels avez prins a une chąsse environ Sigeilmes, lors que entrastes en Lybie : et d'abundant eustes toute la caravane de la Mecha. Ne vous fournirent-ilz pas de vin à suffisance? — Voyre : mais, dist-il, nous ne busmes point frais. — Par la vertu, dirent-ilz, non pas d'un petit poisson, un preux, un conquerant, un pretendent et aspirant à l'empire univers ne peult toujours avoir ses aises. Dieu soit loué qu'estes venus vous et vos gens, saufz et entiers jusques au fleuve du Tigre.

— Mais, dist-il, que faict cependent la part de notre armee qui desconfit ce villain humeux Grandgousier? — Ilz ne chomment pas, dirent-ilz, nous les rencontrerons tantoust. Ilz vous ont prins Bretaigne, Normandie, Flandres, Haynault, Brabant, Artoys, Hollande, Selande : ilz ont passé le Rhein par sus le ventre des Souices et Lansquenetz, et part d'entre eulx ont dompté Luxembourg, la Lorraine, la Champaigne, Savoye jusques a Lyon : onquel lieu ont trouvé vos guarnisons retournans des conquestes navales de la mer Méditerranee. Et se sont rassemblez en Boheme, apres avoir mis à sac Soueve*, Wirtemberg, Bavieres, Austriche, Moravie et Stirie. Puis ont donné fierement ensemble sus Lubek, Norwege, Sweden, Rich, Dace, Gotthie, Engroenland, les Estrelins*, jusques à la mer Glaciale. Ce faict, conquestarent les isles Orchades, et subjuguarent Escosse, Angleterre et Irlande. De la, naviguans par la mer sabuleuse*, et par les Sarnates, ont vaincu et dompté la Prussie, Polonie, Lituanie, Russie, Valachie, la Transsilvane, Hongrie, Bulgarie, Turquie et sont a Constantinople. — Allons nous, dist Picrochole, rendre a eulx le plus toust, car je veulx estre aussi empereur de Trebizonde. Ne tuerons nous pas tous ces chiens Turcs et Mahumetistes? — Que diable, dirent-ilz, ferons doncques? Et donnerez leurs biens et terres a ceulx qui vous auront servy honnestement.

— La raison, dist-il, le veult; c'est équité. Je vous donne la Carmaigne*; Surie, et toute la Palestine. — Ha, dirent-ilz, Syre, c'est du bien de vous, grand mercy. Dieu vous fasse bien tousjours prosperer. » La present estoyt un vieulz gentilhomme esprouvé en divers hazars et vray routier de guerre, nommé Echephron, lequel ouyant ces propous, dist : « J'ay grand paour que toute ceste entreprinse sera semblable a la farce du pot au laict, duquel un cordouanier se faisoyt riche par resverie, puys, le pot cassé, n'eut de quoy disner. Que pretendez vous par ces belles conquestes? Quelle sera la fin de tant de travaulx et

traverses?— Sera, dist Picrochole, que nous, retournez, reposerons a nos aises. — Dont, dist Echephron, et si par cas jamais n'en retournez? car le voyaige est long et perilleux. N'est ce mieulx que des maintenant nous reposons, sans nous mettre en ces hasars. — O! dist Spadassin, par dieu voicy un bon resveux, mais allons nous cacher au coing de la cheminee : et la passons avec les dames nostre vie et nostre temps a enfiler des perles, ou a filer comme Sardanapalus. — Qui ne s'adventure, n'ha cheval ny mule, ce dist Salomon. — Qui trop, dist Echephron*, s'adventure, perd cheval et mule, respondit Malcon.— Bast, dist Picrochole, passons oultre. Je ne crains que ces diables de legions de Grandgousier: cependent que nous sommes en Mesopotamie, s'ilz nous donnoyent sus la queue, quel remede? — Tresbon, dist Spadassin, une belle petite commission, laquelle vous envoyerez aux Moscovites, vous mettra en camp pour un moment quatre cens cinquante mille combattans d'eslite. O si vous me y faictes vostre lieutenant, je tueroye un pygne pour un mercier. Je mors, je rue, je frappe, j'attrappe, je tue, je renie. — Sus, sus, dist Picrochole, qu'on despesche tout et qui m'ayme sy me suyve. »

III

BONAVENTURE DES PÉRIERS

MORT EN 1544.

(Voyez Notice, page 270)

COMPARAISON DES ALQUEMISTES

A LA BONNE FEMME

QUI PORTOIT UNE POTÉE DE LAIT AU MARCHÉ.

Chacun sait que le commun langage des alquemistes c'est qu'ils se promettent un monde de richesse, et qu'ils savent des secrets de nature, que tous les hommes ensemble ne savent pas; mais à la fin, tout leur cas s'en va en fumée, tellement que leur alquemie se pourroit plus proprement dire *art qui mine* ou *art qui n'est mie.* Et ne les sauroit on mieux comparer qu'à une bonne femme qui portoit une potée de lait au marché, faisant son compte ainsi : qu'elle la vendroit deux liards : de ces deux liards, elle en achèteroit une douzaine d'œufs, lesquels on mettroit couver et en auroit une douzaine de poussins ; ces poussins deviendroient grands, et les feroit chaponner; ces chapons vaudroient cinq sols la pièce, ce seroit un écu et plus, dont elle acheteroit deux cochons, mâle et femelle, qui deviendroient grands, et en feroient une douzaine d'autres, qu'elle vendroit vingt sols la pièce, après les avoir nourris quelque temps : ce seroient douze francs, dont elle acheteroit une jument, qui porteroit un beau poulin, lequel croîtroit et deviendroit tant gentil; il sauteroit et feroit *hin.* Et en disant *hin,* la bonne femme, de l'aise qu'elle en avoit en son compte, se print à faire la ruade que feroit son poulain; et en ce faisant, sa potée de lait va tomber et se répandit toute. Et voilà ses œufs, ses poussinés, ses chapons, ses cochons, sa jument et

son poulain tous par terre. Ainsi les alquemistes, après qu'ils ont bien fournagé, charbonné, luté, soufflé, distillé, calciné, congelé, fixé, liquefié, vitrefié, putrefié, il ne faut que casser un alambic pour les mettre au compte de la bonne femme.

IV

THÉODORE DE BÈZE

1519—1605.

(Voyez Notice, page 258)

LA PREMIÈRE HARANGUE

FAICTE PAR M. THEODORE DE BESZE EN L'ASSEMBLÉE DE POISSY
LE MARDI NEUFIEME IOUR DE SEPTEMBRE
MIL CINQ CENS SOIXANTE ET UN.

Sire, c'est un heur bien grand à un fidele et affectionné subject, de voir la face de son Prince, d'autant qu'icelle luy representant comme la Majesté de Dieu visible, faire ne se peult qu'il n'en soit grandement esmeu, pour considerer le devoir de l'obeissance et subjection qu'il luy doit. Car estans tels que nous sommes, ce que nous voyons à l'œil (pourveu que l'œil soit bon, et la chose responde à ce qu'on a conceu) est de beaucoup plus grand effect, que ce qui est considéré par nous avec une simple et nue apprehension*d'esprit. Et s'il advient, que non seulement il puisse voir son Prince, mais aussi qu'il soit veu de luy, et qui plus est escouté, et finalement receu et approuvé : alors veritablement a-t-il receu une tresgrande satisfaction et singulier contentement.

De ces quatre poincts, Sire, il a pleu à Dieu, usant de ses secrets jugements, qu'une partie de vos treshumbles et tresobeissants subjects ait esté longtemps frustrée, a son tresgrand regret : jusques à ce qu'en usant de son infinie misericorde, et donnant lieu à nos pleurs et gemissemens continuels, il nous a tellement favorisez, que ce jour nous apporte le bien, jusques icy plustost desiré, qu'espéré de voir vostre Majesté, Sire : et qui plus est, d'estre veus et ouis d'icelle en la plus illustre et noble compagnie qui soit au monde.

Quand donques nous n'aurions jamais receu autre bien, et n'en *recevrions* par cy apres : si est ce que le reste du cours de nos ans ne

pourroit satisfaire pour suffisamment en remercier nostre Dieu, et rendre graces condignes a vostre Majesté.

Mais quand nous considerons avec cela, que ce mesme jour non seulement nous fait ouverture, mais aussi nous convie, et par maniere de dire d'une façon tant benigne, tant gracieuse et tant convenable à vostre royale debonnaireté, nous contraint à tesmoigner tous ensemble le devoir que nous avons à confesser le nom de nostre Dieu, et à declarer l'obeissance que nous vous portons; force nous est de confesser, Sire, que nos espritz ne sont capables de concevoir la grandeur d'un tel bien, et nos langues encores moins suffisantes à exprimer ce que l'affection leur commande. Tellement, Sire, qu'une telle faveur surmontant toute eloquence humaine, nous aimons trop mieux confesser nostre imbecillité par un vergongneux silence, qu'amoindrir un tel bien faict par default de la parolle.

Toutesfois, Sire, nous souhaitons encores le quatrieme et principal poinct, c'est à sçavoir que nostre service ce aujourdhuy soit receu de vostre Majesté pour aggreable. Ce qu'aussi nous esperons obtenir, s'il advient (et Dieu vueille qu'ainsi soit) que nostre venue apporte une fin, non point tant à nos miseres et calamitez passees (desquelles la memoire s'en va comme esteincte par ceste heureuse journée) qu'à ce qui nous a semblé tousjours plus grief que la mort mesme : sçavoir est, aux troubles et desordres survenus en ce royaume pour le faict de la religion, avecque la ruine et perdition d'un grand nombre de vos pauvres subjectz.

Or y a-t-il plusieurs occasions qui jusques icy nous ont empesché de joyr d'un si grand bien, et qui encores aujourd'huy nous feroyent perdre tout courage, n'estoit que d'autre costé plusieurs choses nous fortifient et asseurent.

Il y a premierement une persuasion enracinee au cueur de plusieurs par un certain malheur et par l'iniquité des temps, que nous sommes gens turbulents, ambitieux, addonnez à nostre sens, ennemis de toute concorde et tranquillité.

Il y en peult avoir aussi qui presument qu'encores que ne soyons du tout ennemis de paix, ce neantmoins nous la demandons avec des conditions tant rudes et aspres, que nous ne sommes nullement recevables : comme si nous pretendions renverser tout le monde pour en faire un autre en nostre façon, et mesmes de despouiller aucuns de leurs biens et facultez pour nous en emparer.

Il y a encores plusieurs tels ou plus grands empeschements, Sire : mais nous aimons trop mieux que la memoire en soit ensevelie, que renouveler les vieilles playes en les recitant, maintenant que nous sommes sur le poinct, non pas de faire doleances et plainctes, mais de chercher les plus convenables et prompts remedes.

Et qui nous donne donc une telle asseurance au milieu de tant d'empeschements? Sire, ce n'est aucun appuy de chose qui soit en nous, veu que nous sommes en toutes sortes des plus petits et con-

temptibles du monde. Ce n'est point aussi (grâces à Dieu) vaine presomption ny arrogance : car nostre pauvre et vile condition ne la porte pas. C'est plustost, Sire, nostre bonne conscience qui nous asseure de nostre bonne et juste cause : de laquelle aussi nous esperons que nostre Dieu, par le moyen de vostre Majesté, sera le defenseur et protecteur. C'est aussi la debonnaireté desja remarquable en vostre face, parolle et contenance. C'est l'equité que nous voyons et experimentons estre empreincte en vostre cueur, Madame*. C'est la droicture de vous, Sire* et des illustres Princes du sang. C'est aussi l'occasion toute manifeste que nous avons d'espérer, que vous, nos treshonorez Seigneurs du conseil, vous conformans à une mesme volonté, n'aurez moindre affection de nous octroyer une tant saincte et necessaire concorde, que nous avons de la recevoir. Et quoy plus ? Il y a encores un poinct qui nous entretient en bonne espérance : c'est que nous presumons selon la reigle de charité que vous, Messieurs*, avec lesquels nous avons à conferer, vous efforcerez plustost avec nous, selon nostre petite mesure à esclarcir la verité, que à l'obscurcir davantage : à enseigner qu'à debatre : à peser les raisons, qu'à les contredire. Bref, à plustost empescher que le mal ne passe plus oultre, qu'à le rendre du tout incurable et mortel. Telle est l'opinion que nous avons conceu de vous, Messieurs : vous priant au nom de ce grand Dieu qui nous a icy assemblez et qui sera juge de nos pensees et de nos parolles, que, nonobstant toutes choses dictes, escriptes, ou faictes par l'espace de quarante ans ou environ, vous vous despouilliez avec nous de toutes les passions et prejudices qui pourroyent empescher le fruict d'une si saincte et louable entreprinse : et esperiez de nous, s'il vous plaist, ce que moyennant la grâce de Dieu vous y trouverez, c'est à sçavoir un esprit traictable et prest à recevoir tout ce qui sera prouvé par la pure parolle de Dieu.

Ne pensez que nous soyons venus pour maintenir aucun erreur, mais pour descouvrir et amender tout ce qui se trouvera de default, ou de nostre costé ou du vostre. N'estimez que nous soyons tant outrecuidez, que nous pretendions de ruyner ce que nous sçavons estre eternel, c'est à sçavoir l'Eglise de nostre Dieu. Ne cuidez que nous cherchions les moyens de vous rendre pareils à nous en nostre pauvre et vile condition : en laquelle toutesfois, grâces à Dieu, nous trouvons un singulier contentement. Nostre desir est que les ruynes de Jerusalem soyent remparées : que ce temple spirituel soit relevé : que ceste maison de Dieu qui est bastie de pierres vifves, soit remise en son entier : que ces troupeaux tant espars et dissipez par une triste vengeance de Dieu, et nonchallance des hommes, soyent ralliez et recueillis en la bergerie de ce souverain et unique Pasteur.

Voila nostre dessein, voila tout nostre desir et intention, Messieurs : et si vous ne l'avez cru jusques icy, nous esperons que vous le croirez, quand nous aurons, en toute patience et mansuétude, conféré ce que Dieu nous aura donné. Et pleust à nostre Dieu, que sans passer plus

outre, au lieu d'arguments contraires, nous puissions tous d'une voix chanter un cantique au Seigneur, et tendre les mains les uns aux autres, comme quelquefois est advenu entre les armees et batailles toutes rangees des mescreans mesmes et infidelles. Chose grandement honteuse pour nous, si nous faisons estat de prescher la doctrine de paix et de concorde, et cependant nous sommes les plus faciles à estre desjoincts, et les plus durs et difficiles à rallier. Mais quoy? Ces choses se peuvent et doivent souhaiter par les hommes, mais c'est à Dieu à les octroyer ; comme aussi il fera quand il luy plaira couvrir nos pechez par sa bonté, et deschasser nos tenebres par sa lumiere.

LA SAINCT-BARTHELEMY.

La Royne-mere, peu apres la minuict du samedi passee, fut veuë entrer dans la chambre du Roy, n'ayant avec elle qu'une femme de chambre, quelques seigneurs qui y furent mandez, y entrerent peu de temps apres, mais je ne sçay pourquoy ce fut. Bien est vray que deux heures apres, on donna le signe du temple de Sainct Germain l'Auxerrois, à son de cloche : lequel ouy, soudain les soldats qui estoyent en garde devant le logis de l'Amiral, forçant la porte du logis, y entrerent facilement, leur ayant esté aussi tost ouverte, que le nom du Roy (duquel ils se vantoyent) y fut ouy. Le duc de Guyse y entra aussi tost apres à cheval, accompagné d'une grande troupe de ses partizans : il n'y eut que peu ou point de resistance, n'estans ceux de la famille et suite de l'Amiral aucunement armez.

L'Amiral oyant le bruit, et craignant qu'il y eust quelque sedition, commanda à un sien valet de chambre (qu'on nommoit Nicolas le Trucheman) de monter sur le toict du logis, et appeler les soldats de la garde, que le Roy lui avoit baillez*, ne pensant à rien moins que ce fussent ceux qui faisoyent l'effort et violence : quant à luy, il se leva, et s'estant affublé de sa robe de nuict, se mit à prier Dieu : et à l'instant un nommé le Besme Alleman, serviteur domestique du duc de Guyse, qui avec les capitaines Caussens, Sarlaboux, et plusieurs autres, estoit entré dans sa chambre, le tua : toutesfois Sarlaboux s'est vanté que ce fut luy.

Les dernieres paroles de l'Amiral, parlant au Besme, furent : « Mon enfant, tu ne feras ja pourtant ma vie plus brieve. »

On ne pardonna à pas un de ceux de la maison de l'Amiral, qui se laisserent trouver, que tous ne fussent tuez.

Le corps mort de l'Amiral fut jetté par Sarlaboux par les fenestres de sa chambre, en la cour de son logis, par le commandement du duc de Guyse, et du duc d'Aumale (qui y estoit aussi accouru) et le voulurent voir mort devant que partir de là.

Le jour de la blessure de l'Amiral*, le Roy avoit baillé advis à son beau frere le roy de Navarre, de faire coucher dans sa chambre dix ou douze de ses plus favoris, pour se garder des desseins du duc de Guyse, qu'il disoit estre un mauvais garçon. Or ces gentilshommes là, et quelques autres qui couchoyent en l'antichambre du roy de Navarre furent menez hors desdites chambres, après la mort de l'Amiral, et desarmez de l'espee et dague qu'ils portoyent, par les mains de Nancé et des soldats de la garde du Roy, et menez jusques à la porte du Louvre : là (le Roy les regardant par une fenestre) furent tuez en sa presence. Entre ceux-là estoyent le baron de Pardillan, les capitaines Piles, Sainct Martin-Bourres, et autre dont je ne sçay le nom.

Alors on amena le roy de Navarre et les princes de Condé au Roy, lequel les voyant leur dit, qu'il n'entendoit supporter doresnavant en son Royaume, plus d'une religion : partant il vouloit qu'ils vesquissent à la façon de ses predecesseurs, à sçavoir qu'ils allassent à la messe, si leur vie et leurs biens leur estoient en quelque recommandation.

Le roy de Navarre (sans toutesfois condescendre à la proposition du Roy) luy respondit fort humblement : et le prince de Condé, qui est d'une nature un peu plus brusque, ayant respondu aussi un peu plus asprement, ne fut menacé par le Roy de moins, que de la perte de sa teste, s'il ne se ravisoit dans trois jours, que le Roy luy bailloit pour tous delais, l'appellant opiniastre, obstiné, seditieux, et fils de seditieux.

Les autres Huguenots qui estoyent dedans le Louvre, ausquels à prix ou priere on avoit jusqu'alors sauvé la vie, promettoyent de faire tout ce que le Roy commanderoit. Entre autres Grammont, Gamache, Dutas et certains autres eurent d'autant plus facilement leur pardon, que le Roy sçavoit fort bien qu'ils n'avoyent jamais eu que peu ou point de religion. A l'instant on sonna le tocsin du Palais, afin qu'on se ruast sur les autres Huguenots (de toutes qualitez et sexes) qui estoyent dans la ville : leur pretexte estoit, un bruit qu'ils firent courre, qu'on avoit descouvert une conspiration faicte contre le Roy, sa mere et ses freres, par les Huguenots : lesquels avoyent desja tué plus de quinze soldats de la garde (ce disoyent ceux qui estoyent morts) partant le Roy commandoit qu'on ne pardonnast pas à un Huguenot.

Les courtisans, et les soldats de la garde du Roy, furent ceux qui firent l'execution sur la Noblesse, finissans avec eux (ce disoyent-ils) par fer et desordres les proces, que la plume, le papier et l'ordre de justice, n'avoyent jusqu'alors sceu vuider. De sorte que les chetifs, accusez de conspiration et d'entreprinse, tous nuds, mal-avisez, dormans, desarmez, et entre les mains de leurs ennemis, par simplicite, sans loisir de respirer, furent tuez, qui dans leurs licts, qui sur les toicts des maisons, et qui en autres lieux, selon qu'ils se laissoyent trouver.

V

BLAISE DE MONTLUC

1503 — 1577.

(Voyez Notice, page 271)

SIÉGE, ASSAUT ET PRISE DE RABASTENS.

Le cinquiesme jour du siége et le vingt-troisiesme jour de juillet, mil cinq cent soixante-dix, ung jour de dimanche, envyron les deux heures après-midi, je me délibéroy de donner l'assault, et feust l'ordre tel que M. de Sainctorens, mareschal de camp, amèneroit les trouppes à la bresche, les unes après les autres. J'ordonnoy que l'on mettroit toutes les compaignies de quatre en quatre hors la ville, lesquelles ne bougeroient point de leurs lieux que M. de Sainctorens ne les allast querir. Lequel devoit demeurer trois quarts d'heure entre deux, et faire marcher les trouppes l'une après l'autre; et feust ordonné que les deux capitaines, qui estoient de garde auprès de la bresche, donneroient des premiers, qui estoient Lartigue et Salles de Béarn: et en achevant nostre ordre, on me vint dire que nos deux canons, qui battoient par flanc, lesquelz la nuict l'on avoit remués, estoient abandonnés, et qu'il n'y avoit homme qui s'y ausast montrer, car nostre artillerie mesmes avoit ruiné tous les gabions. Je laissay entre les mains de MM. de Gondrin et de Sainctorens de parachever l'ordre du combat, c'est à sçavoir que les compaignies iroient l'une après l'autre; et m'encoureus par dehors au trou de la muraille; et n'y trouvay que dix ou douze pionniers le ventre à terre. Et comme à mon arrivée je veis ce désordre, promptement me soubvint d'une quantité de fascines que j'avois faictes appourter le jour devant dans la ville: et dis aux gentilhommes ces parolles: « O gentilhommes, mes compaignons, j'ai tousjours veu et ouy dire qu'il n'y a travail ni faction que de noblesse: suivés-moi tous, je vous prye, et faictes comme moi. » Ils ne se feirent pas prier, et allasmes, à grands pas, droict aux fascines, qui estoient dans la ville, et au milieu d'une rue, où il n'y avoit homme qui ausast demeurer; et prins une fascine sur le col: et toutte ceste noblesse en

print chacun la sienne. Et y en avoit prou qui en pourtoient deux: et tournasmes sortir hors la ville, par là où nous estions entrés. Et ainsi marchay-je le premier jusques au trou. Et en nous allant j'avois commandé que l'on me feit venir quatre ou cinq hallebardiers, lesquels je trouvay arrivés au trou, et les fis entrer. Nous leur jettions les fascines dedans le trou, et eulx avec la poincte des hallebardes les prenoient, et les couroient jetter sur les gabions pour les haulser. J'auserois affirmer, et à la vérité, que nous ne demeurasmes poinct ung quart d'heure à faire ceste diligence. Et incontinent que l'artillerie feust couverte, Tibauville rentra et ses canonniers, et commensa à tirer plus furieusement qu'il n'avoit faict tous les aultres jours, car il sembloit que l'ung coup n'attendoit pas l'aultre; et tout le monde le secouroit d'une fort grande volunté. Capitaines, si vous faictes ainsy, et que vous mettiés la main à la besongne, vous y ferés aller tout le monde. La honte mesmes les y pousse, et les y force. Quand il faict chaud en quelque lieu, si le chef n'y va, ou pour le moins quelque homme signalé, le reste ne va que d'une fesse, et gronde qu'on les envoye à la mort. Puisque vous désirés de l'honneur, il fault prendre le hasard souvent autant que le moindre soldat.

Je ne veulx poinct desrober l'honneur à personne; car je pense avoir assisté en autant de batteries qu'homme qui soit aujourd'huy en vie: et veulx dire n'avoir jamais veu commissaires d'artillerie plus diligens ny hasardeux, que Fredeville et Tibauville se montrèrent durant les cinq jours que la batterie dura. Et eulx-mesmes braquoient et pointoient, encores qu'ils eussent d'aussy bons canonniers que j'en veis à ma vie. Et oserois dire, que de mille coups de canon il ne s'en perdit pas dix qui feussent mal employés. Le matin j'envoyay querir monsieur de Gohas qui estoit à Vic Bigore, et les capitaines qui tenoient le guet sur Montamat, et lui escripvant qu'il s'en vint pour se trouver à l'assault avec moy, à cause que le cappitaine Paulliac, colonnel de l'infanterie, avoit esté blessé à mort, que nous n'avions poinct d'espérance en sa vie. Son coup lui feust donné quand j'allois mener messieurs de Leberon et de Montaut le soir avant pour couper ceste grande contrescarpe; et avoit le coup tout au travers du corps. Mon fils Fabian feust aussi blessé d'une arquebusade au menton tout auprès de moy, et deux soldatz tués. Je feis là une grande erreur, car je y allay, la nuict n'estant pas encore bien fermée. Et croy qu'ilz s'estoient apperceus que nous voulions coupper la contrescarpe; car toute leur arquebuserie s'estoit jectée en cet endroict. La raison qui me fit faire ceste erreur, ce feust que je mis en considération combien d'heures duroit la nuict, et trouvay qu'elle ne pouvoit durer plus de sept heures ou envyron; et voyois d'aultre part qu'en demy-heure je perdois tout ce que j'avois faict, si la contrescarpe n'estoit abbatue au poinct du jour; et que si je ne donnois l'assault ce jour-là, ilz se seroient si fort remparés et fortifiés, qu'avec autant de coups de canon que j'y avois tiré, il seroit bien *difficile* d'y entrer. Voilà pourquoy je me hastay tant d'aller com-

mencer, pour au poinct du jour avoir achevé. Je fis toucher au doigt à messieurs de Leberon et de Montaut, et aulx cappitaines qui estoient de garde, qu'en leur diligence consistoit toute nostre victoire, et ils ne dormirent pas; car, comme j'ay desjà dict, à la poincte du jour l'artillerie commença à tirer et la contrescarpe feust rasée.

O mes compaignons, qui irés assiéger des places, icy et en beaucoup d'aultres endroicts, vous confesserez que mes victoires m'ont plus réussi pour la grande vigilance, dilligence, et prompte exécution, que non pour ma hardiesse, et je confesseray d'aultre part qu'au camp y avoit de plus hardis hommes que moy. Mais il n'y a nul qui peult avoir couardise, s'il a ces trois choses; car d'icelles trois sortent tous les combats et victoires, et tous les vaillants hommes suyvent les cappitaines garnis de ces choses. Et au contraire, il n'y peult avoir hardiesse, encores que l'homme en soyt tout plein, s'il est lent, tardif et long à exécuter. Car avant qu'il ait prins sa délibération, il y met ung si long temps, que l'ennemi est adverty de ce qu'il veult faire, et remediera au tout. Et s'il est hastif il le surprendra à luy-mesme. Par ainsi il ne faut jamais avoir grand espérance en chef, qu'il ne soit garny de ces parties. Que l'on regarde tous les grandz guerriers que jamais ont esté, on verra qu'ils ont eu en eulx ces bonnes parts.

Nous, qui sommes Gascons, en sommes mieux pourveus qu'aulcune aultre nation de France, ni peut-être de l'Europe. Aussi en est-il sorty de bons et braves cappitaines depuis cinquante ans. Je ne me veulx comparer à eulx; mais si veulx-je dire cela de moy-mesme, puisqu'il est vray, que jamais ma paresse et ma longueur ne me feist perdre rien, ni à mon maistre. L'ennemi me pensoit à une lieue de luy, qne je luy allois porter la chemise blanche. Et si diligence est requise en la guerre, elle l'est plus en ung siége, car il ne fault que peu de chose pour rompre vostre dessein; si vous pressés vostre ennemi, vous luy redoublés la peur, il ne sçait où il en est, et n'a loysir de se raviser. Veillés lorsque les autres dorment, et ne laissez jamais vostre ennemy sans luy donner quelque chose à faire.

Or je retournerai à l'assault: nostre ordre estant dressé, je me meis auprès de la porte de la ville et près la bresche, où nous estions entrés avec toute la noblesse; il y pouvoit avoir six ou sept vingts gentilhommes, et toujours en arrivoit d'autres; car monsieur de la Chapelle-Louzières, qui venoit de Quercy, en ameneit une grand troupe. Je diray icy de mon presaige, que jamais on ne me peust oster de la fantaisie, que je ne deusse estre tué par la teste, ou blessé : et je m'estois mis en oppinion pour ceste occasion, que je n'irois point à l'assault, songeant bien que ma mort troubleroit fort le païs; et le matin je di à monsieur de Las, advocat du roy à Agen, lequel estoit de nostre conseil, et qui estoit venu avecques moy, ces paroles : « Monsieur l'advocat, il y a des gens qui ont crié et crient que je suys fort riche; vous sçavez l'argent que j'ay jusques à ung escu; car par mon testament, où vous estes appelé, vous le sçavez. Et pour ce qu'on ne sçauroit oster l'opinion aulx

gens, que je n'aye beaucoup d'argent, et si par fortune je mourois en cest assault, l'on demanderoit à ma femme quatre foys plus que je n'en ay, voilà le role de tout l'argent que j'ay aujourd'hui en ce monde, tant aux intérests, que ce qui est entre les mains de ma femme. Barate, mon maistre d'hostel, a escript le bordereau; le voilà signé de ma main. Vous m'estes amy, je vous pry que, si je meurs, vous et le conseiller de Nort vous montrés amis de ma femme et de mes deux filles, et surtout de Charlotte-Catherine qui a cest honneur d'avoir esté tennue sur les fonts par le roy et la reine. » Et luy délivray ledit role entre ses mains, et congneus bien qu'il eust plus d'envie de pleurer que de rire. Et par là on peult juger si le malheur qui m'advint ne me alloit devant les yeux. Je n'ai point d'esprit familier; mais il ne m'est guères arrivé malheur que mon esprit ne l'aye prédict. Je taschois tousjours à me l'oster de la fantaisie, remettant tout à Dieu, qui dispose de nous comme il luy plaist. Je n'en feis jamais aultrement, quoi que les huguenots mes ennemis aient dict et escript contre moy.

Comme les deux heures feurent venues, je feis apporter huict ou dix flascons de vin, que madame de Panjas m'avoit envoyés, et le délivray aux gentilhommes et leur dis : « Beuvons, mes compaignons : car bientost se verra qui a tetté le bon lait. Dieu veuille quelque jour que nous puissions boire ensemble! Si nos jours derniers sont venus, il n'est en nostre pouvoir de rompre les destinées. » Et comme tous eurent prins du vin, s'encouraigèrent les uns les aultres, après que je leur eus faict une petite remonstrance en trois mots, leur disant : « Mes amis et compaignons, nous voicy prests à jouer des mains, il fault que chacun monstre ce qu'il sçait faire. Ceulx qui sont dans ceste place, sont de ceulx, qui, avec le comte de Montgommeri, ont ruiné vos églises et pillé voz maisons : il fault leur faire rendre gorge. Si nous les emportons et mettons au cousteau, vous aurés bon marché du reste de Béarn. Croyés-moy : rien ne vous fera teste. Or, allés, je vous suyvrai bientost. » Lors je feis sonner l'assault, les deux cappitaines y allèrent, et quelques-uns de leurs soldats, et les enseignes ne feirent pas fort bien. Et comme je veis que ceulx là n'y entreroient pas, monsieur de Sainctorens marcha avec quatre enseignes, et les mena jusques auprès de la bresche, qui ne feirent pas mieux que les autres; car ils estoient encore demeurés loin quatre ou cinq pas de la contrescarpe, laquelle n'empescha que notre artillerie ne fist ce qu'elle vouloit faire; et tous se mirent les genoulz à terre derrière. Soubdain, je congnus bien qu'il falloit que d'aultres y missent la main que nos gens de pied. Tout à ung coup je perdis la souvenance de l'opinion que j'avois d'y debvoir estre tué ou blessé, et dis à la noblesse : « Gentilhommes mes amis, il n'y a combat que de noblesse. Il fault que nous espérions que la victoire doibt venir par nous aultres, qui sommes gentilhommes; allons, je vous monstreray le chemin, et vous feray congnoistre que jamais bon cheval ne devint rosse. Suivés hardiment, et sans vous estonner, donnez; car nous ne sçaurions trouver mort plus honnorable.

C'est trop marchander, allons ! » Et prins lors monsieur de Goas par la main, et luy dis : « Monsieur de Goas, je veulx que vous et moy combations ensemble. Je vous pry, ne nous abandonnons point ; et si je suis tué ny blessé, ne vous en soulciez point, et me laissez là, et poussez seulement oultre, et faictes que la victoire en demeure au roy. » Et ainsi marchasmes tous d'aussi bonne volunté qu'à ma vie je veis gens aller à l'assault, et regarday deux fois en arrière : je veis que tous se touchoient les ungs aux aultres. Il y avoit une grand plaine, qui duroit cent cinquante pas au plus, toute descouverte, par là où nous marchions droict à la bresche. Les ennemis tiroient là sur nous, et me feurent blessés six gentilhommes près de moy. Le sieur de Besoles en estoit un, son coup feust au bras, et fort grand, aussi il cuida mourir ; le vicomte de Labatut à une jambe. Je ne sçaurois dire le nom des aultres, parce que je ne les cognoissois pas tous. Monsieur de Goas en avoit mené sept ou huict avec lui, et entre aultres le cappitaine Savaillan l'aîné ; et lui en feust tué à trois, et ledict cappitaine Savaillan blessé d'une arquebusade au travers du visaige. Il y avoit ung cappitaine du Plex, un aultre cappitaine la Bastide, mien parent, d'auprès de Villeneuve, qui tousjours avoit suivi monsieur le comte de Brissac, un capitaine Rantoy, qui est de Damasan, le capitaine Sales de Béarn, qui desjà avoit esté blessé d'ung coup de picque à l'œil. Et y avoit deux petites chambres, qui estoient de la haulteur d'une longue picque, et davantaige ; les ennemys deffendoient ces chambres de bas en hault, de sorte qu'homme des nostres ne pouvoit monstrer la teste, qu'il ne fust veu : et commencèrent nos gens à tirer à grands cous de pierre là dedans, et eulx aussy tiroient contre nous ; mais l'advantage estoit aux nostres, qui tiroient contre bas. J'avois faict porter trois ou quatre eschelles au bord du fossé ; et comme je me retournoys en arrière pour commander que l'on appourtast deux eschelles, l'arquebusade me feust donnée par le visage du coing d'une barricade qui touchoit à la tour. Et croy qu'il n'y avoit pas là quatre arquebusiers ; car tout le reste de la barricade avoit esté mis par terre de deux canons qui tiroient en flanc. Tout à ung coup je feus tout en sang : car je le jectois par la bouche, par le nez, et par les yeux. Monsieur de Goas me voulut prendre, cuidant que je tombasse. Je luy dis : « Laissés moy, je ne tomberay point, suivés vostre poincte. » Alors presque tous les soldats, et presque aussi tous les gentilhommes commencèrent à s'estonner, se voulurent reculer : mais je leur criois, encore que ne pouvois presque parler, à cause du grand sang que je jectois par la bouche et par le nez : « Où voulés-vous aller ? où voulés-vous aller ? Voulés-vous vous espouvanter pour moi ? Ne vous bougés, ni n'abandonnés point le combat ; car je n'ay point de mal, et que chacun retourne en son lieu, » couvrant cependant le sang le mieux que je pouvois, et dis à monsieur de Goas : « Monsieur de Goas, gardez, je vous pry, que personne ne s'espouvante, et suyvez le combat. » Je ne pouvois plus demeurer là ; car je commençois à perdre la force, et dis aux gentilhommes :

« Je m'en vois me faire panser, et que personne ne me suyve, et vengez-moi, si vous m'aymés. » Je prins ung gentilhomme par la main; je ne le sçaurois nommer, car je n'y voyois presque poinct, et m'en retournai par le mesme chemin que j'y estois allé, et trouvai ung petit cheval d'ung soldat, sur lequel je montai comme je peus, aydé de ce gentilhomme; et ainsi feus conduict à mon logis, là où je trouvay ung chirurgien du régiment de monsieur de Goas, nommé maistre Simon, qui me pansa, et m'arracha les os des deux joues avec les doigts, si grands estoient les trous, et me coupa force chair du visaige, qui estoit tout froissé.

Monsieur de Gramond estoit sur une petite montagnolle tout auprès de là, bien à son ayse, qui voyoit le tout et pource qu'il est de ceste belle religion nouvelle, encore qu'il n'ayt porté les armes contre le roy, il craignoit se mesler parmi nous aultres; se doubtant qu'il y eust des ennemis. Il veit que, comme je feus blessé, tous les soldats s'effroyèrent, et dit à ceulx qu'il avoit près de luy: « Voilà quelque grand personnage mort. Voyez-vous comme les soldats se sont effroyés? Je me doubte que ce sera monsieur de Montluc. » Et dit à ung sien gentilhomme, nommé monsieur de Sart: « Courés veoir si c'est luy, et s'il l'est, et qu'il ne soit mort, dictes-lui que je le pry qu'il permette que je l'aille veoir. » Ledict sieur de Sart est catholique, il y vint. A l'entrée de la ville on lui dict que c'estoit moy. Il vint à mon logis et trouva que l'on me pleuroit, et que j'estois à la renverse sur ung lict en terre, et me dict que monsieur de Gramond me prioit qu'il me veit, et si je prendrois plaisir qu'il y vînt. Je lui dis que je n'avois point d'inimitié avec monsieur de Gramond, et que quand il viendroit, qu'il congnoistroit qu'il avoit autant d'amis en nostre camp, et par advanture davantaige, qu'à celuy de leur religion. Il ne fut sitost parti de moi, que voicy monsieur de Madaillant, mon lieutenant, lequel estoit à mon costé quand j'allay à l'assault, et monsieur de Goas à l'aultre, qui venoit veoir si j'estois mort, et me dict: « Monsieur, esjouissez-vous, prenés couraige, nous sommes dedans. Voilà les soldats aux mains qui tuent tout: et asseurés-vous que nous vengerons vostre blesseure. » Alors je luy dis: « Je loue Dieu de ce que je voy la victoire nostre avant mourir. A présent je ne me soucye point de la mort. Je vous pry vous en retourner, et monstrés-moi tous l'amitié que vous m'avés portée, et gardés qu'il n'en eschappe ung seul, qui ne soyt tué. » Et s'en retourna; et tous mes serviteurs mesmes y allèrent, de sorte qu'il ne demeura auprès de moy que deux pages, l'advocat de Las, et le chirurgien. L'on vouloit sauver le Ministre, et le Capitaine de là dedans nommé Ladon, pour les faire pendre devant mon logis: mais les soldats les ostèrent à ceulx qui les tenoient, et les meirent en mille pièces. Les soldats en feirent saulter cinquante ou soixante du haut de la grande tour, qui s'estoient retirés là dedans, dans le fossé, lesquels se noyèrent. Il ne se trouve que l'on en sauvast que deux qui s'estoient cachés. Il y avoit tel prisonnier, qui vouloit donner quatre

mil escus; mais jamais homme ne voulut entendre à aulcune raançon, et la pluspart des femmes feurent tuées, lesquelles aussi faisoient de grands maulx avec les pierres. Il s'y trouva ung Espaignol marchand, qu'ilz tenoient prisonnier là dedans, et ung aultre marchand catholique aussi, qui feurent saulvés. Voilà tout ce qui demeura en vye des hommes qui se trouvoient là dedans, qui feurent les deux, que quelqu'un desroba, et ces deux marchands, qui estoient catholiques. Ne pensés pas, vous qui lirés ce livre, que je feisse faire ceste exécution tant pour venger ma blessure que pour donner espouvante à tout le païs, afin qu'on n'eust le cueur de faire teste à notre armée. Et me semble que tout homme de guerre au commencement d'une conqueste en doibt faire ainsi contre celuy qui oseroit attendre son canon. Il fault qu'il ferme l'oreille à toute composition et capitulation, s'il ne veoit de grandes difficultés à son entreprinse, et si son ennemy ne l'a mis en peine de faire bresche. Et comme il fault de la rigueur (appelés-la cruaulté si vous voulés), aussi faut-il de l'aultre costé de la doulceur, si vous voyés qu'on se rende de bonne heure à vostre mercy.

Monsieur de Gramond arriva à moi, et me trouva en fort mauvais estat; car je ne lui pouvois à grand'peine respondre à cause du grand sang que je jectois par la bouche. Monsieur de Goas revint du combat pour me veoir, et trouva monsieur de Gramond auprès de moi, et me dit : « Réconfortez-vous, Monsieur, et prenez couraige, car asseurez-vous que nous vous avons bien vengé. Car il n'est demouré une seule personne en vie. » Alors il reconnut monsieur de Gramond et s'embrassèrent. Monsieur de Gramond le pria de l'amener au chasteau, ce qu'il fit. Et trouva bien estrange la prinse, et dit qu'il n'avoit jamais creu que cette place fust si forte. Il voulut veoir tout le remuement de l'artillerie que j'avois faict. Il retourna une heure après, et m'offrit une maison qu'il avoit près de là, et tout ce qui estoit en sa puissance. Et m'a dict depuis qu'il me pensoit avoir dict adieu pour tout jamais. Tout ce jour-là et toute la nuict, je ne feis que saigner. Lendemain matin j'envoyay prier à tous les cappitaines de venir devers moy. Ce qu'ils feirent, et leur feist la harangue qui s'en suyt, ayant repris cueur, et ung peu de parolle :

« Mes compaignons et amis, je ne porte pas tant de regret de mon malheur, pour le mal que je souffre, que je fais pour veoir les affayres du roy descousues, et moi contrainct de vous abbandonner. Je ne vous ai point caché la délibération que j'avois prinse de ceste exécution, car tous l'avés entendue. Je vous pry, que pour moi, vous n'arrestiez point d'exécuter vostre victoire, et marcher en avant; car ceste exécution mettra en peur tout le païs de Béarn : et m'asseure que vous ne trouverés résistance qu'à Navarreins. Ne laissés point perdre ceste occasion, puisque Dieu la vous a donnée : car si vous le faictes, tout le monde dira que vostre hardiesse despendoit de la mienne, et que sans moy vous ne pouviés rien. Et encore que ce fust une grande louange pour moy, si ne voudrois-je pas que cela advint, pour l'hon-

neur et amitiè que je vous porte, estant aussi jaloux du vostre que du mien . Ne faictes donc estat de moy, non plus que si j'estois déjà mort.» Sur quoy je veis la pluspart de la compaignie ayant les larmes aux yeulx. Et ayant ung peu reprins haleine, je suivis mon proupos : « Vous estes icy beaucoup de cappitaines aussi suffisans que moy, pour commander; vous avés de bons et vaillans hommes, qui auront à présent double couraige pour venger leur chef. Je m'asseure qu'il n'y a nul de vous qui ne cède à monsieur de Gondrin que voilà : car oultre qu'il est de la meilleure maison, c'est aussi le plus vieulx cappitaine de tous vous aultres. Et parce qu'il n'est pas beaucoup sain, je vous pry, monsieur de Sainctorens, et vous messieurs de Goas, et de Madaillan, vous loger près de lui, car il est vieulx, comme vous voyés, et fauldra que vous trois, qui estes jeunes, portiés toute la peine. Soyés bien d'accord, je vous pry, puisque vous avés tous bonne volonté. Ma blessure sera cause, si vous faictes quelque chose de bon, que vous acquerrez de l'honneur. Pour Dieu, mes compaignons, ne laissés au bon du coup ceste entreprinse, et à son commencement. Suyvés sur cest estonnement, et monstrez que ce n'est pas moi seulement, mais vous aultres aussi, qui avés bonne part à la victoire. Ne le voulés-vous pas ainsi, et accepter pour chef monsieur Gondrin ? » Ils me dirent qu'ouy, et que c'estoit raison qu'il commandast. Alors je les priay de ne me veoir plus afin de n'empirer ma fièvre, et se retirer tous à lui. Ainsi ils se despartirent de moy bien tristes et ennuyés.

CARRIÈRE DE MONTLUC. SA HARDIESSE ET SA VERTU.

M'estant retiré chez moy, en l'aage de soixante et quinze ans, pour trouver quelque repos, après tant et tant de peines par moy souffertes pendant le temps de cinquante-cinq ans, que j'ay porté les armes pour le service des roys mes maistres, ayant passé par degrez, et par tous les ordres du soldat, enseigne, lieutenant, capitaine en chef, maistre de camp, gouverneur des places, lieutenant de roy ès provinces de Toscane et de la Guyenne, et mareschal de France : me voyant stropiat presque de tous mes membres, d'arquebuzades, coups de pique et d'espée, et à demi inutile, sans force et sans esperance de recouvrer guerison de cette grande arquebuzade que j'ay au visage : après avoir remis la charge du gouvernement de Guyenne entre les mains de Sa Majesté, j'ay voulu employer le temps qui me reste, à descrire les combats ausquels je me suis trouvé pendant cinquante et deux ans que j'ay commandé : m'asseurant que les capitaines qui liront ma vie, y verront des choses desquelles ils se pourront aider se trouvans en semblables occasions et desquelles ils pourront aussi faire *profit*, et acquerir honneur et reputation. Et encore que j'aye eu

beaucoup d'heur, et de bonne fortune aux combats que j'ay entreprins, quelquefois (comme il sembloit) sans grande raison, si ne veux-je pas que l'on pense que j'en attribuë la bonne issuë et que j'en donne la louange à autre qu'à Dieu. Car quand on verra les combats ou je me suis trouvé on jugera que c'est de ses œuvres. Aussi l'ay-je tousjours invoqué en toutes mes actions avec grande confiance de sa grace. En quoy il m'a tellement assisté que je n'ay jamais esté deffait, ny surpris en quelque fait de guerre où j'aye commandé : ains tousjours rapporté victoire et honneur. Il faut que nous tous, qui portons les armes, ayons devant les yeux, que ce n'est rien de nous sans la bonté divine, laquelle nous donne le cœur et le courage pour entreprendre et executer les grandes et hazardeuses entreprises qui se présentent à nous.

Et pource que ceux qui liront ces Commentaires, lesquels deplairont aux uns et seront agreables aux autres, trouveront peut estre estrange, et diront que c'est mal fait à moy d'escrire mes faits, et que je devois laisser prendre cette charge à un autre, je leur diray pour toute reponse, qu'en escrivant la verité et en rendant l'honneur à Dieu, ce n'est pas mal fait. Le temoignage de plusieurs qui sont encore en vie, fera foy de ce que j'ay escrit. Nul aussi ne pouvoit mieux representer les desseins, entreprises et executions, ou les faits survenus en icelles, que moy-mesme, qui ne derobe rien de l'honneur d'autruy. Le plus grand capitaine qui ait jamais esté, est Cesar, qui m'en a monstré le chemin, ayant luy-mesme escrit ses Commentaires, escrivant la nuict ce qu'il executoit le jour. J'ay donc voulu dresser les miens mal polis, comme sortans de la main d'un soldat, et encore d'un Gascon qui s'est tousjours plus soucié de bien faire que de bien dire : lesquels contiennent tous les faits de guerre ausquels je me suis trouvé, ou qui se sont executez à mon occasion, commençant dés mes premiers ans, que je sortis de page, pour monstrer à ceux que je laisse apres moi, qui suis aujourd'huy le plus vieux capitaine de France, que je n'ay jamais eu repos, pour acquerir de l'honneur en faisant service aux roys mes maistres, qui estoit mon seul but, fuyant tous les plaisirs et voluptez qui destournent de la vertu et grandeur, les jeunes hommes que Dieu a doüez de quelques parties recommandables, et qui sont sur le poinct de leur avancement. Ce n'est pas un livre pour les gens de sçavoir, ils ont assez d'historiens, mais bien pour un soldat, capitaine, et peut-estre qu'un lieutenant de roy y pourra trouver de quoy apprendre. Pour le moins puis-je dire que j'ay escrit la verité, ayant aussi bonne memoire à present que j'eus jamais, me resouvenant et des lieux et de noms, combien que je n'eusse jamais rien escrit. Je ne pensois pas en cet aage me mesler d'un tel mestier : si c'est bien ou mal, je m'en remets à ceux qui me feront cet honneur de lire ce livre, qui est proprement le discours de ma vie.

C'est à *vous, capitaines* mes compagnons, à qui principalement il

s'adresse : vous en pourrez peut-estre tirer du profit. Vous devez estre certains, que puisqu'il y a si long-temps que je suis esté en vostre degré, et ay si longuement exercé la charge de capitaine de gens de pied, de maistre de camp par trois fois, et de colonel, il faut que vous croyez, que j'ay retenu quelque chose de cet estat-là, et que par longue esperience j'ay veu advenir aux capitaines beaucoup de bien, et à d'autres beaucoup de mal. De mon temps, il en a esté degradé des armes et de noblesse, d'autres ont perdu la vie sur un échaffaut, d'autres deshonnorez et retirez en leurs maisons, sans que jamais les roys ny autres en ayent voulu faire plus compte. Et au contraire j'en ay veu d'autres parvenir, qui ont porté la picque à six francs de paye, faire des actes si belliqueux, et se sont trouvez si capables, qu'il y en a eu prou, qui estoient filz de pauvres laboureurs, qui se sont avancez plus avant que beaucoup de nobles, pour leur hardiesse et vertu. Et pource que toutes ces choses sont passées pardevant moy, j'en puis parler sans mentir.

INSTRUCTION POUR LES GOUVERNEURS DES PLACES.

Gouverneurs et capitaines, vous devez prendre quelque exemple icy, pour ce qu'il y en a qui disent, quand ils ont rendu une place, que les soldats n'ont point voulu combattre, outre que les gens de la ville les vouloient trahir, et les ont forcez d'entrer en capitulation et composition. Ce ne sont qu'excuses, croyez-moy. Ce qui vous force c'est vostre peu d'experience. Messieurs mes compagnons, quand vous vous trouverez en telles nopces prenez vos beaux accoustrements, parez-vous : lavez-vous la face de vin grec : et la faites devenir rouge : et marchez ainsi bravement parmy la ville et parmy les soldats, la care levée, ne tenant jamais autre propos, sinon que bien tost avec l'ayde de Dieu et la force de vos bras et de vos armes, vous aurez en despit d'eux la vie de vos ennemis, et non eux la vostre : qu'ils ne sont pour vous venir attaquer dans vostre fort : que c'est ce que vous desirez le plus : car de là dépend leur ruyne et vostre délivrance. Et de ceste sorte jusques aux femmes prendront courage, et les soldats pareillement : mais si vous allez avec un visage pasle ne parlant à personne, triste, melancolique et pensif, quand toute la ville et tous les soldats auroient coeur de lyons, vous leur ferez venir de moutons. Parlez souvent avec ceux de la ville en quatre ou cinq parolles, et pareillement aux soldats, leur disant : « Et bien, mes amis, n'avez-vous pas courage ? Je tiens la victoire nostre, et la mort de nos ennemis desja pour asseurée : car j'ay je ne sçay quel presage en moy, que quand il me vient, je suis tout asseuré de vaincre, lequel je tiens de Dieu et *non des* hommes. Parquoy reposez-vous sur moy, et resolvez-vous

tous de combattre et sortir d'icy avec honneur et reputation. Vous ne pouvez mourir qu'une fois : c'est chose qui est destinee. Si Dieu l'a ordonné, vous avez beau fuir. Mourons donc avec honneur : mais il n'y a nulle apparence de danger, ains plutost pour nos ennemis, sur lesquels nous avons tout avantage. » Et qui voulez-vous, gouverneurs et capitaines, qu'ose dire qu'il a peur, vous voyans resolus en ceste sorte : je vous dis que, quand ils en trembleroient, ils la perdroient : et deviendra le plus poureux aussi hardy, que le plus courageux de la trouppe. Jamais les soldats ne s'estonneront tant qu'ils verront la hardiesse de leur chef durer. Et tout ainsi que le chef remporte la louange, et que le reste n'a rien, sinon celle que leur chef leur donne, devant le Prince : ainsi doit le chef se resoudre de ne monstrer jamais avoir peur. Car en faisant cela les soldats mesmes en porteront bon tesmoignage : et ainsi la reputation qu'il aura acquise luy demeurera, sans que jamais aucun y contredise. Je ne vous conseille donc rien, que je ne l'aye esprouvé moy-mesme, non seulement là, mais en plusieurs endroits, comme vous trouverez dans ce livre, si vous avez la patience de le lire. Or voicy l'ordre que je fis pour le combat et pour toute la ville. Je vous represente toutes ces particularitez, sans me contenter de dire que Sienne fust assiegee, ou je soustins le siege neuf ou dix mois : et puis je capitulé forcé de famine : car de là le capitaine, le lieutenant de roy, le soldat n'en peust pas faire profit, c'est l'historien. De ces gens il n'y en a que trop. Je m'escris à moy-mesme : et veux instruire ceux qui viendront apres moy. Car n'estre né que pour soy : c'est, à dire en bon françois, estre né une beste.

MONTLUC A SIENNE (1555).

Il arriva un gentil-homme de la chambre de l'Empereur, portant lettres au duc de Florence et au Marquis, par lesquelles leur mandoit qu'il trouvoit fort estrange, qu'on fit tant durer ceste guerre, et qu'il sçavoit bien que Sienne n'estoit pas pour resister contre l'artillerie, mais que c'estoit la coustume du Marquis de faire durer la guerre. Le Marquis remonstroit qu'il avoit fait tout ce qui estoit possible en luy : et qu'il cognoissoit bien qu'avec l'artillerie on ne la prendroit pas, car j'avois de vaillans hommes là dedans, et la ville resoluë de combattre avec moy : me rendant plus d'honneur que je ne meritois, me loüant de grande vigilance et de pourvoyance, de sorte qu'il cognoissoit bien, à l'ordre que je tenois dans la ville, qu'il perdroit le temps de faire batterie. Toutesfois estant venu ce dit gentil-homme pour cest effect, de la part de l'Empereur, et ayant desja parlé au duc de Florence Come de Medicis, ils firent resoudre le Marquis à faire batterie. Il n'avoit rien obmis de ce qu'un homme de

guerre devoit, nous tenant bridez sans esperance de secours : et toutesfois on l'acusoit de vouloir faire durer la guerre. C'est l'ordinaire, lorsque les choses ne sont pas conduites à l'appetit de ceux qui en parlent à leur aise. Le désir de ceux que nous servons va plus viste que nous ne pouvons.

Vers le vingtiesme de janvier nous fusmes advertis que l'artillerie partoit de Florence en nombre de vingt-six ou vingt-huict canons, ou grandes coulevrines. Les Siennois furent curieux d'envoyer espier pour en sçavoir la verité : trouverent qu'elle arrivoit à Lusignano, qui mit la cité un peu en trouble : et à la fin le lendemain de l'advertissement ils resolurent d'assembler toute la noblesse et citoyens au Palais, pour resoudre entr'eux s'ils devoient endurer l'assaut, ou composer avec le Marquis. Or là il ne me falloit pas faire le mauvais : car ils estoient plus forts que moy : falloit tousjours gagner ces gens là avec remonstrances et persuasions douces et honnestes, sans parler de se courroucer. Croyez que je forçay bien mon naturel, contre l'advis de monsieur le Connestable, qui m'avoit representé et depeint au roy comme il m'avoit veu en mon aage boüillant. Il faut qu'un capitaine et gouverneur sage et advisé, quand il est parmy les nations estrangeres, tasche tant qu'il peut se conformer à leur humeur. Parmy les Allemans et Suisses il faut faire carroux : avec les Espagnols tenir leur morgue superbe, et faire plus le religieux et devotieux qu'on n'est : parmy l'Italien, estre discret et sage, et ne l'offencer. Quant aux François, il est à tout faire : tant y a que Dieu me fit la grace, qui suis Gascon, prompt, colere, fascheux, et mauvais patient, de me comporter si bien parmy cette nation soupçonneuse et deffiante qu'il n'y eust citadin qui se peust plaindre de moy. Or comme toute la noblesse et Seigneurie de la ville alloit au Palais, Misser Hieronyme Espano, qui estoit gentil-homme siennois, et des plus grands de la ville, et des huict de la guerre, avant qu'aller au Palais, vint hastivement parler avec le sieur Cornelio, et luy dit comme tous les Seigneurs qui estoient de la cité, estoient appelez à se rendre au Palais incontinent, et que c'estoit pour resoudre s'ils devoient attendre la batterie, ou entrer en composition avec le duc de Florence et le marquis de Marignan, et qu'il avoit desja entendu que la pluspart balotteroient qu'on devoit entrer en composition, et non endurer la batterie et l'assaut, pour la crainte qu'ils avoient d'avoir pis, et qu'il s'y en alloit, et le pria de m'advertir. Tout incontinent le sieur Cornelio vint à moy, et me trouva que je voulois monter à cheval, pour aller voir les gardes ; et comme il m'eust dit cela, montasmes tout deux à ma chambre, et discourusmes longuement quels moyens il y auroit de rompre ce coup. Et en mesme instant arriva le seigneur Bertolomé Cavalcan, qui m'en dit autant et qu'il pensoit bien que desja la resolution estoit prinse par toute la ville, et qu'ils n'alloient point au Palais, sinon pour balotter. Et que s'ils l'avoient une fois balotté, il n'en falloit plus parler.

Or tous trois estions bien empeschez, eux de me donner conseil, et moy de ne le sçavoir prendre. A la fin je m'advisay d'aller au Palais, et emmener avec moy le Rincroc et ses capitaines, le seigneur Cornelio avec les siens Italiens, et Combas avec les capitaines françois. Nos Allemans commençoient fort à pastir de vin, et le pain bien petit, car de chair il ne s'en parloit plus, sinon de quelque cheval, ou quelque asne, qu'on mettoit en vente à la boucherie, et d'argent il ne s'en parloit plus du tout : car monsieur de Strossi n'avoit nul moyen d'en y faire entrer : qui nous mettoit en crainte que les Allemans se joindroient avec la ville, pour entrer en composition. Qui fut cause que je priay le sieur Cornelio d'aller parler avec le Rincroc, et le priay de me faire compagnie au Palais, et amener ses capitaines avec luy, et qu'il laissast les lieutenans et enseignes en leur quartier chascun : afin qu'estant au Palais il n'advint quelque surprinse autour des murailles, et luy qu'il en fit de mesmes : et manday au capitaine Combas que pareillement il vint : et envoya le sieur Bartholomé diligemment au Palais, pour regarder s'il pourroit gaigner quelqu'un secrettement pour ayder à rompre ceste boutée. Car il me sembloit bien advis que si je pouvois rompre ce coup, je praticquerois tant de gens, que la balotte blanche seroit la plus forte : et ainsi s'en allerent tous hors de ma chambre, et ne leur dis rien de ce que je voulois faire.

Or j'estois encore si tres-extenué de ma maladie, et le froid estant grand et aspre, j'estois contrainct d'aller si enveloppé le corps et la teste de foureures, que quand l'on me voyoit aller par la ville, nul ne pouvoit avoir esperance de ma santé, ayant opinion que j'estois gasté dans le corps, et que je me mourois à veuë d'œil. Que ferons-nous, disoient les dames et les poureux (car en une ville il y en a d'uns et d'autres), que ferons-nous si nostre gouverneur meurt ? Nous sommes perdus : toute nostre fiance apres Dieu est en luy. Il n'est possible qu'il en eschappe. Je croy fermement que les bonnes prieres de ces honnestes femmes me tirerent de l'extremité et langueur ou j'estois, j'entends du corps : car quant à l'esprit et entendement, je ne le sentis jamais affoiblir. Ayant donc accoustumé auparavant d'estre ainsi embeguiné, et voyant le regret que le peuple avoit de me voir ainsi malade, je me fis bailler des chausses de veloux cramoisi, que j'avois apportées d'Albe, couvertes de passement d'or, et fort decoupées et bien faites. Je prins le pourpoint tout de mesme, une chemise ouvrée de soye cramoisie et de filet d'or, bien riche (en ce temps-là on portoit les collets des chemises un peu avallez), puis prins un collet de bufle, et me fis mettre le haussecol de mes armes, qui estoient bien dorées. En ce temps-là je portois gris et blanc, et avois encore un chappeau de soye grise, fait à l'allemande, avec un grand cordon d'argent, et des plumes d'aigrette bien argentées. Les chappeaux en ce temps-là ne couvroient pas grands comme font à ceste heure : puis me vestis un casaquin de veloux

gris garny de petites tresses d'argent à deux petit doigts l'un de l'autre, et doublé de toille d'argent, tout decoupé entre les tresses, lequel je portois en Piedmont sur les armes. Or avois-je encore deux petits flascons de vin grec de ceux que monsieur le cardinal Darmagnac m'avoit envoyez. Je m'en frottay un peu les mains, puis m'en lavay fort le visage, jusques à ce qu'il eust prins un peu de couleur rouge, et en beus, prenant un petit morceau de pain, trois doits; puis me regarday au miroir. Je vous jure que je ne me cognoissois pas moy-mesme, et me sembloit que j'estois encore en Piedmont. Je ne me peus contenir de rire, me semblant que tout à coup Dieu m'avoit donné tout un autre visage.

Le premier qui arriva à moy avec ses capitaines fut le sieur Cornelio, et le comte de Gayas, monsieur de Bassompierre, commissaire, et le comte de Bisque, que j'avois envoyé querir. Et comme ils me trouverent de ceste sorte, se prindrent tous à rire. Je bravois*par la salle plus que quatorze : et n'eusse pas eu la puissance de tuer un poullet : car j'estois si foible que rien plus. Combas et les capitaines françois arriverent aussi. Toute ceste farce ne tendoit qu'à faire rire les uns et les autres : et le dernier ce fut le colonnel Rincroc et ses capitaines, qui, comme il me vist de ceste sorte, il se mit à sanglotter de force de rire: et je le prins par les bras et luy dis : « Et quoy, seigneur colonnel, pensez-vous que je sois ce Montluc, qui va tous les jours mourant par les ruës? Nany, nany: car celuy-là est mort: et je suis un autre Montluc. » Son truchement le luy dit, qui le faisoit encore plus rire, et desja le sieur Cornelio luy avoit dit la resolution, pourquoy je l'envoyois querir, et qu'il falloit que nous ostissions par une sorte ou par autre ce doute qui estoit parmy les Siennois. Et ainsi nous allasmes tous à cheval au Palais, et comme nous eusmes monté le degré, nous trouvasmes la grande salle toute pleine de noblesse et de bourgeois de la ville, qui estoient du conseil. Or à main gauche il y a une petite salle, en laquelle n'entre que les Capitaines du peuple, les douze Conseillers, et les huict de la guerre : tout cela se nomme le Magistrat. J'entray ainsi en la grand salle, et leur ostay mon chappeau. Je ne fus cogneu de personne de prime abordée, ains penserent tous que je fusse quelque gentil-homme, que monsieur de Strossi eust envoyé dans la ville pour commander l'assaut, à cause de ma foiblesse. J'entray dans la petite salle, et tout les capitaines et colonnels apres moy, lesquels demeurerent debout aupres de la porte: et je m'allay asseoir aupres du Capitaine du peuple, où ceux qui tenoient le lieu du roy avoient accoustumé de seoir, comme j'avois fait souvent. Et en entrant mon chappeau à la main, je me sousriois vers l'un et vers l'autre : tous s'esmerveilloient de me voir.

VI

MICHEL DE L'HOSPITAL

1505—1573.

(Voyez Notice, page 271)

LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE.

Puisque les hérétiqûes sont malades de l'esprit, quelle félonie seroit-ce, au lieu de les secourir et d'en avoir compassion, de les violenter et persécuter à feu et à sang! Ce seroit faire la guerre à la nature et violenter brutalement l'humanité.... Il est plus que notoire que la craincte les a poussez et précipitez en cest encombre. Ils ont doubté de leur seureté, et ils y ont voulu pourveoir, à quoy ils ont tourné toutes leurs pensées.... Et comme la craincte et l'espoir sont deux vieils tyrans des ames, ils ont jugé tout licite pour pourveoir à leurs attentes, et la nécessité estre la plus juste et inviolable de toutes les loys; et puisqu'ils sont hommes et non pas anges, y a-t-il raison au monde plus vifve ny plus urgente pour les induire à ceste opinion, et les esblouir et tromper que celle que la nature apprend à ung chascung? A sçavoir que la tuition de la vie et de la liberté contre l'oppression est non-seulement licite, mais aussy juste, équitable et saincte; ceste loy n'est point donnée, ni enseignée aux hommes, mais empreinte en leurs cœurs et née avecque eulx; elle n'est point escripte, mais divinement engravée en l'esprit de toute créature.

En examinant les choses de prez, on trouvera qu'ils ont esté ci-devant traictez en rebelles, ce qui leur a faict rechercher tous les moyens et embrasser toutes les occasions de se conserver; et je ne sçay s'il y a homme si parfaict qui, se voyant réduict à tel poinct et sçachant quelque moyen de se préserver, ne l'embrassast vifvement, estant de soy une loy inviolable de nature plus forte que toutes les autres loys. C'est ce qui leur a mis les armes en main, et qui a engendré ce tant horrible dégast et difformité. Car les menées qu'on bastissoit contre eulx de toutes parts estoyent si peu secrètement conduites, la desfaveur tant esvidente, le desdaing si apparent, les menaces de

rupture tant ouvertes, et l'injustice tant manifeste, qu'ils eussent esté par trop lourds et stupides, s'ils n'eussent à bon escient esté touchez; et eussent bien mérité le tourment qu'on leur apprestoit, s'ils n'eussent évité la feste. Les bestes brutes sentent venir l'orage et cherchent des cachettes; ne trouvons pas maulvais si les hommes, le prévoyant, se munissent à l'encontre : nos menaces ont esté messagères de nos complots ainsi que l'esclair du tonnerre : nous leur avons faict voir nos apprests; cessons donc de nous esbahir, s'ils ont un pied en l'air et l'œil en la campagne.

Le nom de roy plein d'amour et charité paternelle ne peut souffrir une si sanglante obstination, d'exterminer une grande partie de ses subjects, s'il y a moyen de les réconcilier et ramener à leur debvoir. Or le moyen est de faire cesser au plustost les injures et violences réciproques, leur faire poser à tous les armes, et rappeler par une auctorité et par une loy bénigne ceulx qui sont detournez, donnant fin à ceste sanglante guerre.

Mais on objecte que finir ainsy ce seroit capituler et désarmer. Ce traict si luisant de si belle apparence et si proprement doré est une pure imposteure et pestilence inventée par l'ennemy des hommes de paix et de vertu ; car donner la loy à ses subjects, leur prescrire une forme de vivre, leur imposer peines et supplices, s'ils oultrepassent sa volonté*, les désarmer, lever tribut sur eulx, et recepvoir d'eulx hommage, est-ce capituler? Capituler, c'est desmesler la justice au droict d'un chascung, avecque égal respect, prendre et donner la loy tout ensemble, baillant gage chascung de son costé, ou hostages ou par aultres asseurances. Mais quand ung seul reçoit la loy et ung la donne, qu'est-ce autre chose que le fruict de la victoire?... Or, voyons ce que le roy leur donne par les traités : leur donne-t-il l'estat des terres? les allege-t-il d'aucung subside? leur quitte-t-il aucung debvoir ou charge? Rien de tout cela. Que leur donne-t-il? il leur donne une liberté de conscience, ou plustost il leur laisse leur conscience en liberté. Appelez-vous cela capituler? Est-ce capituler que promettre pour toute convention que le roy demeurera leur prince, et qu'ils demeureront ses subjects? Si le roy leur ostoit la liberté, ils seroyent ses esclaves et non pas ses subjects; il seroit leur oppresseur et non pas leur prince, car la principauté est sur les hommes libres. Doncques, en leur laissant la liberté, il se constitue leur prince, c'est-à-dire protecteur de leur salut et liberté, et ils se déclarent ses subjects obligez à maintenir son estat. Qui est-ce qui sera assez impudent de dire que c'est capituler? Que si on veult donner à la liberté de si estroites barres que la religion et l'ame n'y soient pas comprises, c'est pervertir malignement le mot et la chose mesme; car la liberté serve n'est point liberté, la liberté brutale du corps et des actions humaines est vile et indigne de ceste excellente marque, qui est proprement due à l'esprit et à la plus vifve partie d'iceluy, et à la plus excellente de toutes ses actions, à sçavoir la piété.

Arrière donc ces pestes qui, d'un cœur hostile et sanguinaire, taschent de corrompre (ce que Dieu destourne) la naifve et naturelle bonté de nostre prince, de la royne sa mère et de messeigneurs ses frères, qui les veulent dégénérer*de l'ancienne tant célèbre et plus divine que humaine débonnaireté de leurs majeurs roys de France envers leurs subjects, qui a esté le nerf et le lien qui si longuement a maintenu ceste couronne, recognue et servie d'un cœur franc et loyaulté françoise, et non par tyrannie, par effusion de sang et par cruaulté : telles gens sont de maulvais augure à ceste couronne, et semblent vouloir advancer le destin d'icelle, c'est-à-dire le jugement de Dieu humiliant les choses eslevées et anéantissant les plus fermes, tuant les esprits et esblouyssant les entendements et les discours.

Que le roy use de clémence, et il esprouvera celle de Dieu; que le roy ne ferme point son cœur, et Dieu lui ouvrira le sien; que le roy donne à la respublique son offense et son desplaisir, et tantost elle recognoistra avec usure le bienfaict, et luy fera l'hommage de son repos et felicité; que le roy oublie et quitte tout le mal talent envers ses subjects, et ils s'acquitteront et s'oublieront eulx-mesmes, pour l'honorer et servir de tout leur pouvoir.

VII

JACQUES AMYOT

1513—1593.

(Voyez Notice, page 272)

COMBAT DE SALAMINE.

Estant venue la nouvelle de ce qui avoit esté fait au pas des Thermopyles, comme le roy Leonidas y estoit mort, et comme Xerxes avoit gaigné celle entrée de la Grece par terre, adonc se retira l'armée de mer plus au dedans de la Grece, estant les Atheniens en cette retraitte rengez à la queuë tous les derniers, comme ceulx qui avoient le cueur elevé pour la gloire des vaillances qu'ilz avoient desjà faittes. Et Themistocles passant au long des lieux, où il falloit necessairement que les ennemis abordassent et se retirassent à l'abry, engrava en grandes et grosses lettres sur des pierres, qu'il trouvoit par cas d'adventure*, ou qu'il faisoit expressement apporter aux endroits où il y avoit bon abry pour les vaisseaux, ou commodité de prendre eau, des paroles addressantes aux Ioniens, par lesquelles il leur remonstroit qu'ilz se devoient tourner devers eulx, qui estoient leurs ancestres et fondateurs, et qui combatoient pour leur propre liberté, ou à tout le moins mettre quelque trouble, et faire du pis qu'ilz pourroient en l'armée des Barbares, quand on viendroit à combattre, car il esperoit que cela feroit tourner les Ioniens de leur costé, ou pour le moins mettroit les Barbares en quelques defiances d'eulx.

Au reste Xerxes estant entré par le hault de la province Dorique dedans le païs de la Phocide, bruslant et destruisant les villes des Phociens, les autres Grecs ne feirent aucun devoir de les aller secourir, combien que les Atheniens le requissent de vouloir aller au devant des Barbares, jusques à la coste d'Artemisium : mais personne ne leur prestoit l'oreille, ains vouloient tous que lon se retirast au Peloponese, et que l'on assamblast toutes les forces de la Grece au dedans de l'encoleure d'iceluy, en la fortifiant d'une bonne muraille *qui prist* depuis une mer jusques à l'autre : de quoy les Atheniens

furent bien mal contens, et aussi fort descouragez et desplaisans de se voir ainsi laissez et abandonnez par les autres Grecs : car de combatre tous seulz contre tant de milliers d'ennemis, il n'y falloit pas penser, et ne leur restoit plus d'autre expedient, que de quitter leur ville et s'embarquer sur leurs vaisseaux ; ce que le peuple entendoit fort mal voluntiers, faisant son compte qu'il ne se falloit plus soucier, ny de vaincre, ny de se sauver, quand ilz auroient abandonné les temples de leurs dieux, et les sepultures de leurs parents.

Par quoy Themistocles voyant qu'il ne pouvoit par raisons ny suasions humaines conduire le peuple à son opinion, dressa une fainte comme lon fait quelquefois ès jeux des tragedies, et commencea à batre les Atheniens de signes celestes, d'oracles et de responses des dieux : car il se servit pour signe et presage celeste de l'occasion du dragon de Minerve, qui de bonne adventure environ ces jours là ne comparut point, comme il avoit accoustumé, au temple, et trouvoient les prebstres les oblations que l'on luy portoit par chascun jour toutes entieres, sans que lon y eust aucunement touché. Au moyen de quoy ayans esté embouchez par Themistocles, ilz semerent un bruit parmy le peuple que la deesse tutrice de la ville l'avoit abandonnée, en leur monstrant le chemin de la mer : et d'un autre costé il les gaigna aussi par le moyen de la prophetie, qui leur commandoit de se sauver en des murailles de bois, disant que les murailles de bois ne signifioient autre chose que les navires : et que pour ceste cause Apollo en son oracle appeloit *Salamine divine*, non point miserable ny malheureuse, pour ce qu'elle devoit donner le nom à une très heureuse victoire que les Grecs y devoient gaigner. Ainsi ayant son advis esté receu, il meit en avant ce decret, que l'on deposast la ville d'Athènes en la sauvegarde de Pallas, qui estoit dame et tutrice du païs, et que tous ceulx qui estoient en aage de porter armes montassent sur les galeres : au demourant, que chascun advisast de retirer quelque part en lieu de seureté sa femme, ses enfans et ses esclaves, le mieulx qu'il pourroit.

Ce décret ayant esté passé et authorité par le peuple, la pluspart transporta ses peres et meres vieux, les femmes et les petits enfans en la ville de Troezene, ou les Troezeniens les receurent fort honestement et humainement : car ilz ordonnerent qu'ilz seroient nourris aux despens du public, en leur donnant deux oboles de leur monnoie par chascun jour, qui sont environ quatorze deniers pour teste, et permettant aux jeunes enfans de prendre des fruicts partout où ilz en trouveroient ; et d'avantage entretenant des maistres d'escole aux despens de leur chose publique pour leur enseigner les lettres.

Quand ce vint au departir, que toute la ville d'Athenes fut montée en mer, cela faisoit d'un costé pitié à veoir, et d'un autre costé apportoit grand esbahissement à ceulx qui consideroient la hardiesse et le bon cueur de ces hommes-là, qui envoyoient devant leurs peres et meres ailleurs. et eulx sans fleschir pour les larmes, cris et embras-

sements de leurs femmes et enfans au departir, passoient courageusement en l'isle de Salamine. Mais oultre cela, il y avoit beaucoup de vieux citoyens que lon estoit contrainct de laisser là, pour ce que lon ne les pouvoit transporter à cause de leur vieillesse, ce qui faisoit grande compassion : et si y avoit ne sçay quoy de pitoyable qui attendrissoit les cueurs, quand on voyoit les bestes domestiques et privées, qui couroient çà et là avec hurlemens et signifiance de regret après leurs maistres et ceulx qui les avoient nourries, ainsi comme ilz s'embarquoient : entre lesquelles bestes on compte du chien de Xantippus, pere de Pericles, que ne pouvant supporter le regret d'estre laissé de son maistre, il se jetta dedans la mer après luy, et nageant au long de la galere où il estoit, passa jusques en l'isle de Salamine, là où si tost qu'il fust arrivé, l'aleine luy faillit, et mourut soudainement. Lon dit que le lieu que l'on appelle encore aujourd'huy *la sepulture du chien*, est l'endroit où il fut enterré.

Ce sont aussi grands actes de Themistocles, que voyant les Atheniens regretter l'absence d'Aristides, et craindre que par un despit il ne se tournast du costé des Barbares, et en ce faisant ne fust cause de ruiner les affaires de la Grece, pour ce qu'il avoit esté par les menées de Themistocles avant la guerre banny pour cinq ans, il meit en avant un decret que tous ceulx qui auroient esté bannis à temps, peussent retourner pour faire, dire et conseiller avec leurs concitoyens, ce qu'ilz estimeroient estre le meilleur pour le salut de la Grece. Et estant Eurybiades capitaine general de toute l'armée de mer des Grecs pour la dignité de la ville de Sparte, mais au demourant homme à qui le cueur failloit au besoing, voulant à toute force partir de là, et se retirer dedans le gouffre du Peloponeze, là où toute l'armée de terre des Peloponesiens estoit assemblée, Themistocles y contredit et resista fort et ferme : et fut lors qu'il fait certaines responses notables, qui ont bien esté recueillies et notées depuis. Car comme Eurybiades luy dist un jour, « Themistocles, ès jeux de prix ceulx qui se levent avant qu'il en soit temps sont souffletez. — Il est vray, luy respondit Themistocles : mais aussi ceulx qui demeurent les derniers, ne sont jamais couronnez. » Une autre fois Eurybiades haussa le baston qu'il tenoit en sa main, comme si l'en eust voulu frapper : et il luy dit : « Frappe si tu veux, pourveu que tu escoutes. » Eurybiades adonc s'esmerveillant de veoir en luy une si grande facilité, et si grande patience, luy permeit de dire tout ce qu'il voulut : et ja commençoit Themistocles à le ramener à la raison, mais il se trouva là quelcun qui luy dit : « Il siet mal à un homme qui n'a plus de ville ny de maison de prescher ceulx qui en ont, de les abandonner. » Themistocles tournant sa parole à luy, repliqua : « Nous avons, dit-il, lasche et meschant homme que tu es, voluntairement abandonné des maisons et des murailles, ne voulans pas nous soubmettre *au joug* de servitude pour crainte de perdre des choses qui n'ont *point* d'ame ny de vie : et neantmoins nostre ville ne laisse pas d'es-

tre la plus grande de toute la Grece, car c'est une flotte de deux cents galeres toutes prestes à combatre, qui sont ici venues pour vous sauver si vous voulez : mais si vous vous en allez, en nous abandonnant pour la deuxième fois, vous orrez dire, avant qu'il passe beaucoup de temps, que les Atheniens auront une autre ville franche, et possederont autant de terres et d'aussi bonnes comme celles qu'ilz auront icy perdues.» Ces paroles feirent incontinent penser à Eurybiades et craindre que les Atheniens ne s'en voulussent aller, et les abandonner.

Quand la flotte des vaisseaux ennemis fut arrivée en la coste de l'Attique à l'endroit du port Phalerique, où elle couvroit tous les rivages d'alenviron, tant que la veuë se pouvoit estendre, et que le roy Xerces luy mesmes en personne avec son armée de terre se fut aussi venu camper le long de la marine, de sorte que l'on voyoit toute sa puissance, tant de mer, que de terre ensemble. Alors toutes les belles raisons et remonstrances de Themistocles s'escoulerent hors de la memoire des Grecs, et regarderent de rechef les Peloponesiens comme ilz se pourroient retirer au gouffre du Peloponese, en se courouceant quand on leur cuidoit parler d'autre chose. Brief, il fut arresté que l'on feroit voile la nuict ensuivant, et commandé aux pilotes qu'ilz teinsent leur cas tout prest pour partir.

Quoy voyant Themistocles, et estant fort marri que les Grecs s'escartassent ainsi les uns des autres, en se retirant chascun en sa ville, et abandonnant l'avantage que leur donnoit la nature du lieu, et le destroit du bras de mer, où ilz se trouvoient ensemble, pensa en soy-mesme comment il y pourroit remedier; si s'advisa de la menée d'un Sicinnus, lequel estoit Persien de nature, et ayant esté autrefois pris à la guerre aimoit Themistocles de maniere qu'il estoit gouverneur de ses enfans. Il l'envoya secrettement devers le roy de Perse, luy donner à entendre que Themistocles capitaine general des Atheniens, ayant bonne envie de devenir son serviteur, l'advertissoit de bonne heure, que les Grecs s'en vouloient fouir, et luy conseilloit de ne les laisser point eschapper, ains les faire charger à bon escient, pendant qu'ilz estoient en trouble et en effroy, esloignez de leur armée de terre, à fin de desfaire à un coup toute leur puissance de mer.

Xerces estimant que cest advertissement vinst d'homme qui desirast la prosperité de ses affaires, le receut à grande joye, et incontinent feit sçavoir à ses capitaines de marine, qu'ilz embarquassent leurs gens sur leurs autres vaisseaux tout à loisir : mais que promptement ilz en depeschassent deux cents pour aller par derriere clore l'issue du destroit, et enceindre les isles tout à l'environ, à fin qu'il ne se sauvast pas un tout seul des ennemis, ce qui fut faict. Et adonc Aristides, filz de Lysimachus, s'en estant apperceu le premier, s'en alla au logis de Themistocles, encore qu'il luy fut ennemy, à cause que par ses menées il avoit esté banny pour cinq ans, comme nous avons dit paravant; et l'ayant fait sortir dehors, luy compta comment ilz

estoient environnez. Themistocles, qui d'ailleurs cognoissoit assez la bonté du personnage, et estoit bien aise de ce que lors il l'estoit venu trouver jusques dedans sa tente, luy declara la menée qu'il avoit ourdie par l'entremise de Sicinnus, le priant de luy aider à retenir les Grecs, et à procurer avec luy, attendu que sa parole estoit de plus grande authorité envers eulx, que l'on combatist dedans le detroit de Salamine. Aristides louant son bon sens, alla devers les autres capitaines de galeres les prescher et inviter à vouloir combattre : toutefois encore ne croyoit on point du tout ce qu'il disoit, jusques à ce qu'il arriva une galere Tenedienne, dont estoit capitaine un nomme Panetius, s'estant desrobée de l'ost des Barbares, laquelle apporta certaines nouvelles, comme le destroit asseureement estoit fermé, tellement que oultre la necessité, le despit, encore que les Grecs en conceurent, les invita à vouloir essayer le hasard de la bataille.

Le lendemain au poinct du jour le roi Xerxes s'asseit en un lieu hault elevé, dont il voyoit la flotte de ses vaisseaux, et l'ordonnance de son armée navale, au-dessus de la poincte que l'on appelle vulgairement les *Cornes*, où il feit dresser un throne d'or, et avoit autour de soy plusieurs secretaires, pour rediger par escript tout ce qui se feroit en la bataille.

Quant au nombre des vaisseaux barbaresques le roy Xerxes avoit en somme toute mille vaisseaux. Les Atheniens en avoient cent quatre-vingts, sur chascune desquelles (*sic*) y avoit dix-huit hommes de guerre, dont les quatre estoient archers, et tous les autres armez à blanc.

Si ne fut pas Themistocles moins sage et bien advisé à choisir le temps que le lieu pour combattre : car il attendit à renger ses vaisseaux en bataille jusques à ce que l'heure fut venue, qu'il avoit accoustumé de se lever ordinairement un grand vent du costé de la mer, qui emouvoit de grosses vagues dedans le canal. Ce vent là ne faisoit point de desplaisir aux galeres grecques, pour ce qu'elles estoient trappes et basses : mais aux navires barbaresques, qui avoient les prouës relevées, et les planchez haults, et qui estoient pesantes et lourdes à manier, il portoit grand dommage, pour ce qu'il leur faisoit à tous coups monstrer les flancs aux Grecs, qui les alloient incontinent investir et heurter legerement, ayant tousjours l'œil à veoir ce que Themistocles leur ordonneroit, comme celui qui entendoit mieulx que nul autre ce qui estoit à faire : et aussi qu'à l'endroit de luy l'admiral de Xerxes, Ariamenes, homme vaillant de sa personne, et entre les freres du roy de beaucoup le meilleur, et le plus juste, estant dessus une grosse navire, combatoit à coups de traict et de gect, ne plus ne moins que s'il eust été dessus les murailles de quelque chasteau. Si s'addressa à la galere sur laquelle combatoient ensemble Aminias Decelien, et Sosicles Pediien : et comme les deux vaisseaux se fussent entrechoquez l'un l'autre de front, et accrochez avec des crampons et crochets d'airain, il saulta dedans leur galere;

mais eulx le soustindrent hardiment, et à coups de javeline le renverserent en la mer : le corps duquel la royne Artemisia recogneut flottant entre les autres naufragés, et l'ayant recueilly le porta au roy Xerxes.

Or ce pendant que la bataille estoit en telz termes, on dit qu'il s'apparut en l'air devers la ville d'Eleusine une grande flamme, et que l'on ouit une haute voix et grande clameur par toute la plaine Thriasienne jusques à la mer, comme s'il y eust un grand nombre d'hommes qui ensemble eussent à haulte voix chanté le sacré cantique de Iacchus, et sembloit que de la multitude de ceulx qui chantoient il se levast petit à petit une nuée en l'air, laquelle partant de la terre, venoit à fondre et tumber sur les galeres en la mer. Les autres affermoient avoir veu des figures et images d'hommes armez, qui de l'isle d'Aegine tendoient les mains au devant des galeres grecques : et pensoit lon que ce fussent les Aeacides, desquelz à publiques prieres on avoit invoqué l'aide avant la bataille.

Le premier donques qui prit aucun vaisseau des ennemis, fut Lycomedes Athenien, capitaine d'une galere, lequel luy ostant les parements et enseignes, le consacra et dedia à Apollo surnommé *Portant laurier*, c'est-à-dire victorieux. Les autres Grecs estans de front egaulx en nombre aux Barbares à cause du bras de mer où ilz ne pouvoient venir au combat que à la file, et où ilz s'entreheurtoient et s'entr'empeschoient les uns les autres pour leur grande multitude, à la fin les presserent tant, qu'ilz les contraignirent de se tourner en fuitte sur le soir, après avoir soustenu et combatu jusques à la nuict : et ainsi gaignerent celle tant renommée et tant glorieuse victoire, de laquelle se peult veritablement affermer ce qu'en dit Simonides, que

Jamais nation barbare
Ne grecque ne feit en mer
Exploit de guerre si rare
Ne si digne de nommer.

et ce, par la prouesse et le bon courage de tous ceulx qui y combattirent : mais particulierement par le bon sens et la sage conduite de Themistocles.

LES GAULOIS A ROME.

Les Gaulois estoient, comme lon dit, de la nation celtique, lesquelz n'estant pas leur païs suffisans pour soustenir et nourrir leur multitude, en estoient sortis pour aller chercher autres terres à habiter : et y avoit entre eulx plusieurs milliers de jeunes hommes de service et de bons combatans, mais encore plus de femmes et de petits

enfants. Et d'iceulx les uns se jettant du costé de l'Océan septentrional passerent les monts Riphées, et occuperent les extremes parties de l'Europe : les autres s'arresterent entre les monts Pirenées et les grands monts des Alpes près des Senonois et des Celtoriens, où ilz demourerent long temps, jusques à ce qu'à la fin il leur advint de goutter du vin qui premier leur fut apporté d'Italie, dont ilz trouverent breuvage si bon, et furent si transportez du desir et de la volupté d'en boire, que soudainement ilz chargerent leurs armes, et emmenerent femmes et enfans, prenans leur chemin vers les Alpes, pour aller chercher le païs qui produisoit un tel fruict, estimans toute autre terre sterile et sauvage.

Les Gaulois conquirent d'arrivée toute cette contrée qui estoit anciennement tenue par les Thoscans commenceant au pied des monts, et s'estendant jusques à l'une et à l'autre mer qui environne l'Italie, ainsi que les noms mesmes le tesmoignent: car on appelle encore celle mer qui regarde le septentrion, la mer Adriatique, à cause d'une ville jadis fondée par les Thoscans qui s'appelle *Adrie :* et l'autre, qui est vis-à-vis, regardant vers le midy, se nomme *la mer de Thoscane.*

Toute celle province est bien plantée d'arbres, et a de beaux et bons pasturages pour nourrir du bestail, estant baignée et arrousée de force rivieres : et si avoit ja dès ce temps là dix-huit belles et grandes villes, toutes fort bien assises tant pour enrichir ses habitans par le traffic de marchandise que pour les nourrir opulentement : toutes lesquelles les Gaulois occuperent en ayant dechassé les Thoscans, ce qui avoit esté fait ja longtemps auparavant. Mais pour lors les Gaulois estans entrez plus avant jusques en la Thoscane, tenoient la ville de Clusium assiegée : parquoy les Clusiens recourans à l'aide des Romains, les prierent de vouloir envoyer lettres et ambassadeurs à ces Barbares en leur faveur, et y furent envoyez trois des plus gens de bien et des plus honorables personnages de la ville, tous trois de la maison des Fabiens. Les Gaulois les receurent humainement à cause du nom de Rome, et cessans de batre et assaillir la ville, leur donnerent audience, en laquelle les ambassadeurs Romains leur demanderent, quel tort leur avoient fait les Clusiens, pour lequel ilz leur fussent venus faire la guerre.

Brennus roy des Gaulois, ceste demande ouye se prit à rire et leur respondit : « Les Clusiens nous tiennent tort en ce, qu'estans peu de gens et ne pouvans pas labourer beaucoup de terres, ilz en veulent neantmoins occuper beaucoup, sans nous en vouloir faire part, à nous qui sommes estrangers hors de nostre païs, et qui en avons besoing. Le mesme tort faisoient anciennement à vous autres Romains ceulx d'Albe, les Fidenates et les Ardeates, et naguere les Veiens, les Capenates et partie des Falisques et des Volsques, contre lesquelz vous avez pris et prenez les armes toutesfois et quantes qu'ilz ne vous veulent pas departir de leurs biens, asservez leurs personnes, pillez

leurs biens et ruinez leurs villes : en quoy faisant vous ne commettez oultrage ny injustice quelconque, ains suivez la plus ancienne loy qui soit en ce monde, laquelle abandonne tousjours aux plus forts ce qui est aux plus foibles, commenceant aux dieux, et achevant aux bestes, lesquelles ont cela de nature, que les plus puissantes veulent tousjours avoir avantage sur les plus foibles : et pourtant cessez d'avoir pitié de veoir les Clusiens assiegez, de peur que vous n'enseignez aux Gaulois d'avoir aussi compassion de ceulx que vous oppressez. »

Par ceste response les Romains cogneurent bien qu'il n'y avoit point de moyen d'appointer avec ce roy Brennus : parquoy ilz entrerent dans la ville de Clusium, où ilz donnerent courage aux habitans, et les inviterent à faire une saillie avec eulx sur les Barbares, soit qu'ilz eussent envie d'esprouver la vaillance des Gaulois, ou de monstrer la leur ; si feirent ceulx de la ville une sortie, et y eut une grosse escarmouche tout joignant les murailles, en laquelle l'un des Fabiens nommé *Quintus Fabius Ambustus*, estant monté sur un cheval, le lancea à l'encontre d'un beau et grand homme Gaulois, qui s'estoit jetté assez loing devant la trouppe des autres ; si ne fut point cogneu du commencement, tant pour ce que la meslee fut soudaine, comme aussi pour ce que ses armes reluisantes esblouissoient la veuë des regardans : mais après qu'il eut desfaict le Gaulois, et qu'il vint à le despouiller, Brennus adonc le recogneut, et protesta contre luy, appellant les dieux à tesmoings, comme il avoit violé les loix et les droits des gens, estant venu comme ambassadeur, et ayant fait acte d'ennemy. Si feit à l'instant mesme cesser l'escarmouche, et laissant le siege de Clusium, mena son armée droit devant Rome mesme : et à fin que lon ne pensast point que les Gaulois fussent bien aises du tort qu'on leur avoit fait, pour avoir couleur honneste de commencer la guerre aux Romains, il envoya devant un herault demander celuy qui avoit fait l'offense pour en faire la punition, et cependant marcha après à petites journées.

Le sénat fut assemblé là dessus, où il y eut plusieurs des senateurs qui blasmerent la temerité des Fabiens, et sur tous, les presbtres que lon appelle *Fecialiens*, qui en feirent grande instance, comme de chose qui touchoit à la religion et à l'honneur des dieux, remonstrans que le senat pour descharger et absouldre le demourant de la ville du crime de ceste forfaiture, devoit en rejetter toute la pollution sur celuy qui l'avoit commise. Le roy Numa Pompilius, le plus juste et le plus pacifique de tous les roys des Romains, fut celuy qui institua le college de ces Fecialiens, et ordonna qu'ilz fussent gardes de la paix, et juges pour cognoistre et approuver les causes pour lesquelles on pourroit justement commencer la guerre : toutesfois à la fin le senat renvoya la decision de ce faict à la voulunté et au jugement du peuple, devant lequel les presbtres Fecialiens accuserent semblablement *Fabius Ambustus* : mais le peuple feit si peu de

compte de la religion et de l'honneur des dieux en ce cas, qu'au lieu de livrer cestuy Fabius aux ennemis, il l'esleut l'un des tribuns militaires avec ses frères. Ce qu'entendans les Gaulois en furent si mutinez et si courroucez qu'ilz ne voulurent plus aucunement dilayer, ains marcherent en toute diligence devers Rome.

Or les peuples qui estoient sur le chemin par où ilz devoient passer, estans espouvantez de les veoir en si grand nombre et en si bel equippage, et aussi redoubtans la violence de leur courroux, cuydoient que le plat païs deust estre de prinsault par eulx tout destruit, et que les villes mesmes le seroient incontinent après : et au contraire, ilz ne prirent chose quelconque en la campagne, ny ne feirent mal aucun, ne deplaisir à personne : ains en passant au long des villes crioient qu'ilz s'en alloient à Rome, et qu'ilz ne vouloient la guerre qu'aux Romains, et au demourant desiroient d'estre amis de tout le monde.

Estans donques les Barbares acheminez en ceste intention vers Rome, les tribuns militaires tirerent l'armée romaine aux champs pour les aller combattre, ils n'estoient pas en moindre nombre que les autres Gaulois, car il y avoit jusques au nombre de quarante mille combatans à pied, mais la plus part hommes nouveaux et non aguerriz, qui paravant n'avoient jamais manié armes. Encore y eut il de la nonchalance, et du mespris ès choses appartenantes à la religion des dieux : car ilz ne se soucierent, n'y d'avoir les signes des sacrifices heureux, ny d'enquerir des devins, ce que l'on a accoustumé de demander avant une bataille : mais oultre tout cela, la multitude des capitaines egaulx en pouvoir, ruina leurs affaires autant ou plus que nulle autre cause, combien que souventefois auparavant, en beaucoup moindres affaires et moindres dangers, ilz eussent accoustumé d'élire des magistrats uniques, avec puissance souveraine, que lon appelle *dictateurs*, cognoissans très bien de quelle consequence est en temps dangereux, qu'il n'y ait qu'un seul chef qui commande et qui ait toute l'authorité de la justice en sa main, sans qu'il soit tenu de rendre compte de ce qu'il fait.

Le tort aussi qu'ilz avoient ingratement fait à Camillus leur porta lors un tres grand dommage, pour ce que depuis les autres capitaines n'ozerent plus commander roidement au peuple, et ne feirent plus que le flatter. Estans donques sortiz aux champs, ils se camperent le long d'une petite riviere, qui se nomme *Allia*, environ cinq lieuës et demie loing de la ville, non gueres loing de l'endroict où ladicte rivière entre dedans le Tybre : et là les allerent trouver les Barbares, qui les desfeirent en bataille, par le mauvais ordre qui estoit en leur armée, car la pointe senestre de leur bataille fut incontinent rompue par les Gaulois, qui la presserent par tel effort qu'ilz la poulserent jusques dedans la rivière : mais la pointe droitte s'estant avant que chocquer retirée un peu hors de la plaine sur quelques cousteaux prochains, fut moins endommagée, et s'en sauva la plus part qui se retira dedans Rome : mais des autres, ceulx qui peurent

eschapper après que les ennemis furent las de tuer, se retirerent la nuict en la ville de Veïes, cuidans que celle de Rome fust perdue, et que tous ceulx qui se seroient trouvez dedans, eussent esté mis à l'espée. Ceste desconfiture fut environ le plus grand jour d'esté, la lune estant au plein, au jour mesme que paravant estoit advenue la grande desfaicte des Fabiens, où il y en eut trois cents, tous d'un mesme nom, tuez en un jour par les Thoscans. Le jour neantmoins a depuis esté appellé *Alliade* du nom de la petite riviere, au long de laquelle fut ceste seconde desconfiture.

Après ceste desfaitte, si les Gaulois eusent chaudement poursuivy à la trace les fuyans, rien n'eust peu sauver la ville de Rome, qu'elle n'eust esté entièrement perdue et destruitte, et tous ceulx qui estoient demourez dedans mis à l'espée : tant ceulx qui se sauverent de vistesse apporterent de frayeur à ceulx qui les recueillirent, et tant ils emplirent la ville de trouble, d'effroy et d'estonnement. Mais les Barbares ne croyans pas leur victoire si grande comme elle estoit, et s'amusans à faire bonne chere en une si grande joye, et aussi à departir entre eulx le butin qu'ilz avoient trouvé dedans le camp de leurs ennemis, donnerent temps et loisir à la tourbe qui s'en fouit hors la ville, de se retirer à leur aise en lieu de seureté : et à ceulx qui demeurerent, d'esperer encore de se pouvoir sauver, et de se pourveoir et preparer : car en abandonnant tout le reste de la ville, ilz remparerent et fortifierent le mont du Capitole et le pourveurent de toutes sortes d'armes : mais devant toute oeuvre, ilz retirerent partie des choses sainctes et sacrées dedans ledit fort du Capitole : et les vierges religieuses de la deesse Vesta emporterent le sainct feu avec leurs autres choses sacrées.

Au demourant, les presbtres des autres dieux et les plus honorables vieillards de la ville, qui autrefois avoient esté consuls, ou qui avoient obtenu l'honneur du triumphe, n'eurent pas le cueur d'abandonner Rome, ains se vestans de leurs plus belles robbes sacrées se devouerent, et par maniere de dire se sacrifierent voluntairement eulx mesmes à la fortune pour le salut de leur païs, suivans certaines paroles et prieres que Fabius le souverain pontife leur nomma, et s'en allerent ainsi vestus asseoir en la grande place sur des chaires d'yvoire, attendans ce qu'il plairoit aux dieux de leur envoyer.

Mais trois jours après arriva Brennus avec son armée, lequel trouvant les portes de la ville toutes ouvertes, et les murailles sans gardes, eut peur d'arrivée que ce fust quelque tromperie et quelque embusche, ne pouvant croire que les Romains fussent si bas que d'avoir abandonné leur ville : mais après qu'il fut bien informé de la vérité, il entra dedans par la porte Colline, et prit Rome peu plus de trois cents soixante ans après sa première fondation.

Brennus estant entré dedans Rome, ordonna partie de ses gens pour tenir assiegez ceulx qui estoient dedans le Capitole, et luy avec le reste descendant à travers la place, s'esmerveilla fort quand il

veit ces hommes ainsi assis dedans leurs chaires en gravité sans mot dire, mesmement quand ilz ne se leverent point, quoy qu'ilz veissent les ennemis en armes venir vers eulx, ny ne changerent aucunement de visage ny de couleur, s'appuyans sur leurs bastons qu'ilz avoient ès mains tout doulcement, sans monstrer d'estre estonnez ny effroyez de rien, et se regardans les uns les autres : cela donna grand esbahissement aux Gaulois du commencement pour l'estrange façon de faire, tellement qu'ilz demourerent quelque temps en doubte d'en approcher et de leur toucher, craignans que ce ne fussent des dieux, jusques à ce qu'il y eut un d'entre eulx qui prit la hardiesse de s'approcher de Marcus Papyrius, et luy passa tout doulcement la main par dessus sa barbe qui estoit longue. Papyrius luy donna de son baston si grand coup sur la teste, qu'il la luy blecea : dequoy le barbare estant irrité, desguaina son espée et l'occit. Les autres semblablement tuerent aussi tous ceulx qu'ilz rencontrerent depuis, et furent plusieurs jours à piller et saccager tout ce qui estoit dedans les maisons et puis à la fin meirent le feu dedans et les ruinerent par despit de ceulx qui tenoient fort dedans le Capitole, pour ce qu'ilz ne s'estoient pas voulu rendre à leur sommation, ains les avoient très bien repoussez quand ilz s'estoient approchez de la muraille : pour laquelle cause ilz demolirent la ville entierement, et passerent au fil de l'espée toutes les personnes qu'ilz peurent avoir en leurs mains, autant femmes qu'hommes, petits enfans et vieilles gens.

REPAS DES LACÉDÉMONIENS.

Lycurgus voulant persecuter la superfluité et les delices, afin d'exterminer de tout poinct la convoitise d'avoir et de s'enrichir, il feit une ordonnance nouvelle tres belle, qui fut celle des convives, par laquelle il voulut et ordonna qu'ilz mangeassent ensemble de mesmes viandes, et de celles qui estoient notamment specifiées par son ordonnance, par laquelle il leur estoit expressement defendu de manger à part en privé dessus riches tables et licts somptueux, en abusant du labeur des excellents ouvriers et des frians cuisiniers, pour s'engresser en secret et en tenebres, comme lon engresse les bestes gourmandes : ce qui gaste et corrompt non seulement les conditions de l'ame, mais aussi les complexions du corps, quand on luy lasche ainsi en abandon la bride à toute sensualité, et à toute gloutonnerie : dont il advient qu'il a besoing puis après de beaucoup dormir, pour cuire et digerer ce qu'il a trop pris de viande, et veult estre aidé de baings chaulds, de long repos, et du traittement ordinaire qu'il fault à un malade.

Ce fut doncques chose grande à luy que d'avoir peu faire cela,

mais encore plus d'avoir rendu la richesse non subjette à estre desrobée, et moins encores à estre convoitée, comme dit Theophraste, ce qu'il feit par le moyen de ce statut, de les faire manger ensemble avec si grande sobrieté en leur vivre ordinaire. Car il n'y avoit plus moyen d'user ny de jouïr, non pas de monstrer seulement sa richesse à qui en eust eu, veu que le pauvre et le riche estoient contraincts de se trouver en mesme lieu, pour y manger de mesmes viandes : tellement que ce que l'on dit communement, que Pluto, c'est à dire, le dieu des richesses, est aveugle estoit vray en la seule ville de Sparte entre toutes celles qui furent onques au monde : car il y estoit gisant par terre comme une peinture sans ame qui n'a aucun mouvement : attendu qu'il n'estoit pas loisible de manger devant que de venir ès sales publiques à part en sa maison, et puis s'en venir par contenance tout saoul au lieu du convive : car chascun avoit l'œil à regarder expressement ceulx qui ne beuvoient et ne mangeoient pas de bon appetit en la compagnie, et les en blasmoit et reprenoit ou comme gourmands, ou comme desdaignans par delicatesse de manger en commun avec les autres : de sorte que ce fut, à ce que l'on dit, l'ordonnance qui plus fascha les riches, entre toutes celles que lors establit Lycurgus, et pour laquelle ilz crierent et se courroucerent plus contre luy, jusques à ce que voyant qu'ilz se ruoient tous ensemble contre luy, il fut contrainct de s'en fouir de la place. Si gaigna le devant et se jetta en franchise dedans une eglise, avant que les autres le peussent atteindre, excepté un jeune homme nommé Alcander, lequel n'estoit point au demourant de mauvaise nature, sinon qu'il estoit un peu prompt à la main, et cholere : et poursuivant Lycurgus de plus près que les autres, ainsi comme il se cuida retourner devers luy, il luy donna un coup de baston sur le visage, dont il lui creva un œil. Mais pour cela Lycurgus ne fleschit point, ains se presenta la teste levée à ceux qui le poursuivoient, leur monstrant son visage tout ensanglanté, et son œil crevé : dont ilz eurent tous si grande honte, qu'il n'y eut celuy d'eulx qui ozast ouvrir la bouche pour parler contre luy : ains au contraire, luy livrerent entre ses mains Alcander, qui l'avoit frappé, pour en faire punition telle que bon luy sembleroit, et le convoyerent tous jusques en sa maison, monstrant qu'ilz estoient bien marris de son inconvenient. Lycurgus en les remerciant les renvoya, et feit entrer Alcander en sa maison avec lui, là où il ne mesfeit ne mesdit jamais d'une parole, ains lui commanda seulement qu'il le servist, faisant retirer ses domestiques qui avoient accoustumé de le servir ordinairement. Le jeune homme qui n'estoit point lourdaut de luy mesme, le feit vouluntiers, sans rien repliquer au contraire : et quand il eut demouré quelque temps auprès de luy, estant toujours à l'entour de sa personne, il commencea à congnoistre et gouster la bonté de son naturel, et l'affection et intention qui le mouvoit à faire ce qu'il faisoit, l'austerité de sa vie ordinaire et sa constance à supporter tous travaux, sans jamais se lasser : dont il se

prit à l'aimer et honorer fort affectueusement, et depuis alla preschant à ses parents et amis, que Lycurgus n'estoit pas ainsi rude ne rebours comme il sembloit de prime face, ains estoit le plus doulx et le plus aimable envers les autres qu'il estoit possible. Voilà comment Alcander fut chastié par Lycurgus, et la punition qu'il en receut : c'est, que de mal conditionné jouvenceau, oultrageux et temeraire qu'il estoit au paravant, il devint homme très sage et très modéré.

Les enfans mesmes alloient à ces convives ne plus ne moins qu'à des escholes d'honneur et de temperance, là où ilz entendoient de bons et graves devis touchant le gouvernement de la chose publique, soubs maistres qui n'estoient point mercenaires, et y apprenoient à se jouer de paroles les uns avec les autres, et à s'entremoquer plaisammant, sans toutefois piquer aigrement ny gaudir deshonnestement, et à ne se courroucer point pour estre semblablement moquez : car c'est une qualité, entre autres, fort propre aux Lacedaemoniens que d'endurer patiemment un traict de moquerie : toutefois s'il y avoit aucun qui n'y prist point de plaisir, il falloit seulement qu'il priast l'autre de s'en abstenir, et incontinent il cessoit. Mais c'estoit une chose ordinaire qu'à tous ceulx qui entroient dedans la sale du convive, le plus vieil de la compagnie leur disoit, en leur monstrant la porte : « Il ne sort pas une parole hors de ceste porte.... »

La plus exquise viande que lon servist en ces convives là, estoit celle qu'ilz appelloient le brouet noir, tellement que quand il y en avoit, les vieillards ne mangeoient point de chair, ains la laissoient toute aux jeunes hommes, et eulx à part mangeoient le brouet. Il y eut jadis un roy de Pont, qui pour gouster de ce brouet noir, achepta expressement un cuisinier Lacedaemonien : mais quand il en eut une fois tasté, il s'en fascha incontinent : et le cuisinier lui dit : « Sire, pour trouver ce brouet bon, il se faudroit premierement estre baigné dedans la riviere d'Eurotas. » — Après qu'ilz avoient sobrement beu et mangé ensemble, ils s'en retournoient sans lumiere chascun en sa maison : car il ne leur estoit pas loisible d'aller ny là ny ailleurs avec de la chandelle, afin qu'ils s'accoustumassent à marcher hardiment la nuict et en tenebres par tout. Tel estoit l'ordre et la manière de leurs convives.

CORIOLAN.

Or y avoit il en la ville d'Antium un personnage nommé Tullus Aufidius, lequel tant pour ses biens que pour sa prouesse et pour la noblesse de sa maison, estoit honoré comme un roy entre les Volsques : et sçavoit bien Martius* qu'il lui vouloit plus de mal qu'à nul

aultre des Romains, pourceque souventefois ès rencontres où ils s'étoient trouvés, ils s'estoient menacés et défiés l'un l'aultre, et comme deux jeunes hommes courageux, qui avoient une jalousie et émulation d'honneur entr'eulx, avoient fait plusieurs bravades l'un à l'aultre, de manière que, oultre la querelle publique, ils avoient encore chargé une haine particulière l'un contre l'aultre. Ce néantmoins, considérant que ce Tullus estoit homme de grand cueur, et qui désiroit, plus que nul aultre des Volsques, trouver quelque moyen de rendre aux Romains la pareille des maulx et dommages qu'ilz leur avoient faist, il feit un acte qui tesmoigne bien ce que dit un poëte ancien estre véritable :

Difficile est à l'ire résister,
Car si elle a de quelque chose envie,
Elle ozera hardiment l'achepter
De son sang propre au peril de sa vie.

Ainsi feit il : car il se desguisa d'une robe, et prit un accoustrement auquel il pensa que l'on ne le cognoistroit jamais pour celuy qu'il estoit, quand on le verroit en cest habit, et, comme dit Homère d'Ulyssès, « *ainsi entra en ville d'ennemis.* »

Il estoit jà sur le soir quand il y arriva, et y eut plusieurs gens qui le rencontrèrent par les rues, mais personne ne le recogneut. Ains s'en alla il droit à la maison de Tullus, là où de primsault il entra jusques au foyer, et illec s'asseit sans dire mot à personne, ayant le visage couvert et la teste affublée : de quoy ceulx de la maison furent bien esbahis, et néantmoins ne l'ozèrent faire lever : car, encore qu'il se cachast, si recognoissoit on ne sçay quoy de dignité en sa contenance et en son silence, et s'en allèrent dire à Tullus, qui souppoit, ceste estrange façon de faire. Tullus se leva incontinent de table, et s'en alla devers luy, luy demanda qui il estoit, et quelle chose il demandoit. Alors Martius se desboucha*, et après avoir demouré un peu de temps sans respondre, luy dit : « Si tu ne me cognois pas encore, Tullus, et ne crois point, à me voir, que je sois celuy que je suis, il est force que* je me decelle et descouvre moy mesme. Je suis Caius Martius qui ay fait et à toi en particulier, et à tous les Volsques en général, beaucoup de maulx, lesquels je ne puis nier pour le surnom de Coriolanus que j'en porte : car je n'ay recueilli aultre fruict, ny aultre récompense de tant de travaux que j'ay endurés, ny de tant de dangers auxquels je me suis exposé, que ce surnom, lequel tesmoigne la malveillance que vous debvez avoir encontre moy : il ne m'est demouré que cela seulement ; tout le reste m'a esté osté par l'envie et l'oultrage du peuple romain, et par la lascheté de la noblesse et des magistrats qui m'ont abandonné et m'ont souffert de chasser en exil, de manière que j'ay esté contraint de recourir comme humble suppliant à ton fouyer, non pour sauver et asseurer

ma vie : car je ne me fusse point hasardé de venir icy, si j'eusse eu peur de mourir, mais pour le désir que j'ay de me venger de ceulx qui m'ont ainsi chassé, ce que je commence desjà à faire, en mettant ma personne entre tes mains. Parquoy si tu as cueur de te ressentir jamais des dommages que t'ont fait tes ennemis, sers toy maintenant, je te prie, de mes calamités, et fais en sorte que mon adversité soit la commune prospérité de tous les Volsques, en t'asseurant que je ferai la guerre encore mieux pour vous que je ne l'ay jusqu'ici faite contre vous, d'autant que mieux la peuvent faire ceulx qui cognoissent les affaires des ennemis que ceulx qui n'y cognoissent rien. Mais si d'advanture tu te rends, et es las de plus tenter la fortune, aussi suis je quant à moy las de plus vivre. Et ne seroit pas sagement fait à toy de sauver la vie à un qui jadis t'estoit mortel ennemy, et qui maintenant ne te sçauroit plus de rien profiter ne servir. »

Tullus ayant ouy ces propos, en fut merveilleusement ayse, et luy touchant en la main luy dit : « Lève toy, Martius et ayes bon courage : car tu nous apportes un grand bien en te donnant à nous : au moyen de quoy tu dois espérer de plus grandes choses de la communaulté des Volsques. » Si le festoya pour lors, et luy feit bonne chère, sans aultrement parler d'affaires. Mais aux jours ensuivans puis aprèz, ils commencèrent à consulter entr'eulx des moyens de faire la guerre.

TRIOMPHE DE PAUL ÉMILE.

Le peuple ayant dressé force eschaffaux, tant ès lices où se font les jeux de course de chariots et chevaux, que les Latins appelent Circos, comme à l'entour de la place, et autres endroits de la ville par où l'appareil du triomphe avoit à passer, tous se trouverent avec leurs belles robbes, pour en voir la magnificence. Si estoyent tous les temples des dieux ouvers et pleins de festons et de perfums : et y avoit par tous les quartiers de la ville des sergens et autres officiers tenans des bastons en leurs mains pour faire retirer la presse et serrer ceux que se jetteroyent à la foule trop en avant par les carrefours, et qui irroyent et viendroyent par la ville, à fin que toutes les ruës fussent vuides et netes. Au demeurant, la monstre de tout le triomphe fut departie en trois jours*, dont le premier à peine peut suffire à voir passer les images, tableaux, et peintures, et statuës d'excessive grandeur, le tout pris et gaigné sur les ennemis et trainé à ceste monstre sur deux cens cinquante chariots. Le second jour furent aussi portez sur grand nombre de charriage, toutes les plus belles et plus riches armes des Macedoniens, tant de cuyvre que de fer et acier, toutes *reluisantes* pour avoir esté freschement fourbies et arrangees par

artifice, en maniere toutefois qu'il sembloit qu'elles eussent esté jettees pesle mesle à monceaux, sans autrement prendre garde à les disposer, des armets sur des boucliers, des halecrets et corps de cuirasse sur des greves, des pavoys Candiots et targes Tracienes, des quarquois et trousses de flesches parmy des mors et brides de cheval, des espees nuës, dont les pointes sortoyent au dehors entrelassees parmy des piques: estans toutes ces armes entassees et liees les unes sur les autres, si à propos pour n'estre ne trop ne peu serrees, qu'en se froissant les unes les autres, ainsi qu'on les charrioit par la ville, elles rendoyent un son, qui donnoit quelque frayeur à l'ouyr, de manière que la veuë seulement des despouilles captives des vaincus, donnoit encore quelque effroy à les regarder. Après les chariots où estoyent toutes ces armures, suyvoyent trois mille hommes, qui portoyent l'argent monnoyé en sept cens cinquante vases, qui pesoyent environ trois talens chacun, et estoyent portez par quatre hommes, et y en avoit d'autres qui portoyent des couppes d'argent, des tasses et gobelets faits en forme des cors d'abondance, et autres pots à boire, tous fort beaux à voir, tant pour leur grandeur que pour la singularité et grosseur de l'entaillure, et des ouvrages relevez en bosse, qui estoyent à l'entour. Le troisième jour au plus matin, commencerent à marcher les trompettes sonnans un son, non point tel, qu'on le sonne d'ordinaire pour marcher aux champs, ny pour faire une monstre, mais celuy propre qu'on sonne à un alarme, ou un assaut pour donner courage aux soldats quand on est sur le poinct de combatre. Après lesquels suyvoyent six vingts bœufs gras et refais, ayans tous les cornes dorees et les testes coronnees de festons et de chappeaux de fleurs; et y avoit des jeunes hommes ceincts à travers le fond du corps de beaux devantez ouvrez à l'esgueille, qui les conduisoyent au sacrifice, et de jeunes garçons quant et eux, qui portoyent de beaux vases d'or et d'argent pour faire les aspergemens et effusions, qui se font ès sacrifices: apres lesquels suyvoyent ceux qui portoyent l'or monnoyé departy par vases pesans chacun trois talens, comme ceux où on portoit l'argent: et y avoit de ces vases au nombre de soixante et dix sept: puis marchoyent ceux, qui portoyent la grande couppe sacree q'Aemylius avoit fait faire d'or massif, enrichie de pierres precieuses, pesant le poix de dix talens, pour en faire une offrande aux dieux: joignant lesquels marchoyent d'autres qui portoyent certains vases faicts et ouvrez à l'antique et couppes magnifiques des anciens Roys de Macedoine, comme celle qu'on appeloit l'Antigonide, et une autre la Seleucide, et generalement tout le buffet et toute la vaisselle d'or du Roy Perseus: ausquels joignoit tout d'un tenant son chariot d'armes, dedans lequel estoit tout son harnoys et son bandeau royal, qu'on appelle diademe, dessus ses armes. Puis bien peu d'intervalle apres, les enfans du Roy qu'on menoit prisonniers avec la suite de leurs gouverneurs, leurs maistres d'eschole et officiers, tous esplorez, qui tendoyent les mains au peuple regardant,

et enseignoient aux petis enfans à faire le semblable pour requerir et demander grace au peuple. Il y avoit deux fils et une fille, qui n'avoyent pas grand sentiment, ni gueres de cognoissance de leur calamité, pour le bas aage auquel ils estoyent : ce qui faisoit que les regardans en avoyent tant plus de pitié, en voyant ces povres petis enfants, qui ne cognossoyent pas le changement de leur fortune, tellement que pour la compassion qu'on avoit d'eux, on laissoit presque passer le père sans le regarder; et y en eut plusieurs, à qui de pitié les larmes en vindrent aux yeux, et fut à tous les regardans un spectacle meslé de plaisir et de douleur tout ensemble, jusques à ce qu'ils fussent bien loin de la veuë. Perseus le pere suyvoit apres ses enfans et leur famille, et estoit vestu d'une robbe noyre, et ayant des pantoufles aux pieds à la guise de son pays, monstroit bien à sa contenance, qu'il estoit tout esperdu et troublé de sens et d'entendement pour la pesanteur des maux et malheurs, dont il se sentoit accablé. Il estoit suyvi de ceux de sa maison, ses amis familiers, officiers et serviteurs domestiques, tous ayans les visages decolourez et desfaits, donnans assez à cognoistre, par ce qu'ils avoyent tousjours les yeux fichez sur leur maistre en larmoyant fort chaudement, qu'ils lamentoyent et deploroyent principalement sa malheureuse fortune, faisans peu de conte de la leur. On dit bien, que Perseus envoya devers Aemylius le requerir et supplier, qu'il ne fust point ainsi mené par la ville en la monstre du triomphe : mais Aemylius se moquant, comme il méritoit, de sa laschetéet foiblesse de cœur, respondit : Cela paravant estoit, et encore est en sa puissance, s'il veut : luy donnant assez entendre, qu'il devoit plustost choisir la mort, que de souffrir luy vivant une telle ignominie : mais il n'eust onques le cœur de ce faire, tant il estoit lasche, ains attendry par je ne scay quelle esperance, aima mieux estre luy-mesme partie de ses propres despouilles. Apres tout cela suyvoyent quatre cens coronnes d'or, que les villes et citez de la Grece avoyent envoyees par ambassadeurs expres à Aemylius pour honorer sa victoire : et puis tout d'une suite, luy-mesme, venoit apres, monté dessus son char triomphant, lequel estoit accoustré et orné tresmagnifiquement. Si estoit chose tres-belle à voir : car outre ce que de luy-mesme il estoit tres-digne d'estre regardé, quand il n'y eust eu que sa seule personne sans toute celle grande pompe, et tant de magnificence, il estoit vestu d'une robbe de pourpre rayee d'or, et portoit en sa main droite un rameau de laurier, comme aussi faisoit toute son armee, laquelle departie par bendes et compagnies suyvoit le chariot triomphal de son Capitaine, où aucuns des soldats alloyent chantans quelques chansons de victoire, que les Romains ont accoustumé de chanter en tel cas, meslans parmy quelques brocards et traits de risee sur leur Capitaine : et les autres disoyent des chants de triomphe à l'exaltation et louange des faits victorieux d'Aemylius, lequel estoit publiquement loué, benit et honoré de tout le monde, et de nul homme de bien hay, ny envié, si

ce n'est qu'il n'y ait quelque dieu, duquel le propre office soit, oster tousjours et retrencher quelque chose des trop grandes et excessives prosperitez humaines, en meslant et diversifiant la vie de l'homme du sentiment de bien et de mal, à fin qu'il n'y en ait pas un, qui la passe entierement pure et nete de tout mal-heur, ains que, comme dit Homere, ceux la soyent reputez bien-heureux, ausquels la fortune a contrepesé le bien avec le mal. Ce que je dis, pour autant qu'Aemylius avoit quatre fils, deux qu'il avoit donnez à adopter en autres familles et maisons, Scipions et Fabius, comme nous avons ja dit ailleurs auparavant : et deux autres qu'il avoit eus d'une seconde femme, lesquels il retenoit pour luy en sa maison, et estoyent encores tous deux fort jeunes, dont l'un mourut en l'aage de quatorze ans, cinq jours avant le triomphe de son pere, et l'autre mourut aussi trois jours apres la pompe du triomphe, en l'aage de douze ans : tellement qu'il n'y eut si dur cœur en toute la ville de Rome, à qui ce grand accident ne fit pitié, et à qui ceste cruauté de la fortune ne fit frayeur et horreur, ayant esté si importune, que de mettre en une maison triomphale, pleine d'honneur et de gloire, de sacrifices et de liesse, un si piteux dueil, et mesler des regrets et des lamentations de mort parmy des cantiques de triomphe et de victoire. Ce néantmoins Aemylius prenant les choses au droit poinct de la raison, estima, qu'il ne falloit pas user de la constance et magnanimité contre les espees et les picques des ennemis seulement, ains aussi contre toute adversité et hostilité de la fortune egalement. Si compensa et contrepesa si sagement la meslange de ses adventures presentes avec les prosperitez passees, que trouvant le mal effacé par le bien, et le privé par le public, il n'abaissa point la grandeur, n'y ne macula point la dignité de son triomphe et de sa victoire : car ayant ensevely le premier de ses enfans il ne laissa point pour cela de faire sa triomphale entree, comme nous avons escrit : et le second estant aussi decedé apres son triomphe, il fit assembler le peuple romain, et en pleine assemblee de toute la ville, fit une harangue, non point de homme qui eust besoin d'estre consolé ny reconforté, mais plustost qui reconfortoit ses citoyens passionnez et dolens pour le mal-heur qui luy estoit advenu. Car il leur dit : « Que des choses pures humaines, il n'en avoit jamais craint pas une : mais des divines qu'il avoit tousjours fort redouté la fortune comme celle où il y avoit bien peu de fiance, à cause de son inconstance et de sa muable variété, mesmement en ceste derniere guerre, en laquelle l'ayant continuellement euë favorable, comme quand on a le vent en pouppe, il attendoit tousjours quelque reflux, par maniere de parler, et quelque mutation de sa faveur. Car je traversay, dit-il, en allant, le golfe de la mer Adriatique, depuis Brindes jusques à Corfou en un seul jour, et de là en cinq jours me trouvay en la ville de Delphes, où je sacrifiay à Apollon, et dedans cinq autres jours j'arrivay en mon camp, où je trouvay mon armee en la Macedoine, et après avoir fait les sacrifices et cere-

monies ordinaires pour la purification d'icelle, je commençay incontinent à mettre la main à l'œuvre, si bien qu'en quinze autres jours suyvans je mis fin tres honorable à toute ceste guere. Mais me desfiant tousjours de la fortune, voyant une si grande prosperité en tout le cours de mes affaires, et considerant qu'il n'y avoit plus d'ennemis, n'y d'autres perils par de la, que je deusse craindre, je craignoye fort, qu'elle ne se changeast à mon retour, quand je seroye sur la mer en ramenant une si belle armee victorieuse, avec tant de despouilles et tant de princes et de Roys prisonniers : et neantmoins estant arrivé à port de salut, et voyant toute ceste ville à mon retour pleine de resjouyssance, de feste et de sacrifices, j'avoye encore tousjours la fortune suspecte, sçachant tresbien qu'elle n'a point accoustumé de gratifier si liberalement aux hommes, ny leur otroyer choses si grandes netement, sans qu'il y ait, ne sçay quoy d'envie meslé parmy : ny jamais mon esprit estant tousjours en transe aux escoutes de l'advenir pour le regard du bien public, n'a jetté ceste crainte arriere de soy, que je ne me soye veu tombé en ce mal-heur et calamité domestique, qu'il m'a fallu ès jours sacrez de mon triomphe ensevelir coup sur coup, de mes propres mains, mes deux jeunes enfans, que j'avoye seuls retenus pour la succession de mon nom et de ma maison. Pourtant me semble il maintenant que je suis hors de danger au moins quant au regard de ce qui m'est le principal, et commence à m'asseurer et me confirmer en ceste esperance que ceste bonne fortune nous demourera ferme desormais sans crainte d'aucun sinistre accident pource qu'elle a assez contrepesé la faveur de la victoire, qu'elle vous a donnee, par l'envie du mal-heur dont elle a affligé moy et les miens, en rendant le vainqueur et triomphateur non moins notable exemple de la misere et de l'imbecilité humaine, que le vaincu qui a esté mené en triomphe, excepté que Perseus tout vaincu qu'il est, à tout le moins a ce reconfort de voir encore ses enfans, et le vainqueur Aemylius a perdu les siens.» Tel fut le sommaire de la harangue genereuse, et procedante d'une vraye et non feinte magnanimité que prononça lors Aemylius devant le peuple romain. Et combien qu'il eust compassion en son cœur de voir l'estrange changement de la fortune du Roy Perseus, et qu'il desirast fort de luy pouvoir aider, il ne peut oncques faire autre chose pour luy, que de le faire transporter de la prison publique, que les Romains appellent Carcer, en une maison plus nete et plus douce et gracieuse demeure : là où estant estroitement gardé, il se fit luy mesme mourir en s'abstenant de manger, ainsi que la pluspart des historiens l'*ecrit*. Toutesfois il y en a quelques uns qui escrivent une bien nouvelle et estrange sorte de sa mort : car ils disent que les soldats qui le gardoyent, ayans conceu quelque despit et quelque haine à l'encontre de luy, et voyans qu'ils ne luy pouvoyent faire autre mal, ny autre desplaisir l'empescherent de dormir, prenans songneusement garde quand le sommeil luy venoit, et le gardans de

pouvoir clorre l'œil, en le contraignant par toute voye et tout moyen de veiller et demourer sans dormir, jusques à ce que ne pouvant plus durer en tel estat il y mourut. Aussi moururent deux de ses enfans; mais le troisieme nommé Alexandre, devint bon ouvrier à besongner du tour et de menuiserie, et apprit les lettres et la langue romaine, laquelle il sceut si bien escrire, que depuis il servit de scribe et de greffier aux magistrats de Rome, et se porta fort sagement et dextrement en cest office.

DAPHNIS ET CHLOÉ.

Il y avoit assez près de là une louve, laquelle ayant naguère louveté, ravissoit les aultres troupeaux de la proye à foison, dont elle nourrissoit ses louveteaux; par quoy les paysans du prochain village faisoient la nuit des fossés et piéges de quatre brasses de largeur et autant de profondeur, et répandoient au loin la plus grande partie de la terre qu'ils en avoient tirée, puis les couvroient avec des verges longues et gresles, et semoient par-dessus le demourant de la terre, à seule fin que la place parust toute pleine et unie comme devant; en manière que s'il n'eust passé par-dessus qu'un lièvre seulement, en courant, il eust rompu les verges, qui estoient, par manière de dire, plus foibles que brins de paille, et lors eust-on bien veu que ce n'estoit point terre ferme, mais une feinte seulement. Ayant faist plusieurs telles fosses en la montagne et en la plaine, ils ne peurent néanmoins prendre la louve; car elle s'aperçeut bien de leur ruse, mais tuèrent plusieurs chèvres et plusieurs brebis, et presque Daphnis lui-mesme par tel inconvénient.

Deux boucs de son troupeau s'eschauffèrent tellement à combattre l'un contre l'aultre, et se heurtèrent si rudement que la corne de l'un fut rompue; de quoy sentant grande douleur celuy qui estoit écorné, se mit en bramant à fuir, et le victorieux à le poursuyvre, sans luy donner loisyr de reprendre haleine. Daphnis fut fort marry de veoir l'un de ses boucs ainsy mutilé de sa corne; et bien courroucé contre la fierté de l'aultre qui estoit encore si aspre à le poursuyvre aprèz l'avoir battue, si prend un baston en son poing et sa houlette à l'aultre, et s'en court aprèz ce poursuyvant. Ainsy, le bouc fuyant les coups, et Daphnis le poursuyvant en courroux, ne regardèrent pas bien ni l'un ni l'aultre devant eulx; car ils tombèrent tous deux dans l'un de ces piéges, le bouc le premier et Daphnis aprèz, ce qui lui sauva la vie pour ce que le bouc soutint sa chute. Mais se voyant tombé en cette fosse il ne put faire aultre chose que se prendre à pleurer, en attendant si quelqu'un viendroit pour l'en retirer. Chloé ayant veu de loin son inconvénient y accourut soubdainement, et voyant qu'il estoit en

vie, s'en alla vivement appeler un bouvier de là auprèz, pour
à le mettre hors de ceste fosse. Le bouvier chercha partout u
qui fust assez longue pour lui tendre ; mais il n'en put fin
quoi Chloé délia le cordon, dont les tresses de ses cheveux
liés, pour en tendre un des bouts à Daphnis. Ainsi firent-ils
deux ensemble en tirant de dessus le bord de la fosse,
s'aydant de son costé le mieux qu'il pouvoit, que finaleme
mirent hors du piége.

VIII

PALMA CAYET

1525—1610.

(Voyez Notice, page 274)

LA JOURNÉE DES BARRICADES.

entôt le roy fut adverty que le duc de Guyse n'estoit venu qu'a
uict gentils-hommes, mais que l'archevesque de Lyon, son con
t, et tous les principaux capitaines de la Ligue estoient venus
ombre d'avoir quelques affaires à Paris, et s'estoient logez par
les quartiers de la ville. La hardiesse du duc de Guyse, qui y estoit
venu contre son commandement, et luy avoit esté descouverte,
ıd soupçonneux ; il se résoult donc de faire sortir tous les gen-
ommes de la Ligue qui estoient venus de nouveau à Paris, et de
ndre le plus fort pour chastier quelques factieux des Seize: mais
ce qu'il advint.

12 may, à la pointe du jour, le roy fait entrer par la porte
t-Honoré le régiment de ses gardes françoises et celuy des
es. Les Suisses furent placés au cimetière Sainct-Innocent, à la
de Grève et au marché Neuf; les gardes françoises se ran-
ıt sur le petit pont, sur le pont Sainct-Michel et sur le pont
e-Dame.

prevost des marchands et les eschevins de la ville estoient ad-
de l'intention du roy; il avait envoyé mesme à M. de Guyse
ire qu'il luy envoyast le nombre de ses gens : mais les Seize qui
nt en perpétuelle deffiance, se doutèrent bien que l'on en vou-
eux.

gens de guerre du roy ne commençoient que d'entrer dans la
Sainct-Honoré, que Crucé, procureur du Chastelet, l'un des Seize
utheur de leur première esmeute, appelée du depuis l'esmeute
ucé, en receut l'advis ; et sur les quatre heures et demie du
ı, il fait sortir trois garsons de sa maison, sans manteaux, les-
allèrent par toute l'Université criant : Alarme ! alarme ! Les

bourgeois qui n'estoient de la faction des Seize leur demandoient que c'estoit* : « C'est Chatillon, respondoient-ils, avec ses huguenots, qui est dans le faux-bourg Sainct-Germain : » et sans s'arrester continuoient leur cry *alarme ! alarme !* Tous ceux de ceste faction sortirent incontinent avec leurs armes ; chacun se rend au corps de garde de son quartier, et (comme rapporte le livre du Maraut et du Malheustre) suyvant la résolution qu'ils avaient prise entr'eux plus d'un an devant, ils se barricadèrent par toute l'Université et jusques contre le petit Chastelet ; et comme les sentinelles du costé de la ruë se posoient par les gardes du roy, Crucé mit des mousquetaires de l'autre. Aussitost que quelques-uns des Seize qui demeuroient en la ruë Neufve veirent que les Suisses se mettoient dans le marché Neuf, ils firent tendre la chesne de la rue neufve Nostre-Dame, la font border de muids, et tous ceux de leur faction, dont il y en avoit nombre en ces quartiers-là, bordèrent incontinent ceste barricade de mousquets, et montrèrent avec leur contenance aux Suisses qu'ils les feroient bien-tost retirer de devant eux.

Les mareschaux de Biron et d'Aumont, et plusieurs chevaliers des ordres du roy arrivèrent lors, qui, voyant que le peuple fermoit ses boutiques et couroit aux armes, leur commandoient de ne le pas faire, monstroient leur ordres au peuple, disoient leurs qualités, leur asseuroient sur leur vies qu'aucun tort ne leur seroit fait, qu'ils avoient charge du roy de les en assurer ; mais les gentils-hommes et capitaines du party du duc de Guyse, qui se trouvèrent incontinent départis et qui estoient logez par toutes les dizaines avec les plus remuans des Seize, disoient au peuple : « Ne croyez pas ces politiques, ils vous pipent ; ces gens-d'armes et ces Suisses ne sont entrez pour autre effect que pour les mettre en garnison en vos maisons, pour vous rendre misérables, piller vos biens, et en contenter les mignons. » La Cité et toute l'Université fut toute barricadée sur les neuf heures, la ville ne le fut que sur le midy, et furent continuées les barricades si vivement, que les sentinelles furent mises à trente pas du Louvre.

Crucé, qui conduisoit ceux de l'Université, estoit des plus ardents ; des paroles il vint aux effects, les siens font retirer les gardes du roy, et se saisissent du petit Chastelet. En mesme temps que le roy est adverty de ce tumulte, il commande que l'on face donc retirer ses gardes ; il n'estoit plus temps de le dire, car, sur l'occasion d'un coup qui fut tiré, ceux qui estoient dans la rue Neufve et du petit Chastelet sortent, tirent sur les Suisses qui estoient au marché Neuf, qui ne se deffendirent point ; il en fut tué quelque vingtaine, et vingt-cinq ou trente de blessez.

M. de Brissac, qui avoit charge du duc de Guyse de commander au quartier de l'Université, voyant qu'ils crioient : *Bonne France ! bon catholique !* aucuns d'eux monstrans leur chapelets, fit cesser la tuerie, et les fit tous retirer dans la boucherie du marché Neuf. En

mesme temps les gardes du roy qui estoient sur les ponts furent chargez et renversez, aucuns désarmez, et contraints de s'enfermer dans quelques maisons, mais sur le commandement de M. de Guyse le sieur de Brissac fit sortir et conduire les Suisses du marché Neuf où ils estoient enfermez, jusques au Louvre; le capitaine Sainct-Paul, qui commandoit au quartier de la Cité, fit en mesme temps retirer les gardes du roy, les armes bas et le bonnet au poing. Les Suisses qui estoient aux autres places firent de mesme. Cependant les Seize se saisissent de l'hostel de ville, de la porte Sainct-Antoine et de toutes les places publiques de la ville, bref ils ont tous les mains à la besongne. Le lendemain on conseille au roy de faire retirer tous les gens de guerre qu'il avoit, et que le peuple s'apaiseroit: il les faict sortir.

Mais nonobstant cela il est adverty que les Seize ne se contentent, qu'ils veulent passer plus outre, qu'ils ne veulent demeurer en si beau chemin, que tout s'arme de nouveau, qu'ils veulent avoir le Louvre et sa personne, que l'on assembloit mesme dans le cloistre Sainct-Séverin les jeunes escoliers, prestres et moynes, qui avoient tous les bords de leurs chapeaux retroussez, et sur le troussis chacun une croix blanche, armez d'espée et de poignard, et que l'on descendoit mesme quantité de faisseaux de picques d'un logis au carrefour Sainct-Séverin, lesquelles on leur devoit bailler pour venir droict au Louvre.

Messieurs du conseil remonstrèrent lors au roy quelques exemples de la furie des peuples, lesquelles il vaut mieux esviter qu'attendre; le conseillent de se retirer de Paris, et fondèrent leur jugement sur quatre advis qui arrivèrent coup sur coup d'une résolution prise à l'hostel de Guyse de se saisir et du roy et du Louvre.

La royne mère conteste contre eux, leur dit: « Hier, je ne congnus point aux paroles de M. de Guyse qu'il eust d'autre envie que de se ranger à la raison; j'y retourneray présentement le veoir, et m'asseure que je lui feray appaiser ce trouble. » Elle se trompa, car estant retournée vers luy, l'ayant prié d'appaiser ceste esmotion, et qu'il pouvoit s'asseurer sur sa foy de venir trouver le roy, duquel elle luy feroit avoir tout le contentement qu'il en pouvoit espérer, il luy respondit fort froidement qu'il n'estoit point cause de l'esmotion du peuple, qu'il ne l'avoit assisté que pour la nécessité où il s'estoit trouvé, et que ses amys ne le conseilleroient pour le présent d'aller au Louvre, foible et en pourpoint, à la mercy de ses ennemis. La royne mère cognut lors que les advis que le roy avoit receus approchoient de la vérité. M. Pinart, secrétaire d'Estat, estoit avec elle; elle le fit tout soudain retourner en diligence vers Sa Majesté, pour l'avertir qu'elle avoit recognu qu'il y avoit quelque dessein extraordinaire contre luy.

IX

JOACHIM DU BELLAY

1524—1560.

(Voyez Notice, page 256)

POURQUOY LA LANGUE FRANÇOISE N'EST SI RICHE QUE LA GRECQUE ET LATINE?

Si nostre langue n'est si copieuse et riche que la Grecque ou Latine, cela ne doit estre imputé au défaut d'icelle comme si d'elle mesme elle ne pouvoit jamais estre sinon pauvre et sterile : mais bien on le doit attribuer à l'ignorance de nos majeurs, qui ayans (comme dit quelqu'un, parlant des anciens Romains) en plus grande recommandation le bien faire, que le bien dire, et mieux aymans laisser à leur posterité les exemples de vertu, que des preceptes, se sont privez de la gloire de leurs bienfaits, et nous du fruict de l'imitation d'iceux : et par mesme moyen nous ont laissé nostre langue si pauvre et nuë, que elle a besoin des ornements (s'il faut ainsi parler), des plumes d'autruy. Mais qui voudroit dire que la Grecque et Romaine eussent toujours esté en l'excellence qu'on les a veues du temps d'Homere et de Demosthene, de Virgile et de Ciceron ? Et si ces auteurs eussent jugé que jamais pour quelque diligence et culture qu'on y eust peu faire, elles n'eussent sceu produire plus grand fruict, se fussent-ils tant efforcez de les mettre au poinct où nous les voyons maintenant? Ainsi puis-je dire de nostre langue qui commence encore à fleurir sans fructifier, ou plustost, comme une plante et vergette, n'a point encores fleury : tant s'en faut qu'elle ait apporté tout le fruict qu'elle pourroit bien produire. Cela certainement non pour le defaut de la nature d'elle, aussi apte à engendrer que les autres : mais pour la coulpe* de ceux qui l'ont eüe en garde, et ne l'ont cultivée à suffisance, ains comme une plante sauvage, en celuy mesme desert, où elle avoit commencé à naître, sans jamais l'arrouser, la tailler, ny defendre des

ronces et espines, qui luy faisoyent ombre, l'ont laissée envieillir et quasi mourir.

. . . .

QUE LA LANGUE FRANÇOISE N'EST SI PAUVRE QUE BEAUCOUP L'ESTIMENT.

Je n'estime pourtant nostre vulgaire, tel qu'il est maintenant, estre si vil et abject, comme le font ces ambitieux admirateurs des langues Grecque et Latine, qui ne penseroyent, et fussent-ils la mesme Pithô, deesse de persuasion, pouvoir rien dire de bon, si n'estoit en langage estranger, et non entendu du vulgaire. Et qui voudra de bien pres y regarder, trouvera que nostre langue Françoise n'est si pauvre, qu'elle ne puisse rendre fidelement ce qu'elle emprunte des autres, si infertile, qu'elle ne puisse produire de soy quelque fruict de bonne invention, au moyen de l'industrie, et diligence des cultiveurs d'icelle, si quelques uns se trouvent tant amis de leur pays, et d'eux mesmes, qu'ils s'y veulent employer. Mais à qui, apres Dieu, rendrons-nous graces d'un tel benefice, sinon à nostre feu bon Roy et pere François premier de ce nom, et de toutes vertus*? Je dy premier, d'autant qu'il a en son noble Royaume premierement restitué tous les bons arts et sciences en leur ancienne dignité : et si a nostre langage, au paravant scabreux et mal poly, rendu elegant; et si non tant copieux qu'il pourra bien estre, pour le moins fidele interprete de tous les autres. Et qu'ainsi soit*, Philosophes, Historiens, Medecins, Poëtes, Orateurs, Grecs et Latins ont appris à parler François.

. . . .

D'AMPLIFIER LA LANGUE FRANÇOISE PAR L'IMITATION DES ANCIENS AUTHEURS GRECS ET ROMAINS.

Je vous demande, vous autres, qui ne vous employez qu'aux translations, si ces tant fameux auteurs se fussent amusez à traduire, eussent-ils eslevé leur langue à l'excellence et hauteur, où nous la voyons maintenant? Ne pensez doncques quelque diligence et industrie que vous puissiez mettre en cest endroit, faire tant que nostre langue encores ranpante à terre puisse hausser la teste et s'eslever sur pieds. Se compose donc celui qui voudra enrichir sa langue à l'imitation des meilleurs auteurs Grecs et Latins, et à toutes leurs plus

grandes vertus, comme à un certain but, dirige la pointe de son style*: car il n'y a point de doute que la plus grand part de l'artifice ne soit contenue en l'imitation, et tout ainsi que ce fut le plus louable aux anciens de bien inventer, aussi est-ce le plus utile de bien imiter, mesmes à ceux, dont la langue n'est encor bien copieuse et riche. Mais entende celuy qui voudra imiter que ce n'est chose facile de bien suyvre les vertus d'un bon auteur et quasi comme se transformer en luy, veu que la nature mesmes aux choses qui paroissent tressemblables, n'a sçeu tant faire, que par quelque note et difference, elles ne puissent estre discernees. Je dy cecy, pour ce qu'il y en a beaucoup en toutes langues, qui sans penetrer aux plus cachees, et interieures parties de l'auteur, qu'ils se sont proposé, s'adaptent seulement au premier regard, et s'amusant à la beauté des mots, perdent la force des choses. Et certes, comme ce n'est point chose vicieuse, mais grandement louable, emprunter d'une langue estrangere les sentences et les mots, et les approprier à la sienne : aussi est-ce chose grandement à reprendre, voire odieuse à tout lecteur de liberale nature, voir en une mesme langue une telle imitation, comme celle d'aucuns sçavans mesmes, qui s'estiment estre des meilleurs quand plus ils ressemblent un Heroet, ou un Marot. Je t'admoneste donq' (ô toy, qui desires l'accroissement de ta langue, et veux exceller en icelle) de non imiter à pié levé, comme n'agueres a dict quelqu'un, les plus fameux auteurs d'icelles, ainsi que font ordinairement la plus part de nos poëtes françois, chose certes autant vicieuse, comme de nul proffit à nostre vulgaire : veu que ce n'est autre chose (ô grande libéralité !) sinon de luy donner ce qui estoit à lui. Je voudroy bien que nostre langue fust si riche d'exemples domestiques, que n'eussions besoing d'avoir recours aux estrangers. Mais si Virgile et Ciceron se fussent contentez d'imiter ceux de leur langue qu'auroyent les Latins outre Ennie, ou Lucrece, outre Crasse, ou Anthoine?

. . . .

SUR L'USAGE DU LATIN.

Que pensent doncques faire ces reblanchisseurs de murailles, qui jour et nuict se rompent la teste à imiter : que dis-je imiter? mais transcripre* un Virgile et un Ciceron? bastissant leurs poëmes des hémistiches de l'un, et jurant en leurs proses* ès mots et sentences de l'aultre, songeant (comme a dit quelqu'un) des Pères conscripts, des consuls, des tribuns, des comices, et toute l'antique Rome, non aultrement qu'Homère, qui en sa Batrachomyomachie adapte aux rats et grenouilles les magnifiques titres des dieux et déesses. Ceulx-là certes méritent bien la punition de celuy qui, ravy au tribunal du grand

juge, respondit qu'il estoit Cicéronien. Pensent-ils doncques, je ne dis égaler, mais approcher seulement de ces auteurs, en leurs langues, recueillant de cest orateur, et de ce poëte ores un nom, ores un verbe, ores un vers et ores une sentence? Comme si en la façon qu'on rebastit un vieil édifice*, ils s'attendoient rendre par ces pierres ramassées à la ruynée fabrique de ces langues, sa première grandeur et excellence. Mais vous ne serez jà si bons maçons (vous qui estes si grands zélateurs des langues grecque et latine), que leur puissiez rendre celle forme que leur donnèrent premièrement ces bons et excellents architectes; et si vous espérez (comme fit Esculape des membres d'Hippolyte) que par ces fragments recueillys, elles puissent estre ressuscitées, vous vous abusez : ne pensans point qu'à la chute de si superbes édifices conjoincte à la ruyne fatale de ces deux puissantes monarchies, une partie devint poudre, et l'aultre doibt estre en beaucoup de pièces, lesquelles vouloir réduire en un, seroit chose impossible) oultre que beaucoup d'aultres parties sont demeurées aux fondemens des vieilles murailles, ou, égarées par le long cours des siècles, ne se peuvent trouver d'aulcun. Par quoy venant à réédifier ceste fabrique, vous serez bien loin de luy restituer sa première grandeur, quand où souloit estre la salle, vous ferez par adventure les chambres, les estables, ou la cuysine, confondant les portes, et les fenestres, rechangeant toute la forme de l'édifice.

Finalement j'estimerois l'art pouvoir exprimer la vifve énergie de la nature, si vous pouviez rendre ceste fabrique renouvelée semblable à l'antique, estant manque l'idée, de laquelle fauldroit tirer l'exemple pour la réédifier. Et ce afin d'exposer* plus clairement ce que j'ai dit, d'autant que les anciens usoient des langues, qu'ils avoient sucées avec le laict de la nourrice, et aussy bien parloient les indoctes, comme les doctes, sinon que ceulx-cy apprenoient les disciplines, l'art de bien dire, se rendant par ce moyen plus éloquents que les aultres. Voylà pourquoy leurs bienheureux siècles estoient si fertiles de bons poëtes et orateurs. Ne pensez donc, imitateurs, troupeau servile, parvenir au point de leur excellence, veu qu'à grand'peine et industrie avez-vous appris leurs mots, et voylà le meilleur de vostre âge passé. Vous desprisez nostre vulgaire, par adventure, non pour aultre raison, sinon que dès enfance, et sans estude, nous l'apprenons, les aultres avec grand'peine* et industrie. Que s'il estoit, comme la grecque et latine, péry et mis en reliquaire de livres, je ne doubte point qu'il ne fust (ou peu s'en fauldroit) aussy difficile à apprendre comme elles sont. J'ay bien voulu dire ce mot pour ce que la curiosité humaine admire trop plus les choses rares et difficiles à trouver, bien qu'elles ne soyent si commodes pour l'usage de la vie, comme les odeurs et les gemmes, que les communes et nécessaires, comme le pain et le vin. Je ne veois pourtant qu'on doive estimer une langue plus excellente que l'aultre, seulement pour estre plus difficile.

X

ÉTIENNE PASQUIER

1529—1615.

(Voyez Notice, page 274)

(Voyez Notice, page 274)

DE LA DIVERSITÉ DE L'ANCIENNE LANGUE FRANÇOISE AVECQUES CELLE DU IOURD'HUY.

J'ay dit au premier chapitre de ce livre, que tout ainsi que selon la diversité des temps on change d'habits, voire de Magistrats en une Republique, aussi se changent les langues par une taisible alluvion. Pierre Crinit en ses livres de l'Honneste discipline, dit que l'on avoit peu autres fois observer dans Rome quatre ou cinq diversités de langues. La vieille* de Saliens, qui pour sa longue ancienneté n'estoit presque entenduë, laquelle puis apres s'eschangea au*Latin des douze Tables, qui receut quelque polisseure, sous le poëte Ennius et Caton le Censeur, jusques à ce que petit à petit elle attaignit à sa perfection du temps de Ciceron, Cesar et Saluste, et depuis alla tousjourz en telle decadance, qu'en fin elle fut ensevelie dedans l'Italienne.

Je ne fais point de doute que le semblable ne soit advenu à nostre langue Françoise, laquelle, selon la diversité des siecles, a pris diverses habitudes, mais de les vous pouvoir representer, il est mal aisé. Parce qu'anciennement nous n'eusmes point une langue particulierement courtizane, à laquelle les bons esprits voulussent attacher leurs plumes. Et voicy pourquoy. Encores que nos Roys tinssent la superiorité sur tous autres Princes, si est-ce que nostre Royaume estoit eschantillonné en pieces, et y avoit presque autant de Cours que de Province. La Cour du Comte de Provence, celle du Comte de Tholose, celle du Comte de Flandres, du Comte de Champagne, et autres Princes, et Seigneurs qui tous tenoient leurs rangs et grandeurs à part, ores que*la plus part d'eux recogneussent nos Roys pour leurs Souverains. De là vint que ceux qui avoient quelque asseurance de leurs esprits, escrivoient au vulgaire de la Cour de leurs

Maistres, qui en Picard, qui Champenois, qui Provençal, qui Tholozain, tout ainsi que ceux qui estoient à la suite de nos Roys, escrivoient en langage de leur Cour. Aujourd'hui il nous en prend tout d'une autre sorte. Car tous ces grands Duchez et Comptez, estans unis à nostre Couronne, nous n'escrivons plus qu'en un langage, qui est celuy de la Cour du Roy, que nous appelons langage François. Et ce qui nous oste encore davantage la cognoissance de ceste ancienneté, c'est que s'il y eust un bon livre composé par nos ancestres, lorsqu'il fut question de le transcrire, les copistes les copioient non selon la naïfve langue de l'Autheur, ains selon la leur. Je le vous representeray par exemple : entre les meilleurs livres de nos devanciers, je fais estat principalement du Roman de la Roze. Prenez en une douzaine escrits à la main, vous y trouverez autant de diversité de vieux mots, comme ils sont puisez de diverses fontaines.

Il n'est pas dit que tout ce que nous avons changé de l'ancienneté, soit plus poly, ores qu'il ait aujourd'huy cours. Nos ancestres avoient pris de *Verus*, et *Vera*, *Voir* et *Voire*, dont il ne nous est resté que les adverbes, *voire*, et *voirement*. Nous en avons fait uns *vray* et *vraye* qui sont beaucoup plus rudes, et de difficile prononciation que les premiers. Nous disions aux preterits parfaits de ces verbes, *Tenir* et *Venir*, *Tenit* et *Venit*, lesquels on eschangea depuis en *Tiensit* et en *Viensit*, finalement nous en avons fait *Tint* et *Vint*, en ces mutations allans tousjours en empirant : car il ne faut faire de doute que *Tenit*, et *Venit* ne fussent selon les reigles de la Grammaire meilleurs et plus naturels.

J'ay remarqué plusieurs belles paroles anciennes, dont les aucunes sont du tout perduës par la nonchalance, et les autres changees en pires par l'ignorance des nostres. Nos ancestres userent de *Barat*, *Guille*, et *Lozange*, pour *Tromperie*, et *Barader*, *Guiller*, et *Lozanger*, pour *Tromper :* dictions qui nous estoient naturelles, au lieu desquelles nous en avons adopté des Latines, *Dol*, *Fraude*, *Circonvention :* vray qu'encores le commun peuple use du mot de *Barat*. Afin cependant que je remarque icy en passant que comme nos esprits ne sont que trop fertils, et abondans en tromperie, aussi n'y a-il parole que nous ayons diversifiee en tant de sorte que ceste-cy : parce que *Guille*, *Lozange*, *Barat*, *Malengiu*, *Dol*, *Fraude*, *Tromperie*, *Circonvention*, *Deception*, *Surprise*, et *Tricherie*, denotent ceste mesme chose. Le Roman de Pepin dit *Enherber*, nous *Empoisonner*. Le mesme Roman, et encores le Comte Thibaut de Champagne en ses Amours *Maleir*, pour ce que nous disons *Mauldire*. Le vieux valoit bien le nouveau, si nous voulons nous arrester à l'analogie de *beneir* qui est son contraire. Nos predecesseurs dirent *grigneour* puis *grigneur*, dont encores est faite frequente mention dans quelques anciennes coustumes : nous disons *plus grande*, et *meilleure part*, rendans en deux mots ce qu'ils comprenoient sous un seul. Nous disons aujourd'huy *Magistralement*, Hugues de Bersy, Maistrement, qui est

moins Latin. Nous usons du mot *adjourner*, quand nous faisons appeler un homme en justice par la semonce d'un Sergent, le Roman de Pepin en a usé pour dire que le jour estoit venu, qui n'estoit pas trop mal propre; nous en avons perdu la naïfveté, pour la tourner en chicanerie. Dans le mesme Autheur *Hosteler*, pour loger, qui n'estoit pas moins bon que le nostre : *Malotru* est dedans Hugues de Bersy; *barguigner*, mot aussi familier entre les marchands, que *chicaner* entre les praticiens, est dans le Huon de Mery en son tournoy de l'Antechrist, ces deux se sont perpetuez entre nous jusques à huy. Le Latin a dit *Ambo et Duo*, pour denoter le nombre de deux : de ces deux mots l'Italien a fait un *ambedue*, et dans le Roman de la Rose je trouve une pareille signification *ambedeux*, mot qui n'est plus en nostre usage : *Endementiers* avoit eu vogue jusques au temps de Jean le Maire de Belges, car il en use fort souvent, pour ce que nous disons par une periphrase *en ce pendant*, Joachim de Bellay dans sa traduction des quart, et sixiesme livres de Virgile le voulut remettre sus, mais il n'y peut jamais parvenir. *Nessum*, pour *nul*, *Ades* pour maintenant. Nous les avons resignez à l'Italien aussi bien que *lozenger* qui estoit à dire tromper, en ces mots, *Nessuno, Adesso, Luzingar*. Le *Cattivo* Italien, et le *Chetif* François symboliserent, comme semblablement *Albergar*, et *Heberger*, je ne sçay si l'Italien le tient de nous, ou nous de luy. L'Italien dit *Schifar* parce que nous dismes anciennement *Eschever*, et aujourd'huy *Esquiver*. Ce que nos anciens appelerent *Heaume*, on l'appela sous François premier, *Armet*, nous le nommons maintenant *Habillement de teste*. Qui est une vraye sottie de dire par trois paroles ce qu'une seule nous donnoit. Ainsi est-il de *Tabour*, que les soldats appellent maintenant *Quesse*, sans sçavoir dire pourquoy. Ainsi de l'*Estendart*, *Banniere*, ou *Enseigne*, que nous disons aujourd'huy *Drapeau*. Vray qu'il est plus aisé d'en rendre raison que de l'autre : cela estant provenu d'une hypocrisie ambitieuse des Capitaines, qui pour paroistre avoir esté aux lieux, où l'on remuoit les mains veulent representer au public leurs enseignes dechirees, encores que peut-estre il n'en soit rien. Dans les livres de la Discipline militaire de Guillaume de Langey vous ne trouverez ny *Corps de garde*, ny *Sentinelle*, ains au lieu du premier il l'appelle *le Guet*, et le second *estre aux escoutes*. Ces deux qui estoient de tresgrande et vraye signification se sont eschangez en *Corps de garde* et *Sentinelle;* et nommement le mot d'*escoute* estoit plus significatif que celuy de *sentinelle* dont nous usons. De mon temps j'ay veu plusieurs mots mis en usage, qui n'estoient recogneus par nos devanciers. Et peut estre le mesme mot de *Devancier*. Le premier qui mist en œuvre *Avant-propos* pour *Prologue*, fut Louys le Charond en ses Dialogues, dont on se moquoit du commencement : et depuis je voy ceste parole recüe sans en douter : non sans cause. Car nous avons plusieurs mots de mesme parure, *Avant-garde*, *Avant-jeu*, *Avant-bras*, et croy qu'il y avoit plus de raison de dire *Avant-chambre*, que ce que nous di-

sons *Antichambre.* Il voulut aussi d'un *Jurisconsulte* Latin, faire en nostre langue un *Droict-conseillant*, mais il perdit son François. *Piafer**, que l'on approprie à ceux qui vainement veulent faire les braves, est de nostre siecle, comme aussi aller à la *Picoree*, pour les gensd'armes qui vont manger le bon homme aux champs, faire un *affront* pour braver un homme, la *populace*, mot qu'avons esté contrainct d'innover par faute d'autre pour denoter un peuple sot. Le premier où j'ay leu *Courtiser*, est dans la Poësie d'Olivier de Maigny, parole qui nous est pour le jourd'huy fort familiere. Je n'avois jamais leu *Arborer* une enseigne pour la planter, si non aux ordonnances que fit l'Admiral de Chastillôn, exerçant lors la charge de Colonnel de l'infanterie, mot dont Virginelle a usé en l'Histoire de Villardoüin. Nous avons depuis trente ou quarante ans emprunté plusieurs mots d'Italie, comme *Contraste* pour *Contention*, *Concert*, pour *Conference*, *Accort*, pour *Advisé*, *Enconche*, pour en ordre, *Garde*, pour je ne sçay quoy de bonne grace, faire une *supercherie* à un homme, quand on luy fait un mauvais tour à l'impourveu. En l'escrime nous appelons *Estramassons*, des coups de taille. Le *Pedant*, pour un maistre ès Arts mal appris, et *façon pedantesque*, en consequence de ce mot. Comme aussi nous avons quitté plusieurs mots François qui nous estoient tres naturels, pour enter dessus des bastards. Car de Chevalerie nous avons fait *Cavallerie*, Chevalier, *Cavalier*, Embusche, *Embuscade*, attacher l'escarmouche, *attaquer*, au lieu de bataillon, nous avons dit *Escadron;* et pour nos pietons ou avanturiers anciens, nous ne serions pas guerriers si nous ne disions *Infanterie*, mots François que nos soldats voulurent italianiser, lors que nous possedions le Piedmont, pour dire qu'ils y avoient esté : et de malheur aussi quittasmes nous nos vieux mots de fortification, pour emprunter des nouveaux Italiens. Parce qu'en telles affaires les Ingenieurs d'Italie sçavent mieux debiter leurs denrees que nous autres François. Il n'est pas que* n'ayons mis sous pieds des paroles, qui estoient de quelque honneur, pour donner cours à d'autres de moindre valeur. Le mot de *Valet* anciennement s'adaptoit fort souvent à titre d'honneur pres des Rois : car non seulement on disoit *Valets de chambre*, ou *Garderobe*, mais aussi *Valets Trenchans, et d'Escurie*. Et maintenant le mot de *Valet* se donne dans nos familles à ceux qui entre nos serviteurs sont de moindre condition, et quasi par contemnement et mespris. Vray est qu'il y avoit un valet, qu'on appelloit *nihil valet*, dit Marot en se mocquant. La *Chambriere* estoit destinee pour servir sa maistresse en la chambre : maintenant les Damoiselles prendroient à honte d'appeler celles qui les suivent *Chambrieres:* ains les appellent *Servantes*. Mot beaucoup plus vil que l'autre que l'on approprie à celles qui servent à la cuisine. Le nom de *Grand Bouteiller* estoit un office de la Couronne, comme celuy de Conestable: Aujourd'hui non seulement la memoire en est oubliee en la Cour du Roy, mais il n'y a rien de si bas *que la charge de* Bouteiller. Et pour ceste cause ceux qui sont

aujourd'huy en telles charges, sont appellez *Sommeliers*. Une vieille dotation faicte à l'hospital de Mascon en May 1323 par Barthelemy de Chevriere eschanson du Roy, l'appelle en Latin *Bartholomeus Caprarij Scancio domini nostri Regis*. Qualité qui succeda à celle du grand Bouteiller. Nous avons accreu nostre langue de plusieurs nouvelles dictions tirees de nous-mesmes, comme pour exemple, de *Chemin*, nos predecesseurs firent *achcminer*, de *compagnon*, *accompagner*, de *raison*, *arraisonner* : comme au contraire une negative en adjoustant *de*, car ils dirent de *saison*, *desaisonner*, mais de nostre temps nous y apportasmes plus de liberté : parce que d'*Effect*, *Occasion*, *Violent*, *Diligent*, *Patient*, *Medicament*, *Facile*, *Necessité*, *Tranquille*, nous fismes *Effectuer*, *Occasionner*, *Violenter*, *Diligenter*, *Patienter*, *Medicamenter*, *Faciliter*, *Necessiter*, *Tranquilliter*. Je n'ay point encore leu *possibiliter*, de *possible*. Il n'est pas que Montagne en ses Essaiz, et Ronsard en la derniere impression de ses œuvres (avant qu'il mourut) n'ayent par une nouveauté fait un nouvel *Ainsin*: car lors que ce mot est suivy d'une voyelle immediate, ils mettoient une *N* derrière, pour oster la cacophonie. Si ces nouveautez enrichissent ou embellissent nostre langue, j'en laisse le jugement à la posterité, me contentant de marquer ces chaches, pour monrer je ne sçay quoy de particulier en nous, qui n'estoit point en nos ayeuls.

Chacun se fait accroire que la langue vulgaire de son temps est la plus parfaite et chacun est en cecy trompé. De ma part je ne doute point que Hugue de Bersy, Huon de Mery, Jean de S. Cloet, Jean de Nivelet, Lambert li Tors, et tous nos vieux Poëtes, n'eussent jamais mis la main à la plume, s'ils n'eussent estimé rendre leurs œuvres immortelles : lesquelles neantmoins ont esté ensevelies dans les ans par le changement du langage. Ne restans plus de tous leurs escrits qu'une carcasse. Et Lorry mesmes, et Clopinel fussent aussi au tombeau, si Marot ne les en eust garentis par le langage de nostre temps qu'il leur donna. Quoy doncques? Dirons-nous que les langages ressemblent aux rivieres, lesquelles demeurans tousjours en essence, toutes-fois il y a un continuel changement des ondes : aussi nos langues vulgaires demeurans en leur general, il y ayt changement continu de paroles particulieres, qui ne reviennent plus en usage ? Je vous diray ce que j'en pense. Je croy que l'abondance des bons Autheurs, qui se trouvent en un siecle, authorise la langue de leur temps par dessus les autres : on a recours à leurs conceptions originaires, qu'il faut puiser d'eux. Le vulgaire de Rome fut en sa perfection sous Ciceron, Cesar, Saluste et Virgile. Le Toscan sous Petrarque et Bocace. Et combien que le temps apportast changement à ces deux langues, toutes-fois leur perfection a esté tousjours rapportée au temps de ces grands Maistres.

XI

LA BOÉTIE

1530—1563.

(Voyez Notice, page 275)

DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE.

e nature est ainsi, que les communs devoirs de l'amitié em- une bonne partie du cours de nostre vie. Il est raisonnable la vertu, d'estimer les beaus faicts, de recongnoistre le bien n l'a receu, et diminuer souvent de nostre ayse, pour aug- l'honneur et advantage de celuy qu'on aime, et qui le mérite. onc, si les habitans d'un pays ont treuvé quelque grand per- , qui leur ait monstré par espreuve une grand' prévoyance s garder, grand' hardiesse pour les defendre, un grand soin gouverner : si de là en avant ils s'apprivoisent de luy obéir fier tant, que de luy donner quelques advantages, je ne sçay roit sagesse : de tant qu'on l'oste de là où il faisoit bien, pour r en lieu, où il pourra mal faire : mais certes, sy ne pourroit- d'y avoir de la bonté, de ne craindre point mal de celuy on n'a receu que bien.

ô bon Dieu, que peut estre cela? Comment dirons-nous que ppelle? Quel malheur est celuy-là? quel vice, ou plustost quel reux vice? voir un nombre infini, non pas obéir, mais servir, s estre gouvernez, mais tyrannisez n'ayans ny biens, ny ny enfans, ny leur vie mesme, qui soit à eux! Souffrir les , les cruautez, non pas d'une armée, non pas d'un camp bar- ntre lequel il faudroit despendre son sang et sa vie devant, n seul! non pas d'un Hercule ny d'un Samson, mais d'un seul u, et le plus souvent le plus lasche et femelin de la nation : accoustumé à la poudre des batailles, mais ancore à grand n sable des tournois : non pas qui puisse par force commander nmes, mais tout empesché de servir vilement à la moindre

femmelette. Appellerons-nous cela lascheté? Dirons-nous, que ceux-là qui servent, soient couards et recreus? Si deux, si trois, si quatre ne se defendent d'un, cela est estrange, mais touteffois possible. Bien pourra l'on dire lors à bon droit, que c'est faute de cœur. Mais si cent, si mille, endurent d'un seul, ne dira l'on pas, qu'ils ne veulent point, qu'ils n'osent pas se prendre à luy, et que c'est coüardise, mais plustost mespris ou desdain? Si l'on void, non pas cent, non pas mille hommes, mais cent pays, mille villes, un million d'hommes, n'assaillir pas un seul, duquel le mieulx traité de tous en reçoit mal d'estre serf et esclave: comment pourrons nous nommer cela? Est-ce lascheté? Or il y a en tous vices naturellement quelque borne, outre laquelle ils ne peuvent passer. Deux peuvent craindre un, et possible dix : mais mille, mais un million, mais mille villes, si elles ne se deffendent d'un; cela n'est pas coüardise, elle ne va point jusques-là, non plus que la vaillance ne s'estend pas qu'un seul eschelle une forteresse, qu'il assaille une armée, qu'il conqueste un royaume. Doncques quel monstre de vice est cecy, qui ne mérite pas ancore le tiltre de coüardise? Qui ne treuve de nom assés vilain que nature desadvoüe avoir fait, et la langue refuse de nommer? Qu'on mette d'un costé cinquante mil hommes en armes, d'un autre autant : qu'on les range en bataille, qu'ils viennent à se joindre, les uns libres combattans pour leur franchise, les autres pour la leur oster : ausquels promettra l'on par conjecture la victoire? Lesquels pensera l'on qui plus gaillardement iront au combat, ou ceux qui esperent pour guerdon de leur peine l'entretenement de leur liberté, ou ceux qui ne peuvent attendre loyer des coups qu'ils donnent, ou qu'ils reçoivent, que la servitude d'autruy? Les uns ont tousjours devant leurs yeulx le bon heur de leur vie passée, l'attente de pareil ayse à l'advenir. Il ne leur souvient pas tant de ce qu'ils endurent ce peu de temps que dure une bataille, comme de ce qui conviendra à jamais endurer à eux, à leurs enfans, et à toute la posterité. Les autres n'ont rien qui les enhardie, qu'une petite poincte de convoitise, qui se rebouche soudain contre le danger, et qui ne peut estre si ardante, qu'elle ne se doyve, ce semble, esteindre de la moindre goutte de sang, qui sorte de leurs playes. Aux batailles tant renommées de *Miltiade*, de *Leonide*, de *Themistocles*, qui ont esté données deux mil ans y a, et vivent ancores aujourd'huy aussi fresches en la memoire des livres et des hommes, comme si c'eust esté l'autre hier, qu'elles furent données en Grece pour le bien des Grecs et pour l'exemple de tout le monde : qu'est-ce qu'on pense qui donna à si petit nombre de gens, comme estoient les Grecs, non le pouvoir mais le coeur de soustenir la force de tant de navires que la mer mesme en estoit chargée? de desfaire tant de nations qui estoyent en si grand nombre que l'esquadron des Grecs n'eust pas fourny, s'ils eust fallu, des capitaines aux armées des ennemis? Si non qu'il semble qu'en ces glorieux jours là ce n'estoit pas tant la bataille des Grecs contre les Perses, comme

la victoire de la Liberté sur la Domination, et de la Franchise sur la Convoitise.

C'est chose estrange, d'oüyr parler de la vaillance, que la liberté met dans le cœur de ceux qui la deffendent. Mais ce qui se fait en tous pays, par tous les hommes, tous les jours, qu'un homme seul mastine cent mille, et les prive de leur liberté, qui le croiroit, s'il ne faisoit que l'oüyr dire, et non le voir ! Ce sont les peuples mesmes qui se laissent, ou plustost se font gourmander, puisqu'en cessant de servir ils en seroient quitte. C'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge : qui ayant le chois d'estre subjet, ou d'estre libre, quitte sa franchise, et prend le joug : qui consent à son mal, ou plustost le pourchasse. S'il luy coustoit quelque chose de recouvrer sa liberté, je ne l'en presserois point, combien que ce soit ce que l'homme doit avoir plus cher que de se remettre en droit naturel et, par manière de dire, de beste revenir homme. Mais ancore je ne desire pas en luy si grande hardiesse. Je luy permets qu'il aime mieux une je ne sçay quelle seureté de vivre à son aise. Quoi ? si pour avoir la liberté, il ne faut que la desirer : s'il n'est besoin que d'un simple vouloir, se trouvera-t-il nation au monde, qui l'estime trop chere, la pouvant gaigner d'un seul souhait ? et qui pleigne sa volonté à recouvrer le bien, lequel on devrait racheter au prix de son sang ? et lequel perdu, tous les gens d'honneur doyvent estimer la vie desplaisante et la mort salutaire ?

Pauvres gens et miserables, peuples insensez, nations opiniastres en vostre mal, et aveugles en vostre bien, vous laissez emporter devant vous le plus beau et le plus clair de vostre revenu, piller vos champs, voller vos maisons, et les despouiller des meubles anciens et paternels ! Vous vivez de sorte, que vous pouvez dire que rien n'est à vous. Et sembleroit que meshuy ce vous seroit grand heur de tenir à ferme vos biens, vos familles et vos vies ! et tout ce degast, ce malheur, ceste ruine vous vient, non pas des ennemis, mais certes ouy bien de l'ennemy, et de celuy que vous faites si grand qu'il est, pour lequel vous allez si courageusement à la guerre, pour la grandeur duquel vous ne refusez point de presenter à la mort vos personnes. Celuy qui vous maistrise tant, n'a que deux yeulx, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, et n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du grand nombre infiny de nos Villes : sinon qu'il y a plus que vous tous, c'est l'avantage que vous luy faites pour vous destruire. D'ou a-t'il prins tant d'yeulx, dont il vous espie, si vous ne les luy baillez ? Comment a-t'il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule vos Citez, d'où les a-t'il, s'ils ne sont des vostres ? Comment a-t'il aucun pouvoir sur vous, que par vous mesmes ? Comment vous oseroit-il courir sus, s'il n'avoit intelligence avec vous ? Que vous pourroit-il faire, si vous n'estiez recelleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traistres de vous-mesmes ? Vous semez vos fruicts, afin qu'il

en face le degast : vous meublez et remplissez vos maisons, pour fournir à ses voleries ! Vous nourrissez vos enfans, afin qu'il les meine, pour le mieux qu'il leur face, en ses guerres, qu'il les meine à la boucherie, qu'il les face les ministres de ses convoitises, les executeurs de ses vengeances. Vous rompez à la peine vos personnes, afin qu'il se puisse mignarder en ses délices, et se veautrer dans les sales et vilains plaisirs. Vous vous affoiblissez, afin de le faire plus fort et roide, à vous tenir plus courte la bride. Et de tant d'indignitez, que les bestes mesmes, ou ne sentiroyent point, ou n'endureroyent point, vous pouvez vous en delivrer, si vous essayez, non pas de vous en delivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soyez résolus de ne servir plus, et vous voilà libres. Je ne veux pas que vous le poussiez, ny le bransliez : mais seulement ne le soutenez plus ; et vous le verrez, comme un grand colosse, à qui on a desrobé la base, de son poids mesme fondre en bas, et se rompre.

. . . .

Ce ne sont pas les bandes des gens à cheval, ce ne sont pas les compaignies des gens de pied, ce ne sont pas les armes qui defendent le Tyran. Mais on ne le croira pas du premier coup : toutesfois il est vray. Ce sont tousjours quatre ou cinq qui maintiennent le Tyran, quatre ou cinq qui luy tiennent le pays tout en servage. Tousjours il a esté que cinq ou six ont eu l'oreille du Tyran, et s'y sont approchés d'eux-mesmes, ou bien ont été appellés par luy pour estre les complices de ses cruautés, les compaignons de ses plaisirs et communs aus biens de ses pilleries. Ces six addressent si bien leur chef, qu'il faut pour la société, qu'il soit meschant, non pas seulement de ses meschancetés, mais ancore des leurs. Ces six ont six cent, qui proufitent sous eux, et font de leurs six cent ce que les six font au tyran. Ces six cent en tiennent sous eus six mille, qu'ils ont eslevés en estat, ausquels ils ont fait donner, ou le gouvernement des Provinces, ou le maniement des deniers, afin qu'ils tiennent la main à leur avarice et cruauté, et qu'ils l'executent quand il sera temps, et facent tant de mal d'ailleurs, que ils ne puissent durer que soubs leur ombre, ny s'exempter que par leur moyen des loix et de la peine. Grande est la suyte, qui vient apres cela. Et qui voudra s'amuser à devuyder ce filet, il verra, que non pas les six mille, mais les cent mille, les millions, par ceste corde, se tiennent au Tyran, s'aydant d'icelle comme en Homere Jupiter qui se vante, s'il tire la chaisne, d'amener vers soy tous les dieux. De là venoit la creuë du Senat sous Jule, l'establissement de nouveaux estats, erection d'offices, non pas certes, à le bien prendre, reformation de la justice, mais nouveaux soustiens de la tyrannie. En somme l'on en vient là par les faveurs ou soufaveurs, par les guains, ou reguains que l'on a avec les Tyrans, qu'il se trouve quasi autant de gens, ausquels la tyrannie semble estre profitable, comme de ceux, à qui la liberté seroit agreable. Tout

ainsi que les medecins disent, qu'à nostre corps s'il y a quelque chose de gasté, deslors qu'en autre endroit il s'y bouge rien, il se vient aussi tost rendre vers ceste partie verreuse : pareillement deslors qu'un Roy s'est declaré tyran, tout le mauvais, toute la lie du royaume, je ne dy pas un tas de larroneaux, et d'essorillez, qui ne peuvent gueres faire mal ny bien en une republique; mais ceux qui sont taxez d'une ardente ambition, et d'une notable avarice, s'amassent autour de luy, et le soustiennent, pour avoir part au butin, et estre sous le grand Tyran, tyranneaux eux-mesmes. Ainsi sont les grands voleurs et les fameux coursaires. Les uns descouvrent le pays, les autres chevalent les voyageurs; les uns sont en embusche, les autres au guet; les uns massacrent, les autres despouillent: et ancore qu'il y ait entre eux des preeminences, et que les uns ne soyent que valets, et les autres les chefs de l'assemblée, si n'en y a-t'il à la fin pas un, qui ne se sente sinon du principal butin, au moins de la recherche. On dit bien que les pirates ciliciens ne s'assemblerent pas seulement en si grand nombre, qu'il fallust envoyer contre eux Pompée le grand; mais ancore tirerent à leur alliance plusieurs belles villes et grandes citez, aux havres desquelles ils se mettoyent en grande seureté, revenant des courses, et pour recompense leur bailloyent quelque proufit du recellement de leurs pilleries.

Ainsi le Tyran asservit les sujets les uns par le moyen des autres; et est gardé par ceux desquels, s'ils valoyent rien, il se devroit garder : mais, commé on dit, pour fendre le bois, il se fait des coings du bois mesme. Voilà ses archers, voilà ses gardes, voilà ses hallebardiers.

Quelle peine, quel martyre est-ce, vray Dieu! Estre nuict et jour après pour songer pour plaire à un, et neantmoins se craindre de luy plus que d'homme du monde : avoir tousjours l'œil au guet, l'oreille aux escoutes, pour espier d'où viendra le coup, pour descouvrir les embusches, pour sentir la mine de ses compaignons, pour adviser qui le trahit, rire à chascun, se craindre de tous, n'avoir aucun ny ennemy ouvert, ni amy asseuré : ayant tousjours le visage riant et le cœur transy : ne pouvoir estre joyeux et n'oser estre triste.

Mais c'est plaisir de considerer qu'est-ce qui leur revient de ce grant tourment, et le bien qu'ils peuvent attendre de leur peine et de cette miserable vie. Volontiers le peuple du mal qu'il souffre n'en accuse pas le Tyran, mais ceux qui le gouvernent. Ceux-là, les peuples, les nations, tout le monde à l'envy, jusques aux paysans, jusques aux laboureurs, ils savent leurs noms, ils deschiffrent leurs vices : ils amassent sur eux mille outrages, mille vilenies, mille maudissons. Toutes leurs oraisons, tous leurs voeux sont contre ceux-là. Tous les malheurs, toutes les pestes, toutes les famines, il les leur reprochent : et si quelquefois ils leur font par apparence quelque

honneur, lors mesmes ils les maugreent en leur coeur, et les ont en horreur plus estrange, que les bestes sauvages. Voilà la gloire, voilà l'honneur qu'ils reçoyvent de leur service envers les gens, desquels quand chascun auroit une piece de leur corps, ils ne seroyent pas encores (ce semble) satisfaits, ny à demy saoulez de leur peine. Mais certes encore après qu'ils sont morts, ceux qui viennent après ne sont jamais si paresseux, que le nom de ces *Mange-peuples* ne soit noircy de l'encre de mille plumes, et leur reputation deschirée dans mille livres, et les os mesmes, par manière de dire, traisnez par la posterité, les punissant encores après la mort de leur meschante vie. Apprenons doncques quelquefois, apprenons à bien faire. Levons les yeux vers le ciel; ou bien pour nostre honneur, ou pour l'amour de la mesme vertu, à Dieu tout-puissant, asseuré tesmoing de nos faits, et juste Juge de nos fautes. De ma part, je pense bien, et ne suis pas trompé, puisqu'il n'est rien si contraire à Dieu tout liberal et desbonnaire que la tyrannie : qu'il réserve bien là-bas à part, pour les Tyrans et leurs complices, quelque peine particuliere.

XII

PIERRE DE BRANTOME

1527—1614.

(Voyez Notice, page 275)

LE COMTE D'EGMONT.

Nous parlerons de Monsieur le Comte d'Egmont, lequel a esté un fort brave et vaillant capitaine, pour si peu qu'il en a fait le mestier: car au plus beau coup de ses alliances, la paix se vint à faire entre la France et l'Espagne, après qu'il venait de frais de gagner la bataille de Saint-Quentin et Gravelines. Car à ce que je tins de la pluspart des Espagnols, Flamans, et François qui y estoient, ils luy en attribuoient le seul gain : si bien que le commandement luy ayant esté fait par Monsieur de Savoye, Lieutenant General du Roy d'Espagne, et par Ferdinand de Gonzague principal Chef du Conseil, d'aller seulement reconnoistre l'ennemy, et l'amuser, cependant que le gros arriveroit; voyant à l'œil qu'il y faisoit bon pour luy, il ne voulut point temporiser; mais avec sa trouppe de reystres et de lanciers bourguignons il chargea sans aucun respect de commandement, et si à propos, qu'il mit en route toute nostre armée; et avoit quasi demy achevé lorsque le gros arriva.

Un an et demy aprés il donna encore luy seul une autre bataille à Monsieur le Mareschal de Termes prés de Gravelines, qu'il gaigna, le défit, et le prit prisonnier; ce qui fut un second contre-coup à la France fort dangereux. Que si le tiers s'en fust ensuivy, elle était troussée : et je croy que sans la paix cet homme nous eust bien porté dommage : car il nous estoit fort ennemy, et fort heureux et vaillant: avec cela aussi le presumoit il fort, et en estoit beaucoup plus enflé de gloire.

Sur quoy je me souviens qu'à nostre retour du voyage de Malte, ainsi que j'estois allé baiser les mains à Monsieur de Savoye, me faisant pourmener dans son jardin de Thurin où estoit sa forge, il me dit le commencement des troubles de Flandres, desesperant pourtant fort

des affaires rebelles, s'ils n'avoient d'autres chefs qu'un qui s'estoit desja déclaré, qu'on appeloit le Sieur de Brederode, grand seigneur du pays, et grand homme d'Estat, et qui fut le principal autheur de ces revoltez, qu'on nomma les Gueux; nom certes vil, par trop bas fatal, et malheureux, bien different de celui qui est venu aprés, qu'on nomme les Estats, qui est un nom beaucoup plus beau, plus specieux et plus heureux que ce premier. Et si Monsieur de Savoye n'estimoit pas trop ledit Seigneur de Brederode, pour la guerre, il estimoit bien autant ledit comte d'Egmont; disant que s'il se declaroit, comme il s'en doutoit, que leur affaire iroit fort bien; le tenant pour un fort et vaillant Capitaine, si la gloire ne leur perdoit. Car, me disoit il, je l'ay veu si glorieux et si outrecuidé, aprés nos deux batailles dernieres, gagnées contre vous autres, qu'il luy sembloit nul n'estre esgal ny digne d'estre parangonné à luy, estimant fort peu un autre; mais je luy en rabattois fort bien les coups; et fort souvent en avons-nous eu different ensemble, comme quasi me voulant desdaigner pour son general : mais je luy fis bien reconnoistre aprés ce qu'il devoit. Je croy que mondit Sieur de Savoye prophetiza alors de ce Comte; car il presumoit tant de soy, qu'il luy estoit advis que jamais le Roy d'Espagne ne luy feroit mauvais tour, ny que le Duc d'Albe osast jamais luy faire mettre la main sur le collet; mais il en arriva bien autrement; car ayant esté convié en un festin à Bruxelles, luy et le Comte de Horn, grand seigneur et des principaux du païs, apres le disner le duc d'Albe s'estant retiré en son cabinet et conseil, il les envoya tous deux constituer prisonniers. Ce fut le Capitaine Salines, non celuy qui estoit habitant d'Ast, mais son cousin, qui eut charge de constituer prisonnier le Comte d'Egmont; auquel ayant dit avec toute reverence espagnole, qu'il le faisoit prisonnier de par le Roy, et qu'il laissast l'espee; ce fut le Comte d'Egmont qui fut fort estonné, et dit au Capitaine Salines tels mots : « A moy, Capitaine Salines, oster mon épée, qui ay si bien servi le Roy ? puis donc que telle est sa volonté, qu'elle soit faite; » et luy-mesmes se l'osta, et la donna au Capitaine Salines; lequel le mena en la prison qui estoit destinée pour luy. Estant si bien separez, luy et le Comte de Horn, qu'ils ne se virent plus, jusques au jour de leur supplice; auquel jour la sentence estant donnée audit Comte d'Egmont, il l'apprit fort patiemment, et soudain demanda l'Evesque d'Ipre, fort homme de bien et digne Prelat, et fort familier, auquel il se confessa fort saintement, luy donna une bague fort riche, que le Roy d'Espagne luy avoit donnée, lorsqu'il fut en Espagne, et en signe d'amitié pour la luy renvoyer et faire tenir. Ce fut lors qu'il luy proposa toutes ces belles choses contre la France, que j'ay dit cy-dessus, et puis il luy envoya ses humbles recommandations, le priant d'avoir pitié de sa femme et de ses enfants. Et l'heure de l'exécution estant venuë, il fut conduit par le Capitaine Salines et Jullien Romero, estant au milieu des deux, et passa tout du long de la grande place, au bout de laquelle estoit

l'eschaffaut, toute remplie de trente enseignes de gens de pied espagnols en bataille, au beau milieu desquels il passa, et saluant tous les capitaines et soldats avec une fort belle, douce et triste façon, la larme à l'œil, et eux tous aussi, qui tous d'une voix disoient, que c'estoit grand dommage de la perte d'un si grand Capitaine, il s'en alla à l'eschaffaut tout couvert et paré de drap noir, et sans estre attaché, comme on le voit en France nos criminels, il monta dessus, et harangua le peuple, se recommanda à Dieu; et puis l'executeur ayant tiré un rideau, pour n'estre executé à la veuë du peuple, il luy trencha la teste; le corps fut jetté au dessous de l'eschaffaut, par une trappelle faite à propos*, avec celuy du Comte de Horn, et la teste présentée au peuple le rideau estant tiré; comme fut aussi celle du Comte de Horn, lequel fut bientost aussi executé après le Comte d'Egmont. Voylà la façon de la mort de Monsieur le Comte d'Egmont, comme plusieurs le disoient de ce temps-là, et d'autres qui en ont escrit.

Mais d'autant que Monsieur de Montdoucet, lors Ambassadeur pour le Roy en Flandres veu Mme de Parme et le duc d'Albe, en envoya l'advis au Roy, je le veux insérer icy, lequel vint à Monsieur de l'Aubespine le Jeune, Secrétaire des commandemens, l'un des vertueux et honnestes seigneurs de son temps, et qui aymoit tant la noblesse, que quand il mourut en fort jeune âge et en sa grande beauté, comme il estoit tres beau, elle y perdit beaucoup. Il me tenoit pour un de ses grands amis, et se plaisoit quelquesfois à me conter des nouvelles: dont ce matin qu'il reçeut celles dudit Comte, ainsi que je l'estois allé voir, il me monstra cest advis, lequel estoit tel: Le second jour de juin les Comtes d'Egmont et de Horn, après avoir esté gardez quelque temps dans la Citadelle de Gand, sortirent par le commandement du Duc d'Albe, pour estre menez à Bruxelles; dont le Capitaine Almeda en eut la charge. Ledit Comte d'Egmont estoit dans un coche fait en chariot, dans lequel estoit le Capitaine Tordezillas, et un autre capitaine espagnol; au devant d'yceluy marchoient quatre compagnies d'arquebusiers espagnols, et autour dudit chariot les arquebusiers de la compagnie dudit Capitaine Tordezillas, et derrière estoient les picquiers des compagnies dites cy-dessus: après cela suivoit le chariot du Comte de Horn, dans lequel estoit avec luy Antoine d'Avila, et le Capitaine Errasso, et autour les arquebusiers dudit Errasso, et après ses picquiers en rang, et ceux de Dom Antoine de Tolede, et de Dom Hernando de Saiavedra, et tous avec leurs enseignes desployées et tambour battant; le tout estant accompagné aux costez de la compagnie de cinquante lances de Dom Sanche d'Avila à l'avant-garde, et autant à l'arriere-garde: et en cest ordre ainsi ils entrerent dedans Bruxelles sur les deux heures après midy. Le quatriesme de juin ils marcherent dans la ville en bataille, avec une batterie de tambours et de fiffres si piteuse qu'il n'y avoit spectateur de si bon cœur, que ne pallist et ne pleurast d'une si triste pompe funebre. Toutes les compagnies furent logees les unes dans la ville, et les autres demeurerent

pour la garde en la maison du Roy, qui est devant la place; et ils furent menez et logez separément, les portes et les fenestres de leurs chambres estant toutes fermées. Sur les onze heures du soir on leur vint annoncer leur arret, pour avoir le lendemain leurs testes tranchées.

Le Comte d'Egmont, qui dormoit lors, trouvant fort estrange une si triste nouvelle, s'estomacha et s'altera outre mesure, et avec grande exclamation demanda, comment il estoit possible qu'on le voulust traitter de ceste façon; ne pensant avoir fait aucune chose, contre le service de Dieu ny de sa Majesté, indigne de son devoir? Bien, disoit-il, que la mort ne luy estoit point ennuyeuse, pource que c'est un passage inevitable, et une dette à laquelle nous sommes naturellement obligez; mais ce qui luy estoit plus en cela douloureux, estoit la perte qui en resultoit de son honneur et de sa reputation. Puis il reïtera en disant, voilà une sentence tres sevère; je ne pense point avoir tant offencé sa Majesté, que je merite une punition si cruelle: toute-fois si j'ay failly, que ma mort soit l'expiation de mes fautes, sans qu'on me deshonore et honnisse les miens pour l'advenir, et que ma femme et mes enfants ayent à souffrir, mes biens estans confisquez: outre qu'il me semble, que mes grands services passez meritent bien qu'on use de quelque grace à mon endroit: mais puisque c'est le plaisir de Dieu mon Createur, et du Roy mon seigneur, je m'attends de prendre la mort en patience, puis il se leva de son lit, et s'habilla, prit de l'encre et du papier, et escrivit une lettre au Roy d'Espagne, par laquelle il luy demandoit pardon de ses fautes, le suppliant tres-humblement d'avoir pour recommandée sa pauvre et desolée femme, et d'avoir pitié de ses enfants; lesquelz pour les pechez du pere demeuroient tres pauvres, et en termes d'estre miserables toute leur vie: s'asseurant tant sur sa Majesté, qui courtoisement de benignité il leur useroit telle grâce, puis qu'ils estoient innocents des fautes de leur père; aussi pour l'amour des grands services qu'il luy avoit faits par le passé. Apres qu'il eut fermé la lettre, et bien sellée, il la donna à l'Evesque d'Ipre, pour la faire tenir seulement au Roy d'Espagne, avec une bague qu'il avoit au doigt, que le Roy son maistre luy avoit donnée, dont il le pria bien fort; ce que l'Evesque luy jura sur sa foy, de l'envoyer tres fidellement à sadite Majesté à quoy il ne faillit aussi, et on dit que le Roy catholique la lut avec pitié, bien fasché qu'il avoit esté contraint d'en venir là: mais il n'estoit plus temps, et cela ne servoit plus de rien. Ledit Comte se confessa puis aprés fort devotieusement audit Evesque d'Ipre, qu'il avoit choisi pour son confesseur; et tant parce qu'il l'aymoit de longue main, que parce qu'il le tenoit pour un fort homme de bien.

Le Comte de Horn du commencement ne se put bien asseurer et se resoudre, se despita outre mesure, maugreant et regrettant fort sa mort, et se monstrant quelque peu opiniastre en la confession, la rejettant fort, et disant qu'il s'estoit assez confessé. Toutes-fois aprés

avoir songé a soy, et digeré son fait, et comme qu'il n'y avoit nul remede pour la prolongation de la vie, enfin de son propre mouvement il demanda un confesseur, et continua depuis à user d'apparence de bon chrestien et catholique, et non sans grande contrition de ses fautes ; et en ces alteres ils demeurerent jusques à neuf heures du lendemain au matin, ne parlans d'autre chose que de leur fait de conscience, et du tort qu'on leur faisoit, au respect de la fidelité et obeïssance qu'ils avoient toujours portée à leur Prince. En aprés le Comte d'Egmont commença à solliciter fort l'advancement de sa mort, disant : que puisqu'il devoit mourir, qu'on ne le devoit pas tenir si longuement en ce travail. Sur les dix heures, on le tira dehors, et il fut conduit sur l'eschaffaut, accompagné du Maistre de Camp et du Capitaine Salines, d'aucuns prestres, et de l'Evesque d'Ipre son confesseur. Il estoit vestu d'une juppe de damas cramoisi, et d'un manteau noir avec du passement d'or, les chausses de taffetas noir, et les bas de chamois bronzé, son chappeau de taffetas noir couvert de force plumes blanches et noires, et un mouchoir ouvré en la main, sans qu'il eust les mains liées aucunement ; lesquelles on lui avoit laissées libres sur sa parole de cavalier, et qu'il ne donneroit aucun empeschement, par lequel le bourreau peust faillir son coup. Il n'estoit suivy ny de bourreau, ny de sergents : bien est-il vray que le Prevost se tenoit auprès de l'eschaffaut avec une baguette rouge, pour representer la Justice : et allant audit eschaffaut ainsi accompagné, il passa au travers de toutes les compagnies que nous avons dit cy dessus, et qui estoient toutes en bataille ; et en passant au beau milieu il saluoit et disoit adieu à tous les capitaines et soldats qui estoient là, lesquels pleuroient et regrettoient de voir un si grand capitaine mourir ainsi. Puis estant monté sur l'eschaffaut, qui estoit tendu tout de drap noir, il se mit à genoux, puis jettant les yeux vers le ciel, il commença à haute voix à faire quelques clameurs et exclamations, sur la contrition connue de la repentance de ses infidelitez et desobeissances ; tellement que le peuple en estoit esmeu à grande pitié : et bien-tost aprés il se despouilla son manteau et sa juppe, et se remettant à genoux il laissa son chappeau sur ses yeux, et puis dit l'oraison, *In manus tuas, Domine,* etc. fort devotement : et comme il commençoit à la redire, le bourreau, qui s'estoit tousjours tenu caché, commença à paroistre, qui luy enleva et fit sauter la teste de dessus les espaules fort dextrement. Le corps fut incontinent levé et couvert de drap noir.

Le Comte de Horn suivi bien-tost aprés, qui fut depesché de mesmes. Il ne fit point de si belles prieres, que le comte d'Egmont ; il ne pria que le peuple de prier Dieu pour luy. Leurs testes furent posées sur des bassins, et demeurerent en spectacle l'espace de deux heures. Le corps du Comte d'Egmont fut mis dans un cercueil bien enbaumé, et porté en une de ses terres, où il fut ensevely ; comme fut aussi celuy du Comte de Horn en sa comté. Les gens du Comte d'Egmont plan-

terent ses armes et enseignes de deuil à la porte de son palais : mais le Duc d'Albe en estant averty, les fit bientost oster et emporter.

La grande amitié que le peuple portoit audit Comte d'Egmont, et l'excessive douleur que chacun avoit conceuë de sa mort, fut telle, que plusieurs allerent à l'église Sainte Claire, où gisoit son corps, baisant le cercueil avec grande effusion de larmes, comme si c'eussent esté les saints ossements et reliques de quelque saint ; et tous d'un accord prioient pour le repos de son ame : ce qu'on ne fit pas pour l'autre Comte, lequel estoit à la grande église.

Quoy qu'il en soit, il n'y eut personne qui ne pleurast ledit Comte d'Egmont, et n'y eust Espagnol qui ne le plaignist : voire le Duc d'Albe mesme en donna grande demonstration de tristesse, encore qu'il l'eust condamné. Car c'estoit un des vaillans chevaliers et grands capitaines qui fust au monde. Cet advis est le plus vray.

Aprés ceste execution faite, le Duc d'Albe fit battre aux champs, et marcha avec toute son armée, pour aller faire la guerre à outrance, et vanger la mort du pauvre Comte d'Aremberg, qui avait esté tué à une défaite par le Comte Loüis de Nassau en Frise : dont le mesme jour, que le Comte d'Egmont fut executé, sa femme, Madame la Comtesse, fort honneste, sage et belle dame, estoit venuë à Bruxelles pour consoler (ce qui est à noter) Madame la Comtesse d'Aremberg sur la mort de son mary; laquelle ainsi qu'elle estoit en sa chambre, et sur ces propos, on luy vint annoncer qu'on alloit trancher la teste à son mary. Je vous laisse à penser si elle eut besoin de consolation, au moins de celle qu'elle donnoit à foison à l'autre Comtesse. De sorte que toutes deux avoient besoing de Dieu, et plus encor la Comtesse d'Egmont, puisque son mary n'avoit pas receu une mort si honorable que le Comte d'Aremberg.

Voilà donc la fin de ce pauvre Comte, duquel avant que je l'acheve, je diray de luy que c'estoit le seigneur de la plus belle façon, et de la meilleure grace que j'aye jamais veu, fust-ce parmy les grands, parmy ses esgaux, parmy les gens de guerre, et parmy les dames, l'ayant veu en France et en Espagne, et parlé à luy.

XIII

FRANÇOIS DE LA NOUE

1531—1591.

(Voyez Notice, page 276)

LES CATHOLIQUES ET LES PROTESTANTS PENDANT UNE TRÊVE.

Je parleray de l'abouchement qui fut fait auprès de Toury en Beausse par la royne, le roy de Navarre et le prince de Condé, pour adviser au moyen d'apaiser les diferends survenus. Plusieurs pensoyent que la presence et communication des grands auroit plus d'efficace que les ambassades si souvent envoyez de part et d'autre. Et encore qu'il y ait quelquefois du peril aux entrevuës, nonobstant elle ne laissa d'estre accordée, veu les instances qu'en faisoit la royne, avecques les limitations qui s'ensuivent : que de chacun costé on ne pourroit amener que cent gentils-hommes avec armes et lances, que nulles troupes n'approcheroyent plus près du lieu ordonné que de deux lieues, et que trente chevaux legers, de part et d'autre, six heures devant que s'aboucher, descouvriroyent la campagne, laquelle est en cest endroit raze comme la mer. A l'heure dicte, la royne se trouva à cheval en la place assignée avec le roy de Navarre, où M. le prince, et M. l'amiral, aussi à cheval, la furent trouver et là traiterent des choses publiques par ensemble. Cependant les deux troupes, qui estoient composées d'une eslite d'hommes et la pluspart seigneurs, firent halte à huit cens pas les uns des autres. Le mareschal d'Anville commandoit à l'une, et le conte de La Rochefoucault à l'autre, Or, après qu'elles se furent contemplées demy heure, chacun desireux de voir, l'un son frère, l'autre son oncle, son cousin, son amy ou ses anciens compagnons, demandoit licence aux superieurs, ce qu'on obtenoit avec peine, pource qu'il avoit esté defendu qu'on s'accostat, de crainte de venir aux injures et après aux mains. Mais tant s'en faut que querelles s'en ensuivissent, qu'au contraire ce ne furent que salutations et embrassades de ceux qui ne se pouvoient garder de monstrer

signes d'amitié à ceux que la parenté ou l'honnesteté avoit au-paravant liez ensemble, nonobstant les marques contraires que chacun portoit; car la troupe qui accompagnoit le roy de Navarre estoit vestue de casaques de velours cramoisi et banderolles rouges, et celle du prince de Condé de casaques et de banderolles blanches. Les catholiques qui imaginoient que ceux de la religion fussent perdus, les exhortoient de penser à eux, et de ne s'obstiner pas à donner entrée à ceste miserable guerre, en laquelle il faudroit que les propres parents s'entretuassent. Eux respondoient l'avoir en detestation, mais qu'ils estoient assurez, s'ils n'avoient recours à la defense, qu'on les traiteroit de la mesme façon de plusieurs autres de la religion, qui avoient esté cruellement occis en plusieurs endroits de la France. Bref, chacun s'incitoit à paix, et à persuader les grands d'y entendre. Aucuns, qui, un peu à l'escart consideroient ces choses plus profondement, deploroient le discord pubblic, source de maux futurs; et quand ils venoient encore à repenser en eux mesmes que toutes les caresses qu'on s'entrefesoit seroient converties en meurtres sanglans, si les superieurs donnoient un petit signe de combattre, et que, les visieres estant abatues, et la prompte fureur ayant bandé les yeux, le frere quasi ne pardonneroit à son frère, les larmes leur sortoient des yeux. Je me trouvai là du costé de ceux de la religion, et puis dire que j'avois de l'autre part une douzaine d'amis que je tenois chers comme mes propres frères, et qui me portoient une affection semblable. Cependant la conscience et l'honneur obligeoient un chacun de ne manquer ny à l'un ny à l'autre; les amitiez particulieres estoient encore vives alors; mais depuis que les grands maux vindrent à avoir cours, et les conversations à se discontinuer, elles s'allerent amortissant en plusieurs. La royne et le prince de Condé, après avoir conferé deux heures ensemble, ne se pouvant accorder se retirerent, chacun bien marry que meilleur effet ne s'en estoit ensuivy.

XIV

MICHEL DE MONTAIGNE

1533—1592.

(Voyez Notice, page 276)

LA CORRESPONDANCE DE MONTAIGNE.

J'ay naturellement un style comique et privé; mais c'est d'une forme mienne, inepte aux négociations publicques, comme en toutes façons est mon langage, trop serré, désordonné, coupé, particulier : et ne m'entends pas en lettres cérémonieuses, qui n'ont aultre substance que d'une belle enfileure de paroles courtoises. Je n'ay ny la faculté ny le goust de ces longues offres d'affection et de service : je n'en crois pas tant*; et me desplaist d'en dire gueres oultre ce que j'en crois. C'est bien loing de l'usage present; car il ne feut jamais si abject et servile prostitution de présentations*: la vie, l'ame, devotion, adoration, serf, esclave, touts ces mots y courent si vulgairement, que quand ils veulent faire sentir une plus expresse volonté et plus respectueuse, ils n'ont plus de manière pour l'exprimer.

Je hais à mort de sentir le flatteur; qui faict que je me jecte naturellement à un parler sec, rond et crud, qui tire, à qui*ne me cognoist d'ailleurs, un peu vers le dédaigneux. J'honore le plus ceulx que j'honore le moins*; et, où mon ame marche d'une grande alaigresse, j'oublie les pas de la contenance; et m'offre maigrement et fièrement à ceulx à qui je suis, et me présente moins à qui je me suis le plus donné : il me semble qu'ils le doibvent lire en mon cœur, et que l'expression de mes paroles faict tort à ma conception. A bienveigner, à prendre congé, à remercier, à saluer, à présenter mon service, et tels compliments verbeux des loix cerimonieuses de nostre civilité, je ne cognois personne si sottement sterile de langage que moy : et n'ay jamais esté employé à faire des lettres de faveur et recommandation, que celuy pour qui c'estoit n'aye trouvees seches et lasches. J'escris mes lettres toujours en poste, et si precipiteusement, que quoyque je peigne insupportablement mal, j'aime mieulx escrire de ma main

que d'y en employer une aultre; car je n'en treuve point qui me puisse suyvre, et ne les transcris jamais. J'ay accoustumé les grands qui me cognoissent à y supporter des litures et des trasseures, et un papier sans plieure et sans marge. Celles qui me coustent le plus sont celles qui valent le moins : depuis que je les traisne*, c'est signe que je n'y suis pas. Je commence volontiers sans project; le premier traict produict le second. Les lettres de ce temps sont plus en bordures et prefaces, qu'en matiere. Comme j'aime mieulx composer deux lettres que d'en clore et plier une, et résigne tousjours ceste commission à quelque aultre : de mesme, quand la matiere est achevee, je donnerois volontiers à quelqu'un la charge d'y ajouster ces longues harangues, offres et prieres que nous logeons sur la fin; et desire que quelque nouvel usage nous en descharge, comme aussi de les inscrire d'une legende de qualitez et tiltres.

LA CRAINTE DE LA MORT.

Le but de nostre carriere c'est la mort, c'est l'object necessaire de nostre visée : si elle nous effraye, comme est-il possible d'aller un pas en avant, sans fievre? Le remede du vulgaire c'est de n'y penser pas. Mais de quelle brutale stupidité lui peut venir un si grossier aveuglement? Il luy faut faire brider l'asne par la queuë.

Ce n'est pas de merveille, s'il est si souvent pris au piege. On fait peur à nos gens seulement de nommer la mort, et la pluspart s'en seignent comme du nom du diable. Et parce qu'il s'en faict mention aux testamens, ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main, que le medecin ne leur ayt donné l'extresme sentence. Et Dieu sçait lors, entre la douleur et la frayeur, de quel bon jugement ils vous le patissent. Parce que ceste syllabe frappoit trop rudement leurs oreilles, et que cette voix leur sembloit malencontreuse, les Romains avoient appris de l'amollir ou l'estendre en perifrases. Au lieu de dire il est mort, *il a cessé de vivre*, disent-ils, *il a vescu*. Pourveu que ce soit vie, soit-elle passée, ils se consolent. Nous en avons emprunté nostre *feu** Maistre Jehan*. A l'adventure est-ce que, comme on dict, le terme vaut l'argent. Je naquis entre onze heures et midi le dernier jour de febvrier, mil cinq cent trente-trois, comme nous comptons à cette heure commençant l'an en janvier. Il n'y a justement que quinze jours que j'ay franchi trente-neuf ans, il m'en faut pour le moins encore autant. Cependant s'empêcher du pensement de chose si esloignée, ce seroit folie. Mais quoy? les jeunes et les vieux laissent la vie de mesme condition. Nul n'en sort autrement qui si tout presentement il y entroit : joinct qu'il n'est homme si decrepite, tant qu'il voit Mathusalem devant, qui ne pense avoir encore vingt ans dans le

corps. Davantage, pauvre fol que tu es, qui t'a estably les termes de ta vie? Tu te fondes sur les contes des medecins. Regarde plustost l'effect et l'experience. Par le commun train des choses, tu vis pieça par faveur extraordinaire. Tu as passé les termes accoustumez de vivre. Et qu'il soit ainsi, compte de tes connoissans, combien il en est mort avant ton aage, plus qu'il n'en y a qui l'ayent atteint : et de ceux mesmes qui ont annobli leur vie par renommée, fais en registre; et j'entreray en gageure d'en trouver plus qui sont morts avant qu'apres trente-cinq ans. Il est plein de raison et de pieté de prendre exemple de l'humanité même de Jesus-Christ. Or il finit sa vie à trente-trois ans. Le plus grand homme, simplement homme, Alexandre, mourut aussi à ce terme. — Combien a la mort de façons de surprise!

Je laisse à part les fievres et les pleuresies. Qui eust jamais pensé qu'un Duc de Bretaigne deust estre estouffé de la presse, comme fut celuy-là à l'entrée du pape Clement mon voisin, à Lyon? N'as-tu pas veu tuer un de nos Roys en se jouant? Et un de ses ancestres* mourut-il pas choqué par un pourceau? Æschylus, menassé de la cheute d'une maison, a beau se tenir à l'airte, le voyla assommé d'un toict de tortuē, qui eschappa des pattes d'un aigle en l'air : l'autre mourut d'un grain de raisin*: un Empereur de l'egratigneure d'un peigne en se testonnant; Æmylius Lepidus pour avoir heurté du pied contre le seuil de son huis : et Aufidius pour avoir choqué en entrant contre la porte de la chambre du Conseil. Le pauvre Bebius, juge, cependant qu'il donne delay de huictaine à une partie, le voylà saisi, le sien de vivre* estant expiré : et Caius Julius, medecin, gressant les yeux d'un patient, voyla la mort qui clost les siens. Et s'il m'y faut mesler, un mien frere le Capitaine Sainct Martin, aagé de vingt trois ans, qui avoit desja faict assez bonne preuve de sa valeur, jouant à la paume, receut un coup d'esteuf, qui l'assena un peu au-dessus de l'oreille droitte, sans aucune apparence de contusion, ny de blessure : il ne s'en assit, ny reposa : mais cinq ou six heures après il mourut d'une apoplexie que ce coup luy causa. Ces exemples si frequents et si ordinaires nous passans devant les yeux, comme est-il possible qu'on se puisse deffaire du pensement de la mort, et qu'à chasque instant il ne nous semble qu'elle nous tienne au collet? Qu'importe-t'il, me direz-vous, comment que ce soit, pourveu qu'on ne s'en donne point de la peine? Je suis de cet advis : et en quelque maniere qu'on se puisse mettre à l'abri des coups, fust-ce sous la peau d'un veau, je ne suis pas homme qui y reculast, car il me suffit de passer à mon aise : et le meilleur jeu que je me puisse donner, je le prens, si peu glorieux au reste et exemplaire que vous voudrez. Mais c'est folie d'y penser arriver par là. Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent : de mort nulles nouvelles. Tout cela est beau : mais aussi quand elle arrive, ou à eux ou à leurs femmes, enfans, et amis, les surprenant en dessoude et au descouvert, quels tourmens, quels cris, quelle rage et quel desespoir les accable! Vistes-vous jamais rien si

rabaissé, si changé, si confus? Il y faut pourvoir de meilleure heure. Et cette nonchallance bestiale, quand elle pourroit loger en teste d'un homme d'entendement (ce que je trouve entierement impossible), nous vend trop cher ses denrées. Si c'estoit ennemy qui se peust eviter, je conseillerois d'emprunter les armes de la couardise : mais puisqu'il ne se peut, puisqu'il vous attrappe fuyant et poltron aussi bien qu'honneste homme, et que nulle trempe de cuirasse vous couvre, apprenons à le soustenir de pied ferme, et à le combattre : et pour commencer à luy oster son plus grand advantage contre nous, prenons voye toute contraire a la commune. Ostons-luy l'estrangeté, pratiquons-le, accoustumons-le, n'ayons rien si souvent en la teste que la mort : à tous instans representons-la à nostre imagination et en tous visages. Au broncher d'un cheval, à la cheute d'une tuille, à la moindre piqueure d'espeingle, remachons soudain, *Et bien quand ce seroit la mort mesme :* et là-dessus roidissons-nous, et nous efforçons. Parmy ces festes et la joye ayons tousjours ce refrein de la souvenance de nostre condition; et ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir que parfois il ne nous repasse en la memoire, en combien de sortes cette nostre allegresse est en butte à la mort, et de combien de prises elle la menasse. Ainsi faisoient les Egyptiens, qui au milieu de leurs festins et parmy leur meilleure chere, faisoient apporter l'Anatomie seche d'un homme, pour servir d'advertissement aux conviez. Il est incertain où la mort nous attende, attendons-la par tout. La premeditation de la mort, est premeditation de la liberté. Qui a appris à mourir, il a desappris à servir. Il n'y a rien de mal en la vie, pour celuy qui a bien compris que la privation de la vie n'est pas mal. Le sçavoir mourir nous affranchit de toute subjection et contraincte. Paulus Æmilius respondit à celuy que ce miserable Roy de Macedoine son prisonnier luy envoyoit, pour le prier de ne le mener pas en son triomphe, *Qu'il en fasse la requeste à soy-mesme.*

Notre religion n'a point eu de plus asseuré fondement humain, que le mespris de la vie. Non seulement le discours de la raison nous y appelle; car pourquoy craindrions-nous de perdre une chose, laquelle perduë ne peut estre regrettée? mais aussi puisque nous sommes menacez de tant de façons de mort, n'y a-t'il pas plus de mal à les craindre toutes qu'à en soustenir une? Que chaut-il quand ce soit, puisqu'elle est inevitable? A celui qui disoit à Socrate : « Les trente tyrans t'ont condamné à la mort? — *Et nature eux,* » respondit-il. Quelle sottise de nous peiner, sur le point du passage à l'exemption de toute peine! Comme nostre naissance nous apporta la naissance de toutes choses : aussi fera la mort de toutes choses, nostre mort. Parquoy c'est pareille folie de pleurer de ce que d'icy à cent ans nous ne vivrons pas, que de pleurer de ce que nous ne vivions pas il y a cent ans. La mort est origine d'une autre vie : ainsi pleurasmes-nous, et ainsi nous cousta-t'il d'entrer en cette-cy : ainsi nous despouillasmes-

nous de nostre ancien voile, en y entrant. Rien ne peut estre grief, qui n'est qu'une fois. Est-ce raison de craindre si longtemps, chose de si brief temps? Le longtemps vivre, et le peu de temps vivre est rendu tout un par la mort. Car le long et le court n'est point aux choses qui ne sont plus. Aristote dit qu'il y a des petites bestes sur la rivière Hypanis, qui ne vivent qu'un jour. Celle qui meurt à cinq heures du matin, elle meurt en jeunesse: celle qui meurt à cinq heures du soir, meurt en sa décrépitude. Qui de nous ne se mocque de voir mettre en consideration d'heur ou de malheur, ce moment de durée? Le plus et le moins en la nostre, si nous la comparons à l'éternité, ou encores à la durée des montaignes, des rivieres, des estoilles des arbres, et mesme d'aucuns animaux, n'est pas moins ridicule.

Mais Nature nous y force. « Sortez, dit-elle, de ce monde, comme vous y estes entrez. Le mesme passage que vous fistes de la mort à la vie, sans passion et sans frayeur, refaites-le de la vie à la mort. Vostre mort est une des pieces de l'ordre de l'Univers, une piece de la vie du monde.

« Changeray-je pas pour vous cette belle contexture des choses? C'est la condition de votre creation; c'est une partie de vous que la mort: vous vous fuyez vous mesmes. Cettuy vostre estre, que vous jouyssez, est egalement party à la mort et à la vie. Le premier jour de vostre naissance vous achemine à mourir comme à vivre. Tout ce que vous vivez, vous le desrobez à la vie: c'est à ses despens. Le continuel ouvrage de vostre vie, c'est bastir la mort. Vous estes en la mort pendant que vous estes en la vie: car vous estes apres la mort, quand vous n'estes plus en vie. Ou, si vous l'aymez mieux ainsi, vous estes mort apres la vie: mais pendant la vie vous estes mourant: et la mort touche bien plus rudement le mourant que le mort, et plus vivement et essentiellement. Si vous avez faict vostre profit de la vie, vous en estes repeu, allez-vous-en satisfait. Si vous n'en avez sçeu user; si elle vous estoit inutile, que vous chaut-il de l'avoir perduë? à quoy faire la voulez-vous encores?

« La vie n'est de soy ny bien ny mal: c'est la place du bien et du mal, selon que vous la leur faictes. Et si vous avez vescu un jour, vous avez tout veu: un jour est égal à tous jours. Il n'y a point d'autre lumiere, ny d'autre nuict. Ce soleil, cette lune, ces estoiles, cette disposition, c'est celle mesme que vos ayeuls ont jouye, et qui entretiendra vos arriere-nepveux. Et au pis aller, la distribution et varieté de tous les actes de ma comedie, se parfournit en un an. Si vou avez pris garde au bransle de mes quatre saisons, elles embrassen l'enfance, l'adolescence, la virilité, et la vieillesse du monde. Il a joüé son jeu: il n'y sçait autre finesse que de recommencer; ce sera tous jours cela mesme. Je ne suis pas deliberée de vous forger autres nouveaux passe-temps. Faictes place aux autres, comme d'autres vous l'ont faicte. L'egalité est la premiere piece de l'equité. Qui se peut plaindre d'estre compris où tous sont compris? Aussi avez-vous beau

vivre, vous n'en rabattrez rien du temps que vous avez à estre mort: c'est pour neant: aussi long-temps serez-vous en cet estat-là que vous craignez, comme si vous estiez mort en nourrisse.

« Et si vous mettray en tel point, auquel vous n'aurez aucun mescontentement: ny ne desirerez la vie que vous plaignez tant. La mort est moins à craindre que rien, s'il y avoit quelque chose de moins que rien. Elle ne vous concerne ny mort ny vif: vif, parce que vous estes: mort parce que vous n'estes plus. Davantage nul ne meurt avant son heure. Ce que vous laissez de temps, n'estoit non plus vostre, que celuy qui s'est passé avant vostre naissance, et ne vous touche non plus. Où que vostre vie finisse, elle y est toute. L'utilité du vivre n'est pas en l'espace : elle est en l'usage. Tel a vescu long-temps, qui a peu vescu. Attendez-vous y pendant que vous y estes. Il gist en votre volonté, non au nombre des ans que vous ayez assez vescu. Pensez-vous jamais n'arriver là, où vous alliez sans cesse? encore n'y a-t'il chemin qui n'aye son issuë. Et si la compaignie vous peut soulager, le monde ne va-t'il pas mesme train que vous allez! Tout ne branle-il pas vostre branle! y a-il chose qui ne vieillisse quant et vous? Mille homme, mille animaux et mille autres creatures meurent en ce mesme instant que vous mourez. Aquoy faire y reculez-vous, si vous ne pouvez tirer arriere? Vous en avez veu qui se sont bien trouvez de mourir, eschevant par là des grandes miseres. Mais quelqu'un qui s'en soit mal trouvé, en avez-vous veu? Si est-ce grande simplesse, de condamner chose que vous n'avez esprouvée ny par vous ny par autre. Pourquoy te plains-tu de moy et de la destinée? Te faisons-nous tort? Est-ce à toy de nous gouverner, ou à nous toy? Encore que ton aage ne soit pas achevé, ta vie l'est. Un petit homme est entier comme un grand. Ny les hommes ny leurs vies ne se mesurent à l'aune.

« Chiron refusa l'immortalité, informé des conditions d'icelle, par le dieu mesme du temps, et de la durée, Saturne son pere. Imaginez de vray, combien seroit une vie perdurable, moins supportable à l'homme et plus penible, que n'est la vie que je luy ay donnée. Si vous n'aviez la mort, vous me maudiriez sans cesse de vous en avoir privé. J'y ay à escient meslé quelque peu d'amertume, pour vous empescher, voyant la commodité de son usage, de l'embrasser trop avidement et indiscretement. Pour vous loger en ceste moderation*, ny de fuir la vie, ny de refuir à la mort, que je demande de vous, j'ay temperé l'une et l'autre entre la douceur et l'aigreur. J'appris à Thalès le premier de vos sages, que le vivre et le mourir estoit indifferent: par où, à celuy qui luy demanda pourquoy donc il ne mouroit, il respondit très- sagement, *Pour ce qu'il est indifferent*. L'eau, la terre, l'air et le feu, et autres membres de ce mien bastiment, ne sont non plus instruments de ta vie, qu'instruments de ta mort. Pourquoy crains-tu ton dernier jour? Il ne confere non plus à ta mort que chascun des autres. Le dernier pas ne faict pas la lassitude, il la de-

clare. Tous les jours vont à la mort : le dernier y arrive. » Voyla les bons advertissements de nostre mere Nature.

PÉDANTISME, SCIENCE, SAGESSE.

A la mode dequoy nous sommes instruicts, il n'est pas merveille, si ny les escoliers, ny les maistres n'en deviennent pas plus habiles, quoy qu'ils s'y facent plus doctes. De vray le soin et la despense de nos peres ne vise qu'à nous meubler la teste de science : du jugement et de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un passant à nostre peuple, *O le sçavant homme !* Et d'un autre, *O le bon homme !* Il ne faudra pas à destourner les yeux et son respect vers le premier. Il faudroit un tiers crieur : O les lourdes testes ! Nous nous enquerons volontiers : Sçait-il du grec ou du latin ? escrit-il en vers ou en prose ? mais, s'il est devenu meilleur ou plus advisé, c'estoit le principal, et c'est ce qui demeure derriere. Il falloit s'enquerir qui est mieux sçavant, non qui est plus sçavant.

Nous ne travaillons qu'à remplir la memoire, et laissons l'entendement et la conscience vuide. Tout ainsi que les oiseaux vont quelquefois à la queste du grain, et le portent au bec sans le taster, pour en faire bechée à leurs petits : ainsi nos pedans vont pillotans la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs levres, pour la degorger seulement, et mettre au vent. C'est merveille combien proprement la sottise se loge sur mon exemple. Est-ce pas faire de mesme ; ce que je fay en la plus part de cette composition ? Je m'en vay escornifflant par-cy, par-là, des livres, les sentences qui me plaisent, non pour les garder (car je n'ay point de gardoire), mais pour les transporter en cettuy-cy ; où, à vray dire, elles ne sont plus miennes, qu'en leur premiere place.

Nous prenons en garde les opinions et le sçavoir d'autruy, et puis c'est tout : il les faut faire nostres. Nous semblons proprement celuy, qui ayant besoin de feu, en iroit querir chez son voisin, et en ayant trouvé un beau et grand, s'arresteroit là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soy. Que nous sert-il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digere, si elle ne se transforme en nous, si elle ne nous augmente et fortifie : Pensons-nous que Lucullus, que les lettres rendirent et formerent si grand capitaine sans experience, les eust prises à nostre mode ? Nous nous laissons si fort aller sur les bras d'autruy, que nous aneantissons nos forces. Me veux-je armer contre la crainte de la mort ? c'est aux despens de Seneca. Veux-je tirer de la consolation pour moy ou pour un autre ? je l'emprunte de Cicero : je l'eusse prise en moy-mesme, si on m'y eust exercé. Je n'aime point cette suffisance relative et mendiée. Quand bien nous

pourrions estre sçavans du sçavoir d'autruy, au moins sages ne pouvons-nous estre que de nostre propre sagesse.

Je hai le sage qui n'est pas sage pour soy-mesme. Dionysius se moquoit des grammairiens, qui ont soin de s'enquerir des maux d'Ulysses, et ignorent les propres : des musiciens, qui accordent leurs flutes, et n'accordent pas leurs mœurs : des orateurs, qui etudient à dire justice, non à la faire. Si nostre ame n'en va un meilleur bransle, si nous n'en avons le jugement plus sain, j'aimerois aussi cher que mon escolier eust passé le temps à jouer à la paume : au moins le corps en seroit plus allegre. Voyez-le revenir de là, apres quinze ou seize ans employez, il n'est rien si mal propre à mettre en besogne : tout ce que vous y recognoissez davantage, c'est que son latin et son grec l'ont rendu plus sot et presomptueux qu'il n'estoit party de la maison. Il en devoit rapporter l'ame pleine, il ne l'en rapporte que bouffie : et l'a seulement enflée, en lieu de la grossir.

A un enfant de maison, qui recherche les lettres, non pour le gain (car une fin si abjecte est indigne de la grace et faveur des Muses, et puis elle regarde et depend d'autruy) ny tant pour les commoditez externes, que pour les siennes propres, et pour s'en enrichir et parer au dedans, ayant plustost envie d'en reussir habil'homme, qu'homme sçavant, je voudrois aussi qu'on fust soigneux de luy choisir un conducteur, qui eust plustost la teste bien faicte, que bien pleine : et qu'on y requist tous les deux, mais plus les mœurs et l'entendement que la science : et qu'il se conduisist en sa charge d'une nouvelle maniere.

On ne cesse de criailler à nos oreilles, comme qui verseroit dans un entonnoir ; et nostre charge ce n'est que redire ce qu'on nous a dit. Je voudrois qu'il corrigeast cette partie ; et que de belle arrivée, selon la portée de l'ame, qu'il a en main ; il commençast à la mettre sur la montre, luy faisant gouster les choses, les choisir et discerner d'elle-mesme : quelquefois luy ouvrant le chemin, quelquefois le luy laissant ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente et parle seul : je veux qu'il escoute son disciple parler à son tour. Socrates et depuis Arcesilaus faisoient premierement parler leurs disciples, et puis ils parloient à eux. Il est bon qu'il le face trotter devant luy, pour juger de son train : et jusques à quel point il se doibt ravaller, pour s'accommoder à sa force. A faute de cette proportion, nous gastons tout. Et de la sçavoir choisir et s'y conduire bien mesurement, c'est une des plus ardues besoignes que je sçache : et est l'effect d'une haute ame et bien forte, sçavoir condescendre à ces alleures pueriles, et les guider. Je marche plus ferme, et plus seur, à mont qu'à val. Ceux qui, comme nostre usage porte, entreprennent d'une mesme leçon et pareille mesure de conduite, regenter plusieurs esprits de si diverses mesures et formes : ce n'est pas merveille, si en tout un peuple d'enfans ils en rencontrent à peine deux ou trois, qui rapportent quelque juste fruit de leur discipline *Qu'il* ne luy demande pas seulement compte des mots de sa leçon,

mais du sens et de la substance. Et qu'il juge du profit qu'il aura fait, non par le tesmoignage de sa memoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le luy face mettre en cent visages, et accommoder à autant de divers subjets, pour voir s'il l'a encore bien pris et bien faict sien, prenant l'instruction à son progrez, des pedagogismes de Platon. C'est tesmoignage de crudité et indigestion que de regorger la viande comme on l'a avallée : l'estomach n'a pas faict son operation, s'il n'a faict changer la façon et la forme à ce qu'on luy avoit donné à cuire. Nostre ame ne branle qu'à credit, liée et contrainte à l'appetit des fantaisies d'autruy, serve et captivée sous l'authorité de leur leçon. On nous a tant assubjectis aux cordes, que nous n'avons plus de franches alleures : nostre vigueur et liberté est esteinte.

Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs, mais elles en font apres le miel, qui est tout leur ; ce n'est plus thin, ni marjolaine : ainsi les pieces empruntées d'autruy, il les transformera et confondra, pour en faire un ouvrage tout sien : à sçavoir son jugement, son institution, son travail et estude ne vise qu'à le former. Qu'il cele tout ce dequoy il a esté secouru, et ne produise que ce qu'il en a faict. Les pilleurs, les emprunteurs, mettent en parade leurs bastiments, leurs achapts, non pas ce qu'ils tirent d'autruy. Vous ne voyez pas les espices d'un homme de Parlement : vous voyez les alliances qu'il a gaignées, et honneurs à ses enfants. Nul ne met en compte publique sa recette : chacun y met son acquest.

Le gain de nostre estude, c'est en estre devenu meilleur et plus sage. C'est (disoit Epicharmus) l'entendement qui voyt et qui oyt : c'est l'entendement qui approfite tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine et qui regne : toutes autres choses sont aveugles, sourdes et sans ames. Certes nous le rendons servile et coüard, pour ne luy laisser la liberté de rien faire de soy. Qui demande jamais à son disciple ce qu'il luy semble de la rhetorique et de la grammaire, de telle ou telle sentence de Ciceron ? On nous les placque en la memoire toutes empennées, comme des oracles, où les lettres et les syllabes sont de la substance de la chose. Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir : c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa memoire. Ce qu'on sçait droit lement, on en dispose, sans regarder au patron, sans tourner les yeux vers son livre. Fascheuse suffisance, qu'une suffisance pure livresque Je m'attens qu'elle serve d'ornement, non de fondement : suivant l'advis de Platon, qui dit, la fermeté, la foy, la sincerité, estre la vraye philosophie.

PHILOSOPHIE, VERTU.

L'ame qui loge la *Philosophie* doit par sa santé rendre sain encore le corps : elle doit faire luire jusques au dehors, son repos, et son aise : doit former à son moule le port exterieur, et l'armer par consequent d'une gracieuse fierté, d'un maintient actif, et allaigre, et d'une contenance contente et debonnaire. La plus expresse marque de la sagesse, c'est une esjouissance constante : son estat est comme des choses au-dessus de la Lune, toujours serein. C'est *Baroco* et *Baralipton*, qui rendent leurs suppposts ainsi crottez et enfumez ; ce n'est pas elle, ils ne la cognoissent que par ouyr dire. Comment ? elle faict estat de sereiner les tempestes de l'ame, et d'apprendre la faim et les fiebvres à rire, non par quelques Epicycles imaginaires, mais par raisons naturelles et palpables.

Elle a pour son but, la *vertu :* qui n'est pas, comme dit l'eschole, plantée à la teste d'un mont coupé, rabotteux et inaccessible. Ceux qui l'ont approchée, la tiennent, au rebours, logée dans une belle plaine fertile et fleurissante : d'où elle void bien sous soy toutes choses, mais si peut-on y arriver, qui en sçait l'addresse, par des routes ombrageuses, gazonnées, et doux-fleurantes : plaisamment et d'une pente facile et polie, comme est celle des voutes celestes. Pour n'avoir hanté cette Vertu supreme, belle, triomphante, amoureuse, delicieuse pareillement et courageuse, ennemie professe et irreconciliable d'aigreur, de desplaisir, de crainte, et de contrainte ayant pour guide nature, fortune et volupté pour compagnes : ils sont allez selon leur foiblesse, feindre cette sotte image, triste, querelleuse, despite, menaceuse, mineuse, et la placer sur un rocher à l'escart emmy des ronces, fantosme à estonner les gens.

A MONSEIGNEUR MONSIEUR DE L'HOSPITAL

CHANCELLIER DE FRANCE

Monseigneur, j'ay opinion que vous autres à qui la fortune et la raison ont mis en main le gouvernement des affaires du monde, ne cherchez rien plus curieusement que par où vous puissiez arriver à la cognoissance des hommes de vos charges : car à peine est il nulle communauté si chestifve, qui n'aye en soy des hommes assez pour fournir commodément à chascun de ses offices, pourveu que le despartement et le triage s'en peust justement faire. Et ce poinct là gaigné, il ne resteroit rien pour arriver à la parfaicte composition d'un *estat*. Or à mesure que cela est le plus souhaitable, il est aussi plus

difficile, veu que ny vos yeulx ne se peuvent estendre si loing, que de trier et choisir parmy une si grande multitude et si espandue, ny ne peuvent entrer jusques au fond des cœurs pour y veoir les intentions et la conscience, pieces principales à considerer : de maniere qu'il n'a esté nulle chose publicque si bien establie, en laquelle nous ne remarquions souvent la faute de ce departement et de ce chois. Et en celles où l'ignorance et la malice, le fard, les faveurs, les brigues et la violence commandent, si quelque eslection se veoid faicte meritoirement et par ordre, nous le devons sans doute à la fortune, qui par l'inconstance de son bransle divers s'est pour ce cou prencontrée au train de la raison. Monsieur, ceste consideration m'a souvent consolé sçachant M. Estienne de la Boëtie l'un des plus propres et necessaires hommes aux premieres charges de la France, avoir tout du long de sa vie croupy, mesprisé ez cendres de son fouyer domestique, au grand interést de nostre bien commun : car quant au sien particulier, je vous advise, Monsieur, qu'il estoit si abondamment garny des biens et des thresors qui desfient la fortune, que jamais homme n'a vescu plus satisfaict ny plus content. Je sçais bien qu'il estoit eslevé aux dignitez de son quartier qu'on estime des grandes : et sçais dadvantage que jamais homme n'y apporta plus de suffisance, et que en l'aage de trente-deux ans qu'il mourut, il avoit acquis plus de vraye reputation en ce reng là que nul autre avant luy. Mais tant y a que ce n'est pas raison de laisser en l'estat de soldat un digne capitaine ny d'employer aux charges moyennes ceulx qui feroient bien encores les premieres.

A la verité, ses forces furent mal mesnagees et trop espargnees. De façon que au dela de sa charge il luy restoit beaucoup de grandes parties oysifves et inutiles : desquelles la chose publicque eust peu tirer du service, et luy de la gloire. Or, Monsieur, puis qu'il a esté si non-chalant, de se pousser soy-mesme en lumiere, comme de malheur la vertu et l'ambition ne logent gueres ensemble : et qu'il a esté d'un siècle si grossier ou si plein d'envie, qu'il n'y a peu nullement estre aydé par le tesmoignage d'autruy; je souhaite merveilleusement que au moins apres luy sa memoire à qui seule meshuy je dois les offices de nostre amitié, receoive le loyer de sa valeur, et qu'elle se loge en la recommendation des personnes d'honneur et de vertu. A ceste cause m'a il prins envie de le mettre au jour, et de vous le presenter, Monsieur, par ce peu de vers latins qui nous restent de luy. Tout au rebours du masson qui met le plus beau de son bastiment vers la rue, et du marchand qui faict monstre et parement du plus riche eschantillon de sa marchandise, ce qui estoit en luy le plus recommendable, le vray suc et moëlle de sa valeur l'ont suivy, et ne nous en est demeure que l'escorce et les fueilles. Qui pourroit faire voir les reglez bransles de son ame, sa pieté, sa vertu, sa justice, la vivacité de son esprit, le poids et la santé de son jugement, la haulteur de ses conceptions si loing eslevees au-dessus du vulgaire,

son sçavoir, les graces compaignes ordinaires de ses actions, la tendre amour qu'il portoit à sa miserable patrie, et sa haine capitale et jurée contre tout vice, mais principalement contre ceste vilaine traficque qui se couve sous l'honorable tiltre de justice, engendreroit certainement à toutes gents de bien une singuliere affection envers luy, meslee d'un merveilleux regret de sa part. Mais, Monsieur, il s'en fault tant que je puisse cela, que du fruict mesmes de ses estudes il n'avoit encores jamais pensé d'en laisser nul tesmoignage à la posterité : et ne nous en est demeuré que ce que par maniere de passe temps il escrivoit quelquesfois. Quoy que ce soit, je vous supplie, Monsieur, le recevoir de bon visage ; et, comme nostre jugement argumente maintesfois d'une chose legiere une bien grande, et que les jeux mesmes des grands personnages rapportent aux clair-voyans quelque merque honnorable du lieu d'ou ils partent, monter par ce sien ouvrage à la cognoissance de luy mesme, et en aymer et embrasser par consequent le nom et la memoire. En quoy, Monsieur, vous ne ferez que rendre la pareille à l'opinion tresresoluë qu'il avoit de vostre vertu ; et si accomplirez ce qu'il a infiniement souhaité pendant sa vie. Car il n'estoit homme du monde en la cognoissance et amitié duquel il se fust plus volontiers veu logé que en la vostre. Mais si quelqu'un se scandalise de quoy si hardiment j'use des choses d'autruy, je l'advise qu'il ne fut jamais rien plus exactement dict ne escript aux escholes des philosophes du droict et des devoirs de la saincte amitié, que ce que ce personnage et moy en avons practiqué ensemble. Au reste, Monsieur, ce legier present pour mesnager d'une pierre deux coups, servira aussi, s'il vous plaist, à vous tesmoigner l'honneur et reverence que je porte à vostre suffisance, et qualitez singulieres qui sont en vous. Car quant aux estrangieres et fortuites, ce n'est pas de mon goust de les mettre en ligne de compte.

Monsieur, je supplie Dieu qu'il vous doint tresheureuse et longue vie. De Montaigne ce 30 avril 1570.

Vostre humble et obeïssant serviteur.

MICHEL DE MONTAIGNE.

DE L'AMITIÉ.

Au demourant, ce que nous appellons ordinairement amis et amitiez, ce ne sont qu'accointances et familiaritez nouees par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En l'amitié de quoy je parle, elles se meslent et confondent l'une en l'aultre d'un meslange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la cousture qui les a ioinctes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aymoys, je sens que cela ne se peult exprimer qu'en

respondant, « Parce que c'estoit luy; parce que c'estoit moy.» Il y a, au delà de tout mon discours et ce que j'en puis dire particulierement, je ne sçais quelle force inexplicable et fatale, mediatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, et par des rapports que nous oyions l'un de l'aultre, qui faisoient en nostre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports : je croys par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms; et à nostre premiere rencontre, qui feust par hazard en une grande feste et compaignie de ville, nous nous trouvasmes si prins, si cogneus, si obligez entre nous, que rien dez lors ne nous feut si proche que l'un à l'aultre. Il escrivit une satyre latine excellente, qui est publiee, par laquelle il excuse et explique la precipitation de nostre intelligence, si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé (car nous estions tous deux hommes faicts, et luy plus de quelque annee), elle n'avoit point à perdre de temps; et n'avoit à se regler au patron des amitiez molles et regulieres, ausquelles il faut tant de precautions de longue et prealable conversation. Cette cy n'a point d'aultre idee que d'elle mesme et ne se peult rapporter qu'à soy : ce n'est pas une speciale consideration, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille; c'est je ne sçay quelle quintessence de tout ce meslange, qui ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille : je dis perdre, à la verité, ne nous reservant rien qui nous feust propre, ny qui feust ou sien, ou mien.

Quand Lelius, en presence des consuls romains, lesquels, aprez la condamnation de Tiberius Gracchus, poursuyvoient touts ceulx qui avoient esté de son intelligence, veint à s'enquerir de Caïus Blossius (qui estoit le principal de ses amis) combien il eust voulu faire pour luy, et qu'il eust respondu, « Toutes choses. — Comment toutes choses ? suyvit il : et quoi! s'il t'eust commandé de mettre le feu en nos temples ? — Il ne l'eust jamais commandé, repliqua Blossius. — Mais s'il l'eust faict? adjousta Lelius. — J'y eusse obey, » respondict il. S'il estoit si parfaictement amy de Gracchus, comme disent les hommes, il n'avoit que faire d'offenser les consuls par cette derniere et hardie confession ; et ne se debvoit despartir de l'asseurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus. Mais toutesfois ceulx qui accusent cette reponse comme seditieuse, n'entendent pas bien ce mystere, et ne presupposent pas, comme il est, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche, et par puissance et par cognoissance; ils estoient plus amis que citoyens, plus amis qu'amis ou qu'ennemis de leur païs, qu'amis d'ambition et de trouble; s'estant parfaictement commis l'un à l'aultre, ils tesnoient parfaictement les resnes de l'inclination l'un de l'aultre : et faictes guider cet harnois par la vertu et conduicte de la raison, comme aussi est il du tout impossible de l'atteler sans cela, la response de Blossius est telle qu'elle debvoit estre. Si leurs actions se desmancherent, ils n'estoyent ny amis, selon

ma mesure, l'un de l'aultre, ny amis à eulx mesmes. Au demourant, cette response ne sonne non plus que feroit la mienne à qui s'enquerroit à moy de cette façon : « Si vostre volonté vous commandoit de tuer vostre fille, la tueriez vous ? » et que je l'accordasse : car cela ne porte aulcun tesmoignage de consentement à ce faire ; parce que je ne suis point en doubte de ma volonté, et tout aussi peu de celle d'un tel amy. Il n'est pas en la puissance de touts les discours du monde de me desloger de la certitude que j'ay des intentions et jugements du mien : aulcune de ses actions ne me sçauroit estre presentee quelque visage qu'elle eust, que je n'en trouvasse incontinent le ressort. Nos ames ont charié si uniement ensemble ; elles se sont considerees d'une si ardente affection, et de pareille affection descouvertes jusques au fin fond des entrailles l'une de l'aultre, que non seulement je cognoissois la sienne comme la mienne, mais je me feusse certainement plus fié à luy* de moy, qu'à moy. Qu'on ne mette pas en ce reng les aultres amitiez communes ; j'en ay autant de cognoissance qu'un aultre, et des plus parfaictes de leur genre : mais je ne conseille pas qu'on confonde leurs regles : on s'y tromperoit. Il fault marcher en ces aultres amitiez la bride à la main, avecques prudence et precaution : la liaison n'est pas nouee en maniere qu'on n'ait aulcunement à s'en desfier. « Aimez le, disoit Chilon, comme ayant quelque jour à le haïr ; haïssez-le comme ayant à l'aimer. » Ce precepte qui est si abominable en cette souveraine et maistresse amitié, il est salubre en l'usage des amitiez ordinaires et coustumieres ; à l'endroit desquelles il fault employer le mot qu'Aristote avoit tres-familier : O mes amys ! il n'y a nul amy.» En ce noble commerce, les offices et les bienfaicts, nourriciers des aultres amitiez, ne meritent pas seulement d'estre mis en compte ; cette confusion si pleine de nos volontez en est cause : car tout ainsi que l'amitié que je me porte ne reçoit point augmentation pour le secours que je me donne au besoing, quoy que dient les stoïciens, et comme je ne me sais aulcun gré du service que je me foys, aussi l'union de tels amis estant veritablement parfaicte, elle leur faict perdre le sentiment de tels debvoirs, et haïr et chasser d'entre eulx ces mots de division* et de difference, bienfaict, obligation, recognoissance, priere, remerciement et leurs pareils. Tout estant par effect, commun entre eulx, volontez, pensements, jugements, biens, honneur et vie, et leur convenance n'estant qu'une ame en deux corps, selon la trespropre definition d'Aristote, ils ne se peuvent ny prester, ny donner rien.

Si, en l'amitié de quoy je parle, l'un pouvoit donner à l'autre, ce seroit celui qui recevroit le bienfaict qui obligeroit son compaignon : car cherchant l'un et l'aultre, plus que toute aultre chose, de s'entre bienfaire, celuy qui en preste la matiere et l'occasion est celuy qui faict le libéral, donnant ce contentement à son amy d'effectuer en son endroict ce qu'il desire le plus. Quand le philosophe Diogenes avoit faulte d'argent, il disoit, qu'il le redemandoit à ses amis, non qu'il

e demandoit. Et pour montrer comment cela se practique par effect, j'en reciteray un ancien exemple singulier. Edamida, corinthien, avoit deux amis. Charixenus, sicyonien, et Areteus, corinthien: venant à mourir, estant pauvre, et ses deux amis riches, il feit ainsi son testament: « Je legue à Areteus de nourrir ma mere, et l'entretenir en sa vieillesse: a Charixenus, de marier ma fille, et luy donner le douaire le plus grand qu'il pourra: et au cas que l'un d'eulx vienne a defaillir, je substitue en sa part celuy qui survivra. » Ceulx qui les premiers veirent ce testament, s'en mocquerent; mais ses heritiers en ayant esté advertis, l'accepterent avec un singulier contentement: et l'un d'eulx, Charixenus, estant trespassé cinq jours aprez, la substitution estant ouverte en faveur d'Areteus, il nourrit curieusement cette mere; et de cinq talents qu'il avoit en ses biens, il en donna les deux et demy en mariage à une sienne fille unique, et deux et demy pour le mariage de la fille d'Eudamidas, desquelles il feit les nopces en mesme jour.

Cet exemple est bien plein, si une condition en estoit à dire, qui est la multitude d'amis; car cette parfaicte amitié de quoi je parle est indivisible: chascun se donne si entier à son amy, qu'il ne luy reste rien à despartir ailleurs; au rebours, il est marry qu'il ne soit double, triple ou quadruple, et qu'il n'ayt plusieurs ames et plusieurs volontez, pour les conferer toutes à ce subject. Les amitiez communes, on les peult despartir; on peult aimer en cettuy cy la beauté; en cet aultre la facilité de ses mœurs; en l'aultre, la liberalité; en celuy là, la paternité; en cet aultre, la fraternité; ainsi du reste; mais cette amitié qui possede l'ame et la regente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. Si deux en mesme temps demandoient à estre secourus, auquel courriez-vous? S'ils requeroient des offices contraires, quel ordre y trouveriez-vous? Si l'un commettoit à vostre silence chose qui feust utile à l'aultre de sçavoir, comment vous en demesleriez-vous? L'unique et principale amitié descoust toutes aultres obligations: le secret que j'ai juré de ne deceler à un aultre, je le puis sans parjure communiquer à celuy qui n'est pas aultre, c'est moy. C'est un assez grand miracle de se doubler; et n'en cognoissent pas la haulteur ceux qui parlent de se tripler. Rien n'est extreme qui a son pareil: et qui presupposera que de deux j'en ayme autant l'un que l'aultre, et qu'ils s'entr'ayment et m'ayment autant que je les ayme, il multiplie en confrairie la chose la plus une et unie, et de quoy une seule est encores la plus rare à trouver au monde. Le demourant de cette histoire convient tresbien à ce que je disois: car Eudamidas donne pour grace et pour faveur à ses amis de les employer à son besoing; il les laisse heritiers de cette sienne liberalité, qui consiste à leur mettre en main les moyens de luy bienfaire: et sans doubte la force de l'amitié se montre bien plus richement en son faict qu'en celuy d'Aretus. Somme, ce sont effects inimaginables à qui n'en a gousté, et qui me font honnorer à merveille a

response de ce jeune soldat à Cyrus, s'enquerant à luy pour combien il vouldroit donner un cheval par le moyen duquel il vencit de gaigner le prix de la course, et s'il le vouldroit eschanger à un royaume : « Non certes, sire ; mais bien le lairrois je volontiers pour en acquerir un amy, si je trouvois homme digne de telle alliance. » Il ne disoit pas mal, si je trouvois; car on treuve facilement des hommes propres à une superficielle accointance ; mais en cette cy, en laquelle on negocie du fin fond de son courage, qui ne faict rien de reste certes il est besoing que tous les ressorts soyent nets et seurs parfaictement.

FAITS DIVERS DE LA VIE DES ANIMAUX.

Le *renard*, dequoy se servent les habitants de la Thrace, quand ils veulent entreprendre de passer par dessus la glace de quelque riviere gelée, et le laschent devant eux pour cet effet, quand nous le verrions au bord de l'eau approcher son oreille bien près de la glace, pour sentir s'il orra d'une longue ou d'une voisine distance bruire l'eau courant au dessous ; et selon qu'il trouve par-là, qu'il y a plus ou moins d'espesseur en la glace, se reculer, ou s'avancer ; puis n'aurions-nous pas raison de juger qu'il luy passe par la teste ce mesme discours, qu'il feroit en la nostre : et que c'est une ratiocination et consequence tirée du sens naturel : ce qui fait bruit, se remue ; ce qui se remue, n'est pas gelé ; ce qui n'est pas gelé, est liquide, et ce qui est liquide, plie sous le faix. Car d'attribuer cela seulement à une vivacité du sens de l'ouye, sans discours et sans conséquence, c'est une chimère, et ne peut entrer en nostre imagination. De mesme faut-il estimer de tant de sortes de ruses et d'inventions, de quoy les bestes se couvrent des entreprinses que nous faisons sur elles.

Comme nous avons une *chasse*, qui se conduit plus par subtilité, que par force, comme celle des coliers de nos lignes et de l'hameçon, il s'en void aussi de pareilles entre les bestes. Aristote dit, que la *seche* jette de son col un boyau long comme une ligne, qu'elle estend au loing en le laschant, et le retire à soy quand elle veut : à mesure qu'elle apperçoit quelque petit poisson s'approcher, elle le laisse mordre le bout de ce boyau, estant cachée dans le sable, ou dans la vase, et petit à petit le retire jusques à ce que ce petit poisson soit si près d'elle, que d'un sault elle puisse l'attraper.

Quant à la force, il n'est animal au monde en butte de tant d'offenses, que l'homme : il ne nous faut point une baleine, un elephant, un crocodile, ny tels autres animaux, desquels un seul est capable de défaire un grand nombre d'hommes : les pouls sont suffisants pour

faire vacquer la dictature de Sylla : c'est le desjeuner d'un petit ver, que le cœur et la vie d'un grand et triomphant empereur.

Chrysippus, bien qu'en toutes autres choses, autant desdaigneux juge de la condition des animaux, que nul autre philosophe, considerant les mouvements du *chien*, qui se rencontrant en un carrefour à trois chemins, ou à la queste de son maistre qu'il a esgaré, ou à la poursuite de quelque proye qui fuit devant luy, va essayant un chemin après l'autre, et après s'estre assuré des deux, et n'y avoir trouvé la trace de ce qu'il cherche, s'eslance dans le troisiesme sans marchander : il est contraint de confesser, qu'en ce chien-là, un tel discours se passe : J'ay suivy jusques à ce carrefour mon maistre à la trace, il faut nécessairement qu'il passe par l'un de ces trois chemins : ce n'est ny par cettuy-ci, ny par celui-là, il faut donc infailliblement qu'il passe par cet autre : et s'assurant par cette conclusion et discours, il ne se sert plus de son sentiment au troisieme chemin, ny ne le sonde plus, ains s'y laisse emporter par la force de la raison. Ce traict purement dialecticien, et cet usage de propositions divisées et conjoinctes, et de la suffisante enumeration des parties, vaut-il pas autant que le chien le sçasche de soy, que de Trapezonce* ?

Cette action que le philosophe Cleanthes remarqua, retire aux nostres : Il vid, dit-il, des *fourmis* partir de leur fourmiliere, portants le corps d'un fourmi mort, vers une autre fourmiliere, de laquelle plusieurs autres fourmis leur vindrent au devant, comme pour parler à eux ; et apres avoir esté ensemble quelque piece, ceux-ci s'en retournerent, pour consulter, pensez, avec leurs concitoyens, et firent ainsi deux ou trois voyages pour la difficulté de la capitulation. Enfin ces derniers venus apporterent aux premiers un ver de leur taniere, comme pour la rançon du mort, lequel ver les premiers chargerent sur leur dos, et emporterent chez eux, laissants aux autres le corps du trespassé. Voilà l'interpretation que Cleanthes y donna : tesmoignant par là que celles qui n'ont point de voix, ne laissent pas d'avoir pratique et communication mutuelle, de laquelle c'est nostre deffaut que nous ne soyons participants ; et nous meslons à ceste cause sottement d'en opiner.

Les chasseurs nous asseurent, que pour choisir, d'un nombre de petits chiens, celuy qu'on doit conserver pour le meilleur, il ne faut que

mettre la mère au propre de le choisir elle-mesme, comme si on les emporte hors de leur giste, le premier qu'elle y rapportera, sera tousjours le meilleur; ou bien si on fait semblant d'entourner de feu le giste, de toutes parts, celuy des petits, au secours duquel elle courra premierement. Par où il appert qu'elles ont un usage de prognostique que nous n'avons pas : ou qu'elles ont quelque vertu à juger de leurs petits, autre et plus vive que la nostre.

Quant à l'*amitié*, les bestes l'ont, sans comparaison, plus vive et plus constante que n'ont pas les hommes. Hyrcanus le chien du Roy Lysimachus, son maistre mort, demeura obstiné sur son lict, sans vouloir boire ne manger : et le jour qu'on en brusla le corps, il print sa course, et se jetta dans le feu, où il fut bruslé. Comme fit aussi le chien d'un nommé Pyrrhus ; car il ne bougea de dessus le lict de son maistre, depuis qu'il fut mort ; et quand on l'emporta, il se laissa enlever quant et luy, et finalement se lança dans le buscher où on brusloit le corps de son maistre. Il y a certaines inclinations d'affection, qui naissent quelquefois en nous, sans le conseil de la Raison, qui viennent d'une temerité fortuite, que d'autres nomment sympathie : les bestes en sont capables comme nous. Nous voyons les chevaux prendre certaine accointance des uns aux autres, jusques à nous mettre en peine pour les faire vivre ou voyager séparément. On les void appliquer leur affection à certain poil de leurs compaignons, comme à certain visage, et où ils le rencontrent, s'y joindre incontinent avec feste et demonstration de bienveillance; et prendre quelque autre forme à contre cœur et en haine.

Quant à la *gratitude* (car il me semble que nous avons besoin de remettre ce mot en credit), ce seul exemple y suffira, qu'Appion recite comme en ayant esté luy-même spectateur. Un jour, dit-il, qu'on donnoit à Rome au peuple le plaisir du combat de plusieurs bestes estranges, et principalement de lyons de grandeur inusitée, il y en avoit un entre autres, qui par son port furieux, par la force et grosseur de ses membres, et un rugissement haultain et espouvantable, attiroit à soy la veue de toute l'assistance. Entre les autres esclaves, qui furent presentez au peuple en ce combat des bestes, fut un Androclus de Dace, qui estoit à un seigneur romain, de qualité consulaire. Ce lyon l'ayant apperceu de loing, s'arresta premierement tout court, comme estant entré en admiration, et puis s'approcha tout doucement d'une façon molle et paisible, comme pour entrer en recognoissance avec luy. Cela faict, et s'estant asseuré de ce qu'il cherchoit, il commença à battre de la queue à la mode des chiens qui flattent leur maistre, et à baiser et lescher les mains et les cuisses de ce pauvre miserable, tout transi d'effroy et hors de soy. Androclus

ayant repris ses esprits par la benignité de ce lyon, et r'asseuré sa vue pour le considerer et recognoistre : c'estoit un singulier plaisir de voir les caresses et les festes qui s'entrefaisoient l'un à l'autre. Dequoy le peuple ayant eslevé des cris de joye, l'Empereur fit appeller cest esclave, pour entendre de luy le moyen d'un si estrange evenement. Il luy recita une histoire nouvelle et admirable : « Mon maistre, dit-il, estant proconsul en Affrique, je fus contrainct par la cruauté et rigueur qu'il me tenoit, me faisant journellement battre, me desrober de luy, et m'en fuir. Et pour me cacher seurement d'un personnage ayant si grande authorité en la province, je trouvay mon plus court de gaigner les solitudes et les contrées sabloneuses et inhabitables de ce pays-là ; résolu, si le moyen de me nourrir venoit à me faillir, de trouver quelque façon de me tuer moy-mesme. Le soleil estant extremement aspre sur le midy, et les chaleurs insupportables, je m'embatis sur une caverne cachée et inaccessible, et me jettay dedans. Bientost après y survint ce lyon, ayant une patte sanglante et blessée, tout plaintif et gémissant des douleurs qu'il y souffroit : à son arrivée j'eus beaucoup de frayeur : mais luy me voyant mussé dans un coing de sa loge, s'approcha tout doucement de moy, me presentant sa patte offensée, et me la montrant comme pour demander secours : je luy ostay lors un grand escot qu'il y avoit, et m'estant un peu apprivoisé à luy, pressant sa playe en fis sortir l'ordure qui s'y amassoit, l'essuyay, et nettoyay le plus proprement que je peus. Luy se sentant allegé de son mal, et soulagé de cette douleur, se prit à reposer, et à dormir, ayant tousjours sa patte entre mes mains. De là en hors luy et moy vesquimes ensemble en cette caverne trois ans entiers de mesme viande : car des bestes qu'il tuoit à sa chasse, il m'en apportoit les meilleurs endroits, que je faisois cuire au soleil à faute de feu, et m'en nourrissois. A la longue, m'estant ennuyé de cette vie brutale et sauvage, comme ce lyon estoit allé un jour à sa queste accoustumée, je partis de là, et à ma troisiesme journée fut surprins par les soldats, qui me menerent d'Affrique en cette ville à mon maistre, lequel soudain me condamna à mort, et à estre abandonné aux bestes. Or à ce que je voy, ce lyon fut aussi prins bientost après, qui m'a à cette heure vouleu recompenser du bien-faict et guerison qu'il avoit receu de moy. » Voyla l'histoire qu'Androclus recita à l'Empereur, laquelle il fit aussi entendre de main à main au peuple. Par quoy à la requeste de tous il fut mis en liberté, et absous de cette condamnation, et par ordonnance du peuple luy fut faict present de ce lyon. Nous voyons depuis, dit Appion, Androclus conduisant ce lyon à tout une petite lesse, se promenant par les tavernes à Rome, recevoir l'argent qu'on lui donnoit, le lyon se laisser couvrir de fleurs qu'on luy jettoit, et chascun dire en les rencontrant : *Voyla le lyon hoste de l'homme, voyla l'homme médecin du lyon.*

Il nous faut remarquer *la parité* qui est *entre les bestes et nous.* Nous avons quelque moyenne intelligence de leurs sens : aussi ont les bestes des nostres, environ à mesme mesure. Elles nous flattent, nous menassent et nous requierent : et nous elles. Au demeurant nous decouvrons bien evidemment qu'entre elles il y a une pleine et entiere communication, et qu'elles s'entr'entendent, non seulement celles de mesme espece, mais aussi d'especes diverses. En certain abboyer du chien le cheval cognoist qu'il y a de la colère : mesmes de certaine autre sienne voix, il ne s'effraye point. Aux bestes qui n'ont pas de voix, par la société d'offices que nous voyons entre elles, nous argumentons aysément quelque autre moyen de communication, leurs mouvements discourent et traictent.

Pourquoy non tout aussi bien, que nos muets disputent, argumentent, et content des histoires par signes ? J'en ay veu de si souples et formez à cela, qu'à la vérité, il ne leur manquoit rien à la perfection de se sçavoir faire entendre. Les amoureux se courroussent, se reconcilient, se prient, se remercient, s'assignent, et disent enfin toutes choses des yeux.

Quoy des mains ? nous requerons, nous promettons, appellons, congedions, menaçons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergoignons, doubtons, instruisons, commandons, incitons, encourageons, jurons, tesmoignons, accusons, condamnons, absolvons, injurions, mesprisons, deffions, despittons, flattons, applaudissons, benissons, humilions, moquons, reconcilions, recommandons, exaltons, festoyons, rejouïssons, complaignons, attristons, desconfortons, desesperons, estonnons, escrions, taisons, et quoy non ? d'une variation et multiplication à l'envy de la langue. De la teste nous convions, renvoyons, advouons, desadvouons, desmentons, bienveignons, honorons, venerons, desdaignons, demandons, esconduisons, egayons, lamentons, caressons, tansons, soubsmettons, bravons, exhortons, menaçons, asseurons, enquerons. Quoy des sourcils ? Quoy des espaules ? Il n'est mouvement qui ne parle, et un langage intelligible sans discipline, et un langage public : Qui fait, voyant la variété et usage distingué des autres, que cettuy-cy doibt plustost estre jugé le propre de l'humaine nature. Je laisse à part ce que particulierement la necessité en apprend soudain à ceux qui en ont besoing : et les alphabets des doigts, et grammaires en gestes : et les sciences qui ne s'exercent et ne s'expriment que par iceux : et les nations que Pline dit n'avoir point d'autre langue. Un ambassadeur de la ville d'Abdere, après avoir longuement parlé au roy Agis de Sparte, lui demanda : «Et bien, sire, quelle response veux-tu que je rapporte à nos citoyens ? — *Que je t'ay laissé dire tout ce que tu as voulu, et tant que tu as voulu, sans jamais dire mot.*» Voilà pas un taire parlier et bien intelligible ?

Au reste, quelle sorte de nostre suffisance ne recognoissons-nous aux opérations des animaux? Est-il police reiglée avec plus d'ordre, diversifiée à plus de charges et d'offices, et plus constamment entretenue, que celle des mouches à miel? Cette disposition d'actions et de vacations si ordonnée, la pouvons-nous imaginer se conduire sans discours et sans prudence?

Les arondelles que nous voyons au retour du printemps fureter tous les coins de nos maisons, cherchent-elles sans jugement, et choisissent-elles sans discrétion de mille places, celle qui leur est la plus commode à se loger? Et en cette belle et admirable contexture de leurs bastimens, les oiseaux peuvent-ils se servir plustost d'une figure quarrée, que de la ronde, d'un angle obtus, que d'un angle droit, sans en sçavoir les conditions et les effets? Prennent-ils tantost de l'eau, tantost de l'argile, sans juger que la dureté s'amollit en l'humectant? Planchent-ils de mousse leurs palais, ou de duvet, sans prevoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement et plus à l'ayse? Se couvrent-ils du vent pluvieux, et plantent leur loge à l'orient, sans congnoistre les conditions différentes de ces vents, et considérer que l'un leur est plus salutaire que l'autre? Pourquoy espessit l'araignée sa toile en un endroit, et relasche en un autre; se sert à cette heure de cette sorte de nœud, tantost de celle-là, si elle n'a et deliberation, et pensement, et conclusion?

XV

OLIVIER DE SERRES

1539—1619.

(Voyez Notice, page 278)

DESSEIN DU BASTIMENT CHAMPESTRE.

Deux choses sont requises aux bastiments assavoir, bonté et beauté, afin d'en retirer service agreable. Parquoi joignans ensemble ces deux qualités là, nous afferrons*notre logis des champs en lieu sain, et le composerons de bonne matiere, avec convenable artifice; dont sera evité le tardif repentir qui tousjours suit l'inconsideré advis de ceux qui bastissent.

Doncques avant qu'entrer en despense, presupposé vostre païs estre sain, encores faudra-t-il en choisir la partie la plus salutaire, plus plaisante pour vostre habitation, et la plus mesnageable selon la portee de vostre bien, accommodans ces trois considerations le mieux que faire se pourra par l'advis de plusieurs gens d'esprit entendus en telles matieres, qu'aurez assemblez auparavant comme en consultation. Les anciens ont ordonné le bastiment champestre à demi montagne regardant le midi, estimant telle assiette la plus salubre, par estre couverte de la bise, à l'abri, reculee de la riviere (qui souvent est mal saine) avoir la veuë assez haute et longue, et n'estre trop humide, ni aussi trop denuee d'eau. C'est bien à la verité l'assiette preferable à tout autre : neantmoins, comme les choses de ce monde ne sont parfaittement accomplies, estant chacune commodité suivie de son contraire, en telle assiette se rencontre ce mal, que le logis est commandé par la partie de la montagne relevee; ainsi y default-il ce point, qu'il ne peut estre du tout fort, comme plusieurs desirent, le temps*nous ayant fait prendre garde à ce notable article.

Les montagnes sont trop seiches et venteuses, les plaines trop humides et fangeuses. Si ès montagnes on a la veuë longue, les yeux s'y promenans à l'aise, leur difficile accez donne beaucoup de peine

aux pieds : comme aussi l'importunité des fanges rabat du plaisir des longs promenoirs de la plaine.

Ces choses considerees, se faudra tenir à la premiere resolution qui est de se servir du lieu qu'on a, duquel la meilleure et plus salutaire partie sera prinse pour bastir, comme a esté dit, afin d'y pouvoir sejourner commodément, pour la seureté, pour le profit et pour le plaisir ; ne pouvant prescrire loi certaine, où, comment, et de quoi edifier l'habitation champestre, chacun s'accommodant selon ses moyens et le lieu auquel il est assis, qui le plus souvent (imposant necessité) contraint de dresser le bastiment autrement qu'on ne souhaitteroit : et soit ou montagne, ou coustau, ou plaine, avec l'artifice et despens requis, on se logera tres bien : comme d'infinies et de diverses sortes d'assietes se voyent plusieurs bonnes maisons accompagnees de grandes commoditez : a quoi prenant garde de pres on trouvera que quelque bigearre et rebours que soit le lieu, il se peut neantmoins ageancer.

Le logis proportionné aux terres d'alentour, d'autant qu'il faut que de là sortent les despenses du bastiment et de son entretien. Et c'est le dire de Caton, qui a commandé de commencer la maison par la cuisine, c'est à dire de regarder premierement au revenu. Se donnera on aussi garde des fautes qu'en cest endroit firent ces deux grands mesnagers Romains, Quintus Scevola et Lucius Lucullus : dont l'un bastit trop petit logis, et l'autre trop grand : car c'est perte de n'avoir lieu assez ample pour vous loger a l'aise avec vostre famille, pour recevoir vos amis, et pour serrer les fruicts que vostre terre porte, et le bestail qu'y nourrissez ; comme, au contraire, c'est jetter son argent dans la riviere, voire se ruiner et desfaire soi mesme que bastir trop amplement et sans necessité ; et faut qu'à la longue la vanité de telle entreprise soit la fable du peuple, quand ayant basti une grande et superbe maison elle demeure vuide par faute de revenu, et qu'il faille employer plus de temps à la ballier qu'a en labourer les terres ; et qu'enfin on soit contraint pour en payer les serrures, vendre et la maison et le domaine, et faire acheter ses folies à autrui.

Or serez-vous bien logé, si suivant les precedentes regles de la situation et les generales de l'Architecture touchant la proportion, vostre maison a belle et plaisante entree : porche, basse court, l'eau au milieu, par fontaine, puits ou cisterne; galeries couvertes à arceaux; celier pour les cuves, tinnes et pressoirs; grand lieu à tenir le bois de chauffage : autres distincts et se joignants ensemble, à serrer huiles, fourmages, cuirs, et semblables provisions de reserve requerrans telle basse situation : deux ou trois caves pour les vins, dont la facile descente invite le pere et la mere de famille de les aller souvent visiter, comme en se pourmenant, pour le bien de leur mesnage. Aisée montee aux estages du logis, par escalier à repos, vis, ou autrement : cuisine accompagnee de tous ses offices; assavoir, charnier boulangerie-fournil , serre-pain, serre-linge, buandiere, serre-vaisselle, garde,

manger, laicterie à faire les fourmages, et autres lieux pour les tenir: une ou deux salles : sept ou huict chambres pour toutes saisons, pour vous, pour vos enfants, petits et grands, nourrisses, chambrieres, maistres d'escole, amis survenans de diverses qualitez ; chacune chambre accommodee de garde-robes, et cabinets, pour aucuns desquels servir à garder tiltres, papiers, linges et meubles de reserve. Si au feste et sous les couvertures du logis, directement sur la porte principale d'icelui, est la chambre des serviteurs, grande et spacieuse, pour estre là comme en sentinelle, ayant l'oreille et l'œil sur la grand' court et escuiries. Si pres de là sont les greniers à serrer bleds, legumes, fruicts des arbres, chanvres, lins et autres matieres de garde. Si au plus haut et eslevé endroit du logis, sur la montee ou ailleurs, est bastie une belle terrace, pour y seicher des fruicts et s'y recreer voyant l'air à descouvert (digne commodité des maisons assises en lieu bas) à laquelle estant joincte la mirande, pour l'aisance d'y estendre la veue à couvert en temps pluvieux, lors s'y promenant des yeux et servir à autres usages, ce sera pour ne defaillir aucune commodité en la maison. Laquelle estant ainsi disposee, et contenant deux estages habitables l'un sur l'autre, pourra monter de six à sept toises, la mesurant depuis le rez de chaussee, et plan de la basse-court, jusques à l'entablement et sous les couvertures, sans y comprendre les caves estans sous terres, le lieu le requerant ne les tours, terrasses et mirandes excedans le logis qui sera endehors entierement flanqué par tours rondes ou quarrees, ou autres recoins et avancemens, comme viendra le mieux à propos, afin d'estre tant plus fort: et pour mesme cause sera environné d'un large et profond fossé rempli d'eau, ou la maison assise sur le pendant d'un rocher, qu'on ne puisse gravir, selon toutesfois la propriété des lieux qui donnent loi à tous edifices.

Faudra percer des deux costez les principaux membres de la maison, tant pour leur donner jour à suffisance, que pour la santé, laquelle se rend meilleure par le libre passage de l'air. Donnant neantmoins le levant à vostre salle et à vostre chambre, afin d'y estre le sejour agreable dés le matin, le soleil y entrant. Le restant des membres comme indifferens seront posez selon que mieux s'accordera, exceptez les greniers, caves, et lieux à conserver papiers et meubles qui auront quelque ouverture vers le septentrion, pour estre cest aspect là moins suject à corruption que nul autre.

XVI

CHARRON

1541—1603.

(Voyez Notice, page 279)

DE LA VANITÉ.

La vanité se démonstre et témoigne en plusieurs manières; premièrement, en nos pensées et entretiens privés*,qui sont bien souvent plus que vains, frivoles et ridicules, auxquels toutesfois nous consommons grand temps, et ne sentons point*.Nous y entrons*,y séjournons et en sortons insensiblement, qui est bien double vanité et grande inadvertence de soy. L'un, se promenant en une salle, regarde à compasser ses pas d'une certaine façon sur les carreaux ou tables du plancher; cest aultre discourt en son esprit longuement et avec attention comment il se comporteroit s'il estoit roy, pape, ou aultre chose, qu'il sçait ne pouvoir jamais estre, et ainsi se payt de vent, et encore de moins, car de chose* qui n'est et ne sera point. Cestuy-cy songe fort comment il composera son corps, ses contenances, son maintien, ses paroles d'une façon affectée, et se plaist à le faire comme de chose qui lui sied fort bien, et à quoy tous doibvent prendre plaisir. Et quelle vanité et sotte inanité en nos désirs et souhaits, d'où naissent les créances et espérances encore plus vaines. Et tout cecy n'advient pas seulement lorsque n'avons rien à faire, et que nous sommes engourdis d'oisiveté, mais souvent au milieu et plus fort des affaires : tant est naturelle et puissante la vanité, qu'elle nous desrobe et nous arrache des mains de la vérité, solidité et substance des choses, pour nous mettre au vent et au rien.

Mais la plus forte vanité de toutes, est ce soin pénible de qui se fera icy, après qu'en serons partis. Nous estendons nos désirs et affections au-delà de nous et de nostre estre: voulons pourveoir à nous estre faict des choses lorsque ne serons plus. Nous désirons estre loués après nostre mort; quelle plus grande vanité! Ce n'est pas ambition,

comme l'on pourroit penser, qui est un désir d'honneur sensible et perceptible; si ceste louange de nostre nom peut accommoder et servir en quelque chose à nos enfans, parens et amis survivans, bien soit, il y a de l'utilité; mais désirer comme bien une chose qui ne nous touchera point, et dont nous ne sentirons rien, c'est pure vanité; comme de ceux qui craignent que leurs femmes se marient après leur décès, désirent avec grande passion qu'elles demeurent veufves, et l'achètent bien chèrement en leurs testamens, leur laissant une grande partie de leur bien à ceste condition. Quelle folle vanité, et quelquefois injustice! C'est bien au rebours de ces grands hommes du temps passé, qui, mourans, exhortoient leurs femmes à se marier tost et engendrer des enfants à la république. D'aultres ordonnent que pour l'amour d'eux on porte telle et telle chose sur soy, ou que l'on fasse telle chose à leur corps mort : nous consentons peut-estre d'échapper à la vie, mais non à la vanité.

Voicy une aultre vanité : nous ne vivons que par relation à aultruy; nous ne nous soucions pas tant quels nous soyons en nous, en effect et en vérité, comme quels nous soyons en la connoissance publique; tellement que nous défraudons souvent, et nous privons de nos commodités et biens, et nous géhennons, pour former les apparences à l'opinion commune. Cecy est vrai, non seulement aux choses externes et du corps, et en la dépense et employ de nos moyens, mais encore aux biens de l'esprit, qui nous semblent estre sans fruit, s'ils ne se produisent à la veue et approbation estrangère, et si les aultres n'en jouissent.

Nostre vanité n'est point seulement aux simples pensées, désirs, discours, mais encore elle agite, secoue et tourmente et l'esprit et le corps : souvent les hommes se remuent plus pour des choses légères et de néant, que pour des grandes et importantes. Nostre âme est souvent agitée par de petites fantaisies, songes, ombres et resveries sans corps et sans subject; elle s'embrouille et se trouble de colère, despit, tristesse, joye, faisant des chasteaux en Espagne. Le son des noms et de certains mots prononcés piteusement, voire des soupirs et exclamations, nous pénètrent jusques au vif, comme sçavent et pratiquent bien les harangueurs, affronteurs et vendeurs de vent et de fumée. Et ce vent surprend et emporte quelquefois les plus fermes et asseurés, s'ils ne se tiennent sur leurs gardes, tant est puissante la vanité sur l'homme; et non seulement les choses petites et légères nous secouent et agitent, mais encore les faussetés et impostures, et que nous sçavons telles (chose estrange!); de façon que nous prenons plaisir à nous piper nous-mesmes à escient, nous paistre de fausseté et de rien : témoins ceux qui pleurent et s'affligent à ouïr des contes et à veoir des tragédies, qu'ils sçavent estre inventées et faictes à plaisir, et souvent des fables qui ne furent jamais. Dirai-je encore de tel qui est coëffé* et meurt après une qu'il sçait estre laide, vieille, et ne l'aimer point, mais pour ce qu'elle est bien peinte et plastrée,

ou caqueteresse, fardée d'aultre imposture, laquelle il sçait et cognoit tout au long et au vray.

Venons du particulier de chascun à la vie commune, pour veoir combien la vanité est attachée à la nature humaine, et non seulement un vice privé ou personnel. Quelle vanité et perte de temps aux visites, salutations, accueils et entretiens mutuels; aux offices de courtoisie, harangues, cérémonies; aux offres, promesses, louanges! Combien d'hyperboles, d'hypocrisie de fausseté et d'imposture au veu et au sceu de tous, de qui les donne, qui les reçoit, et qui les oyt! tellement que c'est un marché et complot faict ensemble de se mocquer, mentir et piper les uns les aultres. Et fault que cestuy-là, qui sçait que l'on luy ment impunément, dise grand merci : et cestuy-cy qui sçait que l'aultre ne l'en croit pas, tienne bonne mine* effrontée, s'attendant et se guettant l'un l'aultre, qui commencera, qui finira, bien que tous deux voudroient estre retirés.

Combien souffre-t-on d'incommodité! L'on endure le serein, le chaud, le froid ; l'on trouble son repos, sa vie, pour ces vanités courtisantes, et laisse-on affaires de poids pour du vent. Nous sommes vains aux despens de nostre ayse, voire de nostre santé et de nostre vie. L'accident et très léger foule aux pieds la substance, et le vent emporte le corps, tant l'on est l'esclave de la vanité : et qui feroit aultrement seroit tenu pour un sot et mal entendant son monde : c'est habileté de bien jouer ceste farce, et sottise de n'estre pas vain. Estant venus aux propos et devis familiers, combien de vains et inutiles, faux, fabuleux, controuvés (sans dire les meschans et pernicieux qui ne sont de ce compte); combien de vanteries et de vaines jactances! L'on cherche à parler de soy et de ce qui est sien: si l'on croit avoir faict, ou dict, ou posséder quelque chose que l'on estime, l'on n'est point à son ayse, que l'on ne fasse sçavoir ou sentir aux aultres. A la première commodité, l'on la conte, l'on la fait veoir, l'on l'enchérit, voire l'on n'attend pas la commodité, l'on la cherche industrieusement. De quoy que l'on parle; nous nous y meslons tousjours avec quelque avantage : nous voulons que l'on nous sente, que l'on nous estime, et tout ce que nous estimons.

Mais pour monstrer encore mieulx combien l'inanité a de crédit et d'empire sur la nature humaine, souvenons-nous que les plus grands remuemens du monde, les plus générales et effroyables agitations des estats et des empires, armées, batailles, meurtres, procès et querelles, ont leurs causes bien légères, ridicules et vaines; témoins les guerres de Troyes et de Grèce, de Sylla et Marius, d'où sont ensuivies celles de César, Pompée, Auguste et Antoine. Les poëtes ont bien signifié cela, qui ont mis pour une pomme la Grèce et l'Asie à feu et à sang; les premiers ressorts et motifs sont de néant, puis ils grossissent, témoins de la vanité et folie humaine. Souvent l'accident faict plus que le principal, les circonstances menues piquent et touchent plus vifvement que le gros de la chose, et le subit* mesme. La robe

de César troubla plus Rome, que ne fit sa mort et les vingt-deux coups de poignard qui lui furent donnés.

Finalement, la couronne et la perfection de la vanité de l'homme se monstre en ce qu'il cherche, se plaist, et met sa félicité en des biens vains et frivoles, sans lesquels il peut bien et commodément vivre, et ne se soucie pas comme il fault des vrays et essentiels. Son cas n'est que vent ; tout son bien n'est qu'en opinion et en songe : il n'y a rien de pareil ailleurs. Dieu a tous bien en essence, et les maux en intelligence ; l'homme, au contraire, possède ses biens par fantaisie, et les maux en essence. Les bestes ne se contentent ni ne se paissent d'opinions et de fantaisies, mais de ce qui est présent, palpable et en vérité. La vanité a esté donnée à l'homme en partage : il court, il bruit, il meurt, il fuit, il chasse, il prend une ombre, il adore le vent, un festu est le gain de son jour.

XVII

DUPLESSIS-MORNAY

1548—1623.

(Voyez Notice, page 279)

DE L'ÉTAT DE LA FRANCE.

Ne nous flattons point en la condition de nostre France; nous peult estre, qui nous corrompons en elle et avec elle, n'en pouvons pas bien apercevoir la diminution telle qu'elle est. Que si nous avions dormi vingt cinq ans d'ung somme, à nostre reveil, nous penserions avoir esté portés en quelque isle barbare; en nostre réveil nous ne nous cognoistrions plus, ni elle, ni nous-mesmes : les mœurs deplorees et proches de gangrene, les lois non moins venales que les offices, les consciences plus* que les benéfices; les richesses, qui jadis estoient un embonpoinct de tout le corps, reduictes à petit nombre et par mauvais moyens : tumeurs proprement contre nature et vrayes pestes du corps; les forces, indices de foiblesse; les régimens de nos pères plus forts il y a trente ans que nos armées, leurs compaignies que nos régiments; les chefs plus présomptueux sortant de page, que leurs pères, après trois battailles; plus, au reste, de respect ni aulx labeurs, ni aulx mérites, ni aulx ans; plus aulx degrés, soit d'honneur, soit de nature; plus de révérence au nom de Dieu, d'amour à son prince, de debvoir à sa patrie. Ce sont maladies en nostre estat prou recogneues; mais où est celui qui s'en soucie? Tant s'en fault qu'à bon escient on y mette la main! Ains chascung se plaist en son particulier à discourir que l'Estat est malade, qu'il s'en va par terre; qu'il fault adviser à ses affaires; chascung, dis-je, la main en son sein*, regarde le naufrage, quitte la manœuvre, advise, pour s'y jetter à part*, ung coffre ou une table, et de là nous nous rendons en fantaisie nos gouvernements héréditaires, qui d'un chasteau, et qui d'une ville, et qui d'une province. Les petits dissipateurs se rangent soubs les grands, et les grands, pour parvenir à leurs desseings, se liguent soubs ung chef. Misérable Estat et misérable roy, que ses propres, ou citoyens,

ou subjects, au lieu de mourir pour lui, veullent survivre! Misérables et citoyens, et subjects, qui fondés vostre grandeur sur leur ruyne, ruyne sans doubte (et qui vous pourroit cautionner contre cela?) qui vous accablera tous soubs elle-mesme.

Ne pensés, vous qui la souhaités (par fureur certes plus que par discours), que jamais vous en puissiés voir quelque joie; les vapeurs de vostre ambition vous engendrent ces songes; les royaumes et Estats puissans, selon la proportion de leur grandeur, ont aussi leurs périodes longues; l'aage des humains n'y monte rien*; les crises ne se font pas par jours impairs, comme les nostres; leurs maladies, plus aigües, durent plus que nos aages. Depuis qu'ils sont condamnés des médecins, ils les enterrent; ils enterrent, premier que mourir, ceulx qui sont cause de leur mort: leur ambition, leur vanité, leur gloire. Marius et Cæsar sont à bas, que longtemps après le sénat se débat; que la république qu'ils avoient blessée à mort, palpite encore. Ces mutations, ce sont siècles entiers; les pères y meurent en chemin, les enfants, après maulx infinis, demeurent sur le bord; mesmes les arrière-fils, quand ils pensent avoir tout gaigné, sont plus près d'en estre dechassés que d'en estre paisibles*. Vous penseriés peult être qu'une race entièrement esteinte vous meist en repos. Et ne voyez vous pas que les plus vieulx d'entre ceux-là sont plus jeunes que vous, et que, quand vous serez suraagés, les aultres seront jeunes? Ains pensés vous estre, je vous prye, seuls ambitieux en ce royaume? et y a il gentilhomme en France, quand vous aurez mis la couronne au pillage, qui ne pense avoir autant de droict que vous? et quant vous aurés rompeu les lois, appellerés vous pas tous les peuples voisins à déchirer la France, qui seront plus frais, plus puissans et plus riches que vous, pour soubstenir leurs tiltres; desquels, après avoir et bien faict et bien souffert du mal, vous serés, vous et les vostres, les esclaves; vous serés (et sans qu'on vous en plaigne) la risée, la proye et le pillage. Et combien de maulx souffrira cest Estat pendant ces changements? combien de bonnes familles ruinées, combien de bonnes villes désertes, combien de veuves et d'orphelins, combien de terres en friche, combien de povres mesnages à la faim? La France redeviendra forest par ce long brigandage, les Gots mangeront le résideu des Huns, et des Gots les Vandales. Sur ceste charogne misérable se paistront toutes les bestes de la terre; mille vers et mille serpentaux en sortiront et s'en engendreront pour la ronger; petits tyranneaux en ung pays, en ung chasteau, en une ville; pour ung scorpion en somme, ung basilic; pour une couleuvre, une vipère. Mais je crains que je ne presche aulx sourds leurs malédictions. La femme de qui estoit l'enfant, quand Salomon commanda qu'il feust parti en deux, aima mieulx ne l'avoir poinct, mesmes* qu'une autre l'eust, que le voir départi; son sang feut troublé, et aussi étoit-ce ses entrailles. A l'aultre c'estoit tout ung de le voir mettre en pièces; elle *pense* avoir beaucoup gaigné d'en retenir sa part, sa part toutesfois

sanglante et inutile; tant sont les naturelles affections, vives, sensibles et remarquables, et les étrangères, au contraire, mortes, insensibles et obscures. Tant est difficile aussi ou au sang françois de cacher l'affection que nature lui donne envers la France, ou à l'estranger de l'emprunter, feindre et falsifier.

Or, sont ce* les maulx tous évidents que la suite de ces guerres nous amène, et jamais ne s'en est veu une aultre fin; maulx, s'il n'y est promptement pourveu, qui s'en vont mortels et incurables; maulx aulsquels n'y a remède aulcung que par la paix, mais paix sincère et de bonne foi, qui ne cache pas une aultre guerre dans le sein; paix longue, durable et sans arrière-pensée : qui donne loisir aulx animosités de s'amortir et au debvoir et à l'amitié de se reprendre; qui oste aussi et l'espoir et l'appétit à nos perturbateurs de remuer, ne la pouvant rompre sans se perdre. Telle sera elle quand les bons François se rallieront, s'entreporteront les ungs les aultres, s'entredonneront ou souffriront ce qui sera requis au mutuel repos. Et pourquoi desnieroient-ils cela les ungs aulx aultres, qui tous ont un but commun de leur salut pour la vie à venir; tous pour celle-ci, ung interest commun de vivre ou de périr ensemble? Telle sera elle quand chascung sera teneu pour ce qu'il est en ce royaume; le roi obéi, les princes chéris et honorés, les domestiques aimés, les estrangers* en leur lieu gratifiés, chascung et rendant et recevant et ce qu'il doibt et ce qui lui est deu.

XVIII

AGRIPPA D'AUBIGNÉ

1550—1630.

(Voyez Notice, page 262)

MÉMOIRES D'AGRIPPA D'AUBIGNÉ.

Theodore Agrippa d'Aubigné, fils de Jean d'Aubigné, seigneur de Brie en Saintonge, et de damoiselle Catherine de Lestant, nasquit en l'hostel Saint Maury près de Pons, l'an 1551 le 8e de febvrier. Sa mère morte en accouchant, et avec telle extremité, que les medecins proposèrent le chois de mort ou pour la mère ou pour l'enfant; et fut nommé Agrippa, comme *ægre partus**,et puis nourry en enfance hors de la maison du pere, par ce que Anne de Limur*,sa belle-mère, portoit impatiemment et la despence et la trop exquise nourriture qu'on y employoit.

(1556) Dès quatre ans accomplis, le père luy amena de Paris un precepteur, Jean Costin, homme astorge et impiteux qui lui enseigna les lettres latines, grecques et hebraïcques à la fois. Cette methode fut suivie par père Gim, son second precepteur, si bien qu'il lisoit aux quatre langues à six ans; apres on luy amena Jean Morel, Parisien, assez renommé, qui le traicta plus doucement. En cet aage, d'Aubigné veillant dedans son lict pour attendre son precepteur, ouït entrer dans sa chambre et puis en la ruelle de son lict, quelque personne de qui les vestements frottoient contre les rideaux, lesquels il vit tirer aussitost par une femme fort blanche, qui, lui ayant donné un baiser froid comme glace, disparut, Morel arrive et le trouva ayant perdu la parole. Ce qui fict despuis croire le rapport de telle vision, fut une fièvre continue qui lui dura quatorze jours.

(1559) A sept ans et demi il traduisit, avec quelque aide de ses leçons, le Crito de Platon, sur la promesse du père qu'il la fairoit imprimer avec l'effigie enfantine au devant du livre.

(1560) A huict ans et demi, le père mena son fils à Paris en passant par Amboise, un jour de foire, il vit les testes de ses compaignons

d'Amboise, encore reconnoissables sur un bout de potence, et en fut tellement esmeu, qu'entre sept ou huict mille personnes, il s'escria: « Ils ont descapité la France, les bourreaux! » Puis le fils ayant piqué près du père pour avoir veu à son visage une esmotion non accoustumée, il lui mit la main sur la teste, en disant: « Mon enfant, il ne faut point que ta teste soit espargnée, après la mienne, pour vanger ces chefs pleins d'honneur, si tu t'y espargnes, tu auras ma malediction. » Encore que cette troupe fust de vingt chevaux, elle eut peine à se desmesler du peuple qui s'esmeut à tel propos.

(1562) Cest escolier fut mis à Paris entre les mains de Mathieu Beroalde (M. Brouart), nepveu de Vatable, très grand personnage. Au mesme temps, ou bientost après, le prince de Condé ayant saisi Orleans (15 avril 1562), les persecutions redoublées, les massacres et bruslements qui se faisoient à Paris ayant contraint, apres de grands dangers, Beroalde de s'enfuir avec sa famille, il fascha bien à ce petit garçon de quitter un cabinet de livres couverts somptueusement et autres meubles, par la beauté desquels on lui avoit osté le regret du pays, si bien qu'estant auprès de Villeneufve Saint George, ses pensées tirèrent des larmes de ses yeux; et Beroalde, le prenant par la main, luy dit: « Mon amy, ne sentez vous point l'heur de ce que vous est de pouvoir, dès l'aage où vous estes, perdre quelque chose pour celuy qui vous a tout donné? »

De là cette troupe de quatre hommes, trois femmes et deux enfants, ayant recouvert un coche au Coudret*, maison du président l'Estoille, ils prirent leur chemin au travers du bourg de Couraucces, où le chevalier d'Achon, qui avoit là cent chevaux légers, les arresta prisonniers, et les mit entre les mains d'un inquisiteur, nommé Democharès. Aubigné ne pleura point pour la prison, mais oui bien quand on lui osta une petiste espée argentée et une ceinture à fers d'argent. L'inquisiteur l'interrogea à part, non sans colère de ses responces; les capitaines qui lui voioient un habillement de satin blanc bandé de broderies d'argent, et quelque façon qui leur plaisoit, l'amenerent en la chambre d'Achon, où ils luy firent entendre que toutte sa bande estoit condamnée au feu, et qu'il ne seroit pas temps de se dédire estant au supplice. Il respondit que l'horreur de la messe lui ostoit celle du feu; or y avoit il là des violons, et comme ils dansoient, Achon demanda une gaillarde à son prisonnier, ce que n'ayant point refusé, il se faisoit aymer et admirer de la compaignie, quand l'inquisiteur, avec injures à tous, le fit ramener en prison. Par luy, Beroalde adverti que leur procez estoit faict, se mist à taster le poux à toutte la compaignée et les fit résoudre à la mort très facilement. Sur le seoir, en portant à manger aux prisonniers, on leur monstra le bourreau de Milly, qui se preparoit pour le lendemain.

La porte estant fermée, la compaignie se mit en prières, et, deux heures après, vint un gentilhomme de la troupe d'Achon, qui avoit

esté moyne et qui avoit alors en garde les prisonniers; celuy-ci vint baiser à la jouë d'Aubigné, puis se tournant vers Beroalde, disant: « Il faut que je vous sauve tous pour l'amour de cet enfant; tenez vous prest pour sortir quand je vous le diray; cependant donnez moi cinquante ou soixante escus, pour corrompre deux hommes sans lesquels je ne puis rien faire. » On ne marchanda point à trouver soixante escus cachez dans les souliers. A minuict, ce gentilhomme revint accompaigné de deux autres, et ayant dit à Beroalde: « Vous m'avez dict que le père de ce petit enfant avoit commandement à Orléans, promettez moy de me bien faire recevoir dans sa compaignée» Cela luy estant assuré avec une honorable recompense, il fit que toute la bande se prit par la main, et luy, ayant pris celle du plus jeune, mena tout passer secrettement auprès d'un corps de garde, de là dans une grange par dessous leur coche, et puis dans les bleds jusques au grand chemin de Montargy, où tout arriva avec grands labeurs et grands dangers.

AVENEMENT DE HENRI IV (1589).

Henri IV se trouve roi plustost qu'il n'eust pensé et desiré, et demi assis sur un trosne tremblant. Au lieu des acclamations et du Vive le roi accoustumé en tels accidents, vid en mesme chambre le corps mort de son predecesseurs, deux minimes aux pieds avec des cierges, faisans leur liturgies, Clermont d'Antragues tenant le menton; mais tout le reste parmi les hurlemens, enfonsans leurs chapeaux ou les jettans par terre, fermans le poing, complottans, se touchans à la main, faisans des vœux et promesses, desquelles on oioit pour conclusion, plutost mourir de mille morts. Dans cet estourdissement encores, il y en eut qui demanderent pardon à genoux des choses commises auprès du roi, à quoi un duc respondit: « Taisez-vous, vous parlez comme femmes. » Les compagnons du bourlet esclatent leurs lamentations; mais d'O, Manon, son frère, Antragues, Chasteau-Vieux, murmurent, et à dix pas du roi il leur eschape de se rendre plustost à toutes sortes d'ennemis que de souffrir un roi huguenot; ils joignent à leur propos quelques autres, entre ceux-là Dampierre, premier mareschal de camp, qui fit ouïr tout haut ce que les autres serroient entre les dents, tout cela se ralie au duc de Longueville. qu'ils éleurent pour porter parole de leur volontez.

Le mareschal de Biron prit plaisir au murmure de ceux-là, non pour les suivre, mais pour faire valoir sa besongne à la necessité; il se présenta sans se faire de feste. Le roi tout troublé de ces choses, s'estant retiré en une garderobe, prit d'une main la Force et de *l'autre* un des gentilhommes des siens (Aubigné). La Force s'estant

excusé, l'autre commandé de dire son avis sur la présente perplexité parla ainsi :

« Sire, vous avez plus besoin de conseil que de consolation, ce que vous ferez dans une heure donnera bon ou mauvais bransle à tout le reste de vostre vie, et vous fera roi ou rien; vous estes circui de gens qui grondent et qui craignent, et couvrent leurs craintes de prétextes généraux; si vous vous soumettez à la peur des vostres, qui est ce qui vous pourra craindre, et qui ne craindrez vous point? Si vous pensez vaincre par bassesse ceux qui murmurent par cette maladie, de qui ne serez vous point tyrannisé? Je les viens d'ouïr, ils menacent que si vous ne changez de religion ils changeront de parti, en feront un à part pour venger la mort du roi; comment auseront-ils cela sans vous, puisqu'ils ne l'ausent avec vous? Gardez-vous bien de juger ces gens-là sectateurs de la royauté pour appui du roiaume, ils n'en sont ni fauteurs ni autheurs; s'ils en sont marques, c'est comme les cicatrices marquent un corps. Quand vostre conscience ne vous dicteroit point la response qu'il leur faut, respectez les pensees des testes qui ont gardé la vostre jusques ici; appuiez vous apres Dieu sur ces espaules fermes et non sur ces roseaux tremblans à tous vents, gardez cette partie saine à vous, et dedans le reste perdez ce qui ne se peut conserver, et triez aujourd'hui les catholiques moins attachez au pape qu'à leur roi, car les autres feront plus de mal proches qu'esloignez. A l'heure que je parle à vous, le mareschal de Biron et avec lui les chefs des meilleures troupes, ne pensent point à vous quitter. Les offenses de Blois sont sur leurs testes, ils ont besoin de vous, cherissent mesmes cet occasion pour vous obliger et gagner la grâce de vostre establissement; serénez vostre visage, usez de l'esprit et du courage que Dieu vous a donné; voici une occasion digne de vous; mettez la main à la besongne, et cependant que les grondeurs et leurs confesseurs mesureront la crainte de vostre religion à celle qu'ils ont des liguez, commencez par le mareschal de Biron : faites lui sentir le besoin que vous avez de lui jusques aux bords de la lascheté et non plus avant; demandez lui pour premiere preuve de son vouloir et credit, qu'il aille prendre le serment des Suisses, qu'il les fasse mettre en bataille pour crier Vive le Roi Henri IV : depeschez Givry vers la noblesse de l'isle de France et Brie qui est en l'armée, Humiere vers les Picards : descouplez ainsi à propos ceux que vous connoissez mieux que nous; et sur les premiers rapports qu'on vous fera des bonnes volontez, demandez lors le mesme office à ceux de qui vous tenez l'esprit douteux. Quant au duc d'Espernon, que je tiens le plus considérable de vostre armée, il est trop judicieux pour manquer à son devoir, aussi peu à son intérest, tenez le par la main, il consent en ne dissentant point; sa présence authorise vos affaires pour une paix, qu'il espereroit en vain des ennemis; il ne rompra pas celle qui est toute faite avec vous. N'ignorez pas que vous êtes le plus fort ici : voilà plus de deux cents gentilhommes de vostre

cornette dans ce jardin, tous glorieux d'estre au roi. Si vostre douceur accoustumée et bien seante à la dignité roiale, et les affaires présens n'y contredisoient, d'un clin d'œuil vous feriez sauter par les fenestres tous ceux qui ne vous regardent point comme leur roi. »

Le roi aprouva la pluspart de cet avis.

XIX

SATIRE MÉNIPPEE

1594.

(Voyez Notice, page 280)

HARANGUE DE MONSIEUR D'AUBRAY

POUR LE TIERS ESTAT.

Par Nostre Dame, Messieurs, vous nous l'avez baillée belle. Il n'estoit ja besoin que nos Curez nous preschassent qu'il falloit nous desbourber et desbourbonner*. A ce que je vois par vos discours, les pauvres Parisiens en ont dans les bottes bien avant, et sera prou difficile de les desbourber. Il est desormais temps de nous appercevoir que le faux Catholicon* d'Espagne est une drogue qui prend les gens par le nez : et n'est pas sans cause que les autres nations nous appellent caillettes, puisque comme pauvres cailles coiffées, et trop credules, les predicateurs et sorbonistes, par leurs caillets enchanteurs, nous ont fait donner dans les retz des tyrans, et nous ont par après mis en cage, renfermez dedans nos murailles pour apprendre à chanter. Il faut confesser que nous sommes pris à ce coup, plus serfs, et plus esclaves que les chrestiens en Turquie et les juifs en Avignon*. Nous n'avons plus de volonté, ny de voix au chapitre. Nous n'avons plus rien de propre, que nous puissions dire cela est mien : tout est à vous, Messieurs, qui nous tenez le pied sur la gorge, et qui remplissez nos maisons de garnisons. Nos privileges et franchises anciennes sont à vau l'eau : nostre hostel de ville que j'ay veu estre l'asseuré refuge du secours des Roys en leurs urgentes affaires, est à la boucherie* : nostre cour de Parlement est nulle : nostre Sorbonne est au pilori et l'Université devenuë sauvage. Mais l'extremité de nos miseres est, qu'entre tant de malheurs, et tant de necessitez, il ne nous est permis de nous plaindre, ny demander secours, et faut qu'ayant la mort entre les dents, nous disions que nous nous portons bien, et que sommes trop heureux d'estre malheureux pour une si bonne cause.

O Paris qui n'est plus Paris, mais une spelunque de bestes farouches, une citadelle d'Espagnols, Wallons, et Napolitains : un asyle et seure retraite de voleurs, meurtriers et assassinateurs, ne veux tu jamais te ressentir de ta dignité, et te souvenir qui tu as été, au prix de ce que tu es ? Ne veux-tu jamais te guerir de cette frenesie, qui pour un gentil et gracieux roy, t'a engendré cinquante roytelets, et cinquante tyrans ? Te voilà aux fers, te voilà en l'inquisition d'Espagne, plus intolerable mille fois, et plus dure à supporter aux esprits nez libres et francs, comme sont les François, que les plus cruelles morts, dont les Espagnols se sçauroient adviser. Tu n'as peu supporter une legere augmentation de tailles, et d'offices, et quelques nouveaux Edicts qui ne t'importoient nullement: mais tu endures qu'on pille tes maisons, qu'on te rançonne jusques au sang, qu'on emprisonne tes Senateurs, qu'on chasse et bannisse tes bons Citoyens et Conseillers : qu'on pende, qu'on massacre tes principaux Magistrats : tu le vois, et tu l'endures : tu ne l'endures pas seulement, mais tu l'approuves, et le loües, et n'oserois, et ne sçaurois faire autrement. Tu n'as peu supporter ton Roy débonnaire*, si facile, si familier, qui s'estoit rendu comme concitoyen, et bourgeois de ta ville, qu'il a enrichie, qu'il a embellie de somptueux bastimens, accreuë de forts et superbes ramparts, ornée de privileges et exemptions honorables. Que dis-je ? peu supporter ? c'est bien pis : tu l'as chassé de sa ville, de sa maison, de son lict : quoy chassé? tu l'as poursuivy : quoy poursuivy ? tu l'as assassiné : canonizé l'assassinateur, et fait des feux de joye de sa mort. Et tu vois maintenant combien cette mort t'a profité, car elle est cause qu'un autre est monté en sa place, bien plus vigilant, bien plus laborieux, bien plus guerrier, et qui sçaura bien te servir de plus près, comme tu as a ton dam déjà experimenté.

LA PROCESSION DE LA LIGUE.

Monsieur le duc de Mayenne, lieutenant de l'Estat et couronne de France, le duc de Guise, le connestable d'Aumale, le comte de Chaligny, princes lorrains et les autres députés d'Espagne, Flandres, Naples et autres villes de l'union, estant assemblés à Paris, pour se trouver aux Estats convoqués au dixiesme février 1593, voulurent que, devant que commencer un si sainct œuvre, fust faicte une procession pareille à celle qui fut jouée en la présence de monsieur le cardinal de Cayetan. Ce qui fut aussitost dit, aussitost faict : car monsieur Roze, naguères évesque de Senlis, et maintenant grand maistre du collége de Navarre, et recteur de l'Université, fit le lendemain *dresser* l'appareil et les personnages par son plus ancien bedeau.

La procession fut telle: Le dit recteur Roze, quittant sa capeluche rectorale, prist sa robe de maistre-ès-arts avec le camail et le roquet, et un hausse-col dessus ; la barbe et la teste rasée tout de fraiz, l'espée au costé, et une pertuisane sur l'espaule. Les curés Amilton, Boucher et Lincestre, un petit plus bizarrement armés, faisoyent le premier rang, et devant eux marchoyent trois moynetons et novices, leurs robes troussées, ayants chacun le casque en teste dessoubs leurs capuchons, et une rondache pendue au col, où estoyent peinctes les armoiries et devises des dits seigneurs. Maistre Julian Pelletier, curé de Saint-Jacques, marchoit à costé, tantost devant, tantost derrière, habillé de violet en gendarme scholastique, la couronne et la barbe faicte de fraiz, une brigandine sur le dos, avec l'espée et le poignard, et une hallebarde sur l'espaule gauche en forme de sergent de bande, qui suoit, poussoit et haletoit, pour mettre chacun en rang et ordonnance.

Puis suyvoient, de trois en trois, cinquante ou soixante religieux, tant cordeliers que jacobins, carmes, capuchins, minimes, bonshommes, feuillants, et autres, tous couverts aveo leurs capuchons et habits, agrafez, armez à l'antique. Entre autres il y avoit six capuchins ayant chacun un morion en teste, et au-dessus une plume de coq, revêtuz de cottes de mailles, l'espée ceinte au costé par dessus leurs habits, l'un portant une lance, l'autre une croix, l'un un espieu, l'autre une harquebuse, et l'autre une arbaleste, le tout rouillé, par humilité catholique. Les autres presque tous avoyent des piques qu'ils bransloyent souvent, par faute de meilleur passe-temps, horsmis un feuillant boiteux qui, armé tout à crud se faisoit faire place avec une espée à deux mains, et une hache d'armes à sa ceinture, son bréviaire pendu par derrière, et le faisoit bon veoir* sur un pied faisant le moulinet devant les dames.

A la queue, il y avoit trois minimes, tous d'une parure, sçavoir est, ayants sur leurs habits chacun un plastron à corroyes et le derrière descouvert, la salade en teste, l'espée et pistolet à la ceinture, et chacun une harquebuse à croc sans fourchette. Derrière estoit le prieur des jacobins en fort bon poinct, traînant une halebarde gauchère, et armé à la légère en morte-paye ; je n'y veys ni chartreux ni célestins, qui s'estoyent excusés sur le commerce. Mais tout cela marchoit en moult belle ordonnance, et sembloyent les anciens cranequiniers de France. Ils voulurent en passant faire une salve, ou escoupèterie ; mais le légat leur deffendit, de peur qu'il ne luy mésadvint, ou à quelqu'un des siens, comme au cardinal Cayetan*.

Après ces beats pères marchoyent les quatre mendiants, qui avoyent multiplié en plusieurs ordres tant ecclésiastiques que séculiers ; puis les paroisses ; puis les Seize, quatre à quatre, réduits au nombre des apostres* et habillés de mesme, comme on les joue à la Feste-Dieu. Après eux marchoyent les prévost des marchands et eschevins, bigarrez de diverses couleurs, puis la cour de parlement

telle quelle; les gardes italiennes, espagnoles et wallonnes de monsieur le lieutenant, puis les cent gentilshommes de fraiz graduez par la saincte union, et après eux quelques vétérinaires de la confrérie de Sainct-Éloy. Suivoyent après monsieur de Lyon tout doucement, le cardinal de Pellevé tout bassement, et après eux monsieur le légat, *vray miroir de parfaicte beauté**, et devant luy marchoit le doyen de Sorbonne, avec la croix où pendoyent les bulles du pouvoir.

Item venoit madame de Nemours représentant la royne-mère ou grande-mère du roy futur, et luy portoit la queue mademoiselle de la Rue, fille de noble et discrète personne monsieur de la Rue, ci-devant tailleur d'habits sur le pont Sainct-Michel, et maintenant un des cent gentilshommes et conseillers d'Estat de l'union, et la suivoyent madame la douairière de Montpensier, avec son escharpe verte fort sale d'usage, et madame la lieutenante de l'Estat et couronne de France, suyvie de mesdames de Belin et de Bussy le Clerc.

Alors s'avançoit et faisoit veoir monsieur le lieutenant et devant luy deux massiers fourrez d'hermines, et à ses flancs deux Wallons portants hoquetons noirs, tout parsemez de croix de Lorraine rouges, ayants devant et derrière une devise en broderie, dont le corps représentoit l'histoire de Phaëton, et estoit le mot : IN MAGNIS VOLUISSE SAT EST*.

Arrivez qu'ils furent tous en ceste équipage en la chapelle de Bourbon, monsieur le recteur Roze, quittant son hausse-col, son espée et pertuisane, monta en chaire, où ayant prouvé par bons et authentiques passages, que c'estoit à ce coup que tout iroit bien, proposa un bel expédient pour mettre fin à la guerre dans six mois pour le plus tard, ratiocinant ainsi : En France, il y a dix-sept cent mille clochers, dont Paris n'est compté que pour un : qu'on prenne de chacun clocher un homme catholique, soldoyé aux despens de la paroisse, et que les deniers soyent maniez par les docteurs en théologie, ou pour le moins graduez nommez ; nous ferons douze cent mille combattants, et cinq cent mille pionniers. Alors tous les assistants furent veuz tressaillir de joye, et s'escrier : « O coup du ciel !... »

Après que l'assemblée fut entrée bien avant dedans la grande sale, tous les députés ayants pris place, monsieur le lieutenant commença à parler en ceste façon, avec un grand silence et attention de messieurs des Estats.

XX

HENRI IV

1553—1610.

A MADAME DE LA ROCHE-GUYON.

ame, je vous escris ce mot le jour de la veille d'une bataille. e en est en la main de Dieu qui en a desjà ordonné ce qui en ıdvenir, et ce qu'il congnoist estre expédient pour sa gloire et e salut de mon peuple. Si je la perds, vous ne me verrés ja- car je ne suis pas homme qui fuye ou qui reculle. Bien vous › asseurer que si j'y meurs, ma pénultième pensée sera à vous, dernière à Dieu, auquel je vous recommande et moi aussis. Ce r aoust 1590, de la main de celuy qui baise les vostres et est serviteur.

---

rivay arsoir de Marans, où j'estois allé pour pourvoir à la guarde ıi. Ha ! que je vous y souhaitay ! c'est le lieu le plus selon vos- meur que j'aye jamais veu. Pour ce seul respect, suis-je après :hanger. C'est une isle renfermée de marais bocageux, où de as en cent pas il y a des canaux pour aller chercher le bois .teau. L'eau claire, peu courante ; les canaux de toutes largeurs ; .teaux de toutes grandeurs. Parmi ces déserts mille jardins où e va que par bateau. L'isle a deux lieues de tour; ainsi envi- e, passe une rivière par le pied du chasteau, au milieu du , qui est aussi logeable que Pau. Peu de maisons qui n'entré porte dans son petit bateau. Ceste rivière s'estend en deux bras, ırtent non-seulement grands bateaux, mais les navires de cin- e tonneaux y viennent. Il n'y a que deux lieues jusqu'à la mer. c'est un canal, non une rivière. Contre-mont vont les grands

bateaux jusqu'à Niort, où il y a douze lieues ; infinis moulins et métairies insulées ; tant de sortes d'oiseaux qui chantent; de toute sorte de ceux de mer. Je vous en envoye des plumes. De poissons, c'est une monstruosité que la quantité, la grandeur et le prix ; une grande carpe trois sols, et cinq un brochet. C'est un lieu de grand trafic, et tout par bateaux. La terre très-pleine de blés et très-beaux. L'on y peut estre plaisamment en paix, et seurement en guerre. L'on s'y peut resjouir avec ce que l'on aime, et plaindre une absence. Ha! qu'il y fait bon chanter! Je pars jeudy pour aller à Pons, où je seray plus près de vous; mais je n'y feray guères de séjour.... Ce XVIIe juin (1586).

A DUPLESSIS-MORNAY.

Monsieur du Plessis, j'ay un extrême desplaisir de l'outrage que vous avez receu auquel je participe, et comme roy et comme vostre amy. Comme le premier, je vous en feray justice, et me la feray aussy. Si je ne portois que le second tiltre, vous n'en avez nul de qui l'espée fust plus preste à dégaisner que la mienne, ny qui vous portast sa vie plus gaiement que moy. Tenez cela pour constant, qu'en effet je vous rendray office de roy, de maistre et d'amy.

A MARIE DE MÉDICIS.

M'amye, j'attendois d'heure à heure vostre lettre; je l'ay baisée en la lisant. Je vous responds en mer ou j'ay voulu courre une bordée par le doux temps. Vive Dieu! vous ne m'auriés rien sceu mander qui me fust plus agréable que la nouvelle du plaisir de lecture qui vous a prins. Plutarque me sourit tousjours d'une fresche nouveauté: l'aimer c'est m'aimer, car il a esté l'instituteur de mon jeune âge. Ma bonne mère, à qui je doibs tout, et qui avoit une affection si grande de veiller à mes bons déportemens, et ne vouloir pas, ce disoit-elle, voir en son fils un illustre ignorant, me mit ce livre entre les mains, encore que je ne feusse plus un enfant de mamelle. Il m'a esté comme ma conscience, et m'a dicté à l'oreille beaucoup de bonnes honnesetez et maximes excellentes pour ma conduite et pour le gouvernement des affaires. Adieu, mon cœur.

AUX NOTABLES DE ROUEN.

Si je voulois acquérir le tiltre d'orateur, j'aurois apprins quelque belle et longue harangue, et vous la prononcerois avec assez de gravité. Mais, messieurs, mon désir me pousse à deux plus glorieux tiltres, qui sont de m'appeler libérateur et restaurateur de cet Estat. Pour à quoy parvenir je vous ay assemblés. Vous sçavez à vos dépens, omme moy aux miens, que, lorsque Dieu m'a appelé à ceste couronne, j'ay trouvé la France non-seulement quasi ruynée, mais presque toute perdeue pour les François. Par la grâce divine, par les prières et les bons conseils de mes serviteurs qui ne font profession des armes, par l'espée de ma brave et généreuse noblesse (de laquelle je ne distingue point les princes, pour estre notre plus beau tiltre : foy de gentilhomme !), par mes peines et labeurs, je l'ay sauvée de la perte ; sauvons-la à ceste heure de la ruyne. Participez, mes chers subjects, à ceste seconde gloire avec moy, comme vous avez faict à la première. Je ne vous ay point appelés, comme faisoient mes prédécesseurs, pour vous faire approuver leurs volontés. Je vous ay assemblés pour recevoir vos conseils, pour les croire, pour les suyvre, bref, pour me mettre en tutelle entre vos mains, envye qui ne prend guères aux roys, aux barbes grises et aux victorieux. Mais la violente amour que je porte à mes subjects, et l'extrême envye que j'ay d'ajouter ces deux beaux tiltres à celuy de roy, me font trouver tout aysé et honorable. Mon chancelier vous fera entendre plus amplement ma volonté.

XXI

SAINT FRANÇOIS DE SALES

1567—1622.

(Voyez Notice, page 281)

L'ÉGALITÉ D'AME.

Nous ne sommes hommes que par la raison, et c'est pourtant chose rare de trouver des hommes vraiment raisonnables ; d'autant que l'amour-propre nous détraque ordinairement de la raison, nous conduisant insensiblement à mille sortes de petites, mais dangereuses injustices et iniquités, qui, comme les petits renardeaux desquels il est parlé aux Cantiques, démolissent les vignes; car, d'autant qu'ils sont petits, on n'y prend pas garde, et, parce qu'ils sont en quantité, ils ne laissent pas de beaucoup nuire. Ce que je m'en vais vous dire, sont-ce pas iniquités et déraisons?

Si nous affectionnons un exercice, nous mesprisons tout le reste, et controllons tout ce qui ne vient pas à nostre goût. S'il y a quelqu'un de nos inférieurs qui n'ait pas bonne grâce, ou sur lequel nous ayons une fois mis la dent, quoi qu'il fasse, nous le recevons à mal; nous ne cessons de le contrister, et tousjours nous sommes à le calanger. Au contraire, si quelqu'un nous est agréable d'une grâce sensuelle, il ne fait rien que nous n'excusions. Il y a des enfans vertueux que leurs pères ou mères ne peuvent presque voir, pour quelque imperfection corporelle; il y en a de vicieux qui sont les favoris, pour quelque grâce corporelle. En tout, nous préférons les riches aux pauvres, quoiqu'ils ne soyent ni de meilleure condition, ni si vertueux; nous préférons mesme les mieulx vestus. Nous voulons nos droits exactement, et que les aultres soyent courtois en l'exécution des leurs; nous gardons nostre rang pointilleusement, et voulons que les aultres soient humbles et condescendants. Nous nous plaignons aysément du prochain, et ne voulons qu'aucun se plaigne de nous. Ce que nous faisons pour aultrui nous semble tousjours beaucoup; ce qu'il fait *pour nous* n'est rien, ce nous semble; brief, nous sommes comme

les perdrix de Paphlagonie qui ont deux cœurs; car nous avons un cœur doux, gracieux et courtois en nostre endroit, et un cœur dur, sévère et rigoureux envers le prochain. Nous avons deux poids : l'un pour peser nos commodités, avec le plus d'advantage que nous pouvons; l'aultre pour peser celles du prochain, avec le plus de désadvantage qu'il se peut. Or, comme dit l'Escriture, les lèvres trompeuses ont parlé en un cœur et un cœur, c'est-à-dire elles ont deux cœurs; et, d'avoir deux poids, l'un fort pour recevoir, et l'autre foible pour délivrer, c'est chose abominable devant Dieu.

Philothée, soyez égale et juste en vos actions. Mettez-vous tousjours en la place du prochain, et le mettez en la vostre, et ainsi vous jugerez bien. Rendez-vous vendeuse en achetant, et acheteuse en vendant, et vous vendrez et achèterez justement. Trajan estant censuré par ses confidents, de quoi il rendoit, à leur advis, la majesté impériale trop accostable : « Oui-dà, dit-il, ne dois-je pas estre tel empereur à l'endroit des particuliers, que je désirerois rencontrer un empereur, si j'estois particulier moi-mesme?

L'AME ET DIEU.

Entre les perdrix il arrive souvent que les unes dérobent les œufs des aultres afin de les couver, soit pour l'avidité qu'elles ont d'estre mères, soit pour leur sottise qui leur fait méconnoistre leurs œufs propres. Et voici chose estrange, mais néanmoins bien tesmoignée; car le perdreau qui aura esté couvé sous les ailes d'une perdrix estrangère, au premier réclame qu'il oyt de sa vraie mère qui avoit pondu l'œuf duquel il est procédé, il quitte la perdrix larronneuse, se rend à sa première mère, et se met à sa suite, par la correspondance qu'il a avec sa première origine, correspondance toutefois qui ne paroissoit point, ains fust demeurée secrète, et comme dormante au fond de la nature, jusqu'à la rencontre de son object; lors, soudain excitée et réveillée, elle fait son coup, et pousse l'appétit du perdreau à son premier devoir. Il en est de mesme, Théotime, de nostre cœur; car, quoiqu'il soit couvé, nourri et élevé emmi les choses corporelles, basses et transitoires, et par manière de dire, sous les ailes de la nature; néanmoins, au premier regard qu'il jette en Dieu, à la première connoissance qu'il en reçoit, la première inclination d'aimer Dieu, qui estoit comme assoupie et imperceptible, se réveille en un instant et à l'impourvu paroist comme une étincelle qui sort d'entre les cendres, laquelle, touchant nostre volonté, lui donne un élan de l'amour suprême, dû au souverain et premier principe de toutes choses.

NE FAISONS PAS LES ANGES.

Je vous dirai ce mot, mais retenez-le bien : nous nous amusons quelquefois tant à estre bons anges que nous en laissons d'estre bons hommes et bonnes femmes. Nostre imperfection nous doit accompagner jusqu'au cercueil, nous ne pouvons aller sans toucher terre. Il ne faut pas s'y coucher ni vaultrer ; mais aussi ne faut-il pas pense voler. Car nous sommes de petits poussins qui n'avons pas encore nos ailes. Nous mourons petit à petit ; il faut aussi faire mourir nos imperfections avec nous de jour en jour : chères imperfections qui nous font reconnoistre nostre misère, nous exercent en l'humilité, mespris de nous-mesmes, en la patience et diligence, et nonobstant lesquelles Dieu considère la préparation de nostre cœur qui est parfaite.

Allons terre à terre, puisque la haute mer nous fait tourner la teste. Jetons-nous aux pieds de Nostre-Seigneur avec la sainte Madeleine dont nous célébrons la feste ; pratiquons certaines petites vertus propres pour nostre petitesse. A petit mercier, petit panier. Ce sont les vertus qui s'exercent plus en descendant qu'en montant, et partant, elles sont sortables à nos jambes ; la patience, le support des prochains, le service, l'humilité, la douceur de courage, l'affabilité, la tolérance de nostre imperfection. Je ne dis pas qu'il ne faille monter par l'oraison, mais pas à pas.

Je vous recommande la sainte simplicité ; regardez devant vous et non à ces dangers que vous voyez de loin. Ainsi que vous m'avez escrit, il vous semble que ce soient des armées, ce ne sont que des saules esbranchés, et cependant que vous regardez là, vous pourries faire quelques mauvais pas.

COMMENTAIRE.

Pour les difficultés relatives : 1° à la *grammaire*, voy. ci-dessus *Introduction*, p. IX; — 2° à l'orthographe et à la versification, voy. p. LXX; 3° au sens des mots, voy. ci-dessous, *Lexique*, p. 285.

Page 3, l. 1. Pierre Gringoire, Gringore, ou Gringon, poëte satirique, né vers 1475, mort vers 1544. Il était Lorrain, suivant les uns, Normand, suivant d'autres. Chargé par Louis XII d'écrire contre Jules II, il attaqua ce pape dans la violente satire : *la Chasse du cerf des cerfs* (*servus servorum Dei*) [1510] ; la sotie du *Prince des sots et de la Mère sotte* et la moralité de *l'Homme obstiné*, qui forment la meilleure part de l'œuvre dramatique de Gringoire furent jouées aux Halles de Paris, le mardi gras 1511. Une édition complète de Gringoire (par M. d'Héricault) devait faire partie de la *Bibliothèque elzévirienne*. Il n'en a paru que 2 volumes[1].

— v. 14. *Sans rigueur*, sans qu'on soit obligé d'user de rigueur.

Page 4, v. 1. *Ont cueur délibéré de faire leur délivrance*, ont plaisir à, ont envie de, etc.

— v. 20. *Dessus la mer est requis de veiller*, on est requis de, il faut veiller, etc....

— v. 23. *Aux champs convient... pourvoir*, il faut faire bonne garde dans les campagnes.

— v. 31. *Veuil laisser*, je veux laisser de côté, je ne veux point parler ici de....

— v. 32. *Tant soit moindre*, si peu que ce soit.

Page 5, v. 15. *A l'arme on oyt sonner*, on entend sonner l'alarme. (Pour l'origine du mot, voyez le *Lexique*, au mot *Alarme*.)

Page 6, l. 1. Marguerite d'Angoulême, duchesse d'Alençon, reine de Navarre, sœur de François Ier, née à Angoulême le 14 avril 1492, morte à Odos (Bigorre) le 21 décembre 1549. Fille de Charles d'Orléans comte d'Angoulême, et de Louise de Savoie, elle épousa

1. Lalanne, *Dict. de l'hist. de France*.

Charles III, duc d'Alençon (1509). Devenue veuve (1525), elle alla en Espagne près de son frère prisonnier, pour lequel elle professait une tendresse sans bornes, et dont elle chercha inutilement à hâter la délivrance; épousa (1527) Henri d'Albret, roi de Navarre, et dès lors passa la plus grande partie de sa vie à Nérac, continuant, malgré les violentes attaques dirigées contre elle, à protéger autant qu'elle le pouvait les réformés, dont elle avait embrassé en partie les doctrines. On a d'elle des poésies, des contes, des farces, des ouvrages théologiques, etc. Nous citerons : *le Mirouer de l'âme pécheresse*, 1531, in-4°, réimprimé dans le recueil des poésies de la princesse, publié en 1547 (2 vol. in-8°) par Simon Sylvius, dit La Haye, son valet de chambre, sous le titre de *Marguerites de la marguerite des princesses*. Son œuvre la plus connue est *l'Heptaméron*, recueil de 72 nouvelles composées à l'imitation de Boccace, mais qui sont restées bien au-dessous de leur modèle; elles offrent pourtant un assez grand intérêt historique. Publiées pour la première fois, mais incomplétement, sous le titre de *Histoire des amants fortunez*, par P. Boaistuau, 1558, in-4°, elles ont été réimprimées très-souvent. La meilleure édition, celle qui reproduit pour la première fois le texte original, a été donnée par M. Le Roux de Lincy, 1853, 3 volumes in-8°. M. Génin a publié en 1841 et 1842, 2 volumes de lettres de Marguerite, dont on conserve à la Bibliothèque nationale une correspondance curieuse avec Briçonnet, évêque de Meaux [1].

Page 6, v. 11. *Qui rend son peuple*, ce qui rend, etc....

— v. 18. *Me donne de travail matière*, me donne une matière à peine, à douleur.

Page 8, l. 1. Il y eut deux poëtes de ce nom au seizième siècle. Marot (Jean), né en 1463 à Caen ou près de cette ville, mort à Cahors en 1523. Ses œuvres ont été réunies en 1532, puis réimprimées plusieurs fois au seizième siècle, en 1723 et 1731, et dans quelques éditions de Clément Marot. M. Guiffrey a publié de lui en 1860 un poëme inédit. Il eut pour fils Clément Marot, né à Cahors en 1495, mort à Turin en septembre 1544. Valet de chambre favori de Marguerite d'Angoulême sœur de François Ier, il suivit celui-ci à Pavie (1525), où il fut blessé et fait prisonnier. De retour en France, la liberté de son langage sur les matières religieuses le fit emprisonner au Châtelet, et il y fut enfermé une autre fois (1530) pour avoir enlevé des mains des archers un homme qu'on menait en prison. Nous devons à ces deux captivités quelques-uns de ses meilleurs ouvrages : ses deux *Épîtres* fameuses, à Lyon Jamet (Fable du lion et du rat), et au roi pour leur

1. Lalanne, *Dict. de l'hist. de France.*

recommander sa délivrance; son *Enfer*, satire mêlée de plaisanterie et d'indignation contre les gens de justice; ses éditions du *Roman de la Rose*, dont il rajeunit le style (1529), et des poésies de Villon qu'il recueillit (1532). Inquiété de nouveau, il s'enfuit d'abord en Béarn (1535), puis à la cour de la duchesse de Ferrare, Renée de France, et enfin à Venise (1536). Ayant obtenu son rappel moyennant une abjuration solennelle qu'il fit à Lyon, il fut laissé quelque temps en paix; mais ayant entrepris, sur le conseil de Vatable, la traduction en vers des Psaumes, il se vit poursuivi par la Sorbonne pour quelques passages hasardés, et malgré l'encouragement de François Ier qui, ainsi que toute la cour, chantait sa traduction, il crut prudent de se retirer à Genève (1543), puis à Turin, où il mourut. Outre les éditions séparées de ces différents ouvrages, le recueil de ses œuvres de 1538 à 1615 a été réimprimé plus de quarante fois[1]. — Marot laissa un fils, Michel, dont les poésies ont été jointes aux siennes dans quelques éditions.

Page 8, v. 11. *Maillart*, lieutenant-criminel de la prévôté de Paris, qui avait fait emprisonner Marot en 1525.

— v. 12. *Semblançay* (Jacques de Beaune, baron de), né en 1465, surintendant des finances sous François Ier, fut accusé faussement d'un détournement de 400 000 écus, condamné à mort par arrêté du Parlement et pendu à Montfaucon le 12 août 1527. Plus tard, sa mémoire fut réhabilitée.

Page 9, v. 20. *Me vit trop mieulx*, me vit bien mieux.

Page 11, v. 5. *Plus d'un million*, d'un million d'autres conteurs.

— v. 15. *Confrère au diocèse de Sainct Marry en l'église Sainct Pris*, jeu de mots sur *marri* (triste), *pris* (prisonnier).

Page 12, v. 24. *Vous n'entendez*, c'est que vous n'entendez.

Page 13, v. 36. *Chatouilleux de la gorge*, auquel la gorge démange, qui sent la corde, qui est en passe d'aller à la potence.

— v. 37. Saint Georges est toujours représenté à cheval.

— v. 39. *Finer d'ung soul*, payer un sou.

Page 14, v. 20. *Il n'est demouré fors*, il n'est rien demeuré que.

Page 15, v. 5. *Si premier ne l'essaye*, si d'abord il ne l'essaye.

— v. 17. *Ils faudront à l'un des termes*, ils failliront, ils manqueront à l'une des échéances.

— v. 26. *Clément* et *Marot*, que l'on a regardés jusqu'ici comme deux noms de domaines imaginaires, étaient, selon M. d'Héricault (*Vie de Marot*, p. XLIX), deux terres situées dans la paroisse de Cessac (canton de Cahors).

Page 16, l. 1. La famille de Saint-Gelais donna trois écrivains au

1. Lalanne, *Dict. de l'hist. de France.*

xvie siècle : Saint-Gelais (Jean de), capitaine et chroniqueur, vivait sous Charles VIII et Louis XII. — *Chronique* (1270-1510), 1522, in-4°. — Son neveu, Octavien, poëte, évêque d'Angoulême (1494), né à Cognac (Charente), vers 1466, mort en 1502. — *La Chasse d'amours*, recueil des poésies de sa jeunesse (1509, in-fol.) ; *le Séjour d'honneur*, s. d., in-4°, allégorie mêlée de prose et de vers ; des traductions en vers de l'*Énéide* et des *Épîtres* d'Ovide ; *le Vergier d'honneur*, s. d., in-fol. — (Mellin de), neveu du précédent, né à Angoulême en 1491, mort à Paris en 1558. — *Œuvres poétiques*, 1574, in-8° ; *Sophonisbe*, trad. de Trissino, tragédie en 5 actes, en prose, représentée à Blois en 1559 ; *Histoire de Genièvre*, imit. de l'Arioste, terminée par Baïf, 1572, in-8° [1].

Page 16, v. 16. *Sur ce suspens*, suspendu sur cela (lat. *suspensus*).

Page 17, v. 1. Imité de Claudien.

— v. 3. *Éloigner de vue*, perdre de vue.

— v. 38. *Quant et lui*, en même temps que lui.

Mellin de Saint-Gelais est le dernier poëte important de cette école qu'avait illustrée Marot, et qui vivait sur les traditions et les procédés poétiques du quinzième siècle. Avec cette école disparut définitivement le moyen âge littéraire que Ronsard et la Pléiade devaient rapidement faire oublier : vainement Saint-Gelais, qui avait à peu près à la cour de Henri II le même rôle que jouèrent sous la Restauration Fontanes et les derniers défenseurs de l'abbé Delille et de la poésie descriptive, en présence des triomphes de l'école romantique, — essaya de tuer l'école nouvelle par le ridicule et en parodiant l'enflure de certaines odes de Ronsard ; il fut réduit, « dans l'intérêt de sa propre renommée, à en passer par une réconciliation et à subir les éloges du jeune vainqueur, qui lui laissa désormais libre carrière, dit Sainte-Beuve [2], à se réfugier tristement dans les vers latins. »

La défaite de Saint-Gelais fut le signal d'une déroute générale : désormais l'opinion publique était acquise à Ronsard, et plus d'un poëte de l'ancienne école s'enrôla sous la bannière du vainqueur. Entre ceux qui firent défection, le plus important fut Maurice Scève, seigneur de Fléchères (baronnie de la principauté des Dombes), né vers 1510, d'une famille originaire du Piémont. Scève, qui fut conseiller-échevin de la ville de Lyon, suivit longtemps la cour de François Ier, où il devint l'admirateur et l'élève de Marot, qui dirigea ses débuts poétiques : il travailla même au *Blason du corps féminin* et mérita les éloges du maître. En 1548, Thomas Sébilet, dans son *Art poétique*, le

1. Lalanne, *Dict. de l'hist. de France*.
2. *Tableau de la poésie*, p. 45.

cite comme une des autorités de la vieille école : « *Nos bons poëtes françoys sont, entre les vieulx : Alain Chartier et Jean de Meung ; et, entre les jeunes : Marot, Sainct-Gelais, Salel, Heroët,* Scève *et tant d'aultres bons esprits.* » A la mort de François Ier, Scève retourna dans sa province ; c'est vers cette époque que, se détachant de ses anciens amis pour se rallier à l'école nouvelle, il lia une étroite amitié avec Joachim Du Bellay, Olivier de Magny et quelques-uns des membres de la Pléiade. Ses vers précieux et tourmentés trouvèrent grâce devant ses nouveaux amis, et Du Bellay le loue précisément de ce dédain de la clarté et de cet extrême raffinement qui nous rend les vers de Scève, et principalement son poëme de *Délie,* à peu près incompréhensibles aujourd'hui. Pasquier, dans ses *Recherches sur la France* (liv. VII, 7), avouait déjà que Scève ne s'était point préoccupé de rendre ses vers intelligibles *au commun peuple :* « Tous ceux dont j'ai parlé ci-dessus étaient comme une pépinière sur laquelle furent depuis « entés plusieurs autres grands poëtes sous le règne de Henri deuxième. « Ceux-ci, du commencement, firent profession de plus contenter leurs « esprits que l'opinion du commun peuple. Le premier qui franchit le « pas fut Maurice Scève, lyonnais, lequel, ores qu'en sa jeunesse eût « suivi la piste des autres, si est-ce qu'arrivant sur l'âge il voulut « prendre autre train, se mettant en butte, à l'imitation des Italiens, « une dame qu'il célébra sous le nom de Délie, non en sonnets (car « l'usage n'en était encore introduit), ains par dixains continuels ; mais « avec un sens si ténébreux et obscur que, le lisant, je disais être très- « content de ne l'entendre, puisqu'il ne voulait être entendu. Du Bellay, « le reconnaissant avoir été le premier en ce sujet, disait, en un sonnet « qu'il lui adressa :

Gentil esprit, ornement de la France,
Qui, d'Apollon saintement inspiré,
T'es le premier du peuple retiré
Loin du chemin tracé par l'ignorance.

« Et, au cinquante-neuvième sonnet de son *Olive,* il l'appelle *cygne « nouveau,* voulant dire que, par un nouveau dessein, il avait banni « l'ignorance de notre poésie ; et toutefois la vérité est qu'il affecta une « obscurité sans raison, qui fut cause que son livre mourut avec lui : « du moins ne vois-je point que depuis il ait couru par nos mains. »

Scève présida pendant longtemps au mouvement poétique qui, dans tout le Lyonnais, fut pendant vingt années plus important que partout ailleurs. Pontus de Thyard, l'évêque de Châlon, lui dédiait son livre des *Erreurs amoureuses*, Olivier de Magny ses *Regrets,* et Louise

Labbé, *la belle cordière*, se complut trop souvent dans l'imitation des obscurités de *Délie*. Scève mourut en 1564. Le poëme de *Délie, Object de plus haulte vertu*, imprimé à Lyon en 1544, se compose de 458 dizains, qui sont à peu près illisibles : nous citerons seulement les deux suivants, comme échantillon de la manière du poëte :

Quand quelquesfoys d'elle à elle me plaings,
Et que son tort je luy fais recongnoistre,
De ses yeulx clers d'honneste courroux plains
Sortant rosée en pluye vient à croistre.
Mais comme on voit le soleil apparoistre
Sur le printemps parmy l'air pluvieux,
Le rossignol, à chanter curieux,
S'esgaye alors, ses plumes arrousant :
Ainsi Amour aux larmes de ses yeulx
Ses ailes baigne, à gré se reposant[1].

Le painctre peult de la neige dépeindre
La blancheur telle à peu près qu'on peult voir;
Mais il ne sçait à la froideur atteindre,
Et moins la faire à l'œil apercevoir.
Ce me seroit moi-mesme decevoir,
Et grandement me pourroit-on reprendre,
Si je taschois à te faire comprendre
Ce mal qui peult voire l'âme opprimer,
Que d'un objet, comme peste, on voit prendre,
Qui mieux se sent qu'on ne peult exprimer[2]

Page 19, l. 1. Pierre de Ronsard, né le 11 septembre 1524, au château de la Poissonnière (Vendomois), mort le 27 décembre 1585, au prieuré de Saint-Cosme-en-l'Isle, près de Tours. Sa famille était noble et originaire des pays du Danube. Il étudia au collége de Navarre, entra ensuite au service du duc d'Orléans, fils de François Ier, puis à celui de Jacques d'Écosse, qui l'emmena dans ses États et l'y retint trois années, revint auprès du duc d'Orléans, fut adjoint à diverses ambassades et fit encore un voyage en Écosse. Il suivit ensuite Lazare de Baïf dans son ambassade en Allemagne, à la diète de Spire, et enfin du Bellay-Langey en Piémont. Une surdité, dont il fut alors frappé, mit fin à cette vie errante. Il résolut de se vouer à l'étude, se retira au collége de Coqueret et y passa sept années (1542-1549), ayant pour maître le savant Daurat, et pour condisciples Beau-Antoine de Baïf, fils de Lazare, Rémy Belleau, Muret et Joachim Du Bellay.

1. *Délie*, p. 256. — 2. *Délie*, p. 234.

C'est dans cette société d'esprits distingués qu'il jeta les fondements de la révolution littéraire qui changea l'avenir de notre langue et de notre poésie. Ses premiers ouvrages poétiques, imprimés vers 1551, furent vivement mais inutilement attaqués à la cour par Mellin de Saint-Gelais et sa coterie. Proclamé par les mainteneurs des jeux floraux le *poëte français* par excellence; placé par les lettrés et les savants du siècle au rang d'Homère et de Virgile; recherché des rois Henri II, Charles IX, Henri III, de Charles IX surtout, qui ne pouvait se séparer de lui; admiré, prôné, sans rivaux, il jouit, de son vivant, d'une gloire qui n'eut d'égale que la chute qui la suivit. Malherbe avait un exemplaire de ses œuvres, qu'il avait biffé d'un bout jusqu'à l'autre. Boileau le traita avec le plus méprisant dédain. Une critique plus juste a replacé Ronsard, non pas au pinacle où l'avait porté l'enthousiasme de ses contemporains, mais à une place fort élevée. Si sa tentative pour enrichir la langue des dépouilles de l'antiquité l'embarrassa parfois de mots baroques ou bizarrement créés, d'épithètes enflées et rédondantes, ce qui rend insupportable la lecture de son poëme de *la Franciade*, il faut lui reconnaître beaucoup d'imagination, de force, de verve, de grâce, le don de peindre par un style créé, et souvent (surtout dans ses petites pièces) un charme pénétrant et une délicatesse exquise de sentiment et d'expression. Il imita souvent, et en maître, Anacréon et d'autres poëtes de l'antiquité. Le premier, il introduisit dans notre langue l'ode, l'hymne et l'épithalame On a de lui deux livres d'*Amours*, cinq livres d'*Odes*, quatre chants d'un poëme, *la Franciade*, en vers de dix syllabes, avec une préface sur le *rôle du poëme héroïque; le Bocage royal*, recueil de poésies à la louange des rois et des grands de l'époque ; des *Églogues, Élégies, Hymnes, Sonnets, Gaietés, Épitaphes*, etc. Un excellent choix de ses œuvres a été publié par M. Becq de Fouquières. Ronsard est qualifié dans des lettres patentes de *conseiller et aumônier ordinaire du roi et de madame de Savoie*. Il fut curé d'Évaillé (Sarthe) dès 1557[1].

Page 20, v. 7. *Comme un chevreuil*, etc. Imité de Bembo.

— v. 23. *Rivages tors* (littéral. *tordus*), qui se recourbent.

Page 21, v. 10. *Thusque*, toscan.

-- v. 23. Virgile, *Æn.* VI, 785.

Page 22, v. 1. Horace, *Odes*, III, 2.

— v. 20. Ovide, *Am.* III, 15.

— v. 27. Tibulle, I, VIII, 41.

Page 23, v. 32. Pindare, *Ol.* VII.

Page 25, v. 5. Horace, *Odes*, III, XIII.

1. Lalanne, *Dict. de l'hist. de France*

Page 26, v. 25. Anacréon, IV.
Page 27, v. 5. Anacréon, III.
Page 28, v. 12. *Murmure*, murmure magique.
— v. 18. Cf. Horace, *Odes*, I, I, et *Sat.*, I, I.
Page 29, v. 21. Horace, *Odes*, III, I.
— v. 33. Odet de Coligny, cardinal de Châtillon.
Page 30, v. 36. *Qui sert à*, qui obéit à.
— v. 39. *Contre bas*, vers le bas.
Page 31, v. 12-16. Properce, II, XIII, 19.
Page 34, v. 15. Cf. André Chénier, *Poésies*, éd. Becq de Fouquières, p. 286.
— v. 18-20. Anacréon, LVI.
Page 35, v. 1. Anacréon, XL. (Voy. ci-dessous, p. 61, une autre imitation de cette pièce par Rémy Belleau.)
— v. 32. *Mélissette*, de μέλισσα, abeille.
Page 37, v. 28. Inversion : Bacchus *te doit* Amour, Vénus et Silène.
— v. 31 et suiv. Imité de Bion.
Page 38, v. 34. Horace, *Odes*, III, XXX.
— v. 36. *Ru'ront*, précipiteront.
Page 39, v. 9. *Les deux harpeurs*, Pindare et Horace.
Page 41, v. 25. Inversion: *Silène talonnoit*, etc.
— v. 29. Cf. André Chénier, *Poésies*, éd. Becq, p. 120 et 137.
Page 42, v. 5. *Asians*, d'Asie.
— v. 36. *Au bord de ma province*, à la frontière de ma patrie, de mon pays.
Page 43, v. 1. Cette réponse aux pasteurs Florent Chrestien et Jacques Grévin parut à Lyon, en 1563.
— v. 22 et suiv. Ronsard, Jodelle et leurs amis avaient, disait-on, sacrifié un bouc à Bacchus, en 1552, à la suite de la représentation à Fontainebleau de *Cléopâtre*, tragédie de Jodelle.
Page 47, v. 9-10. Cf. André Chénier, *Poésies*, éd. Becq, p. 213.
Page 48, l. 1. Le seizième siècle compte quatre écrivains de ce nom: Guillaume Du Bellay, seigneur de Langey, homme de guerre, diplomate et historien, né au château de Glatigny, près de Montmirail, en 1491, mort à Saint-Symphorien le 9 janvier 1543. Il déploya de grands talents politiques et militaires dans le Piémont où il fut vice-roi depuis 1537 jusqu'à sa mort. — *Mémoires*, 1557, in-12, réimprimés dans les grandes collections : *Traité de la discipline militaire*, 1554, in-8° ; *Epitome de l'antiquité des Gaules*, 1557, in-4°. — Jean Du Bellay, frère du précédent, diplomate, poëte latin, cardinal, né en 1492, mort à Rome le 16 février 1560. Il fut successivement évêque de Bayonne (1526), ambassadeur en Angleterre (1527), ambassadeur à Rome, évêque de Paris (1532), cardinal (1535), lieutenant général en

Champagne et en Picardie (1536). A la mort de François Ier, il se retira à Rome où Paul IV le créa évêque d'Ostie. Il avait eu Rabelais pour médecin. On a de lui une apologie et des harangues (en latin) pour François Ier, 1542. On a imprimé dans divers recueils plusieurs de ses lettres qui sont conservées en grand nombre à la Bibliothèque nationale. — Martin, frère du précédent, historien, mort à Glatigny en 1559. Il devint prince d'Yvetot par son mariage avec Élisabeth Chenu. — ***Mémoires***, 1753, 7 vol. in-12, réimprimés dans les grandes collections. — Joachin, né vers 1524 à Liré (Maine-et-Loire), mort le 1er janvier 1560. Il était neveu du cardinal, près duquel il séjourna plusieurs années en Italie. Le recueil de ses poésies françaises, souvent réimprimé de 1567 à 1597, comprend les ***Antiquités de Rome***, les ***Regrets*** (sonnets), des hymnes, des odes, des élégies, la traduction de deux livres de l'Énéide, etc. Outre des poésies latines, ***Xenia et alia carmina***, 1569, in-4°, on a encore de lui : ***Défense et illustration de la langue françoise***[1], qui fut le manifeste de l'école de Ronsard et de la Pléiade, qui comprenait, outre ces deux poëtes, Rémy Belleau, l'évêque de Châlon Pontus de Thyard, le professeur Daurat, Baïf et Étienne Jodelle.

Page 49, v. 26. Jason.

Page 51, v. 7. *D'ordre*, par ordre.

Page 52, v. 15. *Si sous le ciel fust*, s'il était, etc....

— v. 24. *Le peuple à longue robe*, qui portait la toge, les Romains.

Page 55, v. 30. *Chère*, bon accueil.

Page 56. Olivier de Magny, † 1560; poëte, disciple et ami de Ronsard.

Page 57, l. 1. Belleau (Rémy), l'un des membres de la *Pléiade*, né à Nogent-le-Rotrou en 1528, mort à Paris le 6 mars 1577. Il a écrit des *Bergeries*, les *Amours des pierres précieuses*, et a traduit en vers les *Odes* d'Anacréon, le *Cantique des Cantiques*, l'*Ecclésiaste*, les *Phénomènes* d'Aratus. On a encore de lui une comédie, la *Reconnue* (1577), et un ouvrage en style macaronique : *Dictamen metrificum de bello*, in-4°. — M. Gouverneur a donné une excellente édition des poésies de Belleau, Paris, 1867, 3 vol. in-12[2].

Page 58, v. 5. *L'autre avec le coffin...*, un autre, portant un panier chargé de fleurs et de fruit, agitait en même temps un vase au ventre creux, etc...

— v. 7. *Bassarides*, bacchantes (de *Bassarée* surnom de Bacchus).

— v. 18. *Plus humbles*, etc..., ayant perdu leur férocité, ils laissent agencer...

1. Lalanne, *Dict. de l'hist. de France.*
2. Id. *ibid.*

Page 60, v. 28. Aphrodite.

Page 61, v. 5. *N'offenses*, tu n'offenses pas, tu ne troubles pas.

— v. 15. *Qui ne fus onc* passionnée par une, etc....

— v. 19. Comp. ci-dessus, p. 35, la traduction que Ronsard a donnée, de son côté, de cette pièce d'Anacréon.

Page 63, v. 1. Baif ou Baïf (Lazare de), diplomate, érudit, poëte, né au château de Pins, près de la Flèche (Sarthe), vers 1496, mort vers 1547. Il étudia le grec à Rome sous le Candiote Musurus, et à son retour en France fut envoyé par François Ier comme ambassadeur à Venise (1531), puis en Allemagne (1539). Outre des traductions en vers de l'*Électre* de Sophocle (1537), et de l'*Hécube* d'Euripide (1550), il a laissé deux traités souvent réimprimés : *De re vestiaria* (1526) et *De re navali* (1536). Sa correspondance, dont Camusat au dix-septième siècle, et récemment M. B. Hauréau, ont publié quelques lettres, est conservée aux manuscrits de la Bibliothèque nationale et est d'un haut intérêt. Il eut pour fils Jean-Antoine de Baïf, né à Venise en 1532, mort à Paris le 9 septembre 1589 (ou 1591, suivant Moréri). Il étudia sous le célèbre Daurat, en compagnie du jeune Ronsard, et tous deux rivalisèrent d'ardeur. Il commença par chanter ses amours en des sonnets qui eurent peu de succès. il tenta d'enrichir la langue par des emprunts au latin et au grec : il y introduisit même les comparatifs et les superlatifs de forme latine (*docte, doctieur*, etc...). Il fut en outre un des plus opiniâtres partisans de la tentative faite à cette époque pour donner aux vers français la mesure antique, et proposa, dans ce but, un nouvel alphabet et une orthographe nouvelle. Il réunissait dans sa maison du faubourg Saint-Marceau une académie de beaux esprits, d'artistes et de musiciens. — Quoique les tentatives de Baïf n'aient pas eu de succès, elles tiennent une place honorable dans ce grand effort du seizième siècle pour fonder la langue française moderne. Il a d'ailleurs sauvé sa réputation de poëte en composant en alexandrins vulgaires de charmantes petites pièces anacréontiques. Ses *œuvres*, publiées en 1572-1573, contiennent 7 livres des *Amours*, 9 livres des *Poëmes*, 5 livres des *Jeux*, des *Passetemps*. Il faut y ajouter un petit livret fort singulier et rare : *Étrènes de poézie fransoeze en vers mezurés*, 1574, in-4°; une traduction de l'*Antigone* de Sophocle et une imitation (*le Brave*) du *Miles gloriosus* de Plaute[1].

Page 67, l. 1. Bèze ou Besze (Théodore de), le plus célèbre, après Calvin, des réformateurs français, né à Vezelay (Yonne) le 24 juin 1519, mort à Genève le 13 octobre 1605. Il suivit jusqu'à l'âge de seize ans, à Bourges, les cours de Melchior Wolmar, savant helléniste allemand et l'un des premiers qui apportèrent en France les doctrines de Luther,

1. Lalanne, *Dict. de l'hist. de France*.

arriva à Paris (1539) où l'avaient déjà fait connaître quelques poésies latines, et grâce à l'un de ses oncles, abbé de Froidmont, obtint deux bénéfices. Il y mena pendant plusieurs années une vie fort libertine, et ce fut seulement après une grave maladie (1546) qu'il se décida à quitter ses bénéfices et à se rendre à Genève, où il abjura le catholicisme. Il fut pourvu de la chaire de grec à l'académie de Lausanne. En 1557, il fut chargé d'une mission auprès des princes d'Allemagne, quitta sa chaire (1558), et se retira à Genève où on lui conféra le droit de bourgeoisie. Ses coreligionnaires l'appelèrent en France pour aller défendre leur cause au colloque de Poissy (1561), et ce fut lui, en effet, qui porta presque uniquement le poids de la discussion. Après la rupture de ces célèbres conférences, il resta à Paris, où il prêcha publiquement dans un temple établi à Popincourt, et lorsque la guerre civile eut éclaté après le massacre de Vassy (1562), il s'attacha au prince de Condé, rédigea la plupart des manifestes du parti, suivit comme aumônier et trésorier l'armée huguenote, assista à la bataille de Dreux, et ne retourna à Genève qu'à la conclusion de la paix (1563). A la mort de Calvin (1564), il le remplaça comme président de la compagnie des pasteurs, fit encore quelques voyages en France et en Allemagne ; et, en 1588, l'académie de Genève ayant dû, faute d'argent, congédier ses professeurs, il se chargea de tous les cours pendant plus de deux ans, et ne quitta définitivement sa chaire qu'en 1600; la même année il eut une entrevue avec Henri IV.

Le catalogue le plus complet des écrits de Bèze se trouve dans l'article que lui ont consacré MM. Haag, auteurs de la *France protestante :* une centaine d'ouvrages y sont mentionnés. Nous ne relaterons ici que les principaux, en laissant de côté la plus grande partie de ses dissertations théologiques : *Poemata*, Paris, 1548, in-8°; *Abraham sacrifiant, tragédie françoise*, 1550, in-8°, souvent réimprimée ; *Epistola magistri Benedicti Passavanti*, 1553, satire plaisante, en latin macaronique, contre le président Lizet; *De hæreticis a civili magistratu puniendis*, Genève, 1554 ; c'est l'un des plus célèbres écrits de Bèze : il est dirigé contre Castalion, qui, à propos du supplice de Michel Servet, avait publié que les magistrats n'avaient pas le droit de punir les hérétiques ; Bèze, allant contre le principe même invoqué chaque jour par les réformés, y soutient avec une extrême violence l'opinion contraire; une *traduction* latine du Nouveau Testament, 1556, etc... [1].

Page 67, v. 19. *Envyeux*, l'un nous envie la lumière....

Page 68, v. 9. *Qu'est-ce donc de*, etc... Que faut-il penser de celui qui...

Page 69, l. 1. Jodelle (Étienne), le premier, par ordre de date, de

1. Lalanne, *Dict. de l'hist. de France.*

nos poëtes tragiques, né en 1532 à Paris, où il est mort en 1573. C'est lui qui substitua aux anciens *mystères* la tragédie savante, mythologique et païenne, de très-près imitée des anciens, avec prologue et chœurs. La première de ses tragédies, *Cléopâtre captive*, fut jouée en 1552, à l'hôtel de Reims, devant Henri II et sa cour. Jodelle, Rémy Belleau, Jean de la Péruse, remplissaient eux-mêmes les principaux rôles. On a de lui une autre tragédie, *Didon*, et une comédie, *Eugène*, jouée aussi probablement en 1552. Ses *OEuvres et mélanges poétiques* ont été publiés en 1574. On a encore de lui un *Recueil d'inscriptions, figures, devises*, etc., 1558, in-12[1].

Page 69, v. 16. *J'arrache* (s.-ent. *à l'oubli*).

— v. 17. *Maugré*, malgré.

Page 70, v. 8. *Vengeurs et témoins* (de mon trépas).

— v. 11. *La sœur de Megère*, comme si j'étais devenue une furie.

Page 71, l. 1. Garnier (Robert), poëte dramatique, né à la Ferté-Bernard (Sarthe) en 1534, mort au Mans le 15 août 1590. — Ses tragédies, qui firent faire un grand pas à notre théâtre, sont au nombre de huit : *Porcie; Hippolyte* (1573); *Cornélie* (1574); *Marc-Antoine; la Troade* (1578); *Antigone* (1579); *Sédécie*; et enfin *Bradamante*, la plus remarquable de toutes (1580). *Plaintes amoureuses* (1565)[2].

Page 72, v. 15. *Garamantes*, peuple de l'Afrique des Anciens, au sud de Carthage.

— v. 16. *Où* l'aquilon *souffle*.

Page 73, l. 1. Vauquelin de la Fresnaye, sieur des Yveteaux, né en 1567 au château de la Fresnaye (Calvados), mort le 9 mars 1649. Précepteur de César de Vendôme fils naturel de Henri IV, puis de Louis XIII, il se retira de la cour en 1611 et mena jusqu'à sa mort une vie d'épicurien. — *De l'institution du prince*, poëme, 1604, in-8°, et de nombreuses pièces de vers, réimprimées en partie par M. Blanchemain, 1854, in-8°. Son *Art poétique* a été réédité par M. Ach. Genty[3]. Vauquelin fut l'un des derniers disciples de l'école de Ronsard et de Du Bellay, dans un temps où Malherbe commençait déjà à donner le signal de la réaction contre les héritiers de la Pléiade.

Page 74, v. 24. *S'oubliant*, oubliant ses origines.

Page 75, v. 4. *Gobelin*, célèbre teinturier contemporain.

— v. 9. *Mises*. Il a plus de *costumes* que de *revenus*.

— v. 36. *Parti*, faire partie.

Page 76, v. 38. Disposée en quinconce.

Page 77, v. 21. La roue de la Fortune.

1. Lalanne, *Dict. de l'hist. de France*.
2. Id. *ibid.*
3. Id. *ibid.*

Page 79, l. 1. Jean Passerat (1534-1602) fut professeur d'éloquence au Collége de France, publia un certain nombre de poésies latines et collabora à la *Satire Ménippée*.

Page 80, v. 1. Charles de Lorraine, duc d'Aumale (1554-1631), l'un des chefs de la Ligue, fut battu par les royalistes près de Senlis (1589) et perdit plus tard avec Mayenne les batailles d'Arques et d'Ivry. Cette chanson est tirée de la *Satire Ménippée*, dont Passerat fut l'un des principaux auteurs.

Page 81, v. 10. *Pardon*, les indulgences de l'Église, qui furent la première cause de la séparation de Luther.

— v. 18. Cheval *encloué*, blessé avec un clou, quand on le ferre.

— v. 23. *Montcontour*, bataille où le duc d'Anjou (Henri III) et Tavannes défirent complétement le 3 octobre 1569 les protestants commandés par Coligny.

— v. 29. *Ainsi*, etc.... En revanche, je vous souhaiterai alors que.

Page 82, l. 1. Bartas (Guillaume de Saluste, seigneur du), né près d'Auch vers 1544, mort en juillet 1590. Calviniste comme Henri IV, il servit fidèlement ce prince, soit sur les champs de bataille, soit dans les négociations. Peu de temps avant sa mort, il avait été envoyé près du roi d'Écosse Jacques. Ce poëte, qui a joui de son temps d'une immense réputation et dont les œuvres ont été traduites dans presque toutes les langues de l'Europe, était encore de nos jours fort apprécié de Gœthe. Qu'il y ait de très-beaux vers dans les poëmes de Bartas, qu'il y règne en général un sentiment élevé, nous l'admettons sans peine, mais l'éloge ne peut guère aller plus loin. — *La Muse chrétienne*, Bordeaux, 1574, in-4°; *la Semaine ou Création du monde*, 1578, in-4°: c'est son ouvrage le plus célèbre; il fut traduit plusieurs fois en latin et en vers latins, en italien, en espagnol, en allemand et en anglais; *la Seconde Semaine*, 1584, in-4°. La vogue de Du Bartas fut si extraordinaire qu'en huit années (1575-1583) on publia dix-sept éditions de ses œuvres[1].

Page 83, v. 39. *Quatre frères*, les quatre éléments.

Page 85, l. 1. Desportes (Philippe), né à Chartres en 1546, mort le 5 octobre 1606. Il appartient à cette seconde école poétique qui substitua à l'imitation grecque et latine de Ronsard et de ses contemporains, l'imitation italienne, à leurs efforts audacieux une allure plus modeste et des grâces un peu affectées. Il jouit de la faveur de Charles IX et de Henri III qui l'emmena en Pologne (1573), et qui, devenu roi de France, le combla de richesses. Les abbayes de Tiron, de Josaphat, de Bonport composaient à Desportes un revenu de 10 000 écus, somme énorme pour le temps. « Ce fut, dit Balzac, un dangereux

1. Lalanne, *Dict. de l'hist. de France*.

exemple qui fit faire bien des sonnets et des élégies à faux. » Après la mort d'Henri III il prit parti dans la Ligue, ce qui le fit maltraiter par les auteurs de la *Satire Ménippée*, mais il se rapprocha ensuite d'Henri IV. Malherbe, qui faisait peu de cas de Desportes, a écrit en marge d'un exemplaire de ses œuvres un commentaire critique plein de verve et de bon sens ; il a été publié pour la première fois en entier dans le IVe volume de l'édition de Malherbe qui fait partie de la *Collection des grands écrivains de la France* (Hachette, 4 vol. in-8°)[1].

Page 88, l. 1. Aubigné (Théodore-Agrippa d'), né le 8 février 1550 à Saint-Maury (Charente-Inférieure), mort à Genève le 29 avril 1630 Il avait pour père Jean d'Albret, l'un des chefs de la conspiration d'Amboise, et ardent calviniste, mort en 1563. L'éducation du jeune Agrippa fut très-soignée, et s'il fallait en croire ses *Mémoires*, d'ailleurs assez peu véridiques, à six ans il lisait couramment le latin, le grec et l'hébreu. Après avoir passé deux ans à Genève et être revenu en France, il s'échappa de la maison de son tuteur (1568) et commença dans les guerres civiles une vie d'aventures, d'intrigues et de coups de main qui allait à son caractère hasardeux pour lequel, suivant son expression, « rien n'était trop chaud. » Venu à Paris pour les fêtes du mariage du roi de Navarre, un duel qui l'obligea à en sortir trois jours avant la Saint-Barthélemy le sauva du massacre. Il y revient bientôt, s'attache à la personne du roi de Navarre et se fait même apprécier de Charles IX pour son talent poétique; il dirigeait les mascarades et les ballets de la cour et composa un ballet de *Circé* qui ne fut représenté que sous Henri III, aux noces de Joyeuse. C'est lui qui décide et prépare la fuite d'Henri de Navarre. Une guerre de partisans commence dans le Midi : il s'y emploie comme soldat ou comme émissaire avec une rare audace, et à la cour de Nérac se mêle à toutes les intrigues qui s'y agitent, s'attirant de nombreux ennemis par la hardiesse et la causticité de son langage. Il suivit son maître, devenu roi de France, pendant sa lutte contre la Ligue, et combattit près de lui à Arques, à Ivry, aux deux siéges de Paris et à celui de Rouen. Devenu gouverneur de Maillezais, puis vice-amiral du Poitou et de la Saintonge, il prit une part active aux agitations du parti calviniste et aux querelles théologiques qui suivirent la promulgation de l'édit de Nantes. Après la mort de Henri IV il fut entraîné, un peu contre son gré, dans les guerres des princes, et ayant vendu au duc de Rohan ses forteresses de Maillezais et du Dognon, il se retira à Genève où ses dernières années furent empoisonnées par la conduite de son fils Constant.

1 Lalanne, *Dict. de l'hist. de France.*

Dans cette vie si agitée, d'Aubigné joue bien des rôles divers : il est théologien, quand il dispute dans l'assemblée de Fontainebleau et quand il écrit le traité *de Dissidiis Patrum ;* poëte, quand il compose les *Tragiques* (publiés seulement en 1616), violente satire du siècle, ébauchée dans le loisir que lui donna, en 1577, une blessure grave, achevée depuis partout, à cheval, dans la tranchée, œuvre mêlée en effet où l'énergie déborde aux dépens du goût et de l'art, où l'on croit entendre tantôt l'accent âpre d'un prophète juif, tantôt la verve amère de Juvénal. Il est historien, quand il écrit son *Histoire universelle* (publiée en 1616-1620) et ses *Mémoires* personnels. On lui doit encore les *Aventures du baron de Fœneste,* qui parurent de 1617 à 1630, et qu'il écrivit pour ridiculiser les mœurs de la cour de Louis XIII[1].

Page 88, v. 19. *Devant ma vie,* avant que ma vie soit.

— v. 22. *Des restes* de ma vie.

Page 89, v. 20. *Qui ne puis,* moi qui ne puis....— *Offenses,* péchés.

— v. 22. *Si ai-je,* pourtant j'ai du moins.

— v. 24. *Siloé,* source sacrée de Palestine.

— v. 28 *Le grand mobile,* l'univers.

— v. 30. Puisque tu as donné cet *espoir* comme gage du salut.

Page 90, v. 3. Tu m'arroses du haut du ciel moi, plante ingrate, qui....

— v. 11. *Citron,* chien qui avait appartenu à Henri IV, et qu'on mit sur le passage du roi, lorsque celui-ci vint à Agen (voy. *Confession de Sancy,* I, v); on avait attaché au cou du chien ce sonnet qui fait allusion à l'ingratitude du roi devenu catholique, envers ceux de ses anciens coreligionnaires qui l'avaient le mieux servi. Le nom de *citron* resta longtemps populaire comme nom de chien, puisqu'on le retrouve encore dans les *Plaideurs.*

— v. 21. Ce vers a ces treize pieds dans toutes les éditions.

— v. 22. *Veües,* regards.

— v. 28. *Poinct,* moment.

Page 91, v. 23. *Ont fui.* Le ciel et la terre se sont renouvelés.

— v. 36. *Au regard de ses yeux,* en comparaison des yeux de l'Éternel qui brillent d'un lumineux éclat.

Page 92, v. 2. *Estoffe,* matière, substance; *claire,* brillante.

— v. 7. *S'ils doivent,* s'ils ont des dettes envers Dieu, l'Éternel leur en fait remise.

— v. 15. *Remarquent assez,* ne voient que trop.

— v. 34. L'Église réformée est contrainte de célébrer ses cérémonies en cachette dans des *masures.*

1. Lalanne, *Dict. de l'hist. de France.*

Page 93, v. 4. *Si te bénirons*, pourtant encore....
— v. 14. *N'es-tu seigneur*, n'es-tu plus le maître du monde...
— v. 20. *Rien pour te porter*, aucune offrande à t'apporter.
— v. 39. *Du temple* calviniste.
Page 94, v. 6. *Creux*, tombeaux.
— v. 14. *Temples vivans*, nos cœurs.
— v. 29. *Desboutonne*, ouvert.
— v. 37. *Sein ferré*, cœur de fer.
— v. 45. *Cris mortels*, cris de mort.
Page 95, v. 6. *Peine*.... par la sévérité du châtiment.

Page 96, l. 1. Régnier (Mathurin), né à Chartres le 21 décembre 1573, mort à Rouen le 22 octobre 1613. Il était neveu du poëte Desportes, dont l'exemple le porta de bonne heure à faire des vers. Son père voulait bien qu'il héritât de son oncle quelque bénéfice, mais non la manie du poëte, et il fit tonsurer son fils à onze ans. Ce n'était pas la vocation de Mathurin. En 1593, il s'attacha au cardinal de Joyeuse, qui partait pour Rome, et passa près de dix ans auprès de ce prélat sans en recevoir aucune récompense. Quoiqu'il eût reconnu que *la fidélité n'est pas grand revenu*, il suivit encore le duc de Béthune, dans son ambassade à Rome (1601). Celui-ci, moins ingrat, lui fit obtenir, en 1604, un canonicat de la cathédrale de Chartres, et deux ans après, une pension de 2000 livres sur l'abbaye des Vaux-de-Cernai. Recherché des grands pour ses talents, sa bonhomie insouciante et enjouée, sa conversation pleine de saillies, Régnier eût pu mener une vie heureuse s'il n'eût été, dès l'âge de trente ans, accablé de souffrances, suites de ses débauches. Il est le premier de nos satiriques par la vigueur, le coloris de ses peintures trop souvent cyniques, la verve et le mouvement du style, par une versification large et facile qu'on ne retrouve guère plus que chez Molière. Disciple de Ronsard et de son école, mais disciple aux allures dégagées, il les a défendus contre Malherbe, auquel il a fait rude guerre dans sa IX[e] satire. Nourri de la lecture des satiriques latins, Régnier imite fréquemment Horace, Perse, Juvénal, mais en maître. De l'aveu de Boileau, c'est le poëte « qui a le mieux connu, avant Molière, les mœurs et le caractère des hommes. » On a de Régnier seize *Satires*, trois *Épîtres*, cinq *Élégies*, des *Odes*, *Stances* et des *Épigrammes*, etc.[1].

— v. 6. *Son pied*, sa mesure.
— v. 7. *Qu'il a* (il dit) qu'il a.
— v. 8. *Globe*, qu'il connaît les éléments de tout ce qui existe dans l'univers.

1. Lalanne, *Dict. de l'hist. de France.*

Page 96, v. 12. *Chiflé*, sifflé.

— v. 18. *Macrobe*, grammairien du cinquième siècle.

— v. 21. *Son jugement*, le jugement du pédant.

— v. 24. *Quia*, se trouver à court d'arguments.

— v. 25. *Fauteur* d'hérésie.

Page 97, v. 13. *Confondre*, donner à un âge les goûts de l'autre.

— v. 19. *L'âge en avant*, à mesure qu'il croît en âge.

— v. 25. *Conseiller*, ne prenant conseil que de ses caprices.

— v. 31. *Repentir*. (Il ne fait rien) dont il pourrait avoir à se repentir, se garde de tout mauvais pas.

Page 98, v. 5. Rapin (1540-1608) fut l'un des auteurs de la *Satire Ménippée*. Il a laissé cinq volumes de poésies tant latines que françaises. Dans cette satire, Régnier défend son oncle Desportes et l'école de Ronsard (voy. ci-dessus, p. 262) contre les attaques de Malherbe.

— v. 7. *Non chanté*, original.

— v. 13. *Me satisfaire*, pour satisfaire le désir.

— v. 17. *Et que cette mémoire...*, afin qu'on se rappelle à jamais que.

— v. 21. *Ces rêveurs*, Malherbe.

— v. 36. *Saint-Jean*, le marché Saint-Jean. Allusion à la réponse si connue de Malherbe : « Quand on lui demandait son avis, dit Racan (*Vie de Malherbe*), sur quelque mot français, il renvoyait d'ordinaire aux crocheteurs du port au Foin, disant que c'était là les maîtres pour le langage. »

— v. 37. *Je le veux*. Soit ! j'admets leur opinion, à la condition que....

Page 99, v. 10. *Cheval volant*, Pégase.

— v. 12. *Mouche du Grec*, les abeilles qui déposèrent leur miel, selon la légende, sur les lèvres de Pindare.

— v. 37. *Art*, artifice.

— v. 42. *Point coupé*, collerette de dentelle.

Page 100, v. 3. *Où* (sont) *ces divins esprits*.... Qu'ils sont loin de ces divins, etc....

— v. 9. *Le Palais* (de Justice) qui était, au temps de Régnier, le quartier des marchandes à la toilette.

— v. 13. *Mercure*, le dieu du mensonge.

— v. 21. *A mordre si cuisante*, nous disons encore une *cuisante* morsure.

— v. 24. *David*. Allusion à la traduction des psaumes qu'avait composée Desportes.

— v. 27. *Avis comme*, du même avis que....

— v. 34. *Défaudra*, la vie leur manquera, leur fera défaut avant qu'ils manquent de sujets de poëme....

Page 100, v. 36. *Comprend*, contient.

— v. 38. *De valeur*, par le courage.

— v. 40. *Aux vieux* (poëtes de l'antiquité).

Page 101, v. 2. *A manque* (manque de).

— v. 7. *Luisant*. Le soleil brille plus ou moins, suivant les yeux de chacun.

— v. 9. Je sais que j'ai le cerveau frappé.

— v. 39. *Sans goût*, sans passion.

Page 102, v. 15. *Mettre à chef*, mener à bonne fin.

— v. 16. *Que*, il pense que....

Page 103, v. 29. *Ascendant*, obéissant à ma verve.

Page 104, v. 37. Royaumont, de l'ordre de Cîteaux (près Beauvais), fondée en 1230 par saint Louis.

Page 105, v. 3. *Comme*, et combien....

Page 106, v. 15. C.-à.-d. et si peu qu'il me soit resté d'esprit, c'est assez pour que je souffre.

Page 107, v. 1. *Où toi*, au contraire, toi....

— v. 31. *Où l'homme*, au contraire, l'homme....

Page 108, v. 7. *Propre*, bien propre.

Page 109, v. 15. *Fils de la boule blanche*, nés sous une heureuse étoile.

Page 113, l. 1. Calvin (Jean Cauvin, dit), *Calvinus*, célèbre réformateur, le chef de la seconde branche du protestantisme à laquelle il a donné son nom, né à Noyon (Oise) le 10 juillet 1509, mort à Genève le 27 mai 1564. Il était fils de Gérard Cauvin, notaire apostolique, procureur fiscal du comté de Noyon, scribe en cour d'église et promoteur du chapitre. Pourvu d'un bénéfice à douze ans, curé de Marteville (1525), puis de Pont-Lévêque (1527), il acheva ses études à Paris, et suivit les cours de droit à Orléans et à Bourges. En 1532, il publia un commentaire sur le traité *de la Clémence* de Sénèque, et l'année suivante, compromis pour ses opinions luthériennes, fut obligé de quitter Paris. Il trouva un asile à la cour de Marguerite d'Angoulême, à Nérac, et, après un nouveau séjour à Paris, quitta la France (1534). Il se rendit à Bâle, où il publia (1535 ou 1536) la *Christianæ religionis in titutio*, première ébauche du célèbre traité qu'il traduisit lui-même en français (1541) sous le titre d'*Institution chrétienne*, et qui ne reçut sa forme définitive qu'en 1558. Ce livre est un des chefs-d'œuvre de notre langue au seizième siècle. Chassé d'Aoste, où il avait voulu prêcher (1535 ou 1536), il arriva à Genève (1536) quelques mois après que la réforme y eut été adoptée par le conseil général. Là, cédant aux instantes prières de Farel, il accepta la place de ministre et de professeur de théologie. Tous deux rédigèrent un formulaire de profession de foi et un plan de discipline ecclésiastique

que le peuple approuva dans une assemblée générale (29 juillet 1537); mais, quand ils voulurent s'occuper aussi de réformer les mœurs, ils soulevèrent un mécontentement général, et, ayant refusé de célébrer la cène suivant une forme prescrite par le conseil, ils furent bannis le 26 mai 1538. Calvin, retiré à Strasbourg, y devint professeur de théologie et pasteur de l'Église française. Rappelé à Genève dès 1540, il ne se décida à y rentrer qu'en septembre 1542, et, de ce moment, il y exerça une influence toute-puissante, qui, à partir de 1546, se changea en domination presque absolue, et dans le gouvernement et l'organisation de l'Église qui lui était confiée, il déploya une fermeté, une énergie et une activité sans bornes. Deux de ses adversaires payèrent de leur vie l'opposition qu'ils firent à ses doctrines : le célèbre Servet, qui périt sur le bûcher le 27 octobre 1546, et Jacques Gruet, qui eut la tête tranchée le 26 juillet 1547. — Les œuvres de Calvin ont été plusieurs fois réimprimées. On conserve à la bibliothèque de Genève 2025 sermons manuscrits de Calvin [1].

Page 113, l. 2. *Sinon que....* à moins qu'elle ne vienne à....

Page 118, l. 1. Rabelais (François), né à Chinon vers 1495, mort à Paris vers 1553. Son père était aubergiste ou apothicaire. Il commença ses études à l'abbaye de Seully, où il trouva, dit-on, le type de frère Jean des Entommeures, les continua au couvent de la Baumette, près d'Angers, les acheva à l'université de cette ville, où il eut pour condisciples les frères Du Bellay (voy. p. 257), puis entra comme novice aux Franciscains de Fontenay-le-Comte, et y reçut la prêtrise vers 1519. Mal vu de ces moines mendiants parce qu'il se livrait à l'étude du grec, il leur joua, pour se venger, dit la légende, quelques tours qui le firent enfermer, et il ne fut délivré que par l'intervention d'André Tiraqueau, lieutenant général de la sénéchaussée. Autorisé par indult du pape à passer dans l'ordre de Saint-Benoît, il vécut quelque temps à l'abbaye de Maillezais et s'attacha à l'évêque de cette ville, Geoffroy d'Estissac, qui l'emmena à son château de Ligugé. C'est là qu'il se trouva en relations avec Jean Bouchet, Marot, Bonaventure Despériers et Calvin. Signalé bientôt comme hérétique, il se retira auprès des frères Du Bellay, qu'il servit en qualité de chapelain, de secrétaire, et plus tard de médecin. Cette puissante famille lui donna la cure de Souday, village perdu au fond du Perche, où il se livra à une étude profonde de la botanique. Son goût pour la médecine et les tracasseries qu'il essuyait l'arrachèrent à cette retraite, et vers 1530, il se rendit à Montpellier, où l'on conserve sur les registres de la Faculté sa première inscription datée du 16 septembre 1530. Il y fut reçu bachelier par

1. Lalanne, *Dict. de l'hist. de France.*

dispense. Mais son humeur inquiète ne tarda pas à le pousser à Lyon, où, après avoir été médecin de l'Hôtel-Dieu de novembre 1532 à février 1534, il se fit correcteur chez le célèbre imprimeur Étienne Dolet. Il publia chez lui plusieurs éditions, entre autres une de la traduction latine d'Hippocrate et de Gallien (1532), puis, pour apaiser ses plaintes sur le peu de succès de cette publication, il écrivit la *Chronique Gargantuine* « dont il a été plus vendu par les imprimeurs, en deux mois, qu'il ne sera vendu de Bibles en neuf ans, » et qui fut suivie de près du *Pantagruel* (1533). Il entreprit la même année la publication d'*Almanachs* qu'il continua jusqu'en 1550, et qui eurent un immense débit. Il y combattait les préjugés astrologiques et y substituait des idées plus saines. Il ne nous en reste d'autre trace que la *Prognostication pantagruéline*. Il suivit bientôt après (1534 et 1536-1537) Jean Du Bellay à Rome, où il étudia l'archéologie et l'arabe, puis vint à Paris, chargé sans doute d'un message pour le roi. Retourné à Rome, il y obtint du pape (17 janvier 1536) une bulle qui le déchargeait de toute excommunication et censure, et lui conférait un bénéfice à l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés. Avant de s'y rendre, il s'arrêta à Montpellier, s'y fit recevoir docteur (22 mai 1537), y pratiqua la médecine et fut député par la Faculté au chancelier pour obtenir le rétablissement de ses priviléges. Après un court séjour à Saint-Maur, il reprit sa vie errante. Il publia vers ce temps le troisième livre de *Pantagruel*, qui, malgré le privilége royal et l'approbation spéciale que le roi donna au livre après se l'être fait lire tout entier, exposa l'auteur à de tels dangers qu'il dut se réfugier à Metz. Il y vécut misérablement, fit encore un voyage à Rome, près du cardinal Du Bellay, et ne reparut en France qu'après s'être ménagé la protection puissante de Diane de Poitiers et des Guises. Il fut nommé, par le cardinal Du Bellay, à la cure de Meudon (18 janvier 1551), cure qu'il résigna en février 1553, dix-neuf jours avant l'autorisation de publier son quatrième livre de *Pantagruel*, le plus hardi, celui où il ne ménage personne, où il sacrifie à sa verve, catholiques, protestants, sectaires et philosophes. La Sorbonne censura le livre, le Parlement en défendit la vente; Rabelais eut le crédit de faire lever les défenses et le livre eut un merveilleux succès. L'œuvre immense et puissante de Rabelais, mélange prodigieux de science et de bouffonnerie, de vues élevées, délicates, et d'obscénités grossières, de hautes leçons, de satires sanglantes, a exercé la sagacité de plus d'un critique. On en a donné des *clefs : Grandgousier*, c'est Louis XII; *Gargantua*, François Ier; *Pantagruel*, Henri II, etc. Quoiqu'on ne puisse douter que son livre ne soit plein d'allusions, il ne faut cependant pas en chercher partout et méconnaître la large place que tiennent dans cette œuvre, l'imagination, la fantaisie et la verve inventive mises au service du bon sens et de la

raison, sous la livrée de la folie. Écrivain de génie et peintre comique de premier ordre, Rabelais est comme le patriarche de toute une famille littéraire : Molière, la Fontaine, Voltaire lui-même, qui d'abord le trouva trop grossier, mais qui finit par le goûter beaucoup, dérivent de lui en grande partie, et l'on sait que la Bruyère a dit que, s'il était le charme de la canaille, il était souvent aussi le mets des plus délicats. La meilleure édition de ses œuvres est celle de MM. Burgaud Desmarets et Rathery, 1873, 2 volumes in-12[1].

Page 118, l. 21, Ἀναγνώστης, lecteur.

Page 119, l. 11. *Braque*, place du faubourg Saint-Marceau.

— l. 44. Tonstal, évêque de Durham, publia en 1559 un traité *de Arte supputandi.*

Page 120, l. 22. Rhizotome, qui coupe des racines, ῥίζα (racine) et τέμνω (coupe).

— l. 29. *Diète*, régime (δίαιτα).

— l. 40. *Si aulcunes* (y) estoient.

Page 122, l. 27. *Mais* (que) *je n'avoys.*

Page 123, l. 1. *L'art de Lullius*, l'art de Raymond Lulle, l'alchimie.

— l. 16. *Somme*, en somme.

Page 124, l. 4. *Lanternois*, pays de pure fantaisie.

— l. 16. *Moutons à la grand'laine*, monnaie d'or frappée sous Jean le Bon.

— l. 17. *L'ordre* (de la Toison-d'Or) de la maison de Bourgogne.

— l. 20. Panurge fait dans sa réponse la contre-partie de chacune des paroles du marchand : A *mouton de levant*, il oppose *monnoye de ponant* ; à *mouton de haulte fustaie*, monnaie de *taillix*; à *mouton de haulte gresse*, monnaie de *basse gresse.*

— l. 34. *Couppe*, plateau.

— l. 40. *Bas cueur*, le haut du chœur est réservé aux chanoines, le bas aux chantres, enfants de chœur, etc.... *Être du bas chœur*, c'est être un petit personnage, de peu d'importance.

Page 125, l. 2. *Louschets*, balle de laine.

— l. 10. Monnaie d'or à l'effigie de Henri II (qui venait de monter sur le trône).

— l. 17. *Foy de pieton* (fantassin), parodie du serment *foi de chevalier.*

— l. 20. Enfants d'Athamas, roi de Thèbes. Transportés en Colchide par un bélier, ils l'immolèrent ensuite au dieu Mars, et la toison de cet animal devint la célèbre toison d'or.

Page 126, l. 3. *Guogue*, ventre.

— l. 4. *En Pygmion*, dans le pays des Pygmées.

1. Lalanne, *Dict. de l'hist. de France.*

Page 126, l. 16. *Vœu de Charrous*, relique conservée à Charrous en Poitou.

— l. 18. Strabon rapporte que les Corasciens, peuple de la Colchide, exportaient en Tuditanie, province d'Espagne, des moutons qu'ils vendaient un talent d'or.

Page 127, l. 15. Célèbres prédicateurs de la fin du quinzième siècle.

— l. 20. *Optant*, souhaitant.

— l. 25. *Ulle* quelque (L. *ulla*).— *Thibaut l'Aignelet*, le berger de la farce de Pathelin.

La tournure *où sont les moutons de Thibaut*, etc... pour dire que les moutons de Dindenaut sont morts comme ceux de Thibaut, est une allusion au fameux refrain de Villon : *Mais où sont les neiges d'antan*.

— l. 34. *Gruyers*, les Suisses du comté de Gruyère qui prirent la fuite le jour de Cérisoles, dès le début de la bataille.

Page 128, l. 13. *Par forte fortune*, du latin *forte fortuna* (par un heureux hasard).

Page 129, l. 1. *Picrochole*, de πικρός (amer) et χολή (bile).

— l. 15. *Eslanes*, dans les Landes.

— l. 21. *Sibylle*, Séville ; le détroit de Gibraltar.

— l. 24. *Barberousse*, corsaire qui prit Alger en 1516.

— l. 27. *Corone*, Cyrène, *Hippes*, Hippone.

Page 130, l. 25. *Soueve*, Souabe.

— l. 28. *Engroenland*, Groënland ; *Estrelins*, Esthoniens.

— l. 31. *Sabuleuse*, la mer de Norvége le *pontus sabulosus* des anciens, parce qu'elle est couverte de bancs de sable.

— l. 39. *Carmaigne*, Caramanie ; *Surie*, Syrie.

— l. 42. *Echephron*, qui a du sens (ἔχειν avoir, φρόνις prudence).

Page 132, l. 1. Despériers (Bonaventure), conteur et poëte, né à Arnay-le-Duc (Côte-d'Or) vers la fin du quinzième siècle, mort vers 1544. Il était valet de chambre de la reine de Navarre, sœur de François Ier. — *Cymbalum mundi*, livre énigmatique sous forme de dialogues et rempli de hardiesses, qui, à son apparition (1537), fut supprimé par la Sorbonne. On ne connaît de cette première édition qu'un seul exemplaire, aujourd'hui dans la bibliothèque de Versailles. Le *Cymbalum* reparut en 1538, à Lyon. Il attira à son auteur des persécutions qui furent, dit-on, la cause de sa fin tragique : Despériers se perça de son épée. On a encore de Despériers les *Nouvelles récréations et joyeux devis* (1558), recueil de contes ; une traduction de l'*Andrienne* de Térence en vers français (1537). On a publié après sa mort un *Recueil de ses Œuvres* (1544) [1].

Page 134, l. 8. *Appréhension*, faculté de saisir, de concevoir les idées.

1. Lalanne, *Dict. de l'hist. de France*.

Page 136, l. 8. *Madame*, la Reine.
— l. 9. *Sire*, le roi de Navarre.
— l. 15. *Messieurs*, les évêques catholiques.

Page 137, l. 26. *Que le Roy lui avoit baillez :* Coligny avait été blessé quelques jours avant, d'un coup d'arquebuse. Charles IX pour détourner tout soupçon lui avait envoyé une compagnie de sa garde pour veiller à la sûreté de l'amiral et des siens.

Page 138, l. 1. *Le jour de la blessure de l'amiral*, voy. la note précédente.

Page 139, l. 1. Montluc ou Monluc (Blaise de), l'un des plus célèbres capitaines du seizième siècle, maréchal de France, né à Sainte-Gemme (Gers) en 1501, mort au château d'Estillac (Agénois) en 1577. Il commença par être archer, homme d'armes, puis enseigne. Il fut fait prisonnier à Pavie (1525), servit dans le royaume de Naples sous Lautrec (1528), dans la guerre de Provence (1536) et en Italie, se distingua d'une manière éclatante à Cérisoles où il commanda les enfants perdus et où le comte d'Enghien le fit chevalier sur le champ de bataille. Gouverneur d'Albe, puis de Moncallier, il fut chargé de défendre Sienne contre les Impériaux, et après un siége mémorable ne rendit la ville qu'à la dernière extrémité (avril 1555); et à son retour fut fait chevalier de Saint-Michel et colonel de l'infanterie française (1558). Lieutenant du roi en Guyenne, pendant les guerres civiles, il déploya de grands talents militaires, mais ternit sa gloire par des cruautés sans nombre qu'il nous a racontées avec autant de complaisance que ses exploits. Au siége de Rabastens il fut blessé d'une arquebusade au visage, et si grièvement qu'il dut porter un masque le reste de sa vie. Il assista au siége de la Rochelle (1573) et l'année suivante fut créé maréchal de France. Il a laissé sous le titre de *Commentaires* des Mémoires d'un style concis et énergique, mais où il faut faire soigneusement la part du caractère fanfaron de l'auteur. Publiés en 1592, ils ont été réimprimés assez souvent, et une excellente édition, accompagnée d'une correspondance inédite, a été récemment publiée par M. de Ruble, 1854-72, 5 vol. in-8, pour la *Société de l'Histoire de France* [1].

Page 141, l. 17. *Surprendra* (abandonné) à lui-même.
— l. 27. *Chemise blanche*, être sur les talons de quelqu'un.

Page 142, l. 30. *Faire tête*, tenir tête.

Page 146, l. 17. *Suivez* (poursuivez) *sur cet étonnement* (effroi).

Page 152, l. 18. *Je bravois*, je faisais le brave.

Page 153, l. 1. Hospital (Michel de l'), célèbre homme d'État, né à Aigueperse (Puy-de-Dôme) vers 1507, mort à Bellébat (Seine-et-Oise)

1. Lalanne, *Dict. de l'hist. de France*.

le 13 mars 1573. Son père, Jean, médecin du connétable de Bourbon, ayant suivi le parti de celui-ci, Michel fut emprisonné quelque temps (1522 ou 1523), puis il passa en Italie où il continua ses études de droit et fut auditeur de rote à Rome. Rentré en France au bout de plusieurs années, il devint, par son mariage avec la fille du lieutenant criminel Morin, conseiller au parlement de Paris (1537), et fut envoyé en mission auprès du concile général qui avait quitté Trente pour Bologne (1547-1548). Nommé par Marguerite, fille de François Ier, président de son conseil, puis chancelier de Berry, il devint ensuite maître des requêtes (1553), surintendant des finances et premier président de la chambre des comptes (1554), et enfin chancelier de France (mars 1560). Les temps étaient difficiles; aux disputes théologiques succédèrent bientôt les guerres de religion, et l'Hospital essaya de prêcher aux uns la tolérance, aux autres la soumission. Ses efforts ne furent pas tous inutiles, et il déploya une grande fermeté pour faire exécuter les divers édits de pacification rendus en faveur des réformés, auxquels du reste appartenait une partie de sa famille et, entre autres, sa femme qui ne retourna au catholicisme qu'en 1585. Le chancelier, que d'Aubigné accuse à tort d'avoir pris quelque part à la conjuration d'Amboise, refusa de signer l'arrêt qui condamnait à mort le prince de Condé que sauva la mort de François II (1560). Ce fut en grande partie à lui que l'on dut la réunion des notables à Fontainebleau, des états généraux à Orléans (1560) et à Saint-Germain (1561), le colloque de Poissy, et la publication de nombreuses ordonnances qui opérèrent d'utiles réformes, et parmi lesquelles il faut distinguer l'*édit des secondes noces*, l'ordonnance dite *d'Orléans* et plus tard (1566) celle de Moulins, la plus importante de toutes. La haine que lui portaient les Guise et les catholiques le décida à quitter la cour en 1568. Les sceaux lui furent alors enlevés, mais ce ne fut que le 1er février 1573 qu'on le força de donner sa démission de chancelier dont il conserva les honneurs et les appointements jusqu'à sa mort, qui arriva six semaines après. — Les œuvres complètes de l'Hospital ont été publiées par Dufey (de l'Yonne), 1824, 5 vol. in-8°[1].

— Page 153, l. 9. *Pourveoir à leurs attentes et la nécessité estre*, ils ont jugé la nécessité être.

Page 154, l. 22. *Sa volonté*, la volonté de la loi.

Page 155, l. 4. *Dégénère*, qui veulent qu'ils dégénèrent.

Page 156, l. 1. Amyot (Jacques), né à Melun le 30 octobre 1513, mort à Auxerre le 6 février 1593. Il vint étudier à Paris et passa sa première jeunesse dans une extrême pauvreté. Devenu maître ès arts, il se rendit à Bourges pour étudier le droit civil. Il y gagna la pro-

1. Lalanne, *Dict. de l'hist. de France*.

tection de Jacques Collin, abbé de Saint-Ambroise et lecteur du roi, qui, par le crédit de Marguerite, sœur de François I[er], lui fit obtenir une chaire de grec et de latin dans l'université de Bourges. C'est là qu'il traduisit le roman grec d'Héliodore, *Théagène et Chariclée* (1545, in-fol.), et quelques vies des *Hommes illustres* de Plutarque, qu'il dédia à François I[er]; le roi accepta la dédicace, lui ordonna de continuer ce travail et lui fit don de l'abbaye de Bellozane.

Avant de se remettre à l'œuvre, Amyot fit le voyage d'Italie pour y consulter les manuscrits de Plutarque. Comme il était à Venise, il fut chargé par l'ambassadeur de France et le cardinal de Tournon d'une mission délicate auprès du concile de Trente. L'habileté avec laquelle il s'en acquitta fit sa fortune. Le cardinal le fit agréer par Henri II pour être le précepteur de deux de ses fils. Ses deux élèves, devenus Charles IX et Henri III, le nommèrent l'un son grand aumônier et évêque d'Auxerre, l'autre commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Son crédit fut grand auprès de ces deux princes : les ligueurs l'accusèrent même d'avoir conseillé le meurtre du duc de Guise ; ils l'attaquèrent sur la grande route comme il retournait à son évêché et mirent un instant sa vie en danger. Plus tard il se rapprocha des ennemis de la cause royale.

C'est sous le règne de Henri II qu'il acheva sa traduction des *Vies* de Plutarque. Il entreprit ensuite celle des *Œuvres morales* du même écrivain, qu'il n'acheva que sous le règne de Charles IX. C'est aussi sous Henri II qu'il donna sa traduction de *Daphnis et Chloé* (1559, in-8°). Il a encore traduit sept livres des *Histoires* de Diodore de Sicile (1554, in-8°).

Amyot a répandu dans sa traduction toute la naïveté et les grâces de l'ancienne langue française, qu'il a en même temps épurée par un choix exquis des mots et des phrases qui conviennent le mieux à son génie. « Nous autres ignorants étions perdus, dit quelque part Montaigne à propos de la traduction des *Vies* de Plutarque, si ce livre ne nous eût retirés du bourbier. Sa merci (grâce à lui), nous osons à cette heure et parler et écrire ; les dames en régentent les maîtres d'école ; c'est notre bréviaire. » Vaugelas disait de la langue française : « Tous ses magasins et tous ses trésors sont dans les œuvres de ce grand homme. » Enfin Racine lui-même, dans un temps où le vieux langage était bien dédaigné : « Cet ouvrage a, dans le vieux style du traducteur, une grâce que je ne crois pas pouvoir être égalée dans notre langue moderne. » La traduction des *Vies des hommes illustres* de Plutarque a été réimprimée plusieurs fois. Celle de *Daphnis et Chloé* a été complétée par Courier en 1810[2].

1. Lalanne, *Dict. de l'hist. de France.*

Page 156, l. 10. *Par cas d'adventure*, par hasard.

Page 168, l. 40. *Martius*, Coriolon.

Page 169, l. 25. *Se desboucha*, se découvrit.

— l. 28. *Est force que*, il est nécessaire que....

Page 170, l. 33. Paul Émile avait confié l'ordonnance de son triomphe au peintre grec Métrodore (Pline, XXXV, 11).

Page 176, l. 3. *Finer*, venir à bout.

Page 177, l. 1. Cayet (Pierre-Victor-Palma), historien et théologien, né en 1525 à Montrichard (Touraine), mort à Paris le 10 mars 1610. Il embrassa de bonne heure la Réforme, fut nommé pasteur en Poitou, se convertit de nouveau au catholicisme (1595), fut nommé professeur d'hébreu au collége de Navarre et ordonné prêtre (1600). Il mourut avec la réputation d'alchimiste et de nécromancien et également méprisé des catholiques et des protestants. Parmi ses ouvrages fort nombreux et dont il est parlé à chaque instant dans l'Estoile, nous citerons seulement : *Histoire prodigieuse et lamentable du docteur Faust*, traduit de l'allemand, 1603 ; *Chronologie septennaire* (1598-1604), 1605; *Chronique novennaire* (1589-1598), 1608, in-8°. Ces deux derniers ouvrages, fort importants pour l'histoire de la fin du seizième siècle, ont été réimprimés dans les grandes collections de Mémoires [1].

Page 178, l. 1. *Que c'estoit*, ce que c'était.

Page 180, l. 22. *Pour la coulpe*, par la faute.

Page 181, l. 15. *Premier de ce nom et de vertu*, par le nom et par ses vertus.

— l. 20. *Et qu'ainsi soit*, voilà comment.

Page 182, l. 1. Et dirige la pointe de son style vers leurs plus grandes vertus.

— l. 32. *Mais transcripre*, bien plus, transcrire.

— l. 33. *Proses*, litanies. *Jurer aux mots*, jurare in verba.

Page 183, l. 6. Édifice ruiné.

— l. 26. *Et ce afin d'exposer*, je dis cela pour....

— l. 37. *Les aultres avec grand'peine*, tandis que nous n'apprenons les autres qu'avec....

— l. 45. *Seulement pour être*, par cette seule raison qu'elle est plus difficile.

Page 184, l. 1. Pasquier (Étienne), célèbre avocat et érudit, né le 7 avril 1529 à Paris, où il mourut le 30 août 1615. Il se fit connaître en 1564 par un plaidoyer en faveur de l'Université contre les jésuites, et fut successivement délégué aux grands jours de Poi-

1. Lalanne, *Dict. de l'hist. de France.*

tiers (1580), de Troyes (1583), avocat général à la Cour des comptes (1585), député aux États de Blois (1588). Il resta fidèle à la cause royale. Ses divers écrits, plaidoyers, poésies latines et françaises, les *Recherches de la France* et ses *Lettres* ont été réunis, 1723, 2 vol. in-fol. M. Feugère a publié (1849) un choix de ses œuvres[1].

Page 184, l. 6. *Vieille*.... D'abord la vieille langue des Saliens.

— l. 7. *S'échangea au*, qui fut ensuite échangée.

— l. 23. *Ores que*, quoique.

Page 185, l. 32. *Vray*, il est vrai que.

Page 187, l. 3. Cf. la farce du seizième siècle sur la *Deffaicte et occision de la Piaffe et de la Picquorée et bannissement de Mars*. La *Piaffe* et la *Picorée* sont tuées au troisième acte.

— l. 30. *Il n'est pas que*.... Nous avons même été jusqu'à.

Page 189, l. 1. Boétie (Étienne de la), né à Sarlat (Périgord) le 1er novembre 1530, mort à Germinian près Bordeaux le 18 août 1563. Conseiller au parlement de Bordeaux, où il était écouté comme un oracle, il se lia avec Montaigne de la plus tendre amitié. A seize ans il avait déjà traduit divers traités de Xénophon (*la Ménagerie*) et de Plutarque (*les Règles de Mariage, Consolation à sa femme*). Peu de temps après, à dix-huit ans, il écrivit ce fameux *Discours de la servitude volontaire*, « qui semble, a dit M. Villemain, un manuscrit antique trouvé dans les ruines de Rome, sous la statue brisée du plus jeune des Gracques. » Ce discours courut longtemps en manuscrit sous le titre de : *le Contre un*. Il ne fut publié qu'en 1578 dans les *Mémoires de l'Estat de France* de Goulard et a été depuis réimprimé un très-grand nombre de fois. On a en outre de la Boétie quelques vers[2].

Page 194, l. 13. L'amour de la vertu même, vers Dieu, etc.

Page 195, l. 1. Brantôme (Pierre de Bourdeille, seigneur et abbé séculier de), né vers 1540, mort le 15 juillet 1614. Il servit avec bravoure sous François de Guise, et devint gentilhomme de la chambre de Charles IX et d'Henri III. Après la mort de Charles IX, par laquelle il perdit, si on l'en croit, de grandes chances de fortune, il se retira dans ses terres et y écrivit des Mémoires pleins d'originalité, de grâce, d'esprit, et aussi d'immoralité, où le bien et le mal sont racontés parfois avec une égale indifférence, et qui offre le plus fidèle miroir des mœurs de cette époque. Ses écrits comprennent la *Vie des hommes illustres et des grands capitaines français;* la *Vie des grands capitaines étrangers;* les *Anecdotes touchant les duels;* les *Rodomontades et jurements des Espagnols*, etc.... Ce ne fut que longtemps après

1. Lalanne, *Dict. de l'hist. de France.*
2. Id. *ibid.*

sa mort que des fragments de ses écrits parurent dans les *Additions* de le Laboureur aux *Mémoires* de Castelnau (1659). Une première édition fort incomplète en fut donnée en 1665. La *Société de l'Histoire de France* en a publié récemment une que l'on peut considérer comme définitive[1].

Page 196, l. 14. *Parangonné*, comparé.

Page 197, l. 10. *Trappelle faite à propos*, trappe faite à dessein.

Page 201, l. 1. La Noue (François de), dit *Bras de fer*, célèbre capitaine calviniste, né en 1531 aux environs de Nantes, mort le 4 août 1591 à Moncontour. Il servit d'abord en Italie, embrassa la réforme et prit bientôt une part active aux guerres de religion. En 1567, il s'empara d'Orléans, combattit à Jarnac, fut fait prisonnier à Moncontour (1569), et battit les catholiques à Sainte-Gemme (juin 1570). Au siége de Fontenay, il reçut au bras gauche une blessure qui nécessita l'amputation, et on lui fabriqua un bras de fer (de là son surnom) qui lui permit de tenir la bride de son cheval. En 1571, il passa avec Genlis en Flandre au secours des insurgés, s'empara de Valenciennes et de Mons, que l'année suivante il dut rendre après une vigoureuse défense. Lorsqu'en décembre 1572 l'armée royale mit le siége devant la Rochelle, Charles IX le chargea d'engager les habitants à la soumission, mais il échoua (1573), et retourna au camp royal. Plus tard il finit par se rallier à ses coreligionnaires et pendant plusieurs années mit tout en œuvre pour assurer la sécurité et les défenses de la ville. L'année qui suivit la paix de Bergerac, les Hollandais l'appelèrent en Flandre avec le grade de grand maréchal de camp (1578), et bientôt après le nommèrent général en chef. Il surprit Ninova (1580); mais battu à Iseghen, il fut fait prisonnier et subit pendant cinq ans, au château de Limbourg, une dure captivité. Retiré ensuite à Genève, il vint rejoindre le roi de Navarre quand celui-ci se fut réuni à Henri III contre la Ligue (1589); il combattit aux siéges de Paris, à Arques, à Ivry, et envoyé en Bretagne (1591), fut blessé mortellement au siége de Lamballe. Transporté à Moncontour, il y mourut quinze jours après. On a de lui : *Discours politiques et militaires*, 1587, in-4°, souvent réimprimé. Sa correspondance a été publiée en 1854, in-8°[2].

Page 203, l. 1. Montaigne (Michel-Eyquem de), né au château de Montaigne en Périgord le 28 février 1533, mort le 13 septembre 1592. Après avoir fait son droit, il fut pourvu, vers 1554, d'une charge de conseiller au parlement de Bordeaux, et eut pour collègue la Boétie, avec qui il se lia d'une étroite amitié. Vers ce temps il vint à la cour,

1. Lalanne, *Dict. de l'hist de France.*
2. *Id. ib.*

plut au roi Henri II, et plus tard obtint la même faveur auprès de Charles IX, de Catherine de Médicis et surtout de Marguerite de Valois. C'est en 1580 qu'il donna la première édition des *Essais*, livre unique qui a suffi à sa célébrité, et ce fut après l'avoir publié qu'il voyagea en Allemagne, en Suisse, à Rome, où il sollicita et obtint le droit de bourgeoisie. Rappelé en France, il fut nommé maire de Bordeaux, et remplit pendant treize ans ces fonctions avec sagesse. Homme modéré, citoyen tolérant, il tenta vainement de rapprocher les protestants et les catholiques, et se vit en butte aux attaques des deux partis. Ce fut dans un voyage à Paris, en 1588, qu'il reçut la visite de Mlle de Gournay, son admiratrice et sa *fille d'alliance*, comme il ne cessa de l'appeler depuis ; à Bordeaux il connut le théologien Charron qui devint son disciple, son imitateur et l'écho de ses doctrines sceptiques. Ce fut l'année même de la Saint-Barthélemy que Montaigne commença à écrire son livre, ce *livre de bonne foi*, ainsi qu'il l'appelle, cette confidence où il se peint et se livre si naïvement, mêlant ses pensées, ses souvenirs, ses lectures, sans autre lien que le gracieux caprice de la fantaisie, sans autre parure que les fraîches couleurs d'une imagination vive, franche et naturelle. Il déteste toute contrainte : écrivain, il rejette celle d'un plan régulier qui gênerait sa libre allure; philosophe, il veut une sagesse qui ait «pour guide, nature; fortune et volupté pour compagnes.» Parlant de l'éducation, il entend qu'elle se présente à l'enfant sous des formes riantes et agréables, en quoi Locke et Rousseau n'ont fait que le suivre. La première édition des *Essais* (Bordeaux, 1580) ne contenait que deux livres. La cinquième édition (1588) la dernière publiée du vivant de l'auteur, contient de plus que les autres un troisième livre et 600 additions aux deux premiers. Enfin, en 1595, Mlle de Gournay en donna une édition « revue et augmentée d'un tiers plus qu'aux précédentes impressions, » d'après les corrections et additions que Montaigne avait écrites sur deux exemplaires de l'édition de 1588. C'est cette édition qui a définitivement fixé le texte des *Essais*[1].

Page 203, l. 7. *Je n'en crois pas tant*, je n'y crois point chez autrui, et, de mon côté, il me déplaît de dire ce que je ne pense pas.

— l. 9. *Présentations*, formules de dévouement et protestations.

— l. 14. *Qui tire à qui*, qui (aux yeux de ceux qui...) incline vers.

— l. 15. *J'honore le moins....* Je ne fais de compliments qu'aux indifférents.

Page 204, l. 5. *Traisne*, quand je les traîne en longueur, c'est signe que je n'y suis plus.

Page 204, l. 31. *Feu;* Montaigne tirait *feu* de *fuit* (qui fut, qui a

1. Lalanne, *Dict. de l'hist. de France.*

vécu); sur l'origine de ce mot, voy. mon *Dictionnaire étymologique*, s. v.

Page 205, l. 16. *Ancestres*, Philippe, fils de Louis le Gros.

— l. 19. *L'autre d'un grain de raisin*, Anacréon.

— l. 25. *Le sien de vivre*, sa vie.

Page 206, l. 37. *Que chaut-il*, qu'importe l'heure où elle viendra.

— l. 42. *Aussi fera la mort*, de même notre mort sera pour nous la mort de toutes choses.

Page 208, l. 37. *Cette modération*, qui consiste à ne fuir ni la vie, ni la mort.

Page 209, l. 7. *D'un passant*, en voyant un passant.

— l. 8. *Ne faudra pas à*, il ne manquera pas de....

Page 214, l. 28. (qualités) *estrangieres*, les dignités, les fonctions publiques.

Page 215, l. 13. *Intelligence*, relations, rapports intimes. On dit encore dans ce sens *avoir des intelligences*.

Page 216, l. 15. *Luy*, pour ce qui me concernait.

— l. 34. *Mots de division*, qui impliquent l'idée de division.

Page 217, l. 5. *De nourrir*, le soin de nourrir.

— l. 36. *Extrême qui a*, extrême de ce qui a....

Page 219, l. 19. *Trapezonce*, Grec de Byzance, qui se réfugia à Rome à la chute de Constantinople, et que le pape Eugène IV chargea d'enseigner la philosophie dans un des colléges de Rome.

Page 221, l. 43. *Chacun* (de) *dire*.

Page 224, l. 1. — Il y eut deux écrivains de ce nom au seizième siècle : Serres (Olivier de), célèbre agronome, né vers 1539 au domaine du Pradel, près de Villeneuve-de-Berg (Ardèche), où il est mort le 2 juillet 1619. Il était calviniste. Son *Théâtre d'agriculture*, 1600, in-fol., a été réimprimé un très-grand nombre de fois jusqu'à la fin du dix-septième siècle, et 1804-1805, 2 vol. in-4°. En 1856, une statue en bronze lui a été érigée à Villeneuve-de-Berg. — Son frère, Jean, historien et théologien calviniste, historiographe de Henri IV, né à Villeneuve-de-Berg vers 1540, mort à Genève le 31 mai 1598. — *Mémoires de la troisième guerre civile* (1568-1569) : *Commentarii de statu religionis et reipublicæ in regno Galliæ*, 1571; *Recueil des choses mémorables advenues en France*, 1595, in-8°, réimprimé en 1598 et 1603, sous le titre d'*Histoire des cinq rois*, in-8° ; *Inventaire général de l'histoire de France*. Cet ouvrage continué par divers auteurs ne va que jusqu'à Charles VI[1].

Page 224, l. 3. *Afferrons*, placerons.

1. Lalanne, *Dict. de l'hist. de France*.

Page 224, l. 23. *Le temps*, allusion aux perpétuelles guerres civiles du seizième siècle.

Page 227, l. 1. Charron (Pierre), moraliste et théologien, né à Paris en 1541, y mourut le 16 novembre 1603. Après avoir exercé la profession d'avocat, il embrassa l'état ecclésiastique et fit avec succès plusieurs missions dans la Gascogne et le Languedoc. A Bordeaux il se lia de la plus vive amitié avec Montaigne qui mourut entre ses bras. — *Les Trois vérités*, 1593, in-8°, souvent réimprimé. Le but de ce livre est de démontrer contre les athées qu'il y a une religion, contre les idolâtres et les juifs que la meilleure religion est la religion chrétienne, et enfin contre les protestants la supériorité du catholicisme. *Discours chrétiens de la divinité, création*, etc., 1600 et 1601, in-8°; *de la Sagesse, trois livres* 1595, in-8°, ouvrage purement philosophique et qui attira de violentes attaques à son auteur, après la mort duquel on fit paraître des éditions falsifiées et tronquées[1].

— l. 2. *Entretiens privés*, quand nous nous entretenons intérieurement, avec nous-même.

— l. 4. *Sentons point*, sans nous en apercevoir.

— l. 4. *Y entrons*, dans ces pensées inutiles.

— l. 11. *Car de chose*, car il se repaît de choses qui....

Page 228, l. 45. *Coëffé*, coiffé de quelqu'un, épris de....

Page 229, l. 13. *Tienne mine*, garde un air.

— l. 45. *Le subit*, la soudaineté.

Page 231, l. 1. Mornay (Philippe de), seigneur du Plessis-Marly, l'un des personnages les plus illustres du parti protestant, surnommé le *pape des huguenots*, né à Buhy (Seine-et-Oise) le 5 novembre 1549. Il embrassa de bonne heure le calvinisme, voyagea en Italie et en Allemagne (1565-1572), échappa à grand'peine à la Saint-Barthélemy, passa en Angleterre, et à son retour s'attacha au roi de Navarre, qui le chargea constamment des missions les plus importantes en France et à l'étranger, et dont il défendit la cause dans plusieurs écrits. Il contribua (1589) à sa réconciliation avec Henri III et remplit avec succès une ambassade près de la reine Élisabeth. La publication du *Traité de l'Institution de l'Eucharistie* (1598) qui contenait près de cinq mille citations, dont un certain nombre étaient inexactes, amena la célèbre conférence de Fontainebleau (4 mai 1600) où le parti protestant subit un échec notable. Mornay en publia une relation qui lui fit retirer la surintendance des mines et supprimer ses pensions. Après la mort du roi, il usa de toute son influence pour retenir ses coreligionnaires dans l'obéissance à la régente (qui lui rendit ses pen-

1. Lalanne, *Dict. de l'hist. de France.*

sions); mais il vit ses conseils méprisés par l'assemblée de la Rochelle, lors de l'insurrection de 1620. Privé alors du gouvernement de Saumur, qu'il possédait depuis 1580, il se retira dans son château de la Forêt-sur-Sèvre (Deux-Sèvres), où il mourut le 11 novembre 1623: *Traité de l'Église*, 1518; *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, 1581; *Advertissement sur la réception et publication du concile de Trente*, 1583; *Discours du droit prétendu pour ceux de la maison de Guise à la couronne de France*, 1583; *Déclaration du roi de Navarre sur les calomnies publiées contre lui*, 1585; *Lettre d'un gentilhomme catholique françois*, 1586; *Fidelle exposition sur la déclaration du duc de Mayène*, 1588; *Déclaration du roi de Navarre au passage de la Loire*, 1589; *De l'institution du sainct sacrement de l'Eucharistie en l'Église ancienne*, 1598, ouvrage qui fut suivi de plusieurs écrits apologétiques : *Discours véritable de la conférence tenue à Fontainebleau*, 1600; *Discours et Méditations chrestiennes*, 1619-1624; *le Mystère d'iniquité*, 1611; *Testament, codicile et dernières heures de Ph. de Mornay*, 1624; *Mémoires* (correspondance, etc.), 1624-1652, 4 vol. in-4°, réimprimés avec des additions, 1824-1825, 12 vol. in-8°[1].

Page 231, l. 7. *Les consciences plus* (vénales) que les offices.

— l. 21. *En son sein*, les bras croisés.

— l. 22. *Pour s'y jeter à part*, pour se sauver de son côté.

Page 232, l. 9. *Monte rien*. Il n'y a pas d'analogie entre la durée d'une vie humaine et celle d'une nation.

— l. 19. *Paisibles* (possesseurs).

— l. 43. *Même*, quand bien même une autre l'aurait.

Page 233, l. 6. *Or sont-ce*, or ce sont là....

— l. 21. *Domestiques*, ici, les serviteurs du prince; — *Estrangers*, ceux qui ne font pas partie de l'entourage du souverain.

Page 234, l. 6. *Ægre partus*, enfanté avec peine.

— l. 7. *Limur*, seconde femme de Jean d'Aubigné.

Page 235, l. 24. *Coudret*, le Coudray (Loiret).

Page 239, l. 1. Satire Ménippée, pamphlet politique en prose et en vers, destiné à ridiculiser Mayenne et la Ligue. Elle eut pour auteur principal Pierre Leroy, chanoine de Rouen, assisté de Nicolas Rapin, Pithou, Passerat, Gilles Durant, et de quelques autres. Après avoir couru manuscrite, la Ménippée fut imprimée en 1594, avec la date de 1593.

— l. 3. *Desbourber, desbourbonner*. Jeu de mots sur Bourbon. Henri de Bourbon (Henri IV) était l'objet des sarcasmes des ligueurs.

— l. 6. *Catholicon*, terme de pharmacie, électuaire purgeant toutes

1. Lalanne, *Dict. de l'hist. de France*.

les humeurs. Allusion à Philippe II qui, sous prétexte d'offrir secours et assistance aux ligueurs, voulait s'emparer de la couronne de France.

Page 239, l. 13. Avignon faisait partie des États de l'Église.

— l. 19. *Boucherie*, plaisanterie sur le nom de Boucher, prévôt des marchands.

Page 240, l. 19. *Roy débonnaire*, Henri III.

Page 241, l. 29. *Bon veoir*, il faisait bon le voir.

— l. 40. *Cayetan*, le légat du pape. Il avait eu un homme tué à la portière de son carrosse.

— l. 45. *Apôtre*. Mayenne en avait fait pendre quatre.

Page 242, l. 6. *Beauté*, il était fort laid.

— l. 20. *Sat est*. La volonté suffit pour réussir dans les grandes entreprises.

Page 243, l. 10. *Qui n'entre*, d'où l'on ne puisse sortir pour entrer en bateau.

Page 246, l. 1. François de Sales (S.), évêque et prince de Genève, né au château de Sales, près d'Annecy, le 21 août 1567, mort à Lyon le 28 novembre 1622. Après s'être fait recevoir docteur en droit à Paris et avocat au sénat de Chambéry, il embrassa l'état ecclésiastique (1593), et alla prêcher dans le Chablais où le protestantisme avait fait de nombreux prosélytes. Il eut ensuite (1597), avec Théodore de Bèze, plusieurs entretiens, qui n'aboutirent à aucun résultat, et vint prêcher à Paris (1602). Il succéda la même année à l'évêque de Genève, fit (1604) une station de carême à Dijon, où il connut Mme de Chantal, fonda (1607) à Annecy l'Académie florimontane, et publia (1608) l'*Introduction à la vie dévote*, ouvrage qui eut un succès prodigieux et qui est rempli d'originalité, de grâce et de charme. En 1616, il fit paraître le *Traité de l'amour de Dieu*, qui fut aussi bien accueilli que l'écrit précédent, prit part, comme médiateur, à la plupart des querelles théologiques de son temps, vit approuver par le pape les constitutions qu'il avait faites pour l'ordre de la Visitation, revint à Paris (1618) et refusa toutes les offres que lui fit Louis XIII pour l'attacher à la France. Ses œuvres complètes et sa correspondance ont été publiées en 1835, 16 vol. in-8°[1].

Page 248, l. 2. *Laissons*, qu'il en résulte parfois que nous oublions d'être....

1. Lalanne, *Dict. de l'hist. de France.*



LEXIQUE

LEXIQUE.

Le chiffre qui suit chaque nom d'auteur renvoie aux pages du *Choix* le chiffre qui suit le signe § renvoie aux paragraphes de l'*Introduction.*

A

A sign. : 1° avec (§ 90); — 2° dans (§ 91); — 3° de (§ 92); — 4° par (§ 93); — 5° pour (§ 95); — 6° selon, suivant (§ 96); — 7° vers (§ 98).

A pour *il y a*, voy. §§ 119, 122.

A pour *n'a*, voy. § 134.

AAGE, *Bellay*, 49, âge.

ABATUES, *La Noue*, 202, rabattues, § 84.

ABBAS, *Aub.* 93, abats.

ABBREUVE, *Rons.* 24, abreuve.

ABOIS, *Belleau*, 57, aboiements.

ABORD (à l'), *Régn.* 109, à qui l'aborde.

ABORDÉE (de prime), *Rab.* 129, de prime abord.

ABOUCHEMENT, *La Noue*, 201, entrevue.

ABUNDANT (d'), *Rab.* 130, de plus, outre cela.

ACCOINTABLE, *Bellay*, 56, sociable.

ACCOINTANCE, *Mont.* 218, amitié; — *id.* 220, intimité.

ACCOLANT, *Vauq.* 77, embrassant.

ACCOMMODER, *Charr.* 228, être commode à.

ACCOMPAIGNÉ, *Aub.* 236, accompagné.

ACCORDÉ, *Marot*, 12, mis d'accord.

ACCORTES, *Rons.* 21, gentilles.

ACCOSTABLE, *Sales*, 247, accessible.

ACCOSTAST, *La Noue*, 201, abordât.

ACCOULTRER, *Gring.* 4, les tentes (dresser les tentes).

ACCOURCIT, *Rons.* 28, raccourcit, § 84.

ACCOUSTRÉ, *Rab.* 119, habillé, paré.

ACCOUSTREMENTS, *Montl.* 148, habits.

ACCOUSTUMÉ (avoir), *Amyot*, 164. avoir coutume.

ACCREUE, *Mén.* 240, accrue.

ACHAPTEUR, *Rab.* 124, acheteur, § 195.

ACHAPTS, *Mont.* 211, achats, § 195.

ACHEPTER, *Amyot*, 169, acheter.

ACHEVANT, *Amyot*, 163, finissant.

ACORDE, *Baïf*, 65, met d'accord.

ACQUEST, *Mont.* 211, acquisition.

ADAPTE, *Bellay*, 182, applique.

ADDRESSANTES, *Amyot*, 156, § 127.

ADDRESSENT, *Boét.* 192, dirigent.

ADJOURNE, *Calv.* 115, ajourne.

ADJOUSTER, *Mont.* 204, ajouter.

ADMIRAL, *Amyot*, 160, amiral.

ADONC, *Rons.* 27, alors.

ADRESSER (s'), *Amyot*, 160, se diriger vers.

ADVANCER, *Hosp.* 155, précipiter.

ADVANCIER, *Calv.* 117, avancer.

ADVANTURE, *Desport.* 85, aventure § 174.

ADVANTURE (d'), *Amyot*, 170, par hasard, voy. *Adventure*.
ADVENANT, *Marot*, 15, survenant.
ADVENENTE, *Rab.* 129, avenante, § 174.
ADVENIR, *Pass.* 81, arrivée.
ADVENIR, *Brant.* 198, avenir, § 174.
ADVENTURE, *Rab.* 131, aventure, § 174. — Locutions adv. : *de bonne aventure*, par un heureux hasard (*Amyot*, 157); *à l'adventure, par adventure*, au hasard, peut-être (*Amyot*, 156; *Bellay*, 183).
ADVENTURIERS, *Rab.* 122, aventuriers, § 174.
ADVERTY, *Cayet*, 177, averti.
ADVIS, *Brant.* 200, récit; *Serres*, 224, résolution; sur le *d*, voy. § 17 4.
ADVIS (être), *Brant.* 196, croire.
ADVIS (sembler), *Montl.* 151, croire.
ADVISER, *Boét.* 193, aviser, § 174; avoir soin de (*Amyot*, 157); avertir (*Mont.* 214); craindre (*Rab.* 126); apercevoir (*Régnier*, 109).
ADVOCAS, *Calv.* 116, avocats, § 174.
ADVOUER, *Régn.* 104, approuver, ratifier.
ÆLE, *Belleau*, 59, aile, § 148.
ÆR, *Belleau*, 57, air, § 148.
AFFAIRE, *Marot*, 12, § 2.
AFFECTION, *Rab.* 122, ambition, désir; *Henr.* 244, soin.
AFFERMER, *Amyot*, 161, affirmer.
AFFERRONS, *Serres*, 224, transporterons, placerons.
AFFIQUETS, *Régn.* 99, petits objets de toilette.
AFFOIBLIR, *Montl.* 151, § 87.
AFFOLLE, *Rons.* 20, rend fou.
AFFRONT (faire un), *Pasq.* 187, braver quelqu'un.
AFFUBLÉ, *Bèze*, 137, revêtu.
AFFUBLÉE (tête), *Amyot*, 169, tête voilée.
AFFUSTÉ, *Bartas*, 82, affûté (à l'affût). § 176.
AGEANCER, *Serres*, 225, agencer.
AGNELET, *Rons.* 32, petit agneau.
AGUET, *Vauq.* 76, embûche.
AHAN, *Rons.* 46, effort, fatigue.
AHANNE (j'), *Bellay*, 53, je me fatigue à.
AHEURTE (s'), *Régn.* 102, se butte, s'obstine.
AIGLANTIN, *Belleau*, 59, églantine, § 150.
AIGNEAU, *Bartas*, 82, agneau, § 149.
AIGRETTE, *Montl.* 152, sorte de héron blanc qui porte une aigrette.
AIGREUR, *Aub.* 95, sévérité, dureté.
AILLEURS (d'), *Vauq.* 77; *Mont.* 203, par ailleurs (par autre chose — dans un autre endroit).
AIME-CHANSON, *Belleau*, 61, § 24.
AINS, *Marot*, 14, mais.
AINSI, *Bellay*, 180, de même.
AINSI COMME, *Rab.* 121, de même que.
AINSIN, *Pasq.* 188, ainsi.
AIRTE, *Mont.* 205, se tenir *à l'airte*, se tenir en garde, faire le guet (de *à l'airte* ou *à l'erte* emprunté comme beaucoup de termes de guerre à l'italien, est venu *alerte*).
AISE, *Baïf*, 64, joie.
AISLES, *Bèze*, 67, ailes, rime avec *belles*, § 176.
AISSEUILS, *Pass.* 81, essieux, § 150.
ALAIGRESSE, *Mont.* 203, allégresse, § 150.
ALAINER, *Rons.* 33, éventer.
ALARME. Ce mot qui signifie : Aux armes! est un cri de guerre, et s'écrivait à l'origine en deux mots. *Gringoire* (voy. ci-dessus, p. 5) dit : *A l'arme on oyt sonner*. L'article s'est postérieurement soudé au substantif, d'où *alarme* (ils criaient *alarme*, *Cayet*, 177; — sonner à un *alarme*, *Amyot*, 171) et par redoublement de la liquide *allarme* (attaquer les *allarmes*, *Rons.* 28, se jeter dans les *allarmes*).
ALEINE, *Amyot*, 158, haleine.
ALENVIRON, *Amyot*, 159 alentour.
A: ' ARMES, *Rons.* 28, voy. *Alarme*.
ALLER : *vay* (*Régn.* 104), *vois*, vai (*Jod.* 70), *alloyent* (*Belleau*, 57). Voy. ces mots.
ALLEURES, *Mont.* 211, allures, § 154
ALLOYENT, *Belleau*, 57, allaient, voy. *Aller*.
ALME, *Rab.* 128, nourricière (L. *almo*).
ALQUEMISTES, *Desperr.* 132, alchimistes.

A (s'), *Brant.* 198, changea.
ES, *Brunt.* 199, inquiétude, agi-
n, souci.
SADE, *La Noue*, 201, négociateur,
assadeur.
E, *Rab.* 125, amène.
EMENT, *Rab.* 122, progrès.
Z, *Gring.* 4, emmenés.
, *Mont.* 214, § 1.
MIE SÈCHE, *Mont.* 206, sque-
. « En grec sceletos, qui signifye
omie seiche, » dit Ambroise
, IX, 22.
E, *Boét.* 190, même, § 139.
T, *Rab.* 126, animal.
UEMENT, *Rab.* 125, dans l'anti-
.
AILLE, *Régn.* 98, antiquité.
ME, *Marot*, 13, abcès, enflure.
RIR, *Calv.* 117, appauvrir.
OISTRE, *Bellay*, 49, apparaître.
E, *Bellay*, 56, appâte, offre en
t (à nos désirs).
EROIS, *Rons.* 21, suspendrais,
herais.
EU, *Mont.* 220, aperçu.
(il), *Mont.* 220, il est visible

T, *Régn.* 101, désir, passion;
, 247, affection.
TER, *Amyot*, 163, s'entendre.
ENSION, *Bèze*, 134, concep-

, *Rons.* 47, apprends.
TIF, *Régn.* 98, apprenti.
TÉE, *Calv.* 116, prête.
S, *Henr.* 244, appris.
ITER, *Mont.* 211, mettre à profit.
Bèze, 63, § 104.
ZER, *Rab.* 120, herboriser.
IACRES, *Calv.* 116, archidiacres.
à l'), voy. *Alarme.*
, *Pasq.* 186, casque.
ELLE, *Rons.* 23, hirondelle.
UZADE, *Montl.* 146, coup d'ar-
use.
Aub. 89, arrhe.
E, *Rons.* 39, arrête.
RENT, *Rab.* 130, arrivèrent.
(à mon), *Mont.* 139, à mon
e.
E (d'), *Amyot*, 162, en arrivant.

ARRIVÉE (de belle), *Mont.* 210, d'em-
blée.
ARROUSER, *Desp.* 87, arroser.
ARROY, *Régn.* 96, ordre, appareil, équi-
page.
ARS, *Gring.* 3, arts.
ARSOIR, *Henr.* 243, hier au soir.
ART (d'), *Régn.* 99, par art, par artifice.
ARTIFICE, *Calv.* 114, art; *Serres*,
224, calcul.
ASCENDANT, *Régn.* 103, *j'escry sui-
vant mon ascendant*, j'écris en
obéissant à la verve.
ASNE, *Mont.* 204, âne, § 176.
ASPREMENT, *Bèze*, 138, durement.
ASSAULT, *Marot*, 14, assaille.
ASSAVOIR, *Marot*, 9, à savoir.
ASSEIT, *Amyot*, 160, assit.
ASSEMBLER, *Marot*, 14, thésauriser,
amasser.
ASSENER, *Mont.* 205, frapper, § 89.
ASSEURANCE, *Aub.* 91, assurance, § 154.
ASSEURANT (s'), *Brant.* 198, prenant
son assurance.
ASSEURE (je m'), *Cayet*, 179, je suis
sûre.
ASSEURÉ, *Montl.* 148, assuré.
ASSEUREEMENT, *Amyot*, 160, certaine-
ment, § 154.
ASSEURENT (s'), *Gring.* 4, s'assurent
(sont assurés).
ASSEURER, *Brant.* 198, rassurer, § 84.
ASSEZ, *Marot*, 11, beaucoup.
ASSIDUELLEMENT, *Calv.* 114, sans
cesse.
ASSIS, *Serres*, 225, situé, placé.
ASSOMÉ, *Rons.* 44, fatigué.
ASSUBJECTIS, *Mont.* 211, assujetis,
§ 198.
ASSURE (je m'), *Montl.* 145, je suis
sûr.
ASTORGE, *Aub.* 234, peu aimable,
du grec ἄστοργος, dur, cruel.
ASTRAGALE, *Rab.* 125, os du tarse.
ASTRIPOTENS, *Rab.* 128, puissant sur
les astres.
ASTROLOGIE, *Calv.* 114, au sens d'*as-
tronomie.*
ATANT, *Rab.* 119, alors.
ATRAIRE, *Calv.* 115, attirer.
ATTACHER, *Pasq.* 187, attaquer.
ATTACHES (aux), *Bell.*, 58, à l'attache.

AU, sign. *du* § 13, *pour* § 95. — AUX sign. *de* (§ 92), *dans* (§ 91), *par* (§ 93), *pour* (§ 95).
AUBÉPIN, *Régn.* 105, aubépine.
AUBESPIN, *Rons.* 36, aubépine.
AUCUNES (les), *Pasq.* 185, quelques-uns, § 59.
AUCUNESFOYS, *Gring.* 5, quelquefois. parfois.
AUCUNS. *Calv.* 113, quelques-uns, § 59.
AUDIENCE, *Calv.* 116, donner audience. écouter.
AULCUN, *Mont.* 216, aucun, § 162.
AULCUNG, *Mornay*, 233, aucun, § 168.
AULMONES, *Gring.* 3, aumônes, § 162.
AULSQUELS, *Mornay*, 233, auxquels, § 162.
AULTRE, *Charr.* 227, autre, § 162.
AULTRUY, *Gring.* 5, autrui, § 162.
AULX, *Mornay*, 231, aux, § 162.
AUMAILLES, *Vauq.* 77, bêtes à cornes.
AUREILLE, *Rons.* 24, oreille, § 151.
AUS, *Boét.* 192, aux, § 180.
AUSER, *Aub.* 237, oser.
AUSSI, *Rab.* 119, de même.
AUSSI TOST, *Belleau*, 60, aussitôt.
AUTANT, *Marot*, 9, pour autant que (parce que).
AUTANT, *Bellay*, 49, d'autant.... d'autant (à mesure que).
AUTANT COMME, *Bèze*, 67, autant que.
AUTHEUR, *Cayet*, 177, auteur, § 194.
AUTHORISE, *Pasq.* 188, donne autorité, puissance, § 194.
AUTHORITÉ, *Amyot*, 157, autorisé.
AUTOUR, *Rons.* 46, alentour.
AUX, voy. *Au.*
AVALLEZ, *Montl.* 151, descendus. Collets de chemise *avallés*, collets descendant fort bas.
AVANT (d'), devant.
AVANTAGE (d'), davantage.
AVENTURE (par), *Montl.* 144, voy. *Adventure.*
AVETES, AVETTES, *Baïf*, 64, abeilles.
AVOIR: *ha*, il a (*Marot*, 9), *ayt* (*Mont.* 204), *eust* (*Aub.* 91). Voy. ces mots.
AYEULS, *Pasq.* 188, aïeux, § 146.
AYMER, *Régn.* 104, rime avec *mer*, § 71.
AYT, *Mont.* 204, ait.

B

BAILLANT GAGE. *Hosp.* 154, donnant gages, donnant des garanties.
BAILLER, *Bèze*, 137, donner.
BAISE-NUE, *Bartas*, 82, § 24.
BALLER, *Rons.* 42, danser.
BALLIER, *Serres*, 225, balayer. On lit dans le Dict. de Trévoux (1740): « BALIER, *balayer*. Ces deux mots « sont bons tous deux, mais *balier* « est plus en usage que *balayer*, « parce qu'il est plus doux à l'oreille. « EX. : *Balier une chambre. Eole lâ- « che les vents, quand il faut balier « le monde* (Scarron, *Virg. traves- « ti*, liv. II). *D'une robe à longs « plis balier le barreau* (Des- « préaux, *sat.* I). »
BALOTTE, *Montl.* 151, boule de vote (petite *balle* pour le scrutin).
BALOTTER, *Montl.* 150, voter au scrutin avec une *balotte* (voy. ce mot).
BANDER (se), *Régn.* 108, se raidir *contre*, se révolter
BANQUE, *Régn.* 108, jeu de hasard.
BARGUIGNÉ, *Rab.* 126, marchandé.
BARRE, *Aub.* 93, la barre du supplice de la roue.
BARRES, *Hosp.* 154, barrières.
BASME, *Rab.* 125, baume.
BASTE, *Rab.* 131, assez il suffit (ital. *basta*).
BASTIR, *Rab.* 129, rebâtir, § 84.
BATAILLE, *Amyot*, 164, armée rangée en bataille.
BATTERIES, *Montl.* 140, batailles.
BEAULX, *Gring.* 4, beaux, § 162.
BEAUS, *Boét.* 188, beaux, § 180.
BECHÉE, *Mont.* 209, becquée, nourriture pour les petits oiseaux.
BENDES, *Amyot*, 172, bandes, § 141.
BENEIR, *Pasq.* 185, bénir.
BENISTE, *Calv.* 116, bénite.
BENOIST, *Rab.* 128, béni, saint.
BERGEROTS, *Bartas*, 82, petits bergers, § 7.
BESOIGNES, *Mont.* 210, besognes.

C

CALANGER, *Sales*, 246, accuser (c'est l'ancienne forme de *calomnier*).

CANON, *Rab.* 120, règle.

CANONIQUEMENT, *Rab.* 118, selon les règles.

CAPELUCHE, *Mén.* 241, chaperon.

CAPITULATION, *Mont.* 219, traité, convention.

CAPUCHINS, *Mén.* 241, capucins.

CAQUETERESSE, *Charr.* 229, bavarde, menteuse.

CARE, *Montl.* 148, tête ; la *care* levée, la tête haute (italianisme); voy. *Chère*.

CAROLLANT, *Rons.* 42, dansant.

CARROUX (faire), *Montl.* 150, boire avec excès.

CASANANT, *Baïf*, 66, vivant à la maison (d'où *casanier*).

CAUPONISER, *Rab.* 128, hanter les cabarets (L. *caupona*, auberge).

CAUTES, *Bellay*, 49, prudentes (L. *cautus*).

CAUTIONNER, *Mornay*, 232, garantir.

CE, *Gelais*, 16, cela, § 39.

CÉDULLE, *Marot*, 15, engagement par écrit.

CELER, *Mont.* 211, cacher.

CELLE, *Amyot*, 162, § 46.

CELUY, *Rab.* 118, § 46.

CERCHER, *Calv.* 114, chercher.

CERFOUETTES, *Rab.* 120, serfouette (outil pour labourer légèrement la terre), § 183.

CERIMONIEUSES, *Mont.* 203, cérémonieuses, § 143.

CERTAIN, *Bèze*, 135, § 63.

CEST, *Charr.* 227, cet, § 176.

CESTE, *Régn.* 110, cette, § 176.

CESTUY, *Bellay*, 49, celui, §§ 42, 46.

CESTUY-LA, *Charr.* 229, celui-là, § 42.

CETTUY, *Mont.* 207, § 46.

CEULX, *Calv.* 116, § 162.

CHACHES, *Pasq.* 188, litt. *chasses* (poursuite, recherche, puis trouvaille, innovation).

CHACUN, *La Noue*, 201, § 64.

CHAIR, *Amyot*, 168, opposé à *viande*, voy. ce mot.

CHAIRES, *Amyot*, 165, chaises.

CHAISNE, *Rons.* 42, chaîne, § 177.

CHALANT, *Rab.* 124, un gentil chalant, une jolie pratique.

CHALLANT, *Rab.* 126, chaland, § 165.

CHALOIR, causer du souci. *Que me chaut*, que m'importe. *Chault* (*Calvin*, 115), *Chaut-il* (*Montaigne*, 206).

CHAMS, *Baïf*, 64, champs.

CHANTER (le), *Baïf*, 64, le chant, § 10.

CHAPELET, *Rons.* 41, couronne (littér. *petit chapeau*). De même *chappeau de fleurs* (couronne de fleurs) dans *Amyot*, 171. — *Chapelet* est déjà au sens moderne dans *Cayet*, 178.

CHAPPEAUX, *Amyot*, 171, voy. *Chapelet*.

CHAPPERON, *Calv.* 116, bonnet.

CHARGE, *Cayet*, 178, ordre.

CHARNIER, *Serres*, 225, garde-manger.

CHARRIAGE, *Amyot*, 170, chariots.

CHARRIER, *Mont.* 216, marcher (sens fig.).

CHARTIS, *Régn.* 104, remise pour les charrettes.

CHASCUN, *Amyot*, 157, § 64.

CHASCUNG, *Mornay*, 231, chacun, § 168.

CHASTEAULX, *Gring.* 4, châteaux, § 162 et § 176.

CHAULT, *Calv.* 115, voy. *Chaloir*.

CHAUT (la), *Aub.* 89, la chaleur, § 8.

CHAUT, *Mont.* 207, voy. *Chaloir*.

CHEF, *Rons.* 34, tête.

CHEMINER, *Marot*, 14, marcher.

CHENEVIERE, *Rons.* 26, chanvre.

CHENUE, *Rab.* 121, blanchie.

CHEOIR, *Rons.* 24, choir.

CHER, *Mont.* 210, chèrement, § 132.

CHERE, *Mont.* 206, joie ; *Bellay*, 55, sourire, bonne mine ; *Amyot* 170, *faire bonne chère*, faire bon accueil. Dans *Rabelais* (120) *chère* a le sens de réjouissance musicale après le repas.

CHESNE, *Cayet*, 178, chaîne, § 176.

CHESTIFVE, *Mont.* 212, chétive, § 177.

CHETIF, *Bèze*, 138; *Garn.* 71, captif.

CHEUT, *Desp.* 85, chut, tomba.

CHEUTE, *Desp.* 85, chute, § 154.

CHEUTES, *Rons.* 23, tombées.

CHEVALENT, *Boét.* 193, torturent.

CHEVALEREUX, *Rab.* 129, chevaleresque.

CHEVAULCHÉ, *Rab.* 130, traversé à cheval.

CHEVREULS, *Rons.* 39, chevreuils.

Chicanerie, *Pasq.* 186, langage de la chicane.
Chierement, *Rab.* 125, chèrement, § 155.
Chiflé, *Régn.* 96, sifflé.
Chois, *Aub.* 234, choix, § 180.
Cholere, *Amyot*, 167, colère, § 182.
Choqué, *Mont.* 205, trébuché, heurté.
Chordes, *Rab.* 125, cordes, § 182.
Ci-devant, *Hosp.* 153, auparavant.
Circonvention, *Pasq.* 185, action de circonvenir.
Circui, *Aub.* 237, entouré.
Circuits, *Calv.* 117, détours.
Circules, *Calv.* 114, cercles astronomiques.
Cisterne, *Serres*, 225, citerne, § 176.
Clair (le), *Aub.* 89, la clarté, § 8.
Claire, *Aub.* 92, brillante.
Clair-voians, *Aub.* 94, § 24.
Clercs, *Régn.* 103, savants.
Clorra, *Rons.* 19, s'achèvera.
Close, *Rons.* 43, fermée.
Coche, *Rons.* 21, char, § 1.
Codices, *Rab.* 128, livres.
Coeffé, *Charr.* 228, coiffé, § 157.
Cœur, *Rons.* 22; *Boét.* 190, courage.
Coffin, *Belleau*, 58, panier.
Cogitations, *Calv.* 113, méditations.
Cogneu, *Montl.* 152, reconnu, § 84.
Cogneurent, *Amyot*, 163, voy. *Connaître.*
Cogneut, *Rab.* 118, voy. *Connaître.*
Cognois, *Amyot*, 169, reconnais, § 84.
Cognoissance, *Calv.* 113, connaissance, § 157.
Cognoisse, *Rons.* 44, voy. *Connaître*, reconnaisse.
Cognoissois, *Montl.* 152, reconnaissais, § 84.
Cognoist, *Mont.* 203, voy. *Connaître.*
Cognoistrions, *Mornay*, 231, reconnaîtrions, § 84.
Cognu, *Rons.* 30, voy. *Connaître.*
Cognut, *Cayet*, 179, reconnut, voy. *Connaître* et § 84.
Coignée, *Rons.* 40, cognée.
Coing, *Rab.* 131, coin, § 168.
Cois, *Rons.* 44, tranquilles (se tenir *coi*).
Coliers, *Mont.* 218, colliers.
College, *Rons.* 26, confrérie, corps.
Combien que, *Calv.* 113, quoique.
Comme : 1° *comment* (*Rons.* 38); 2° *pendant que* (*Montl.* 150); 3° *suivant que* (*Baïf*, 64); 4° *tel... comme...* (*Rabel.* 121) tel que; 5° *aussi... comme...* autant que (*Bellay*, 183); 6° *tant... comme*, tant que (*Boétie*, 190); 7° *autant... comme*, autant que (*Pasquier*, 285).
Commettoit, *Mont.* 217, confiait.
Commis, *Mont.* 115, confié.
Commodité, *Charr.* 229, occasion.
Communs, *Boét.* 192, associés.
Compaignée, *Aub.* 235, compagnie.
Compaignie, *Mont.* 215, compagnie, § 149.
Compaignon, *Mont.* 216, compagnon, § 149.
Comparut, *Amyot*, 157, parut.
Compas (par), *Bellay*, 56, avec mesure, d'une manière méthodique. *Compas* est le substantif verbal de *compasser*.
Compasser, *Charr.* 227, mesurer.
Compétens, *Rab.* 119, relatifs à.
Compites *Rab.* 128, carrefour (*L. compita*, même sens).
Comprend, *Régn.* 100, contient.
Compta, *Amyot*, 160, conta.
Compte, *Desperr.* 133, conte, §§ 167, 195; Id. *Marot*, 11, 13.
Compter, *Amyot*, 158, raconter, § 167; Id. *Marot*, 13.
Compte (faire), *Montl.* 148, tenir compte.
Comptez, *Pasq.* 185, comtés, § 195.
Comté, *Brant.* 199, féminin (on dit encore la *Franche-Comté*), § 1.
Conceu, *Bèze*, 134, conçu.
Conceurent, *Amyot*, 160, conçurent.
Concoction, *Rab.* 120, cuisson des aliments, digestion.
Condignes, *Bèze*, 135, convenables, proportionnelles.
Conditionné (mal), *Amyot*, 158, mal élevé.
Conduicte, *Mont.* 215, conduite, § 185.
Conférer a, *Mont.* 208, contribuer à.
Conferes, *Rab.* 123, compares.
Confort, *Pass.* 80, soutien, appui.
Confrairie, *Mont.* 217, confrérie, § 150.

COUSTUMIER, *Aub.* 90, accoutumé.
COUVERTS, *Aub.* 235, reliés.
COUVERTURES, *Serres*, 226, toitures.
COUVRIR, *Mont.* 223, protéger.
CRAINCTE, *Aub.* 92, crainte, § 186.
CRANEQUINIERS, *Mén.* 241, arbalétriers.
CRÉANCES, *Charr.* 227, croyances.
CREDITEUR, *Bellay*, 50, créancier.
CRESPELU, *Bellay*, 55, crêpé, fourré de.
CRESPER (se), *Baïf*, 64, se rider.
CREU, *Calv.* 115, crû, § 154.
CREUE, *Béot.* 192, litt. *crue*, accroissement.
CREUT, *Bellay*, 51, s'accrut.
CREUX, *Aub.* 94, grottes, tombeaux.
CRIBLONS, *Régn.* 103, passons au crible.
CROIGNOIT, *Régn.* 109, craignait.
CROLLANT, *Belleau*, 57, secouant (proprement *croulant*).
CROPE, *Rons.* 43, croupe, § 145.
CROUPI (feu), *Belleau*, 60, feu assoupi.
CROY, *Régn.* 103, crois.
CRUAULTÉ, *Hosp.* 155, cruauté, § 162.
CRUD (tout à), *Mén.* 241, § 175; à cru, directement sur la peau.
CUEUR, *Gring.* 4, cœur, § 160; courage (*Amyot*, 157); *avoir cueur*, avoir envie (*id.* 170).
CUIDOIT, *Amyot*, 159, voulait.
CURE, *Gring.* 4, soin, *avoir cure de*, se soucier de.
CURIEUSEMENT, *Mont.* 217, avec le plus grand soin.
CUTICULE, *Rab.* 128, peau (L. *cuticula*, peau).
CY, *Rab.* 125, ici.
CYE, *Marot.* 10, scie, § 183.
CYRE, *Rab.* 129, sire, § 183.

D

DAM, *Mén.* 240, dommage, préjudice, détriment.
DAMOISEAU, *Rons.* 46, jeune homme.
DAMOISELET, *Bellay*, 54, de *damoisel*, de damoiseau.
DAVANTAGE, *Calv.* 114, en outre.
DE sign. 1° *à* (§ 101); 2° *contre* (§ 102); 3° *par* (§ 103); 4° *que* (§ 59); 5° *sur* (§ 104).
DEA, *Rab.* 125, oui dea (oui-da).
DEAMBULONS, *Rab.* 128, nous nous promenons (L. *deambulare*, se promener).
DEBONNAIRETÉ, *Bèze*, 135, bonté.
DEBTEUR, *Marot*, 15, débiteur, § 198
DEBVOIR, *Mornay*, 231, devoir, § 199.
DEBVREZ, *Marot*, 15, devrez, voy. *Devoir*.
DECALOGIQUES, *Rab.* 128, du Décalog.
DECHASSÉ, *Amyot*, 162, délogé.
DECLAIRE, *Calv.* 114, déclare.
DECLARER, *Mont.* 208, montrer, mettre au jour.
DÉCLOSE, *Rons.* 19, ouverte.
DÉCOIFFÉES, *Desp.* 86, défaites.
DECOLOUREZ, *Amyot*, 172, décolorés, § 160.
DÉCORE, *Bellay*, 56, honore.
DÉCOURS, *Rab.* 120, cours.
DECREPITE, *Mont.* 204, décrépit.
DEDANS, *Gelais*, 17, dans.
DÉDIRE, *Aub.* 235, renier sa foi.
DEFAILLIR, *Mont.* 217, manquer, omettre.
DÉFASCHER, *Rons.* 37, littér. *dé*fatiguer, reposer, voy. *Fascher* au sens de fatiguer.
DÉFAUDRA, *Régn.* 100, leur âge *défaudra*, la vie leur fera défaut.
DEFAULT, *Bèze*, 135, insuffisance.
DEFAULT, *Serres*, 224, il manque.
DEFFAILLENT de, *Calv.* 113, manquent à.
DEFFAIRE, *Mont.* 205, défaire, § 202.
DEFFENDENT, *Boét.* 191, défendent.
DEFFIANCE, *Cayet*, 177, défiance, § 202.
DÉFRAUDONS, *Charr.* 228, nous nous privons.
DÉGAST, *Hosp.* 153, destruction, dévastation.
DEGENERANTE, *Rab.* 121, dégénérée.
DEGOUTE, *Rons.* 39, dégoutte.
DEGRÉS, *Régn.* 109, grades.
DELAYÉ, *Calv.* 117, différé.
DÉLECTABLE (le), *Régn.* 100, l'agréable

Délibérer de (se), *Montl.* 139, prendre la résolution de.
Délivre, *Bellay*, 50, voy. § 26.
Démenant, *Vauq.* 76, menant.
Demener, *Rons.* 38, mener.
Demeurées, *Bellay*, 183, restées.
Demi-montagne, *Serres*, 224, à mi côte.
Demourant (au), *Amyot*, 157, au demeurant, au reste.
Demourant (le), *Amyot*, 175, le reste
Demoure, *Rab.* 123, demeure.
Demouré, *Marot*, 14, demeuré.
Demourerent, *Amyot*, 162, demeurèrent.
Denotent, *Pasq.* 185, signifient.
Départ, *Vauq.* 77, départit.
Departement, *Mont.* 218, choix, partage, attribution.
Departir (le), *Amyot*, 157, le dé part, § 10.
Departir, *Amyot*, 162, donner une part de, partager. — *Se départir*, partir, quitter (*Montluc*, 146).
Dépense, *Vauq.* 74, l'office.
Dépit (en), *Vauq.* 77, par dépit, avec colère.
Deploré, *Mornay*, 231, perdu sans ressources (du L. *deploratus*, même sens).
Déportemens, *Henr.* 244, façons d'agir.
Deporter (se). 1° *Calv.* 116, s'abstenir de, cesser. 2° *Rab.* 119, se transporter, aller.
Depuis que, *Mont.* 204, quand, lorsque.
Derechief, *Rab.* 124, de nouveau.
Desadvoue, *Boét.* 190, désavoue.
Desarroy, *Marot*, 11, désordre.
Désassembler, *Régn.* 107, désagréger.
Desboucha (se), *Amyot*, 169, se découvrit.
Desboursement, *Marot*, 15, débours, dépense.
Desboutonné, *Aub.* 94, ouvert.
Deschaisne, *Aub.* 94, déchaîne.
Deschasser, *Bèze*, 137, dissiper.
Desclosé, *Rons.* 24, ouverte.
Desconfist, *Rab.* 129, littér. déconfit (§ 176), défait, battu.
Desconfortons, *Mont.* 222, nous nous décourageons, § 87.
Descoupler, *Aub.* 237, lancer à la poursuite de quelqu'un (comme on *découple* des chiens).
Descoust, *Mont.* 217, décout, annule.
Descouvert, *Gring.* 5, découvert, § 176.
Descouverte, *Cayet*, 177, dévoilée.
Descouvrir, *La Noue*, 201, battre l'estrade.
Desdaigne, *Régn.* 97, § 149.
Desdaing, *Hosp.* 153, dédain, § 168.
Desdisoit, *Calv.* 115, dédisait, § 176.
Desemparé, *Rab.* 123, de *emparer* (fortifier) sont venus les composés *remparer* (d'où *rempart*) et *désemparer* (démolir une fortification).
Desfeirent, *Amyot*, 164, défirent.
Desgoise, *Bartas*, 84, dégoise, chante.
Desgorgent, *Calv.* 116, vomissent.
Desguainoit, *Bellay*, 54, dégainait.
Deshonnestement, *Amyot*, 168, malhonnêtement.
Desja, *Rons.* 22, déjà, § 176.
Desjoincts, *Bèze*, 137, disjoints.
Deslie, *Rons.* 42, délie.
Desmesler (se), *Aub.* 235, se dégager.
Despartement, *Mont.* 212, partage, attribution.
Despartir, *Mont.* 217, répartir.
Despendre, *Boét.* 189, dépenser.
Despit, *Amyot*, 166, dépit.
Despita, *Marot*, 10, méprisa.
Despite, *Mont.* 212, désagréable, de mauvaise humeur.
Despittons, *Mont.* 222, nous nous dépitons, § 87.
Desplaisans, *Amyot*, 157, attristés.
Despouilla, *Brant.* 199, § 89.
Desprizez, *Bellay*, 183, méprisez, dépréciez.
Despumons, *Rab.* 128, polissons (L. *despumare*, même sens).
Desseings, *Mornay*, 231, desseins, § 168.
Dessoubs, *Mén.* 241, sous, § 198.
Dessoude (en), *Mont.* 205, à l'improviste, subitement. On retrouve cette locution avec le même sens dans le patois de la Bresse.
Dessur, *Rons.* 43, sur.
Dessus, *Amyot*, 160, sur.
Destinee, *Montl.* 149, arrêtée, fatale

Destroict, *Rab.* 129, détroit, § 185.
Destroit, *Amyot*, 159, étroitesse.
Détraquer, *Sales*, 246, écarter de, faire sortir de la voie.
Détresses, *Rons.* 39, tourments, supplices.
Deust, *Mont.* 205, dût, voy. *Devoir*.
Devala, *Rons.* 32, tomba.
Devant, 1° *Rons.* 29, avant; — 2° *Cayet*, 178, auparavant; — 3° *Bèze*, 137, *devant que*, avant de.
Devant (le), *Amyot*, 167, § 4.
Devanté, *Amyot*, 171, tablier (encore dans le dict. de l'Académie : « *devantier*, tablier de toile »).
Devers, *Bellay*, 49, vers.
Devis, *Amyot*, 168, causeries.
Deviser, *Rons.* 44, causer.
Devoir : *doibs* (*Henr.* 244), *doy* (*Pass.* 79), *doibt* (*Mont.* 222), *doibvent* (*Mont.* 203), *debvrez* (*Marot*, 15), *deust* (*Mont.* 205). Voy. ces mots.
Devotieusement, *Brant.* 198, dévotement.
Dévoyés, *Régn.* 103, sortis de la voie.
Dextre, *Rons.* 20, du côté droit.
Dextre (la), *Aub.* 92, la droite.
Dextrement, *Amyot*, 175, adroitement.
Dez, *Mont.* 215, dès.
Dict, *Mont.* 214, dit, voy. *Dire*.
Die, *Marg.* 6, dise, voy. *Dire*.
Dient, *Mont.* 216, qu'ils disent.
Diète, *Rab.* 120, régime.
Different, *Brant.* 196, dispute.
Dilayer, *Amyot*, 164, tarder, remettre, prendre des délais.
Dilige, *Rab.* 128, chéris (L. *diligo*).
Diligence, *Bellay*, 180, soin.
Diluculé, *Rab.* 128, matin (L. *diluculum*, point du jour).
Dimittons, *Rab.* 128, abandonnons.
Dire, *dy* (*Rons.* 45), *die* (*Rab.* 122), *dye* (*Marot*, 11), *dient* (*Mont.* 216), *dict* (*Mont.* 214). Voy. ces mots.
Discede (j'en), *Rab.* 128, je m'en écarte.
Discipline, belles-lettres, arts libéraux, savoir, étude (*Gring.* 3 ; *Calv.* 114 ; *Rab.* 122 ; *Bellay*, 183 ; *Mont.* 210, 222).
Discord, *Rons.* 41, la Discorde.
Discord, *La Noue*, 202, querelle.
Discours, *Mornay*, 232, raison, réflexion.
Discrétion, *Mont.* 223, discernement.
Dispos, *Rons.* 38, disposé.
Dissentir, *Aub.* 237, 1° être d'un avis différent, 2° refuser.
Dit, *Marot*, 9, fable, récit, et aussi pièce de vers dans un sens plus général.
Diversité, *Pasq.* 184, différence.
Dodinant, *Belleau*, 57, remuant.
Doibs, *Henr.* 244, dois, voy. *Devoir*.
Doibvent, *Mont.* 203, doivent, voy *Devoir*.
Doint, *Marot*, 15, donne.
Domestiques, *Mornay*, 233, les serviteurs du prince.
Dond, *Rab.* 128, d'où.
Donnée, *Brant.* 196, communiquée.
Donnent (loi), *Serres*, 226, commandent.
Donque, *Rons.* 39, donc, § 188.
Don'ra, *Régn.* 100, donnera.
Dont, 1° *Marot*, 8, à cause de cela; — 2° *Bellay*, 50, ce dont, § 55 ; — 3° *Amyot*, 160, d'où.
Dorcade, *Rab.* 125, chevreuil (L. *dorcas*, biche).
Doresnavant que, *Rab.* 123, avant que.
Dormir, *Rons.* 27, sommeil, § 10.
Doubte, *Mont.* 217, doute, § 198.
Doubte (en), *Amyot*, 166, en crainte.
Doubté, *Hosp.* 153, douté.
Doucelet, *Belleau*, 60, § 27.
Douter : 1° *Rons.* 41, ignorer; — 2° *Montl.* 144, se douter que (croire).
Douter, *Pasq.* 186, balancer, hésiter.
Douteux, *Baïf*, 66, redoutant.
Doux-coulant, *Garn.* 71, adjectif, § 24.
Doux-fleurantes, *Mont.* 212, sentant bon, § 24.
Doy, *Pass.* 79, dois, voy. *Devoir*.
Drillants, *Rons.* 36, diligents, pressés.
Droict, *Gelais*, 16, droit, § 185.
Du, voy. *de*. — *Du depuis*, depuis lors (*Cayet*, 177).
Dueil, *Bellay*, 54, deuil, § 160.
Duit, *Baïf*, 64, plait.

Durer, *Régn.* 106, persister.
Durer, *Boët.* 192, § 108.
Dy, *Rons.* 45, dis, voy. *Dire.*
Dye, *Marot*, 11, dise, voy. *Dire.*

E

Eage, *Rab.* 122, âge, § 140.
Ebenin, *Bellay*, 54, d'ébène.
Edicts, *Mén.* 240, édits, § 185.
Effect, *Mont.* 210, effet, § 185.
Effection, *Calv.* 116, résultat.
Efficace (l'), *Rab.* 119, l'efficacité, § 8.
Effroyez, *Amyot*, 166, effrayés.
Effroyoit, *Aub.* 90, effrayait.
Effusion, *Amyot*, 171, action de répandre.
Egalées, *Vauq.* 76, égales.
Egratigneure, *Mont.* 205, égratignure, § 154.
Eleurent, *Aub.* 236, choisirent.
Eloquentement, *Rab.* 119, éloquemment, § 131.
Embasmant, *Belleau*, 59, embaumant, voy. *Baume* (basme).
Embatit (s'), *Mont.* 221, se cacha.
Embonpoinct, *Mornay*, 231, embonpoint, § 185.
Embouchez, *Amyot*, 157, embauchés.
Emmi, *Sales*, 247, parmi (*in medio*).
Emmiellée, *Rons.* 20, feuille emmiellée (pleine de séve).
Emmieller, *Régn.* 99, garnir de miel.
Emmure, *Rons.* 32, entoure comme d'un mur, enferme.
Emmy, *Mont.* 212, au milieu de.
Emoucheront, *Vauq.* 73, balayeront.
Emouvoit, *Amyot*, 160, soulevait.
Empennée, *Bellay*, 48, garnie de *pennes*, de plumes.
Empesché, *Boët.* 189, § 101.
Empestré, *Calv.* 117, entravé, retenu par la jambe.
Empistolé, *Pass.* 81, armé de pistolet.
Empoulées, *Rons.* 45, remplies d'ampoules, § 141.
Empraînte, *Hosp.* 153, imprimée.
Empreinte, *Vauq.* 74, voy. *Empreincte.*
Empreincte, *Bèze*, 136, empreinte, § 185.
Emprins, *Marot*, 12, entrepris.
En, *Gelais*, 17, pendant.
En, 1° avec (*Régn.* 97, *Calv.* 116); — 2° à (*Mont.* 222); — 3° de (*Bèze*, 137); — 4° par (*Aub.* 95). — *En après* (*Brantôme*, 199), après quoi.
Enceindre, *Vauq.* 74, entourer.
Enclinée, *Rons.* 44, inclinée.
Enclos, *Jod.* 69, enfermé.
Encoleure, *Amyot*, 156, isthme.
Encombre, *Hosp.* 153, embarras, impasse.
Encontre, *Amyot*, 169, contre.
Encore : 1° *Régn.* 98, néanmoins; — 2° même (*Montluc*, 147); — 3° *encor que*, quoique (*Régnier*, 102).
Encouraiger, *Rab.* 121, encourager.
En-court, *Amyot*, 175, court.
Encourtinant, *Rons.* 45, enveloppant (comme d'une courtine, d'un rideau).
Endoctriner, *Rab.* 122, instruire.
Endroict, *Mont.* 216, endroit, § 185.
Endroit de (à l'), *Amyot*, 160, à la place de.
Enfançon, *Rons.* 41, petit enfant.
Enfileure, *Mont.* 203, enfilade.
Enflamber, *Calv.* 114, enflammer.
Engarder, *Rons.* 41, empêcher.
Engelez, *Gring.* 5, gelés. *Geler* a donné *engeler* et *dégeler*; nous avons perdu le premier de ces composés, § 74.
Engrava, *Amyot*, 156, grava, § 74.
Engresser, *Amyot*, 166, engraisser.
Enguarder, *Rab.* 127, empêcher de, § 74.
Enhardie, *Boët.* 190, enhardisse.
Enite, *Rab.* 128, je m'évertue, je m'efforce (L. *enitor*, m. s.).
Enivré de maux, *Régn.* 106, rendu ivre par les maux; on ne dit plus qu'*enivré* de *joie*.
Ennui, *Régn.* 106, chagrin ; — *ennuyé*, attristé (*Montluc*, 146) ; *ennuyeux*, douloureux (*Brantôme*, 198; *Aubigné*, 94).
Enquerir, *Amyot*, 164, consulter.

Enseigne, *Montl.* 142, compagnie d'infanterie.

Enseignoient, *Amyot*, 172, montraient.

Ensemble, *Rab.* 129, en même temps.

Ensuivans, *Amyot*, 170, suivants, § 74.

Ensuivissent (s'en), *La Noue*, 201, s'ensuivissent, § 74.

Ensuivy, *Brant.* 195, suivi, § 74.

Entailleure, *Amyot*, 171, sculpture, ciselure.

Ente, *Régn.* 102, greffe.

Entonner, *Gelais*, 16, entonner son droit, exposer (en criant) ses raisons.

Entourner, *Mont.* 220, entourer.

Entre, *Rab.* 123, au milieu de.

Entrelassees, *Amyot*, 171, entrelacées, § 179.

Entre-nouées, *Rons.* 41, entrelacées.

Entreporter (s'), *Mornay*, 233, se soutenir mutuellement.

Entreprins, *Montl.* 147, entrepris.

Entreprinse, *Bèze*, 136, entreprise, § 172.

Entrer en gageure, *Mont.* 205, parier.

Entretenement, *Boét.* 190, maintien.

Envieillir, *Bellay*, 181, vieillir, § 74.

Environ, *Amyot*, 157, vers.

Envoioy, *Marot*, 12, envoyais.

Envoira, *Rons.* 25, enverra.

Epand, *Régn.* 106, répand, § 84.

Epanies, *Rons.* 23, épanouies.

Epicycle, *Mont.* 212, petit cercle imaginé par les anciens astronomes, et dont le centre parcourt la circonférence d'un cercle plus grand.

Epoinçonnée, *Belleau*, 57, aiguillonnée.

Époint, *Rons.* 47, pique, aiguillonne.

Eprise, *Rons.* 21, entré dans, infiltré.

Equippaige, *Rab.* 129, équipage, § 149.

Ergottez, *Belleau*, 58, munis d'ergots.

Ermine, *Bellay*, 53, hermine, § 2.

Erreur, *Bèze*, 136, § 2.

Ès, *Belleau*, 59, dans les, § 14.

Esbaïr, *Calv.* 117, étonner (litt. *ébahir*).

Esbas, *Rons.* 44, je m'ébats.

Esbats, *Régn.* 97, ébats, § 176.

Esbatu, *Rons.* 45, égayé, occupé.

Esbaudissans, *Rab.* 120, se réjouissant.

Esbaudissoient, *Rab.* 120, se réjouissaient.

Esbaudy, *Rab.* 126, joyeux.

Eschaffaut, *Brant.* 196, échafaud, § 202.

Eschange, *Pasq.* 293, § 95.

Eschanger, *Henr.* 243, obtenir par échange, § 176; changer en, § 76.

Eschantillonné, *Pasq.* 293, partagé, mis en morceaux.

Eschelle, *Boét.* 190, escalade.

Escherroit, *Marot*, 12, échoirait.

Eschevant, *Mont.* 208 (litt. *esquivant*), évitant.

Escholes, *Mont.* 214, écoles, § 182.

Escient (à), *Mont.* 208, avec intention, sciemment.

Esclaircir, *Bèze*, 136, éclaircir.

Esclaire, *Aub.* 91, il brille.

Esclanges, *Rab.* 126, éclanches.

Esclater, *Rons.* 28, § 115.

Esclorront, *Rons.* 36, écloront.

Escolier, *Rab.* 128, étudiant.

Escolle, *Régn.* 110, école, § 165.

Esconduisons, *Mont.* 222, éconduisons, § 176.

Escorcher, *Rab.* 128, écorcher.

Escorier, *Rab.* 128, écorcher.

Escot, *Rab.* 128, écot.

Escot, *Mont.* 221, éclat de bois, écharde.

Escorniflant, *Mont.* 209, écornant, prenant çà et là.

Escoupeterie, *Mén.* 241, salve de mousqueterie.

Escoutant (l'), *Rons.* 33, § 11.

Escoutes (aux), *Pasq.* 186, être aux écoutes, *faire le guet*.

Escrie (s'), *Aub.* 91, crie, § 176.

Escrimer, *Rons.* 45, § 87.

Escrions, *Mont.* 222, § 87.

Escript, *Mont.* 214, écrit.

Escripz, *Rab.* 121, écris.

Escritz, *Marot*, 9, écrits, § 176.

Escry, *Régn.* 103, écris.

Escuiries, *Serres*, 226, écuries.

Escumeux, *Rons.* 41, écumeux, § 176.

Escure, *Gring.* 4, récure, § 84.

Escuse, *Calv.* 113, excuse.

Esgueille, *Amyot*, 171, aiguille, § 177.

Esjouissance, *Mont.* 212, contentement, § 5.

ESLEUT, *Amyot*, 164, élut.
ESLEVÉ, *Calv*. 114, élevé, § 176.
ESLITE, *Rab*. 121, élite, § 177.
ESMERVEILLANT (s'), *Amyot*, 158, s'étonnant.
ESMEU, *Bèze*, 134, ému ; — *esmeu à* (*Calvin*, 114), voy. § 100 ; — *vents esmeus* (*Desportes*, 86), tempêtes.
ESMEUT, *Régn*. 97, émeut ; — *Barlas*, 83, s'élève.
ESMONDE, *Aub*. 90, émonde.
ESMOUVROIS (j'), *Jod*. 70, je mettrais en mouvement.
ESMOY, *Rons*. 37, les soucis.
ESPAISSE, *Rons*. 46, épaisse, § 176.
ESPANDRE, *Jod*. 70, répandre, § 84.
ESPANDUE, *Mont*. 213, éparpillée, éparse.
ESPARPILLE, *Rons*. 45, éparpille, § 176.
ESPARS, *Rons*. 31, épars, répandu partout, § 176.
ESPEINGLE, *Mont*. 206, épingle.
ESPERIT, *Rab*. 123, esprit.
ESPESSEUR, *Mont*. 216, épaisseur, § 142.
ESPESSIT, *Mont*. 223, épaissit.
ESPIC, *Bellay*, 51, épi. On retrouve ce *c* dans *dépiquer* (le blé), faire sortir le grain de l'épi.
ESPICES, *Mont*. 211, épices judiciaires.
ESPIER, *Montl*. 150, espionner.
ESPIEU, *Belleau*, 57, épieu, § 176.
ESPINE, *Aub*. 92, épine, § 176.
ESPOINÇONNE, *Rons*. 35, pique, aiguillonne.
ESPOINTS, *Belleau*, 62, piqués.
ESPRIT, *Aub*. 237, volonté.
ESQUADRON, *Boët*. 190, escadron, § 188.
ESQUARCELLE, *Rab*. 125, escarcelle, § 188.
ESQUELZ, *Rab*. 123, auxquels, § 67.
ESSELLE, *Marot*, 18, aisselle, § 142.
ESSORILLÉ, *Boët*. 193, auquel on a coupé les oreilles, (supplice des voleurs), par suite larron, voleur.
EST, *Desp*. 87, existe.
ESTABLE, *Marot*, 13, écurie.
ESTAT, *Boët*. 192, fonction publique.
ESTEINCTE, *Bèze*, 135, éteinte.
ESTEINT, *Aub*. 94, éteint.
ESTEUF, *Mont*. 208, balle (terme de jeu de paume).
ESTIMER : 1° *Gring*. 4, § 71 ; — 2° *Mont*. 218 (juger) ; — 3° *Bellay*, 182 (tenir), 181 (admettre, croire).
ESTOC, *Régn*. 102, épée.
ESTOFFE, *Aub*. 92, matière.
ESTOFFÉE, *Belleau*, 57, garnie, entourée de (littéralement *étoffée*).
ESTOILLES, *Rons*. 45, étoiles, § 165.
ESTOIT, *Aub*. 235, était, voy. *Être*.
ESTOIT A DIRE, *Mont*. 217, manquait, § 111.
ESTOMAC, *Vauq*. 78, au sens de poitrine.
ESTOMACHA (s'), *Brant*. 198, se courrouça.
ESTONNEMENT, *Amyot*, 165, épouvante.
ESTONNER, *Calv*. 114, épouvanter.
ESTONNER (s'), *Montl*. 149, s'effrayer.
ESTOUFFÉ, *Mont*. 205, étouffé.
ESTOURBILLONS, *Gring*. 4, tourbillons.
ESTOURNEAUS, *Pass*. 81, étourneaux, § 176.
ESTRANGE, *Bellay*, 56, étranger, § 176.
ESTRANGIERES, *Mont*. 214, étrangères, § 155.
ESTRE, *Gring*. 4, être, § 176.
ESTRENNER, *Marot*, 15, étrenner.
ESTRIVER, *Gring*. 5, combattre.
ESTROICT, *Rab*. 129, détroit, § 5.
ESTROICTE, *Marot*, 10, étroite, § 176.
ESTUDE (son), *Rab*. 121, ses soins.
ET : 1° même (*Bellay*, 181) ; — 2° avec (*Montluc*, 139) ; — 3° ni (*Montaigne*, 223).
ETAT de (faire), *Montl*. 146, tenir compte de.
ÉTATS, *Vauq*. 75, charges, fonctions publiques.
ÊTRE : 1° conjug. : *estoit* (*Aub*. 235), *feus* (*Rab*. 127), *feust* (*Mont*. 215), *feusse* (*Mont*. 216). — 2° Locutions : *être pour*, § 113 ; *être à dire*, § 111.
EUST, *Aub*. 91, eût, voy. *Avoir*.
ÉVADER, *Rab*. 127, éviter.
EXERCITER, *Gring*. 4, exercer.
EXHAUSTES, *Rab*. 128, vides.
EXHORTOIENT, *La Noue*, 202, § 101.
EXPÉDIENT (être), *Henr*. 243, être utile à (L. *expedire*).
EXPOLY, *Rab*. 122, dégrossi, poli.
EXTRAICT, *Rab*. 124, extrait, § 185.

F

FLEAUX, *Aub.* 92, monosyl. dans le vers. (Les patois disent *flo* pour *fléau*.)
FLEURAIT, *Régn.* 96, répandait une odeur.
FLEURIRONT, *Rons.* 19, blanchiront. (Le vieux franç. dit de même *barbe fleurie*.)
FLEURONNE, *Rons.* 24, fleurit (le fleuron est proprement une petite fleur).
FLORIT, *Gring.* 3, est florissant (du lat. *florere*). Ce vieux verbe *florir* est resté dans *florissant*, *florissais*, qui ne viennent point de *fleurir* comme le prétendent nos grammairiens (*fleurir* étant directement tiré de *fleur*).
FOIBLE, *Cayet*, 179, faible, § 157.
FOIT, *Régn.* 96, fouet.
FOLZ, *Gring.* 4, fous.
FONDÉS, *Mornay*, 232, fondez.
FONTAINIÈRES, *Vauq.* 76, de fontaines.
FORCE (il est), *Amyot*, 169, force est, il faut, il est nécessaire que.
FORCLORRE, *Calv.* 113, fermer.
FORS, *Marot*, 13, sauf, sinon.
FORT, *Régn.* 109, repaire d'une bête fauve.
FORT (tenir), *Amyot*, 166, résister.
FORTE FORTUNE (par), *Rab.* 128, par hasard.
FORTUNE (de), *Rons.* 29, par hasard.
FOSSOYER, *Vauq.* 76, creuser. *Fossoyer un parc à la ligne*, creuser, tracer des allées en ligne droite, dans un parc.
FOUGON, *Rab.* 127, foyer, cuisine de vaisseau.
FOUIT (s'en), *Amyot*, 165, s'enfuit, § 75.
FOULANTES, *Rons.* 32, § 127.
FOURCHEZ-LA, *Rab.* 124, touchez là.
FOUREURES, *Montl.* 151, fourrures, § 154.
FOURMAGES, *Serres*, 225, fromages, § 160.
FOURMENT, *Régn.* 104, froment § 160.
FOURMI, *Mont.* 219, § 2.
FOURNAGER, *Desperr.* 133, chauffer au four.
FOURNIL, *Serres*, 225, pièce attenante au four, et où l'on pétrit la pâte.
FOURVOYANT, *Belleau*, 57, s'égarant, se fourvoyant, § 87.
FOURVOYER, *Rons.* 42, trébucher, littéralement sortir de la voie, § 87.
FOUTEAU, *Rons.* 40, hêtre.
FOUYER, *Mont.* 213, foyer, § 160.
FOUYR, *Gring.* 4, fouir, creuser, du lat. *fodere*, creuser.
FOUYR (s'en), *Amyot*, 167, s'enfuir.
FOYS, *Mont.* 216, fais, voy. *Faire*.
FRAIN, *Calv.* 117, frein (mors), *prendre le frain aux dans*, le mors aux dents.
FRAIS (de), *Brant.* 195, récemment.
FRAISCHEUR, *Desp.* 86, fraîcheur, §§ 153, 176.
FRAIZ[1] (de), *Mén.* 242, voy. *Frais*.
FRANC, *Desp.* 85, libre, affranchi de.
FRANCHISE, *Boét.* 191, liberté.
FRANÇOIS, *Rons.* 21, § 157.
FRENAISIE, *Régn.* 104, la fureur de l'inspiration poétique.
FRESCHE, *Henr.* 244, fraîche, § 142.
FRESNE, *Rons.* 40, frêne, § 176.
FRIAND, *Amyot*, 166, délicat, gourmet.
FROIDURE, *Calv.* 117, froideur.
FROISSÉ, *Montl.* 144, meurtri.
FRUICT, *Mont.* 214, fruit, § 185.
FRUTICES, *Rab.* 123, arbrisseaux (du lat. *fruticem*, m. s.).
FUEILLE, *Rons.* 20, feuille, § 160.
FUSTAYE, *Rab.* 124, futaie, § 146.
FUYANS, *Amyot*, 165, fuyards.
FUYANTES, *Rons.* 25, § 127.
FUYE, *Aub.* 93, colombier.

G

GAGÉ, *Rons.* 45, loué à gages.
GAGNER : *guaingnoyent* (*Rab.* 127), *guaigna* (*Rab.* 125), *gaigner* (*Mont.* 221), *gaignant* (*Régn.* 97), *gaigné* (*Mont.* 212). Voy. ces mots.
GAIGNER, *Mont.* 221, voy. *Gagner*.
GAILLARDE, *Aub.* 235, sorte de danse.
GALANTEMENT, *Rab.* 119, galamment, § 131.
GALLANT, *Rab.* 126, gaillard.

Gring. 4, navire.
, *Rab.* 128, gaulois.
La Noue, 201, empêcher de,

;, *Mont.* 209, lieu où l'on

Rons. 38, garçon, § 178.
ISIN, *Belleau*, 57, gâte-raisin,

'*ass.* 8, dévastez.
:, *Mén.* 241, voy. *Gauschière.*
lmyot, 168, se réjouir, railler,
RS, *Calv.* 116, moqueurs,
.
RE, *Rab.* 126, gauchère —
ent de la main gauche, § 177.
IS, *Vauq.* 76, gazouillement.
yot, 160, jet, § 185.
Marot, 10 (jeter), tirer.
Aub. 94, instrument de tor-

ts, *Charr.* 228 (litt. *gênons*),
us torturons.
Bellay, 183, pierreries.
Rons. 23, genévrier (de
orange pour *oranger* dans
orange, au moyen âge, *olive*
ivier dans branche d'*olive*,

Marot, 10, genou.
.ATIN, *Régn.* 109, les savants.
ing. 3, gracieux, doux, *hu-*
est gente (les hommes sont

T, *Marot*, 10, gentiment.
ont. 214, § 1.
ER, *Calv.* 116 (litt. *jargon-*
rier.
Belleau, 60, § 71.
ab. 125, couches (Où la laie
gésine, dit encore la Fon-
'abl. III, 7).
nt. 220, gîte, § 176.

GLENEUR, *Bellay*, 51, glaneur.
GNAVE, *Rab.* 128, je m'efforce (L. *gnavare*, faire avec soin).
GOUFFRE, *Amyot*, 158, golfe.
GOUST, *Mont.* 203, goût, § 176.
GOUT, *Régn.* 101, passion.
GRADUEZ, *Mén.* 242, nommés.
GRAFFOIENT, *Rons.* 42, agrafaient.
GRAND, *Bellay*, 55, grande, § 18.
GRAND (couvrir), *Montl.* 152, chapeau qui *couvre grand*, qui est très-large.
GRANT, *Gring.* 4, grande, § 18.
GREGEOIS, *Rons.* 46, les Grecs.
GRESLE, *Bellay*, 54, grêle, fin, § 177.
GRESSANT, *Mont.* 205, graissant.
GRESSE, *Rab.* 124, graisse, § 142.
GRÉVE, *Bellay*, 53, grave, pénible.
GREVE, *Amyot*, 171, armure qui couvrait la jambe.
GRIEF, *Bèze*, 135, douloureux, litt. *grave* (L. *gravis*).
GRIEFVE, *Baïf*, 66, grave, § 201.
GRIMAULX, *Rab.* 122, barbouilleurs de papier, litt. écoliers des basses classes.
GRIPPÉE, *Marot*, 12, saisie.
GRISON, *Marot*, 9, grisonnant.
GROS, *Gring.* 3, *peuple gros et menu*, grands et petits.
GRUE, *Marot*, 9, niais comme l'oiseau de ce nom.
GUAIGE, *Rab.* 124, gage.
GUAIGNA, *Rab.* 125, gagna, voy. *Gagner.*
GUAINGNOYENT, *Rab.* 127, gagnaient, voy. *Gagner.*
GUARDER, *Rab.* 129, garder.
GUARIR, *Régn.* 103, guérir.
GUARNISON, *Rab.* 129, garnison, § 189.
GUERDON, *Boét.* 190, récompense.
GUERES, *Amyot*, 164, beaucoup, très.
GUISE (à la), *Amyot*, 172, à la mode.
GUOGUE, *Rab.* 126, ventre.

H

:, 9, a, voy. *Avoir.*
NCE, *Gring.* 3, abondance,

:, *Amyot*, 171, armure de
couvrait la poitrine et les
,

HALESNE, *Rons.* 35, alêne.
HANAP, *Rab.* 124, grand vase à boire.
HARDIMENT, *Rab.* 129, même.
HARNOYS, *Amyot*, 171, armure.
HART, *Marot*, 13, corde.
HASTIVETÉ, *Calv.* 117, hâte.

I

J

L

M

N

Nate, *Rab.* 128, né.
Nauf, *Rab.* 127, nef, vaisseau.
Naufraige, *Rab.* 127, naufrage, § 149.
Navire, *Amyot*, 160, § 1.
Navré, *Rons.* 42, blessé.
Ne, *Marot*, 10, ni.
Néant, *Rons.* 23, *pour néant*, inutilement; — *Charron*, 228, choses de *néant* (sans importance).
Neantmoins, *Serres*, 226, néanmoins.
Nebulon, *Rab.* 128, vaurien (L. *nebulonem*, m. s.).
Nef, *Rons.* 41, navires.
Nége, *Rons.* 32, neige.
Nenny, *Rons.* 35, non.
Nepveu, *Aub.* 235, neveu, § 196.
Nete, *Amyot*, 174, propre.
Netement, *Amyot*, 174, franchement.
Neu, *Baïf*, 64, nœud, § 175.
Neufve, *Cayet*, 178, neuve, § 201.
Neuvaine, *Rons.* 40, *neuvaine troupe* (troupe composée de *neuf* personnes).
Noise, *Bartas*, 84, bruit.
Nombrer, *Gelais*, 17, supputer, compter les années.
Non-chalant, *Mont.* 213, nonchalant, insouciant.
Nonchallance, *Bèze*, 136, indifférence.
Non plus, *Montl.* 208, pas plus.
Nopces, *Mont.* 217, noces, § 195.
Nostre, *Mont.* 206, § 35.
Nourrisse, *Mont.* 208, nourrice, § 179.
Nouvelet, *Rons.* 25, tout à fait nouveau, § 27.
Nuict, *Rons.* 23, nuit, § 185.
Nuisance (faire), *Calv.* 114, nuire.
Ny, *Rons.* 36, nid, § 175.

O

Object, *Mont.* 204, objet, § 185.
Oblations, *Amyot*, 157, offrandes.
Obmis, *Montl.* 149, omis.
Obsedast, *Régn.* 104, assiégeât.
Occasion, *Aub.* 237, § 2.
Occasion (sur l'), *Cayet*, 178, à l'occ de.
Occire, *Pass.* 80, tuer.
Ocieux, *Bartas*, 84, en repos.
Œillader, *Bartas*, 83, donner un coup d'œil sur.
Œlle, *Belleau*, aile, § 148.
Œuil, *Aub.* 238, œil.
Œuvre, *Bellay*, 53, § 2.
Offensée, *Mont.* 221, blessée.
Offices, *Mornay*, 231, off. de judicature.
Officine, *Rab.* 122, laboratoire.
Oiront, *Calv.* 115, ouïront, voy. *Ouïr*.
Oirray, *Rons.* 33, entendrai, voy. *Ouïr*.
Oit, *Bartas*, 84, ouït, voy. *Ouïr*.
Olympicoles, *Rab.* 128, habitants de l'Olympe.
Ombre, *Bellay*, 49, § 2.
Ombre (sous), *Cayet*, 177, sous prétexte.
Onc, *Bellay*, 53, jamais.
Once, *Belleau*, 58, espèce de léopard.
Oncque, *Rons.* 31, jamais.
Oncques, *Rons.* 32, jamais.
Ondelant, *Garn.* 71, ondulant.
Ondoyante, *Garn.* 71, ondoyante *de miel*, où le miel coule en ruisseaux.
Onq', *Bellay*, 54, jamais, § 15[illegible].
Onquel, *Rab.* 125, auquel, [illegible]57.
Opere, *Rab.* 128, je travail[illegible].
Opinion, *Montl.* 141 (se mettre en), prendre la résolution de.
Oppignérées, *Rab.* 128, mises en gage (L. *oppignerare*, donner en gage).
Oppugnerez, *Rab.* 129, saisirez.
Optant, *Rab.* 127, souhaitant.
Or : 1° *Rons.* 43, toutefois; — 2° *Montl.* 142, maintenant; — 3° *Bellay*, 49, aujourd'hui; — 4° *Or... or* (tantôt ... tantôt), *Ronsard*, 20; *Bartas*, 82; — 5° *ores que* quoique (*Pasquier*, 184); — 6° *Or et ores* (*Bellay*, 55), par intervalles, de temps en temps.
Orangiers, *Rab.* 125, orangers, § 155.
Orde, *Régn.* 106, sale, fangeuse.
Ordonne, *Marg.* 7, je mets en ordre.
Ordonné, *Serres*, 224, établi.
Ore, *Bartas*, 82, voy. *Or*.
Ore, *Bèze*, 68, voy. *Or*.
Orra, *Mont.* 218, entendra, voy. *Ouïr*.

P

PARURE, *Pasq.* 186, forme, costume.
PAS, *Amyot*, 156, défilé.
PASLE, *Montl.* 148, pâle, § 177.
PASSÉ, *Mont.* 148, § 87.
PASSER, *Vauq.* 74, surpasser, § 86.
PASSIONNEZ, *Amyot*, 172, qui souffrent.
PAST, *Rab.* 120, nourriture.
PASTIR (de vin), *Montl.* 151, souffrir par le manque de vin.
PASTOUREAUX, *Rons.* 31, bergers, pasteurs.
PATINS, *Régn.* 102, chaussures élevées que les femmes au temps d'Henri IV portaient pour se grandir.
PAVOYS, *Amyot*, 171, pavois, bouclier.
PAYT (se), *Charr.* 227, repait (se), § 84.
PEAUTRE, *Régn.* 100, fard composé à l'aide de sels d'étain (En v. fr. *peautre* sign. *étain*).
PECUNE, *Rab.* 128, argent.
PEDETENTIM, *Régn.* 96, à pas comptés (adverbe latin).
PEIGNE, *Mont.* 203, écrive, calligraphie.
PEINE, *Aub.* 95, châtiment.
PEINE (mettre en), *Montl.* 145, empêcher de.
PÉLERIN, *Rons.* 28, voyageur (au sens du lat. *peregrinus*).
PENDANT, *Serres*, 226, penchant.
PENDRE, *Rons.* 37, offrir, donner (L. *pendere* payer).
PENDUE, *Calv.* 114, suspendue, § 86.
PENSEMENT, *Mont.* 204, pensée.
PENSER (faire), *Amyot*, 159, donner à penser.
PENULTIÈME, *Henr.* 243, avant-dernière.
PERDRIGON, *Vauq.* 76, espèce de prune noire ou violette.
PERDURABLE, *Rons.* 28, qui dure toujours, § 25.
PERFUMS, *Amyot*, 170, parfums.
PERIODE, *Aub.* 91, dans une — (dans un même instant).
PERMEIT, *Amyot*, 158, permit.
PERS, *Rons.* 26, perds.
PERS, *Belleau*, 59, couleur intermédiaire entre le bleu et le violet.
PERSÉ, *Rons.* 39, percé.
PERTUISA, *Rons.* 38, perça.
PERTUISANE, *Mén.* 241, espèce de hallebarde.
PESTILENCE, *Hosp.* 154, peste, infection, mauvaise doctrine.
PETIT, *Marot*, 10, ung petit (un peu).
PETIT PLUS (un), *Mén.* 241, un peu plus.
PEU, *Marot*, 11, pu, voy. *Pouvoir*.
PEU, *Bellay*, 53, à *peu* que (peu s'en faut que).
PEULT, *Gring.* 4, peut, voy. *Pouvoir*.
PEULT ESTRE, *Mornay*, 231, peut-être.
PEURENT, *Amyot*, 164, purent, voy. *Pouvoir*.
PEUST, *Brant.* 199, pût, voy. *Pouvoir*.
PEUT, *Amyot*, 174, pût, voy. *Pouvoir*.
PHILOSOPHER (le), *Régn.* 108, la philosophie, § 10.
PIAFER, *Pasq.* 187, faire le matamore.
PIÉ, *Belleau*, 58, pied, § 175.
PIÉ LEVÉ (à), *Bellay*, 182, au pied levé.
PIEÇA, *Mont.* 205, depuis longtemps.
PIED (à son), *Régn.* 96, suivant sa mesure.
PIETON, *Rab.* 125, fantassin.
PIEZ, *Belleau*, 57, pieds.
PILE TRIGONE, *Rab.* 119, jeu de paume où trois personnes sont placées dans les coins d'un triangle d'où elles se renvoient la balle.
PILLERIES, *Boét.* 189, pillages.
PILLOTANS, *Mont.* 209, pillant.
PILLOTENT, *Mont.* 211, butinent.
PINCE, *Marot*, 14, être sujet à la *pince* (à être volé).
PIOLÉ, *Régn.* 99, de couleur bariolée comme la pie.
PIONNIERS, *Mén.* 242, fantassins.
PIPENT, *Cayet*, 178, trompent.
PIPEUR, *Marot*, 13, voleur.
PIPPANS, *Rons.* 45, trompant.
PIPPEUR, *Rons.* 45, voleur.
PIQUER (sans), *Belleau*, 58, sans qu'on touchât de l'aiguillon.
PIQUEURE, *Mont.* 206, piqûre, § 154.
PIQUIER, *Régn.* 102, soldat armé d'une pique.
PITEUSEMENT, *Charr.* 228, avec tristesse.
PITEUX, *Amyot*, 173, pitoyable.
PLACQUER, *Mont.* 211, plaquer, appliquer, § 184.

PLAISANTE, *Serres*, 225, qui plaît.
PLAISANTEMENT, *Rab.* 119, plaisamment.
PLAISIR, *Marot*, 11, bienfait.
PLAISOIT, *Aub.* 235, plaisait.
PLAIST, *Bellay*, 48, plaît.
PLAN, *Serres*, 226, sol, niveau, terre-plein.
PLANCHER, *Mont.* 223, faire un tapis, un plancher.
PLANCHEZ, *Amyot*, 160, planchers.
PLANTER, *Mont.* 223, placer.
PLEGERONT, *Marot*, 15, cautionneront.
PLEIGEA GUAILLARD (le), *Rab.* 124, lui fit raison.
PLEIGNE, *Boét.* 191, regrette.
PLEIGNENT, *Régn.* 104, plaignent.
PLEIN, *Gelais*, 17, *a plein*, pleinement.
PLEU, *Rons.* 29, plu.
PLEUST, *Bellay*, 56, plût.
PLIEURE, *Mont.* 204, pliure, § 154.
PLONGE, *Aub.* 91, plongeon, § 9.
PLUS, *Aub.* 92, le plus, § 21.
PLUSPART (la), *Aub.* 238, § 60.
POICTRINE, *Aub.* 91, poitrine, § 185.
POIGNANTES, *Rons.* 35, piquantes.
POIL, *Régn.* 100, cheveu ; *Régn.* 102, chevelure.
POINCTE, *Boét.* 190, pointe, § 185.
POINCTS, *Bèze*, 134, points, § 185.
POINDRE, *Belleau*, 61, piquer.
POINT, *Mont.* 206, moment.
POINT COUPÉ, *Régn.* 99, dentelle à la mode sous Henri IV.
POINTE, *Montl.* 143, *suivez votre pointe*, poursuivez votre élan.
POINTE, *Amyot*, 164, aile d'une armée.
POITRIR, *Rons.* 28, pétrir.
POIX, *Amyot*, 171, poids.
POLLUTION, *Amyot*, 163, souillure.
POMPE, *Rons.* 31, pour la *pompe de vouloir*, pour l'ostentation de....
POMPON, *Vauq.* 77, espèce de courge.
PONANT, *Rab.* 124, le couchant.
PORTA (se), *Amyot*, 175, se comporta, § 79.
PORTER, *Aub.* 93, apporter, § 78.
PORTER LA CHEMISE, *Montl.* 141, porter la chemise à l'ennemi, le suivre de très-près, être sur ses talons.
PORTE-VAISSEAUX, *Bartas*, 83, § 24.
PORTOIT, *Aub* 234, supportait, § 85.
POSÉ, *Marot*, 12, supposé, § 85.
POSÉE, *Marot*, 12, § 130.
POSSIBLE, *Boét.* 190, peut-être.
POSTEAU, *Marot*, 10, poteau, § 176.
POTAIGE, *Rab.* 128, potage, § 149.
POULDRE, *Gring.* 5, poudre, la poussière, § 162.
POULS, *Mont.* 218, poux, § 162.
POULSÉ, *Calv.* 117, poussé.
POULSERENT, *Amyot*, 164, poussèrent.
POUR : 1° *à* (*Aub.* 93) ; — 2° *à cause de* (*Baïf*, 64) ; — 3° *comme* (*Rons.* 44) ; — 4° *en échange de* (*Baïf*, 66) ; — 5° *par*, § 106 (*Amyot*, 157 et 158) ; — 6° *pendant* (*Rab.* 118) ; — 7° locut. *avoir pour*, § 105 (*Bèze*, 135) ; — 8° *être pour*, § 113 (*Calvin*, 117) ; — 9° *pour ce que*, par cette raison que (*Calvin*, 113).
POURCHAS, *Bellay*, 55, chasse, substantif verbal de *pourchasser*.
POUREUX, *Montl.* 149, peureux.
POURMENER, *Rons.* 44, promener.
POURPOINCT, *Pass.* 80, pourpoint.
POURPRIS, *Rons.* 32, habitation, enclos.
POURQUOI, *Amyot*, 176, à cause de cela.
POURTANT, *Amyot*, 163, à cause de cela.
POURTRAICT, *Bartas*, 82, portrait, § 185.
POURVEOIR, *Hosp.* 153, pourvoir.
POURVEU, *Rab.* 129, pourvu, § 154.
POURVEUE, *Vauq.* 78, § 153.
POURVOIR, *Gring.* 4, veiller à, *pourvoir aux champs*, faire bonne garde dans les campagnes.
POURVOYANCE, *Montl.* 149, prévoyance.
POUVOIR : *peult* (*Mont.* 215), *peust* (*Brant.* 199), *peurent* (*Amyot*, 164), *peu* (*Marot*, 11). Voy. ces mots.
POUX, *Aub.* 235, pouls.
POVREMENT, *Vauq.* 78, pauvrement, § 151.
POVRES, *Gring.* 3, pauvres, § 151.
PRATICQUER, *Mont.* 151, hanter, puis séduire, corrompre.
PRÉCIPITEUSEMENT, *Mont.* 203, précipitamment.
PRÉE, *Vauq.* 75, prairie.
PREFIX, *Aub.* 91, fixé d'avance.

PREIGNE, *Calv.* 117, prenne, voyez *Prendre*.

PREMIER, *Marot*, 15, premièrement, d'abord, § 132.

PREMIER QUE, *Mornay*, 232, avant de, § 132.

PREN, *Rons.* 21, prends, voy. *Prendre*.

PRENDRE : *pren* (*Rons.* 21), *prens* (*Mont.* 205), *print* (*Rab.* 128), *prindrent* (*Montl.* 152), *preigne* (*Calv.* 117), *prinse* (*Montl.* 150). Voy. ces mots.

PRENDRE A HONTE, *Pasq.* 187, regarder comme une chose honteuse.

PRENS, *Mont.* 205, prends, voy. *Prendre*.

PRÈS, *Rons.* 20, de près.

PRESBTRES, *Amyot*, 165, prêtres.

PRESCHE, *Aub.* 93, § 176.

PRESCRITS, *Rab.* 128, prescriptions.

PRÉSENTATIONS, *Mont.* 203, formules de dévouement.

PRÉSENTER (se), *Mont.* 203, s'offrir.

PRESSE, 41, foule.

PRESTER, *Marot*, 9, prêter, § 176.

PRESTOLANT, *Rab.* 128, attendant.

PRESUMOIT, *Brant.* 195, croyait, pensait.

PREUD'HOMMIE, *Rab.* 121, sagesse, expérience.

PREZ, *Hosp.* 153, près.

PRIME, *Rons.* 45, jeu de cartes très à la mode au XVIe siècle.

PRIME, *Rons.* 46, première, § 28.

PRIMSAULT (de), *Amyot*, 169, de primesaut, soudainement.

PRINCIPAUTÉ, *Hosp.* 154, puissance souveraine.

PRINDRENT, *Montl.* 152, prirent, voy. *Prendre*.

PRINS, *Marot*, 12, pris, voy. *Prendre*.

PRINSAULT, *Amyot*, 164, de primesaut, soudainement.

PRINT, *Rab.* 128, prit, voy. *Prendre*.

PRIS, *Rab.* 125, prix, § 180.

PRISER, *Marot*, 10, estimer.

PRIVÉ, *Mont.* 203, personnel.

PRIVÉ (en), *Amyot*, 166, en particulier.

PROCEDANTE, *Amyot*, 174, § 127.

PROCHAINE, *Gelais*, 17, proche.

PROCHAINS (les), *Sales*, 248, § 4.

PROCHE, *Mont.* 215, intime.

PROCURER, *Amyot*, 160, être cause de...; faire que....

PRODUICT, *Mont.* 204, produit, § 185.

PROFANES, *Régn.* 103, § 176.

PROFESSE, *Mont.* 212, par profession.

PROFFIT, *Bellay*, 182, profit, § 202.

PROGNOSTIQUE, *Mont.* 220, pronostic.

PROJECT, *Mont.* 204, projet, § 185.

PROPHETE, *Belleau*, 61, prophétesse, § 8.

PROPOS, *Rab.* 119, sujet; *Montl.* 146, idée, discours.

PROPOS (à), *Brant.* 196, à dessein.

PROPOUS (à), *Rab.* 125, à propos.

PROPOUS, *Rab.* 130, propos, § 160.

PROPRE, *Belleau*, 61, propriété.

PROSES, *Bellay*, 182, litanies.

PROU, *Mén.* 239, § 20.

PROUESSE, *Amyot*, 168, valeur.

PROUFFICTER, *Rab.* 121, profiter.

PROUFIT, *Boét.* 193, profit, § 160.

PROUFITENT, *Boét.* 192, profitent.

PROVINCE, *Rons.* 42, pays.

PROXIMES, *Rab.* 128, proches.

PROYE, *Amyot*, 175, proie.

PRYE, *Mornay*, 232, prie.

PUIS, *Marot*, 15, depuis. — *Puisque*, composé de *puis* et de *que*, était encore séparable au seizième siècle. On trouve « *puis* donc *que* » dans *Brantôme*, 196.

PUISQUE, voy. *Puis*.

PURE, *Mont.* 211, purement, § 133.

PURES, *Amyot*, 173, purement, § 133

PYGNE, *Rab.* 131, peigne.

Q

QUADRIVIE, *Rab.* 128, carrefour (L. *quadrivium*, m. s.).

QUANT : 1° adj. sign. combien; toutefois *et quantes*, autant de fois que, chaque fois que; — 2° adverbe. *Quant* est de pour ce *qui est de*; d'où la

R

RECONNOISSABLES, *Aub.* 235, reconnaissables, § 157.
RECORDOIS, *Rons.* 38, rappelais, rassemblais dans ma mémoire.
RECOURIR, *Marot*, 11, secourir.
RECOUVERT, *Aub.* 235, retrouvé.
REÇOY, *Jod.* 70, reçois, voy. *Recevoir.*
RECRUS, *Garn.* 72, fatigués, § 154.
RECUEILLE, *Régn.* 104, moissonne.
REDAME, *Rab.* 128, je chéris (L. *redamare*, rendre affection pour affection).
REDUICTES, *Mornay*, 231, réduites, § 185.
REDUNDANCE, *Rab.* 128, rédondance.
REFAIS, *Amyot*, 171, gras.
REFRAICHISSES, *Rab.* 121, rafraichisses.
REFUIR, *Mont.* 209, fuir, reculer devant.
REGAIGNER, *Rons.* 42, regagner.
REGARD (au), *Aub.* 91, en comparaison; *Amyot*, 174, en ce qui concerne... pour ce qui regarde....
REGARDANS (les), *Amyot*, 172, spectateurs.
RÉGLER, *Régn.* 105, § 97.
REGNARD, *Rab.* 128, renard, § 190.
REGUAINS, *Boét.* 192, regains.
REHAUSSEZ, *Aub.* 91, exhaussés.
REIGLE, *Bèze*, 136, régle, § 152.
REIGLÉE, *Mont.* 223, réglée, § 152.
REJECTENT, *Calv.* 116, rejettent.
REJOUÏSSONS, *Mont.* 222, § 87.
RELASCHE, *Mont.* 223, relâche, § 176.
RELEVÉ : 1° *Serres*, 224, dominant; — 2° *Régn.* 98, 100, arrogant, prétentieux.
RELIGION, *La Noue*, 202. Ce mot, pris absolument, signifie au XVIe siècle la doctrine calviniste.
REMARQUABLE, *Bèze*, 136, visible.
REMASCHE, *Rons.* 29, remâche, rumine.
REMETTRE sus, *Pasq.* 186, remettre en usage (litt. *relever*).
REMIDE, *Gring.* 5, ressource.
REMIS, *Baïf*, 65, replacé.
REMONSTROIT, *Amyot*, 156, remontrait.
REMPARER : 1° fortifier (*Mont.* 140, *Amyot*, 165). — 2° rebâtir (*Bèze*, 136).
REMUER, *Mont.* 139, changer de place.
RENARDEAUX, *Sales*, 246, petits renards.
RENG, *Mont.* 218, rang, § 141.
RENOUVELER, *Vauq.* 74, se renouveler, § 87.
RENS, *Desp.* 86, rends.
REPAISTRE, *Rons*, 40, § 87.
REPENTONS, *Mont.* 222, § 87.
REPEU, *Mont.* 207, repu, § 154.
REPOITRIT, *Rons.* 47, repétrit, voy. *Poitrir.*
REPOSONS (nous), *Rab.* 131, § 87.
REPOUS, *Rab.* 123, repos.
REPRENDRE (se), *Mornay*, 233, se ranimer.
REPUTER, *Calv.* 115, admettre.
REQUERRANS, *Serres*, 225, requérant.
REQUIS (à), *Rab.* 120, requis pour, § 95.
RÉSIDEU, *Mornay*, 232, résidu, § 154.
RÉSIGNER, *Mont.* 204, abandonner.
RESPECT, *Henr.* 243, motif.
RESPENDENT, *Rons.* 33, répandent.
RESPUBLIQUE, *Hosp.* 155, l'intérêt public.
RESVERIE (par), *Rab.* 130, en rêvant.
RESVEUX, *Rab.* 131, rêveur.
RETENUS, *Amyot*, 174, gardés.
RETIRER (à), *Mont.* 219, avoir trait, se rapporter à.
RETOUR, *Marot*, 15, du retour (de l'argent en retour).
RETOURNÉE, *Baïf*, 63, revenue, de retour.
RÉUSSIR, *Mont.* 210, sortir, revenir.
RÊVERIE, *Régn.* 108, chimère.
REVESCHE, *Régn.* 104, rebelle (revêche).
REVOIRAY, *Bellay*, 49, reverrai, voy. *Voir.*
REYSTRES, *Brant.* 195, reitres.
RIEN, *Marot*, 15, quelque chose. — *Rien mortel* (*Aub.* 91), rien de mortel; *que rien* plus (*Mont.* 159), que rien ne l'est plus.
RIMASSEZ, *Marot*, 11, versifiés, rimés.
RIRE, *Mont.* 212, railler, se rire de.
RISQUE, *Vauq.* 77, tente.
RITHMER, *Marot*, 14, rimer.
ROIALE, *Aub.* 238, royale, § 144.
ROIAUME, *Aub.* 237, royaume, § 144.

ROINES, *Desp.* 86, reines, § 159.
RÔLE, *Mont.* 142, rouleau.
ROMPEU, *Mornay*. 232, rompu.
RONDACHE, *Mén.* 241, bouclier des fantassins.
ROQUET, *Mén.* 241, rochet.
ROSMARIN, *Bartas*, 84, romarin, § 176.
ROSSIGNOLET, *Rons.* 36, petit rossignol.
ROUET, *Bartas*, 82, rouet de l'arquebuse.
ROULLANS, *Belleau*, 58, roulant.
ROUSOYANTES, *Rons.* 20, humides de *rousée* (rosée), § 160.
ROUTE (mettre en), *Brant.* 195, mettre en déroute, § 5.
ROYNE, *Hosp.* 155, reine, § 159.
RUER, *Rons.* 36 : 1° jeter avec force, — 2° jeter à terre.
RUER, *Rab.* 126, se ruer, § 87.
RURAL, *Gelais*, 17, rustique.
RU'RONT, *Rons.* 38, rueront, précipiteront.
RUSTIQUE, *Bellay*, 51, le paysan.

S

SABULEUSE, *Rab.* 130, sablonneuse.
SACQUEBOUTTE, *Rab.* 120, instrument de musique.
SADE, *Régn.* 99, agréable, gentil, (L. *sapidus*, qui a de la saveur).
SAGETTES, *Rons.* 35, flèches.
SAIGE, *Rab.* 123, sage, § 149.
SAILLIE, *Amyot*, 163, sortie.
SAILLIR, *Marot*, 10, sortir.
SAIN, *Mont.* 146, en bonne santé.
SAINCT, *Marot*, 13, saint, § 185.
SALADE, *Mén.* 241, casque de cavalier.
SALE, *Amyot*, 168, salle, § 166.
SANGLIER, *Belleau*, 58, § 156.
SAOULER, *Boét.* 194, rassasier.
SAPIENCE, *Calv.* 114, sagesse.
SATISFAICT, *Mont.* 213, satisfait, § 185.
SATYREAU, *Rons.* 25, petit satyre, § 7.
SAULT, *Marot*, 14, saut, § 162.
SAULTER, *Rab.* 126, sauter.
SAULVE, *Rab.* 125, accord avec le nom, § 19.
SAUTELER, *Bartas*, 82, sautiller.
SAVOIR : *sçay* (*Rons.* 38), *sçavoit* (*Marot*, 9), *sçachent* (*Baïf*, 65), *sceusse* (*Bellay*, 50), *sceu* (*Bèze*, 138). Voy. ces mots.
SAYE, *Marot*, 13, manteau.
SÇACHENT, *Baïf*, 65, sachent, voy. *Savoir*.
SÇAVANT, *Bartas*, 83, savant, § 187.
SÇAVOIR, *Rons.* 29, savoir, § 187.
SÇAVOIR, *Bèze*, 135, *sçavoir est*, c'est-à-dire, § 123.
SÇAVOIT, *Marot*, 9, savait, voy. *Savoir*.
SÇAY, *Rons.* 38, sait, voy. *Savoir*.
SCEU, *Bellay*, 180, su (au sens de *pu*).
SCEUS, *Marot*, 12, sus.
SCEUSSE, *Bellay*, 50, susse.
SCEUST, *Marot*, 10, sût.
SCHOLASTIQUE, *Mén.* 241, d'école.
SECOUX, *Rons.* 46, secoué, battu.
SEGNOR, *Rab.* 128 (pour *signor*), monsieur.
SEICHE, *Jod.* 70, sèche, § 159.
SEICHER, *Rons.* 27, sécher.
SEIGNENT (se), *Mont.* 204, se signent, font le signe de la croix.
SEIN, *Mornay*, 231, la main *en son sein* (les bras croisés).
SELLÉE, *Brant.* 198, scellée, § 187.
SELON (nos yeux), *Régn.* 101, suivant nos yeux.
SEMBLER, *Mén.* 241, ressembler, § 84.
SEMONCE, *Pasq.* 186, sommation.
SEN, *Régn.* 103, sens (je).
SENESTRE, *Aub.* 92, gauche.
SENS : *nostre sens*, nos sens (*Bèze*, 135).
SENSUELLE, *Sales*, 246, qui flatte les sens.
SENTE, *Boét.* 193, ressente, § 84.
SENTONS, *Charr.* 227, remarquons.
SEOIR, *Aub.* 235, soir, § 140.
SEP, *Rons.* 41, cep, § 178.
SEREINER, *Mont.* 212, rasséréner, § 84.
SEREINES, *Aub.* 80, sirènes.
SERÉNEZ, *Aub.* 237, rasséréner, § 84.
SERGENT DE BANDE, *Mén.* 241, officier qui ordonne les rangs.
SERPENTEAU, *Rons.* 35, petit serpent.
SERT, *Rons.* 30, obéit à.
SERVE, *Rab.* 128, j'observe.
SERVE, *Hosp.* 154, esclave (L. *serva*).

SERVICE, *Vauq.* 74, *faire un service*, rendre un service.
SEUL, *Marot*, 11, un seul, § 62.
SEULET, *Rons.* 22, diminutif de *seul*, § 27.
SEUR, *Rons.* 45, sûr, § 154.
SEUR, *Mont.* 210, sûrement, § 132.
SEUREMENT, *Henr.* 244, sûrement, § 154.
SEURETÉ, *Aub.* 89, sûreté, § 154.
SI, SY : 1° alors, donc (*Marot*, 11; *Rab* 121); — 2° aussi, ainsi (*Rab.* 121; *Marot*, 14); — 3° toutefois, pourtant, néanmoins (*Montl.* 145; *Bart.* 84; *Aub.* 92); — 4° à ce que, comme (*Montaigne*, 218); — 5° *si ue*, tellement que (*Rons.* 28).
SIEDS, *Aub.* 92, assieds, § 78.
SIEGE, *Marot*, 10, demeure, établissement.
SIENNE, *Mont.* 217, § 34.
SIET, *Amyot*, 158, sied.
SIGNE, *Bèze*, 187, signal.
SIMIER, *Belleau*, 67, cimier (croupe d'animal), § 178.
SIMPLESSE, *Mont.* 208, sottise, naïveté.
SINGULIEREMENT, *Calv.* 114, spécialement.
SINON, *Rons.* 47 (voy. § 134).
SOLDOYÉ, *Mén.* 242, soldé, payé.
SOMME, *Rons.* 27, sommeil.
SOMME, *Rab.* 123, en somme.
SOMME TOUTE (en), *Amyot*, 160, somme toute.
SOMMEILLÈRE, *Rons.* 27, de sommeil.
SONGNEUSEMENT, *Amyot*, 174, soigneusement, § 169.
SONNER, *Aub.* 93, résonner, § 84.
SORTABLES, *Sales*, 248, assorties à.
SORTE, *Montl.* 152, manière.
SORTIR, *Mornay*, 231, sortir de page, avoir accompli le temps de son service dans les pages.
SOTTIE, *Pasq.* 186, sottise.
SOUBDAIN, *Gring.* 5, soudain, § 198.
SOUBRIS, *Marot*, 10, souris, § 198.
SOUBS, *Vauq.* 74, suivant, § 198.
SOUBSMETTONS, *Mont.* 222, soumettons.
SOUBSTENIR, *Mornay*, 232, soutenir.
SOUBVENIR, *Rab.* 121, souvenir.
SOUCIER (se), *Montl.* 144, avoir des regrets, des soucis.
SOUDAIN, *Rons.* 23, soudainement.
SOUFAVEURS, *Boét.* 192, § 6.
SOUL, *Marot*, 13, sou, § 162.
SOULDAN, *Rab.* 129, soudan, § 162.
SOULDAR, *Rab.* 127, soldat, § 162.
SOULOIR, *Bellay*, 51, avoir coutume.
SOULPHRE, *Rab.* 126, soufre.
SOURDESSE, *Rons.* 43, surdité.
SOURDRE, *Vauq.* 76, surgir.
SOURGEON, *Baïf*, 65, source voy *Surgeon*.
SOURIAN, *Bellay*, 54 : *chat sourian* chat de Syrie.
SOU-RIT, *Rons.* 35, se sourit, § 88.
SOUSPIRE, *Marot.* 14, soupire.
SOUSRIOIS (je me), *Montl.* 152, § 88.
SOUSTINDRENT, *Amyot*, 160, soutinrent.
SOUTENIR : *soustiennent* (Bartas, 83), *soustindrent* (Amyot, 160), voy. ces mots.
SOUVENTEFOIS, *Amyot*, 164, bien souvent.
SOY, *Mont.* 206, § 32.
SPATIEUX, *Bèze*, 67, spacieux.
SPECIEUX, *Brant.* 196, de belle apparence (du L. *speciosus*, beau).
SPELUNQUE, *Mén.* 240, caverne.
STILE, *Rons.* 43, style.
STRIDENT, *Rab.* 123, perçant.
STROPIAT, *Montl.* 146, estropié.
STYLE, *Bellay*, 182, au sens propre, poinçon pour écrire.
SUASION, *Amyot*, 157, persuasion, conseil.
SUBIT, *Charr.* 229, § 8.
SUBJECT, *Marot*, 14, sujet, § 198.
SUBJECTIONS, *Gring.* 5, sujétions, § 198.
SUBJET, *Henr.* 245, sujet, § 198.
SUBTILITÉ, *Calv.* 114, difficulté.
SUCRIN, *Vauq.* 77, melon qui a le goût du sucre.
SUFFISANCE (à), *Bellay*, 180, suffisamment.
SUFFISANCE, *Mont.* 214, capacité, science, intelligence.
SUFFISANS, *Amyot*, 161, § 127.
SUFFISANT, *Régn.* 101, fat, glorieux.

SUIVEZ, *Montl.* 146, poursuivez, § 82.
SUPERNEL, *Rab.* 128, céleste (L. *supernus*, m. s.).
SUPPLY, *Marot*, 12, supplie.
SUR, *Rons.* 33, par-dessus; — *Sur quoy*, à propos de quoi (*Brant.* 195).
SURAAGÉS, *Mornay*, 232, extrêmement âgé, § 25.
SURGEON, *Rons.* 23, source, proprement jet d'eau naturel, qui *surgit*.
SURMONTE, *Régn.* 100, surpasse.
SURPRINS, *Mont.* 221, surpris.
SUS : 1° dessus (*Gring.* 4), *mettre sus*, avoir le dessus ; — 2° *là sus*, là-haut (*Baïf*, 65,); — 3° sur (§ 109).
SUS, *Rab.* 131, sur.
SUSPENS, *Gelais*, 16, suspendu, indécis.
SUYVANT, *Cayet*, 178, suivant, § 146.
SYMBOLISER, *Pasq.* 186, avoir le même sens.
SY, voy. *Si*.

T

TABELLAIRE, *Rab.* 128, messager (L. *tabellarius*, m. s).
TABERNE, *Rab.* 128, taverne.
TABLES, *Charr.* 227, planches du parquet.
TABOUR, *Rons.* 41, tambours.
TABOURIN, *Belleau*, 57, tambourin.
TAISIBLE, *Pasq.* 184, silencieuse.
TAISONS, *Mont.* 222, § 87.
TAIST, *Aub.* 89, tait.
TALENT (mal), *Hosp.* 155, dépit, colère, rancune.
TALES, *Rab.* 125, dés (L. *talus*, dé à jouer).
TANSONS, *Mont.* 222, tançons, § 178.
TANT : 1° si (*Bèze*, 67) ; — 2° autant (*Gelais*, 18); — 3° *Tant plus*, d'autant plus (*Serres*, 226); — 4° *Tant comme*, autant que (*Rab.* 121).
TANTÓST, *Hosp.* 155, aussitôt.
TANTOUST, *Rab.* 130, tantôt, § 160.
TARGE, *Amyot*, 171, bouclier carré.
TASCHER, *Aub.* 88, tacher, § 177.
TASTER, *Mont.* 209, goûter.
TAVELÉ, *Belleau*, 58, tacheté, moucheté.
TEINSENT, *Amyot*, 159, tinssent, voy. *Tenir*.
TEL, *Rab.* 121, etc.... Voy. § 58.
TEMPÉRATURE, *Régn.* 97, tempérament, complexion, caractère.
TEMPS, *Marot*, 10, occasion.
TEMPS (par), *Bartas*, 83, à propos, en temps utile.
TENANT (tout d'un), *Amyot*, 171, qui se suit, en se touchant.
TENEU, *Mornay*, 233, tenu, voy. *Tenir*.
TENIR : *tien* (*Jod.* 70), *teinssent* (*Amyot*, 159), *teneu* (*Mornay*, 233). Voy. ces mots. — Sens de *tenir* : 1° *Vauq.* 76, retenir, § 84 ; — 2° *La Noue*, 202, tenir *chers comme* (aimer autant que).
TENUE, *Amyot*, 162, possédée.
TERMES (en), *Brant.* 198, en position de.
TERMINER, *Marot*, 14, § 87.
TERRE-NÉE, *Belleau*, 61, § 24.
TESMOING, *Marot*, 11, § 168.
TESTE, *Bèze*, 138, tête, § 176.
TESTIFIENT, *Calv.* 114, attestent.
TESTONNER, *Rab.* 119 ; *Mont.* 205, friser, coiffer, peigner.
TÊTE (faire), *Montl.* 142, tenir tête.
THIN, *Rons.* 46, thym, §§ 170, 144.
THROSNE, *Aub.* 91, trône, § 177.
THUSQUES, *Rons.* 21, Toscans.
TIEN, *Jod.* 70, tiens, voy. *Tenir*.
TIENDRIEZ, *Rons.* 21, disyllabique en vers, § 156.
TIENNENT, *Mont.* 212, regardent comme.
TIENT, *Calv.* 113, maintient, § 81.
TIERS, *Gelais*, 18, troisième, § 28, *l'âge tiers*, troisième génération.
TILTRE, *Henr.* 244, titre.
TINNE, *Serres*, 225, tonneau pour transporter la vendange de la vigne au pressoir.
TIRER, *Mont.* 203, incliner.
TIRER, *Bartas*, 83, retirer, § 84.
TIRER, *Amyot*, 164, mettre.
TIZONNEZ, *Belleau*, 58, tachetés de noir et de blanc.
TOICT, *Mont.* 205, carapace d'une tortue, § 185.

TONNOIRRES, *Calv.* 114, tonnerres, § 159.
TORS, *Rons.* 20, litt. tordu. *Rivages tors* (qui se recourbent).
TORT (tenir), *Amyot*, 162, faire tort.
TORTISSE (vigne), *Rons.* 31, tordue.
TOST, *Gring.* 5, tôt, bientôt, § 176.
TOUCHEZ, *Hosp.* 154, émus, rendus inquiets.
TOURBE, *Amyot*, 165, foule.
TOURBILLON, *Gring.* 4, ouragan.
TOURNEZ, *Rons.* 40, retournez, § 84.
TOURTRES, *Rons.* 23, tourterelles.
TOUSJOURS, *Rons.* 22, toujours, § 176.
TOUST, *Rab.* 126, tôt, § 176.
TOUT : 1° *tout si*, tellement (*Régn.* 99); — 2° *a tout*, avec (*Mont.* 221); — 3° *du tout*, entièrement ; — 4° *tout soudain*, subitement (*Cayet*, 179) ; aussitôt que (*Bellay*, 55) ; — 5° *tout un*, tout à fait égal (*Mornay*, 232) ; — 6° *tout ainsi*, de même (*Régn.* 102) ; — 7° *tout ainsi, que.... aussi*, de même que.... de même (*Bellay*, 182).
TOUTEFFOIS, *Boét.* 190, toutefois, § 202.
TOUTESFOIS, *Calv.* 114, toutefois, § 176.
TOUTTE, *Aub.* 235, toute.
TRAFICQUE, *Mont.* 214, § 1.
TRAICT, *Mont.* 204, trait, § 185.
TRAICTABLE, *Bèze*, 136, traitable, § 185.
TRAICTENT, *Mont.* 222, traitent.
TRAIN (au), *Mont.* 213, à l'allure de.
TRAIRE, *Rab.* 120, tracer, dessiner.
TRAISNER, *Mont.* 204, traîner en longueur.
TRAISTRES, *Aub.* 90, traîtres, § 177.
TRAITER : *traictent* (*Mont.* 222), *traicta* (*Aub.* 234), voy. ces mots.
TRANQUILLITER, *Pasq.* 188, tranquilliser.
TRANSCRIPRE, *Bellay*, 182, transcrire.
TRANSFRETER, *Rab.* 130, traverser, passer.
TRANSLATIONS, *Bellay*, 181, traductions.
TRAPPELLE, *Brant.* 196, petite trappe.
TRAPPES, *Amyot*, 160, trappues.
TRASSE, *Rons.* 46, trace, route tracée.
TRASSEURES, *Mont.* 204, litt. *traçures*, coups de plume *tracés* sur les mots pour les annuler.
TRAVAIL : 1° douleur, chagrin (*Brant.* 199 ; *Marg.* 6); — 2° fatigue (*Rons.* 28).
TRAVAILLOIENT (se), *Rons.* 21, s'efforçaient.
TRENCHANT, *Aub.* 92, tranchant, § 14
TREPIGNANT, *Belleau*, 57, piétinant.
TREPILLANTE, *Rons.* 25, frémissante.
TRESAMPLES, *Rab.* 122, § 23.
TRESFAMILIER, *Mont.* 216, § 23.
TRESHEUREUSE, *Mont.* 214, § 23.
TRESPROPRE, *Mont.* 216, § 23.
TRESRÉSOLUE, *Mont.* 214, § 23.
TRESSALLE, *Gring.* 4, § 23.
TRESSEMBLABLES, *Bellay*, 182, § 23.
TREUVE, *Rons.* 24, trouve, voy. *Trouver.*
TREUVÉ, *Boét.* 188, trouvé, voy. *Trouver.*
TRIOMPHANT, *Amyot*, 172, triomphal.
TROMPERESSE, *Rab.* 89, trompeuse.
TRONGNE, *Bellay*, 55, trogne, mine, § 169.
TRONQ, *Rons.* 39, tronc, § 188.
TROPE, *Rons.* 40, troupe, § 145.
TROSNE, *Rab.* 236, trône, § 177.
TROU, *Mont.* 139, brèche.
TROU, *Rab.* 119, tronc. *Trou de lentisce*, morceau de bois de lentisque, que les Romains employaient comme cure-dents.
TROUPPEAULX, *Gring.* 4, troupeaux, §§ 162, 197.
TROUSSEE, *Rons.* 26, retroussée, § 84.
TROUSSÉE, *Brant.* 195, abattue.
TROUSSIS, *Cayet*, 179, retroussis, § 84.
TROUVER : *treuve* (*Rons.* 24), *treuvé* (*Boét.* 188), voy. ces mots.
TRUPHER, *Rab.* 124, railler, tromper.
TUITION, *Hosp.* 153, protection.
TURQUOIS, *Rons.* 27, turc (resté dans *turquoise*).

U

UE, *Baïf*, 63, eue, § 153.
ULCÉRÉ, *Régn.* 102, blessé par la passion.
ULLE, *Rab.* 127, quelque (L. *ulla*).
UN, *Rons.* 27, § 61.
UNE, *Mén.* 241, même.

V

Vindrent, *Marot*, 11, vinrent, voy. *Venir*.
Vingts, *Amyot*, 171, § 30.
Vires, *Rab*. 128, forces.
Virevoltoit, *Bellay*, 55, virait, tournait.
Viste, *Bartas*, 83, vite.
Vistement, *Marot*, 10, promptement.
Vistes, *Mont*. 205, vites, voy. *Voir*.
Vistesse, *Bartas*, 82, vitesse.
Vitrefié, *Desper*. 133, vitrifié.
Vivre : *vesquimes* (*Mont*. 221), *vesquissent* (*Bèze*, 138), voy. ces mots.
Vivre (le), *Aub*. 89, la vie, § 10.
Vocables, *Rab*. 122, orales, de vive voix.
Vocite, *Rab*. 128, appelle.
Voi, *Marot*, 8, vois, voy. *Voir*.
Void, *Aub*. 90, voit, voy. *Voir*.
Voila pas, *Mont*. 222, voilà-t-il pas, § 104.
Voioient, *Aub*. 235, voyaient, voy. *Voir*.
Voir : *veoir* (*Gring*. 5), *veois* (*Bellay*, 183), *veoys* (*Rab*. 126), *voi* (*Marg*. 7), *voy* (*Pass*. 79), *veoid* (*Mont*. 213), *void* (*Mont*, 218), *voist* (*Bellay*, 53), *voioient* (*Aub*. 235), *veys* (*Mén*. 241), *vy* (*Rons*. 36), *veit* (*Marot*, 9), *veistes* (*Marot*, 9), *vistes* (*Mont*. 205), *veirent* (*Cayet*, 178), *voyrons* (*Rab*. 129), *verrés* (*Henr*. 243), *voyrez* (*Rab*. 124), *veisse* (*Bellay*, 50), *veu* (*Bellay*, 54), *veus* (*Mont*. 215). Voy. ces mots.
Voire, *Gring*. 5, etc.... 1° certainement ; — 2° même ; — 3° ouivraiment.
Voirement, *Pasq*. 185, vraiment.
Vois, *Rons*. 39, voix, § 180.
Vois, *Jod*. 70, vais, voy. *Aller*.
Voist, *Bellay*, 53, voit, voy. *Voir*.
Voler, *Baïf*, 64, rime avec *cler*, § 71.
Voller, *Vauq*. 78, voler, § 165.
Voluntiers, *Amyot*, 157, mal volontiers (à contre-cœur).
Vostre, *Mont*. 207, § 35.
Voulentiers, *Rab*. 129, volontiers, § 160.
Vouleu, *Mont*. 221, voulu, voy. *Vouloir*.
Vouloir : *vousloir* (*Rons*. 31), *veulx* (*Marot*, 9), *veult* (*Gring*. 4), *veullent* (*Mornay*, 232), *veuille* (*Bèze*, 135), *voulsissent* (*Marot*, 12), *vouleu* (*Mont*. 221). Voy. ces mots.
Vouloir (le), Jod. 69, la volonté, § 10.
Voulsissent. *Marot*, 12, voulussent, voy. *Vouloir*.
Vouluntè, *Amyot*, 168, volonté, § 160.
Vousloir, *Rons*. 31, vouloir.
Voy, *Pass*. 79, vois, voy. *Voir*.
Voyans, *Rab*. 126, § 127.
Voyez-la, *Rab*. 126, voilà. L'impératif de voir contenu dans *voilà*, s'infléchissait encore au xvi° siècle : *voyez-là votre argent* (voilà votre argent).
Voyre, *Rab*. 124, voy. *Voire*
Voyrez, *Rab*. 124, verrez.
Voyrons, *Rab*. 129, verrons.
Vray, *Pasq*. 185, § 122.
Vueil, *Gring*. 4, veux, voy. *Vouloir*.
Vueille, *Bèze*, 135, veuille, voy. *Vouloir*.
Vuide, *Amyot*, 170, vide.
Vuider, *Gring*. 4, vider.
Vulgaire, *Bellay*, 181, langue populaire par oppos. à langue savante.
Vy, *Marot*, 14, vis, voy. *Voir*.

Y

Ycelle, *Rab*. 129, § 43.
Yssir, *Rab*. 122, sortir.
Yver, *Marot*, 14, hiver (rime avec *arriver*), § 71.
Yvrongne, *Marot*, 13, ivrogne, § 169.

Z

Zélateurs, *Bellay*, 183, partisans.

